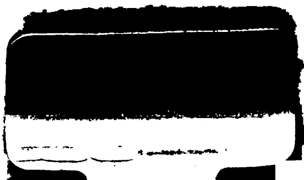


Monsieur

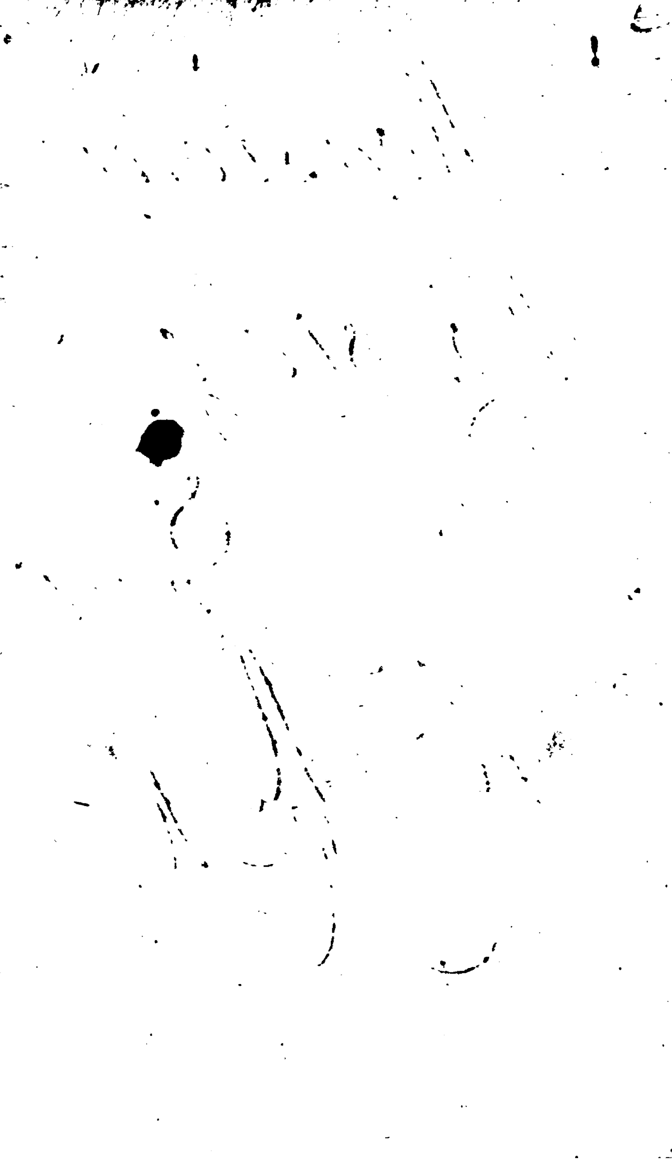
Monsieur

P M S inan

M E M

M M

M





P. Sluyter Sculp.

HISTOIRE
DE LA
RÉPUBLIQUE
DES
PROVINCES-UNIES
DES PAÏS-BAS,

Depuis son établissement jusques
à la mort de

GUILLAUME III.

Roi de la Grande Bretagne.

TOME SECOND.

Porta



A LA HAYE,
Chez JEAN van MILLINGE, Marchand
Libraire sur la Cour.

M. D. CCIV.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



AVIS AU LECTEUR.



ON trouve dans ce Volume la suite de la Révolution, qui a fait naître la Republique, dont on donne ici l'Histoire en abbregé. Le Tome précedent en a expliqué les commencemens, par la déduction des desseins secrets de Philippe second, Roi d'Espagne, & des troubles que l'on fît naître dans les Païs-Bas, pour avoir occasion de dépouiller les Peuples de leurs Privileges. Celui ci depeint les progrès de cét Etat naissant, & l'on y conduit les affaires jusques à la Trêve de douze

ans, concluë en l'an 1609. Ce fut dans ce fameux Traité, que l'on vît les Provinces Unies faire une figure considerable dans le Monde, puis que leur plus grand ennemis fut réduit à la necessité de s'accorder avec elles, & de reconnoître leur indépendance absoluë, & leur souveraineté. La perte que la République fît de son Chef & de son fondateur, devoit apparemment ruïner toutes ses esperances, la replonger dans la misere, & la remettre dans l'esclavage & dans les fers. On ne peut pas nier, qu'en effet elle n'aît été fort ébranlée du funeste coup qui faucha la vie de ce grand Prince, dans un tems, auquel sa direction & ses conseils étoient si necessaires à l'Etat. Mais le courage & la fermeté des Peuples d'une part, & de l'autre la Sagesse, & la bonne conduite de ceux qui avoient l'autorité du Gouvernement entre les mains, soûtinrent la République chancellante, & comme prête à tomber par la violence de cette secousse. Ils amenerent donc enfin les affaires au point

de

de perfection, où cette Trêve les mit, en reduisant l'Espagne à reconnoître l'independance & la liberté des Provinces Unies.

Depuis la mort fatale de Guillaume Premier, la République se vit exposée à de grands dangers au dedans & au dehors, par la guerre qu'il falloit soûtenir contre l'Espagne, & par les menées secretes du Comte de Leycestre, qui causa beaucoup de troubles Interieurs. Elle pensa même perir, par le desordre & par la confusion, où cela mit les affaires. Mais on se défit enfin de cét homme inquiet & entreprenant, & les Etats, qui avoient accoûtumé de gouverner la République, réprirent leur autorité, dont le Comte vouloit les dépoüiller, pour se rendre le Maître absolu des affaires. En quoi ils furent aidez par la sage & genereuse Elisabeth, qui condamna hautement les entreprises injustes de Leycestre, & qui l'obligea de renoncer à ses emplois, lesquels il n'avoit obtenu que par sa faveur.

Pour ce qui regarde la Guerre que l'on avoit avec l'Espagne, on en remit tout le soin à Maurice de Nassau, jeune Prince, que l'on avoit révêtu des Charges de son Illustre Pere. La Providence l'avoit marqué pour l'accomplissement du grand Ouvrage, que Guillaume avoit si sagement commencé. On le vit travailler avec un succès admirable à éloigner l'ennemi des Frontieres, à faire des conquêtes considerables sur lui, & à donner quelque forme à cét Etat naissant. C'est donc à son courage, à sa bonne conduite, & à ses sages entreprises, que la République est redevable de sa Liberté, de son établissement, & de la grandeur où elle est montée du depuis. Ce Prince fut heureux dans ses desseins, hardi dans l'execution, habile à former des entreprises, prompt, actif, & vigilant à conduire les Armées, & d'un genie si vaste & si penetrant dans tout ce qui concerne la guerre, qu'il a égalé ce qu'il y a eu de grands Capitaines dans le

Monde, pour n'en rien dire davantage. On lui eſt redevable du bon ordre, qu'il faut garder dans les Campemens, de la maniere d'attaquer, & de défendre les Places, de les Fortifier, de faire ſubſiſter les Armées, & en un mot de la ſcience Militaire, que l'on voit encore pratiquer aujourd'hui ſuivant le modele & les preceptes que ce Prince en a donné de ſon tems.

On a tâché de deduire les preuves particulieres de tout ce que l'on vient de dire, dans le Volume que l'on publie ici. On y trouvera tout ce que l'on peut s'imaginer de courage, de Sageſſe, de Politique, & de toutes ſortes de vertus, & peut-être que l'on auroit de la peine de rencontrer ailleurs des actions plus heroïques & plus dignes de loüange. Cependant on avoüe, que dans le deſſein, que l'on a eu de rapporter les choſes en abregé, on a été obligé d'entaſſer un grand nombre de faits, parce que l'on a crû, que les Lecteurs ſeroient bien

aiſes de voir quels ont été les progrès de cette République naiſſante, & les divers évenemens qui l'ont miſe en état de parvenir à ce haut point de perfection, où elle ſe vit élevée par la Trêve dont on a parlé. On verra beaucoup de foibleſſe dans ſes premieres années, beaucoup de peine & de travaux incroyables pour ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon établiſſement. Mais on apprendra en même tems par quels degrés elle parvint enfin à la gloire qu'elle acquit par cette Trêve.

On peut dire que la grandeur, les forces, & les richeſſes incroyables de l'Eſpagne porterent Philippe ſecond à entreprendre d'aſſujettir ces Provinces à ſon autorité deſpotique. Mais il eſt certain, que ces Provinces ont été le fatal écueil, contre lequel ce Prince eſt venu faire naufrage. L'Eſpagne s'eſt épuiſée d'hommes & de Finances, & eſt enfin tombée dans le néant, où on la voit encore aujourdhui; mais par une révolution, qu'on ne ſauroit

assez admirer, la République a trouvé des forces & des richesses dans la longue & sanglante guerre qu'elle a eüe avec cette puissante Monarchie, & l'on a vû cette République s'élever à mesure que l'Espagne tomboit dans la décadence & dans l'aneantissement. En quoi l'on doit reconnoître le pouvoir absolu de la Providence sur toutes les choses humaines, dont elle dispose selon son bon plaisir, haussant & baissant le degré, comme elle trouve à propos.

Au reste, on a tâché de déduire ces evenemens avec une entiere fidelité, & sans aucune passion particuliere. On prie les Lecteurs d'avoir égard aux bonnes intentions, que l'on a eües de lui donner cét Ouvrage pour l'instruire, & pour l'occuper à la lecture d'une Histoire aussi considerable, que celle qu'on lui presente ici en abregé. On espere au reste qu'il aura de l'indulgence pour les fautes involontaires, dans lesquelles on pourra être tombé. Il est bien difficile de raporter un aussi grand

grand nombre de faits sans s'être trompé en quelque endroit. On declare ici que l'on a aporté toutes les précautions possibles pour ne rien avancer, qui ne fût constant & bien avéré. Mais on sait, que les Auteurs les plus exacts, & les plus circonspects ne sont pas tout à fait à l'épreuve de toutes sortes de surprises. On a crû au reste, que la droiture de l'intention avec laquelle on a écrit, devoit servir d'excuse pour les fautes, que l'on peut avoir commises par inadvertence, & qu'un Lecteur judicieux & équitable auroit de l'indulgence pour un ouvrage de la nature de celui qu'on lui presente.

HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES.

LEs Etats des Provinces confédérées aiant declaré Philippe II. Roi d'Espagne déchu du droit de Souveraineté, qu'il avoit eu sur elles, en firent dresser un Acte, lequel ils rendirent *public*. 1581.
Ils crurent qu'ils devoient expliquer à *toute* l'Europe les raisons, qu'ils avoient eües de secoüer le joug d'un Prince, qui avoit voulu regner despotiquement sur eux au préjudice de son serment, & des privileges qu'ils s'étoient solemnellement reservez, quand ils lui avoient prêté le serment de fidelité. D'ailleurs ils estimerent, qu'ils devoient *avertir* les Peuples de ces Provinces, qu'ils étoient remis dans la possession de leurs droits, & de leur liberté naturelle, & que par consequent ils n'avoient plus aucune relation avec Philippe. Cet Acte est datté du 26. Juillet 1581, & contresigné par *des Asseliers*, qui étoit Secretaire des Etats.

Là ils posent en fait, que les Princes ne

1581. sont établis au Monde en qualité de Souverains par la main de Dieu, que pour conserver leurs sujets, & pour les defendre de toute oppression : que les sujets n'ont pas été créez pour l'usage du Prince, & pour le servir comme des esclaves; qu'en effet le Souverain est pour les sujets, & qu'il n'est veritablement Prince, que quand il gouverne selon les Loix: que s'il ne le fait pas, & qu'au contraire il cherche à opprimer ses sujets, & à les depouiller de leurs privileges, il n'en doit plus être consideré comme le Souverain, mais comme le Tyran, & qu'ainsi l'on n'est plus obligé de le reconnoître en qualité de Prince, sur tout lors qu'aprés des prieres, & des remontrances, qu'on lui a faites inutilement, il continuë à maltraiter ses sujets, & abuse de son pouvoir pour abroger tous leurs droits. Ils ajoutent à cela, que ces maximes du Droit naturel ont lieu sur tout dans des Païs, où le Prince est obligé de gouverner selon les Loix, qui ont été établies entre le Souverain, & les sujets, & dont il a juré l'observation, lors qu'on l'a reçu.

Ils soutiennent, que Philippe II. avoit entrepris de violer tous leurs privileges contre son serment exprès, & qu'il avoit taché de reduire ces Provinces en servitude, lors qu'il en avoit changé tout le gouvernement : qu'il avoit fait mourir cruellement les Députez, qui lui avoient été envoiez de leur part pour lui faire des remontrances sur toutes les affaires, qui étoient survenuës dans le Païs: qu'il avoit proscrit, &

& fait decapiter les principaux Seigneurs 1581.
de ces Provinces, qui s'étoient opposez aux nouveautez, que l'on avoit voulu établir, & que son but avoit été d'abolir tous les droits des Provinces pour les soumettre à un Gouvernement arbitraire : qu'il avoit envoié le Duc d'Albe avec une Armée pour reduire les Peuples à l'esclavage : que cet homme de sang avoit fait mourir une infinité de personnes de tout séxe, & de toute condition, soit par la main du Bourreau, soit par des executions militaires dans des prises de villes avec des cruautez barbares, dont on n'avoit point oui parler jusques-là. Ils racontent ensuite plusieurs negociations, qui s'étoient faites pour tacher d'appaiser les troubles, dans lesquelles Philippe avoit travaillé à surprendre les Provinces pour les mettre sous le joug, emploiant toutes sortes de ruses, & de perfidies pour les tromper.

Après cela, ils concluent, qu'aiant souffert des vexations, & des cruautez horribles pendant plus de vingt ans, & voiant que ce Prince persistoit dans le funeste dessein de les opprimer, ils ont resolu suivant les *Loix naturelles*, pour se conserver, & pour maintenir leurs droits, pour garentir leurs habitans, la vie, & l'honneur de leurs femmes, de leurs enfans, & de leur posterité, & pour prevenir l'esclavage de leur Patrie, de quitter le Roi d'Espagne, & de chercher tous les moiens, qu'ils trouveront *les plus expediens* pour leur conservation, *& pour la* sureté de leurs droits, & de leurs

1581. privileges. Ils declarent donc, que le Roi d'Espagne est déchu du droit de Souveraineté, qu'il avoit autrefois sur eux, & qu'ils ne le reconnoissent plus en rien, ne voulant plus même se servir de son nom comme Souverain.

Ils ajoutent ensuite, qu'ils ont choisi le Duc d'Anjou pour Prince, & Gouverneur, & defendent à tous Officiers de Justice, & autres de se plus servir du nom, du seau, ni du cachet dudit Roi d'Espagne. Ils ordonnent à tous les Officiers, quels qu'ils soient de prêter un nouveau serment de fidelité entre les mains des Etats contre ledit Roi d'Espagne, & adherans, & commandent enfin au President, & Gens du Conseil privé, & à tous autres qu'il appartiendra, de faire publier cette Ordonnance, & de la faire observer inviolablement. Voila en substance, quelle fut cette fameuse resolution des Etats Generaux, par laquelle ils renoncerent à la domination de Philippe, & commencerent à se mettre en Republique.

Cela étant fait on remercia l'Archiduc Matthias, comme on l'a remarqué dans le Tome precedent, & on lui fit de grands presens pour lui temoigner, que l'on étoit satisfait de son gouvernement. Après quoi l'on fit dresser les Lettres, par lesquelles on offroit la Souveraineté au Duc d'Anjou au nom des Provinces. On les lui envoia par une Ambassade solemnelle, & on l'invita ainsi à venir prendre possession de la Souveraineté, qu'on lui deferoit. Cette Am-

Ambassade fut fort bien reçuë en France. 1581.
Le Duc d'Anjou leur fit une infinité de caresses. Lors que l'on parla des conditions, sous lesquelles ce Prince devoit être reconnu Souverain, les Ambassadeurs demanderent, que le Roi Henri III. promît d'assister puissamment le Duc son frere pour le soutenir dans sa nouvelle dignité. Mais Henri leur fit connoître qu'il n'étoit point en état de le secourir. Il leur promit seulement de le faire, dès qu'il auroit appaisé les troubles, qui étoient survenus dans son Roiaume.

Les Ambassadeurs des Etats furent obligez de se contenter de cette promesse, par ce que le Roi Henri III. ne pouvoit rien davantage, & que d'ailleurs il n'aimoit pas assez son frere pour faire le moindre effort en sa faveur. Cependant le Duc d'Anjou cherchant les occasions propres à s'attirer l'affection de ces Peuples, qui l'appelloient à la Souveraineté, resolut de délivrer la ville de Cambrai, que les ennemis avoient assiegée. Aiant donc appris, qu'elle étoit fort pressée, il marcha avec une Armée capable de la secourir. La Reine d'Angleterre lui avoit fourni une somme d'argent considerable pour la subsistence de cette Armée. Il se rendit auprès de cette ville, & ayant forcé les ennemis de lever le siége, il entra dans la Place, & en fut salué Prince. En recompense de Cambrai, que les Espagnols ne purent prendre, le Prince de Parme se rendit maître de Tournai, qui étoit assiégée depuis quelque temps. Cette perte ar-

1581. riva aux Confédérez par la legereté du Duc d'Anjou, qui laissa débander son Armée après avoir secouru la ville de Cambrai.

1582. Quelque temps après le Duc d'Anjou se rendit en Angleterre auprès d'Elisabeth pour confirmer avec cette Princesse l'alliance, qui avoit été traitée entr'elle, & les Provinces confédérées, dont il devenoit Souverain. On crut pendant quelque temps, que ce Prince pourroit épouser la Reine. On poussa même les choses jusques à dresser un projet de contract de mariage entr'eux, comme si la chose eût été sur le point de se conclure. Mais on en demeura à ce projet, & l'affaire n'alla point plus avant. Plusieurs crurent, que tout cela n'avoit été qu'une feinte de la part de cette Reine. D'autres disoient, que Henri III. avoit traversé cette négociation en secret, parce qu'il haïssoit le Duc d'Anjou. Il y en avoit, qui en soupçonnoient quelque autre raison, que l'on n'a pas voulu rendre publique. Quoi qu'il en soit, ce Prince aiant fait quelque sejour en Angleterre se rendit enfin parmi les Confederez pour y prendre possession de sa nouvelle dignité.

Avant que de le reconnoître pour Souverain, on regla les conditions, sous lesquelles il devoit gouverner le Païs. On l'obligea à confirmer tous les anciens privileges des Provinces. On ajouta de nouvelles conditions à celles, que les Peuples avoient accoutumé de se reserver. Ensuite on l'obligea de les jurer, après quoi selon la coutume on lui prêta le serment de

fidelité.

fidelité. On lui fit promettre entr'autres 1582
choses, que l'on convoqueroit l'Assemblée des Etats tous les ans : qu'il ne pourroit faire la paix avec l'Espagne, ni donner de General à ses Troupes sans le consentement des Etats : que pour les affaires de la Religion, ou pour la distribution des garnisons étrangeres chaque Province en donneroit son avis : que les Etats nommeroient les Gouverneurs qu'on leur donneroit, & qu'en cas qu'il y eût quelque contestation sur ce sujet, le Duc d'Anjou décideroit la chose, qu'il n'y auroit que deux François dans le Conseil, & que pour le former presentement les Etats auroient droit d'en nommer tous les autres Conseillers : qu'à l'avenir le choix en appartiendroit au Prince, lequel les prendroit dans le nombre de ceux, qu'on lui presenteroit de la part des Provinces, & qu'on leur donneroit les premieres charges de la Cour. Pour ce qui est de la guerre on promit de lui fournir tous les ans outre le Domaine, qui étoit déja affecté à cela, deux millions quatre cens mille florins, avec promesse de la part des Etats d'y suppleer, si la necessité le requeroit.

Toutes ces affaires aiant été reglées de la maniere que l'on vient de le dire, l'on crut que l'on pourroit convenir d'une tolerance mutuelle sur le fait de la Religion, & que l'on pourroit vivre ensemble en paix les uns avec les autres. On supposa que les Catholiques Romains demeureroient fideles à l'Etat à cause du Duc d'Anjou, & que les Reformez le seroient tout de même

1582. par la considération du Prince d'Orange. Ce fut dans cette vûë, qu'on accorda aux Catholiques Romains l'éxercice de leur Religion libre dans la ville d'Anvers à condition, qu'ils prêteroient serment de fidelité au nouveau Prince. Ainsi tout le monde paroissoit content de tout ce qui s'étoit fait, & en montroit de la jôie. Le Duc d'Anjou de son côté se rendoit agreable aux Peuples, & tachoit d'attirer leur affiction par toute sa conduite, afin d'établir son autorité parmi eux.

Mais ceux d'entre les Nobles, qui avoient toujours du panchant pour Philippe, furent chagrins de voir, que l'on eût mis une partie des Domaines des Ducs de Bourgogne entre les mains d'un Prince choisi dans une maison, qui leur avoit été mortellement ennemie. Ils se plaignoient secretement, de ce que l'on avoit chassé les Espagnols pour se mettre entre les bras d'une Nation inquiéte, avec laquelle il seroit presque impossible de vivre en paix. Le commun Peuple avoit de la peine à oublier son ancien serment. Parmi les Reformez il y en avoit, qui craignoient que leur Religion ne se corrompît par le commerce, que l'on étoit obligé d'avoir avec des gens d'une Religion contraire, de qui l'on avoit cru tirer de l'assistance. D'autres craignoient avec beaucoup d'apparence, que la discorde, qui pouvoit arriver fort facilement entre des personnes d'humeur si opposée, ne fût capable de causer de grands maux, s'il arrivoit que les François devinssent ennemis.

Quand

Quand on ſut dans le monde, que le Duc 1582.
d'Anjou ne porteroit que le titre de Comte de Hollande, & de Zélande, & qu'au reſte il n'auroit aucun droit de Principauté ſur ces deux Provinces, cela donna lieu à accuſer le Prince d'Orange d'avoir voulu profiter des dépouilles du Roi d'Eſpagne en portant les Peuples à ſecoüer ſa domination. On diſoit, qu'en effet il s'étoit reſervé dès le commencement les Provinces les plus aiſées à defendre pour ſe les approprier. On ajoutoit qu'il avoit mis ſon nom dans pluſieurs Actes, ou Ordonnances publiques pour faire adroitement connoître qu'il penſoit à s'en rendre Souverain. D'autres penetrans mieux dans la verité le juſtifioient de cette accuſation. Ils remarquoient que les Provinces l'avoient voulu reconnoître pour leur Souverain, & qu'il l'avoit conſtamment refuſé: que s'il n'avoit pas voulu, que ces deux Provinces fuſſent miſes dans la dépendance du Duc d'Anjou, c'eſt que l'interêt de la Religion le vouloit ainſi: qu'au reſte il en affectoit ſi peu la ſouveraineté, qu'il ne s'y faiſoit rien que par les ordres, & en conſequence des deliberations des Etats, & du Conſeil, ſe reſervant ſeulement le pouvoir de faire executer les reſolutions, que l'on avoit priſes dans l'Aſſemblée de ces Provinces.

Et certes le Peuple étoit extraordinairement ſatisfait de la conduite de ce Prince. Il étoit doux, affable, & moderé en toutes choſes. On voioit beaucoup de ſageſſe, & de prudence dans tous ſes conſeils. Tout y

1582. tendoit toujours au bien public, & au soulagement du Peuple. On disoit même, que s'il avoit appellé des étrangers au secours de la République naissante, ç'avoit été uniquement dans la vuë de lui procurer quelque puissant secours pour lui donner le moien de se fortifier. Le Peuple touché de toutes ces choses l'aimoit ardemment. Et il le fit paroître pendant la blessure de ce Prince. Un nommé Jean Jauregui Biscain de nation, excité par la proscription du Roi d'Espagne le blessa d'un coup de pistolet à la joüe le 18e. Mars de cette année 1582. Pendant sa blessure le Peuple de la ville d'Anvers étoit à toute heure en prieres dans les Eglises pour demander à Dieu sa convalescence. Il revint de cet accident, & parut en public environ six semaines après sa blessure. Cependant les Espagnols détacherent encore plusieurs assassins tant contre le Duc d'Anjou, que contre le Prince d'Orange. Mais leurs entreprises furent decouvertes, & ces Princes en furent garentis.

Les Troupes du Duc d'Anjou s'avançant pour le secours du Païs le Duc de Parme investit la ville d'Audenarde en Flandre, laquelle fut enfin obligée de se rendre, parce qu'elle n'avoit pas voulu recevoir une garnison suffisante pour sa défense. Il passa ensuite du côté de Bruxelles pour incommoder la ville. Mais les vivres, qui se pouvoient trouver en campagne, aiant été consumez il fut obligé de se retirer dans ses garnisons, parce que les soldats étoient extre-

extremement fatiguez de froid, & de travail. Le Duc d'Anjou reprit la ville d'Aloft, que les ennemis avoient occupée. Mais le Duc de Parme se rendit maître de celle de Liere par la perfidie de quelques soldats de la garnison. Cette place lui donnoit beaucoup de facilité pour incommoder la ville d'Anvers, dont elle n'est eloignée que de deux ou trois lieües. Il y eut aussi quelques petits combats en plusieurs autres endroits. Verdugo Lieutenant du Duc de Parme s'empara de Lochem petite ville de Gueldre proche de Zutphen. Mais aiant été obligé de l'abandonner par le defaut de vivres, il surprit à la faveur des tenebres de la nuit la ville de Steenwic, dont les habitans n'étoient point sur leur gardes. 1582.

Le Roi Philippe voiant que l'Armée des Etats étoit fortifiée par les Troupes, que le Duc d'Anjou y avoit jointes, renvoia dans les Païs-bas les Espagnols, & les Italiens, qu'on en avoit fait sortir quelque temps auparavant. Il prit pour prétexte, qu'il ne les en avoit tirez, que parce qu'il avoit supposé, que toutes les Provinces rentreroient dans le devoir de l'obeïssance, que par consequent il n'étoit plus obligé de tenir sa parole à cet égard conformément au Traité, qui avoit été fait à Arras. On n'osa point s'opposer au retour de ces Troupes, parce que le Duc de Parme s'étoit rendu trop fort dans le Païs. Cependant cela fit monter son Armée à soixante mille hommes de pied, & à quatre mille chevaux. Mais ce grand nombre de Troupes ne pouvoit être

1582. entretenu par les seuls Domaines du Roi. Il étoit obligé d'envoier tous les ans plus de huit cens mille écus pour les païer. C'est ainsi, que la guerre, qu'il entreprit de faire aux Provinces du Païs-bas, l'épuisa insensiblement, & lui couta enfin tous les thresors de l'Espagne, & dés Indes.

Les Etats voulant donner beaucoup d'éclat à leur nouvelle Principauté firent monter leur dépense jusques à quatre millions, au lieu de deux millions quatre cens mille florins, qu'ils avoient promis de fournir au delà du revenu des Domaines. Ils emploioient cet argent à paier les soldats François, Anglois, & Ecossois, qu'ils avoient à leur service. On tenoit cependant les soldats de part & d'autre dans les garnisons pour prevenir les surprises. Mais ils étoient toujours prêts à se mettre en campagne au premier ordre.

Le Duc d'Anjou s'étoit toujours flatté de l'esperance, que le Roi Henri III. son frere l'assisteroit selon sa promesse. Mais ce Prince n'osa le faire ni en public, ni en secret, parce qu'il craignoit que cela ne causât du trouble dans son Roiaume. Philippe avoit gagné plusieurs de ses principaux Conseillers, qui ne cessoient de lui representer, qu'il ne devoit point assister des heretiques: qu'en tout cas il devoit laisser le Duc d'Anjou, & les Etats dans la necessité de se jetter absolument entre ses bras pour en obtenir le secours, dont ils auroient besoin: qu'alors il pourroit l'entreprendre, parce qu'il auroit le moien de

s'in-

s'indemniser des dépenses, qu'il seroit obli- 1582.
gé de faire pour cela. Outre ces raisons d'interêt, & de politique, Henri en avoit de secretes, qui le portoient à abandonner son frere. Il le haïssoit, non point que ce Prince lui en eût donné aucun sujet, mais parce que lui-même l'avoit offensé en plusieurs occasions par des soupçons mal fondez.

Tout cela jetta ce jeune Prince dans le 1583.
desespoir, & le disposa à suivre un conseil detestable, qui lui fut donné, & dont la suite lui fut tout à fait desavantageuse de même qu'aux Confédérez. Quelques-uns de ses plus intimes Conseillers lui representerent, qu'il seroit bientôt exposé au mepris des Peuples, qui l'avoient appellé chez eux, puis qu'il ne leur apportoit aucun secours, & que le Roi son frere ne vouloit pas l'assister : qu'il pouvoit déja bien voir, qu'il leur étoit à charge, & qu'ils ne lui laissoient qu'une vaine ombre d'autorité entre les mains : qu'en effet on lui avoit prescrit des conditions fort dures, lors qu'on l'avoit revêtu de la Souveraineté : qu'il avoit souvent demandé, que l'on y fît quelque changement, qui pût rendre sa dignité plus agreable, mais qu'il n'avoit jamais pu l'obtenir. Les choses lui paroissant telles en effet lui devinrent si insupportables, qu'il resolut de s'emparer de toute l'autorité par force, & de se mettre au dessus des loix, & des conditions, que l'on avoit apposées à son Traité. Pensée extravagante, s'il en fut jamais, de vouloir

1583. mettre sous le joug un Peuple, qui ne l'avoit appellé, que pour achever de le delivrer de celui des Espagnols.

Quoi qu'il en soit il donna charge secretement à ses plus affidez Capitaines de se saisir des meilleures Places de Flandre, & se reserva pour lui de se rendre maître d'Anvers, où le Prince d'Orange se trouvoit alors. Le Duc avoit conçu de la jalousie de voir que le Peuple le chérissoit, & qu'il déferoit à ses conseils en toutes choses. Il ne pouvoit le souffrir en qualité de son Lieutenant General, par ce qu'il avoit toute l'autorité en main. Voiant donc que ce Prince étoit alors dans cette ville, & que d'ailleurs les Deputez des Provinces s'y rencontroient aussi, que par conséquent, il se rendroit maître de tout en se saisissant d'eux, il conclut que sans perdre de temps il devoit executer cet horrible dessein. Il est fort croiable qu'il fut excité à cette entreprise par des gens, qui avoient de secretes correspondances avec l'ennemi, & par les François, qui étoient venus avec lui, & qui ne voioient pas que la Souveraineté leur fut aussi avantageuse, qu'ils l'avoient esperé.

Les ordres, que ce Prince avoit donnez pour la Flandre, eurent du succès à l'égard de quelques villes. Ils s'emparerent de Dendermonde, de Vilvorde, de Dixmude, & de Dunquerque. Ceux qui étoient à Bruges, manquerent leur coup. Les Magistrats de la ville qui avoient été avertis de ce dessein, firent appeller les princi-

paux

paux Officiers de la garnison Françoise 1583.
dans la Maison de ville sous pretexte de deliberer avec eux de quelque affaire importante. Quand ils les tinrent entre leurs mains, ils les forcerent d'envoier des ordres par écrit à leurs soldats de sortir à l'heure même de la ville, les menaçant de les faire poignarder, s'ils refusoient de faire ce qu'on leur demandoit, ou si les soldats s'opiniâtroient à demeurer. La garnison aiant reçu les ordres de ses principaux Chefs sortit à l'heure même, voiant que la bourgeoisie se mettoit sous les armes pour la forcer en cas de resistance.

Le danger fut beaucoup plus grand dans la ville d'Anvers. Le Prince d'Orange avoit eu quelque avis secret du dessein du Duc d'Anjou. Il y avoit pourvu pour le prevenir, avec les plus considerables Officiers, autant qu'ils l'avoient pu sans se trop découvrir. Les François, & les Suisses du Duc d'Anjou étoient dans le voisinage de la ville, & ne doutoient point qu'aiant forcé le fort d'Eyndhove, dont ils s'étoient emparez, & aiant mis les Espagnols en fuite, ils ne se rendissent maîtres du Brabant en se saisissant d'Anvers. Le Duc d'Anjou sortit de la ville accompagné de ses Gardes, & de ses domestiques sous pretexte d'aller faire la revuë de son Armée. Y étant arrivé, il commanda à ses Troupes, qui étoient toutes prêtes, de se jetter sur les sentinelles, de les tuer, & de s'emparer d'une porte pour ouvrir le passage à son Armée. Il y entra en effet dix-sept Com-

pagnies,

1583. pagnies, qui se répandirent d'abord dans les rues, crians *Vive la Messe*, qui étoit le mot de l'Armée. A ce bruit inopiné les bourgeois, qui dînoient alors, se leverent brusquement de table, se mirent sous les armes, & arrêterent les Troupes, qui croioient être victorieuses. Peu à peu le nombre des bourgeois s'accrut de telle sorte, parce qu'il s'agissoit de la conservation de leurs vies, de leurs familles, & de leurs biens, qu'ils pousserent les François vers la même porte, par laquelle ils étoient entrez dans la ville. Là le carnage fut grand, parce que ceux qui entroient, & ceux qui vouloient sortir, s'embarrassoient les uns les autres, & qu'ils étoient tous exposez aux coups des bourgeois. Ainsi le nombre des morts, & des mourans étoit un obstacle à ceux, qui avoient dessein d'entrer ou de sortir. On conta qu'il étoit demeuré quinze cens hommes sur la place, sans y comprendre les blessez, & que l'on fit environ deux mille prisonniers, parmi lesquels se trouverent plusieurs Seigneurs, & Gentilshommes distinguez. Il y eut environ quatre-vingt bourgeois qui furent tuez dans cette occasion.

La ville d'Anvers fut donc ainsi sauvée des François, qui s'étoient mis en état de la surprendre. Le Duc d'Anjou voiant ses gens repoussez, reconnut l'extravagance de son entreprise par un événement, qu'il n'avoit point attendu. Frappé de l'horreur de cette affaire, & honteux de l'avoir manquée, il fut obligé de se retirer brusquement.

ment des environs d'Anvers, de peur qu'on 1583.
ne se jettât sur lui, après ce qui venoit de se passer par ses ordres. Il se sauva donc du mieux qu'il put avec les Troupes, qui lui restoient. Il étoit dénué de toutes sortes de provisions aussi-bien qu'elles. Ils passérent avec beaucoup de peine les marécages, qu'ils trouverent dans leur chemin, & se rendirent enfin bien las, & bien fatiguez à la riviere de Dile, dont ils se couvrirent.

On peut croire aisément, que cette furieuse entreprise mit les Confédérez dans une terrible animosité. Plusieurs de ceux qui avant cela étoient déja ennemis des François, ne manquérent pas de faire beaucoup de bruit dans cette occasion. Le Duc de Parme même n'oublia pas d'écrire, & de publier des lettres, par lesquelles il representoit aux Confédérez, que leur rebellion avoit de malheureux succès, & qu'ils seroient toujours exposez à de semblables accidens, qui devoient leur paroître infiniment plus facheux, que tout ce qu'ils avoient taché d'éviter en secoüant la domination du Roi d'Espagne. Il leur faisoit connoître, que l'autorité des Princes naturels étoit toujours douce, & agreable, & qu'il étoit fort dangereux à des sujets de se soulever contre un Souverain puissant. Que si après la triste experience, qu'ils venoient de faire de la domination étrangere, ils vouloient rentrer dans l'obeïssance, il les assuroit de s'emploier de toute sa force auprès de Philippe pour leur faire obtenir de favo-

1583 favorables conditions de ce Prince, qui leur tendoit les bras.

Le Prince d'Orange ne douta point, que les Espagnols ne se prévalussent de cette facheuse conjoncture autant qu'ils pourroient. Il se trouvoit donc fort empêché sur ce qu'il avoit à faire. C'étoit par son conseil, que l'on avoit appellé le Duc d'Anjou. Ainsi ce que ce Prince avoit entrepris si mal à propos, avoit affoibli le crédit que le Prince d'Orange avoit eu jusques-là parmi les Confédérez, & surtout parmi le Peuple. Cependant lors qu'on lui eut demandé son avis dans le Conseil sur toutes ces affaires, il y parla avec beaucoup de franchise, & de liberté. D'abord il se justifia fortement de tout ce qu'il crut qu'on pouvoit lui reprocher dans cette occasion. Mais ensuite il leur parla avec beaucoup de hardiesse sur toutes leurs affaires. Il leur representa que s'ils eussent pu vivre en bonne intelligence entr'eux, ils eussent bien fait de ne se point mettre sous la domination d'un seul Prince, sur tout d'un étranger; qu'il ne s'agissoit point de savoir, si l'on devoit abandonner le Duc d'Anjou, qui avoit violé le Traité qu'ils avoient fait avec lui, mais d'examiner s'ils avoient assez de forces pour se soutenir contre l'ennemi commun; qu'ils avoient peu de Troupes, & que ce Prince étoit maître de plusieurs villes considerables, que par consequent il n'y avoit plus qu'à examiner s'ils aimoient mieux que ces Places tombassent entre les mains des Espagnols, que dans les leurs. Il

Il ajouta, que quoi que l'on eût de très-justes sujets de se plaindre des Espagnols, & des François, cependant il étoit de la derniere importance de bien penser au parti, que l'on devoit prendre dans cette occasion: que les Espagnols ne manqueroient point tôt ou tard de les mettre sous le joug, s'ils traitoient avec eux, parce qu'ils occupoient déja une partie du Païs, au lieu qu'après ce qui s'étoit passé, les François n'oseroient plus rien entreprendre de pareil, & qu'en effet ils ne trouveroient personne, qui les voulût aider dans un dessein de cette nature: qu'ainsi il valoit encore mieux se reconcilier avec les François, qui n'oseroient jamais retomber dans la même faute, qu'ils venoient de faire; que si ce Prince les avoit outragez dans cette occasion, il leur avoit aussi rendu de grands services l'année precedente en venant au secours de leurs Provinces. D'où il concluoit, qu'en faisant compensation des outrages, & des services il falloit renoüer avec le Duc d'Anjou, ce qui seroit facile à faire, si ce Prince vouloit se souvenir de sa faute, & si de leur part ils vouloient l'oublier. 1583.

Quand il eut fini son discours, plusieurs personnes de l'Assemblé excuserent l'emportement d'un jeune Prince, qui s'étoit servi de mauvais conseils pour s'assurer une Souveraineté, qu'il croioit que l'on avoit trop limitée. Ils en rejettoient toute la faute sur ses Conseillers plûtôt que sur lui. Le Roi son frere tâcha de le re-

1583. concilier avec les Etats, & leur fit de grandes promesses entremêlées de quelques menaces couvertes. On chercha donc les moiens de renoüer avec lui. Dans cette vuë on lui fit proposer de remettre les Places qu'il tenoit, entre les mains des Confédérez, & de se tenir à Dunkerque, pendant que l'on travailleroit à pacifier les differens, qui étoient survenus.

Mais tous les soins que l'on prit pour cela, furent inutiles par la longueur des négociations, qui ne se pouvoient terminer à cause des nouvelles difficultez, qui survenoient tous les jours. On étoit convenu, que Biron à la tête des Troupes Françoises s'opposeroit au Duc de Parme, qui ravageoit le Brabant. Mais ce General n'eut point de succès dans son expédition. Cependant le Duc d'Anjou continuoit de faire de grandes plaintes contre les Etats, & proposa de nouvelles conditions pour l'accommodement. Pendant que l'on étoit occupé à discuter toutes ces affaires, le Duc se lassa de voir perir ses Troupes de faim, & de maladies. Il quitta Dunkerque, & se retira en France. Les Etats avoient toujours des Députez auprès de lui, occupez à regler les differens. Ils pressoient le Roi Henri III. fort instamment d'embrasser les interêts de son frere, de les secourir d'hommes, & d'argent, & d'empêcher que l'on ne fournît des vivres, & des munitions à leur ennemi. Ils lui faisoient connoître, qu'ils lui donneroient la Souveraineté de leur Païs,

&

& qu'ils se rejoindroient ainsi à la Monar- 1583.
chie *Françoise*, s'il les assistoit. Mais la mort inopinée du Duc d'Anjou arrêta toutes ces négociations. Elle arriva le 10. de Juin de l'an 1584. à Château-Thierri.

On parla diversement de sa mort. Les uns crurent qu'il avoit été empoisonné. D'autres, que ses débauches avoient ruiné sa santé. D'autres enfin, que le chagrin de ses mauvais succès l'avoit mis dans le tombeau. Quoi qu'il en soit, il éprouva que les entreprises violentes faites contre des Peuples malheureux sont presque toujours funestes à leur auteur. Il survécut à sa reputation, & mourut chargé de la haine publique. On l'enterra sans aucune marque de la Principauté, qu'il avoit eüe dans les Païs-bas, parce que le Roi son frere n'osa faire paroître, qu'il eût pris aucune part dans ses affaires. Sa mort acheva de dissiper ses Troupes. Voiant même qu'il avoit abandonné Dunkerque, elles s'écoulerent de cette ville, où il en avoit laissé une partie en garnison, parce qu'elles n'osoient se confier à des Peuples, qu'elles avoient maltraitez. Dès que le Duc de Parme fut averti de leur retraite il la fit investir, & vint ensuite l'assieger avec le reste de son Armée. La ville étoit dépourvuë de soldats, & de vaisseaux pour se défendre. Biron eut ordre d'aller au secours de cette Place, & de combattre l'ennemi. Mais la ville de Gand, qui étoit ennemie particuliere du Duc d'Anjou, refusa de laisser passer son Armée. Ainsi

Dun-

1583. Dunkerque tomba entre les mains des Espagnols, qui s'en servirent depuis fort utilement pour incommoder les Confederez dans leurs Courses. D'ailleurs elle servit de retraite à une infinité de Pirates.

La perte de cette importante Place ne fut pas capable de faire rentrer les Flamans dans leur veritable interêt. Ainsi malgré qu'on en eût, l'on fut obligé de congedier Biron, & son Armée. Les choses s'aigrirent même de telle maniere, que le Prince d'Orange remarquant l'obstination de ces Peuples à se ruiner eux mêmes, & que d'ailleurs il leur étoit suspect, se retira d'Anvers, où il demeuroit depuis six ans, & se rendit en Zelande pour mettre sa personne en sureté. Cependant le Duc de Parme s'empara de Nieuport, de Furne, de Dixmude, & de Bergue St. Vinox. L'un de ses Lieutenans se rendit maître de Zutphen, que les Confederez assiegerent en même temps. Mais leurs dissensions ruinerent leurs desseins, & firent perir presque toutes leurs forces sans en tirer aucun avantage.

Dans le même temps un nommé Hogius se disant fils de Charles-Quint à cause de quelque ressemblance de son visage à celui de ce Prince, se rendit en Hollande dans l'esperance de s'y faire reconnoître. Les Espagnols, qui ne pensoient qu'à brouiller les affaires, lui promirent secretement, que Philippe le reconnoitroit pour frere. Cela fut cause qu'il attira plusieurs personnes, qui étoient mal satisfaites de

l'état

l'état present des choses. Mais on arrêta bien-tôt le cours de cette entreprise en faisant mourir par un supplice public celui qui étoit l'auteur de tous ces mouvemens. Ce fut aussi dans ce temps, qu'il s'éleva une guerre dans l'Archevêché de Cologne. Gebhard Truesches, qui en étoit pourvu, étant devenu amoureux d'Agnés de Mansfeld l'épousa contre les statuts de l'Eglise Romaine, qui ne permet point aux Prêtres de se marier. Cela donna lieu au Pape de transferer l'Archevêché à Ernest de Baviere, qui travailla à s'en mettre en possession. Truesches se défendit en public par les loix divines, qu'il opposa à celles de Rome, qui regarde comme un sacrilege le mariage des Prêtres, & qui tolere des paillardises, & des impudicitez publiques en ces sortes de gens. Il donna commission à Casimir, & à Nuenare Comte de Meurs, qui avoient chacun une petite Armée sous leur conduite, de s'emploier à conserver les villes de sa jurisdiction. Mais il fut dépouillé de la plûpart de ses places par les forces de son ennemi, & par la trahison de ses propres sujets. Il fut donc obligé de faire alliance avec les Confédérez, & de se retirer auprès du Prince d'Orange, après quoi il se vangea, comme il put, du tort qu'il prétendoit qu'on lui avoit fait, de le deposseder de son Archevêché. 1583.

La plûspart des plus grands Seigneurs d'entre les Confédérez voiant la prosperité des Espagnols tacherent de se reconcilier

avec

1583. avec eux. Le Comte de Bergen beau-frere du Prince d'Orange fut des premiers, qui fut porté à cela par la legereté de son esprit. Il tacha donc de leur remettre entre les mains la Gueldre, dont il étoit Gouverneur. Mais son dessein fut heureusement prevenu, & aiant été laissé sur sa parole il se retira parmi les ennemis sans leur rendre d'autre service que de leur donner ses fils, qui étoient braves, & vaillans. Son Gouvernement fut donné au Comte de Meurs Adolphe de Nuenare.

Pendant cela la Flandre se trouvoit dans un triste état. Le Duc de Parme avoit assiegé Ipre. Ceux de Gand avoient rappellé Imbise parmi eux uniquement par ce qu'il étoit ennemi particulier du Duc d'Anjou, & des François. Cet homme ne fut pas plûtôt rétabli dans la souveraine Magistrature, qu'il anima le peuple à la sedition. D'un autre côté les habitans de Bruges voiant la guerre allumée de toutes parts avoient appellé pour les gouverner le Prince de Chimai fils du Duc d'Arschot. Ce Seigneur avoit souvent changé de parti tant à l'égard de la Religion, qu'à l'égard des interêts politiques suivant les occasions qui s'en étoient presentées, en quoi il avoit toujours eu soin de se gouverner par les conseils du Duc son pere.

Se voiant Gouverneur de Bruges il entretint de secretes correspondances, de même qu'Imbise, avec des personnes de la Religion Romaine, quoi-qu'en public l'un

l'un & l'autre fît profession ouverte de la 1583.
persecuter. Ces deux hommes formerent donc le dessein de remettre la Flandre entre les mains du Roi d'Espagne. Dans cette vuë ils parlerent de s'allier avec quelque Prince puissant d'Allemagne pour en tirer du secours, & en particulier avec Thrucses, ou avec Casimir. Ils ne faisoient pas ces propositions dans l'esperance qu'elles pussent être écoutées. Leur but étoit seulement de tirer les affaires en longueur, afin que l'on negligeât de remedier aux necessitez de la Republique, & que cela leur fournît l'occasion de faire voir aux peuples, qu'il n'y avoit point de salut pour eux, qu'en se rendant aux Espagnols. Cependant ils envelopperent si bien leur dessein, qu'en parlant de *paix ils faisoient* connoître, qu'ils ne pensoient qu'à *rétablir* la bonne intelligence entre les villes des Païs-Bas, qui s'étoient remises sous la puissance de l'Espagne, ajoutans adroitement, que Philippe se contenteroit desormais de la simple obeïssance, qu'au reste il remettroit les affaires de la Religion aux soins de la Providence divine.

On ajoutoit à tout cela plusieurs discours, par lesquels on taxoit les François, & ceux d'entre les Confederez, qui entretenoient une funeste guerre, laquelle ne pouvoit se terminer que par la ruïne entiere des Païs-Bas. On tâchoit de faire voir, que le plus sûr étoit de se remettre sous la domination de Philippe, dont la puissance les accableroit à la longue. Ain-

1583. si l'on travailloit sourdement à dispoſer les peuples à se remettre sous le joug. On leur insinuoit même finement, qu'ils n'avoient que les prieres, & les supplications pour toutes armes, s'il arrivoit que les Souverains abusassent de leur autorité: qu'après tout la guerre avoit fait mourir plus de personnes, que toutes les prétendues cruautez de Philippe, & qu'enfin cette guerre avoit été suscitée par quelques particuliers, qui avoient pensé à se sauver d'une ruine totale aux dépens du public, qu'ils avoient adroitement engagé dans leur querelle, par où ils avoient insensiblement allumé la guerre.

1584. Le Duc de Parme étant averti de toutes ces choses tâcha de les faire *reüssir*. Aiant donc elevé plusieurs forts à l'entour d'Ipre pour tirer quelques troupes de ce siége sans l'abandonner, il donna une Armée à commander au Vicomte de Gand, & au Baron de Montigni, esperant de ramener une partie des peuples ou par les caresses, ou par la force. Cette *Armée* s'empara du païs de Vaes par la trahison de celui, qui y commandoit, & se saisit en meme temps de Hulst, d'Axelle, & du château de Rupelmonde. La ville d'Alost lui fut livrée par sa propre garnison, qui étoit de soldats Anglois, lesquels n'étoient pas paiez par les Flamans depuis quelque temps. Toutes ces choses obligerent les Brabançons, & les Zelandois de rompre les digues de l'Escaut pour se couvrir contre l'ennemi, & firent des forts

de

de leur côté pour se mettre en état de faire des courses avantageuses à leur parti. 1584.

Cependant le Vicomte de Gand, & le Baron de Montigni vinrent se camper entre Gand & Bruges, & interrompirent le commerce de ces deux villes. Cela donna lieu aux Catholiques Romains, & aux partisans secrets de l'Espagne de travailler à se remettre sous la domination de Philippe. Ils se rendirent les plus forts dans la ville, se fondans sur cette Armée, qui n'étoit pas loin d'eux. Le Prince de Chimai se servit de l'occasion pour exécuter le dessein, qu'il avoit depuis long-temps. Quelques Magistrats fideles aux Confédérez en avertirent le Prince d'Orange, qui envoia ordre au Commandant de la garnison de se saisir du Prince de Chimai. Mais ce Seigneur avoit gagné cet homme par ses presens. Il se servit même de cette occasion pour persuader au peuple, que les ennemis avoient dressé des embuches contre la ville & contre lui. Ce fut ainsi, qu'il se saisit des postes, qu'il les mit entre les mains de ses affidez, & qu'il disposa la ville à rentrer dans l'obeïssance de Philippe. La ville de Dam suivit l'exemple de Bruges, & quelques jours apres celle d'Ipres se rendit tout de même.

Les Gantois furent sur le point d'imiter ces villes, & commencerent à parlementer en proposant une tréve. Mais on les empecha de se rendre par le peu de soin, qu'eut Imbise de cacher la trahison qu'il meditoit. Il avoit entrepris de livrer

1584 Gand & Dendermonde tout à la fois. Le Gouverneur de cette derniere, nommé Rihove, l'avoit toujours fort bien défendue sous les ordres du Prince d'Orange. Imbise voiant que l'on s'opposoit à son dessein, enferma le Magistrat de Gand dans la Maison de ville, & se disposoit à l'y assieger avec quelques soldats qui dépendoient de lui. Mais le peuple aiant été averti de sa double trahison se saisit de lui, & le fit mourir sur un échaffaut. Ainsi perit cet homme, qui avoit long-temps gouverné cette ville avec un autorité absoluë, & qui lui avoit même rendu de grands services. Mais son extrême ambition le porta à des entreprises, qui irriterent ce peuple contre lui. Ce fut ainsi que la ville de Gand fut encore conservée dans le parti des Confédérez pendant quelque temps, parce que leurs amis s'y trouverent les plus forts.

Le Duc de Parme avoit environné cette ville de ses troupes esperant, qu'elle lui seroit mise entre les mains sans coup ferir. Mais aiant appris ce qui étoit arrivé, il se contenta de la laisser exposée à la faim, & à ses dissensions ordinaires. Il forma donc le dessein de se rendre maître d'Anvers. Il voioit que son Armée étoit forte par le nombre, & par la bonté de ses troupes, & qu'au contraire les Confédérez consumoient les leurs inutilement au siége de Zutphen. Il travailla donc à se saisir de l'Escaut pour faciliter le siége de cette importante ville. Il campa une partie de son Armée au delà de cette riviere, & s'occupa

à chas-

à chasser tous les vaisseaux, que l'on y avoit 1584.
mis pour la garder. Ensuite il garnit les deux rives de soldats, & d'artillerie pour se couvrir contre les surprises de ses ennemis. Les habitans d'Anvers qui avoient remarqué qu'on leur en vouloit, s'étoient précautionnez contre le siége en bâtissant deux forts, l'un au dessus de la ville près du bourg de Lillo, l'autre au dessous assez près de Hulst. Ce dernier qui n'étoit pas encore achevé, fut assiégé & pris par les troupes du Duc de Parme. Mais celui de Lillo fut défendu courageusement par Teligni, fils du sage & vaillant la Noüe, lequel repoussa plusieurs attaques des Espagnols avec de grandes pertes pour eux.

Mais dans le temps que la *Republique* se voioit réduite à de terribles extremitez, par les grands succés des Espagnols sous la conduite du Duc de Parme, il lui arriva un malheur extrême, qui pensa la ruïner tout à fait. Ce fut la mort de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, qui fut tué à Delft dans sa maison le 10. de Juillet de cette année à deux heures après midi. Ce funeste coup fut fait par le nommé *Balthasar de Gerard* Bourguignon, qui fut porté à cela par zele pour son parti, & par l'espoir de la recompense que le Roi d'Espagne avoit promise par sa Proscription. Ce malheureux fut puni du dernier supplice, lequel il souffrit avec beaucoup de constance. Il tua le Prince d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoi-

1584 sonnées. Ce Héros mourut sur le champ en proferant ces paroles, *Seigneur aïe pitié de ton pauvre peuple.* Il étoit agé de cinquante & un an, deux mois, & vingt-cinq jours.

La Republique le perdit dans le temps qu'elle avoit le plus grand besoin de ses sages conseils. Ce Prince avoit uni sa destinée à celle du peuple. Ainsi il sembloit emporter toute sa force, & toute sa vigueur avec lui dans le tombeau. Il avoit été l'ame, & le soutien de cet Etat naissant. On vit en effet qu'il tomba dans d'étranges périls après la funeste mort de son Fondateur. Mais après plusieurs rudes secousses, qui furent presque sur le point de le renverser, ce même Prince ressuscita en la personne de son fils Maurice, qui lui avoit succedé dans tous ses emplois par les suffrages communs de tous les Etats. Ce jeune Prince qui n'avoit que dix sept ans quand son pere mourut, remit les affaires dans un meilleur état, & fut l'instrument dont Dieu se servit pour relever la Republique presque abbattue. Les Etats en lui conferant les dignitez de son pere, lui donnerent pour Lieutenant General le Comte de Hohenlo, homme habile, & consommé dans le métier de la guerre.

Le Prince d'Orange étoit d'un tempetament robuste de corps. L'age ne l'avoit point encore affoibli. Les grandes traverses de sa vie avoient servi à fortifier son ame, & à la rendre inébranlable dans les

les mauvais succès. On le voioit dans une 1584.
grande égalité d'esprit, quoi qui pût lui arriver d'heureux ou de malheureux. Il avoit beaucoup de pieté, & se soutenoit toûjours avec la même force, quelque accident qui lui pût arriver. On doit dire à sa loüange immortelle, qu'il n'a point cherché son avantage particulier dans les grandes affaires qu'il a maniées. Il n'a remporté pour salaire de tout ce qu'il a fait, que la gloire d'une conduite sage & prudente. Il n'a tiré aucun profit de ses charges. Il a consumé son propre bien en servant le public, & à sa mort il a laissé sa succession fort embroüillée à ses enfans.

Il fut marié quatre fois. Sa premiére femme étoit de la Maison d'Egmont, & lui apporta en dot Buren & Leerdam, deux Comtez, qui échurent à Philippe l'aîné de ses enfans, qui avoit été mené prisonnier en Espagne, où il fut retenu fort long-temps. Il eut encore de cette Comtesse de Buren une fille nommée Marie, qui fut mariée au Comte de Hohenlo. De la seconde, qui étoit fille de Maurice Electeur de Saxe, il eut Maurice qui lui succeda, & une fille. Il n'eut point de fils de la troisiéme, qui étoit fille du Duc de Monpensier, de la Maison de Bourbon. Mais il en eut plusieurs filles, qui furent mariées avantageusement en France & en Allemagne. Sa derniere femme étoit Louise de Coligni fille de l'Amiral de Chatillon, laquelle étoit veuve de Teligni, qui

1584. fut tué au Massacre de la St. Barthelemi avec son beaupere. Le Prince eut d'elle Henri-Frederic, qui succeda à son frere Maurice dans ses dignitez. Ce Prince naquit le 25. Fevrier de cette année environ cinq mois & demi avant la tragique mort de son pere. On a dit de ce grand Prince, qu'il a été un exemple de peu de convoitise, & de peu de bonheur. Ce qu'il y a d'admirable en sa personne, c'est que parmi les fâcheux événemens, qui ont souvent traversé sa vie & ses desseins, il n'a pas laissé d'arriver à son but. Il a été le Fondateur de la République des Provinces-Unies, l'auteur de la liberté publique, & le soutien des affaires, qu'il a toûjours dirigées avec une extrême sagesse, faisant paroître une prudence consommée en toutes choses, & au reste ne paroissant jamais plus grand que dans ses disgraces.

On l'appelloit ordinairement le Taciturne, nom que le Cardinal de Granvelle lui avoit donné. Ce Prince parloit peu: mais il pensoit beaucoup. Ses vuës étoient d'une grande étendue dans les affaires. Sa politique étoit profonde. Peu de gens alloient aussi loin que lui. Il étoit l'ame & le conseil de la République. Ses avis étoient toûjours des oracles. Il a déconcerté lui seul toute la subtilité de Philippe II. & de tout son Conseil. Il trouvoit toûjours des ressources inesperées dans les plus grandes adversitez. C'étoit dans les plus grands revers, qu'on le voioit ferme, constant & courageux. Au reste il étoit

doux,

doux, affable & de facile accès. Le peuple l'aimoit avec une tendresse extrême à cause de sa maniere d'agir simple, familiére & sans fart. On peut dire sans rien outrer, qu'il a été un des plus grands hommes, que l'on ait jamais vu, digne d'un meilleur sort, que celui qui le fit mourir par un infame assassinat. Mais il avoit pour ennemi un Prince à qui le crime ne faisoit point horreur, n'en étant point détourné par les principes de sa Religion, & y étant porté par son humeur particuliere, capable des plus noires actions, quand l'interêt de ses affaires les demandoit. 1584.

Les peuples confédérez firent les obseques de ce Prince avec les plus grandes marques de dueil dont on ait jamais oui parler. Ils étoient dans une affliction la plus grande qui puisse être imaginée. Ils chercherent à se consoler en revêtant Maurice son fils de toutes les charges de son pere. Ce jeune Prince qui étudioit alors à Leide donnoit de grandes esperances. Il faisoit paroître de fortes inclinations à la vertu. Cela fortifia les Etats & le peuple dans le dessein qu'ils avoient de le revêtir des dignitez de son pere. Il eut pour sa part dans la succession du Prince son pere entr'autres les Marquisats de Flessingue & de Ter-Veere, deux villes de Zélande, qui avoient le premier rang dans les Etats de la Province. On donna la Lieutenance Générale au Comte de Hohenlo, qui avoit acquis beaucoup de reputation à la guerre. On nomma aussi Guillaume Louis

1584. fils de Jean Comte de Nassau, frere du défunt Prince d'Orange, Gouverneur de Frise & de Groningue. Il avoit déja eu le même emploi sous le Prince son oncle. Cela donna lieu à de grands differents qui survinrent dans ces païs-là entre la Cour souveraine de Justice, établie par les anciens Ducs de Bourgogne, & les Députez des Etats de Frise, dont on avoit composé un nouveau Conseil. La Cour prétendoit que la direction des affaires lui appartenoit. Les Etats soutenoient au contraire, que c'étoit à eux à les conduire, puis qu'ils représentoient tout le païs par la qualité des Députez, qui étoient du corps de la Noblesse & des bourgeois, au lieu que la Cour de Justice n'étoit formée que des seuls Députez des villes.

Ces démélez étoient capables de ruïner les affaires. Verdugo tâcha d'en profiter pour son parti. Mais Guillaume de Nassau se gouverna dans cette affaire avec tant de moderation, qu'il se rendit Mediateur entre les deux partis, & prévint ainsi les premiers malheurs que cette dissension eût pu causer. Cependant il s'opposa aux ennemis avec ses troupes, & les empécha de rien entreprendre contre le païs. Cela donna le loisir de porter les deux partis à s'accommoder, & à convenir d'arbitres pour regler tous ces differens. Enfin on tomba d'accord que les Députez ordinaires de la Province aux Etats, seroient chargez du soin de faire executer les ordres des Assemblées generales, & de regler les affaires

qui

qui surviennent tous les jours : que la Cour 1584.
de Justice travailleroit à decider par voie d'appel tous les differens qui naîtroient entre les particuliers, sur des matieres civiles, mais qu'elle jugeroit directement, & en dernier ressort des affaires criminelles : que les mêmes Juges comme moins capables de cabale, que le commun peuple regleroient le choix des Magistrats ordinaires des villes conjointement avec le Gouverneur, excepté à Leuvarden, & à Franeker, qui se reserverent le droit de nommer leurs propres Magistrats. Ce fut ainsi que l'on assoupit ces differens, & que l'on rétablit la paix dans cette Province.

Toutes ces affaires fâcheuses survenues tout à la fois étoient capables sans doute d'accabler la République naissante, si ceux qui la gouvernoient, n'eussent eu un courage, & une fermeté à toute épreuve. Leurs Alliez les abandonnoient de tous côtez. Ils étoient obligez d'augmenter continuellement les impôts pour soutenir les affaires. Ils venoient de perdre le Prince d'Orange, qui étoit l'ame du parti. Ils n'apprenoient que de mauvaises nouvelles tous les jours, par les grandes victoires de leur ennemi. Cependant ils ne voulurent jamais prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement, étant persuadez que la paix ne serviroit qu'à les conduire à la servitude. Le Prince de Parme les rappelloit sans cesse à leur ancienne obeïssance, & leur faisoit connoître que la guerre

1584. qu'il leur avoit faite, regardoit proprement le Prince d'Orange, qui avoit été l'auteur de leur soulevement, & qui venoit de perir par un coup de la vengeance divine contre lui. Tout cela ne fut pas capable de les ébranler. Ils demeurerent fermes dans leur resolution, & se preparerent à la guerre plus que jamais.

Le Duc de Parme voiant que toutes ses tentatives étoient inutiles à cet égard, crut qu'il devoit poursuivre son dessein contre la ville d'Anvers. Dans cette vue il fit bâtir plusieurs forts sur les digues de l'Escaut, qui étoient du côté du Brabant. Il fit même couper ces digues en plusieurs endroits pour inonder les campagnes voisines. Il avoit commencé le siege du Fort de Lillo, il y avoit déja quelque temps. Mais voiant qu'il y perdoit trop de temps, il leve le siege subitement, & vient se jetter sur Dendermonde. Il fit écouler les eaux, qui couvroient la ville, & qui en empêchoient les approches, ce qui obligea la garnison de capituler, & de lui rendre la ville. Cela étant fait, il travailla à rompre la communication entre Bruxelle & Anvers. Il envoia pour cet effet son Armée au delà de l'Escaut, & s'empara de Vilvorde, petite ville environ à trois lieuës de Bruxelle.

Vers ce temps-là les Gantois se voians seuls, hors d'état de recevoir du secours de la Hollande, qui étoit trop éloignée d'eux, crurent qu'ils devoient penser à leur accommodement. Ils y furent portez par

Cham-

Champigni, frere de Granvelle. Ils le 1584.
chargerent de cette affaire comme leur Député. Richardot qui fut commis pour regler cet accord, ne fit pas semblant qu'il avoit ordre de refuser absolument l'exercice de la nouvelle Religion. Il garda cet article par devers lui jusques à ce qu'il vit toutes les affaires tournées à la paix. Il eut encore l'addresse d'inserer dans le traité que le Duc de Parme pourroit faire punir six habitans à son choix, pour châtier la ville de ses rebellions passées. Cela fut cause que tous les bourgeois firent tout ce qu'ils purent par leur soumission pour n'être pas du nombre de ceux qui devoient être les victimes de cette reconciliation. On fit grace à ces six habitans, mais on rétablit une citadelle pour tenir cette ville en bride. Après quoi le Duc de Parme se voiant maître de toute la Flandre, à la reserve d'Ostende, & de l'Ecluse, il s'appliqua tout entier au siege d'Anvers, qu'il méditoit, il y avoit long-temps, & dont il devoit tirer beaucoup d'avantage & de gloire.

Les Magistrats, & les autres Officiers d'*Anvers*, à qui l'on avoit donné la commission de pourvoir à la fureté de cette ville, avoient eu soin d'amasser un grand nombre de soldats. Il y en avoit quatre-vingt compagnies dans l'enclos des murailles, & l'on contoit outre cela seize regimens pour la défence de la campagne qui dépendoit d'Anvers. Mais la trop grande multitude de Commandans rendit

1584. cette milice inutile, parce qu'il ne se trouva point d'homme assez authorisé pour se charger du commandement general de toutes ces troupes. Par dessus cela l'interêt particulier empéchoit souvent, que l'on n'inondât des lieux, par où l'ennemi pouvoit faire ses approches. Leurs voisins laisserent écouler le temps propre à les secourir, & ne prirent de fortes resolutions en faveur de cette ville, que quand ils la virent pressée par le Duc de Parme.

L'état des Conféderez étoit alors dans une situation deplorable. Ils offroient la souveraineté de leurs Provinces à des gens, qui n'en vouloient point. Les Princes voisins avoient cependant de grandes raisons de craindre, que le Roi d'Espagne après avoir domté ses sujets ne tournât ses armes contr'eux. Les Conféderez n'avoient plus de Prince d'Orange pour les consoler de leurs pertes, ou pour diriger leurs conseils. Le peuple n'obeïssoit plus comme quand il vivoit. Ainsi l'on ne voioit plus de ressource pour les affaires que dans le secours d'une Puissance étrangere. Tout étoit donc alors dans une extrême confusion parmi eux. Il n'y avoit point assez d'autorité, ni de capacité même en aucun des grands Seigneurs du païs, pour maintenir les choses dans l'ordre. La populace méprisoit ceux qui étoient au timon de l'Etat. Les soldats n'obeïssoient point à leurs Chefs. Personne n'avoit assez d'experience pour gouverner le vaisseau au milieu de tant d'orages. Ainsi la mort du Prin-

Prince d'Orange ouvroit un beau champ 1584.
au Duc de Parme. Il sembloit qu'il ne pouvoit manquer de remettre ces peuples sous le joug.

Dans cette fâcheuse conjoncture la France, & l'Angleterre envoierent des Ambassadeurs à la Haie pour leur faire des complimens de condoléance sur la perte qu'ils venoient de faire par la mort du Prince d'Orange. Les Etats crurent qu'ils devoient se servir de l'occasion, supposans, que les Princes voisins ne manqueroient pas de les assister dans l'extrême besoin qu'ils en avoient, parce que la ruïne des Confédérez ne pouvoit manquer de leur être fatale. Mais ils se trouverent embarrassez sur le choix qu'ils devoient faire de l'un, ou de l'autre de ces deux Roiaumes. Ils examinerent meurement les raisons qui devoient les tourner vers l'un, ou vers l'autre. Mais enfin ils se determinerent en faveur de l'Angleterre, par la considération de l'uniformité de Religion. D'ailleurs les grandes forces d'Angleterre étoient maritimes, ce qui leur paroissoit plus favorable, parce que le secours qu'ils en pouvoient tirer, viendroit avec plus de promptitude, & de sureté.

Ils sonderent Henri III. qui regnoit alors en France, pour savoir quel secours ils en pourroient esperer en se donnant à lui. Ce Prince n'osa accepter l'offre, qu'ils lui faisoient de la souveraineté de leurs Provinces. Il fit bien connoître qu'il les accepteroit volontiers, mais il témoigna en même

1584. même temps, que les guerres civiles de son Roiaume lui en ôtoient le moien. La Maison de Guise secretement aidée par le Roi d'Espagne avoit excité de grands troubles en France. Elle prétendoit remonter sur le Throne, que Hugues Capet avoit usurpé sur les décendans de Charlemagne, dont les Princes de Guise prétendoient être sortis. Du moins on parla de leurs droits sur ce pied-là, quand on vit que Henri III. n'avoit point d'enfans. Les affaires de la France se trouverent donc tellement embrouïllées par les violentes entreprises de la Ligue, qui soutenoit le parti de cette Maison, que le Roi n'osa même leur accorder un secours, que l'on pouvoit cacher fort aisément sous le nom de la Reine mere Catherine de Medicis, ou sous celui du Roi de Navarre. On ne put même obtenir de lui, qu'il fermât le passage des frontieres de la France aux Espagnols, tant ils étoient craints par Henri III. intimidé par leurs intrigues dans son Roiaume.

Les Confédérez furent donc obligez de s'addresser à la Reine d'Angleterre pour en obtenir le secours dont ils avoient besoin. Cette Princesse fut d'abord assez difficile; parce qu'on ne la recherchoit, qu'après avoir été refusé par la France. Cela fut cause, que la negociation tira en longueur, & qu'elle ne fut concluë qu'avec beaucoup de peine & de temps. Cependant les vaisseaux chargez de toutes sortes de provisions passoient toujours de Hollande à Anvers,

mal-

malgré les soins du Duc de Parme pour 1584.
l'empêcher. Ils la munirent donc tellement de vivres, qu'en les ménageant avec un peu d'ordre il y en avoit pour long-temps. Cela fut cause que l'ennemi perdant l'espérance de réduire cette ville, par la famine, il se resolut de la prendre par force. Dans cette vuë il fit resserrer la riviere en faisant jetter une grande quantité de pierres, & d'autres materiaux entre Ordam & Calloo, qui est l'endroit le moins large de l'Escaut. Ensuite on joignit les deux côtez des terres, qui étoient de part & d'autre, par un pont de batteaux, que l'on couvrit pour en rendre le passage plus assuré à ceux qui vouloient passer de l'un ou de l'autre côté. On fit des forts sur le rivage, & on mit des vaisseaux bien garnis de canon pour soutenir les ouvriers. On plaça en plusieurs lieux differens des batteaux garnis de poutres, qui avançoient en dehors contre la ville, pour arrêter les machines, dont on voudroit se servir pour rompre le pont.

Ceux de la ville eussent pu ruiner cet ouvrage avec facilité dans les commencemens. *Mais* ils n'en tinrent conte, & laisserent tout le loisir, que le Duc de Parme pouvoit souhaiter, d'achever son ouvrage pendant l'hyver. Ce Prince, qui travailloit avec beaucoup d'assiduité à son dessein, fut engagé à redoubler ses soins & sa vigilance, par une gratification, que 1585.
Philippe lui accorda. Il fit sortir la garnison, qu'il avoit depuis long-temps dans

la

1585. la citadelle de Plaisance, & laissa ce Prince dans la possession absoluë de ses Duchez. Quand l'hyver fut passé, ceux d'Anvers reconnurent la faute qu'ils avoient faite, de laisser construire ce pont. Ils chercherent donc le moien de le ruïner. Ils avoient preparé des vaisseaux pleins de feux d'artifices, de mines, & de pierres, qui eussent rompu ce pont, si les choses eussent été bien conduites. Mais on ne convint pas, comme il falloit, des signaux, dont on devoit se servir pour agir de concert entre ceux qui étoient dans la ville, & ceux qui devoient se jetter sur l'ennemi surpris de la machine, que l'on avoit préparée contre le pont. D'ailleurs ceux qui conduisoient cette machine, executerent assez mal les ordres qu'on leur avoit donnez. Ainsi la riviere demeura fermée, ce qui nuisit extremement à la ville. Cela donna lieu au Duc de Parme de presser son siege plus vigoureusement. De sorte que les habitans de cette puissante ville se volant enfermez de tous côtez, & hors d'esperance de secours, ne pouvant se resoudre d'ailleurs à voir perir leur commerce, ils crurent qu'il étoit temps de faire leur composition, & de se rendre.

Ils jugerent qu'ils devoient travailler de bonne heure à cela, de peur d'avoir le même sort que Bruxelle & Maline, à qui l'on avoit imposé de rudes conditions, parce qu'elles avoient resisté trop longtemps, & qu'elles n'avoient pensé à se rendre, que quand elles y avoient été forcées

par

par famine. On les dépouilla de tous leurs 1585.
privileges, & elles se remirent à la discretion du Roi pour les conditions. Ceux d'Anvers crurent donc qu'ils devoient prévenir la derniere extrêmité. Le Duc de Parme de son côté ravi de voir, que ses efforts contre cette puissante ville avoient un succès heureux, leur accorda plusieurs articles favorables, à la reserve de ceux, qui faisoient profession de la nouvelle Religion, qui avoient quatre ans pour donner ordre à leurs affaires, après quoi ils étoient obligez de sortir. Le Roi d'Espagne honora le Duc de Parme de l'Ordre de la Toison d'or, pour recompenser les grands services qu'il lui rendoit tous les jours. Quand il fut entré dans la ville, il fit rétablir la citadelle, que les habitans avoient ruïnée du côté qui regardoit la ville.

La prise d'Anvers donna beaucoup de réputation aux armes du Roi d'Espagne. Il avoit cru que la réduction de cette ville pourroit achever d'abbatre le parti des Confédérez. Mais les événemens ne répondirent pas à ses esperances. Les Hollandois, & les Zélandois avoient fait ce qu'ils avoient pu, pour empécher cette ville de tomber sous la puissance de l'ennemi. On les soupçonnoit cependant d'avoir été bien aises de la voir perir, parce qu'ils se proposoient d'attirer tout son commerce chez eux. De leur part ils se plaignoient du Seigneur de Ste. Aldegonde, & l'accusoient d'avoir été cause de ce malheur, parce qu'il

1585. qu'il n'étoit pas propre aux affaires de la guerre, qui avoient roulé sur lui pendant le siege de cette ville, dont il étoit Gouverneur. D'abord qu'il fût arrivé en Zélande, on l'accusa de n'avoir pas fait son devoir dans la défence de cette ville. Il fut même mis en arrêt pour ce sujet, pendant quelque temps. Mais enfin on laissa là cette affaire sans en rien dire davantage. Pour lui il se retira de tous les emplois du gouvernement, & s'adonna à l'étude des belles lettres, qu'il aimoit préférablement à toute autre chose.

Tous ces malheurs arrivez les uns sur les autres aux Confédérez, les avoient abbatus, & avoient même ôté le courage à leurs troupes. Elles avoient surpris la ville de Boisleduc, sous la conduite du Comte de Hohenlo. Mais une terreur panique les en fit sortir. Les soldats abandonnerent donc cette place, parce que s'étant mis d'abord à piller, ils n'avoient point pensé à s'assurer une porte, ni à se précautionner contre l'ennemi. Les Catholiques Romains se rendirent maîtres de Nimegue, & de Doesbourg, par un effet de la mauvaise conduite des Chefs, & par la lacheté des soldats, que les Confédérez avoient dans la Gueldre. Leur affliction fut augmentée par le grand nombre de gens qui se retirerent du Brabant, & de la Flandre en Hollande, soit qu'ils ne se fiassent point aux traitez qu'ils avoient faits avec l'Espagne, soit qu'ils ne pussent consentir à la perte du grand commerce qu'ils

avoient fait autrefois, qui ſe tranſportoit 1585.
tout entier dans cette Province, & dans les Iles voiſines. Mais dans la ſuite ces gens augmenterent les forces du païs, & firent concevoir de grandes eſperances aux Confédérez d'un meilleur ſort pour l'avenir, ſe voiant fortifiez par un grand nombre d'hommes, & de grands biens, qu'on tranſporta chez eux.

Cependant le Traité avec l'Angleterre traînoit en longueur. Elizabeth avoit refuſé la ſouveraineté des Provinces-Unies, qu'on lui avoit offerte. Elle fit pourtant ſavoir à leurs Envoiez, qu'elle étoit prête d'entrer en alliance avec eux, pour leur fournir du ſecours. Dans cette vuë pour empécher que l'on n'interpretât cette affaire à ſon deſavantage, elle publia un Maniſeſte, dans lequel elle déclaroit, qu'il étoit du devoir des Princes d'aſſiſter les peuples opprimez, qui demandoient leur ſecours. Elle rapportoit les anciennes alliances, qui étoient entre l'Angleterre & ces Provinces. Elle ne manquoit pas d'y déduire les violences & les cruautez que les Eſpagnols y avoient exercées. Elle y parloit auſſi de la communion de créance qui étoit entre ſes peuples, & ceux de ces Provinces. Elle faiſoit voir, qu'elle avoit toujours aſſiſté les Réformez de France, & d'Ecoſſe, ſans aucun deſſein de s'emparer du bien d'autrui. Elle fit donc un traité, par lequel elle s'engagea d'entretenir au ſervice des Confédérez cinq mille hommes de pied, & mille chevaux. Elle ſtipula,

1585. pula, que le Général qui les commanderoit, entreroit avec deux adjoints dans tous les Conseils, où il s'agiroit des affaires publiques. Il fut dit de plus, qu'au cas que la Reine équipât une flotte, les Confédérez y joindroient autant de vaisseaux, qu'elle en mettroit en mer. Enfin l'on convint, que pour la sureté du remboursement de ses avances, qui se feroit après la guerre finie, les villes de la Brille, & de Flessingue avec leurs ports & le château de Zébourg lui seroient mis en dépôt, & qu'elle y mettroit des garnisons Angloises. Ces conditions paroissoient dures aux peuples confédérez. Mais la nécessité presente l'emporta sur leur ressentiment, & leur fit accepter ce traité.

La conduite du secours d'Angleterre, & la direction des affaires, qui concernoient ce Roiaume, furent confiées à Robert Dudley Comte de Leycestre. Cet homme étoit d'une profonde dissimulation. Il cachoit sous une fausse apparence de vertu, & de civilité la fierté de la Maison d'où il sortoit. Il avoit eu l'addresse de se mettre bien dans l'esprit de la Reine, pendant qu'elle étoit prisonniere aussi bien que lui sous le regne de Marie. On crut même, pendant quelque temps, qu'elle l'épouseroit, depuis qu'elle fut montée sur le Throne. Quoi qu'il en soit, s'il ne pût obtenir cet honneur, il fut toûjours chargé de fort grands emplois, & la Reine le distingua beaucoup parmi tous ceux de sa Cour. Il se rendit en Hollande, où il fut

reçu

reçu magnifiquement. Tout le monde lui 1585.
faisoit tout l'honneur, dont on pouvoit s'aviser, parce qu'on se promettoit beaucoup de sa bonne conduite. Avant même que l'on fût bien instruit de sa capacité, on lui déféra le gouvernement général sur toutes les Provinces, avec le pouvoir absolu sur terre & sur mer. On lui donna même le droit de choisir ceux qui devoient composer le Conseil, & il en prenoit les Deputez dans le nombre de ceux qu'on lui presentoit. Il faisoit paroître beaucoup de zéle pour la Religion, ce qui lui attiroit la bienveillance du commun peuple. Plusieurs mêmes dans ces commencemens ne faisoient point de difficulté de le mettre au dessus du feu Prince d'Orange pour le merite, & pour la capacité.

Cela ne servit qu'à lui faire concevoir le dessein de se prévaloir de l'occasion, qui se presentoit à lui, de se rendre maître de ces Provinces. Voiant donc que l'on emploioit son nom dans toutes les affaires publiques, il se mit dans l'esprit, que ces Provinces ne devoient plus être considerées que comme des païs dépendans de l'Angleterre, dont on lui avoit donné le gouvernement. Il consulta en secret avec les Anglois sur les moiens d'en conserver la principauté. Mais il ne consideroit pas que les humeurs des deux peuples ne s'accommoderoient jamais. Et en effet, si les habitans de ces Provinces n'avoient pu souffrir l'orgueil, ni la cruauté des Espagnols, il étoit aisé de voir, qu'ils ne s'accou-

1585. coutumeroient jamais à la fierté Angloise. Ces peuples sont doux, & faciles à gouverner, quand on les sait prendre. Mais ils perdent toutes sortes d'estime & de considération, quand ils croient qu'on les méprise. D'ailleurs il ne prenoit pas garde que ceux qui lui avoient donné tout le pouvoir, qu'il avoit entre les mains, pouvoient le lui ôter, quand il leur plairoit. Il n'étoit pas même assez instruit du secret des affaires, pour venir à bout d'un tel dessein. Il se reposoit de tout sur la valeur de ses Anglois, & sur sa bonne fortune. Il ne suivoit que ses propres sentimens en toutes choses, & ne consultoit ordinairement que des gens qui n'entendoient pas mieux que lui les affaires du païs.

Il se trouva cependant, que quelques habitans de ces Provinces entrerent dans son parti, soit dans l'esperance de rétablir leurs affaires particulieres, qui étoient dans un grand desordre, soit par le desir de s'élever aux dignitez, soit par l'amour de la nouveauté. Par malheur pour les affaires publiques il se fourra secretement des traî-
1586. tres parmi tous ces gens-là, qui tâchoient de favoriser le parti des ennemis. Tout cela joint ensemble changea bientôt la situation des affaires & des esprits. Le Comte de Leycestre se plaignit publiquement, de ce que les Etats n'avoient pas autant de déférence pour ses avis, que le besoin des affaires le requeroit. Il accusa ceux qui avoient l'administration des deniers publics, de les avoir mal ménagez pour le

profit

profit des peuples. Cela porta les peuples à se plaindre d'eux. Cependant ni le Comte, ni ceux qu'il commit à la direction des finances, n'y firent point paroître plus de suffisance, ni plus de fidelité que les autres. Dans la suite il ne voulut plus permettre le transport des marchandises en France, ni en Allemagne, sous pretexte que l'ennemi pourroit s'en prévaloir. Cela donna de grands sujets de plainte aux Marchans, qui ne pouvoient pas débiter les manufactures du païs, ni se pourvoir de ce qui y manque. Les Négotians étoient fort incommodez de cette défense. 1586.

Il arriva même de cette interruption du commerce avec les étrangers, que l'on tomba bientôt dans la disette de plusieurs choses nécessaires. Mais les Etats remedierent promptement à ce besoin, en défendant le transport de grains hors du païs. Cette défense qui étoit avantageuse au païs, fut mal interpretée par les esprits factieux, qui disoient, que l'on avoit dessein par là de réduire l'Angleterre à la famine. Le Comte de Leycestre avoit aboli les contributions, que les païsans de part & d'autre avoient accoutumé de paier, de sorte que les terres des frontieres étoient incultes. D'ailleurs il donnoit les charges militaires aux Anglois, quoi que dans des Regimens Hollandois. Le Comte de Hohenlo s'opposa vigoureusement à cela, & soutint l'interêt de la Nation contre les étrangers, quoi qu'il eût été des premiers à faire prêter le serment de fidelité au Com-

1586. te de Leycestre, lequel se vit obligé malgré lui à changer de conduite, de peur de s'attirer les troupes sur les bras.

Ces dissensions domestiques furent assoupies pendant quelque temps, parce que la guerre commença à se réveiller. Philippe aiant appris que les Confédérez avoient fait un traité d'alliance avec Elizabeth, envoia de l'argent, & des troupes au Duc de Parme pour lui fournir les moiens d'agir plus vigoureusement contre les Confédérez. Il assiegea donc la ville de Grave, qui est située sur la Meuse, & ferma les passages au dessus, & au dessous de la place. Le Comte de Hohenlo aiant été envoié au secours de la ville avec des troupes choisies, il chassa les ennemis de tous les postes qu'ils avoient fortifiez, & délivra cette place pour cette fois de la crainte, où elle étoit de se voir affamée. Mais les ennemis étant venus l'assieger une seconde fois, celui que le Comte de Hohenlo y avoit laissé pour Gouverneur, n'attendit pas le secours, qu'on lui envoioit. Il rendit la place avec beaucoup de précipitation. On ne manqua pas de lui faire son procès, & on le condamna à perdre la tête. On parla diversement de cette exécution. Les uns la regardoient comme un exemple de discipline, nécessaire dans la conjoncture presente des affaires. Les autres disoient que cette severité étoit l'effet de la haine, que le Comte de Leycestre portoit aux Officiers du païs, puisqu'il n'avoit pas fait punir des Anglois cou-

pables

pables d'une pareille faute, & que même 1586.
il les avoit élévez à de grands emplois. Venlo ville de Gueldre se rendit aux Espagnols par la trahison des habitans. Ce fut en ce temps-là, que le Prince Maurice commença à donner des preuves de sa capacité dans la guerre. Il surprit la ville d'Axel par escalade, & la mit sous le pouvoir des Confédérez.

La guerre n'avoit point discontinué dans l'Archevêché de Cologne. Martin Schenck qui s'étoit mis au service de Truchses cidevant Archevêque de cette ville, s'étoit saisi de l'Ile de Gravesveert, & y avoit bâti une forteresse presque imprenable. Il s'étoit rendu maître de plusieurs places, d'où il ne cessoit de ravager tout le païs dépendant du nouvel Archevêque. Le Comte de Meurs avoit pris la ville de Nuis par stratageme. Le Duc de Parme forma le dessein de la remettre entre les mains d'Ernest de Baviére. Il la prit en effet, & se saisit en même temps d'Alphen, de Cracow, & de Meurs, après quoi il s'attacha au siege de Rhinberg, qui étoit entre les mains de Truchses. Schenck qui y commandoit, soutint le siege avec tant de vigueur, que le Duc de Parme fut obligé de le lever pour aller au secours de Zutphen, que le Comte de Leycestre avoit assiegée, après s'être rendu maître de Doesburg. Il accourut donc au secours de Zutphen, & après avoir fait entrer quelque convoi dans la ville, il voulut tenter le sort d'une bataille. Mais la chose ne lui réüssit point, & les An-

1586. glois en eussent remporté tout l'avantage sans la perte qu'ils y firent du jeune Philippe Sidney, qui donnoit de si grandes espererances de sa vertu. Après ce combat le Comte de Leycestre se rendit maître d'un château, qui est vis à vis de Zutphen, la riviere d'Issel entre deux du côté de la Hollande. Il en donna le gouvernement à Roland d'Jorc, & celui de Deventer à Guillaume Stanley tous deux Anglois, & cela contre la volonté des Etats. Ces deux hommes rendirent ces deux postes à l'ennemi quelque temps après par une lâche & insigne trahison. Dès que la campagne fut finie, le Comte de Leycester fut assiegé de plusieurs personnes, qui se plaignoient. On trouvoit mauvais que la conduite de la guerre & la distribution des garnisons se fît absolument contre les privileges des bourgeois, que les deniers publics fussent administrez par des étrangers; que les monnoies fussent dans un grand desordre, que les dépenses publiques ne se reglassent point sur les fonds de l'Epargne, que les revenus de la marine fussent à d'autres usages qu'à l'entretien de la marine même, parce que cela ne pouvoit servir qu'à faire perir la flotte, & que d'ailleurs il ruinoit le commerce. On se plaignoit encore de ce que l'on ôtoit à la Republique la jurisdiction qu'elle devoit avoir sur les garnisons, de ce que l'on n'avoit pas fait venir des troupes qu'on avoit lévées en Allemagne, ce qui avoit été cause que l'on n'avoit point pu mettre d'Armée en campagne,

pagne, pour s'opposer aux ennemis. 1586.
Toutes ces choses lui furent representées tant au nom de tous les Confédérez, qu'en celui des Etats en particulier, & en celui même des Hollandois, tant pour eux, que pour le Prince Maurice. Depuis il se fit diverses assemblées secretes sans les Anglois. Le Comte de Leycestre s'offensa beaucoup de ces plaintes, & de ces assemblées particulieres. Il soutenoit que des gens qui sortoient de leurs comtoirs, n'étoient pas propres à manier des affaires de guerre & de politique. Il prétendoit que sa dignité ne lui permettoit pas d'écouter les avis de gens, qui n'étoient pas capables de raisonner de ces sortes de choses, & qu'il devoit gouverner indépendamment de leurs conseils. Il travailla donc à faire exclure de l'assemblée générale des Etats des gens, dont la naissance ne les rendoit pas propres au gouvernement, & tacha ainsi de les séparer du corps de la République. Il eut même l'addresse d'attirer quelques Ecclesiastiques dans son parti, & par-là d'engager une partie de la populace dans ses interêts contre les principaux membres de l'Etat, qui s'opposoient à ses desseins.

Pour venir plus aisément à son but, il donna des commissions publiques à des personnes choisies parmi ses partisans. Il fit exclure de toutes les charges ceux qui faisoient profession de la Religion Romaine, & par ce moien il se rendit puissant dans les Provinces de Frise, & d'Utrecht, où

 l'on

1586. l'on commençoit à mépriser les Etats. On n'y consideroit que le Comte de Leycestre, parce qu'on le regardoit comme le défenseur de la Réligion. Il tenoit entre ses mains toutes les forteresses, les iles, & toutes les frontiéres de l'Etat par le moien des garnisons, qu'il y avoit mises. Il entretenoit des correspondances secretes avec Sonoi, qui étoit Gouverneur de la Nort-Hollande, ou Frise Occidentale. Cet homme esperoit par le moien du Comte de faire séparer son gouvernement de celui de la Hollande, pour n'être plus soumis au Prince Maurice, qui avoit succedé à Guillaume son pere.

Leycestre aiant pris toutes ces mesures, & se fiant d'ailleurs sur le credit qu'il avoit sur l'esprit d'Elizabeth, crut avoir mis ses affaires en état de reüssir selon ses projets, & qu'il pouvoit se rendre Souverain de ces Provinces. Il estima qu'il devoit aller en Angleterre, pour empécher que ses ennemis ne se prévalussent de son absence, & qu'ils ne lui rendissent de mauvais offices auprès de la Reine. Il fit savoir aux Etats, que les affaires du Roiaume le rappelloient en Angleterre, & qu'il étoit sur le point de partir, pour obeïr aux ordres de la Reine, qui lui avoit commandé de s'y rendre. Il les assura que, quand il y seroit, il ne manqueroit pas de s'emploier fortement auprès de cette Princesse pour les affaires des Provinces. Mais il faisoit savoir sous main aux peuples, que les Etats l'aiant cruellement outragé en plusieurs occasions il

il ne reviendroit point, si l'on ne mettoit 1586.
les affaires dans une autre situation. Il y eut bien des gens qui parurent touchez de ses plaintes, & qui blâmoient hautement la conduite des États à son égard. L'on fit courir sourdement le bruit, que la Reine pourroit bien accepter la Souveraineté, s'il n'y avoit point autant de loix, qui choquoient la domination la plus juste. Il arriva même, que quelques Députez furent envoiez à la Reine de la part des nouveaux Magistrats d'Utrecht, & du Païs de Frise pour demander à cette Princesse, qu'elle leur prescrivît de nouvelles loix. Mais la Reine qui n'avoit point de part aux desseins du Comte, rejetta constamment les offres, & les demandes qu'ils lui firent, quoi que de la part de son Roiaume on lui promît toutes sortes d'assistance pour se mettre en possession de cette Souveraineté. Cependant ses ennemis particuliers ne laissérent pas de publier, qu'elle n'avoit été portée à la refuser, que parce qu'elle avoit cru que les séditions des soldats, & les soulevemens de la populace la lui feroient obtenir sans conditions.

Le Comte de Leycester avoit laissé en partant l'administration des affaires entre les mains du Conseil d'Etat. Quelques jours après son départ on presenta en son nom à ceux qui le composoient, un écrit, par lequel il resserroit extrêmement leur pouvoir, se reservant à lui seul le droit de regler les garnisons, & les plus importan-

 tes

1586. tes affaires de l'Etat. On fut obligé d'envoier des Députez en Angleterre, pour faire des remontrances à la Reine sur ce sujet, & pour demander que les choses fussent reglées d'une autre maniére. On devoit lui representer que cette forme de gouvernement étoit capable de ruïner la Republique, faute de pouvoir remedier à des cas inopinez. Ces Députez furent long-temps avant que de pouvoir obtenir audience, parce qu'il y avoit des troubles parmi les Anglois. La Reine d'Ecosse douairiere de France, chassée de ses Etats par ses propres sujets, qui étoient mécontens de son gouvernement, s'étoit refugiée en Angleterre, pour y chercher un azile contre eux dans le Roiaume d'Elizabeth, qui étoit sa cousine. Son séjour en Angleterre donna lieu à divers complots, qui se firent par les Catholiques Romains contre la Reine en faveur de Marie d'Ecosse, ce qui mettoit l'Etat, & la personne de la Reine en danger. Cela fut cause qu'on la tint prisonniere dans le château de Fodringhaie, où elle resta long-temps, jusques à ce qu'enfin les conspirations, & les entreprises de ses partisans furent cause qu'on la fit mourir pour délivrer ce Roiaume de ces perpetuelles conspirations.

1587. Pendant tout ce temps il s'élévoit de fâcheuses séditions parmi les Confédérez à l'occasion du Comte de Leycester. Stanley, & Roland d'Jorck, qui étoient ses favoris, vendirent Deventer & le château voisin de Zutphen aux Espagnols. Cela ouvrit

ouvrit les yeux à la plûpart du peuple, qui 1587.
étoit fort attaché aux interêts du Comté. Ils commencerent à reconnoître qu'il les trompoit, & que les Etats avoient eu raison de se défier de lui, & qu'en effet il avoit de mauvais desseins dans l'esprit contre la République. Les Anglois pour effacer la tâche, que ces deux traîtres avoient faite à leur nation, furent exacts à obéir aux ordres des Etats, & firent paroître une grande fidelité dans cette occasion. Il se trouva néantmoins un Ecclesiastique Anglois, qui même dans la suite fut fait Cardinal, lequel écrivit un Traité pour justifier cette infame trahison. Il est remarquable cependant, qu'elle devint funeste à ses auteurs. Ces deux hommes conçurent une forte haine l'un pour l'autre. On se défit de Roland d'Jorck par le poison, parce que l'on craignoit son humeur entreprenante & hardie. Stanley eut le chagrin de voir que presque tous les soldats de son Regiment le quitterent à la sortie de Deventer, parce qu'ils n'étoient pas paiez de leur solde. Cela l'obligea de se rendre en Espagne. Mais il n'y trouva pas la recompense qu'il avoit esperée. On ne fit même aucun cas des avis qu'il donna, tant il est vrai que les traîtres sont haïs par tout.

Les Etats aiant reconnu que les troupes, & les peuples mêmes leur étoient favorables, commencerent à se tourner du côté du Prince Maurice, dont les grandes qualitez paroissoient déja avec éclat,

1587. & lui déférerent le commandement des Armées en l'abſence de leur Général. Ils ordonnerent que le ſerment ſe prêteroit de nouveau aux Etats, & au Gouverneur de chaque Province, parce que depuis quelque temps on n'y emploioit que le nom du Comte de Leyceſter. Ce qui n'avoit été qu'une ſimple marque d'honneur, pouvoit paſſer dans l'eſprit de bien des gens pour un ſerment prêté à la Reine même. On trouva un expédient pour accommoder l'ordonnance, qui regardoit le tranſport des marchandiſes dans les païs voiſins, avec leſquels on étoit en paix. On ſe contenta de défendre d'y porter des bleds, & des choſes qui pouvoient ſervir à la guerre. Le ſurplus fut laiſſé à la liberté entiere des Négotians. Au reſte les Païs-bas étoient alors dans un état extrémement different. La Flandre, & le Brabant étoient expoſez à des dégats continuels, & recevoient peu de convois, de ſorte que ces deux Provinces étoient dans une grande diſette. Pluſieurs perſonnes autrefois fort riches étoient reduites à la mendicité, obligées de ſe tranſporter ailleurs pour y chercher leur ſubſiſtance, ſans ſe mettre en peine de tout ce qui ſembloit s'oppoſer à leurs deſſeins ; tant ils étoient preſſez par la néceſſité, dans laquelle ils ſe trouvoient. Dans les Provinces-Unies au contraire tout y étoit dans l'abondance. Les villes s'aggrandiſſoient. On voioit des quantitez prodigieuſes de vaiſſeaux, qui couvroient les mers de toutes parts, pour y

faire

faire fleurir le commerce de la Républi- 1587.
que. La guerre leur étoit avantageuse. Les peuples en tiroient toutes sortes de commoditez & de richesses. Quoi que dans les commencemens la République eût eu à essüier de grandes dissensions intestines, capables de la ruïner, elle ne fit pourtant que s'accroître, & se fortifier par le courage, & par l'industrie des peuples.

Dans ce temps-là Hautepenne Mestre de Camp Espagnol se saisit de la ville de Gueldre par la trahison de son Gouverneur qui la lui vendit. Mais Hautepenne fut battu peu de temps après proche de Gueldre même par le Comte de Hohenlo, lequel se rendit maître ensuite d'un château, qui n'est pas loin de Bois-le-Duc. On lui a donné depuis le nom de Crevecoeur pour conserver la mémoire de cette défaite. Mais le Duc de Parme assiegea l'Ecluse dans ces entrefaites. Ce siege obligea le Comte de Leycester de revenir en diligence pour secourir cette place. Cependant aiant taché d'entrer par force dans le port, & n'aiant pu réüssir dans son dessein, il mit pied à terre à Ostende, & se campa près de l'ennemi. On peut dire que les deux partis ne connoissant point les forces de leur ennemi, cela fut cause qu'ils n'oserent s'attaquer ni l'un ni l'autre. Mais le Comte fut le premier à décamper sans rien entreprendre pour le secours de la place, de sorte qu'elle fut obligée de se rendre au Duc de Parme. Leycester tacha

1587. d'en rejetter la faute sur les Etats. Dans cette vuë, pour se disculper de ce malheur dans le public, il fit dire dans le monde, qu'il ne lui avoit pas été possible de rien faire, parce qu'on ne lui avoit fourni ni les troupes, ni les finances necessaires pour cela, d'où il concluoit que les Etats devoient songer à la paix, & qu'ils avoient tort d'embarquer une République sans force, & sans argent, dans une guerre qu'il leur étoit impossible de soutenir, & qui ne pouvoit manquer de les accabler.

Les Espagnols se prévalurent de cette occasion pour les disposer par leurs artifices ordinaires à faire la paix. Elizabeth même sembloit y pancher, quoi que l'Amiral Drack eût ravagé les côtes d'Espagne avec sa flotte, & que Cavendisch eût fait de grandes prises sur les Espagnols dans l'Amerique, & vers les Moluques. Peut-être que l'age de cette Princesse la rendoit plus timide, & moins entreprenante. Quoi qu'il en soit, les Espagnols firent courir des propositions de paix dans le monde, pour tâcher de tenter les peuples, & les Etats des Provinces-Unies. Mais ils n'y voulurent point prêter l'oreille. Ils firent voir à la Reine que les sommes qu'ils fournissoient tous les ans, étant jointes aux revenus de la Marine, devoient suffire au Comte de Leycester, si on les emploioit fidélement : qu'après tout le feu Prince d'Orange avoit soutenu les affaires avec beaucoup moins de finances.

Toutes ces affaires causant de la mesin-

telligence entre le Comte, & les Etats, 1587.
on intercepta quelques lettres qu'il écrivoit à ses amis, dans lesquelles il se plaignoit que les Etats réfusoient d'obéir à leurs superieurs, & qu'ils se méloient d'affaires, qui n'étoient pas de leur ressort. Cela leur donna lieu de publier une apologie, dans laquelle ils firent voir que le droit de Souveraineté leur avoit été mis entre les mains, du consentement des peuples, & qu'ils se l'étoient expressément reservé, quand ils avoient donné le gouvernement de la République au Comte de Leycester. Ils posoient en fait que leurs déliberations n'avoient point eu d'autre but que le bien public, & se justifioient du crime d'ambition, que le Comte leur reprochoit. Voiant donc que tous ses artifices étoient connus, & que d'ailleurs le commun peuple qui crioit contre les Etats, ne disoit plus mot, il crut qu'il devoit lever le masque, & ne ménager plus rien. Il resolut de se rendre maître de toutes les places, où il avoit des partisans, & de celles dont les garnisons dépendoient de lui. Sur tout il crut que pour intimider le peuple il devoit tacher de s'emparer des villes, qui étoient dans le cœur du païs. Mais l'entreprise formée contre la ville de Leyden aiant été découverte, avant que l'on pût l'executer, & quelques étrangers, qui s'y étoient habituez, & qui étoient entrez dans cette conjuration, aiant été punis sévérement, le Comte vit bien que tous ses secrets étoient éventez. Il fut donc

obligé de se retirer en Angleterre, & de
1587 renoncer à son gouvernement.

La Reine envoia le grand Thresorier Buchorst, qui n'étoit pas ami du Comte, pour s'informer de sa conduite dans son gouvernement, & pour savoir comment les choses s'étoient passées. Il en fit son rapport à Elisabeth. Cependant cette Princesse tourna les choses de telle maniere, qu'il ne fut pas obligé de rendre conte de son administration devant le Conseil. Mais elle lui ordonna de renoncer à son emploi, & d'abandonner le dessein qu'il avoit formé sur la principauté de ces Provinces. Il ne laissa pas néantmoins d'entretenir son parti par ses lettres. Mais aiant été nommé Général des troupes du Roiaume, il mourut peu de temps après, & laissa ainsi ses grands desseins imparfaits. Bien des gens crurent qu'il avoit été empoisonné par sa femme même. Elle donna lieu en effet de l'en soupçonner par le mariage inégal qu'elle contracta quelque temps après. D'autres estimoient que sa mort étoit naturelle, & quelques-uns qu'elle étoit volontaire, & qu'il l'avoit recherchée. Quoi qu'il en soit, le bruit courut que la Reine en fut touchée, & qu'elle en versa même des larmes. On s'en consola bientôt dans les Provinces-Unies. On en reçut même les nouvelles avec joie, parce que cette mort les délivra du plus grand danger, où elles eussent encore été, depuis qu'elles s'étoient érigées en République.

Vers le même temps Schenck surprit la

ville

ville de Bonne par ſtratageme, ſur Erneſt 1587.
de Baviére, qui avoit été pourvu de l'Archevêché de Cologne, après que l'on en eût depoſſedé Thrucſes. La guerre ſembloit être aſſoupie dans les Païs-bas. Le Duc de Parme ne penſoit qu'à faire ſes preparatifs pour l'expédition d'Angleterre. On équipoit une puiſſante flotte en Eſpagne, pour en faire l'invaſion. Et le Duc devoit ſeconder le deſſein de Philippe ſur cette Ile. Le bruit de cette entrepriſe aiant été répandu dans le monde, ce Prince fit faire des propoſitions de paix, pour dérober la connoiſſance des préparatifs qu'il faiſoit. Les choſes parurent ſe diſpoſer ſi avantageuſement pour la paix, que le Roi de Dannemark offrit ſa médiation pour le Traité. Mais un accident imprévu en rompit la négociation.

Le Roi de Dannemark avoit nommé un Comte de Rantzou pour y travailler de ſa part. Comme il alloit trouver le Duc de Parme de la part du Roi ſon maître, ſon eſcorte, qui étoit compoſée de quelques ſoldats Eſpagnols, aiant été rencontrée & attaquée par un parti Hollandois, ce Comte y fut malheureuſement tué ſans être connu. Le Roi de Dannemark en fut irrité, prétendant que l'on avoit violé le droit des gens dans la perſonne de ſon Ambaſſadeur. Il fit donc mettre en arrêt ſix ou ſept cens vaiſſeaux des Provinces-Unies, leſquels étoient dans ſes ports. Cela fut cauſe que les Etats, qui craignoient de manquer de bleds, obligerent les vaiſſeaux Anglois, & Fran-

1587. François, qui en étoient chargez, & qui avoient la navigation libre, de vendre leurs grains en Hollande, & en Zélande. Ils éviterent de cette maniere le danger qui les menaçoit, & racheterent ensuite leurs vaisseaux de quelque somme d'argent, dont on se contenta en Dannemark.

Cependant on parla de paix à la Reine Elisabeth, & pour l'engager plus fortement à prêter l'oreille aux propositions qu'on lui en faisoit, on lui donna à connoître que Philippe s'accorderoit facilement avec les Provinces-Unies, si elles vouloient rentrer dans l'obéïssance: qu'au reste ce Prince se contenteroit qu'on lui accordât le pouvoir de regler les affaires de la Religion, de la même maniere qu'elle en joüissoit en Angleterre. Mais Elisabeth, qui avoit été avertie de tout ce qui se passoit, dissimuloit adroitement de son côté, & tâchoit de gagner du temps en prolongeant la négociation. Dans cette vuë elle fit connoître aux Etats, qu'elle souhaitoit ardemment, que l'on pensât tout de bon à la paix, & qu'il étoit temps de finir une guerre, qui causoit tant de maux depuis un si grand nombre d'années. Les Etats aiant consideré que l'Espagne n'avoit fait faire jusques là des propositions de paix, que pour les surprendre, & que dans l'état où les choses se trouvoient alors par les discordes intestines, ces négociations ne serviroient qu'à refroidir l'ardeur avec laquelle les peuples avoient soutenu la guerre jusques-là, conclurent secretement dans une

une assemblée, tenuë pour ce sujet, qu'il 1587.
falloit rejetter absolument toutes ces propositions. Mais en public dans les assemblées générales, ils consumoient le temps en consultations inutiles, sans rien conclure de positif. Quand on les pressoit de la part de la Reine à finir leurs déliberations, ils la supplioient avec ardeur de ne point abandonner soixante bonnes villes, qui étoient toutes prêtes, s'il le falloit, à augmenter leurs efforts pour défendre la liberté, la Réligion, & les droits de leur patrie.

Pour être plus assurez des particuliers, les Etats avoient consulté chaque Communauté, & l'on avoit ainsi examiné cette affaire avec beaucoup de soin. Tout le monde generalement refusa de prêter l'oreille à ces propositions, & l'on conclut de toutes parts, que l'on n'envoieroit point de Deputé à l'assemblée qui devoit se former pour la paix. Cependant la Reine entretint ces négociations pendant tout l'hyver. Elle demanda même une tréve, que le Duc de Parme refusa, & fit plusieurs autres propositions, pour amuser les Espagnols plûtôt que pour conclure quelque traité. Mais enfin l'on rompit toutes ces conférences, quand on vit que les Espagnols n'avoient recherché ces négociations de leur part, que pour cacher leur dessein secret. Et en effet on voioit qu'ils augmentoient tous les jours leurs hostilitez, jusques à ce que les preparatifs de la grande flotte destinée contre l'Angleterre, commencerent à paroître d'une maniere sen-

1588. sensible. Alors la Reine reconnut, qu'elle devoit cesser d'esperer quelque accommodement, & qu'elle étoit obligée de rompre tous ces négociations, & quitter même les autres affaires pour penser à se défendre.

Elisabeth proposoit aux Espagnols, que l'on accordât une amnistie generale de tout ce qui s'étoit fait pendant la guerre, le rétablissement des anciennes loix du païs, & la conservation de tous les privileges des villes. Elle demandoit de plus, que les vieilles alliances qu'elle avoit avec les Provinces-Unies, subsistassent dans leur entier, qu'on lui assignât le remboursement de ses avances, & que pour une plus grande sureté de part & d'autre, l'on congediât generalement toutes les troupes. Elle parloit fort mollement du point de la Religion, comme pour faire connoître qu'elle se relacheroit beaucoup sur cet article, & proposoit plusieurs autres choses, qui pouvoient causer quelque embarras. Sur quoi l'on voioit bien que les choses seroient faciles à accommoder. Mais les Espagnols furent inflexibles sur le point de la Religion. Ils vouloient que les Provinces se remissent de tout au bon plaisir du Roi. Pour ce qui est des remboursemens qu'elle demandoit, ils prétendoient que l'on devoit faire une compensation des frais, que l'on avoit faits de part & d'autre, & d'ailleurs ils ne s'expliquoient point nettement sur la conclusion des affaires. Ainsi après bien des pourparlers l'on re-

con-

connut, que les Espagnols n'avoient noüé 1588.
des conférences que pour tromper la Reine, & ses Alliez en les amusant.

Les discordes intestines duroient toujours dans les Provinces, & donnoient lieu à diverses séditions, dans lesquelles on commettoit de grandes violences. Les soldats dont on avoit reculé de paier les montres, par le mauvais état des finances, cherchoient à s'indemniser sous pretexte de pourvoir à leur subsistance. Il y en eut même, qui demanderent hautement leur paie menaçant de se mutiner. Tous ensemble exerçoient de grandes rapines de toutes parts. Sonoi Gouverneur de Nort-Hollande, qui n'avoit pas voulu recevoir les ordres du Prince Maurice, eut le chagrin de voir ses soldats revoltez contre lui. Mais le Prince le vint assieger dans Medemblick, où il étoit, & le força de rentrer dans l'obeïssance des Etats, contre lesquels il soutenoit le parti du Comte de Leycester. Russel prétendoit se rendre maître de la ville de Flessingue, & par ce moien de toute l'Ile de Valcheren. Mais la Reine le fit rentrer dans son devoir. Il arriva *plusieurs* troubles à peu près *semblables*, dont on ne put venir à bout que par de grandes sommes, qu'il fallut paier aux mutins. Cependant on remit peu à peu le calme au dedans de l'Etat, & l'on termina les troubles domestiques. La Reine contribua beaucoup à pacifier toutes ces dissentions, quand elle eut été informée au vrai de l'état des affaires de la Répu-

blique.

1588. blique. La nouvelle même qui arriva enfin, que le Comte de Leycester avoit solemnellement renoncé au gouvernement des Provinces, dont il avoit été pourvu, aida beaucoup à porter tous les partis à la paix.

Les Espagnols après le soulevement général des Provinces ensuite de la pacification de Gand, étoient rentrez dans la possession de Namur, de Limbourg, & de Luxembourg par le moien de Dom Juan d'Autriche. Le Duc de Parme avoit rétabli Philippe dans la joüissance de l'Artois, du Hainaut, de la Flandre, du Brabant, & de la Seigneurie de Malines. Ostende, Bergopzoom, & Willemstat étoient demeurées entre les mains des Etats. L'Overissel étoit dans leur parti, de même que la Frise à la reserve de Groningue, où les Espagnols avoient garnison. Nimegue, Zutphen, Deventer & Steenwick étoient entre leurs mains. Tout le reste étoit sous le pouvoir des Etats, qui avoient établi un bon ordre au dedans pour le gouvernement des affaires. Ainsi quand ils eurent pacifié tous les troubles interieurs, qui avoient été causez par les pratiques secretes du Comte de Leycester, ils prirent de fortes resolutions de se défendre contre les Espagnols, & aiant remis toute l'autorité pour la conduite de la guerre entre les mains du Prince Maurice, ils se virent en état de soutenir leurs affaires contre Philippe, & d'agir offensivement contre l'ennemi commun. Alors la Republi-

blique qui avoit été fort chancellante jusques là, commença à réprendre vigueur. 1588.
Le Prince Maurice eut le bonheur de mettre les affaires dans une situation avantageuse par sa bonne conduite, & par ses heureux succès dans ses entreprises.

L'Espagne aiant fait attention que les secours, fournis par l'Angleterre aux Provinces-Unies, les avoient mises en état de se défendre & de se soutenir ; elle crût que pour abbattre les peuples qui s'étoient rebellez contr'elle, il falloit commencer par la conquête de l'Angleterre, & que c'étoit là le vrai moien de reduire les mutins à la raison, & d'arriver enfin à son grand but, qui étoit de rendre sa Monarchie universelle. Philippe II. étoit en paix avec le Turc. Il n'avoit rien à démêler avec la France, qui avoit assez d'embarras & d'occupation chez elle, sans se mêler des affaires de ses voisins. Il s'y étoit allumé une violente guerre civile sous le *prétexte* de la Religion; mais en effet pour exclure les Princes de Bourbon de la succession du Roiaume, & pour mettre à leur place les Princes de la Maison de Guise, que l'on prétendoit être décendus de Charlemagne, sur la posterité duquel Hugues Capet avoit usurpé la Couronne. La Ligue dont le nom est fameux dans l'Histoire de France, soutenoit la Maison de Guise contre le Roi Henri III. qui étoit de la Maison de Valois, Prince sans vigueur dans le conseil & dans l'execution. La Ligue le poussoit violemment, & pensa

1588. sa le surprendre dans les fauxbourgs de la ville de Tours, où il se promenoit. Il fut donc obligé d'appeller le Roi de Navarre avec ses troupes à son secours, de peur de devenir la proie de ses ennemis. Philippe fomentoit secretement ces troubles, & fournissoit de l'argent aux Princes de Guise pour les soutenir dans leurs projets.

Il estima donc que la conjoncture lui étoit favorable pour ses desseins. Ainsi ne pouvant souffrir qu'un petit coin de terre lui fit tant de peine, pendant que ses sujets lui avoient conquis un nouveau monde, il resolut de l'accabler en ruinant l'Angleterre, dont les Provinces-Unies tiroient toutes leurs forces. Dans cette vue il prépara cette prodigieuse flotte qui fut appellée l'invincible pour s'en servir à conquerir l'Angleterre, ne doutant point que ses troupes étant mises à terre dans ce Roiaume, elles ne le subjugassent aisément, de la même maniere qu'il étoit autrefois arrivé à des peuples etrangers d'y aborder & de se rendre maîtres de l'Ile, soit par la valeur extraordinaire de leurs troupes, soit par la foiblesse des habitans naturels relachez par une longue paix. Il fut encouragé à cette entreprise par le Pape Sixte V. qui eût été ravi que l'Angleterre eût été remise sous le joug de l'Eglise Romaine. Ce Pontife fulmina même une bulle d'excommunication contre la Reine d'Angleterre, par laquelle il mettoit sa personne à l'interdit, donnoit

son

ſon Roiaume au premier qui pourroit s'en 1588.
emparer, & diſpenſoit les Anglois du ſerment de fidelité qu'ils avoient fait à cette Princeſſe.

Philippe voulant profiter de cette conjonĉture, fit équiper cent quarante vaiſſeaux, dont la pluspart étoient d'une prodigieuſe grandeur, ce qui leur nuiſit beaucoup dans l'execution de l'entrepriſe. Il leva vint mille hommes de bonnes troupes de débarquement, & fournit la flotte d'un grand nombre de matelots. Il chargea ſes vaiſſeaux de vivres pour ſix mois, les garnit de deux mille cinq cens piéces de canon, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour une entrepriſe de cette importance. Le Duc de Parme & le Marquis de Sainte Croix, lui conſeillerent de tacher de ſe rendre maître de quelque port d'Hollande, ou de Zélande, pour avoir une rétraite aſſurée en cas de beſoin. Mais on ne les écouta point, parce que l'on ne doutoit nullement du ſuccès de l'entrepriſe. Le Duc de Medina Sidonia fut choiſi par le Roi pour commander en chef cette grande flotte, qui outre les ſoldats & les matelots avoit encore un grand nombre de Gentilshommes, & de grands Seigneurs volontaires, qui voulurent ſervir dans cette expedition.

Vers le milieu du printemps tout ce monde ſe rendit à Lisbonne où ſe fit l'embarquement de cette flotte, & de-là on alla à la Corogne. On n'y arriva qu'après avoir eſſuié une tempête, qui pouſſa trois vaiſ-

1588. vaisseaux jusques sur les côtes de France. Cependant le Duc de Parme amassa une Armée de trente mille hommes, & se tint en Flandre attendant l'arrivée de la flotte. Il avoit vint-huit vaisseaux de guerre, & quatre cens batteaux plats pour faire aprocher les troupes vers la terre. Il avoit aussi des ponts pour la décente de la cavallerie & de l'infanterie. La principale conduite de cette expedition lui étoit reservée, parce que l'on savoit quelle étoit son experience, & sa capacité pour les entreprises militaires.

On ne faisoit pas de grands préparatifs en Angleterre, ni dans les Provinces-Unies pour s'opposer à cette flotte. On croioit que le vent l'avoit dispersée. On s'imaginoit même que les gros vaisseaux, dont elle étoit composée, ne pourroient jamais passer dans les lieux étroits & serrez, qui sont entre l'Angleterre & la France. Il se trouvoit des gens qui soutenoient que ces grands préparatifs devoient servir à l'escorte des galions, qui revenoient des Indes chargez d'argent. Ainsi l'on ne savoit à quoi se determiner, quoi qu'Henri III. eût fait avertir en Angleterre & en Hollande, que cette flotte devoit être emploiée contr'eux. On ne fut même instruit de la verité des choses, que quand il n'y eut plus de lieu d'en douter. Les Etats mirent en mer une flotte assez mediocre, dont ils se servirent pour bloquer les ports de Flandre, afin que le Duc de Parme n'en pût sortir. D'ailleurs ils étoient persua-

ſuadez, qu'ils n'avoient rien à apprehender. 1588.

La Reine d'Angleterre ne negligea rien de ſon côté pour mettre ſon Roiaume en état de defenſe. Elle poſta des troupes de cavallerie, & d'infanterie ſur les deux bords de la Tamiſe pour s'oppoſer à ceux qui voudroient faire des décentes. Elle prépara une bonne flotte compoſée de ſes vaiſſeaux & de ceux de quelques particuliers, qu'elle joignit à ſon armée navale pour la rendre plus forte. Elle laiſſa les petits vaiſſeaux pour garder les côtes & les lieux où l'on pouvoit aborder. Sa flotte ſe trouva forte de cent grands vaiſſeaux, & le commandement en fut donné à Charles Howard ſon Amiral, & à François Drack Vice-Amiral, dont le nom étoit célebre dans le monde par ſes grands voiages, & par les grands ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie.

La Reine aiant enſuite reçu nouvelle que le Duc de Parme ne pouvoit ſortir de Dunkerque, y étant comme aſſiégé par l'eſcadre de Seymour & par celle des Hollandois, & qu'il y avoit ordre précis du Roi d'Eſpagne à la grande flotte, de ne rien entreprendre avant la jonction des vaiſſeaux & des troupes de ce Duc, les Anglois ſe flattans qu'ils n'avoient rien à aprehender, ſe diſperſerent; de maniére que ſi la flotte, qui parut dans ce tems-là, avoit commencé à attaquer ſans perte de tems, elle auroit pû faire décente, & cauſer beaucoup de dommage à l'Angleterre. Au lieu qu'aiant

1588. voulu attendre la jonction du Duc de Parme, qui ne pouvoit venir à elle, & qu'elle ne pouvoit degager, les vaisseaux Espagnols étant trop gros pour aprocher les côtes, elle se trouva bientôt dans la disette de beaucoup de choses qui lui devoient être fournies des Païs-Bas, & dont elle ne pouvoit se passer.

Cela donna le loisir aux Anglois de se préparer à une vigoureuse défense. Les vents contraires, qui les avoient obligez de relacher à Plimouth, s'étant changez tout d'un coup en leur faveur, ils allerent attaquer les Espagnols avec beaucoup de hardiesse. Ils avoient une extrême facilité à conduire leurs vaisseaux legers contre ces gros batimens, qui ne se remuoient qu'avec beaucoup de peine. Les Espagnols ne voulurent pas engager le combat; parce qu'ils pensoient toûjours au débarquement. Cependant leurs vaisseaux écartez les uns des autres pour la commodité donnoient moien aux Anglois de les attaquer de divers côtez. Cette maneuvre les obligeoit souvent à se resserrer pour éviter ces sortes d'attaques. Et alors s'entrechoquans & se brisans les uns contre les autres, leurs ennemis avoient encore plus d'occasion de les incommoder. Un grand vaisseau commandé par Baldes Gouverneur d'Andalousie aiant heurté un navire de Seville, il brisa son mât, ce qui le fit tomber entre les mains du Vice-Amiral Drack. Dans le même temps le premier vaisseau de Biscaie commandé par Michel d'Oquendo fut embrasé.

La

La plûpart de ſon équipage fut conſumé 1588.
par les flammes. Le fonds du vaiſſeau tomba entre les mains des Anglois. Pluſieurs autres vaiſſeaux perirent par des accidens à peu près ſemblables.

La flotte des Anglois aiant été renforcée par les ſoins de la Reine, on attaqua les Eſpagnols de toutes parts, & on les fatigua de cette maniere pendant huit jours. La poudre manquant aux Anglois, & n'en pouvant trouver ſuffiſamment dans le Roiaume, ils en furent chercher en Hollande, où on leur en fournit abondamment. Ces combats ne ſe faiſoient que de loin, parce que les vaiſſeaux Anglois n'étoient pas aſſez forts pour venir à l'abordage. Cependant ils ne laiſſoient pas de fatiguer beaucoup les Eſpagnols. Enfin pourtant la flotte d'Eſpagne arriva au Pas de Calais. Là les deux flottes Angloiſes ſe joignirent, & on laiſſa la garde du port de Dunkerque aux vaiſſeanx des Provinces-Unies. Les vaiſſeaux Eſpagnols mouillerent l'ancre près de cette ville en attendant le Duc de Parme. Ils dépécherent pluſieurs des principaux Officiers de la flotte, & entre autres le Duc d'Aſcoli vers ce Prince pour prendre des meſures avec lui. Mais à leur retour il leur fut impoſſible de retourner ſur la flotte, par ce que les vaiſſeaux ennemis leur avoient fermé la paſſage. Accident qui dans la ſuite leur fut avantageux, parce qu'ils éviterent par là les malheurs qui firent perir la flotte.

La Reine ne doutant point que les Eſpagnols

1588 gnols ne pensassent à faire une décente; lors que les nuits seroient obscures au decours de la Lune, pour prévenir leur dessein, elle commanda de tenter les moiens d'écarter leur flotte. Dans cette vuë elle ordonna de murer de vieux vaisseaux, & d'en faire une espece de mines chargées de pierres & de matiéres propres à mettre le feu aux navires Espagnols. Quand les choses furent prêtes, l'on mit ces vaisseaux en état de s'approcher de la flotte. Les ennemis voiant ce feu qui venoit à eux, couperent les cables, & se mirent au milieu de la mer pour éviter d'être brûlez. Dans le tumulte que cela causa, l'un des plus grands vaisseaux commandé par Hugue de Moncade embarrassa ses cordages avec ceux d'un autre navire. Cet accident aiant mis les matelots en desordre, & les vaisseaux ne pouvant plus être gouvernez à l'ordinaire, le vent les fit échoüer sur les côtes de France. Quatre cens soldats, qui étoient sur le vaisseau de Moncade se defendirent long-temps dans l'esperance que l'on viendroit les secourir. Cependant Moncade aiant été tué avec plusieurs autres, les Anglois se rendirent maîtres de son vaisseau après un combat de trois heures. Ils le pillerent pendant trois autres heures. Mais le Gouverneur de Calais ne voulut pas leur permettre de l'emmener. On y gagna entre autres choses cinquante mille ducats de l'argent du Roi, & l'on mit trois cens forçats en liberté.

Le reste de la flotte s'étant assemblé se re-

replaça entre Graveline, & le plus proche 1588.
des ports de Flandre. Le canon ni les machines des Anglois ne put l'obliger à rompre ses rangs. Ce fut neantmoins dans cette occasion, que les Espagnols perdirent le courage. Plusieurs vaisseaux furent engloutis par la mer, parce qu'ils étoient percez, & que l'on ne pouvoit en pomper l'eau assez promptement. Un vaisseau Biscain, que les Anglois attaquoient vivement, fut submergé tout d'un coup, pendant que ceux qui étoient dedans, disputoient entr'eux sur le parti qu'ils devoient prendre, jusques là qu'ils tournerent leurs armes les uns contre les autres. Deux vaisseaux Portugais, qui tachoient de rentrer dans le Pas de Calais, furent poussez par le vent jusques sur les côtes de Zelande, où ils furent pris. L'un demeura entre les mains des habitans de Flessingue, & l'autre se rendit à Pierre Vander Does, qui aiant trouvé un grand drapeau parmi le butin, le porta en pompe dans une des Eglises de Leyde. On pilla tout ce qui étoit dans ces deux vaisseaux, après quoi on les abandonna à la mer où ils furent enfin submergez faute de secours. On avoit peur dans les Provinces-Unies, que cette flotte ne se vint jetter sur leurs côtes, & qu'elle n'entrât dans les embouchures de l'Ems. Dans cette apprehension on ôta les signaux que l'on avoit mis çà & là pour la direction des voiageurs.

Enfin les Commandans de la flotte abbattus de toutes les pertes qu'ils avoient faites,

1588. faites, dont ils rejettoient la faute sur le Duc de Parme, crurent qu'ils devoient penser à leur retour. Cependant cela les exposoit à un nouveau danger, parce que le Détroit, par lequel ils devoient passer, & qui étoit à leur dos, étoit assiegé par les vaisseaux ennemis. Ils n'osoient s'engager à faire le tour d'Angleterre, parce que cette mer est fort dangereuse. Ainsi les Espagnols dans cette incertitude ne savoient quel parti prendre. L'on croit même, que si on les eût attaquez alors, on se seroit rendu maître de toute la flotte, & qu'en effet le Duc de Medina Sidonia avoit mis en déliberation, si l'on ne capituleroit pas avec l'ennemi pour lui remettre toute la flotte entre les mains. Les Anglois penserent uniquement à observer les Espagnols pour les empecher d'entrer en Ecosse, ou de se rendre dans le Sund. Quand ils surent même qu'ils ne songeoient qu'à s'en retourner, ils crurent qu'ils devoient se contenter d'avoir rendu leur dessein inutile, & d'avoir sauvé leur patrie avec beaucoup de gloire. Et en effet ils ne pouvoient suivre cette flotte sans se mettre eux mêmes en danger. D'ailleurs ils manquoient de poudres. On renvoia donc Seymour rejoindre les Confédérez, qui bloquoient le port de Dunquerque. Le reste de la flotte aiant essuié une assez rude tempête, se retira enfin dans les ports d'Angleterre.

Les Anglois acquirent beaucoup de gloire dans toute cette affaire. Il y eut même

même ceci de remarquable, que dans tous 1588.
les differens combats qu'ils eurent contre les Espagnols, ils ne perdirent aucun vaisseau considerable, & qu'il ne perit pas cent hommes de leur flotte. Les ennemis au contraire furent accablez de toutes sortes de miseres. Ils perdirent leurs principaux vaisseaux & plus de cinq mille soldats. Le reste flottoit sur la plus dangereuse de toutes les mers, & l'on voioit jetter continuellement dans la mer des chevaux, des mulets, & du bagage. Quand ils furent arrivez vers les Orcades, le Duc de Medina Sidonia donna ordre à tous les vaisseaux de faire route vers les côtes de Biscaïe. Pour lui, avec quelques vaisseaux un peu mieux pourvus que les autres, il prit le large pour éviter d'échoüer ou de se briser sur les côtes. Le reste des vaisseaux passant assez près d'Irlande fut jetté par les vents vers les lieux qu'ils avoient quittez, & vinrent se rendre sur les côtes de France & d'Angleterre. D'autres furent brisez vers la Norwegue, & plusieurs furent emportez par des tourbillons dans les extremitez du Nord, où jamais personne n'étoit allé.

Le Roi d'Ecosse conserva les droits de la paix à ceux qui furent jettez sur ses côtes. Trente-deux navires échoüerent sur celles d'Irlande, ou furent engloutis par la mer. Les hommes tacherent de se sauver: mais la plupart furent tuez par les gens du païs, parce qu'ils étoient en trop grand nombre, & que l'on craignoit

1588. qu'ils ne fussent asses forts pour causer quelque trouble. Ainsi cette flotte perit miserablement par divers accidens de la fortune, si bien qu'il n'en resta que le seul vaisseau de guerre, qui avoit porté le Duc de Medina Sidonia avec trente vaisseaux de transport & de munitions. Plusieurs Officiers considerables & presque tous les matelots ou soldats moururent après leur retour, soit par des maladies causées par la fatigue de ce malheureux voiage, soit par le chagrin qu'ils eurent de se voir blâmez après tout ce qu'ils avoient souffert. Le dueil fut si public en Espagne, que le Roi, pour ôter ce triste objet, en abbregea le temps ordinaire par un Edit. Les Anglois & les Hollandois relacherent plusieurs prisonniers, qui paierent leur rançon, & quelques uns même par grace. On ne manqua point de rendre à Dieu de solennelles actions de graces pour une délivrance & une victoire si considérable. La Reine qui s'étoit fait porter publiquement comme en triomphe, harangua le peuple, & lui fit connoître combien Dieu avoit combattu pour la delivrance de l'Angleterre. Les Etats profiterent aussi de ce grand événement, en ce que les Anglois reconnurent combien ils étoient obligez de s'entretenir en bonne intelligence avec des voisins, qui les avoient secourus si à propos; qu'en cela même ils leur avoient rendu le salaire des bons services qu'ils en avoient reçus jusques-là.

Pendant que cette grande flotte se ruïnoit

tout de la maniere qu'on vient de le dire, 1588.
le Duc de Parme au desespoir de ce revers tâcha de retablir les affaires par quelque entreprise qui pût faire oublier ce malheur. Les Brabançons le sollicitoient d'assieger Bergopzom pour être delivrez des courses incommodes, que la garnison de cette ville faisoit dans le païs. Il crut donc qu'il devoit faire cette entreprise pour le bien public, esperant que cela lui fourniroit le moien de penetrer dans la Hollande & dans la Zelande. Le Duc crut qu'il devoit se saisir auparavant de Tole, qui est separé de Berg par une des embouchures de l'Escaut. Il donna donc charge à Montigny & à Charles de Mansfeld de s'emparer de l'île de Ter-Tole. Ces deux chefs firent courir le bruit qu'ils en vouloient à Heusden. Mais tout d'un coup ils marcherent du côté de cette île avec huit cens hommes. Le Comte de Solms qui commandoit dans l'île, s'opposa à leur dessein, & les repoussa vigoureusement, de sorte que les Espagnols eurent bien de la peine à faire leur retraite à cause des marais qu'ils avoient à passer. Ils y laisserent quatre cens hommes qui furent tuez, & le Comte de Solms ne perdit qu'un seul homme. Il fit travailler ensuite à fortifier les avenues de l'île, & on eut soin d'y mettre de bons corps-de-garde avec de l'artillerie.

Le Duc de Parme voiant le mauvais succez de cette entreprise se resolut de fermer le port de Berg pour empêcher le secours. Il se saisit donc de toutes les Isles & de toutes les terres, qui étoient au-

1588. tour de cette ville, & joignit tous les lieux separez par des ponts. Cela n'épouvanta point la garnison de Berg. Au contraire ils vinrent se poster près des ennemis, & les fatiguerent par des combats perpetuels, où les Espagnols perdoient beaucoup de monde. Il y avoit deux châteaux entre Berg & l'Escaut, qui étoient defendus d'un côté par la ville même, & de l'autre par l'eau de la mer, qui venoit se rendre dans la riviere. Le Duc de Parme canonna celui de ces châteaux, qui étoit du côté du Septentrion. Mais cette attaque ne lui servit de rien. Il tâcha donc de s'en emparer par trahison. Deux Espagnols prisonniers tâcherent d'engager un cabaretier, & un soldat à livrer ce château au Duc de Parme. Ils firent semblant de se laisser gagner. Cependant ils avertirent secretement le Gouverneur de la proposition qu'on leur avoit faite. Il leur permit d'aller trouver le Duc de Parme, lequel traita avec eux sur ce sujet. Ils tomberent d'accord de conduire ceux que l'on envoieroit pour se saisir de la place, & qu'ils marcheroient même les mains liées derriere le dos entre deux hommes armez prêts à les poignarder, s'il y avoit de la trahison dans leur fait. On commanda trois mille hommes pour l'attaque de ce château, qui se mirent en chemin pour s'en emparer. Ils arrivent, & trouvant la porte ouverte ils mettent cinquante hommes dedans. Les choses allant ainsi à leur gré, on coupe tout d'un coup les cordes qui tenoient la herse pour

pour empêcher l'entrée au reste des troupes. On tua ou fit prisonniers ceux qui étoient entrez. Dans cette surprise les soldats qui devoient tuer ces deux hommes en cas de trahison aimerent mieux les laisser aller pour sauver leur propre vie. 1588.

Cependant le reste de ces troupes au desespoir de ce qu'on les avoit trompez, tacha de se rendre maître du château par la force. On se jetta sur une levée, dont on arracha la premiere pallissade, & l'on tacha ensuite d'en ôter une seconde. Mais on les repoussa à coups de canon, & par des machines que l'on avoit preparées pour cela. Dans leurs retraite ils tomberent dans plusieurs embuscades, si bien que la plusspart de tout ce monde perit, soit par les armes, soit dans les eaux, & dans les bourbiers dont ils ne purent se tirer. Le Duc voiant que ses entreprises reüssissoient si mal, crut qu'il devoit lever le siege, & mettre ses troupes en garnison après avoir perdu six semaines, & beaucoup de monde devant cette ville. Il laissa son Armée dans le Brabant, qui acheva de ruiner cette Province après avoir ruiné la Flandre.

Dans la même année le Prince de Chimai avoit assiegé Bonne par les ordres du Duc de Parme. Schenck qui n'avoit pas assez de troupes pour s'y opposer, en demanda aux Princes d'Allemagne, qui étoient alors assemblez, leur representant qu'il étoit de l'interêt public d'empêcher les Espagnols de prendre pied en Allemagne. On lui répondit qu'on ne vouloit

1588. point se mêler de cette affaire, parcequ'on ne vouloit point entrer en guerre avec l'Espagne, & que l'on esperoit de gagner son amitié par des negotiations. Schenck frustré du secours qu'il avoit attendu, exhorta la garnison qu'il avoit laissé dans Bonne, à bien faire son devoir. Elle se defendit longtemps par de vigoureuses sorties. Mais enfin se voiant abandonnée, elle capitula à des conditions honorables, & rendit la ville à Ernest de Baviere Electeur de Cologne. Le Comte de Mansfeld aiant amené quelques troupes de renfort au Prince de Chimai, on attaqua Vachtendonck, dont on se rendit maître, apres l'avoir assiegée jusques vers la fin de l'année. Cependant celai leur coûta beaucoup de monde tant par la rigueur de la saison, que par le defaut des choses necessaires à la guerre. Philippe étoit épuisé par les dépenses épouvantables qu'il avoit faites pour l'execution de ses grands projets. Ainsi les soldats n'étoient point paiez, ce qui les disposoit à se mutiner. Les Etats au contraire voioient leurs frontieres en sureté, & faisoient d'heureuses courses sur l'ennemi. Mais d'un autre côté on leur demandoit le paiement de plusieurs vieilles dettes contractées du temps du Duc d'Anjou, ou de l'Archiduc Matthias. Cela avoit donné lieu à faire arrêter plusieurs de leurs vaisseaux en Ecosse sous pretexte d'arrerages dus à des gens qui avoient servi dans les guerres de ce tems-là. Mais on envoia une ambassade en Ecosse qui fit connoître

que

que ces choses étoient dûes par les Provin- 1588.
ces, qui étoient sorties de l'union, & qu'ainsi les Provinces-Unies n'étant point entrées dans cette obligation, elles n'étoient pas tenues à l'acquitter.

Pendant que tout cela se passoit, on sut 1589.
que la garnison de Gertrudenberg, qui avoit commis plusieurs irregularitez qui meritoient d'être punies, cherchoit les moiens d'eviter le châtiment. Les soldats se défirent de leurs anciens chefs, & en mirent d'autres à leur place. Cependant ils refuserent au commencement les offres & les lettres du Duc de Parme. Mais dans la suite quelques personnes qui lui étoient affidées, s'étant adroitement introduites parmi ces soldats, échaufferent les esprits, les exhortant à secoüer le joug des Etats, de peur d'être punis, & leur faisant voir qu'en recherchant le Duc ils en tireroient de grandes recompenses, & en seroient protegez. Villougby Commandant General des Anglois s'offrit d'appaiser cette garnison, & en donna la commission à un de ses parens nommé Winkfield. On lui donna de l'argent pour paier la garnison, & pour s'en servir à addouçir l'esprit des soldats. Après qu'ils eurent consumé cet argent, ils envoierent de la cavallerie de tous côtez pour éxiger des contributions. Pendant cela le Gouverneur de Breda crut qu'il devoit se servir de l'occasion. Il leur fait donc representer que ce qu'ils avoient fait jusques là, ne leur seroit jamais pardonné par les Etats, & qu'il leur feroit ob-

1589. tenir des conditions avantageuses du Duc de Parme. Cela fit impression sur ces malheureux, qui dans la fureur qui les animoit, desarmerent les bourgeois, & se rendirent les maîtres absolus de la ville.

Les Etats en aiant été avertis leur écrivirent des lettres fort douces pour les assurer de leur pardon, & les exhorter à se remettre dans le devoir. Mais la connoissance qu'ils avoient de leurs crimes les rendit intraitables. Ils prirent donc la resolution de traiter avec l'ennemi, & de lui rendre la ville. Le Prince Maurice se rendit devant la place avec des troupes. Lors qu'ils virent qu'il vouloit les assieger, & qu'il les canonnoit, ils tirerent aussi sur son Armée, & tuerent le sieur de Villiers, qui s'étoit rendu illustre dans la guerre, & qui faisoit pour lors la charge de Mestre de Camp General. C'étoit lui qui avoit dressé le Prince à la guerre dans sa jeunesse. La ville étant pressée, les mutins firent semblant de traiter pour retarder l'assaut que l'on étoit sur le point de donner. Les pluies & les inondations retarderent la conclusion de ce traité. Cela donna occasion à Lanzavecchia Gouverneur de Breda, qui étoit appellé par Wincfield, de s'avancer avec des troupes. Alors ce traître fit connoître qu'il n'y avoit point d'autre ressource à leurs affaires qu'en traitant avec le Duc de Parme, & qu'en effet on ne les assiégeoit que pour les punir. Le Prince aiant appris leur resolution leur écrivit encore une fois pour tâcher de les retenir dans le devoir. Mais

ces

ces malheureux se moquerent de sa lettre, 1589.
& conclurent leur traité, par lequel on leur paioit ce qui leur étoit dû, en y ajoutant une gratification considerable. Le Prince qui n'avoit pas assez de troupes pour les forcer, se retira de devant la ville.

Le Duc de Parme qui avoit été abbatu jusques-là par quantitité de mauvais succez, commença à reprendre courage, & à se remplir de grandes esperances. Il eut si hâte de jouïr de cette conquête, qu'il se confia à ces traîtres. Il se trouva quelques gens parmi eux qui firent connoître que cela leur donnoit le moien de faire leur paix avec avantage. Mais ils n'eurent pas le temps de deliberer sur ce sujet, & quoi que la chose eût été proposée parmi eux, ils ne purent pas conclure leur dessein, par ce qu'ils ne trouvoient aucune sureté pour eux. Une partie de ces soldats se retira en Angleterre, & quelques autres dans les Provinces-Unies, pour faire voir qu'ils n'avoient point de part à la trahison. Ceux qui en avoient été les auteurs furent distribuez en divers endroits par le Duc de Parme, & firent paroître un courage desesperé en plusieurs occasions, par ce qu'il n'y avoit point de pardon pour eux, & qu'ils avoient été proscrits comme traîtres. Les Espagnols les traiterent toûjours de marchands & ne firent aucun cas d'eux. La nouvelle garnison, que le Duc mit dans la ville, fit de grandes courses aux environs, & fatigua beaucoup le païs. Elle defit même quelque cavallerie du Prince Mau-

rice,

1589. rice, qui ne se tenoit pas assez sur ses gardes près de Bois-le-Duc.

La reddition de Gertrudenberg fit naître le dessein au Duc de Parme d'étendre ses conquêtes pour se mettre en état d'attaquer la Hollande, & de la reduire sous le joug, s'il étoit possible. Charles de Mansfeld fut envoié contre Heusden. Il tâcha en passant de s'emparer de l'île de Bommel. Mais son dessein aiant été découvert, il fut obligé de s'attacher tout-à-fait à Heusden. D'abord il s'empara du fort de Hemert, qui est dans le voisinage. Mais le Prince Maurice aiant ramassé des troupes, força l'un des quartiers de Mansfeld, & fit entrer de toutes sortes de provisions dans la ville. La forteresse de Heel fut renduë avec beaucoup de precipitation par Sidenbourg, qui en étoit Gouverneur. Cela donna le moien aux soldats de se répandre dans l'île pour le pillage. Mansfeld voulut s'emparer de l'île de Voren, qui est au dessus de Bommel. Il avoit même déja commencé à l'attaquer ; lors qu'aiant sû que Maurice approchoit avec de bonnes troupes, il abandonna son entreprise & remonta la Meuse. Dans la marche un Regiment Espagnol se mutina, parce qu'il y avoit longtemps qu'on ne le paioit point. Le General voulant empêcher le desordre, il y pensa perir. Le Commandant de ce Regiment étoit son ennemi particulier pour quelque contestation survenuë entr'eux.

Il y avoit longtemps que les Espagnols étoient en chagrin contre le Duc de Parme.

Ses

Ses grands succès & sa bonne conduite 1589. dans les affaires lui avoient attiré l'envie des Officiers de cette nation. Les choses allerent si loin qu'on l'accusa hautement d'avoir causé la perte de la flotte invincible. Les affaires d'Espagne étoient alors dans le declin, & il y avoit lieu de craindre que le Duc de Parme ne redemandât le Roiaume de Portugal, qui appartenoit de droit à son fils selon la croyance de bien des gens. Toutes ces choses, dont il avoit été averti, l'avoient jetté dans une facheuse maladie pour laquelle il fut obligé d'aller aux eaux de Spa. Il ne put pas cependant rétablir sa santé dans son premier état, & les Italiens disoient tout haut, qu'on l'avoit empoisonné pour se défaire de lui. Sa grande réputation, & son bonheur ordinaire commencerent donc alors à s'affoiblir. Le Prince Maurice intercepta des lettres, que l'on écrivoit à Philippe, dans lesquelles on se plaignoit fortement de ce Duc. Il les lui envoia. Le Duc profita de l'avis, & envoia Richardot en Espagne pour se justifier des soupçons que l'on avoit répandus contre lui au sujet de la flotte. Philippe l'aiant écouté, & aiant oui dans la suite le Duc de Medina Sidonia, que l'on accusoit aussi, il temoigna en public qu'il étoit satisfait de l'un & de l'autre

Quelque temps après on appaisa la sédition des Espagnols par le supplice de peu de personnes. Mais le Regiment des mutins fut cassé. Ensuite on donna ordre au Comte

1589. Comte de Mansfeld d'assieger Rhinberg. Cette ville avoit été mise en sequestre entre les mains des Etats du consentement de Thruchses & d'Ernest de Baviere. On y avoit conduit un grand convoi de vivres au commencement de cette anneé. Varembon avoit eu commission de l'attaquer, & avoit pris en passant le fort de Blidebeque. Schenck en étant chassé s'empara d'un lieu qui étoit proche de Rhees, dans lequel il se fortifia. De là il envoioit ses convois en sureté à Rhinberg, & incommodoit extremement les ennemis par ses courses. Il bâttit des troupes que l'on envoioit à Verdugo, & se saisit de l'argent, que l'on destinoit pour le paiement des garnisons. Ces bons succès lui firent naître le dessein de surprendre Nimegue. Il choisit pour cela une nuit fort obscure. Il envoia sa cavallerie fort secretement & décendit la riviere avec des batteaux pleins d'infanterie. Il se rendit donc près de Nimegue, & mit pied à terre en un lieu qui n'avoit point d'autres fortifications que la riviere même. Il fit attaquer quelques maisons dont il prétendoit se servir pour entrer dans la ville & pour se rendre maître de la porte. Il y avoit par hazard une noce dans la premiere maison que l'on attaqua. Cela causa un grand bruit, qui donna l'allarme aux bourgeois. On repoussa les soldats de Schenck qui fit tout ce qu'il put pour les arrêter, & pour les rameuer au combat. Mais il ne put jamais les rallier, de sorte qu'il fut obligé de faire retraite. Par malheur

les

les batteaux ne se trouverent pas près des fuiars, qui se jetterent dans l'eau pour les attraper. Schenck voulut faire comme eux. Mais la pesanteur de ses armes le fit perir dans les eaux. Telle fut la fin de ce soldat intrepide, qui avoit rendu de si grands services à tous ses Maîtres. 1589.

Les victorieux firent mille indignitez à son corps, que l'on tira de la riviere. Ses soldats en firent une cruellē vengeance sur des prisonniers de Nimegue. Maurice le fit enterrer deux ans après avec toutes sortes d'honneurs militaires. Dans le même temps le Comte de Nuenaer, faisant l'épreuve de quelques canons, fut tué par une de ces pieces qui creva. Truchses voiant qu'il avoit perdu ses deux Généraux, renonça à la guerre, surtout quand il vit qu'on lui avoit pris Rhinberg. Les soldats de Schenck au desespoir d'avoir perdu leur chef menaçoient de se mutiner, si l'on ne leur paioit ce qui leur étoit dû. Mais les Etats les attirérent à leur service, & les incorporerent dans leurs troupes. Ils envoierent ensuite Falkenstein avec de la cavallerie & de l'infanterie au secours de Rhinberg. Cet Officier se saisit d'un château qui étoit sur son passage. Varembon le suivit en queüe à dessein de le charger, s'il en trouvoit l'occasion. Veere, qui conduisoit l'arrieregarde, tourna tête tout d'un coup, & soutint l'effort de l'ennemi jusques à ce que la cavallerie fût venue à son secours. Toutes les troupes étant arrivées on chargea l'ennemi avec toute la vigueur imagi-

1589. imaginable. Varembon fut battu & laissa dix drapeaux, un étendart, & plusieurs chevaux aux victorieux. Cette action leur acquit beaucoup de gloire.

Ils eurent le moien par là de mettre des soldats, & des vivres dans Rhinberg. La garnison avoit forcé plusieurs corps-de-garde des ennemis, & se maintint encore quelque temps contre les assiegeans. Mais trois mois après on lui fit savoir qu'on n'étoit pas en état de lui envoier du secours, par ce qu'elle étoit trop éloignée. Elle fut donc obligée de capituler, & de se rendre sous des conditions assez honorables. Le Duc se voiant maître de Rhinberg de même que de Bonne & de Nuys, forma le dessein de s'emparer de plusieurs places du païs de Cleves, qui étoient à sa bienséance. Il se saisit donc de tout ce qu'il y en avoit depuis Bonne jusques à Arnheim. Aix-la-Chapelle, quoi que ville imperiale, ne peut pas conserver son repos parmi tous ces mouvemens. Philippe, qui prétendoit avoir droit de protection sur cette ville, publia un ordre exprès, par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui s'y étoient refugiez pour la Religion d'en sortir. Sous ce pretexte les troupes Espagnoles la menaçoient. Mais on leur donna quelque argent, moiennant quoi elles laissérent la ville en liberté, & se contenterent de piller la campagne.

Les garnisons des Etats faisoient aussi des courses, & rapportoient de grands butins. Mais tout cela n'étoit rien au prix de ce qui se faisoit sur la mer. Leurs flottes y étoient puissantes, & s'étoient rendues

re-

redoutables. Cela fut cause qu'elles refu- 1589.
ſerent le quartier à ceux qui n'étoient pas aſſez forts pour leur reſiſter. On les traitoit de pirates, & on les faiſoit mourir ſans miſericorde. Cette maniere de faire la guerre pouſſa les choſes à un tel excez, que quand ces prétendus pirates tomboient entre les mains de leurs ennemis, ils aimoient mieux faire ſauter leurs vaiſſeaux, & perir eux mêmes dans les flammes, en faiſant perir leurs ennemis avec eux, que de mourir dans les ſupplices.

Les Anglois n'étant pas contens d'avoir vu diſſiper cette formidable flotte, que l'on avoit envoiée contr'eux l'année precedente, crurent qu'ils devoient ſe vanger de l'Eſpagne en portant la guerre dans ſon ſein. Ils furent aidez dans leur deſſein par les Hollandois, & par les Zelandois qui leur fournirent des vaiſſeaux & des ſoldats. Ils ravagerent les côtes de Gallice, & aiant trouvé beaucoup de facilité dans l'execution de leurs projets, ils crurent qu'ils pourroient mettre Dom Antoine en poſſeſſion du Portugal, qu'il prétendoit lui appartenir. La Reine lui prêta ſix navires de guerre ſous le commandement de François Drack, & nomma Norris pour Général des troupes de débarquement. Ils avoient outre cela ſix vingt vaiſſeaux de guerre, ou de tranſport pour leurs ſoldats. D'abord qu'ils furent débarquez, ils environnerent la ville de Lisbonne, & répandirent la fraieur par tout. Albert d'Autriche qui commandoit en Portugal au nom

1589. nom de Philippe, fut sur le point de s'en retirer. Mais la desunion se mit entre les soldats, parce qu'il n'y avoit point de chef pour maintenir l'ordre parmi les troupes. La maladie s'y étant donc mise, parce qu'elles vivoient avec beaucoup de libertinage, on fut obligé de léver le siége, quoi que les Hollandois offrissent de garder les forteresses maritimes, & l'entrée du Roiaume. En se retirant on pilla tous les châteaux & tous les lieux, par où les troupes passerent. Personne ne s'opposa à leur entreprise, & l'on reconnut en cela, que l'Espagne est foible dans son propre païs.

Le Roi Henry III. de France aiant été obligé de faire poignarder le Duc & le Cardinal de Guise pour se garantir du complot qu'ils avoient fait de lui ôter sa Couronne, la Ligue se porta à toutes les extremitez de la fureur contre ce Prince, lequel fut obligé d'en venir à une guerre civile, sanglante & cruelle. Après qu'il eût assemblé une belle Armée par le secours que Henry de Bourbon Roi de Navarre lui avoit fourni (ce Prince étoit heritier présomptif de la Couronne) Henri III. vint assiéger Paris. Mais il fut assassiné à St. Cloud au mois d'Août par un Jacobin nommé Jacques Clement. Le Roi de Navarre lui succeda selon le droit qu'il en avoit. Le Duc de Maienne se mit à la tête de la Ligue pour vanger la mort de ses freres, & pour s'opposer à ce Prince. Philippe assista ce Duc de troupes & d'argent pour empêcher le nouveau Roi de s'affermir

mir sur le throne. Il crut même que la 1589.
conjoncture pourroit lui être favorable pour s'emparer du Roiaume. Il produisoit à la Ligue l'Infante Isabelle qu'il avoit eüe d'Elizabeth fille d'Henri III. & promettoit de la donner en mariage à celui que l'on choisiroit pour Roi. Il faisoit connoître que dans cette vuë il affisteroit fortement la Ligue contre le Roi de Navarre. Le *Duc* de Parme envoia même par les ordres de Philippe la Mothe avec de la cavallerie & de l'infanterie au Duc de Maienne.

La Reine d'Angleterre sachant que l'Espagne affistoit la Ligue, donna quatre mille hommes au nouveau Roi, & lui envoia une somme considerable d'argent pour l'aider dans le commencement de son Regne. Les Etats de leur côté lui envoierent des vivres, des munitions & de l'argent. Cela fut d'un grand secours à ce Prince. Aiant été aidé de cette maniere il fut en état de domter les rebelles de son Roiaume, & d'affermir le sceptre entre ses mains. Dans la suite aiant declaré la guerre à l'Espagne, Philippe fut obligé d'opposer des troupes à la France, qui ravageoit les frontieres des Païs-bas Espagnols. Cette diversion donna le moien aux *Etats* de remporter plusieurs grandes victoires, qui affermirent leur condition présente, & de prendre de vigoureuses resolutions pour l'avenir. Ce Prince eut une reconnoissance sincere tant qu'il vécut, du bon service qu'on lui avoit rendu dans cette occasion. Il se lia d'interêt avec l'Angleterre & les Provinces-Unies, & affista

ces

1589. ces dernieres de troupes & d'argent, lors qu'il fut paisible possesseur de son Roiaume.

Quoi qu'il en soit, les Etats furent des premiers à secourir ce Prince dans son extréme néceffité, & cela l'aida à conserver les droits qu'il avoit à la Couronne. Si dans la suite il les a secourus à son tour, il n'a fait en cela que les paier des importans services qu'il en avoit reçus. Il y étoit obligé, puis que c'étoit à leur secours en partie, qu'il étoit redevable de son affermissement sur le throne. Ce qui prouve d'une maniere inconteſtable, que la France a grand tort de reprocher aux Provinces-Unies les obligations qu'elles lui ont. La Maison de Bourbon ne se fût pas soûtenue contre la Ligue, si l'Angleterre & les Etats ne lui eussent tendu la main. La France ne seroit pas en état de faire ces réproches, si l'on ne l'avoit secourue comme on le fit dans le temps de la Ligue. Bien en prit aux Bourbons d'avoir de fidéles amis en ce temps-là. Ils ne penseroient pas à mettre l'Europe en mouvement pour leurs interêts, comme on les y voit occupez aujourdhui, si les Etats entr'autres n'eussent travaillé à les soûtenir d'une maniere aussi avantageuse qu'ils le firent en la personne de Henri Roi de Navarre.

Pendant que toutes ces choses se passoient en France, Guillaume Loüis Gouverneur hereditaire de Frise avoit bloqué la ville de Groningue, prétendant la forcér par la famine. Il s'étoit emparé des forteresses

tereſſes qui ſont dans le plat païs. Il s'étoit 1589.
même ſaiſi de la prèſqu'île de Rheden, qui le rendoit maître de la mer voiſine, & de la riviere d'Ems. Verdugo qui commandoit en ces quartiers-là, étoit fort embarraſſé des progrès du Comte, d'autant plus qu'il ſoupçonnoit que Groningue étoit d'intelligence avec l'ennemi. Cette ville n'avoit point voulu de garniſon. Ces deux Généraux aiant receu quelques troupes de ſecours chercherent les occaſions reciproques de ſe nuire pour ſoûtenir leurs entrepriſes. Voila l'état general des affaires de cette anné.

Tout cela ſembloit marquer que le 1590.
fardeau de la guerre alloit tomber du côté de la Friſe. Mais la priſe de Breda changea la face de toutes les affaires. Les Eſpagnols étoient maîtres de cette place, & s'en ſervoient pour incommoder la Hollande par les courſes perpetuelles de la garniſon. Heraugiere Capitaine de reputation dans les troupes des Etats entreprit de s'en rendre maître par ſtratageme. Il ſe ſervit pour cela d'un batteau de tourbes, au fond duquel il cacha des ſoldats déterminez. On introduiſit ce batteau dans la citadelle de cette place par le moien du batelier, qui étoit d'intelligence. Il avoit accoutumé de fournir de la tourbe à la garniſon. On fut longtemps avant que de faire entrer ce batteau dans la citadelle, parce qu'il ſurvint pluſieurs accidens imprevus, auxquels on ne put remedier qu'avec beaucoup de temps. Pen-

1590. dant tout cela il faisoit un froid extréme, & l'eau étant entrée par une fente dans le batteau, il étoit à craindre que la rigueur du froid, & l'humidité ne fissent étouffer les soldats cachez dans le batteau. La toux incommodant fort un des soldats, il pria ses compagnons de le tuer pour les empêcher d'être découverts. Le batteau fut introduit enfin dans la citadelle. On déchargea une partie de la tourbe. Mais le batelier pria que l'on remît le reste au lendemain, par ce que ses gens s'étoient fatiguez à tirer le batteau, & à pomper l'eau qui entroit. Enfin vers minuit Heraugiere aiant encouragé ses soldats à bien faire leur devoir ils sortirent tous du bateau, sans que personne s'en apperçut, & se partagerent en deux bandes. Les uns se jetterent sur le corps-de-garde qui étoit à la porte de la ville, & tuerent d'abord tout ce qu'ils trouverent. Les autres entrerent dans la citadelle, où le fils du Gouverneur s'étoit sauvé au premier bruit, que l'on avoit fait. Le Gouverneur étoit alors à Gertrudemberg pour y tracer quelques fortifications que l'on vouloit ajouter à cette place, par ce que l'on en craignoit le siege.

Le combat dura assez longtemps. Mais le Comte de Hohenlo étant arrivé avec des troupes, après avoir vu le signal dont on étoit convenu, on força enfin le fils du Gouverneur de se rendre. Le Prince Maurice arriva avec le reste de l'Armée, & menaça

naça les bourgeois de les faire attaquer, 1590.
s'ils ne se rendoient. Il étoit maître de la citadelle, & pouvoit foudroier toute la ville, si elle s'obstinoit à se défendre. La garnison qui étoit dans la ville se sauva, & laissa ainsi les bourgeois en liberté de se remettre entre les mains de leur legitime seigneur. Ce fut ainsi que Maurice rentra dans l'ancien heritage de sa Maison. Les habitans furent taxez à cent mille florins pour le paiement des troupes. Maurice y laissa Heraugiere pour Gouverneur de la place, & donna des recompenses, & des marques d'honneur à tous ceux qui s'étoient signalez dans cette expedition. On munit la ville de tout ce qui pouvoit y être necessaire, après quoi l'Armée se retira.

Le Duc de Parme, qui étoit alors en Allemagne, craignit que la prise de Breda ne fournît le moien aux Etats de ravager le Brabant. Il commanda à Charles de Mansfeld qui retournoit de Rhinberg, de marcher droit à Breda avec la moitié de ses troupes, & d'en fermer les avenues, croiant qu'on ne l'auroit pas encore pourvu de vivres & de munitions de guerre. Gertrudenberg fermoit Breda d'un côté. Mansfeld le bloqua de l'autre par plusieurs garnisons, qu'il mit çà & là dans la crainte qu'on ne secourût la place par derriere. Il ferma la riviere par un château & par un pont. Il s'empara de Sevenbergue & assiegea Noordam, dont la prise étoit difficile. Il se servit de plusieurs stratage-

1590. mes pour s'en rendre maître, & entr'autres d'un batteau qui portoit pluſieurs ſoldats au haut de ſon mât. Il prétendoit incommoder par là ceux qui défendoient ce fort. Mais le batteau fut jetté dans un gouffre, qui le pouſſa en un lieu où il échoüa. La garniſon l'accabla de tant de côtez, que les ennemis n'en purent tirer aucun avantage. Ainſi Mansfeld reconnut qu'il ne lui étoit pas poſſible de reprendre Breda par force.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, le Prince Maurice tâcha de ſurprendre Nimegue. Mais n'aiant pas reüſſi il ſe tint quelque temps autour de la place comme pour en faire le ſiege. Mais il ne put empêcher qu'on n'y jettât des troupes & des munitions. Cela l'obligea d'abandonner ſon deſſein pour penſer à quelque autre choſe. Mansfeld voiant auſſi de ſa part, qu'il ne pouvoit forcer Breda, vint avec ſon Armée, que l'on avoit augmentée de quelques troupes, entre la Meuſe & le Vahal pour ſecourir Nimegue en cas de beſoin. Maurice paſſa avec ſon Armée dans le Betaw, & garnit le bord de la riviere de batteaux pleins de ſoldats pour s'oppoſer au paſſage de l'ennemi, s'il lui prenoit envie de ſe jetter auſſi dans le Betaw. Il ordonna enſuite au Comte de Solms de fortifier l'île de Voren. Il fit tirer un canal depuis le Vahal juſques à l'autre bras du Rhin pour conduire des convois en Allemagne ſans paſſer par Nimegue. Il y ajoûta des digues pour empêcher l'inondation en

hyver.

hyver. Ce travail étant achevé il fortifia 1590.
un lieu propre à y laisser des troupes pour fatiguer la ville de Nimegue. Les soldats le nommerent Knodsembourg. Pendant tout cela on se canonnoit vigoureusement du camp & de la ville. Mais le dommage étoit grand pour les habitans de Nimegue. Les ruïnes des tours & des maisons, que le canon fracassoit, écrasoit tous les jours beaucoup de personnes. Ce fut par là que le Prince prépara adroitement cette ville à se rendre.

Richardot étant revenu d'Espagne en apporta des lettres de Philippe fort agreables au Duc de Parme. On le continuoit dans son gouvernement, mais en même temps on lui ordonnoit d'aller en France au secours de la Ligue. Philippe avoit resolu d'entrer dans les affaires de ce Roiaume pour ses propres interêts. Le Duc vouloit que l'on abandonnât les affaires de France pour ne s'attâcher qu'à celles des Païs-bas. Mais quand il connut les intentions du Roi, il chercha les moiens de se rendre ce voiage glorieux. Il se transporta dans le Hainaut, où il apprit que les troupes que le Comte d'Egmont avoit menées au secours de la Ligue avoient été defaites à Ivri, & que l'Armée victorieuse assiegeoit Paris. Le Duc de Maienne se rendit auprès de lui pour l'informer lui même de l'état des choses. Après avoir pris des mesures ensemble pour les affaires du parti, le Duc de Parme se mit en marche avec son Armée. Il fut suivi par les nouvelles

1590. levées que l'on avoit faites en Allemagne, & par les Espagnols qui s'étoient mutinez à Courtrai & à Menin faute de paiement. Ces deux villes leur fournirent quelques sommes d'argent avant leur départ, & le Roi leur fit donner tout ce qui leur étoit dû au delà. L'Armée du Duc étoit de douze mille hommes de pied, & de trois mille chevaux.

Lors que Maurice sût que le Duc de Parme alloit en France, il fit marcher des troupes du côté de l'Allemagne pour se rendre maître du plat païs. Elles s'emparerent de tous les forts que les Espagnols avoient bâti sur les rivieres du Rhin & de la Meuse. On ruïna tous les ouvrages qu'ils avoient faits de tous ces côtez là. Le reste des troupes fut envoié dans la Flandre & dans le Brabant, où elles pillerent le plat païs, & se saisirent des petites villes. Vers l'automne Maurice lui même marcha vers les lieux dont Mansfeld s'étoit emparé l'année precedente du côté de Breda, & de la Meuse. Il ruïna toutes les petites forteresses qu'il ne jugea pas capables de défense, & reprit Sevenbergue petite ville appartenant au domaine du feu Prince d'Orange son pere. Les Etats eurent aussi de grands avantages sur mer. Ils avoient même envoié des vaisseaux de guerre sur les côtes de Normandie pour le service de la France. Dans le même temps on fit une entreprise sur Dunquerque qui manqua, & les Espagnols aiant voulu surprendre la petite ville de Lochem par strata-

ftratageme, leur deſſein fut découvert avant 1590.
ſon execution.

On fit courir le bruit en ce temps-là que l'on levoit des troupes en Allemagne pour garantir les frontieres des courſes des partis. Elles étoient continuellement ravagées par les ſoldats Eſpagnols, & par ceux des Etats. On convoqua une aſſemblée pour remedier à tous ces deſordres. Mais on s'y contenta de députer au Duc de Parme, & aux Etats pour leur faire des plaintes ſur leurs irruptions continuelles, & pour les preſſer de renfermer leur guerre chez eux ſans incommoder leurs voiſins. Les Envoiez trouverent le Duc de Parme prêt à partir pour la France. Il leur répondit fierement qu'ils ne devoient pas s'étonner, ſi cette guerre faiſoit quelque peine aux voiſins: qu'il étoit impoſſible d'obſerver une diſcipline ſi exacte, que les ſoldats ne commiſſent toûjours quelque deſordre, & qu'il falloit prendre patience dans ce malheur public: qu'au reſte ſi les Etats vouloient reſtituer ce qu'ils avoient uſurpé en Allemagne, il étoit prêt de ſon côté de faire la même choſe, pourvu qu'au preallable le Roi fût indemniſé des frais qu'il avoit faits pour la guerre de Cologne: que tout ce qui ſe faiſoit de ſa part, avoit pour but le maintien de la Religion Catholique, pour laquelle il falloit ſouffrir quelque choſe: qu'ils devoient ſouhaiter que l'on pût reduire les rebelles, & qu'alors on ne les troubleroit plus en aucune maniere.

1590. Après avoir reçu cette brusque réponse ils allerent trouver les Etats, auxquels ils firent des propositions plus hardies. Ils redemanderent l'île de Gravevaert, & tous les lieux dont ils s'étoient emparez en Allemagne. Ils les presserent d'ouvrir tous les passages, & d'exemter l'Ems & le Rhin des péages qu'ils y avoient établis. Les Etats leur répondirent avec beaucoup d'honeteté, que les cruautez des Espagnols à leur égard sous le faux prétexte de rebéllion & de felonnie, les avoient obligez de prendre en main les armes d'une legitime défense : que tous les peuples devoient tenir contre cette fiere nation, qui vouloit mettre tout l'univers sous le joug : que cependant il y avoit des gens en Allemagne, qui leur fournissoient le moien de s'emparer des villes qui étoient à leur bienséance, comme pour les remercier d'un Archevêché que l'on avoit obtenu par leur moien : que la negligence des Espagnols à paier leurs soldats étoit cause que les païs voisins étoient pillez : que pour eux ils faisoient observer une exacte discipline à leurs soldats : qu'ils n'avoient jamais manqué de consideration pour l'Allemagne, dont tous leurs Généraux étoient originaires : que la Gueldre avoit toûjours prétendu que l'île de Gravevaert lui appartenoit : qu'en la gardant ils ne pensoient qu'à couvrir leurs frontieres : que pour les places d'Allemagne, qu'ils avoient arrachées des mains de leur ennemi, ils étoient prêts de les rendre : que les subsides que l'on

l'on tiroit des rivieres, se levoient sur leurs 1590.
habitans comme sur les autres, & qu'ils ne se servoient de leurs vaisseaux armez, que pour assurer le commerce public, & empêcher les brigandages.

Les Etats de Cologne & de Liege envoierent aussi leurs Deputez aux Etats Généraux pour le même sujet. Mais sans rien dire des differens de l'Archevêque avec Thruchsès, on leur répondit que ce Prelat se rendoit insupportable à tous ses voisins, parce qu'il étoit appuié de l'Espagne: que cependant on en useroit bien avec eux, pourvu qu'ils se tinssent neutres: que pour les Liegeois ils avoient commis plusieurs actes d'hostilité, & que même ils avoient fait mourir depuis peu plusieurs personnes pour cause de Religion: que l'Espagne se servoit de leur païs comme de ses propres Etats: que cependant on en useroit bien avec eux, s'ils le meritoient par leur conduite. On leur fit rendre leurs prisonniers.

Les Etats envoierent à leur tour des Deputez à l'Assemblée de Cologne. Avant cela ils avoient rendu les forteresses qu'ils avoient prises sur les Espagnols pour les rendre odieux au public. Cela obligea plusieurs membres de cette Assemblée de conclure, qu'il falloit prendre les armes pour chasser les étrangers, qui le ruïnoient par leurs courses continuelles. Mais ils ne furent point suivis par les autres, & l'Assemblée se sépara sans prendre aucune

1590. resolution positive. Les Envoïez des Etats se plaignirent hautement, de ce qu'aiant rendu plusieurs places les Espagnols n'en restituoient point. Ils réprocherent à l'Assemblée, que tout cela faisoit voir que l'on embrassoit le parti de Philippe au préjudice de la bonne foi publique. Ces plaintes ne servirent de rien.

Le Duc de Parme revint de France à la fin de l'année, après avoir fait lever le siége de Paris. Il avoit acquis beaucoup de gloire dans ce voiage. Cependant il avoit un chagrin secret qui le rongeoit. Les François n'avoient voulu recevoir aucune troupe Espagnole dans pas une de leurs places, tant le Général & les soldats s'étoient rendus odieux à cette nation. Ainsi Philippe perdit pour cette fois l'esperance qu'il avoit eüe de s'emparer de la France. Dans les Païs-bas l'Armée de Maurice avoit desolé la campagne, & s'étoit emparée de plusieurs places fortes, qui faisoient beaucoup de peine aux Provinces Espagnoles. Venlo fatiguée de sa garnison avoit trouvé le moien de la chasser. Les autres soldats s'étoient mutinez tout de nouveau, parce qu'on leur avoit retranché quelques unes de leurs montres pour paier les nouvelles levées faites en Allemagne. Ces mutinez s'étoient saisis de Herentals, d'où ils faisoient des courses dans toute la campagne. Ces desordres augmentoient tous les jours, & plusieurs soldats revenus de France se joignoient

à ces

à ces mutins pour se dédommager des fa- 1590.
tigues de leur voiage.

Cependant le Duc de Parme fut encore 1591.
obligé d'envoier en France d'autres troupes sous le commandement du Prince d'Ascoli. Cela donna le moien au Prince Maurice de faire de grands efforts dans la campagne de cette année. Il resolut de sortir le premier de ses garnisons pour faire quelque entreprise considerable. Quelques uns croioient que l'on devoit attendre que le Duc de Parme s'en retournât en France. Mais on conclut enfin de commencer la campagne, parce qu'en tout cas cela ôteroit le moien au Duc de Parme de mener beaucoup de troupes avec lui dans son expedition. On resolut donc de faire de grands efforts du côté de l'Issel pour couvrir la Gueldre & Utrecht. François Vere que la Reine avoit fait Général des Anglois, fut envoié à Doesburg. Il surprit quelques jours après son arrivée le fort de Zutphen par le moien de quelques soldats déguisez en païsans. Le lendemain le Prince arriva devant Zutphen avec son Armée, & tout ce qu'il falloit pour un siége. Il avoit fait semblant d'en vouloir à Gertrudenberg, & avoit trompé les ennemis par cette feinte. Tout d'un coup il marcha à Zutphen, où il trouva Guillaume Louïs Gouverneur de Frise avec deux mille hommes. Vere l'avertit que l'ennemi n'avoit laissé que très-peu de soldats à Zutphen, en aiant affaire ailleurs, & que

1591. de plus la garnison étoit fort mal avec les bourgeois.

Le Prince assiegea donc cette ville. Le Comte de Falkenstein, qui restoit seul des Officiers généraux de Truchses, fut tué au commencement du siege en poursuivant trop vivement les ennemis qui avoient fait une sortie. Dés que le siége fût commencé, & que l'on eût fait un pont sur l'Issel pour la communication des quartiers, on prit toutes les précautions necessaires pour assurer le camp, & pour presser la ville. On mit trente pieces de canon en batterie, & l'on resserra ainsi la garnison. Aprés que l'on eût ruïné les fortifications avec le canon, on fit sommer la garnison de se rendre. Elle demanda du temps pour déliberer. Mais on le lui refusa. Voiant donc qu'elle manquoit de tout, & que même les soldats n'étoient pas en assez grand nombre pour garder les murailles, elle fit sa capitulation, & rendit la place. Les bourgeois obtinrent d'être traitez comme les autres habitans des Provinces-Unies. Cette ville est la capitale d'une Comté, qui est unie à la Province de Gueldre.

Le Prince Maurice se rendit ensuite devant Deventer, place forte & bien munie. Le Comte de Heremberg en étoit Gouverneur. On hésita si l'on attaqueroit cette place, parce que l'on craignoit que le Duc de Parme ne la vint secourir, & que cela n'engageât les affaires, ou à une bataille, ou à une retraite, ce que l'on craignoit égale-

également. Mais quand on sut que la garnison n'étoit pas bien unie, & que même elle manquoit de munitions de guerre & de bouche pour soutenir un siége, on conclut de fortifier le camp, de serrer la ville, & de la tenir étroitement bloquée. Cependant on canonna la ville pendant huit jours, après quoi le Prince mit son Armée en bataille comme pour donner l'assaut. Ensuite on donna ordre de faire décendre des batteaux dans le canal qui va de la riviere à la ville. Les frequentes sorties de la garnison avoient un peu retardé la construction du pont. Dès qu'il fut achevé, la garnison força le Comte de Heremberg à capituler. Il fut obligé d'y donner les mains, parce qu'il ne put l'empêcher à cause d'une blessure qui le tenoit au lit. Les soldats sortirent aux conditions ordinaires, & les bourgeois se remirent à la clemence du victorieux. On vit bien par l'état où l'on trouva ces deux places, que les Espagnols n'esperoient pas de les garder. Ils avoient brulé quelques unes de leurs portes. Le Prince Maurice embrassa cordialement le Comte de Heremberg son cousin, quand il sortit de Deventer. Le Gouverneur de Zutphen n'osa se rendre à Bruxelles, de peur d'y trouver des accusateurs trop échauffez. 1591.

Les Frisons demanderent que l'on pensât tout de bon à les delivrer de Groningue, qui les incommodoit beaucoup. On se mit en état de faire ce qu'ils souhaitoient. On eut bien de la peine à traver-

1591. ser les marais, que l'Armée trouva dans sa marche. Mais enfin l'on surmonta toutes ces difficultez contre l'attente de l'ennemi. On fut obligé de permettre beaucoup de choses aux soldats pendant cette marche, & cela les jetta dans un libertinage, qui fit pâtir l'Armée pendant quelques jours. Mais l'arrivée de la flotte remit l'abondance dans le camp. On se posta devant la ville, & l'on esperoit de la reduire facilement, parce que la garnison panchoit à se rebeller, & qu'il y avoit des dissensions parmi la bourgeoisie. Mais Verdugo aiant mis ordre à la sureté de Stenwic & de Coevorden, accourut avec le reste de ses troupes au secours de Groningue, & s'y rendit avant l'arrivée du Prince. Cependant les bourgeois ne voulurent pas le recevoir dans leur ville. Ainsi il fut obligé de rester dans un des fauxbourgs, où il se fortifia contre les bourgeois, & contre l'ennemi.

Le Prince ne demeura que six jours devant Groningue, depeur qu'un plus long sejour ne forçât les bourgeois à recevoir garnison, ce qui auroit rendu leur réduction plus difficile à l'avenir. Il avoit même été averti que le Duc de Parme venoit au secours de cette place. Il quitta donc brusquement Groningue, & s'empara de tous les forts qui fermoient les chemins & les rivieres. Tout cela se rendit à la première sommation. Delfziel aiant été pris par composition on le fortifia, & l'on y bâtit beaucoup de maisons, qui auroient

enfin

enfin dépeuplé Groningue, si elle ne se 1591.
fût mise à la raison. Mais elle pensoit actuellement à rentrer dans l'union, parce que le blocus lui coupoit les vivres. Après le depart de Maurice, Verdugo ouvrit un passage dans la Westphalie pour en tirer des vivres avec facilité.

Le Duc de Parme n'avoit pu secourir Zutphen ni Deventer, par ce qu'il n'y avoit pas pensé d'assez bonne heure. D'ailleurs les Espagnols s'étoient mutinez à leur ordinaire. Il fut surpris de la nouvelle qui lui fut apportée de la prompte reddition de ces villes. Après avoir deliberé longtemps sur ce qu'il avoit à faire, ou de retirer l'ennemi par une diversion; ou d'aller secourir Groningue, & d'engager le Prince Maurice à une bataille, tout d'un coup il se rendit à Nimegue selon le desir des bourgeois. D'abord qu'il fut arrivé il fit investir Knodsembourg. Le Comte Octave de Mansfeld fut blessé à mort dans les approches. On ouvrit la tranchée. On battit le rempart à coups de canon. On tâcha même d'attacher le mineur. Mais les assiegez se défendirent avec une vigueur extraordinaire sous le commandement de Gerard de Jongue, homme pein de courage & d'experience.

Le Prince Maurice étoit prêt à assieger Steenwic, lors qu'il reçut la nouvelle du siege de Knodsembourg. Il laissa le soin de continuer son entreprise à Guillaume Louïs son cousin, & se rendit en diligence à Arnheim, où il fit dresser un pont de

1591. de batteaux pour y passer le Rhin. Il entra dans le Betaw avec les troupes qu'il avoit amenées. Il fit avertir les assiegez, qu'il étoit arrivé pour les secourir. Il étoit en peine de la maniere, dont il s'y prendroit; s'il tenteroit le secours par la force, ou s'il passeroit le Vahal pour y couper les vivres aux ennemis. Dans cette incertitude le Prince aiant avec soi François Vere s'approcha du camp des ennemis pour le reconnoître. Il avoit posté quelque infanterie dans un bois, qui n'en étoit pas éloigné, pour favoriser sa retraite, au cas qu'il fût poussé. Après avoir vu la disposition des Espagnols, il fit charger par quelque troupe de cavallerie avec ordre de combattre en retraite pour attirer l'ennemi dans l'embuscade. Cela fut executé par ses gens. L'ennemi détacha dix cornettes pour chasser cette cavallerie, qui lâcha le pied après quelque petite escarmouche. Lors que l'on fut arrivé au lieu où l'infanterie étoit postée, les fuiards tournerent tête tout d'un coup. L'embuscade environna la cavallerie ennemie. Elle ne peut resister à cette attaque. Elle fut battue à platte couture, & l'on y gagna la cornette blanche du Duc de Parme avec plusieurs autres étendars. On y fit deux cens prisonniers, & on y prit beaucoup de chevaux.

Le Duc de Parme voioit tout cela de Nimegue sans y pouvoir remedier. Le chagrin qu'il en eut, lui fit abandonner le siege de Knodsembourg. Aussi bien ne pen-

penſoit-il alors qu'à retourner en France, 1591.
où il eſperoit de rendre de plus importans
ſervices à ſon maître. Il fit donc repaſſer
le bagage de ſes troupes, & retira ſes ſoldats à la faveur de quelques forts qui empechoient l'ennemi de les pourſuivre. Les habitans de Nimegue voiant cette demarche du Duc de Parme reconnurent qu'il ne penſoit qu'à les abandonner. La populace crioit tout haut, qu'il fuioit devant ſon ennemi. Cela lui donna un extreme chagrin, d'autant plus que ſon fils, qui l'étoit venu trouver à Nimegue, étoit temoin de ſa diſgrace, & des railleries du peuple. Mais il n'étoit pas en état de ſe vanger de cet affront. Il ſe rendit à Spa pour tâcher de ſe rétablir de ſon ancienne incommodité, que ſon malheur preſent avoit renouvellée. De Spa il envoia à Dieſt pour tacher d'appaiſer les troupes mutinées. Mais il n'en put venir à bout qu'en leur donnant un nouveau Colonel à la place d'Emanuel de Vega, qui les avoit commandées juſques là avec beaucoup d'honneur.

Les Etats virent par tout ce qui ſe paſſa dans cette occaſion que Nimegue avoit des gens diſpoſez à ſe tirer du joug de l'Eſpagne. Cela les fit penſer à renoüer quelque commerce avec cette ville pour l'engager davantage à rentrer dans l'union. Mais ils n'y purent reüſſir, par ce que les mal-intentionnez ſe ſervirent de la garniſon, pour empêcher l'accommodement. On reconnut donc, qu'on ne pouvoit la re-

1591. reduire que par un siege en forme, lequel on fut obligé de remettre à une autre occasion, parce que les ennemis avoient trop de troupes dans le voisinage, & que d'ailleurs le Vahal étoit alors extremement débordé.

Le Prince Maurice mit donc ses troupes en quartier d'hyver, où il ne les laissa pas longtemps. Il prit une partie de son infanterie, & la fit conduire par l'Escaut dans le Païs de Vaes. La cavallerie s'y rendit par le Brabant. Lors que son Armée fut assemblée il s'empara des forts qui couvroient ce païs, après quoi il assiegea Hulst. Le Gouverneur en étoit absent. La garnison fut surprise de cette attaque inopinée. Maurice perça la digue pour inonder l'endroit par où l'on pouvoit secourir la ville. Cependant on abandonna le païs de Vaes au pillage pour recompenser les soldats de leur fatigue presente. Maurice pressa vigoureusement le siege, & força la ville de se rendre dans le mois de Septembre. Après cela le Prince retourna avec ses troupes dans ses quartiers, & laissa Hulst entre les mains du Comte de Solms avec une bonne garnison. On retablit & on augmenta même les fortifications de cette ville. Mondragon Gouverneur de la citadelle d'Anvers ramassa quelques soldats pour se mettre en état de s'opposer à l'ennemi. Il reprit les forts dont on a parlé. Mais il ne put rien entreprendre contre Hulst, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes

pour

pour l'affieger. Cependant les habitans du 1591.
païs de Vaes fe croiant à couvert de toute infulte refuferent de paier les contributions qu'ils avoient promifes, & pour lefquelles même ils avoient donné des otages.

Le Prince Maurice voiant que les affaires alloient à fouhait, crut qu'il devoit profiter de l'occafion. Il fe rendit donc en Gueldre avec fes troupes, & Guillaume Louïs étant venu à l'Armée avec les fiennes on marcha droit à Nimegue. Maurice étant arrivé devant la ville il travailla d'abord à fortifier fon camp, auquel il joignit l'île du Betaw par un pont. Enfuite il fit venir fon canon par la riviere, & le pofta fi avantageufement, qu'il foudroioit la ville de toutes parts. Les affiegez ne manquoient pas de refolution. Ils avertirent Verdugo, qui avoit été laiffé en Gueldre pour y commander, de venir à leur fecours: mais il n'avoit point de troupes dans fon gouvernement. La ville étant ainfi vigoureufement attaquée, les habitans fe trouverent fort embaraffez, & ne favoient à quoi fe refoudre. Mais la populace força les Magiftrats, qui étoient au Confeil dans la maifon de ville de penfer à capituler. La ville fut renduë aux Etats, qui n'y voulurent point accorder l'exercice public de la Religion Romaine. A cela près on la laiffa dans la poffeffion de tous fes droits. Le Prince y mit une groffe garnifon, & y créa de nouveaux Magiftrats. Il caffa les confrairies, qui ne fervoient qu'à

1591. qu'à fomenter les seditions, & les complots. Il avoit dessein de prendre encore Steenwic. Mais l'hyver étant trop proche, il renvoia ses troupes dans leurs quartiers, & laissa dans Nimegue six enseignes de gens de pied & deux escadrons.

1592. Pendant l'hyver on tacha de surprendre des villes de part & d'autre. Les Etats formerent des desseins sur Maestricht, Gertrudenberg & l'Ecluse; & les Espagnols sur Breda. Toutes ces entreprises manquerent. Les Etats furent plus heureux à chasser les pirates, qui exercoient mille brigandages sur la mer. Cependant l'Empereur envoia une ambassade solemnelle aux deux partis pour tacher de les accommoder. Le Prince de Parme, qui se préparoit à retourner en France, receut cette Ambassade avec joie. Les Etats au contraire ne voulurent écouter aucune proposition sur ce sujet. Leurs affaires étoient en bon train, & d'ailleurs ils crurent qu'ils devoient profiter de l'exemple des peuples d'Arragon, que l'on venoit de dépouiller de tous leurs privileges pour ne les avoir pas defendus avec assez de vigueur.

Ces peuples ne recevoient jamais leurs Rois à prendre possession de la Couronne qu'après qu'ils avoient juré l'observation de tous leurs privileges. Ils avoient donc mis toute l'autorité entre les mains d'un Conseil, qu'ils avoient établi dans le Roiaume. Ainsi le premier Magistrat étoit au dessus des Rois en certains cas comme les Ephores de Sparte. Tant que les Rois eurent

rent soin de regner selon les loix, cet éta- 1592.
blissement subsista, & les peuples jouïrent de leur liberté. Mais quand ils eurent reüni toutes les Provinces d'Espagne sous leur pouvoir, ils tacherent peu à peu de supprimer les droits de l'Arragon pour se rendre plus absolus, & plus souverains.

Antonio Perez, qui avoit servi à faire perir secretement Escovedo Secretaire de Dom Juan, fut depoüillé quelque temps après de son emploi de Secretaire d'Etat par Philippe. Ce Prince vouloit rejetter sur lui une faute, dont ils étoient tous deux coupables. Il fit donc mettre Perez en prison. Mais aiant trouvé moien de se sauver, il se retira en Arragon, où le Roi le fit poursuivre. On croit que la jalousie avoit beaucoup de part à cette animosité de Philippe. Perez qui avoit été le confident de ses amours, en étoit devenu le rival. Il étoit donc poussé par ce Prince avec violence, & pour satisfaire sa passion Philippe fouloit aux pieds les privileges d'Arragon. Le peuple qui avoit eu d'abord assez de patience, prit feu tout d'un coup, quand il vit que l'on menoit les choses trop loin. Il prit donc les armes, & resolut de s'opposer à toutes ces entreprises. On appaisa ses premiers mouvemens avec addresse. Ensuite on lui fit entendre, que l'on envoioit des troupes contre la France, & on le disposa à les laisser passer par Saragosse pour les conduire vers les Pyrenées. Quand elles furent dans le païs, on se saisit des princi-

paux

1592 paux habitans, que l'on fit mourir, & Philippe ne cessa point de se vanger, qu'il n'eut mis ce pauvre peupe sous le joug. L'exemple de l'Arragon faisoit peur aux Etats, qui rejetterent toutes les propositions d'accommodement.

Pendant cette Ambassade le Roi de France assiegea la ville de Rouën pour contenter la Reine Elizabeth. Cette Princesse souhaitoit que l'on chassât l'ennemi de la riviere de Seine. Le Duc de Parme eut des ordres pressans d'Espagne de marcher au secours de cette ville. Il composa donc une Armée de ses meilleures troupes. Il avoit trouvé moien d'appaiser les Espagnols mutinez en leur paiant ce qui leur étoit dû, nonobstant les pillages excessifs qu'ils avoient faits de toutes parts. Il avoit tiré pour cela tout ce qu'il avoit pû des Provinces Espagnoles. Quand les peuples virent que l'on menoit encore une fois les troupes en France, ils se plaignirent amerement de ce qu'on laissoit le païs exposé à l'ennemi : ces plaintes furent inutiles. Le Duc se mit en marche pour se rendre en France. Gregoire XIII. Pape fournissoit des subsides effectifs au Duc de Maienne. Les Pontifes qui l'avoient precedé, s'étoient contentez de fulminer des excommunications. Sixte V. même qui avoit conçu de grands sentimens de jalousie contre les Espagnols, avoit taché de leur nuire en secret, & cela avoit hâté sa mort, comme on le croit. Mais Gregoire étoit entierement dans leurs interêts.

Les

Les Etats voiant que les affaires du Roi 1592.
de France étoient en danger, & que les leurs en souffriroient le contre-coup, lui envoierent de bonnes troupes, qu'ils embarquerent sur des vaisseaux. Il y avoit dix compagnies de vieux soldats Ecossois fort aguerris, & dix autres compagnies du païs sous la conduite de Philippe Comte de Nassau. Henri IV. voiant que le Duc de Parme refusoit le combat, permit à sa Noblesse de se retirer chez elle pendant l'hyver. D'abord qu'elle se fut retirée, le Duc de Parme vint l'attaquer. Il fut donc obligé de lever le siége pour être en état de combattre. Mais le Duc de Parme évita la bataille, & après avoir jetté des refraichissemens dans Roüen il passa secrettement la riviere, & se retira à Paris. Le Roi ne tenta plus rien contre cette ville. Il se contenta de fortifier les lieux, dont il s'étoit saisi sur les côtes de Normandie, après quoi il se mit à poursuivre le Duc de Parme. Le Roi fut legerement blessé dans une rencontre. Le Duc de Parme le fut dans une autre. Cela aiant renouvellé son ancienne maladie, il ramena ses troupes fort délabrées dans les Païs-bas, & se rendit à Spa pour tacher de se guerir. La maladie se mit parmi les soldats: elle y fit beaucoup de ravages pendant la rigueur de l'hyver, ces troupes aiant vécu d'une maniere fort dissolue. D'ailleurs le defaut de paiement les porta à de nouvelles mutineries, & à de nouveaux brigandages pour subsister. Ces pauvres païs avoient été

1592. été pillez tant de fois, que l'on n'y trouvoit plus rien à prendre. Ainsi la contagion & la disette firent perir beaucoup de soldats. Plusieurs quitterent le service, & le surplus se mit à courir pour trouver du butin. Toutes ces choses jetterent les affaires d'Espagne dans un grand desordre. Il n'y avoit plus assez de troupes pour la garde des places. Les Etats au contraire avoient peu de païs à défendre. La mer & les rivieres couvroient leurs villes. S'ils n'avoient pas beaucoup de troupes, ils y suppléoient par le menu peuple qui se jettoit volontairement dans les villes frontieres pour les garder moiennant une fort petite solde. Cela donna lieu aux Etats de tenir hardiment la campagne, considerans que quand même le Duc reviendroit avec son Armée, ses troupes fatiguées d'avoir passé l'hyver dans un païs étranger, & d'avoir fait de grandes marches, ne seroient pas en état de tenir tête à leur Armée.

La Hollande souhaitoit ardemment que l'on assiegeât Gertrudenberg pour se tirer cette épine du pied. La Frise pressoit fortement, qu'on pensât à la délivrer des facheux voisins qui l'incommodoient. Elle offroit ses troupes, si on vouloit faire quelque chose pour elle. Mais elle faisoit connoitre en même temps, qu'elle ne pourroit pas les fournir si l'on pensoit à quelque autre dessein. Pendant que l'on deliberoit là dessus pour le bien commun, on surprit des lettres de Groningue dans lesquelles on se plaignoit du mauvais état de la ville, qui étoit

étoit dénuée de toutes choses. Les Espagnols, qui en avoient été avertis, avoient écrit là-dessus au Roi, duquel on ne reçut pour toute réponse que des exhortations à demeurer fideles à son service. Ces nouvelles engagerent le Prince Maurice d'amasser ses troupes pour les joindre à celles de Frise. Il appaisa en passant par Utrecht quelques troubles, qui y avoient été excitez par quelques restes de la faction du Comte de Leycester. Il se rendit donc sur les frontieres de l'Overissel avec huit mille homme d'infanterie, & quinze cens chevaux. 1592.

Il conduisit son Armée devant Steenwic, qui étoit extremement bien fortifié, & defendu par une garnison de mille fantassins, & de soixante chevaux. Ces gens consideroient que l'Armée qui les assiegeoit n'étoit pas extremement forte. D'ailleurs ils esperoient d'être secourus. Quelques-uns des traitres de Gertrudenberg étoient dans cette ville, fort resolus à une resistance desesperée. Le Prince Maurice & Guillaume Louïs ne se rebutterent point de toutes ces difficultez. Ils fortifierent leur camp, & le munirent abondamment de toutes sortes de provisions. Ils tirerent des tranchées d'une maniere propre à faire leurs approches à couvert du mousquet de la place. La garnison fit d'abord quelques sorties avec succès; mais elle cessa bientôt d'en faire, parce que cela ne servoit qu'à l'affoiblir. D'ailleurs on fit un cavalier sur un terrain, qui étoit

1592. déja assez élevé de lui même. On le haussa de vingt pieds ; & de là on incommodoit les assiégez dans les rues mêmes. La garnison commença à souffrir, & à faire de grandes pertes. Le Comte Louïs de Heremberg y fut tué. Plusieurs soldats perirent, & personne n'osoit plus sortir des murailles. Cependant on se défendoit toûjours avec vigueur.

Le Prince Maurice voiant que le canon n'épouvantoit point les assiegez ; il attacha le Mineur pour faire sauter les murailles. D'abord les assiégez se raillerent de cette maniere d'ouvrages, que l'on donnoit aux soldats. Mais quand ils virent que l'on commençoit à percer leurs remparts, ils s'étonnerent, & rabbattirent de leur premiere fierté. Ils manquoient de poudre, & l'avoient fait savoir au Comte de Mansfeld. Mais ce Général n'avoit pas assez de troupes pour penser à secourir la place. Il manquoit même d'argent, & ne pouvoit faire marcher des soldats, qui demandoient leur paiement. La garnison fut contrainte de capituler. Elle envoia des Deputez au camp du Prince, lequel ne voulut point accorder de pardon aux traîtes de Gertrudenberg, & demanda de plus, que la garnison promît de ne porter les armes de six mois. Les assiegez refuserent ces conditions ; & rompirent le traité. On crut qu'ils n'étoient rentrez en conference que pour gagner du temps, & pour donner le moien à Verdugo de leur fournir quelque secours. En effet il

leur

leur envoia trois cens hommes la nuit suivante, outre deux cens, qui s'étoient déja jettez dans la ville. 1591.

Cependant le Prince aiant préparé toutes choses pour un assaut général fit mettre son Armée en bataille. On fit joüer la mine qui renversa tout un bastion, & qui fit sauter tous ceux qui étoient dessus pour le défendre. L'autre fourneau n'eut pas un effet si heureux, par ce qu'il n'avoit pas été bien fermé. L'Armée étant sur le point de monter à l'assaut, Maurice fut blessé à la joüe d'un coup de mousquet. Ce coup retarda l'assaut de quelques momens. Mais enfin on attaqua la breche avec tant de vigueur, que l'on y planta les drapeaux. Les assiegez défendoient le reste du rempart, & Maurice resolut de le faire miner. Pendant cela on fit approcher le canon pour ruïner le reste des défenses. La garnison se voiant reduite à la derniere extremité traita de sa reddition. Elle obtint des conditions assez raisonnables. On se hâta de conclure le traité, parce que l'on sut que Mondragon venoit au secours. Quelques soldats aiant été maltraitez à la sortie on leur en fit justice sur le champ. Ils étoient six cens hommes de combat, & deux cens malades ou blessez. Il en étoit demeuré cinq cens pendant le siege.

L'Armée fut près de trois semaines à réparer la place, & à deliberer sur ce que l'on feroit. Les Hollandois étoient d'avis que l'on se reposât le reste de l'Eté, d'autant plus qu'Elizabeth demandoit ses

1592. Anglois pour les emploier à chasser les Espagnols de la basse Bretagne. Elle se plaignoit dans sa lettre aux Etats, de ce qu'ils avoient envoié du secours en France sans lui en avoir demandé son avis. Cela ne découragea point les Généraux. Ils formerent le dessein d'assieger Coevorden, place entourée de marécages & fortifiée de cinq bastions, & d'un fossé de cent pieds de large. Ils crurent qu'en se rendant maîtres de cette place ils tiendroient Groningue comme bloqué, & que d'ailleurs cela couvriroit la Frise. Ils commencerent l'exécution de leur dessein par la prise d'Othmarsen, d'où l'on chassa l'ennemi avec une partie de l'Armée, pendant que l'autre étoit occupée à fortifier le camp. Ce fut dans cette occasion que le Sieur de Famars fut tué d'un coup de mousquet. Il faisoit la charge de Grand Maître de l'artillerie des Etats. Cet Officier fut fort regretté dans le camp.

Ceux de Coevorden firent quelques sorties assez heureuses. Le Comte Frideric de Berg, ou de Heremberg s'étoit enfermé dans la place avec une garnison bien resolue. Il s'étoit posté dans la citadelle pour la défendre dans l'esperance de sauver la ville par ce moien. Quand le camp fût bien fortifié, & que l'on se fût approché à la faveur du canon, on commença à miner un bastion, sur lequel même on trouva moien de se loger. Cela fit perdre courage aux assiegez, qui ne se soutenoient plus que par l'esperance d'être bientôt se-

courus. Les assiegeans reçurent des troupes fraîches. Il arriva un regiment sous le commandement du Colonel Stolberg. Le Comte Philippe avoit ramené le secours, que l'on avoit envoié en France. On en dispersa les soldats en plusieurs villes pour les rétablir de leur fatigue passée, & l'on en tira les garnisons pour renforcer l'Armée. 1592.

Le Prince averti que Verdugo se préparoit à secourir la place, retint les Anglois dans son camp pour quelques jours. Il envoia le Comte Philippe dans l'île de Gravevaert avec ordre d'observer les mouvemens des ennemis, & de les suivre par tout où ils iroient. Verdugo s'étant approché du camp, le reconnut pour trouver un endroit propre à l'attaquer. Il fit allumer plusieurs feux pour avertir la garnison, qu'il venoit à son secours. Mais il ne savoit pas qu'elle étoit hors d'état de faire des sorties. Enfin les Espagnols attaquerent le camp du coté où l'on avoit posté le regiment de Stolberg avec beaucoup de cavallerie. Ils supposoient que de nouvelles troupes ne soutiendroient pas leur attaque, & que la cavallerie pourroit être empechée de combattre par le grand nombre d'arbres qui étoient dans son poste. Ils commencerent leur attaque vers le point du jour, que les soldats fatiguez de la nuit commençoient à s'endormir. Les Espagnols les attaquerent, & jetterent d'abord de grands cris. Les soldats s'étant éveillez au bruit prirent

1592. leurs armes, & s'opposerent à l'ennemi par pelotons, selon qu'ils se trouvoient. Les Généraux s'étant rendus en ce lieu avec de vieux soldats repousserent vigoureusement l'ennemi. Guillaume Louïs combattit avec une valeur incroiable pour la defense du camp, parce que c'étoit par son avis, que Coevorden avoit été assiegé. Aiant pris avec lui quelques troupes de cavallerie il sortit du camp & vint prendre les ennemis en flanc. Cela rallentit l'ardeur des Espagnols. Le jour commençoit à paroître tout à fait. Les chemises, qu'ils avoient mises sur leurs habits pour se reconnoître, servirent à en faire perir une grande quantité.

Cependant ce desastre ne fut pas capable de les rebutter, parce que c'étoient de vieilles troupes. Ils continuerent leurs attaques, & revinrent plusieurs fois à la charge. Mais ils furent toûjours courageusement repoussez. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les assiegeans perdirent très-peu de monde. Il n'y eut que deux ou trois soldats tuez, & quelques uns en petit nombre blessez, entre lesquels fut le Comte Guillaume Louïs. Les ennemis se montrerent encore plusieurs fois en bataille, comme pour recommencer l'attaque. Le Prince ne cessa point pour cela de continuer son siége, & sans rien hazarder il força enfin la garnison de capituler. Ainsi le secours ne leur servit de rien. Ce qu'ils avoient réparé du dommage que la mine leur avoit causé, étoit prêt à être renversé

par

par une une seconde mine. Les Officiers 1592. de la garnison obligerent le Comte Frideric de faire la capitulation. Le Prince Maurice son cousin lui accorda presque tout ce qu'il demandoit, parce que les mauvais temps commençoient à rendre les chemins difficiles. La garnison en sortit le 12. de Septembre forte de cinq cens hommes, sans conter les malades & les blessez. On y trouva neuf canons dans la place, & on les laissa à la garde des troupes de Frise. Le sieur de Nieuwoort en fut fait Gouverneur. Les troupes demeurerent campées jusques à ce l'on eût reparé les breches, après quoi l'on tint encore l'Armée sur pied pendant quelque temps pour favoriser la France par cette diversion. Mais enfin les pluies de l'Automne forcerent les deux partis à se mettre en quartier d'hyver.

Le Duc de Parme qui méditoit de faire encore un voiage en France, quoi qu'il fût extremément incommodé, & songoit même à y méner une Armée capable de donner la loi aux Etats du Roiaume qui devoient s'assembler l'année suivante à Paris, mourut sur les frontieres de l'Artois dans le temps qu'il commençoit à marcher avec ses troupes. Les forces lui manquerent tout d'un coup, soit par un effet de la vieille maladie, qui le travailloit depuis longtemps, soit par le poison qu'on lui donna, comme bien des gens le croient. Le Comte de Fuentes, qui étoient son ennemi declaré, étoit arrivé depuis peu

1592. avec des ordres particuliers du Roi. On ne présagea rien de bon de sa venuë pour le Duc de Parme. On savoit que le Roi avoit conçu de la haine contre lui, & qu'en tout cas on lui avoit donné de facheux soupçons de sa conduite. Il n'avoit plus voulu qu'il prît aucun argent à interêt sans en prendre l'avis, & le consentement de ceux qu'il lui avoit donnez pour inspecteurs secrets. On lui trouva la rate fort dure, après qu'on l'eût ouvert. On remarqua même des commencemens d'hydropisie. Cela pouvoit venir de ce qu'il buvoit de l'eau pour remedier à la Goute, dont il étoit fort tourmenté. Il y eut bien des gens qui crurent, & quelques uns même qui prédirent, qu'on l'empoisonneroit, ou qu'on l'arrêteroit, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir des intelligences secretes avec les Etats.

Quoi qu'il en soit, il mourut agé d'environ quarante-sept ans. Il en avoit emploié quatorze à conduire la guerre des Païs-bas. On avoit remarqué que depuis le siége d'Anvers il n'avoit pas agi avec autant de vigueur qu'auparavant, soit que sa victoire l'eût amolli, soit qu'il craignît de donner de la jalousie à son maître. Il n'étoit pas d'une famille fort ancienne. Les Farneses n'avoient commencé à paroître dans le monde que par l'élevation de Paul III. à la dignité de Pape. Ce fut ce Pontife, qui les fit Ducs de Parme & de Plaisance. Pendant sa jeunesse ce fameux Duc avoit été élevé à Bruxelle par sa mere,

re, d'une maniere qui lui faisoit peu 1592.
d'honneur. Il passoit pour homme sans cœur. Cependant il fit paroître beaucoup de valeur, & de courage dans la suite. Il commença à se distinguer à la prise de Navarrins sous la conduite de Jean d'Autriche son oncle. Il aimoit l'honneur sur toutes choses, il étoit affable à tout le monde, doux à l'égard de ses ennemis, & fidele à son Roi. Du moins il a paru tel dans toute sa vie. Il se mettoit au dessus des flatteries, & des applaudissemens populaires. Il ne s'en laissoit pas corrompre. Il suivoit volontiers les avis qu'on lui donnoit. Cependant il s'opiniâtroit dans ses resolutions, quand il avoit pris son parti. Il avoit de grandes qualitez pour la guerre, & pour le gouvernement.

Son visage étoit grave & majestueux. Il attiroit l'amour de ceux qui le voioient. Il avoit les yeux vifs, & la taille mediocre. Ses defauts venoient plûtôt de la Cour, & de la dépravation du siecle que de ses inclinations naturelles. Champigni & ses autres ennemis lui reprochoient après sa mort, qu'il n'avoit eu du succès dans ses expeditions que par la grande foiblesse de ses ennemis, & que quand les choses avoient changé, il n'avoit plus reüssi dans ses entreprises. Les personnes sages, & desinteressées disoient au contraire, qu'il s'étoit gouverné avec beaucoup de prudence en toutes choses, & qu'il avoit fait voir une addresse extreme en se servant d'une Armée composée de tant de nations dif-

1592. differentes: que depuis sa mort ces nations ne pouvoient plus s'accorder: qu'il avoit toûjours trouvé de grandes ressources pour les finances, & que jamais les troupes ne s'étoient mutinées pendant qu'il avoit été dans le païs: que si l'on avoit perdu quelques places, c'est parce qu'on l'avoit occupé aux guerres de France: & qu'enfin l'Espagne n'avoit pu remplacer la perte qu'elle avoit faite de ce grand Capitaine: que la discipline militaire étoit morte avec lui. Les peuples qu'il avoit gouvernez, le pleurerent, parce qu'en effet il les avoit traitez avec beaucoup de douceur & d'humanité.

1593. Le Duc de Parme étant mort l'Armée s'arrêta sur les frontieres de France, où elle s'empara de quelques châteaux, & de la ville de Noion. Quand le Roi d'Espagne sut cette mort, il crut qu'il devoit gagner les peuples, & les Seigneurs des Païs-bas en laissant les charges du gouvernement entre leurs mains. Il donna le titre de Gouverneur Général au Comte Pierre Ernest de Mansfeld, que l'age & l'éxperience rendoient venerable. Mais toute l'autorité du Conseil fut mise entre les mains du Comte de Fuentes, & d'Etienne Ibarra Espagnols. Le traité d'Arras vouloit que les finances fussent administrées par des gens du païs. Mais les Espagnols trouverent moien d'aneantir cet article par l'établissement d'un Conseil de guerre, qui peu à peu attira toutes les affaires à soi. Ce Conseil étoit rempli d'Es-

pagnols,

pagnols, dont le Comte de Fuentes, & 1593.
Ibarra étoient les chefs. Philippe leur commanda fort expressément de moderer la dépense, & de menager les deniers publics. Mais le mal étoit desormais sans remede. Il ordonna en même temps, que l'on fît de nouvelles levées pour renforcer l'Armée, & fit des remises pour cela, ce qui vint fort à propos; parceque les garnisons d'Anvers, de Bonne & de Rhinberg menaçoient hautement de se mutiner.

Le Comte de Fuentes proposa un jour d'abolir le cartel que l'on avoit fait entre les gens de guerre, sous prétexte que cela ne servoit qu'à rendre la guerre éternelle par la facilité que les ennemis trouvoient à l'entretenir. Il ajoûtoit que c'étoient des rebelles qu'il ne falloit pas épargner, & que l'on devoit même supprimer les contributions que l'on exigeoit de part & d'autre pour conserver le plat païs, que cela fourniroit des soldats, & que d'ailleurs les païsans étant obligez de s'armer pour se garantir des courses de l'ennemi ils feroient la guerre avec plus d'animosité: qu'après tout, le repos & la liberté de la campagne ne servoient qu'à fournir le moien de faire des courses, & que l'ennemi seroit obligé de se tenir chez lui, s'il ne trouvoit pas le moien de subsister dans ses expeditions. Plusieurs furent de son avis dans le Conseil. Cependant il y en eut qui representerent que le Duc d'Albe lui même avoit été obligé

1593. d'en venir à ces traitez, & qu'ainsi en les annullant on alloit jetter les affaires dans de grandes extremitez. L'avis du Comte de Fuentes prévalut, & le Comte de Mansfeld revoqua le cartel & abolit les contributions. Les Etats firent la même chose de leur côté par represailles, & firent une rude guerre. Les Ecclesiastiques & les Nobles se plaignirent hautement de cette affaire, parce qu'elle les ruïnoit sans ressource Les soldats desertoient publiquement, disans qu'ils ne vouloient pas être les victimes des bourreaux. Les Officiers ne disoient mot; mais les plaintes furent si fortes & si générales, que le Conseil fut obligé de remettre les choses dans l'état où elles étoient auparavant.

Durant l'Hyver le Comte Philippe de Nassau marcha dans le païs de Luxembourg avec de la cavallerie, & de l'infanterie pour en exiger des contributions. Il pensa surprendre S. Witt. Mais aiant manqué son coup il se contenta de piller le plat païs pendant quinze jours, après quoi sachant que les garnisons s'assembloient pour le chercher, il se retira avec ses troupes chargées de butin. Les païsans n'en furent pas plus heureux. Les nouvelles levées que l'on faisoit par ordre du Roi, acheverent de consumer ce que l'ennemi avoit laissé dans le païs.

Au commencement de l'année la Hollande fit connoître que l'on devoit penser à elle pour la delivrer de Gertrudenberg. On prépara ce qu'il falloit pour

pour en faire le siége. La ville est forte 1593.
par sa situation, & étoit pourvue alors d'une bonne garnison. Les eaux qui l'environnent, la rendent presque inaccessible. On crut qu'il falloit se hâter d'attaquer la place, pendant que l'ennemi étoit occupé avec ses troupes sur les frontieres de France. On fit investir la ville par la cavallerie, qui étoit dans le Brabant, & on ordonna à ceux qui la commandoient, d'empêcher sur toutes choses, qu'il n'entrât des convois dans la place. Le Prince Maurice amena son infanterie en batteau devant la ville. Gertrudenberg est entouré d'un grand lac, qui se forma l'an 1481. de l'inondation de la mer. Cela fit perir 72. villages en une nuit: la riviere de Dongue passe au côté droit de la ville, & se repand dans les campagnes voisines. On se servit de la levée pour faire les approches. Cependant l'on étoit fort exposé au feu d'un château, qui étoit bâti sur une autre levée de la Dongue. On se couvrit par ce moien de plusieurs gabions contre ce feu. Le Comte de Hohenlo entreprit de se rendre maître du chemin, qui est entre la ville & ce château. La chose étoit difficile. Cependant il en vint à bout, & força le château de se rendre. On emploia un mois à fortifier le camp, & à faire les approches avant que le Comte de Mansfeld se mit en état de secourir la ville. Il avoit envoié de la cavallerie à Turnhout en attendant la venuë des autres troupes. Mais

1593. le Prince Maurice la fit charger, & la dissipa, avant qu'elle fût toute assemblée.

Le Comte Charles de Mansfeld revenant de France avec ses troupes pensa être tué par ses soldats. Un Capitaine Espagnol fut condamné à la mort pour avoir violé une fille. Le regiment se souleva dans le dessein de lui sauver la vie, & parce que le Comte de Mansfeld voulut s'opposer à cette sedition, quelques soldats tirerent sur lui, & l'on pilla son bagage. Il fut obligé d'abandonner l'Armée, & de ramener quelques regimens pour grossir les troupes de son pere. Tout étant prêt on marcha avec douze mille hommes de pied, & trois mille chevaux. Les Généraux de cette Armée ne doutoient point du succès de leur entreprise, parce que le Prince Maurice n'avoit que cinq mille fantassins avec lui. Cependant étant arrivez ils trouverent beaucoup de difficultez. Les marais, les eaux & les fortifications du camp leur firent connoître qu'on ne pouvoit point forcer l'ennemi au combat, & que les guez impraticables ne permettoient point de forcer les quartiers.

Maurice avoit placé son Armée sur deux eminences. Il en occupoit une en personne à l'orient de la ville. Le Comte de Hohenlo étoit sur l'autre au couchant. Les troupes de chaque quartier étoient rangées comme dans une ville. On y voioit des rues & des marchez publics. Les deux camps étoient couverts de remparts bien garnis d'artillerie, & defendus par de

bons

bons fossez pleins d'eaux. Tous ces ouvrages étoient soûtenus par de bonnes digues fortifiées d'un double rang de pieux ferrez. On avoit fait deux ponts sur la Dongue pour la communication des deux camps. L'on avoit pratiqué d'ailleurs un chemin au travers du marais par des fascines, que l'on avoit couvertes de gason. Ce chemin étoit garni d'une double claie pleine de terre pour garentir des coups de la ville ceux qui travailloient aux approches. Le tout étoit fortifié de bons fossez & de forts, où l'on avoit mis du canon & des mousquetaires pour s'opposer aux sorties de l'ennemi. On avoit placé des chaussetrapes, & creusé des fosses d'espace en espace pour empêcher le chemin à la cavallerie. Les guez de la riviere étoient fermez de pieux enfoncez bien avant. Les batteaux qui étoient près de la ville étoient attachez pour ôter tout moien à la garnison de sortir. Les autres batteaux amenoient les provisions aux deux camps. 1593.

On augmenta la paie des soldats qui travailloient à tant d'ouvrages differens, & par là on épargna la dépense des pionniers qu'il eût fallu emploier à tous ces travaux, & dont on eût été embarrassé en cas d'attaque. Cela fournit le moien aux soldats de vivre grassement pendant ce siége, parce qu'ils gagnoient beaucoup. Toutes sortes de provisions abondoient à l'Armée. Le Comte de Mansfeld aiant reconnu le camp du Prince ne sut par où l'attaquer. Il fut dix jours en presence fort incommodé

159 . modé par les courses de la cavallerie de Breda. Il transporta enfin ses troupes du côté du Comte de Hohenlo pour tirer plus commodément ses vivres de Bois-le-Duc. Mais il trouva par tout les mêmes difficultez. Cependant le Prince avançoit toûjours ses approches, & perfectionnoit les travaux de son camp.

Ses soldats qui étoient en petit nombre pour tant d'ouvrages, commençans à se lasser de la fatigue continuelle, on pressa tant les Frisons d'envoier quelques troupes, qu'ils firent marcher quatre enseignes de gens de pied. Ils n'oserent en envoier davantage, parce que Verdugo étoit avec trois mille hommes sur leurs frontieres. Pendant tout cela il y eut quelques petits combats entre les deux Armées. Mais le Prince defendit à ses gens de sortir pour menager ses troupes, d'autant plus que le Comte de Mansfeld ne pouvoit attaquer son camp. Le canon battoit toûjours la ville, & démontoit celui des assiegez. La pluspart des maisons étoient percées. On s'attacha particulierement à un fort séparé de la ville, que l'on gardoit avec negligence, & dont la prise pouvoit resserrer la garnison. Quand on s'en fut approché, on jetta un pont de roseaux, par le moien duquel on monta sur le rempart. On en trouva les gardes endormies, que l'on tailla en pieces à la reserve de quelques uns, qui se sauverent dans la ville. Cela ne servit qu'à augmenter la confusion qui étoit déja par l'absence du Gouverneur,

qui

qui n'avoit pu y rentrer. On en avoit 1593.
nommé un autre à sa place. Mais celui-ci & plusieurs autres furent tuez successivement. Celui qui l'étoit alors, s'étoit dangereusement blessé contre une pierre en donnant quelque ordre pour repousser l'ennemi.

Le Prince intercepta des lettres du Comte de Mansfeld, par lesquelles il avertissoit les assiegez de tenir bon, pendant qu'il iroit tenter quelque diversion. Maurice envoia ces lettres dans la ville, qui voiant qu'elle ne pouvoit être secourue, fit sa capitulation. Le Prince accorda toutes les conditions avantageuses, que la garnison pouvoit souhaiter. Mais il ne voulut accorder aucun quartier aux traîtres, qui avoient vendu la ville en l'an 1588. On en donna la seigneurie à Maurice, & la garnison en sortit le 25. Juin avec l'épée au côté. Le Prince leur fit rendre leurs armes en sortant nonobstant la capitulation. Ils étoient environ six cens hommes, qui livrérent seize drapeaux. On trouva parmi eux trois de ces traîtres, dont on a parlé. Ils furent exécutez. Le Prince Frideric Henri en fut fait Gouverneur, & le sieur de Duywenvoorde en eut le commandement sous lui.

Le Comte de Mansfeld sachant la reddition de la place sentit bien qu'on ne manqueroit pas d'en rejetter la perte sur lui. Il ne savoit cependant à quoi se determiner pour sauver sa reputation. Il craignoit que Bois-le-Duc, qui étoit sans gar-

1593. garnison, & qui étoit portée à la mutinerie, ne changeât de parti. La garnison du fort de Crevecœur incommodoit étrangement cette ville, & plusieurs habitans parloient tout haut de s'accomoder avec les Etats. Mansfeld crut qu'il devoit tâcher de prendre ce fort. Le Prince Maurice prévint son dessein en jettant sa cavallerie dans l'île de Bommel. Peu de jours après le Prince arriva avec son infanterie. Il se posta entre le château, & le Comte de Mansfeld, & aiant dressé plusieurs batteries il foudroia le camp des ennemis, qui furent obligez de se retirer en confusion dans le païs de Cuyk. Maurice fit semblant de s'approcher de Bois-le-Duc, & par là il obligea Mansfeld d'abandonner tous ses desseins, puis qu'il étoit hors d'état de les executer. Les deux Généraux remarquant qu'il n'y avoit plus rien à faire dans ces quartiers, envoierent leurs troupes du côté de la Frise.

Steenwic & Coevorden avoient été pris l'année precedente par Maurice. Cela ôta tout moien de subsister à la ville de Groningue, qui ne tiroit des vivres que de la Westphalie par la Bourtang. Il n'y avoit qu'un chemin fort étroit pratiqué dans le marais. Le Comte Guillaume avoit souvent tâché de s'en rendre maître. Les mauvais temps l'en avoient empêché. L'Hyver étant fini, il sut que Verdugo s'étoit emparé de tous les détours de ce chemin. Il forma donc le dessein d'inonder la Bourtang pour rendre ce chemin impra-

pratiquable à l'ennemi. Mais il ne put 1593.
l'executer, parce que Verdugo fit des cour-
ses dans la Frise, auxquelles il fut obligé
de s'opposer. L'Eté se passa de la sorte
pendant le siége de Gertrudenberg. Dès
que la ville fut prise, on lui renvoia ses
troupes. Il s'en servit pour se rendre maî-
tre de quelques châteaux, qui étoient en-
tre la Bourtang, & Coevorden. Il jetta
cinq compagnies dans la Bourtang, où elles
prirent leur quartier d'hyver. Pour lui il
alla se poster avec le reste de ses troupes
derriere Groningue, sachant que l'on avoit
envoié du secours à Verdugo. Le Comte
Frederic de Herémberg attaqua Othmar-
sen, & la prit avec tous les châteaux dont
le Comte Guillaume s'étoit emparé. Après
tous ces bons succès il se joignit à Verdu-
go pour ruiner les fortifications que le
Comte avoit fait faire dans la Bourtang.
Mais il n'en peut venir à bout.

Cela les obligea de marcher droit au
Comte pour le combattre. Mais il se tint
dans son camp bien fortifié. Les ennemis
voiant qu'ils ne pouvoient ni le forcer,
ni l'attirer au combat, le quitterent pour
assieger Coevorden. La ville étant mu-
nie de toutes choses, Verdugo se con-
tenta de la bloquer pour l'affamer. Il tâ-
cha deplus de corrompre le Gouverneur,
nommé Ensem: ses tentatives furent inu-
tiles: les pluies de l'Automne incommo-
derent beaucoup les Espagnols, qui d'ail-
leurs manquoient de vivres. Le froid é-
tant survenu fort apre, les soldats fati-
guez

1593. guez de tant de miséres commencerent à deserter par troupes. Cela donna le courage aux assiegez de faire de vigoureuses sorties sur les ennemis. Verdugo fut obligé d'abandonner le siége, & le blocus. Ainsi finit la campagne de cette année. Quelques troupes nouvellement levées en Allemagne pour Verdugo furent battuës par des soldats du Prince Maurice, qui les rencontrerent.

Le Comte de Solms fit une course dans le païs de Vaes, parce que les habitans refusoient de paier les contributions. Il en amena beaucoup de butin, & de prisonniers. Le Comte Philippe courut le païs de Limbourg, dont il faillit de surprendre la capitale. Maurice ayant formé quelque dessein sur la ville de Bruges, les vents contraires, & le mauvais temps l'obligerent de se retirer sans avoir rien fait. Cependant les affaires se brouillerent étrangement dans les Païs-bas Espagnols. Les troupes se mutinerent faute de paiement, & aiant chassé leurs chefs ordinaires, se mirent à piller de toutes parts. Sept compagnies entr'autres, qui étoient en garnison à Rhinberg, dresserent un Conseil composé de vingt-un soldats, que l'on changeoit de temps en temps, pour les empêcher d'abuser de leur pouvoir. Ils exigerent des contributions des païs voisins avec tant d'ordre qu'ils toucherent près de cent mille florins en quatorze mois. Le Comte Herman de Berg traita avec eux à condition qu'on leur paieroit sur cette

somme,

somme, ce qui leur étoit du & qu'ils rendroient le surplus, au Gouverneur Général. Les Etats n'eurent point de ces sortes de seditions parmi leurs troupes. Mais une tempête furieuse leurs fit perdre cinquante vaisseaux dans le Vlie. 1593.

L'Archiduc Ernest qui venoit gouverner les Païs-bas au nom de Philippe, eut le chagrin en arrivant de voir perdre le reste de la Frise. Les affaires prenoient un mauvais train de tous côtez. Les entreprises de guerre furent malheureuses, les negociations de paix inutiles, & le gouvernement interieur fort embarrassé par le defaut d'argent, pendant que les Provinces-Unies étoient dans la prosperité. Cela ne servit qu'à affliger ce Prince, & qu'à precipiter sa mort, qui arriva l'année suivante. Les affaires qu'il avoit eües contre les Turcs, le manque de finances, & les gouttes, dont il étoit fort tourmenté, avoient retardé son voiage. Il vint enfin, & fut reçu avec beaucoup de joie. Il avoit acquis quelque reputation. Il étoit neantmoins d'un genie assez mediocre, & ne se gouvernoit que par les ordres qu'il recevoit, ou par les conseils qu'on lui donnoit. Philippe avoit eu dessein de le marier à sa fille Isabelle, esperant de la faire Reine de France par ses intrigues. Mais Henri IV. fit avorter tous ses desseins. 1594.

Ce Prince auparavant Roi de Navarre avoit été nourri dans la Religion Reformée. Cette Religion lui fut un grand obstacle dans le commencement de son Regne.

1594. gne. La plûspart des peuples ne le vouloient point reconnoître sous pretexte d'heresie. Cela lui causoit beaucoup d'embarras, & la peine augmentoit par les divers conseils qu'on lui donnoit. Il crut enfin qu'il devoit preferer son repos à toute autre chose. Ainsi après avoir balancé longtemps, il embrassa la Religion Romaine. Les Espagnols ne se laisserent point ébranler par ce changement. Ils continuerent la guerre contre lui. Cependant aiant mis Paris sous son obeïssance, les Provinces du Roiaume le reconnurent l'une après l'autre, préférans les douceurs de la paix à une guerre qui les ruïnoit depuis longtemps, & qui leur donnoit lieu de craindre que l'Espagne ne les envahît.

Le Duc de Maienne qui voioit que la Ligue s'affoiblissoit, se rendit à Bruxelle pour y solliciter du secours. Les Espagnols vouloient qu'on le retint prisonnier, par ce qu'il avoit été fort contraire à leurs desseins secrets. Mais l'Archiduc n'y voulut pas consentir, parce qu'il étoit venu sur sa parole, & qu'après tout cela n'eût servi qu'à ruïner toutes les affaires de Philippe en France. Charles de Mansfeld avoit pris la Capelle au Printemps de cette année ; & le Roi de France s'étoit rendu maître de Laon, ayant repoussé Mansfeld qui vouloit la secourir. Ainsi les affaires de Philippe étoient assez delabrées en France. Si on eût arrêté le Duc de Maienne, cela n'eût pas manqué d'obliger

la

la Ligue de s'accommoder avec Henri. 1594.
Les Etats avoient fourni quelque argent à ce Prince à condition qu'il porteroit la guerre dans les Païs-bas : mais quand on sut en Angleterre & en Hollande, que ce Prince avoit changé de Religion, les esprits furent aliénez de l'affection que l'on avoit eüe pour lui. On demeura toutefois dans l'ancienne union pour les interêts temporels, chacun gouvernant les affaires de la Religion dans son païs, comme il le trouvoit à propos.

Les Espagnols voiant que la guerre s'échauffoit de tous côtez, crurent qu'ils devoient rallentir l'ardeur de leurs ennemis en faisant répandre des propositions de paix, sans cesser d'augmenter secretement leurs troupes, afin de faire quelque coup d'eclat à l'arrivée de leur nouveau Gouverneur. Les Etats en aiant été avertis, firent aussi des levées en Allemagne, & tirerent d'Angleterre quatre mille hommes de pied & quelque cavallerie. Cette milice leur fut amenée malgré toutes les oppositions de l'Espagnol. L'Archiduc ne fut par si heureux. On ruïna un regiment que le Duc de Saxe Lauwembourg avoit levé pour l'Espagne. Le defaut d'argent l'empécha d'amasser d'autres soldats. Le Prince de Chimai avoit mis sur pied des Walons & des Flamans sous promesse qu'on les mettroit en garnison dans les villes. Quand ils virent qu'on les envoioit à Verdugo, il en deserta un grand nombre, & le reste perit de faim, & de maladie.

1594. die. Un regiment que Schwartzembourg avoit levé, fut défait près d'Aix-la-Chapelle. Ainsi les nouvelles levées des Espagnols ne leur servirent de rien. Leurs vieilles troupes continuerent à se mutiner. Tout cela leur fit perdre l'esperance de mettre une Armée de trente mille hommes en campagne, comme ils l'avoient projetté, & ne servit qu'à faire mépriser l'Archiduc dans le païs. Namur, l'Ile, & quelques autres villes refuserent les garnisons Espagnoles qu'on leur envoioit.

Le Prince Maurice avoit formé à l'entrée du Printemps deux entreprises sur Bois-le-Duc & sur Maestricht. La premiere échoüa par la chute d'une pierre, qui éveilla le corps-de-garde, lors que les troupes commençoient à entrer. La seconde manqua en partie par le defaut de courage de ceux qui devoient surprendre la place. Cela obligea Maurice de mener son Armée du côté de la Frise. Etant arrivé le Comte Guillaume le joignit avec ses troupes. Les nouvelles levées se rendirent aussi dans son camp. Il laissa le Comte de Hohenlo dans l'île de Bommel pour couvrir la Hollande & les autres Provinces. Verdugo avoit attaqué le château de Delfziel, d'abord sans bruit, & ensuite avec de grands cris pour épouvanter les soldats qui le gardoient. Il avoit trouvé le moien de poster des soldats en un lieu, d'où ils tiroient sur ceux du château. Mais il survint un vaisseau, qui les prit en flanc, & qui en tua un grand nombre. Ceux du château

repri-

reprirent vigueur, & ceux de Verdugo perdirent courage, si bien qu'il fut obligé d'abandonner son dessein. 1594.

Dans le même temps Groningue envoia des Deputez & des presens à l'Archiduc pour l'engager à les secourir. Maurice ne laissa pas de continuer son entreprise. Il partagea environ dix-huit mille hommes de pied qu'il avoit dans son Armée, en sept corps, dans les intervalles desquels il mit sa cavallerie. Il en laissa la plus forte troupe à l'arriere-garde. Il en usa ainsi, parce qu'il crut que ses picquiers ne manqueroient pas d'arrêter la cavallerie de Verdugo, qui faisoit sa principale force. Il mit quelques pieces d'artillerie à la tête de ses bataillons pour les fortifier en cas d'attaque, jugeant avec raison, que sa cavallerie prenant les ennemis en flanc, ne manqueroit pas de les battre. Il avoit mis le bagage & les chariots de munitions à la droite de l'Armée pour les couvrir dans la marche. Verdugo de son côté avoit mis ses troupes en bataille près des forts, où il les avoit tenues pendant l'hyver.

Le Prince étoit en suspens sur le parti qu'il devoit prendre: Il pensoit quelquefois à attaquer Verdugo dans son camp. Mais il croioit qu'il feroit mieux d'aller droit à Coevorden pour secourir la place en pratiquant un chemin au travers des marais. Pendant qu'il étoit occupé à déliberer, Verdugo considerant que ses troupes avoient beaucoup souffert, décampa à la sourdine,

1594. & renvoïa de nuit ses vieux regimens du côté d'Oldenzeel, où il prit son poste. Il les païa du butin qu'il leur permit de faire sur les frontieres d'Allemagne. Il envoia quelques soldats à Linguen, qui tenoit encore pour son maître, pour empêcher le peuple de se soulever. Quand le jour fut venu & que l'on s'apperçut de la retraite des Espagnols, on se rejoüit avec ceux de Coevorden de leur délivrance, aprés quoi on continua le dessein formé sur Groningue.

Il y avoit bien des gens en Frise, qui ne souhaitoient pas la réduction de Groningue, parce que la situation avantageuse de cette ville pouvoit attirer tout le negoce chez elle. Cependant on se mit en état de l'assieger. On envoia par mer le canon & les munitions necessaires pour cette entreprise. On mit la cavalierie à Steenwik, à Coevorden & dans la Bourtang pour garder ces passages, & on posta quelques troupes à Zurphen. Le Prince étant arrivé prés de la ville avec le Comte Guillaume, qui commandoit l'Armée avec lui, sans que cela causât aucune jalousie entr'eux, on partagea les quartiers, & on plaça l'Armée dans l'endroit où cette place semble tourner le dos à la Frise. C'étoit le côté le mieux fortifié. Groningue est une ville ancienne, puissante & jalouse de sa liberté. Elle étoit toujours demeurée attachée à l'Espagne durant les troubles des Païs-bas. Il y avoit eu quelques differens entre la Noblesse & la bourgeoisie. Mais on les avoit pacifiez. Les

Espa-

Espagnols même s'étoient servis de cette 1594.
occasion pour engager cette ville dans leur parti. La Réformation s'y étoit établie. Mais la haine s'étoit tellement échauffée entre les deux Religions, que les Catholiques Romains s'étoient rendus les maîtres. Cependant les habitans ne voulurent jamais recevoir de garnison, de peur que cela ne leur fît perdre leur liberté, dont ils étoient fort jaloux. Ils permirent seulement de lever trois mille hommes pour être emploiez à la defense du païs aux dépens du Roi. Ils en logerent neuf cens dans les fauxbourgs. Du reste la ville ne manquoit ni de vivres, ni de canons, ni de munitions de guerre.

L'Armée étoit logée assez loin de la ville pour être à couvert du canon & des sorties. Il y a dans le même endroit une plaine d'un assez bon fonds, qui s'étend entre la Horne & la Scurendipe, deux petites rivieres qui remplissent les fossez de la ville. Le Prince n'aiant pas tout-à-fair autant de troupes, qu'il en falloit pour enfermer toute la ville, se servit de ces deux rivieres tant contre la ville, que contre les secours qui pourroient venir de dehors. Il fit creuser des canaux pour conduire commodément son artillerie par tout. Il se rendit maître de plusieurs châteaux, qui incommodoient son camp. Ses soldats attaquerent Adoardezyl si vigoureusement, qu'ils le prirent de force, & firent main basse sur la garnison. Ils n'attendirent pas même le signal de l'assaut, parce qu'ils vouloient vanger la mort de leurs com-

1594. compagnons, qui y avoient été tuez il y avoit un an. Depuis que ce château fut pris, les vivres vinrent en abondance dans le camp. Les habitans d'Emden y en aportoient: les menaces de Verdugo les empecherent de continuer à le faire.

Les assiegez firent d'abord quelques sorties heureuses. Ils en furent empêchez dans la suite par les travaux du camp. On conduisit deux mines vers une des portes pour presser le siege. On dressa plusieurs batteries, dont on foudroioit la ville sans relâche. Quand on eût achevé de dresser un cavalier, on y planta du canon pour battre en ruïne. Les assiegez en étoient fort incommodez. On intercepta des lettres, par lequelles ils avertissoient Verdugo, qu'ils manquoient de poudres. Le Prince les fit sommer de se rendre, puis qu'on ne pouvoit les secourir, & qu'ils n'étoient pas en état de se défendre. Ils répondirent assez fierement à cette sommation. Cependant il y avoit de grandes dissensions entre les bourgeois. Le menu peuple avoit fait donner toute l'autorité aux Magistrats pendant le siege. Cela les avoit obligez d'envoier demander du secours à Bruxelle. Mais on n'eut pas beaucoup d'égard pour leur demande. C'est ce qui avoit donné lieu à des conferences avant que le siege fût formé. Elles furent interrompues par le siege.

On les renoüa tantôt pour l'échange des prisonniers, tantôt pour la sepulture des morts. On fit même une tréve de quelques

ques jours. Les bourgeois demanderent 1604. qu'on la continuât jusqu'au retour des Deputez, que l'on avoit envoiez à Bruxelles. Le Prince leur refusa cet article. Le Commandant des soldats, qui avoit été Bourguemaistre, s'opposoit de toute sa force au traité. Il étoit secondé en cela par les Jesuites, qui avoient attiré le menu peuple dans leur parti. Ils menacerent même ceux qui viendroient dans la ville de la part de l'ennemi. Cependant les assiégeans continuoient de travailler à leurs mines, ce qui causoit beaucoup de fraïeur dans la ville. On y jettoit quantité de grenades, & de pots à feu, & lors que l'on travailloit à éteindre l'embrasement, on couroit risque d'être brulé, ou mis en pieces par le canon. Cela mit la ville dans un si grand desordre, que toutes les ruës retentissoient de plaintes, & de gemissemens. Les Ecclesiastiques, & les partisans d'Espagne vouloient à toute force que l'on fît entrer dans la ville la garnison, qui étoit dans les fauxbourgs. Mais les autres habitans s'y opposoient. Les choses furent poussées si avant, que cela mit de la division entre ces deux partis: la crainte de l'ennemi appaisa le tumulte, & obligea tout le monde de penser à se défendre.

La mine étant prête sous le grand bastion, qui étoit entre le fossé, & les assiegeans, le Prince fit semblant de donner un assaut à ce bastion. Ceux qui étoient chargez de le défendre, s'y étant rendus, on mit le feu à la mine, qui enleva tout

le bastion, & tous les soldats qui étoient dessus. Elle fit une si grande ouverture à la muraille, que dans la fraieur où se trouva la ville, on monta en effet à l'assaut. Quelques Ecossois entreprirent d'entrer par là dans la ville. Mais ceux qui échapperent de la mine, rompirent le pont de communication en se sauvant. Ainsi tout ce que l'on pût faire, fut de se loger sur le bastion. Les soldats voulant à toute force, qu'on les envoiât à l'assaut, & repondant du succès, on aima mieux recevoir la ville à capituler. Ainsi l'on reçut ses Deputez dans le camp pour traiter de sa reddition. Après quelques contestations sur les articles, l'on admit la ville dans l'union, comme les autres qui y étoint déja, & on lui accorda les mêmes privileges qu'aux villes capitales. Le Comte Guillaume Louïs en fut fait Gouverneur aux mêmes conditions que de la Frise. On y laissa une garnison pour accoutumer les bourgeois au nouveau gouvernement. Les soldats en sortirent avec leurs armes & leur bagage. La Religion Reformée y fut établie, & on y defendit la Romaine, laissant d'ailleurs la liberté de conscience à tout le monde. Pour ce qui est des differens de la ville avec la Noblesse de la campagne, on en remit la décision aux Etats Generaux.

Dans le même tems à peu près Hart & Comans se rendirent à la Haie sous pretexte d'accommoder les démelez de la Princesse de Chimai avec son mari.

ri. Ils firent quelques propositions de paix en passant. Ils rendirent même des lettres de l'Archiduc Ernest aux Etats, par lesquelles il les exhortoit à la paix après une funeste guerre de vingt-cinq ans. Les Etats répondirent avec beaucoup d'honeteté à ces lettres. Mais ils firent voir que les Espagnols étoient les seules causes de cette funeste guerre : qu'ils n'y étoient entrez que malgré eux pour la défense de leurs droits essentiels, & de leur Religion : que l'Empereur avoit reconnu la justice de leur cause, pour laquelle même l'Archiduc Matthias son frere avoit combattu : qu'ils avoient été obligez de contracter diverses alliances pour se soutenir contre les Espagnols, & qu'ils ne pouvoient traiter sans leur consentement : que de plus il paroissoit visiblement, que Philippe les haïssoit toujours également, & qu'ainsi l'on ne pouvoit esperer aucun accommodement avec lui. A quoi ils ajoutoient que ce Prince ne vouloit pas jurer lui même la paix ; & qu'il en donnoit seulement la commission aux Gouverneurs particuliers de ses Etats, que d'ailleurs l'Eglise Romaine se croioit dispensée de garder la foi aux heretiques. 1594.

Le peuple aiant remarqué que ces propositions de paix ne servoient qu'à couvrir des conjurations secretes contre Maurice, ne voulut pas ouïr parler de paix. L'Espagne avoit suborné des assassins contre ce jeune Prince. On en découvrit deux dans le temps que l'on faisoit ces propositions.

1594. Un Prêtre de Namur, & un soldat deserteur furent arrêtez sur quelques soupçons, que l'on eut contr'eux. La crainte d'être appliquez à la question les obligea d'avoüer que l'on en vouloit à Maurice, à son frere, à plusieurs personnes considerables de la Republique, au nommé Leonin, & au Seigneur de Sainte Aldegonde. Celui-ci étoit accusé d'avoir porté le Duc de Parme en secret à former des desseins préjudiciables au Roi. Les deux assassins se nommoient Renichon & du Four, suscitez par le Comte de Fuentes, Ibarra, Stanlei, la Motte, Barlaimont & d'Assonville, que l'on regardoit déja comme auteur de la mort du feu Prince d'Orange.

Les prisonniers interrogez confirmerent les soupçons que l'on avoit à cet égard. Ils les fortifierent même après qu'on leur eût prononcé leur sentence de mort. Le bruit se répandit que Rénichon avoit promesse de l'Archiduc Ernest d'être bien recompensé, & que ce Prince avoit dit à du Four, que s'il tuoit le tyran, il iroit tout droit en Paradis. Cela donna lieu de dire que l'Archiduc avoit humé l'air d'Espagne. Mais Hart & Comans, qui étoient en Hollande en ce temps-la, soutinrent que ce que l'on disoit de l'Archiduc, étoit faux. Ils ajouterent même de Barlaimont, qu'il étoit prêt de venir refuter cette calomnie sur les lieux, si l'on vouloit lui donner un saufconduit, & des otages pour la sureté de sa personne. On lui

lui répondit qu'on lui accordoit sa demande à condition qu'il souffriroit la peine dûe du crime, s'il en étoit convaincu. Il refusa de comparoître à cette condition. 1594.

Dans le même temps Louïs Lopez Portugais, Juif d'extraction & Medecin, fut accusé, & convaincu d'avoir voulu empoisonner la Reine d'Angleterre, sous l'espoir de cinquante mille ducats de recompense. On lui fit expier son crime par le supplice. Christofle Morus, le Comte de Fuentes, & Ibarra furent accusez d'être les auteurs de cet empoisonnement. La Reine se contenta de le marquer ainsi dans ses lettres à l'Archiduc. Mais elle en chargea les Jesuïtes, & demanda qu'on lui mît entre les mains ceux qu'elle nomma pour les faire punir. On parla de plusieurs entreprises semblables. Mais rien n'approcha de celle de Jean Chatel contre le Roi de France, poussé à cela par les Jesuïtes. Ce jeune homme voulut poignarder Henri. Il manqua son coup & ne le frappa qu'à la bouche, par ce qu'il se baissoit pour saluer quelqu'un dans le temps qu'il le voulut assassiner. Le criminel fut rigoureusement puni de cet horrible attentat. Le Parlement envelopa les Jesuïtes dans son Arrêt, & les bannit du Roiaume à perpetuité. On fit raser la maison du pere de ce malheureux, & on y érigea une pyramide, sur laquelle cet Arrêt étoit gravé. Les Jesuïtes ont eu l'addresse du depuis, de faire ôter

1594. cette pyramide pour abolir la memoire de leur crime. Mais les Histoires en ont tant parlé, que le monde en est suffisamment instruit.

L'Empereur ne se rebutta pas du refus que les Etats avoient fait de prêter l'oreille aux propositions de paix. Il fit assembler une Diéte à Ratisbonne, dans laquelle il fut parlé de cette affaire. On y resolut de déclarer la guerre à ceux qui refuseroient de faire la paix. Cela n'empecha pas les Etats de continuer la guerre. Ils savoient que le Turc étoit sur le point d'envahir la Hongrie, & qu'ainsi l'Empereur ne seroit pas en état de rien entreprendre contr'eux.

Le Roi d'Ecosse aiant invité les Etats de vouloir être les parreins de son fils ainé avec les Rois de France & de Dannemark, & la Reine d'Angleterre, ils envoierent une Ambassade solemnelle en Ecosse avec de magnifiques presens pour l'enfant, qui fut nommé Henri-Frideric. Cela donna lieu à renouveller les anciens traitez entre les deux païs, tels qu'ils avoient été de tout temps. Mais ils ne purent disposer le Dannemark, ni l'Allemagne à s'unir avec eux dans la guerre presente. On croioit que les Ecossois y entreroient, parce que les Espagnols avoient excité de grands troubles parmi eux par le moien des Prêtres & des Moines. Mais l'Espagne étoit encore trop redoutable pour oser la choquer. Brederode & ses collegues dans l'Ambassade, passans par l'Angleterre pour retour-

retourner chez eux, eurent de grands entretiens avec la Reine sur le sujet de leurs affaires communes. Cette Princesse leur fit connoître qu'elle avoit conçu quelque jalousie des presens qu'ils avoient faits au Roi d'Ecosse, & les pressa de restituer une partie de l'argent qu'elle avoit prêté aux Etats. On satisfit à ses plaintes d'une maniere si pleine d'honeteté, que les affaires en demeurerent où elles étoient. Les Etats même pour la contenter promirent de lui faire conter quelque argent, & de joindre leur flotte à la sienne pour attaquer les Espagnols qui se tenoient sur les côtes de la basse Bretagne. La chose fut executée, & on les chassa de la plupart des ports qu'ils avoient occupez. 1594.

Après la prise de Groningue les Generaux, & les troupes chercherent à se reposer. Dusenval Ambassadeur de France pressoit les Etats de faire quelque entreprise utile à son maître. On lui promit d'envoier des troupes pour renforcer l'Armée du Roi. A Bruxelle on appaisa les Espagnols mutinez, en leur paiant quelque argent, & en même temps on les conduisit au siege de Cambrai sous le commandement du Prince de Chimai. Cette ville, qui avoit été prise par le Duc d'Anjou, étoit gardée par Balagni sous la protection de la France, & il s'en faisoit nommer Prince. La garnison qu'il y tenoit, levoit des contributions de tous côtez, & fatiguoit étrangement les Païs-bas. Les Espagnols entreprirent ce siege sans vivres & sans

1594. sans munitions. Cela fit qu'ils se contenterent d'abord de la bloquer. Cependant la garnison continuoit ses courses ordinaires, & porta enfin les choses si loin qu'elle n'épargnoit pas même les frontieres de France.

Henri de Bourbon étant enfin paisible possesseur du Roiaume, crut qu'il devoit se vanger de l'Espagne. Il lui déclara donc la guerre, & somma les habitans de l'Artois & du Hainaut de chasser les troupes Espagnoles de leur païs sous peine de voir porter la guerre chez eux. Philippe de son côté ordonna par son Edit à tous ses sujets de poursuivre le Prince de Bearn soi disant Roi de France, comme étant l'ennemi declaré de la Religion Romaine, dont il sembloit faire profession. Henri chargea le Duc de Bouïllon, qui venoit d'épouser Elizabeth de Nassau sœur de Maurice, de porter la guerre dans les païs Espagnols. Il le fit donc marcher dans le Luxembourg, pour couper le chemin aux troupes que Philippe faisoit venir d'Italie.

Les Etats envoierent vingt-cinq ou trente enseignes d'Infanterie sous la conduite du Comte Philippe pour joindre le Duc de Bouïllon. Philippe sachant que Charles de Mansfeld l'attendoit avec quatre mille Suisses, demanda quelque cavallerie. Il passa la Moselle & conduisit ses troupes par les frontieres du Païs Messin. Lors qu'il eut joint les François, il renvoia sa cavallerie en Hollande. Ce voiage ne servit qu'à cor-

corrompre les soldats, qui se façonnerent 1594
au pillage, qu'ils ne connoissoient point avant cela. Le Duc de Boüillon ne put rien faire faute de troupes suffisantes. Il fut obligé de se rendre auprès du Roi pour en demander. Mais insensiblement on tomba dans l'automne.

Les Espagnols recommencerent encore à se mutiner. Les Italiens suivirent leur exemple pour obtenir de l'argent aussi bien qu'eux. Les Commandans appuierent les plaintes des soldats, parce qu'ils étoient mal-satisfaits du Conseil depuis la mort du Duc de Parme. Ils s'emparerent de la ville de Sichem dans le Brabant, d'où ils firent des courses, & ranşonnerent toute la campagne jusques à Bruxelle. Toutes sortes de soldats se joignoient à eux pour butiner. Ils appelloient le grand drapeau de leur faction *la République*, & y avoient fait peindre un essain d'abeilles conduites par leur Roi. Les Etats fomenterent cette sedition autant qu'ils purent pour se garentir d'insulte pendant l'hyver. Voiant d'ailleurs que les Provinces Espagnoles étoient ravagées par les François, & par les soldats mutinez, ils cesserent d'y mener des provisions, & ne permirent ensuite d'y en porter que sous de grands impôts, dont ils accrurent leurs finances. Les mutinez aiant envoié des Deputez au Prince Maurice, on conclut un traité avec eux, & on leur laissa gouverner leurs affaires à leur mode.

Les nouvelles de la mutinerie des Ita-

1594. liens furent diversement reçûes à Bruxelles. Quelques uns étoient d'avis dans le Conseil d'éteindre au plûtôt cette sedition. D'autres vouloient que l'on en fît un exemple pour prevenir de pareilles revoltes. Les plus moderez du Conseil ne pouvoient souffrir que ces mutinez n'eussent pas voulu ouïr parler d'accommodement. Ces troupes savoient fort bien que l'on prenoit de facheuses resolutions contr'elles. On fit marcher les Espagnols pour les reduire à la raison, parce que l'on fut averti qu'elles manquoient de vivres & de munitions. Il y eut quelques combats entr'eux, dans lesquels il y eut du sang répandu. Mais quand on vit que les Espagnols faisoient la guerre aux Italiens pour une rebellion, dans laquelle leur exemple les avoit entrainez, on changea de sentiment. Les Italiens demanderent du secours à la France, qui les renvoia à Maurice, avec lequel ils firent une treve, comme l'on a dit. Cependant aiant perdu quelques uns de leurs châteaux, ils sortirent une nuit de Sichem & se retirerent dans des lieux, où ils étoient couverts des villes de Bois-le-Duc, Breda, Heusden, & Gertrudenberg, où ils pouvoient se refugier, en cas que les Espagnols vinssent les attaquer. On leur fournissoit des vivres & des munitions de guerre comme à des Alliez; on leur prêta même du canon, & on leur donna quelque cavalerie pour faciliter leurs courses. Ainsi ces soldats firent une espece de tiers parti dans les

Païs-

Païs-bas. L'Archiduc leur fit offrir une 1594.
amnistie avec une partie de ce qui leur étoit dû. Mais ils apprirent par des lettres interceptées, que l'on ne pensoit qu'à les surprendre pour les punir. Ils rejetterent donc ces propositions qu'on leur faisoit de la part de l'Archiduc & du Conseil.

Les affaires de Philippe n'étoient pas plus heureuses dans les autres endroits du païs. La disette obligea de grandes troupes d'abandonner le camp de Verdugo. Les soldats de Dunquerque, de St. Amant & de la Capelle refuserent d'obeïr aux ordres de Bruxelle. Les Espagnols qui s'étoient rebellez contre Charles de Mansfeld, recommencerent à se mutiner. Les finances étoient depuis long-temps dans un si grand desordre, qu'on ne pouvoit païer les troupes, & d'ailleurs le peu de vigueur de l'Archiduc l'empechoit de remedier aux moindres accidens. Le retardement de la flotte des Indes causoit beaucoup d'embarras. Les Anglois avoient pillé Fernambouc dans l'Amerique meridionale, & avoient fait un grand butin dans cette capitale du Bresil. Les soldats du blocus de Cambrai souffroient étrangement du froid, & de la disette des vivres. Verdugo eut quelque petit succès. Il pilla quelques villages pendant la gelée. Mais il perdit plusieurs soldats au degel. Ainsi les courses furent arrêtées, & d'ailleurs la cavallerie qui étoit revenue de Luxembourg les resserra.

Les Provinces-Unies furent fort incom-

1594 commodées par les inondations. Les rivieres qui étoient fort enflées, quand la gelée vint, se deborderent avec impetuosité au dégel. Elles rompirent des digues & engloutirent un grand nombre d'hommes & de bestiaux. Mais sur la fin de l'an-[illegible] le peuple fut fort attentif à la décision d'un grand procez. Arnout Dorp autrefois Gouverneur de Ziriczée avoit trouvé le moien de s'insinuer dans l'esprit du feu Prince d'Orange par la facilité qu'il avoit à bien écrire & à bien parler. On l'appelloit le riche Dorp, parce que l'on croioit qu'il avoit acquis de grands biens. Cependant il n'en étoit rien, comme cela se vit après la mort du Prince. Le nommé Menin nouvellement revenu de l'Ambassade de Dannemarc lui apprit que les Etats avoient fait un traité secret avec le Roi. Peu de temps après l'Archiduc envoia une Ambassade vers ce Prince pour lui proposer une ligue, & pour lui demander d'empecher le commerce du Nort aux Etats. Dans les conferences les Ambassadeurs reprocherent aux Ministres de Dannemarc le traité secret du Roi avec les Etats. On s'enquit fort soigneusement, d'ou l'Archiduc pouvoit avoir été instruit du fait. On trouva enfin qu'il l'avoit sû par le moien de Dorp. Cela le fit soupçonner d'avoir d'autres commerces avec les Espagnols. On se saisit de tous ses papiers, & l'on y trouva le projet d'une lettre, par laquelle il proposoit à l'Archiduc de venir deguisé à la Haie, disant

que

que se decouvrant tout d'un coup au peuple, on verroit qu'il avoit de l'affection pour eux, & qu'il n'avoit point de part à la guerre. Il ajoutoit qu'il y avoit des gens portez d'inclination pour Philippe, qui prendroient soin de faire voir au peuple, que l'on n'avoit rien à crrindre de son arrivée, & qu'il falloit travailler à une bonne paix, que cela pourroit disposer les esprits à s'accommoder. 1594.

Dorp soutint toujours devant ses Juges, que cette lettre n'étoit qu'un jeu d'esprit. Il le soutint même avec tant de fermeté, qu'enfin les esprits commencerent à s'appaiser. On le mit donc en prison sous caution, & quelque temps aprés on le mit en pleine liberté. Menin qui avoit été dans la Cour de Justice de Hollande, & qui ensuite étant devenu Bourguemaistre de Dort s'étoit avancé dans le Gouvernement, fut privé de son emploi ; & pour lui donner quelque occupation utile, qui pût fixer son inquiétude naturelle, on lui donna charge d'écrire l'Histoire du païs, & on lui regla une pension pour cela.

1595. Au commencement de cette année l'Archiduc assembla un grand Conseil à Bruxelle, dont on se promettoit beaucoup. Mais quand on vit que l'on n'y appelloit point les Etats, on vit bien que l'on ne pensoit pas à remedier aux maux publics. On y invita les Ecclesiastiques, & les Nobles, & on laissa les bourgeois. L'Archiduc y fit un grand discours, dans lequel il expliqua combien il s'étoit donné

de

1595. de peine pour retablir l'union & la concorde par tout sans y avoir pu reüssir. Il conclut en demandant les bons avis de l'Assemblée. Le Duc d'Arschot, qui tenoit le premier rang entre les Nobles, representa que la Nation avoit toujours été fort affectionnée à ses Princes, que cependant le païs étoit entierement gouverné par des étrangers: que c'étoit là le principe du desordre où étoient les affaires: que les ennemis refusoient de faire la paix, parce qu'on la leur demandoit, au lieu que c'étoit à eux à la recevoir: qu'il falloit pourtant faire la paix avec la France, ou avec les Etats: que si l'on vouloit se jetter sur eux pour se vanger des dommages qu'ils avoient causez, il ne falloit pas embrasser tant de choses à la fois, comme d'engloutir la France & les Provinces-Unies: que si les François & les Etats refusoient la paix, ce n'étoit pas pour avoir le plaisir de ruïner leurs voisins, mais parce qu'ils haïssoient ces soldats étrangers, dont l'humeur arrogante est insupportable: que l'on donnoit à des étrangers le pouvoir de gouverner le païs, & de le piller: que si l'on continuoit à conduire les affaires, comme l'on avoit fait jusques-là, on seroit enfin contraint de prendre des resolutions, que la necessité rendroit excusables devant Dieu, devant les hommes, & devant le Roi lui même.

Tous ceux du païs applaudirent beaucoup à ce discours. Mais les Espagnols en

en murmurerent hautement. Le Comte de 1595.
Fuentes ne s'étoit pas trouvé à l'Assemblée pour ne pas voir le Duc d'Arschot au dessus de lui. Il est certain que ce Seigneur avoit toujours fait paroître beaucoup de fermeté dans toutes les affaires. Il avoit toujours été fort fidele au Roi. Mais il n'avoit jamais épargné ses Ministres avares & ambitieux, qui gâtoient tout. La haine du peuple contre les Espagnols s'accrut, lors qu'il vit qu'ils se jouoient des malheurs de la patrie. Le Comte de Fuentes ne songeoit qu'à ses plaisirs, & à dormir à son aise. Il pensa même un jour être tué pour un commerce d'adultere, dans lequel on le surprit. Ibarra étoit d'un orgueil insupportable. Le Comte Charles de Mansfeld avoit voulu le tuer, parce qu'il ne pouvoit souffrir son insolence. Tous les autres chargeoient les gens du païs envers le Roi d'être causes de tous les mauvais succès. Pour Tassis il avoit toujours fait connoitre que l'on devoit gagner les Seigneurs du païs par des manieres honnêtes, en prenant soin neantmoins de laisser les finances entre les mains des Espagnols, par ce que cela les rendoit maîtres des affaires. Ainsi tout le monde étoit du sentiment du Duc d'Arschot excepté les Espagnols.

L'Archiduc aiant ouï le discours de ce Seigneur, repondit froidement qu'il rendroit conte au Roi de cette Assemblée, qu'il attendroit ses ordres, & que cependant il lui feroit entendre le plus adroitement

1595. ment qu'il pourroit, combien il étoit necessaire de retablir la concorde entre ceux qui étoient emploiez aux affaires. Ces paroles donnerent de grandes espérances. Cependant elles ne remedierent pas aux miseres publiques. Pendant cela le Duc de Bouillon s'étoit rendu maître des petites villes du Luxembourg; [illegible] aiant battu quatre compagnies de cavalerie du Comte Philippe, on s'en vangea dans un grand combat, où le Duc de Bouillon eut tout l'avantage.

Huy est une ville du païs de Liege, [illegible] sez petite par elle même, mais importante par sa situation. Elle est partagée par la Meuse, que l'on y passe sur un pont bien bâti. Il y a une petite élevation près de la riviere, sur laquelle est un château, qui défend la ville. La place appartient à l'Evêque de Liége, qui n'y tenoit alors qu'une fort petite garnison, parce qu'il ne craignoit rien. On avoit même negligé les fortifications du château. Heraugiere Gouverneur de Breda fit une entreprise sur cette forteresse. Il trouva moien de cacher trente soldats dans une des maisons qui étoient près du château, & dont il avoit engagé le maître dans son dessein. Il se servit de cette maison pour entrer de nuit dans le château par une fenêtre, à laquelle on monta par le moien de quelques échelles. D'abord que l'on fut entré, l'on fit beaucoup de bruit pour épouvanter la garnison. On la prit & on l'enchaîna, & à la pointe du jour Heraugiere se presenta devant

vant la ville avec six cens chevaux, & quinze cens hommes de pied. Les habitans voiant tant de troupes à leurs portes, & sachant d'ailleurs que le château étoit pris, firent leur capitulation & se rendirent. 1595.

Heraugiere mit garnison dans la ville & dans le château, & envoia ensuite sa cavallerie sur le plat païs. Il fit demander des contributions dans tous les lieux qui appartenoient aux Espagnols. L'Electeur de Cologne, qui étoit Evêque de Liege, fit redemander cette place aux Etats, disant qu'il n'étoit point en guerre avec eux. Les Etats répondirent que leurs troupes ne s'en étoient pas emparées pour causer aucune incommodité à l'Evêque, ni au païs de Liege, mais seulement pour faire la guerre aux Espagnols, qu'au reste ils la lui rendroient, dès que la guerre seroit finie, & qu'il ne pouvoit pas trouver mauvais qu'ils eussent fait une chose, laquelle il permettoit à leur ennemi dans son païs de Cologne. L'Evêque leur fit offrir des conditions assez avantageuses sur le sujet de cette place. Mais ils rejetterent ses propositions, par ce qu'elle leur étoit fort commode pour joindre leurs troupes aux François.

Quand il vit que l'on ne vouloit point accepter ses offres, il leva des troupes, auxquelles il joignit quinze cens hommes de pied, & sept ou huit cens chevaux commandez par la Motte. Il leur donna quinze pieces de canon, & fit assieger la place.

1595. place. Les Espagnols lui offrirent du secours, par ce que cette ville entre les mains des Etats les incommodoit beaucoup. On se rendit bientôt maître de la ville, qui ne vaut rien. Le château ne resista pas longtemps, parce que la garnison avoit negligé de s'emparer d'une eminence, qui commandoit la forteresse. On y dressa une batterie, qui ruina d'abord toutes les défenses. On fit faire des sappes & des mines pour hâter le siége. Heraugiere se voiant pressé si vivement, fit sa capitulation, & rendit la place, parce que le débordement des rivieres empechoit de le secourir. Il s'excusa sur ce que le Duc de Bouillon ne l'avoit point secouru, & que les Italiens lui avoient manqué. Il traita avec les Espagnols, qui garderent exactement la capitulation, & qui empecherent même que les Liégeois ne pillassent la garnison qui sortoit.

L'Evêque ne se contenta point de faire punir ceux qui avoient favorisé l'entreprise de Heraugiere. Il ôta aux habitans tous leurs privileges sous pretexte qu'ils lui avoient manqué de fidelité. Il fit de grandes plaintes contre Heraugiere, & envoia la copie d'une de ses lettres, dans laquelle il parloit des Etats avec peu de respect. Mais le Prince Maurice assoupit cette affaire. La place ne fut que six semaines entre les mains des Etats. Les Espagnols y mirent garnison en attendant le remboursement des frais du siege. Philippe par une generosité affectée publia qu'il

qu'il ne prétendoit pas dépouiller l'Evê- 1595.
que de son bien, & que bien loin de lui ôter quelque chose il augmenteroit plûtôt son domaine. Une partie de la cavallerie de Heraugiere fut battue à son retour, par ce qu'elle s'étoit chargée d'un trop grand butin. Il y eut aussi quelques troupes d'Overyssel, qui furent défaites dans leurs courses sur les terres de Munster.

Le Roi de France voulant faire une puissante diversion, jetta une Armée considerable en Bourgogne sous le Duc de Bouillon. D'abord les petites villes se rendirent, & les nouveaux soldats que l'on venoit de lever, furent battus. Cependant Philippe ne dégarnit point les Païs-bas. Le Conétable de Castille Gouverneur du Milanois se rendit dans la Franche-Comté avec les garnisons de son département, & se posta sur la Saone en attendant de plus grandes troupes, qui devoient venir d'Allemagne & de Naples. De cette maniere il laissa refroidir l'ardeur des François. Pendant cela l'Archiduc Ernest, qui s'étoit déja trouvé mal sur la fin de l'année derniere, tomba dans une maladie mortelle. Il conçut un si grand chagrin de ce que ses ennemis l'avoient mis mal dans l'esprit du Roi, & de ce que les Espagnols & les gens du païs même le méprisoient, qu'il en mourut après avoir perdu beaucoup de sang. Sa mort, comme celle de tous les Princes, fut soupçonnée de poison. Elle ne causa aucun changement dans les affaires. On trouva, après qu'on l'eût ou-

vert,

1595. vert, qu'il étoit mort de la pierre, & d'un ver vivant, qui avoit rongé l'un de ses reins.

Le gouvernement du païs fut donné au Conseil d'Etat. Mais le Comte de Fuentes gouvernoit toutes les affaires comme Président. L'Archiduc l'avoit réglé ainsi avant sa mort. Le Roi confirma la chose. Ce Comte s'acquitta fort bien de sa commission. Cependant les Grands du païs eurent du chagrin de l'en voir revêtu. Ils se plaignoient de ce qu'ils étoient gouvernez par des étrangers, qui leur faisoient mille indignitez que des personnes de leur rang ne pouvoient souffrir. Ces plaintes ne servirent qu'à irriter les Espagnols contre eux. Ils se defirent de Charles de Mansfeld, qu'ils redoutoient, en lui donnant le commandement des troupes, que l'on envoioit en Hongrie contre les Turcs. L'Archiduc Matthias qui connoissoit sa capacité pour la guerre, le fit camper prés de lui. Mais il mourut peu de jours après d'une fâcheuse maladie. Le Duc d'Arschot qui ne pouvoit souffrir que le Comte de Fuentes le precedât dans le Conseil, se retira chez les Venitiens, déclarant qu'il ne remettroit jamais le pied dans les Païs-bas, qu'il ne fût en état d'y mourir en liberté. Cela rendit le Comte de Fuentes odieux au peuple. Les Allemans de la garnison de Bruxelle aiant commis quelque desordre, ce Comte entreprit de faire entrer quelques Regimens Espagnols, esperant par là de se rendre maître

maître de la ville; les habitans ne le vou- 1595.
lurent pas souffrir ; ce qui mit toutes les troupes en chagrin, les unes se plaignant, que l'on ne vouloit point les recevoir dans les villes, & les autres, que l'on vouloit les en chasser. Cela ne servit qu'à desoler la campagne de tous côtez.

Les peuples affligez de tous ces contretemps tomberent encore dans une famine, qui les obligea à se plaindre tout haut, & à demander la paix. Le Comte de Fuentes les laissa dire sans s'en mettre en peine. Le Marquis d'Havré de la Maison de Croüy écrivant à Jacques de Maillerai, qui avoit été à son service, & qui avoit alors du credit auprès du Prince à la Haie, lui témoigna qu'il souhaitoit ardemment la paix. Maillerai communiqua sa lettre à Maurice, & aux plus considerables personnes de l'Etat. Ils le prierent de répondre que l'on consentiroit volontiers à traiter de la paix, si l'on faisoit sortir les troupes Espagnoles de tous les Païs-bas & de la Bourgogne. Le Marquis de Havré répondant à Maillerai ne dit rien des troupes d'Espagne. On le chargea donc d'écrire encore une fois, que l'on traiteroit de la paix, si l'Espagnol se retiroit, mais que l'on ne vouloit point avoir affaire avec lui.

Les Seigneurs des Païs-bas, qui avoient encore le Duc d'Arschot avec eux, envoierent des Deputez au Prince Maurice. Ils le trouverent à Middelbourg, & lui representerent que l'on étoit autrefois convenu

1595. du point dont il s'agissoit, & que le Roi même avoit reconnu qu'il falloit retirer les Espagnols du païs : qu'ils étoient toujours dans les mêmes dispositions, mais qu'ils le conjuroient de finir la guerre par un bon accommodement : que s'il aimoit la guerre, il trouveroit assez d'occasion de se satisfaire en se chargeant de la conduite de l'Armeé de l'Empereur en Hongrie, dont on le declareroit Generalissime.

Maurice aiant consulté cette affaire avec les Députez des Etats repondit, qu'il prefereroit toujours la gloire d'avoir fait la paix, aux trophées qu'il pourroit acquerir à la guerre : qu'il étoit prêt d'entrer en conference sur ce sujet, si ceux qui lui faisoient parler, vouloient traiter de bonne foi : que la premiere condition étoit de renvoier les Espagnols chez eux : que s'ils vouloient rentrer dans leur ancienne union, qu'ils avoient rompuë, ils seroient assistez de toutes les forces des Etats & de celles de leurs Alliez : que la Religion ne causeroit pas plus d'embarras entr'eux, qu'elle en causoit en France : que les Etats n'entreprenoient pas de donner des loix à personne, & qu'ils laissoient à Dieu, & aux peuples le soin de la Religion : que l'on avoit plusieurs choses communes avec eux, mais que dans les Provinces-Unies on y haïssoit souverainement les Espagnols : qu'ils ne pouvoient plus traiter avec un ennemi, qui les avoit forcez par ses cruautez de le declarer dechu de sa souveraineté : que Philippe s'étoit toujours montré

leur

leur irreconciliable ennemi, & qu'ainsi l'on devoit attendre du temps des occasions favorables d'accommoder ces differens, qui étoient encore dans leur plus grande chaleur. Il ajouta qu'on ne pouvoit plus se fier à un Prince, qui proscrivoit les personnes, qui lui faisoient une juste guerre: qu'il se souvenoit de ce qui étoit arrivé au Prince son pere. Liesvelt l'un des Deputez repliqua, qu'il étoit redevable de sa fortune au feu Prince d'Orange, & qu'il pouvoit protester qu'il venoit de la part des Etats du païs. Maurice qui étoit averti qu'il avoit sa commission signée par le Comte de Fuentes, mit brusquement sa main dans la poche de cet Envoié, & en tira cette commission, qui étoit signée en effet par le Comte de Fuentes. Celà donna de la confusion à Liesvelt, & aux autres Deputez, & fit rompre la conference. 1595.

La réponse du Prince fut prise diversement dans le monde. Les Espagnols & leurs partisans soutenoient, que les Etats avoient assez offensé la majesté du Prince pour se contenter d'un simple pardon, & que l'on en avoit trop fait en les invitant à un accommodement: qu'en effet les offres de paix n'avoient servi qu'à les rendre plus fiers: qu'ils ne se contentoient pas de s'être rebellez; qu'ils vouloient porter leurs voisins à la revolte, enflez de quelques petits succès: qu'ils ne manqueroient pas de donner la loi aux autres Provinces, si l'on s'accordoit. Ils concluoient que l'on

1595 devoit les forcer à se soumettre au Roi, ce qui seroit aisé si les autres Provinces vouloient y travailler de bonne foi.

Ceux qui étoient dans des sentimens plus moderez, disoient que l'on ne devoit pas laisser échapper l'occasion de faire la paix: qu'on ne devoit pas s'étonner, si les Etats ne vouloient pas traiter avec Philippe: qu'ils ne pretendoient toucher ni à la souveraineté, ni à la Religion: qu'ils demandoient l'éloignement des Espagnols, ce que les autres Provinces demandoient aussi: que le Roi auroit ses Envoiez à la conference pour veiller à ses droits: que de leur part ils ne vouloient pas faire un traité, qui lui fût préjudiciable: qu'il étoit de sa bonté Roiale de relacher quelque chose pour le bien public: que desormais les affaires n'étoient pas égales: que les Etats ne faisoient la guerre qu'aux dépens des Provinces fideles, pendant que ces pauvres Provinces perissoient: qu'en effet les manufactures, les paturages, le commerce, & l'abondance étoient dans les Provinces-Unies, qui par leur situation negocioient avec tous les peuples du monde, qu'au contraire les Païs-bas Espagnols étoient ruïnez par les ennemis & par les mutineries perpetuelles des soldats.

Ils disoient encore, que les Provinces-Unies pourroient un jour mettre un Prince au dessus d'elles, & qu'alors il n'y auroit plus de moien de faire la paix avec elles. Il y en avoit d'autres, qui vouloient que du moins on fît une tréve, disant que ces

peu

peuples avoient vécu en bonne intelligence 1595.
par la crainte de l'Espagne: mais que si la treve donnoit le moien d'entrer en commerce avec eux, cela pourroit causer des broüilleries intestines, parce que l'on en pourroit seduire plusieurs, & qu'ainsi l'on ébranleroit leur union: que d'ailleurs la treve desaccoutumeroit les peuples de paier les impôts, qu'ils refuseroient ensuite de paier: qu'alors le Roi pourroit porter la guerre par tout. Voila quel fut le succès de cette negociation. Cependant pour empecher que les peuples ne se mutinassent, de ce que le traité étoit rompu, on fit courir le bruit que les conferences n'étoient rompues, que par ce que l'on attendoit que l'intervention des Princes étrangers rendît la paix plus sure.

L'Empereur écrivit des lettres aux Etats d'Hollande, qui les communiquerent aux autres Provinces. C'étoit pour les exhorter à la paix. Ils lui répondirent qu'ils la souhaitoient, mais qu'il étoit impossible de la faire surement avec l'Espagne, d'autant plus qu'ils avoient à faire à un ennemi, qui emploioit le fer & le poison pour se défaire de ceux qu'il n'aimoit pas. Ils envoierent en même temps à ce Prince une lettre de Tassis, qui avoit été interceptée, laquelle il écrivoit à Philippe, pour lui faire comprendre qu'il devoit laissen traiter les Provinces fideles avec les Etats, mais qu'il falloit remettre l'execution de tout au Comte de Fuentes. Il lui donnoit de plus d'autres conseils artificieux,

1595. & sur tout de ne point retirer les troupes Espagnoles, & de ne pas accepter la mediation des Allemans.

Ce fut dans cette année, que le Comte de Hohenlo épousa Marie fille du feu Prince d'Orange, & que le Comte de Solms se maria avec la fille du Comte d'Egmont, que le Duc d'Albe avoit fait mourir à Bruxelles. Les petites monnoies étoient dans un si grand desordre dans les Provinces-Unies, que cela faisoit beaucoup de tort au commerce. On tâcha d'y apporter quelque remede : mais on ne put s'accorder sur ce sujet entre les Provinces. Dans le voisinage la foiblesse d'esprit du Duc de Cléves & de Juliers donna lieu aux Espagnols de se fourrer dans ses Etats. La Duchesse qui gouvernoit tout pendant la maladie de son époux, & les Princes de Brandebourg, qui avoient épousé les deux sœurs du Duc, étoient mal ensemble. Ces deux Princes se regardoient comme les heritiers présomptifs du Duc qui n'avoit point d'enfans. Ils étoient soutenus par les Princes Protestans, & par quelques autres. On craignoit que la Maison d'Aûtriche ne se rendît trop puissante en Allemagne, si elle se mettoit en possession de ces Etats, comme elle le pretendoit, si le Duc venoit à mourir sans enfans mâles.

On assembla les Etats du païs par le soins de ces Princes, & d'abord on mit le Duc en liberté, en le tirant des mains de son épouse, qui le tenoit captif. Cependant

dant on apprit que le Comte de Schwartzembourg amassoit des troupes sous le pretexte de la guerre d'Hongrie, mais en effet pour soutenir les prétentions de l'Empereur. Les soldats des Etats eussent aisément dissipé ces nouvelles levées: mais on ne voulut point offenser l'Empereur. Cependant l'Electeur de Brandebourg & les principaux sujets du Duc de Cleves rechercherent l'alliance des Etats. Ces derniers prierent même, qu'on leur prétât quelque argent pour se mettre en état de s'emparer du gouvernement. Mais on trouva qu'on ne devoit pas fournir un pretexte à des Princes puissans de faire la guerre à des peuples, qui ne seroient pas capables de leur resister. On conclut donc, qu'il falloit attendre un temps plus favorable, dautant plus que cette assistance ne feroit qu'attirer les Espagnols dans ces païs-là, lesquels étoient assez éloignez des Provinces-Unies. 1595.

La ville d'Emden étoit aussi dans de grands troubles intestins. Elle est située à l'embouchure de l'Ems, & est comme la capitale de l'Oost-Frise. Les affaires du païs étoient anciennement gouvernées par les Seigneurs. Mais quelques uns d'entr'eux s'étant rendus fort puissans, ils s'attribuerent insensiblement le droit d'être les Presidens de ces Assemblées. Les Seigneurs de Grethen étant devenus considerables par leurs richesses, & par leurs alliances, ils se mirent en possession de décider les differens des particuliers, & prirent la ville

1595. d'Emden sous leur protection. Vers le milieu du 15. siecle Ulderic, qui étoit le chef de cette famille, obtint en secret de l'Empereur Frideric le titre de Comte de tout le païs, qui s'étend depuis la mer entre l'Ems & le Weser. Dix ans après il publia des ordonnances en cette qualité. Mais il prit garde fort soigneusement de ne point offenser les Nobles du païs. Il gouverna donc les affaires avec beaucoup d'addresse, laissant une fort grande autorité aux Mastrats, & leur accordant même de nouveaux droits. Son fils Edsard gouverna encore plus doucement le païs, & se rendit si puissant, qu'il crut pendant fort long-temps, qu'il pourroit s'emparer de Groningue. Il n'en fut empeché que parce que la Maison d'Aûtriche s'en saisit, & l'obligea par ce moien de se contenter de ce qui est au delà de l'Ems.

Dans ce temps-là les troubles pour la Religion survinrent. La ville d'Emden embrassa la Reformation, ce qui fournit le moien à plusieurs personnes de s'y retirer pour éviter la persécution. Elles y trouverent beaucoup de commodité pour le trafic. Mais cela même donna de la jalousie au Comte, auquel elle ne vouloit plus obeïr comme auparavant. Edsard étoit assez violent de son naturel. Mais son frere Jean savoit le moderer par ses conseils. Après sa mort Edsard commença à chagriner les habitans d'Emden, qui n'étoient pas de la même Religion que lui. Il étoit de la Confession d'Augsbourg. Il

fut

fut animé contre cette ville par sa femme, 1595.
qui étoit du sang Roial de Suede, & qui par cela même étoit d'une grande fierté. Il accusa donc les bourgeois d'avoir pensé à se soulever contre lui, sous pretexte qu'ils s'assembloient pour leurs devotions; & que d'ailleurs les collectes, qu'ils faisoient en apparence pour les pauvres, étoient destinées à se fortifier contre lui, en augmentant le nombre des habitans.

Les bourgeois se voiant maltraitez par le Comte écouterent le conseil de quelques uns d'entr'eux, qui les exhortoient à suivre l'exemple de leurs voisins, & à s'unir avec eux pour la defense de leur Religion & de leur liberté. Le Comte qui ne prenoit pas des mesures assez justes dans cette occasion, augmenta les impôts mis sur les marchandises en entrant & en sortant. Il créa même de nouveaux Magistrats. Il mit une nouvelle garnison dans la citadelle pour intimider les bourgeois. Cela les obligea de se soulever. Ils nommerent un Commandant, mirent du canon en batterie, casserent les nouveaux Magistrats, en établirent d'autres, & ôterent des charges publiques ceux qui refusoient de les aider, sous pretexte que leur serment les attachoit au service du Comte. La garnison de la citadelle fut obligée de se retirer faute de vivres. Ainsi les affaires panchoient à une rupture. Les deux partis envoierent des Députez à la Haie. Le Comte accusoit la ville de rebellion.

1595. La ville de son côté se plaignoit de ce que l'on criminalisoit ses charitez, & soutenoit que le Comte ne cherchoit qu'à l'opprimer. Les bourgeois disoient même, qu'on les génoit dans leur Religion, que le Comte recherchoit la protection d'Espagne, & que l'on disoit même, qu'il vouloit s'addresser au Pape: que les Espagnols songeoient à s'emparer de leur ville pour attaquer les Provinces-Unies, en se jettant sur Groningue & sur la Frise.

Les Etats connoissans l'importance de l'affaire, se tirerent adroitement de cet embarras. Ils firent connoître au Comte, qu'il devoit les ménager, mais il ne donnerent aucune assurance à la ville de l'aider. Ils exhorterent seulement les deux partis à la paix, & leur firent connoître qu'ils feroient mieux de vuider leurs differens par les raisons de droit que par les armes. Ils leur declarerent que si l'un ou l'autre commençoit la guerre, ils les auroient pour ennemis. Et en effet aiant su que le jeune Comte levoit des troupes, & qu'il fortifioit Knock, qui est vis à vis de Delfziel, ils augmenterent le nombre des vaisseaux, qui gardoient l'Ems, & ordonnerent au Regiment de Frise de se rendre dans la ville avec ordre de chasser du rivage ceux qui entreprendroient quelque nouveauté. Les habitans remirent ainsi leur ville entre les mains des Etats, & le Comte voiant qu'il ne pouvoit sortir d'af-

l'affaire autrement, se remit à leur arbitrage. 1595.

Après que les deux partis eurent déduit leurs raisons, les Etats reglerent ainsi les conditions de l'accord: 1. Que personne ne seroit inquieté pour sa Religion, & que celle, qui étoit établie dans la ville, y subsisteroit, que cependant le Comte auroit son exercice public hors des murailles: que d'ailleurs les Consistoires ne traiteroient que des affaires de pure discipline, & que le Conseil de la ville y auroit un Commissaire pour empecher que l'on n'entreprît rien contre le Gouvernement: que les biens qui avoient appartenu aux Ecclesiastiques seroient partagez entre le Comte & les bourgeois: que les Eglises auroient droit de choisir leurs Pasteurs, & que le Comte agréeroit leur choix. 2. Que l'on retrancheroit quatre des Bourguemaistres, qui étoient en charge, & que l'on ôteroit aussi neuf Conseillers Assesseurs, selon que le sort en décideroit: que dans les années suivantes la moitié des Magistrats sortiroit de charge selon l'ordre de leur reception, & que pour remplir chaque place vacante le Conseil nommeroit deux personnes, dont le Comte choisiroit celle qui lui plairoit: que ces Magistrats auroient la direction de toutes les affaires de la ville, & de la Marine, de donner le droit de bourgeoisie aux étrangers, & de les distribuer dans les Compagnies: que tous les procès seroient remis à leur decision, à la reserve de ceux qui concernent la vie, dont la

1595. connoissance appartiendroit au Comte pour les étrangers : mais que pour les bourgeois ils seroient jugez par un Tribunal commun au Comte, & à la ville. 3. Que les Conseillers ordinaires de la ville au nombre de quarante seroient nommez par le Conseil même, s'il en manquoit quelqu'un, & que tous ceux, qui seroient appellez à des charges, jureroient d'être fideles au Comte & à la ville. 4. Que les loix demeureroient dans leur entier, mais que tous les peages contraires aux loix seroient abolis : que ceux qui appartenoient à la ville, seroient regis par la ville même. 5. Que la nouvelle ville de Faldere seroit gouvernée par les mêmes loix que l'ancienne. 6. Que pour ôter tout sujet de défiance, le Comte remettroit la citadelle entre les mains des bourgeois, qu'il n'auroit plus même de château, ni de fort sur le rivage, afin de laisser le commerce libre, & qu'en recompense la ville donneroit une somme d'argent au Comte en faveur de la paix.

Ce jugement fut avantageux aux deux partis, par ce qu'il les détourna de la guerre. Ils l'accepterent de part & d'autre, & l'on convint même, que le Comte & les Magistrats en jureroient l'observation. Les Etats exhorterent le Comte à oublier le passé, & recommanderent aux bourgeois de se tenir en un grand respect envers le Comte. Après cet accord l'on congedia les soldats des deux côtez, & l'on prit garde d'observer les conditions du

traité.

traité. Cependant on fut encore obligé d'en venir à de pareils remedes avant que de voir la paix, & l'union bien retablies. 1595.

Les Etats ne firent aucune expédition particuliere cette année, par ce que la plufpart de leurs troupes étoient fur les frontieres de France avec celles du Roi. Cela donna lieu à des difcordes interieures, qui les agiterent quelque temps. Les villes de Frife fe plaignoient que les habitans de la campagne ne portoient pas une jufte portion des charges publiques. Les Zelandois difoient qu'en Hollande on avoit chargé les marchandifes de nouveaux impôts. Ils refuferent pendant quelque temps de paier leur portion dans les contributions générales. La Gueldre fe plaignoit de fa pauvreté. La Hollande, qui porte le tiers des charges publiques, imita les autres. Toutes ces chofes jointes aux autres embarras furent caufe que l'on n'entreprit rien.

La guerre commencée dans le Luxembourg par le Duc de Boüillon n'ayant pas beaucoup de fuccès, faute de troupes, ce Duc fe vit tout-à-fait hors d'état de s'oppofer aux Efpagnols, lorfque le Roi eût porté la guerre en Bourgogne. Il eut donc le chagrin de voir ravager les frontieres de France fans le pouvoir empecher. Cela dégouta le Comte Philippe, dont les foldats defertoient, par ce qu'ils n'étoient pas accoutumez à boire de l'eau. Le Duc de Boüillon fut donc obligé de le renvoier avec fes troupes. On embarqua l'infante-

1595. rie dans le port le plus proche pour la renvoier en Hollande. Le Comte ramena la cavallerie par l'Allemagne, & se rendit enfin dans la Gueldre.

Le Comte de Fuentes, que l'on haïssoit à cause du grand pouvoir que le Roi lui avoit donné, travailloit fortement aux affaires pour faire taire ses ennemis. Il s'appliqua à mettre les troupes en état de faire de grandes entreprises en y rétablissant la discipline, & en appaisant les mutins. Il conclut l'accord que l'on avoit commencé avec les Italiens, & leur promit de les paier tous les jours en attendant que l'on pût leur paier les arrérages, sur quoi il leur donna des assurances. Tillemont leur fut assigné pour garnison. Ils ne se remirent pas tout-à-fait au service du Roi. Cependant les ennemis n'en tirerent plus aucun avantage. Le Comte partagea les troupes sous divers Commandans, & les plaça en plusieurs lieux pour leur ôter le moien de se mutiner. Et cela même fut cause que l'on n'en tira pas beaucoup d'utilité.

Velasco Conétable de Castille avoit une Armée dans la Franche-Comté. Varembon commandoit sur les frontières de l'Artois & de la Picardie les troupes du Comte Charles de Mansfeld. Il serroit Cambrai & faisoit des courses en France. Mondragon Gouverneur de la citadelle d'Anvers se posta près de Hulst avec quatre mille hommes pour s'opposer au Prince Maurice. On donna six mille hommes de pied, & quinze-cens chevaux à Verdugo pour chasser le Duc de

de Bouïllon du Luxembourg. Il assiegea la Ferté, & la canonna si furieusement, que l'on étoit en état d'y entrer par la breche. Mais les François, que l'on avoit envoiez au secours, attaquerent Verdugo avec tant de vigueur, qu'ils le forcerent à lever le siege. Cenpendant un embrasement inopiné brûla toute la ville. Le Duc de Bouïllon en rasa les fortifications, & en retira ses troupes. Verdugo aiant manqué son coup, reprit quelques autres petites places, il fut ensuite saisi d'une maladie si violente, qu'il en fut emporté dans peu de jours. On crut que sa mort n'étoit pas naturelle, quoi que l'on n'en peut rien dire d'assuré. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'étoit un homme de merite, fidele à son maître, éloquent, & habile à la guerre. Il étoit noble, mais d'une famille pauvre. Il s'étoit élevé par son merite, à des emplois considerables. Son parti perdit beaucoup à sa mort. 1595.

Les principales villes des Païs-bas solliciterent le Comte de Fuentes de presser le siege de Cambrai, & offrirent de lui donner de l'argent, & des troupes pour celà. On s'étoit contenté de bloquer cette ville de loin, ainsi la garnison faisoit toujours des courses. Le Comte se rendit dans l'Armée du Marquis de Varembon pour l'assieger dans les formes. Il avoit amené des troupes avec lui, & l'Armée se trouvoit forte de douze mille hommes de pied & de deux mille chevaux. D'abord il se jetta sur le Catelet, petite ville

que

1595. que Henri II. avoit fortifiée pour brider Cambrai. Il la prit de force, & vint ensuite assieger Ham, qui est sur la même frontiere.

Gomeron en étoit Gouverneur, & sous pretexte de zele pour la Religion Romaine il entretenoit commerce avec tous les partis. Aiant su que les villes de Picardie traitoient avec Henri IV. il fit accord avec l'Espagnol, & livra sa ville moiennant une grosse recompense. Il retint la citadelle pour assurance de ce qu'on lui avoit promis. Le Comte l'aiant adroitement attiré près de lui le retint prisonnier avec deux de ses freres. Sa mere & son cousin d'Orvilliers, qui étoient dans la citadelle, furent fort embarrassez, quand ils surent cette nouvelle. On les menaça de faire poignarder Gomeron sous leurs yeux, s'ils ne rendoient la forteresse. D'Orvilliers fit avertir le Duc de Bouillon de venir à son secours. Il s'y rendit avec des troupes, & étant entré dans la ville par la citadelle il combattit avec tant de furie pendant tout un jour, que les Espagnols furent enfin forcez. Ils firent main basse sur tout ce qu'ils trouverent en armes, & ne sauverent que des Officiers distinguez. Ils les mirent entre les mains de d'Orvilliers pour lui servir d'otages pour Gomeron. Le Comte étant arrivé trop tard au secours de ses gens fit amener Gomeron entre deux bourreaux prêts à lui couper la tête, si l'on ne rendoit la citadelle. Gomeron pria d'Orvilliers, & sa mere de

vouloir lui ſauver la vie. Mais quand ils 1595.
eurent dit qu'ils n'étoient plus les maîtres de la place, on fit mourir ce malheureux à la vue de ſa famille.

Ainſi perit cet homme, dont l'humeur inconſtante ne meritoit pas un meilleur ſort. L'Amée Eſpagnole ſe rendit enſuite près de Dourlens, où l'on avoit quelque intelligence. La Motte, qui commandoit les troupes qui ſe trouvoient là, fut tué d'un coup de mouſquet en voulant reconnoître la place. C'étoit le premier Officier des troupes de l'union, qui avoit fait ſon traité avec l'Eſpagnol, par ce qu'il remarqua que le peu de liaiſon ruïneroit bientôt le parti des Confederez. Il étoit brave & avoit beaucoup d'eſprit : Il étoit d'une naiſſance aſſez obſcure : ſon merite l'avoit éléve à la charge de Grand-Maître de l'Artillerie, & de Gouverneur de Gravelines. Il s'appelloit Valentin de Pardieu ſieur de la Motte.

Le Duc de Bouïllon, qui avoit laiſſé une bonne garniſon à Dourlens, marchoit avec le Comte de St. Paul pour y jetter un grand convoi de vivres & de munitions de guerre. Villars commandoit l'avantgarde, & eut ordre de ne point combattre. Il prit ſi peu garde à lui, qu'il fut enveloppé par les troupes du Comte de Fuentes. Il y fut pris, & tué de ſang froid par les Eſpagnols pour s'être reconcilié avec ſon Roi. Il y auroit peri bien du monde, ſi les Eſpagnols euſſent pourſuivi leur victoire : ils ne le firent pas de peur de tomber dans le

gros

1595. gros de l'Armée qui suivoit. On croit même, que si les François eussent soutenu cette avantgarde, ils eussent gagné la bataille, & conduit leur convoi. Le Comte de Fuentes profita de son bonheur, & pressa Dourlens, qui manquoit de plusieurs choses. Le Marquis de Gamache son Gouverneur avoit negligé de munir la place. La citadelle fut prise d'assaut, après quoi les soldats se jetterent dans la ville avec tant de furie, que les François y furent passez au fil de l'épée.

Pendant que les troupes Espagnoles se reposoient de leurs fatigues, le Prince Maurice se rendit maître des places, que l'ennemi tenoit encore dans la Frise. Il ramassa toutes les troupes, & y joignit celles que le Comte Philippe avoit ramenées de France pour assieger Grolle. Mondragon l'en empecha. Le Prince leva le siege, & marcha droit à l'ennemi, qui se retira en diligence derriere la Lippe. Maurice detacha le Comte Philippe avec cinq cens chevaux pour charger les fourrageurs. Mondragon envoia toute sa cavallerie à l'escorte. Les Espagnols eurent de la peine à soutenir le premier choq du Comte, lequel ayant été blessé aussi bien que les autres chefs de ce parti, il fallut songer à la retraite. Le Comte Philippe demeura entre les mains des ennemis tout percé de coups. Il mourut quelques heures après ce combat. Le Comte Ernest de Solms y fut aussi tué. Ernest frere de Philippe y fut fait prisonnier, & paia sa rançon quelque

que temps après. Maurice parut sur le bord 1595.
de la riviere pour recueillir le debris de ses troupes.

En se retirant il pensa surprendre Meurs. Le jour qui parut, fit manquer le coup. Mondragon songea de son côté à se retirer. Il divisa ses troupes, par ce qu'elles meditoient de se mutiner. Le Prince envoia aussi ses soldats en quartier. Mondragon tomba malade en chemin & mourut. C'étoit un vieux soldat, qui étoit venu avec le Duc d'Albe, & qui aiant fait la guerre toute sa vie n'avoit jamais été blessé. Le Duc de Pastrane, & Dom Antoine Roi de Portugal moururent aussi cette année. Antoine avoit été chassé de son Roiaume par le Duc d'Albe. On dit que Philippe lui avoit fait offrir bien des fois de grandes dignitez avec beaucoup d'argent comptant pour lui ceder ses droits sur le Portugal. Ce Prince ne voulut rien accepter, par ce qu'il esperoit toujours de retablir ses affaires. Il avoit même refusé tous les secours que les Turcs & les Maures lui avoient offerts pour le maintenir.

Après que le Comte de Fuentes eût rafraichi ses troupes, il entreprit tout de bon le siege de Cambrai. Philippe ne pouvoit souffrir que cette place bâtie par l'Empereur fût entre les mains des François. On se mit donc en état de s'en rendre maître. La Bourlote Capitaine de reputation s'étoit saisi de la plusspart des dehors, & commençoit à dresser des batteries & à faire des mines.

1595. mines. Le fils du Duc de Nevers se jetta dans la place avec de la cavallerie. Il y étoit entré d'ailleurs cinq ou six cens hommes. Ce secours recula les approches de quelques jours: mais il arriva dans cette occasion, ce que l'on voit prèsque toujours, que la violence gâte tout, & que les affaires perissent, quand elles ne sont soutenues que par la force.

Balagni qui possedoit cette place, depuis qu'elle avoit été prise par le Duc d'Anjou, l'avoit gouvernée avec beaucoup de hauteur. Cela causa sa perte, parce qu'il s'étoit rendu odieux aux bourgeois. Le Comte de Fuentes prit grand soin de les fortifier dans ces sentimens. Les Espagnols se preparans à donner un assaut, les bourgeois se cantonnerent, & envoierent des Deputez au Comte de Fuentes. Les Suisses de la garnison soutinrent la bourgeoisie. Balagni les avoit traitez d'une maniere cruelle, & vouloit les forcer à prendre de la monnoie de cuivre en paiement, promettant de la changer après le siege. Mais ils n'en voulurent point, chagrins de ce que Balagni les avoit choquez. Les Deputez de la ville eurent bientôt fait à conclure leur traité avec le Comte. La garnison de la citadelle ne voulut point attendre l'assaut, craignant d'être prise de force. Elle fit donc sa capitulation, & le secours n'aiant point paru au bout de six jours, elle sortit, & rendit la forteresse aux Espagnols.

Voila comment Balagni perdit sa Principauté,

cipauté laquelle il ne meritoit pas. Il trai- 1595.
toit tantôt avec un parti, tantôt avec l'autre pour en tirer de l'argent. Il avoit vendu les bleds de ses magasins sous pretexte qu'ils étoient vieux. Il n'avoit tenu conte de remparer la citadelle contre le canon. Sa femme de la Maison d'Epinoi fut plus courageuse que lui, & fit tout ce qu'elle put pour la defense de la place. Mais quand elle vit que sa Principauté alloit finir; elle en conçut un si grand depit, qu'elle mourut le jour même, que la citadelle capitula. Les Espagnols abbattirent les deux statues du Duc d'Anjou & de Balagni, après quoi les bourgeois préterent le serment de fidelité à Philippe. L'Archevêque qui étoit de la Maison de Barlemont, transporta, à ce que disent les Espagnols, la souveraineté temporelle de la ville au Roi. Il l'a neanmoins toûjours nié, & n'a point cessé de demander qu'on l'en remît en possession, à quoi la bourgeoisie s'emploia fortement: les Espagnols éluderent ses poursuites: ce qui fut cause que le grand trafiq de toiles, qui se faisoit à Cambrai, fut transporté dans d'autres villes.

Pendant tout ce temps-là les forces d'Espagne étoient occupées à la guerre de Bourgogne, aussi bien que celles de France. Il y avoit souvent de petites rencontres entre les deux partis. Velasco évitoit la bataille, & ne songeoit qu'à sauver les villes. Le Roi de France voulant attaquer cette Province, les Suisses s'y opposerent

sous

1595 sous le pretexte de leurs anciennes capitulations. Ce Prince fut donc obligé d'abandonner son dessein. Il se servit de l'occasion d'une treve pour retirer son Armée avec honneur, & ne songeant plus qu'au secours de Cambrai, il apprit en chemin, que la place étoit renduë. Il se plaignit des Etats, & les accusa d'être causes de la perte de cette place. Les Etats pour s'excuser envers lui, lui envoierent de l'argent, du bled & deux Regimens, l'un Ecossois, l'autre Zelandois sous la conduite de Justin de Nassau fils naturel du feu Prince d'Orange. Ce secours lui donna moien de s'opposer à l'entrée des Espagnols en Picardie. Il reduisit Soissons sous son obeïssance, & assiegea la Fere, qu'il ne put prendre avant la fin de l'hyver.

La Reine d'Angleterre trouva fort mauvais, que les Etats eussent aidé ce Prince dans cette occasion. Elle commençoit à être jalouse de ses succès. Elle fut fort irritée contre lui, quand elle sut les conditions, sous lesquelles le Pape lui avoit donné l'absolution. Le Roi l'aiant priée de lui envoier quatre Regimens Anglois, que la ville de Paris & lui devoient entretenir, elle les refusa disant qu'elle ne pouvoit se resoudre à envoier tant de jeunesse hors de ses Etats, pendant que l'on faisoit tant d'entreprises contr'elle & contre ses sujets. Elle offroit cependant de mettre des garnisons à Calais, à Dieppe, & à Bologne. Les François n'en voulurent point. Elle se plaignit encore de ce que l'on

avoit

avoit fort mal reçu ses sujets en basse Bretagne, & qu'on leur avoit refusé les quartiers, qu'ils demandoient. En même temps elle se plaignit aux Etats de ce qu'ils avoient envoié au Roi de France, leur faisant entendre qu'ils n'avoient plus besoin d'être secourus, puis qu'ils assistoient les autres. 1595.

Les Etats repondirent qu'ils n'en avoient usé de la sorte que pour faire diversion des forces de l'ennemi, & que sans cela, au lieu de sept ou huit cens hommes, qu'elle leur fournissoit, ils seroient obligez de lui en demander trois ou quatre mille selon le traité qu'ils avoient avec elle. Cette réponse ne la satisfit point. Elle redemanda avec aigreur, qu'on lui restituât l'argent qu'elle avoit prêté, menaçant d'en venir à des moiens violens, si l'on ne la contentoit. Les Etats répondirent, que par le traité elle ne devoit être remboursée qu'à la fin de la guerre. Ils ajouterent que les temps étoient malheureux; que le commerce, & la pêche étoient fort traversez par les pirates de Dunquerque, & par les Anglois mêmes; & que les inondations leur avoient causé beaucoup de dommages : que si elle les pressoit de lui restituer son argent contre le traité, la France s'accommoderoit avec l'Espagne, ce qui tourneroit absolument à leur ruïne. Ces raisons ne pûrent appaiser cette Princesse qu'en se chargeant desormais de paier les Anglois, qui étoient à leur service. Elle s'addoucit neanmoins quelque temps après, parce

que

1595. que les Espagnols, qui avoient encore des ports dans la basse Bretagne, faisoient des courses dans le païs de Cornouaille, d'où ils ramenoient des prisonniers, & du butin.

Ils se servirent de la commodité de ces ports pour fomenter des rebellions en Irlande. Les O-Neals avoient autrefois pretendu à la Couronne de cette île. Mais depuis Henri VIII. on avoit obligé son chef d'y renoncer, & de se contenter de la qualité de Comte de Tiron. Lors que la flotte invincible fut dissipée en 1588. quelques chefs Espagnols s'abboucherent secretement avec Hugues O-Neals, qui étoit alors à la tête de cette famille. Ils lui proposerent de le remettre en possession de ses droits, & que l'occasion se presentoit favorable pour cela. Hugues y pensa en effet & cacha son dessein avec soin. Il excita secretement quelques Irlandois à se soulever. On l'accusa d'être l'auteur de ces troubles. Il le nia fortement. Les Anglois ne devoient pas l'en accuser sans l'arrêter, par ce qu'ils avoient assez de preuves pour lui faire son procès. Ils avoient des égards pour lui, d'autant qu'il avoit toûjours paru fidele, comme pour reconnoître les obligations, qu'il avoit à la Reine, par la generosité de laquelle il avoit été mis en possession des biens de son frere Jean confisquez sur lui pour sa rebellion.

Norris fut envoié en Irlande pour châtier les rebelles. Hugues voiant qu'on alloit leur faire la guerre tout de bon, se

mit à leur tête, & s'empara d'un château, qui lui donnoit le moien de se sauver dans les lieux couverts du païs en cas de besoin. D'abord il se contenta de faire des remontrances, & de demander la paix, & une amnistie, rejettant toute la faute de cette rebellion sur les Gouverneurs. Il trouva moien de continuer ses artifices par les démêlez de Russel Gouverneur du païs, & de Norris Général des troupes. 1595.

La Reine qui voioit que l'Espagnol continuoit à lui susciter des affaires embarrassantes, crut qu'elle devoit lui en susciter à son tour. Elle donna une bonne flotte à François Drack pour se jetter sur Porto-Rico dans l'Amerique. Les Espagnols qui furent avertis de son dessein, retirerent fort avant dans la terre ferme les richesses que l'on étoit prêt d'embarquer pour l'Espagne. Drack aiant manqué son coup pilla tout ce qu'il put dans les Canaries, & se jetta ensuite sur une petite ville nommée Nombre de Dios, située sur le détroit qui separe les deux mers de l'Amerique. Il mourut en ce lieu-là, soit par le mauvais air du païs, soit par le chagrin qu'il eut de n'avoir pas reüssi dans son entreprise.

Ce fut dans cette année, que les Etats commencerent à étendre leur navigation. Jusques-là ils n'avoient point passé le Sund ni le détroit de Gibraltar. La boussole qui commençoit d'être en usage leur fit hazarder de plus grands voiages. Les Portugais avoient trouvé moien d'aller jus-

1595 qu'au bout de l'Afrique, & de se transporter dans les Indes. Les Castillans avoient découvert l'Amerique. Les François, & les Anglois s'étoient emparez des parties septentrionales de ce nouveau monde. Les Hollandois imiterent les autres nations, & se mirent en état de découvrir de nouveaux païs, & de nouveaux chemins. Sur quoi l'on peut dire qu'il est prèsque incomprehensible, comment un petit coin de terre est capable de fournir à de si grandes entreprises. Il équipe autant de vaisseaux qu'aucun autre Etat, & tient plus de soixante mille hommes en mer. On fabrique dans les Provinces-Unies plus de deux mille vaissaux de toute espece tous les ans.

Depuis que les Espagnols s'étoient saisis du Portugal, ils avoient fort traversé le commerce des Hollandois dans ce Roiaume. On leur y arrêta un jour cinquante de leurs vaisseaux. On leur fit savoir sous main qu'on leur rendroit leurs vaisseaux, s'ils vouloient abandonner les Anglois & les François. Ils se recompenserent de leur perte en menant du bled en Italie, où l'on en manquoit. Il y firent des profits si considerables, qu'ils oublierent leurs vaisseaux saisis. Mais quand ils virent que leur Republique s'établissoit, ils entreprirent de plus grands voiages, & de nouvelles découvertes. On les y traversa beaucoup, & les Portugais s'opposerent fortement à leurs desseins. Ils surmonterent toutes ces oppositions par leur patien-

ce, & établirent leur commerce par tout. 1595.
Ils publioient de toutes parts l'equité des loix de leur Republique, & les grandes qualitez du Prince Maurice. Quand ils se virent en commerce reglé avec les Indiens, ils commencerent alors à traverser les Portugais à leur tour, & attaquerent ainsi l'Espagne par l'endroit qui pouvoit lui causer le plus de dommage. Ils affoiblirent par ce moien le grand trafic de l'Espagne, qui s'étendoit dans toutes les parties de l'Univers.

Ils chercherent des routes plus courtes pour aller dans les Indes. Trois de leurs vaisseaux se rendirent pour cela dans la Lapponie. L'un d'eux tira vers la Nouvelle Zemble, & les deux autres vers le détroit de Waygatz. Ils entrerent enfin dans des lieux, où à peine voioit-on le soleil pendant le jour. Ils firent toutes les observations qu'ils purent dans ce voiage, & revinrent dans leur païs au bout de trois mois. On entreprit encore d'autres découvertes dont ceux qui les avoient faites racontoient plusieurs choses curieuses, tant des lieux, que des hommes qu'ils y avoient vus. On en a publié des rélations particulieres.

Les pirates de Dunquerque faisoient en ce temps-là de grands courses dans leur voisinage. Ils rançonnerent trente-cinq vaisseaux Hollandois, qui alloient querir du bois en Norwegue, & firent un grand butin sur d'autres, qui revenoient de France. Mais un vaisseau de guerre Hollandois

1595. dois aiant attaqué l'un de ces pirates, s'en rendit maître, après avoir tué la plusspart des matelots. On punit avec beaucoup de rigueur ceux qui étoient restez sur ce batiment. Cela servit à refrener la licence des autres. On delivra vingt prisonniers, qui avoient traité de leur rançon à deux mille livres chacun.

1596. Les affaires s'étant passées l'année precedente fort avantageusement pour l'Espagne contre la France, les peuples des Païs-bas commencerent celle-ci par de grandes rejouïssances pour la venuë de l'Archiduc Albert leur nouveau Gouverneur. Ce Prince étoit le dernier de sa Maison. Il avoit été fait Cardinal, & avoit gouverné le Portugal avec succès par sa douceur. Le Roi l'envoia pour Gouverneur des Païs-bas après la mort d'Ernest son frere, & resolut de le marier avec l'Infante Isabelle-Claire-Eugenie sa fille. Il le fit donc partir d'Espagne plein d'esperance, & [illegible] donna toutes les instructions dont il avoit besoin. Ce Prince prit son chemin par l'Italie, & se rendit enfin à Bruxelle par le Luxembourg. Il trouva que l'on avoit fait des recruës pour les anciens Regimens. Quand il fut arrivé, il distribua ces troupes dans les vieux corps pour diminuer le nombre des Commandans au grand soulagement des finances.

Lors qu'il eut pris connoissance des affaires, il cassa plusieurs Officiers qui ne servoient point dans les Regimens; & ôta le gouvernement des villes à tous ceux,

qui

qui en tiroient les revenus sans faire les fonctions de ces charges. Il remplit leurs places par des gens qui s'attachoient à leur devoir. Il remassa tout l'argent qu'il put pour prevenir les mutineries. Le Roi lui avoit promis de lui envoier cent mille florins par mois outre ce qu'il devoit tirer des Païs-bas. Mais il n'en fut paié que pendant sept ou huit mois. Il avoit apporté de l'argent en lingots pour sauver le change. Ainsi tout paroissoit le mieux disposé du monde pour rendre son gouvernement heureux & florissant. 1596.

Il ramena d'Espagne Philippe-Guillaume fils aîné du feu Prince d'Orange qui y avoit été prisonnier vingt-huit ans. On lui rendit sa liberté, parce que l'on crut qu'il pourroit disposer Maurice son frere, & les Etats même à s'accommoder avec Philippe. L'Archiduc étoit fort agreable pour sa personne aux Etats. Il avoit eu soin de bien traiter ceux qui de son tems avoient negotié en Portugal. Dès qu'il mit la main aux affaires, il ôta le Comte de Fuentes, & Ibarra de leurs emplois, & les renvoia en Espagne, dont le peuple eut bien de la joie. Cependant on remit plusieurs Espagnols dans les charges publiques, ce qui rejetta tout le monde dans les mêmes inquiétudes qu'auparavant.

Les Etats écrivirent au Prince d'Orange, & le feliciterent sur son heureux retour après une si longue prison. Ils lui firent connoître que dans l'état présent des af-

 faires

1596. faires ils ne croioient pas qu'il dût se rendre dans, les Provinces-Unies sans y être invité : qu'au reste aiant souffert si longtemps en Espagne ils ne croioient pas qu'il voulût jamais travailler à les priver d'une liberté, qu'ils avoient acquise par les sages conseils du Prince son pere, & aux dépens même de son sang. Le Prince répondit fort civilement à ces lettres, & passant par dessus ce qui regardoit la personne du Prince son pere, il leur fit connoître qu'il n'avoit aucun dessein de rien faire, qui ne pût contribuer au bien des deux partis, en quoi il ne doutoit point qu'ils ne le secondassent volontiers. Cette affaire fut cause qu'il ne se méla de rien, se plaignant de ce que les Etats l'avoient pour suspect, & de ce que les Espagnols le haïssoient en secret à cause de sa famille. Le Prince Maurice lui envoia des Deputez, & la Comtesse de Hohenlo sa sœur l'alla trouver, & lui offrit de l'argent. L'un & l'autre étoient bien aises de le prevenir en leur faveur sur l'administration des biens de la famille, dont la plus grande partie lui appartenoit comme étant l'ainé.

Les Etats sachant que l'on formoit des desseins secrets contre leur liberté, donnerent ordre de veiller de près sur tous ceux qui venoient dans le païs, pour empecher qu'il n'y entrât quelque Jesuite, ou d'autres gens dangereux. Albert ne se contenta point de se servir de ces ruses cachées. Il travailloit à mettre sur pied une Armée de quinze ou vingt mille hommes outre les garnisons des pla-

ces,

ces. Il songeoit à secourir la Fere, qui étoit toûjours étroitement bloquée. On n'y pouvoit rien faire entrer qu'avec des peines extremes à cause des places ennemies, qui l'environnoient de tous côtez, où les François avoient beaucoup de cavallerie. D'ailleurs les marais, qui sont à l'entour, en rendoient l'abord extremement difficile. On crut donc, que le plus sur étoit de faire quelque diversion en attaquant quelque ville de la France. On se resolut enfin d'assieger Calais. On sut que cette place étoit mal garnie, & mal fortifiée par l'avarice des Gouverneurs. 1596.

Le Roi Henri fut averti qu'on en vouloit à cette place. Mais il ne put en prévenir le siege, par ce qu'il n'étoit pas encore assez absolu dans le Roiaume. Quand on vit les préparatifs de l'Archiduc, les Etats firent offrir des troupes au Gouverneur. Mais il n'en accepta que deux compagnies. Il craignoit qu'un plus grand nombre de soldats ne s'emparât de la place. Albert aiant préparé tout ce qui étoit necessaire pour son siege, repandit ses troupes en divers endroits pour donner de la jalousie en cachant son veritable dessein. Tout d'un coup Rhone, qui commandoit l'Armée, investit Calais & ferma toutes les avenuës, par où l'on pouvroit secourir la place. D'abord que le siége fut formé, il canonna la tour du Risseban, qui étoit à l'entrée du port. Elle fut fort mal défenduë par ceux qui la gardoient. Rhone s'en rendit maître, & ôta ainsi aux Hol-

1596. landois le moien de secourir la place. Cependant il y eut un vaisseau qui, malgré les coups de mousquet, porta des munitions de guerre, & des canonniers dans la ville. Le Comte de St. Paul qui avoit quinze cens soldats avec lui, n'osa se fier aux promesses qu'on lui fit de l'y transporter avec ses troupes.

Quand toute l'Armée de l'Archiduc se fut renduë devant la ville, on en attaqua les fauxbourgs par le moien de quelques Dunes, où l'on avoit placé des mousquetaires pour faciliter les approches. La ville composa au bout de trois jours, parce que les habitans s'épouvanterent, & que d'ailleurs ils haïssoient le Gouverneur. Il se retira donc dans le château avec sa garnison, où il demeura cinq ou six jours à la faveur d'une tréve, en attendant qu'on le vint secourir. Le Prince Maurice s'approcha de la place pour observer ce que feroient les Anglois & les François. Le Comte d'Essex avoit sa flotte assez près du rivage pour s'opposer aux Espagnols. Mais les jalousies des Nations rendirent toutes ces forces inutiles. Les François ne voulurent jamais introduire les Anglois dans aucune de leurs villes, sur tout dans Calais.

Cependant le Roi de France pressoit vivement son siege, dont il détacha quatre mille hommes, avec lesquels il se rendit à Bologne par la Somme. Etant là on delibera sur le secours de Calais, comment on s'y prendroit. Il fit prier le Prince Maurice de venir auprès de lui, lequel

s'en excusa, sur ce qu'il étoit obligé de 1596
s'en retourner pour garder les frontieres de son païs. Le Roi détacha trois cens hommes qui entrerent dans le fossé, que la marée avoit laissé à sec en se retirant. Ils en trouverent les défenses ruïnées. Ainsi à la premiere attaque ce secours fut presque tout défait avec quelques Hollandois. L'ancienne garnison lâcha le pied honteusement. Le Gouverneur fut tué dans cette rencontre. Environ cinquante Hollandois s'étant barricadez dans un batiment de la place ils capitulerent à la vie sauve. L'Archiduc s'étant rendu maître de Calais prit encore la ville d'Ardres pour couvrir sa nouvelle conquête. Les François s'y defendirent fort mal. Il en sortit deux mille hommes, qui se rendirent à la premiere sommation.

La famine força enfin la Fere de se rendre, après quoi le Roi mit son Armée sur les frontieres de Calais pour prevenir d'autres conquêtes des Espagnols. L'Archiduc fut obligé de se retirer avec ses troupes faute de vivres. Les habitans de la Flandre le pressoient d'assieger Ostende, qui les incommodoit beaucoup, & lui offroient de l'argent pour cela. Le Prince Maurice avoit visité la place, & l'avoit mise hors d'insulte. L'Archiduc crut donc, qu'il devoit remettre ce siege à une occasion plus favorable. L'Armée des Etats n'aïant rien fait pendant tout ce temps-là, on envoia la cavallerie dans le Luxembourg, où elle ravagea le plat païs, pen-

1596. dant que les François de leur part faisoient de grandes courses en Flandre.

L'Archiduc aiant rafraichi son Armée amassa de l'argent pour contenter les Italiens mutinez, après quoi il fut assieger Hulst. Le Prince Maurice qui l'avoit prise il y avoit cinq ans, en avoit trouvé les murailles foibles. Cependant par ce qu'il eût fallu bien du temps pour les changer, il s'étoit contenté de faire élargir le fossé, & de dresser de nouvelles fortifications devant la place. Les Zélandois, qui s'étoient chargez du soin de la fortifier, avoient plûtôt pensé à construire des forts deçà, & delà, qu'à mettre la ville en bon état de défense Ainsi la principale force de Hulst consistoit dans ses canaux. On en avoit fait une espece d'île, & l'on avoit rasé les eminences, qui eussent pû couvrir les ennemis contre le mousquet de la place. On avoit couvert la riviere par des digues pour empêcher l'ennemi de s'en approcher. L'Archiduc Ernest, & le Comte de Fuentes avoient fait construire deux forts pour embarasser les ouvrages des ennemis. Mais les Etats en avoient fait faire plusieurs pour se conserver la riviere, & il y en avoit deux, qui étoient joints à la ville par des levées.

Quand on eût reconnu la ville, on en trouva le siege fort difficile, par ce qu'on étoit exposé au feu de tous ces forts, & que l'on craignoit que la France ne fît quelque diversion. La Bourlotte entreprit de surmonter tous ces obstacles avec de l'in-

l'infanterie. Pour faciliter son dessein Rhone passa l'Escaut sur un pont, & fit semblant d'en vouloir à Berg-op-Zoom, ou à Breda. Cela obligea le Prince Maurice de l'observer, après avoir mis une bonne garnison dans Hulst sous le Comte de Solms. Maurice avoit peu de troupes, parce qu'il avoit été obligé d'en donner à la flotte Angloise, & qu'il en avoit envoié d'autres en France. Il ne suivoit donc les ennemis que de loin, & fut obligé de se tenir ainsi sur ses gardes, jusquès à ce que les troupes, qui étoient en France, fussent de retour. 1596.

La Bourlotte fit trainer des batteaux dans le canal pendant une nuit, & les fit suivre par deux Regimens, l'un de Valons dont il étoit Colonel, & l'autre d'Allemans commandé par Tesclin. Ils eurent bien de la peine à passer le marais, parce que le terrain en étoit fort humide. Ils étoient chargez de leurs armes & de vivres pour deux jours. Etant entrez dans les batteaux, ils passerent la riviere, sans être decouverts par les Hollandois, qui faisoient mauvaise garde. Sur quelque bruit qu'ils ouïrent, ils firent grand feu. Mais l'obscurité les empêcha de tirer juste. On ne s'avisa de sortir sur les gens de la Bourlotte, que quand il n'en fut plus temps. Cependant les ennemis s'emparerent d'un petit fort gardé par trente hommes, qui aiant voulu faire une sortie prirent si mal leur temps, qu'ils y furent tous tuez. L'ennemi y trouva du ca-

1596. non, & des hutes, dont il s'accommoda. Ceux de Hulst firent une sortie de nuit, qui ne servit de rien. Cependant Teschin aiant été tué, ses soldats s'enfuïrent, & furent presque tous tuez, parce qu'ils ne savoient par où se sauver. La Bourlotte retint ses gens, & repoussa vigoureusement ceux qui étoient sortis de la ville sur lui. Chaque parti s'attribua l'honneur de ce combat, le Comte de Solms, par ce qu'il avoit pris plusieurs drapeaux; & la Bourlotte, par ce qu'il avoit fait des prisonniers. Cet Officier se saisit ensuite des éminences qui étoient entre la riviere, & la ville.

Lors que l'on sût dans le Brabant ce qui s'étoit passé, le Prince vint au secours de la ville dans le dessein de chasser l'ennemi de l'île. L'Archiduc s'y rendit aussi de sa part pour soutenir ses gens. Mais Maurice ne put rien faire, parce que Rhone avoit posté cinq Regimens au delà de l'Escaut, & qu'il rompit ainsi tous ses desseins. L'Archiduc couvrit l'autre côté de la riviere avec le reste de l'Armée. Le Prince fit tout ce qu'il put pour prevenir la perte de Hulst. Le Roi de France fut prié par les Etats de faire quelque diversion. On traitoit déja de la paix entre lui & l'Espagne. Pendant cela il y eut des rencontres de cavallerie, où celle des Etats eut de l'avantage. On fit même perir beaucoup de monde à l'ennemi, qui d'ailleurs manquoit de canon. Il eut beaucoup de peine à en conduire au siege à

cause

cause des marais. Mais, enfin il affermit le terrain par des fascines, dressa un pont sur la riviere, & bâtit un fort, d'où l'on canonnoit la ville & le château. Ce fut ainsi que l'on assura les travaux du siege. 1596.

Rhone resolut d'attaquer le château, & de le separer de la ville pour se rendre maître de la riviere. Il choisit le temps d'une nuit tranquille pour cela. Il fit tirer son canon tout d'un coup pour épouvanter l'ennemi. Il ordonna aux Italiens d'attaquer la levée, qui menoit à la ville, où les assiegez s'étoient fortifiez. Le combat fut rude & sanglant pendant toute la nuit. Cependant la garnison avoit insensiblement quitté le terrain. Les Allemans de Rhone passerent au travers des marais, qui étoient mal gardez, & aiant attaqué les troupes qui étoient là, & qui ne s'attendoient point à cette invasion, ils les mirent en fuite. On canonna le château le jour suivant. Lors que les soldats, qui se défendoient, virent que l'ennemi s'étoit rendu maître du pont, ils forcerent leur Commandant de capituler. Le Comte de Solms leur amenoit du secours sur le soir; mais ils étoient déja sortis de la place.

L'ennemi se voiant maître de ce poste travailla à dessecher les endroits les plus proches de la ville. La prise de ce château lui fut d'une grande utilité pour toutes choses. D'abord les assiegez penserent à rompre les digues. Mais ils considere-

 rent

1596. rent que les Espagnols pourroient facilement détourner les eaux. On se reduisit donc à faire de vigoureuses sorties. On creusa des chemins sous terre, par lesquels on attaquoit les Espagnols, lors qu'ils n'y pensoient pas. On les tourmentoit aussi par le canon, & par des feux d'artifice, que l'on jettoit dans leur camp. Ce fut dans ces occasions que Rhone, & plusieurs Officiers distinguez furent tuez. Rhone étoit un Gentilhomme Lorrain d'une grande capacité pour la guerre. Le Duc de Guise l'avoit attiré dans le parti de la Ligue. Mais quand on fit la paix en France, Rhone se jetta parmi les Espagnols, qu'il servit utilement. Sa charge de Mestre de Camp général fut donnée au Comte de Heremberg ou de Berg.

Les Assiegez se voiant envelopez de cette maniere se logerent dans des souterrains. Le Comte de Solms fut blessé à la cuisse, & mis hors d'état de voir les choses par lui même. Maurice ne pouvant faire autre chose, déchargeoit la garnison de ses blessez, & la rafraichissoit par de nouvelles troupes. On permit au Mestre de Camp de Zélande de sortir pour se remettre de la grande fatigue du siege. On envoioit tous les jours dans la ville les choses necessaires. On y mit ainsi trente-six compagnies, & six autres dans le fort de Nassau. Les vivres y étoient en abondance. Cela donnoit beaucoup de chagrin aux ennemis. Ils crurent qu'ils devoient pousser leurs travaux vers le port pour le

reſtrer, d'autant plus que les coups de 1596.
mouſquet de ce fort & la marée les incommodoient beaucoup. Dans tous ces embarras les Italiens ſous le Marquis de Trévie attaquerent un fort, que le Comte de Solms avoit fait faire devant la porte opposée à l'ennemi. D'abord ils perdirent beaucoup de monde par le feu du rempart. Mais ils ſe couvrirent par le moien de deux levées, à la faveur deſquelles ils furent en état de s'approcher du rempart. Quand ils voulurent monter à l'aſſaut, ils furent repouſſez fort rudement, & étant revenus à la charge ils furent fort mal traitez.

L'Archiduc fut donc obligé de fortifier ce quartier par de nouvelles troupes. On méla parmi les ſoldats pluſieurs Eccleſiaſtiques, qui portoient leurs bannieres ſelon la vieille coutume des Eſpagnols. Les aſſiegez leur oppoſerent leurs Regimens tour à tour. Ils étoient très-bien ſecondez par les bourgeois, qui leur apportoient les munitions. Cela donna lieu à pluſieurs combats, qui furent preſque tous funeſtes aux Eſpagnols. Ils armoient le premier rang de leurs ſoldats de cuiraſſes, & de caſques à l'épreuve du mouſquet. Cela les faiſoit approcher plus hardiment des lieux que l'on attaquoit. Mais quand on en étoit aux coups de main, ces gens ne ſe remuoient qu'avec peine. Ainſi toutes ces tentatives étant inutiles, on fut obligé d'en venir aux mines. C'étoit une choſe horrible de voir les monceaux de corps morts, ſur leſquels

1596. il falloit passer, les uns sur leurs amis mêmes morts ou mourans pour continuer le combat. Les Espagnols chasserent les assiegez de leurs dehors, & eussent pu même s'emparer des rempârts tout ébranlez du canon : Mais un grand retranchement soutenu d'une bonne demi-lune, que le Comte de Solms avoit fait faire, arrêta l'ennemi. Tout ce qui restoit de ses soldats après cette attaque, sauta par une mine, que les assiegez firent joüer. Ils creusérent un chemin souterrain, par lequel ils se rendoient dans une grande place d'armes, qui étoit entre le camp & la ville, & de là ils tuerent beaucoup de monde, ce qui continua jusques à ce que l'on eût bouché le trou par où ils sortoient.

Cependant le canon battoit toûjours le rempart, & l'avoit déja percé en un endroit, qui n'avoit point de retranchement au dedans, quoi que Maurice l'eût ordonné. On s'excusa sur ce qu'il n'y avoit point de bourgeois en état d'y travailler, & que les soldats étoient occupez à la défense des postes. Les choses étant dans cet état l'Archiduc fit sommer la garnison de se rendre, ce qu'elle ne voulut pas faire. Cependant il n'osoit donner l'assaut, par ce qu'il avoit perdu trop de monde au dernier. Il fut donc obligé de continuer ses mines. D'abord on s'y attacha avec peu d'esperance. Mais la chose reüssit dans la suite si bien que les assiegez commencerent à s'épouvanter, & l'on disoit en effet tout haut, qu'il falloit rendre la place. Le

Conseil

Conseil s'assembloit souvent chez le Comte 1596.
de Solms, ce qui bien des gens blâmoient, par ce qu'il ne devoit traiter des affaires segretes qu'avec peu de personnes fidéles & choisies. Dans un de ces Conseils un Officier, qui étoit d'avis que l'on capitulât, representa la grandeur des avantages & des forces de l'ennemi; l'impossibilité où l'on étoit de se defendre, & d'être secouru: qu'ainsi l'on devoit capituler, puisque l'ennemi ne seroit plus traitable, si l'on s'opiniâtroit plus long-temps à se défendre.

Matthias de Helt l'un des principaux Officiers s'opposa fortement à cet avis, soûtenant qu'il y auroit de la lâcheté de se rendre sans avoir soûtenu un assaut; que l'on ne manquoit de rien, & que l'on pouvoit se retrancher avantageusement. Ces raisons étoient pleines de courage. Mais la prudence l'emporta sur la bravoure. Le Comte de Solms voiant que la division commençoit à se mettre entre les Officiers, crut qu'il étoit temps de capituler, de peur que quelque deserteur ne fît savoir le mauvais état de la place. Il fit donc battre la chamade pour se rendre. Il fut le maître des articles. L'Archiduc étoit ravi de voir finir un siege, qui lui coûtoit cinq mille hommes & plus soixante Officiers. On lui rendit en même temps le fort de Nassau, qui étoit entier. Les soldats ruïnerent les autres petits forts en les quittant. Les Etats furent mal satisfaits de la reddition de Hulst, qui leur faisoit perdre de grandes contri-

1596. butins. L'on parla fort mal du Comte de Solms, à qui les Zélandois ôterent le commandement de leurs troupes sous pretexte qu'ils n'avoient plus affaire de Général, puis qu'ils ne pouvoient plus faire de courses. Il publia une apologie, dans laquelle il faisoit voir que la necessité l'avoit forcé à capituler. Quelque temps après on lui donna de nouvelles troupes, avec lesquelles il s'acquitta fort bien des commissions qu'on lui confia.

L'Archiduc victorieux fut reçu des peuples avec de grands applaudissemens. Ses bons succès l'endormirent, & lui firent poser les armes de trop bonne heure. Les troupes & les finances des Etats étoient alors dans un grand desordre, si bien qu'il eût pu pousser ses conquêtes facilement. Mais il se tint coi, & se donna tout entier à des negociations à la Cour de l'Empereur touchant la ville de Besançon qu'il demandoit que l'on cedât au Roi d'Espagne comme étant de la Franche-Comté; touchant la ville d'Aix, où il demandoit qu'il n'y eût que des Magistrats Catholiques Romains; touchant les Anglois pour leur faire defendre le commerce de la Mer Baltique, puis qu'ils la troubloient par leurs courses, & que l'on permît au Roi de faire des levées en Allemagne, quand il voudroit. Il entra aussi dans les affaires de la succession de Cleves & de Juliers. Les Ministres d'Etat du Duc retenoient le gouvernement entre leurs mains sous pretexte qu'il se portoit bien. Les Grands

du

du païs en murmuroient. Cependant les 1596.
Espagnols les soutenoient, & avoient commandé aux Agens de Brandebourg & de Neubourg de se retirer. Ces Ministres firent même demander aux Etats, quelles étoient leurs intentions à cet égard, lesquels repondirent que leur dessein étoit de vivre en bons voisins, mais qu'au reste ils prissent garde de ne point attirer les étrangers chez eux. Quelque temps après ils accuserent le Comte de Brouck d'avoir voulu entreprendre quelque chose contre l'Etat avec les Protestans du païs, & se mirent en état d'ôter aux accusez les charges qu'ils exerçoient. Mendoze que l'Archiduc avoit envoié à l'Empereur, pressa ce Prince de soutenir l'autorité de ces Ministres de Cleves. Mais l'Empereur lui fit connoître qu'il étoit obligé de ménager les Protestans, par ce qu'il avoit besoin de leurs secours contre les Turcs. Les Espagnols prierent aussi l'Empereur de proposer des ouvertures de paix aux Etats. Mais les Etats firent connoître que l'on devoit auparavant y préparer les esprits, d'où l'on prit occasion de dire qu'ils refusoient de faire la paix.

Pendant que tout cela se passoit, les Anglois & les Hollandois revenoient victorieux de leur entreprise contre l'Espagne. Elizabeth aiant su que Philippe préparoit encore une grande flotte pour s'emparer de quelque place maritime sur ses voisins, craignit que cela ne lui causât encore des affaires. Elle crut donc, qu'elle devoit pré-

1596 prévenir le coup. Elle composa une flotte de seize grands vaisseaux, & de quarante moindres bien armez. Elle y ajouta cinquante vaisseaux de transport pour les troupes, & pour les vivres, & donna le commandement des troupes au Comte d'Essex, & celui de la flotte à l'Amiral Charles Howard. Elle rendit ces deux Chefs égaux, sans prendre garde que ces deux hommes étoient fort opposez d'humeur. Le Comte ne demandoit que de grandes entreprises. L'Amiral au contraire étoit lent dans l'execution, & retardoit l'equipage de la flotte. Le Comte impatient avança de son argent pour hâter les choses. La Reine leur donna un Conseil habile dans ces sortes d'expeditions, & ordonna que les choses se décidassent à la pluralité des voix. Le dessein de la Reine étoit de faire brûler la flotte de Philippe, & de ruïner tous les préparatifs de son armement. Elle promettoit de grandes recompenses à ceux qui feroient des prises sur l'ennemi. Les Etats joignirent vingt-quatre vaisseaux selon leur traité, & les mirent sous le commandement de l'Amiral Warmont. La Reine demanda que l'on embarquât la fleur des soldats Anglois. Le Comte Louïs de Nassau fut de ce voïage, & se distingua beaucoup par sa valeur.

La flotte sortant de Pleimouth au mois de Juillet les Chefs declarerent qu'ils en vouloient aux Espagnols & à ceux qui les assisteroient. Ils crurent que le succès

de

de leur expedition dependoit de la promptitude, de sorte qu'ils hâterent tant qu'ils purent d'éxecuter leur dessein. Les Espagnols furent bien surpris quand ils surent que cette flotte étoit en mer, parce qu'ils ne pouvoient penetrer son dessein. Ils en furent éclaircis, lors qu'ils la virent auprès de Cadix. On y préparoit des vaisseaux pour l'Amerique. Les Anglois allerent les attaquer. Il y avoit quatre galions entr'autres armez de cinquante pieces de canon, vingt vaisseaux de guerre de vingt canons, & autant de vaisseaux de charge, & outre cela trois fregates de seize, ou dix-huit pieces de canon, qui portoient une partie de l'artillerie de la flotte. Un peu plus loin il y avoit quarante, ou cinquante autres vaisseaux de diverses Nations, dont quelques uns étoient legerement armez. 1596.

Le Comte d'Essex vouloit que l'on attaquât promptement ces vaisseaux, pendant qu'ils étoient dans la surprise. Les Hollandois étoient de son avis, & l'on n'eut pas manqué le coup, si l'on se fût jetté avec impetuosité dans le port. Mais l'Amiral ne voulut point y consentir sous pretexte des ordres de la Reine de ne pas hazarder ses vaisseaux. Le lendemain l'on fut empeché d'aborder par le reflux de la mer. Ainsi les Espagnols eurent le loisir de retirer leurs vaisseaux. Cependant il en resta beaucoup dans le port. François Vere les attaqua. Le Comte se joignit à lui. Mais ces vaisseaux, qui avoient déchargé leur canon, se jetterent dans la

Me-

1596. Mediterranée. On canonna les galions pendant quatre heures, pendant quoi le feu se mit aux poudres d'un vaisseau Hollandois, dont les ennemis eurent quelque joie. Cependant les cables des galions aiant été coupez, ils allerent échoüer sur les rades prochaines, & furent pris, ou brulez par les Anglois. Le Roi aiant su cette nouvelle en fut fort allarmé, & manda les vaisseaux de Naples, de Sicile & de Genes. Il en fit même demander à Malthe. Mais les Chevaliers François empêcherent de lui en donner.

Ce combat étant fini le Comte d'Essex fit décendre ses troupes. Les Hollandois prirent par force le château, qui est près de la mer. Ensuite on fit rompre le pont de Suaque pour empecher que l'on n'envoiât du secours à Cadix. Il s'étoit déja jetté dans l'île quelques Gentilhommes volontaires. Cinq ou six cens chevaux étoient sur le point d'y entrer. Le Comte Louïs fut envoié au devant d'eux avec quatre cens piquiers Anglois. Le combat ne fut pas long, par ce que ces gens-là n'étoient pas façonnez à la guerre. Ils furent rompus dès le premier choq, & les Anglois les poursuivirent si vivement, qu'ils entrerent avec eux dans la ville. Les habitans de Cadix se defendirent pendant quelque temps avec des pierres, qu'ils jettoient de dessus les toits. Mais les soldats s'étant saisis de la place publique, du marché & du palais se jetterent de tous côtez pour charger ceux qui se défendoient. Quel-

Quelques habitans se sauverent dans la citadelle avec deux compagnies de soldats. 1596.
Mais voians que le pont étoit rompu, & que l'on ne pouvoit les secourir, ils capitulerent à la vie sauve, moiennant six vingt mille ducats, dont ils donnerent des otages.

Un Marchand Espagnol traita avec le Comte d'Essex pour racheter le pillage de la ville, & des vaisseaux à six cens mille florins. L'Amiral consentit à ce traité, par ce que le pillage n'eût été d'aucun profit pour le public. Le Duc de Medina Sidonia, qui commandoit sur ces côtes, ne le voulut point agréer. La ville fut donc pillée, & les Marchands des Provinces-Unies y perdirent bien la moitié de cette somme. Un vaisseau Hollandois, qui vouloit se rendre dans la flotte en consequence du traité, perdit une somme de cinquante mille florins, par ce que l'on pretendit qu'elle appartenoit à des habitans de Cadix. Trente-deux vaisseaux destinez pour les Indes furent brûlez avec les marchandises, dont ils étoient chargez. Les Espagnols y mirent eux mêmes le feu, & consumerent ainsi pour dix millions d'effets.

Le Comte d'Essex vouloit que l'on conservât la conquête que l'on avoit faite en perçant les digues, & faisant une île de Cadix, comme en effet la chose pouvoit se faire aisément. Il offroit même de la garder avec quatre cens hommes, ajoutant qu'il feroit assez de butin sur les vais-

1596. seaux, qui voudroient passer d'une mer à l'autre pour entretenir sa garnison. Mais l'Amiral Howard n'y voulut point consentir, sous pretexte qu'il n'avoit pas assez de vivres pour cela. L'Amiral Warmont offroit de nourrir un mois toute la flotte, pendant quoi l'on iroit querir d'autres provisions en Angleterre, en Italie, ou en Afrique, soutenant qu'on en fourniroit dans ces lieux-là. Mais l'Amiral n'y voulut pas donner les mains. Ainsi l'on brûla Cadix, après quoi l'on se retira. Le Comte d'Essex proposa encore d'attendre la flotte, qui revenoit des Indes. Mais l'Amiral n'en voulut rien faire. Ainsi après ces magnifiques commencemens toute l'expedition abboutit au pillage de Cadix, & de quelques petites villes. Ce qui vint de l'égalité des deux Chefs, qui d'ailleurs ne pouvoient s'accorder. Si le Comte d'Essex eût été seul, l'Espagne étoit en danger de perir. Mais ses bonnes intentions furent mal secondées. Au reste les Hollandois furent louëz par ceux qui n'avoient pas voulu se prévaloir de leurs offres. La Reine remercia même par une lettre l'Amiral Warmont, & tous ses Officiers des bons services qu'ils avoient rendus.

Cette expedition ne laissa pas de ruïner les affaires de Philippe. Tous les subsides de l'année suivante étoient déja consumez, sa flotte ruïnée, & plus de douze cens pieces de canon englouties par la mer. D'ailleurs ses revenus publics étoient abymez. La guerre des Païs-bas lui avoit

couté

conté des sommes immenses. Les entreprises faites injustement sur ses voisins avoient achevé d'épuiser ses finances. Ses anciens créanciers étoient en inquietude sur ce qu'il leur devoit. Il trouva cependant des Banquiers à Genes & ailleurs, qui lui prêterent de l'argent à gros interêts. Il leur engagea pour cela presque tous les revenus de son Roiaume. Mais en dressant leurs comptes ils lui coucherent en dépense les non-valeurs, que la mer, ou la guerre pouvoient causer à leur recette, & tous les frais des ports, & des voitures avec le montant de leurs interêts. Par ce moien son épargne étoit toute consumée, & il se voioit hors d'état de paier ses dettes, & de soutenir la guerre. On lui suggera un moien fort injuste pour retablir ses finances, dont il se servit sans scrupule. Il publia donc un Edit au mois de Novembre, dans lequel il se plaignoit de l'énormité des usures, comme de la cause des malheurs publics, & de la ruine de ses revenus par les traitez onereux qu'il avoit été obligé de faire pour le soutien de la Religion. Il declaroit qu'il étoit obligé de remedier à ces desordres. Il retira pour cet effet tous ses Domaines de la main des Engagistes, & ne leur laissa que l'esperance d'être paiez un jour. Il soutenoit que ce qu'ils avoient exigé au delà de leur veritable interêt devoit leur être imputé sur le capital. Cela ruïna tout d'un coup tous ses créanciers. Plusieurs Banquiers des Païs-bas eurent part à ce malheur, ce 1596.

 qui

1596. qui jetta l'Archiduc dans une si grande disette d'argent, qu'il souffrit de grandes pertes l'année suivante. Ces nouveaux malheurs forcerent Philippe à remettre les choses sur l'ancien pied pour soutenir ses affaires. Cependant il ne consentit aux propositions qui lui furent faites par ses Creanciers, qu'à condition qu'ils joindroient quatre cens mille ducats aux vieilles obligations pendant dix-huit mois, consecutifs paiables le tiers en Espagne, & les deux autres tiers dans les Païs-bas.

Dans les Provinces-Unies les revenus publics & particuliers diminuoient à proportion de ce que la famine s'affoiblissoit en Italie. Cela obligea les Etats d'augmenter les impôts, & sur tout sur les étoffes riches, dont on s'habilloit: l'opposition qui fut faite à cette taxe, obligea de la supprimer. En Frise les anciens démélez des villes & de la campagne se renouvellerent, ce qui donna beaucoup d'occupation aux Etats. Mais leur plus grand soin fut de prendre garde que l'alliance que l'on traitoit entre la France & l'Angleterre, se fit à des conditions plus précises que par le passé, & qu'ainsi l'on fit la guerre plus utilement pour les Alliez, si bien que l'un ne pût s'accommoder sans l'autre. Les Etats faisoient sonner bien haut la perte de Hulst, & des contributions de la Flandre, sans que leurs Alliez eussent pensé à les secourir, pendant que leurs troupes étoient en France. Les François

fois de leur côté se plaignoient de la perte 1596.
de Calais, pendant qu'ils étoient occupez au siege de la Fere, & disoient que leurs Alliez pouvoient secourir cette place fort aisément, puis qu'ils étoient les maîtres de la mer.

Depuis que la Ligue avoit fait son traité, le Roi commençoit à parler un peu plus haut. Il avoit convoqué une assemblée de Notables à Rouen. Son autorité s'établissoit, & les Espagnols ne faisoient plus tant de difficulté de traiter avec lui. Ils faisoient même courir le bruit que Philippe vouloit le marier à l'Infante. Henri avoit envoié le Duc de Bouillon & Sanci en Angleterre pour emprunter de l'argent à la Reine, ce que cette Princesse avoit refusé de faire. Cependant aiant examiné les choses de plus près elle engagea ces deux Envoiez à un traité plus particulier, duquel on dressa les articles pour les regler.

Le bruit de la paix s'augmentoit en France, & cela donna beaucoup d'inquietude aux Etats, d'autant plus que le Roi s'étoit reconcilié avec le Pape à condition d'abandonner ses Alliez Protestans. Le Roi pour les rassurer leur fit connoître qu'il s'étoit expressément reservé le droit de conserver ses anciennes alliances quoi qu'avec des Princes, & des peuples de diverses Religions: que ces bruits de paix n'étoient semez que pour amuser le peuple: que si l'on vouloit faire un nouveau traité il se rendroit sur les frontieres avec huit ou dix

1596 mille hommes, & sa Noblesse. Cependant les François ne tenterent rien pour le secours de Hulst par quelque diversion. On étoit même convenu que le Duc de Bouïllon repasseroit incessamment en Angleterre pour la conclusion du traité. Mais il fut retenu trois mois à la Cour & l'on apprit en même temps, que les garnisons de Calais & de Bologne avoient fait une treve. Les François s'excuserent sur ce que la Noblesse n'avoit pu marcher par ce qu'elle étoit occupée à sa moisson, & que d'ailleurs la peste étoit violente sur les frontieres des Païs-bas. Ils ajoûterent à cela, que le traité avec l'Angleterre n'avoit été retardé, que parce que l'on vouloit en avoir l'avis des Parlemens. Pour ce qui est de la treve, elle fut bien-tôt rompue.

Les Etats eurent plus de peine à contenter la Reine d'Angleterre. Elle les pressoit depuis deux ans de venir à conte avec elle pour le paiement de l'argent qu'elle leur avoit prêté. On voioit par tous ses discours, qu'elle avoit de la jalousie de leurs bons succès. Elle parloit sans cesse de la somptuosité de leurs villes, & des necessitez de son Roiaume, auxquelles il lui étoit impossible de remedier, n'aiant point ces grands revenus que l'Espagne tiroit des Indes, & ne possedant que ce que ses sujets lui donnoient gratuitement. Elle ajoûtoit à cela, que la rebellion d'Irlande l'avoit obligée d'emprunter de l'argent pour se conserver ce Roiaume. Les Etats répon-

pondirent à ces plaintes de la Reine par 1596.
de grands remercimens du passé, & par d'instantes prieres de s'en tenir aux termes de leur alliance. Ils se plaignirent de leur part, qu'on ne leur avoit jamais fourni le nombre des troupes stipulé par ce traité: que cela avoit été cause que leurs entreprises n'avoient jamais été considerables: que cependant ils avoient soutenu la guerre, comme ils avoient pu: que dans l'état present de leurs affaires tous leurs projets deviendroient inutiles, si l'on vouloit les obliger à un remboursement, qu'ils n'étoient obligez de faire qu'après la guerre: que malgré l'état florissant de leurs villes, qu'on leur reprochoit, ils avoient perdu plusieurs places, & que leurs victoires n'avoient servi qu'à augmenter leurs dépenses.

Ils ajoûterent, que depuis la retraite de la flotte invincible ils avoient fait de grands frais pour seconder les entreprises des Anglois, & pour aider la France afin de conserver l'Ocean à l'Angleterre. Ils disoient de plus, qu'ils avoient perdu plusieurs vaisseaux par naufrage, que les Espagnols leur en avoient pris un grand nombre, & que les digues rompues leur avoient ruiné beaucoup de païs. Ce discours addoucit l'esprit de la Reine, sur tout quand elle vit qu'ils envoioient du secours à sa flotte, qui revenoit de Cadix. Cependant elle oublia bien-tôt ce service, & les pressa plus que jamais de la paier. Les Etats lui envoierent de nouveaux Deputez pour

1596. s'excuser envers elle. Mais la Reine répondit que quand elle avoit traité, elle n'avoit pas supposé, qu'ils perpetueroient la guerre pour la consumer en frais: que leur dessein commun avoit été d'en venir à une bonne paix: que si le bien de leurs affaires demandoit qu'ils continuassent la guerre, elle ne croioit pas être obligée de s'épuiser pour leur aggrandissement. Burgley ajoûta à tout cela, que les affaires d'Irlande, & certains embarras domestiques dispensoient la Reine de ce traité.

Les Deputez repliquerent que, si on les abandonnoit, la Reine & son Roiaume seroient les premiers à se sentir de leur ruïne. Les Anglois répondirent que cela n'empêchoit pas que l'on ne vint à compte, pour paier une partie de la somme, & que pour l'avenir, sans avoir égard à l'ancien traité, on leur fourniroit les secours que l'on pourroit, pourvu qu'ils le demandassent non comme une chose duë, mais comme un service, qu'ils prieroient la Reine de leur rendre. Sur cela les Etats offrirent de paier tous les ans une partie de ce qu'ils devoient en proportionnant la somme à leurs necessitez presentes. La Reine rejetta cette offre. Cependant elle se raddoucit tout d'un coup, par ce qu'elle apprit que les Espagnols pensoient encore à l'attaquer. Les personnes bien instruites des deux Etats reconnurent que, si les Provinces-Unies refusoient de paier; ce n'étoit pas faute de pouvoir; mais qu'elles

les

les tachoient seulement d'engager toujours davantage la Reine dans leurs interêts, d'autant plus que sa dette periroit, s'ils venoient à succomber dans la guerre. D'ailleurs on étoit persuadé que la Reine pouvoit se passer de l'argent qu'elle redemandoit, & que son but étoit seulement de les obliger de cultiver son amitié avec soin, puis qu'elle leur étoit fort avantageuse. 1596.

Le Duc de Bouïllon s'étant enfin rendu en Angleterre, on y conclut le traité sous ces conditions: que les anciens accords faits entre les deux Couronnes seroient observez de bonne foi: que leurs Alliez entreroient dans ce traité: que dès que leurs affaires domestiques le permettroient, on attaqueroit l'Espagnol avec une Armée levée à frais communs: que l'on ne feroit ni paix, ni treve que du consentement des parties: que le commerce seroit libre entre les deux nations, & que l'on se fourniroit de part & d'autre à juste prix, en paiant de bonne foi, les choses necessaires à cette guerre: que les sujets de part & d'autre jouïroient des droits de ceux du païs: que l'on ne feroit aucun tort aux Anglois en France sous pretexte de Religion: que la Reine fourniroit presentement quatre mille hommes pour défendre la Normandie & la Picardie, & qu'elle les paieroit pour six mois en lui donnant des otages: que si la France vouloit retenir ses troupes plus long-temps, il les paieroit: que chacun pourroit lever dans les païs de son

1596. son Allié quatre mille hommes à ses frais, & que chacun auroit pouvoir sur les soldats qui seroient dans son Armée. Les articles secrets contenoient le nombre des soldats que la Reine devoit fournir, un peu moindre qu'il n'étoit dit par le traité. La Reine jura l'observation de ce traité, & envoia le Comte de Salisburi en France pour le voir jurer au Roi.

Le Duc de Boüillon passa d'Angleterre en Hollande pour recevoir le serment des Etats. Il étoit accompagné de Busenval Ambassadeur ordinaire, & de Gilpin qui selon le traité étoit du Conseil des Etats. Il eut commission de la Reine de la representer. On ajouta ces conditions particulieres au traité commun: que Henri auroit au printemps prochain une Armée sur les frontieres de l'Artois; & que les Etats en mettroient une de leur côté de huit mille fantassins, & de quinze cens chevaux, pour donner de l'inquiétude à l'ennemi: que les Etats fourniroient deux Regimens au Roi à condition qu'il leur seroit permis de les retirer au cas qu'ils en eussent besoin pour eux mêmes: que quand les affaires de ce Prince seroient en un meilleur état il fourniroit aux Etats un pareil nombre d'infanterie avec mille chevaux: que les troupes auxiliaires seroient soumises de part & d'autre aux Généraux des lieux où elles serviroient: que les anciens traitez demeureroient dans leur entier: que les sujets pourroient aller & venir en toute liberté en paiant les droits, comme les sujets

ses ordinaires : qu'il n'y auroit point de droit d'Aubeine, ni de desherence : que les Etats continueroient leur commerce à l'ordinaire : que l'on ne rançonneroit personne, & qu'enfin l'on ne pourroit obliger les particuliers à répondre, ou à paier pour les Communautez : que l'on ne retiendroit point les vaisseaux, & qu'il ne seroit pas permis de leur faire vendre leurs marchandises contre leur gré. 1596.

Ce traité fut achevé & signé le dernier d'Octobre. On en temoigna beaucoup de joie dans les Provinces-Unies. Il établissoit une bonne union entre les Alliez, & d'ailleurs il faisoit beaucoup d'honneur à la Republique, qui étoit mise en egalité avec des Puissances souveraines. Le Roi lui fit obtenir cette prérogative en vertu des bons services qu'il en avoit reçus. La Reine ne les vouloit comprendre dans les traité, que comme d'anciens alliez, qui s'étoient mis sous sa protection. Mais elle fut obligée de se conformer aux souhaits d'Henri. En quoi l'on doit admirer la vicissitude des choses humaines. Il n'y avoit que quelques années, que la Republique avoit offert sa souveraineté à la France, qui n'en avoit point voulu, au lieu qu'à present elle traitoit une ligue offensive & defensive avec cette Couronne contre l'Espagne.

Le Roi se contenta que les Etats lui fournissent en argent la solde des deux Regimens qu'ils devoient lui envoier. La Reine en conçut quelque jalousie, & ne

1596. voulut pas joindre son Envoié à ceux qui alloient en Allemagne de la part des Etats, & de la France. Cela chagrina le Roi, qui reconnut par là, que cette Princesse n'avoit pensé qu'à l'engager dans une longue guerre. Ces soupçons se fortifierent par ce qui fut dit par quelques Anglois dans une conference tenue à Dieppe sur la campagne prochaine. Ils témoignerent que, s'ils pouvoient reprendre Calais, ils garderoient cette ville pour eux, ce qui fit connoître à ce Prince, qu'il auroit plus de peine à la tirer de leurs mains que de celles du Roi d'Espagne.

Ce fut en ce temps-là que le Roi accorda que les certificats des Professeurs de Leyde seroient reçus dans les Universitez de France. Le feu Prince d'Orange avoit fondé l'Université de cette ville pour faire fleurir les sciences dans le païs, & pour sauver les dépenses que l'on étoit obligé de faire en allant étudier dans les païs étrangers. On accorda ce privilege à la ville de Leyden pour l'indemniser de ce qu'elle avoit souffert pendant le siege. La Frise établit une pareille Université à Franeker. Mais Leyden l'emporta bien-tôt par la grande capacité de ses Professeurs, & par le grand nombre de jeunes gens qui s'y rendirent de toutes parts. On y avoit mis des Professeurs habiles en toutes sortes de sciences.

Les Etats deputerent dans le même temps vers le Roi de Dannemarc Chrétien IV. pour le feliciter sur sa majorité. Ils ne

se rendirent néanmoins à cette Cour, 1596.
qu'après que les ceremonies furent achevées, par ce qu'ils vouloient éviter les disputes sur le rang. Leur but étoit d'engager ce Prince à un traité contre l'Espagne. Mais il n'y voulut point entrer. Il se contenta de permettre à la ville d'Amsterdam de continuer son negoce sur l'ancien pied dans le Roiaume. Il refusa ce droit à Schiedam & à Enchuysen, qui pretendoient l'avoir obtenu des Rois precedens. Taffis fut envoié par l'Espagne pour porter ce Prince à refuser le passage du Sund aux vaisseaux des Etats. Il lui offrit même trois cens mille ducats pour cela. Mais sa proposition fut rejettée, par ce que l'on sut en Dannemarc que Philippe avoit tâché de surprendre les forteresses qui gardent ce passage.

Tout étoit demeuré fort tranquille entre l'Archiduc, & les Etats depuis la prise de Hult. Les Espagnols avoient de la peine à tenir tête aux François, & les Etats avoient peu de troupes. Biron avoit marché vers l'Artois avec de la cavallerie, & avoit battu, & pris Varembon avec le Comte de Montecuculli, & quelques autres Officiers, qui paierent une grosse rançon. Les troupes victorieuses ravagerent l'Artois & la Flandre. Le Prince de Chimai fut envoié dans ces quartiers pour arrêter les courses de l'ennemi. Mais il fut battu tout de même, Landriano n'aiant pas voulu obeïr à ses ordres. Ainsi les François demeurerent maîtres de la campagne.

1596. Vers l'entrée de l'hyver le Roi de France voulut faire quelque entreprise. Les Etats pour l'appuier assemblerent leurs troupes à Berg-op-Zoom. Mais aiant su que le debordement des rivieres avoit rompu les desseins de ce Prince, ils renvoierent l'Armée dans ses garnisons.

Le mauvais état des finances mit les affaires de l'Archiduc dans un grand délabrement. Les Allemans qui étoient à son service, se saisirent de Herentals, par ce qu'ils n'étoient pas paiez. On envoia les Espagnols contr'eux. Mais les Allemans les repousserent, & cela ne servit qu'à augmenter la confusion. Un Ecossois nommé Vorms aiant été convaincu d'avoir voulu porter ses compagnons à mettre Ter-Veere entre les mains des Espagnols, fut executé à mort. Il avoüa en mourant, que les Jesuites l'avoient sollicité à cette trahison. Dans le même temps Philippe aiant amassé beaucoup d'argent, fit travailler à l'équippage d'une flotte contre l'Angleterre. Cela obligea les Etats de défendre sous de grosses peines, de transporter des bleds en Espagne. Amsterdam s'opposa à cette défense tant qu'il put. Mais les autres villes y consentirent. Cependant afin que personne ne profitât de cette interdiction, on tint des vaisseaux vers le Pas de Calais pour prendre garde qu'aucun n'y passât pour mener des bleds en Espagne.

La flotte d'Espagne se mit en mer au mois de Novembre sous la conduite de Martin de Padille, forte de cent vingt-

huit

loit vaisseaux sur lesquels on avoit mis 1596
quatre mille soldats & quelque cavallerie outre les matelots. Mais cette flotte fut dissipée par un orage. Il y eut quarante navires, qui échouërent sur des bancs de sable, dans lesquels il y avoit cinq mille ames avec beaucoup d'argent, qui perirent tous vers le Cap de Finisterre. Ceux que le hazard en sauva, se retirerent chez eux. Les vaisseaux de Dunquerque, qui avoient ordre d'attendre cette flotte, furent inutiles, & laisserent les Provinces-Unies fort en repos. Cela même leur fournit le moien de bruler deux navires que l'on construisoit à Nieuport.

Les peuples de ces Provinces n'osant plus aller en Espagne entreprirent cette année de passer la Ligne. Ils découvrirent des îles qui produisent quantité de sel. Ils furent aussi en Guinée, d'où ils apporterent de l'or, de l'ivoire & du poivre. Ils acheterent beaucoup de sucre & de bois de Bresil dans l'île de S. Thomas. Ils commerçoient secretement pour cela avec les Portugais. Ils entreprirent aussi pour la troisieme fois un voiage vers le Septentrion. Ils équipperent deux vaisseaux, qui aiant passé au dessus de Norwegue se separerent pour aller plus avant dans le Nort. L'un tira au Levant & l'autre au Couchant. On trouva quantité d'herbes au 80. degré. Mais on n'en approcha pas assez pour savoir si c'étoit une île, ou une partie du Continent. Le vaisseau, qui prenoit sa route vers le Levant, fut jetté par

1596. les vents sur les côtes de Moscovie. L'autre n'approcha pas si près du Septentrion. Mais ils se rendit vers la Nouvelle Zemble au 76. degré. Il fut obligé de se remettre en mer à cause des grands vents, & des glaces. Il eut même beaucoup de peine à se tirer de là. Il arriva enfin de l'autre côté de la Nouvelle Zemble, où les glaces l'arrêterent absolument. Les hommes prirent la resolution d'y demeurer, & ils y bâtirent une hute des ais de leur navire. La mer leur jetta quantité de bois, dont ils firent du feu, & en couvrirent leur hute. Les ours leur faisoient beaucoup de peine. Mais ils les chassoient à coups de mousquet. Ils ne purent manger de leur chair. Leur graisse seule servit à entretenir de la clarté dans leur habitation. Ils furent extremement incommodez de la neige, dont la pesanteur étoit capable d'abymer leur hute. Mais le froid leur faisoit encore plus de peine par son excessive rigueur. Ils voulurent fermer leur porte. Mais la vapeur de la braise les étouffoit. Ils furent donc obligez de se servir de cailloux pour échauffer leurs lits. Les renards les vinrent tourmenter après les ours. Mais ils en prirent un grand nombre, dont ils se nourrirent, & ils se servirent même de leurs peaux pour se couvrir. Tout d'un coup le soleil vint les retrouver, après les avoir quittez durant trois mois.

Ces gens fatiguez de ce rude hyver se mirent dans des esquifs pour s'en retourner, & furent obligez de couper la glace

pour

pour se faire un passage. Ils furent obligez de s'arrêter dans une île, par ce qu'ils n'avoient plus de vivres. Ils y trouverent quantité d'œufs, & des oiseaux si peu farouches, qu'ils les prenoient à la main. Ceux qui étoient malades moururent bientôt, par ce qu'ils étoient exposez à l'air & à la pluie. Ceux qui resterent, continuerent leur voiage avec des peines extremes. Enfin un vent favorable les jetta vers la Nouvelle Zemble. Les premiers hommes qu'ils trouverent furent les mêmes Moscovites, que l'on avoit vus au second voiage. Ils leur temoignerent beaucoup d'humanité, & leur donnerent des vivres. Ce fut là qu'ils trouverent une herbe admirable contre le relachement des nerfs, dont ils avoient été fort tourmentez par le grand froid. Ils furent là quelque temps nourris miraculeusement par quelques vaisseaux, qui y passoient par hazard. Ils reprirent un peu de force par le charitable secours des Lappons, qui habitent dans ces lieux-là. 1596.

Enfin ils aborderent à l'île de Quilodun, où ils reçurent des secours inesperez. Ils surent que le vaisseau qui étoit parti de Hollande avec eux, étoit dans un port voisin. Ils s'y rendirent au nombre de douze hommes sous la conduite de Jaques Heemskerck, & s'étant embarquez avec les autres ils se rendirent enfin à Amsterdam, après avoir été dans la derniere solitude du monde.

De-

1597. Depuis la reduction de Groningue il sembloit que le bonheur eût abandonné les Provinces-Unies. Mais au commencement de cette année une avanture favorable leur fut d'un bon presage. Depuis que les François s'étoient retirez de l'Artois, l'Archiduc avoit mis ses troupes dans leurs garnisons ordinaires. Il avoit posté quatre vieux Regimens avec leur recrües, & cinq compagnies de cavallerie à Turnhout. C'étoit le lieu où l'on s'assembloit ordinairement pour entreprendre quelque expedition. C'est un bourg ouvert qui conduit en divers endroits. Le Prince Maurice aiant été averti qu'il y avoit là environ cinq mille hommes se proposa de les y surprendre. Il crut même que la chose seroit aisée, par ce qu'ils étoient commandez par le Marquis de Varax frere de Varembon, en qui les soldats n'avoient pas beaucoup de confiance. Maurice ne se trouvoit embarrassé qu'à assembler des troupes, par ce qu'il falloit du temps pour cela, & que d'ailleurs il étoit difficile de faire marcher de l'artillerie. Il envoia ses ordres aux troupes.

Elles se rendirent secretement à Gertrudenberg à petit bruit au jour marqué, au nombre de cinq mille hommes de pied, huit cens chevaux, & quatre pieces de canon. Ils se rendirent vers minuit à Ravel, qui n'est qu'à une demi-heure de Turnhout. On trouva que les ennemis pensoient à se retirer, par ce qu'ils avoient été avertis de la marche du Prince. Les

avis étoient divers parmi eux. Cependant le plus grand nombre vouloit que l'on se rendît à Herentals, où ils seroient en sureté. Cet avis l'emporta. Ils firent donc partir leur bagage & leur canon vers la fin de la nuit, & se mirent en bataille à la pointe du jour pour marcher. Le Prince sachant leur dessein, hâta sa marche pour arrêter l'ennemi par quelques escarmouches. Il s'avança donc en toute diligence avec sa cavallerie, & deux cens fantassins, laissant ordre au reste des troupes de venir avec le canon le plus vîte qu'il seroit possible. Le Comte de Hohenlo y étoit. Le Comte de Solms voulant effacer la memoire de l'affaire de Hulst se joignit au Prince avec plusieurs autres Officiers distinguez: Veere aiant battu les bois pour éviter les embuscades poussa jusques à une petite riviere, qui passe au travers de la campagne. On ne la pouvoit passer que sur un petit pont de bois, ou par des guez fort éloignez. Cela avoit obligé les ennemis de defiler avec peine. Veere chassa d'abord à coups de mousquet ceux que l'on avoit laissez derriere pour amuser l'ennemi. Dès qu'il put joindre les Espagnols, il les chargea en queuë & les arrêta. Il les trouva engagez à peu près dans le chemin étroit qui conduit à Herentals. S'ils l'eussent enfilé, il n'eût pas été possible de les engager au combat. 1597.

Le Comte de Hohenlo arriva avec quatre cens chevaux pour soutenir cette infanterie. Mais une petite vallée pleine d'eaux l'em-

1597 l'empechoit de les joindre. L'infanterie du Comte de Varax marchoit en distance egale, de neuf & d'onze rangs. Le premier de ses Regimens étoit Allemand commandé par le Comte de Schultz. Le second étoit de Vallons sous Aschicourt. Le troisiéme étoit aussi de Vallons, dont la Bourlote étoit Colonel. Le Regiment Napolitain du Comte de Trevic faisoit l'arriere-garde. Le flanc gauche de ces troupes étoit couvert par des rangées d'arbres, & par un ruisseau qui vient de Turnhout. La cavallerie partagée en trois escadrons sous Basta couvroit le flanc droit. Le Comte de Hohenlo aiant trouvé moien de passer cette vallée fit sonner la charge. D'abord la cavallerie ennemie lâcha le pied, & se renversa sur l'infanterie. Les Italiens ne purent soutenir l'attaque de Veere, qui avoit quatre cens chevaux, que le Prince lui avoit envoiez. Ces premieres troupes étant rompuës le reste plia avec tant de promptitude, que les Généraux ennemis en furent surpris. Mais la fuite de leur cavallerie les avoit effraiez, outre que leurs bataillons étoient très-mal formez. Leurs piquiers étoient dispersez, & ne servirent de rien contre la cavallerie. Les charges furent même faites de trop loin par leurs mousquetaires. Basta fut blâmé de s'être posté sur les flancs, au lieu d'être à la queüe. Il se justifia en faisant voir qu'il avoit suivi l'ordre par écrit du Comte de Varax.

On n'eut que quatre hommes tuez, & six

six blessez du côté du Prince Maurice. Ce 1597.
fut dans cette occasion, que l'on reconnut l'utilité des carabines, que le Prince Maurice avoit fait prendre aux cavaliers, au lieu de lances. Ils firent grand feu, & tuerent bien du monde, avant que les piquiers se fussent mis en bataille. Ces troupes battues ne trouverent point de retraite. Les arbres & le ruisseau les embarrasserent beaucoup dans leur déroute. Il pensa neanmoins arriver un grand malheur aux victorieux. Ils croioient n'avoir plus rien à faire, & s'étoient mis à piller. Basta aiant rallié quelques cavaliers, vint fondre sur eux dans un lieu étroit, où les chariots les empêchoient de se rallier. Mais dans le temps qu'il commençoit à charger, le gros de l'infanterie arriva. Cela rendit du courage à ceux qui avoient été chargez de cette maniere. D'abord l'épouvante avoit été cause que l'on avoit tué plusieurs prisonniers. Le Prince qui avoit gardé quatre compagnies avec lui, leur ordonna de charger l'ennemi. Celui qui les commandoit, faute de bien entendre l'ordre qu'il avoit reçu, les fit combattre toutes à la fois. Cependant la pluspart de ceux qui avoient fui, s'étant ralliez, vinrent tomber avec tant d'impetuosité sur l'ennemi, qu'ils le chasserent une seconde fois. On tua deux mille hommes dans cette action, & l'on fit plus de cinq cens prisonniers, dont plusieurs moururent de leurs blessures. Il n'en couta que dix ou douze hommes, & quelques blessez. [illegible]

len-

1597. lendemain on prit le château de Turnhout par composition, après quoi l'on renvoia l'infanterie dans ses quartiers. La cavallerie eut ordre de se retirer en toute diligence, de peur que l'ennemi ne ramassât des troupes pour attaquer les victorieux pendant la nuit. Le Prince revint triomphant à la Haie, & fit pendre trente-huit drapeaux, & un étendart dans la grande sale du palais.

On usa de cette victoire avec beaucoup de discretion. On renvoia le corps du Comte de Varax, qui avoit été tué des premiers, & l'on rendit en même tems quelques lettres qui furent trouvées sur lui. L'Archiduc en fit faire des complimens, assurant que l'on garderoit ponctuellement le cartel. Le Prince fit voir qu'il savoit donner une bataille, comme il savoit prendre des villes. Il gouverna cette affaire avec autant de prudence que de valeur. Mais le peu d'ordre de ses soldats, qui penserent perdre la victoire par l'envie de piller, lui fit prendre des mesures pour tenir les soldats dans une plus severe discipline. Il fit de très-bonnes ordonnances sur ce sujet, & les fit soigneusement observer.

L'Archiduc fut fort touché du malheur de ses troupes, d'autant plus que ses finances étoient en desordre, & qu'il ne savoit comment les rétablir. Le défaut d'argent causé en partie par son humeur liberale, lui ôtoit le moien de paier les soldats, ce qui les faisoit deserter. Cela l'obligea de mettre

mettre ses pierreries engage pour avoir de 1597.
l'argent. Il avoir pressé les villes de lui faire quelque avance. Bruxelle s'en étoit excusé. Il proposa aux Fuggers d'Augsbourg de traiter avec lui pour quelque somme considerable. Mais on ne vouloit plus se fier au Conseil d'Espagne, après ce qui étoit arrivé. Cependant l'hyver, & le commencement du printemps se passa en surprises de places, & en ruses de guerre entre les deux partis.

Ferdinand Teillo Portocarréro Gouverneur de Dourlens fit une entreprise sur Amiens. Cette ville n'avoit point voulu de garnison. Portocarréro aiant été averti de l'état de la place & de la mauvaise garde qui s'y faisoit, demanda des troupes à l'Archiduc en secret. Il choisit dix-huit soldats avanturiers, qu'il fit déguiser en païsans. D'autres les suivirent chargez de pommes & de noix, après quoi il en venoit d'autres, qui menoient un chariot de bled. Ils avoient ordre d'arrêter leur chariot sous la herse. Etant arrivez, l'un lâcha son sac de pommes, l'autre son sac de noix. Les bourgeois de la garde se jetterent dessus pour les ramasser. Les soldats deguisez se ruerent sur eux, les tuerent, & se rendirent maîtres du corps-de-garde. Ils appellerent par un signal des soldats cachez dans le voisinage. Ils se saisirent de la porte pendant quoi les troupes arriverent, & entrerent ainsi dans la ville, dont ils s'emparerent. Le Comte de St. Pol, qui en étoit Gouverneur, fut tellement surpris de cette af-

1597 affaire, qu'il se sauva, abandonnant la ville aux ennemis.

L'épouvante fut si grande, que la bourgeoisie ne resista point. Ainsi les Espagnols assurérent facilement leur conquête. Il arriva par une rencontre remarquable, que le peuple étoit au sermon, lors que la chose arriva. Le Predicateur reprochoit justement à ses auditeurs, que leur endurcissement dans le peché méritoit que Dieu les livrât aux Espagnols. Cette prise donna beaucoup de joie à l'Archiduc, qui pressa Philippe de lui donner de quoi soûtenir cette conquête. Ce malheur reveilla les François, & les rendit plus obéissans à leur Roi, par ce qu'ils craignoient de tomber entre les mains des Espagnols, dont le gouvernement est dur aux peuples qu'ils ont vaincus.

Le Roi de France renonça pour quelque temps à la paix avec l'Espagne, & accomplit de bonne foi le traité fait avec l'Angleterre & les Etats. On crut même pendant quelque temps, qu'il pourroit bien mettre des Anglois dans Calais. Dès qu'il sut la surprise d'Amiens il fit investir la ville par le Duc de Biron, qui en commença le siege avec les troupes que le Roi lui avoit envoiées. Il fit marcher du canon & des munitions de guerre & de bouche. Pendant que l'on travailloit à ces préparatifs, ce Général tâcha de surprendre la ville d'Arras. Mais son dessein ne réüssit point, non plus que sur Dourlens & Cambrai.

Le

Les Espagnols n'eurent pas plus de suc- 1597.
cès sur Steenwic, ni sur le fort de Schenck. Ils avoient fait marcher secretement mille fantassins & quatre cens chevaux vers Steenwic, & l'on avoit déja coupé les palissades pour monter sur le rempart. Mais le grand bruit qu'ils firent pour épouvanter la garnison, ne servit qu'à l'éveiller, de sorte qu'elle se mit en état de faire tête promptement à l'ennemi. On accabla de pierres ceux qui montoient. On fit main basse sur tous ceux qui étoient déja sur le rempart. On les poursuivit même fort avant dans leur retraite. Ils emporterent une partie de leurs morts pour en cacher le nombre à l'ennemi.

Le Prince Maurice ne fut pas plus heureux à Venlo. Il avoit mis de l'infanterie dans deux batteaux qui remontoient la riviere. Le premier étant arrivé il s'empara d'une porte. Mais l'autre n'aiant pu arriver faute de vent, cela donna le temps aux bourgeois de fermer la seconde porte. Un moment après ils chargerent ceux qui étoient entrez, & les obligerent de se retirer. Mathias de Helt fut tué dans cette occasion avec celui qui commandoit le batteau. Ceux qui furent pris, furent condamnez à mort selon l'accord fait entre les partis pour empêcher les surprises nocturnes. La flotte que l'on avoit envoiée sur les côtes de la Flandre ne fut pas plus heureuse. La cavallerie reçut quelque échec dans ses courses. Cela l'obligea de se tenir dans ses garnisons.

1597. La guerre ne fut point violente pendant l'été. L'Archiduc pensoit à conserver Amiens & les Etats se contenterent de se tenir en repos pour jouïr de quelque relâche. La ville de Groningue leur donna de l'ouvrage. Elle avoit de grands differens depuis long-temps avec les habitans de la campagne. Les bourgeois vouloient se servir d'un droit que Philippe & le Duc de Parme leur avoient accordé par provision. Les habitans de la campagne vouloient se séparer pour traiter leurs affaires à part. Les Etats crurent qu'il falloit faire cesser tous ces differens. Dans cette vûe ils nommerent des arbitres pour regler cette affaire. Ils prirent connoissance de tous ces demélez, & prononcerent enfin une sentence arbitrale, qui fut aggréée par les deux partis, par laquelle les Etats du païs devoient être composez des bourgeois, & des habitans de la campagne: ces Etats devoient gouverner les affaires communes en forme de Republique, & les particulieres par Deputez: ces Deputez devoient avoir la direction des impôts, & des biens qui avoient appartenu au Prince & aux Ecclesiastiques: & dans les assemblées les bourgeois devoient avoir le pas sans être les superieurs: les Juges de la campagne devoient être choisis par le Conseil, & le Conseil par les Etats. Pour ce qui est du commerce, il fut ordonné que ce qui croît, ou qui se fabrique dans le païs, ne seroit transporté ailleurs qu'après avoir été exposé en vente dans la ville, & qu'on ne boiroit point

point d'autre biere, que celle qui se brasse 1597.
à Groningue. On ajouta plusieurs autres articles pour remedier aux anciens differents, & pour prevenir ceux qui pourroient naître à l'avenir.

Il y eut aussi quelques difficultez entre la Hollande & la Zelande sur la taxe des marchandises. Chaque Province en faisoit la recette, & en couchoit la somme dans les subsides qu'elle fournissoit pour la Marine. Les Zélandois tiroient cet impôt dans leur Province. Cependant ils vouloient obliger les Hollandois de paier la moitié de cet impôt pour les marchandises qui passoient chez eux. Les Hollandois s'y étoient soûmis pendant quelque temps. Mais ils se lasserent de le paier alleguant pour eux une Ordonnance des Etats Généraux qui portoit que cet impôt se paieroit dans les lieux où les marchandises seroient chargées. Ils accusoient même les Zelandois de ne pas rapporter exactement le revenu de cet impôt, & de vouloir s'emparer du commerce des autres Provinces. Les Zélandois répondoient que l'on abusoit de l'Ordonnance des Etats, & que la Hollande vouloit se rendre la maîtresse des affaires. La chose alla si loin, que les Zelandois ne vouloient plus apporter ce tribut dans l'Epargne publique. L'on termina promptement cette dispute, & l'on accorda quelques privileges à la Hollande à cause de ses grandes contributions pour les affaires publiques.

1597. L'on défendit même de se plus opposer aux ordonnances de la Généralité.

Pendant que l'on étoit occupé à tout cela, on reçut les Ambassadeurs étrangers qui étoient venus pour disposer les Etats à la paix. Les Espagnols avoient adroitement fait venir ces Ambassades pour exposer les Etats à la haine du public, s'ils refusoient de faire la paix. L'Ambassadeur de Sigismond Roi de Pologne parla avec beaucoup d'affectation du devoir des sujets envers leurs Princes, & fit couler dans son discours une espece de menace, que la Republique ne pourroit éviter sa ruïne, si elle ne s'accordoit avec le Roi d'Espagne, dont toutes les forces reünies l'accableroient. Il offrit la mediation de son maître pour la paix, & parla fort avantageusement de la douceur de Philippe, & de sa fidelité, & cela en presence des enfans du Prince d'Orange & du Comte d'Egmont. Il fit même remarquer que le Roi de Pologne étoit parent de celui d'Espagne, & coula comme en passant, que les Polonois avoient fait la paix avec le Turc. Les Etats répondirent fort modestement à cette harangue en parlant de leur cause, & du danger qu'il y avoit pour eux de faire la paix. Ils representerent que le Roi d'Espagne les avoit forcez à prendre les armes, & qu'il étoit la cause de toutes les guerres qui se faisoient entre les Chrétiens. Ils firent connoître adroitement, que la justice de leur droit devoit l'emporter dans l'esprit de Sigismond sur la parenté. L'Ambas-

baſſadeur de Pologne repliqua avec beau- 1597.
coup de fierté, & fit connoître que la Pologne romproit tout commerce avec eux. On ſe contenta de lui inſinuer que la Pologne auroit plus de peine à ſe paſſer de l'argent de Hollande, que les Hollandois à trouver du bled dans d'autres lieux.

L'Empereur avoit demandé des paſſeports pour des Ambaſſadeurs ſur le même ſujet. Mais ils les refuſerent honêtement, parce que ces negociations ne leur plaiſoient point. Cependant les Princes d'Allemagne ſe plaignirent par des lettres, que l'on avoit peu d'egards pour l'Empire, à qui cependant les Etats avoient beaucoup d'obligation, ajoutant que leurs Deputez ne travailleroient pas ſeulement à une bonne paix, mais qu'ils propoſeroient encore des affaires importantes. Les Etats firent connoître en repondant à ces lettres, que leur intervention ſeroit inutile, puis que les affaires n'étoient pas en état de faire la paix, que pour les propoſitions qu'on avoit deſſein de leur faire, ils connoiſſoient aſſez leur interêt pour y travailler de leur chef. Le Roi de Dannemarc leur deputa auſſi pour leur dire, que leurs anciennes alliances & l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de la Maiſon de Naſſau jointes à la reſſemblance de Religion, devoit les aſſurer qu'il ne leur demanderoit rien de prejudiciable: qu'il n'avoit pû refuſer au Roi d'Eſpagne la demande qu'il lui avoit faite de ſa mediation pour la paix; & qu'il eſperoit

 qu'ils

1597. qu'ils ne prendroient point ses bons offices en mauvaise part.

Les Etats dirent avec beaucoup de menagement à l'egard du Roi de Dannemarc, qu'ils avoient un traité de ligue offensive & defensive avec la France & l'Angleterre, & qu'ainsi ils ne pouvoient parler de paix sans le consentement de ces deux Roiaumes, qui prenoient beaucoup de part dans tous leurs interêts à cause du Prince Maurice leur Gouverneur Général. Ils ajouterent que par les lettres interceptées de Guillaume-Clement à l'Ambassadeur d'Espagne près de l'Empereur, on voioit que l'intention du Roi Philippe étoit de les rendre odieux dans le monde; que l'on voioit par les conferences passées, que ce Prince n'avoit jamais pensé qu'à tromper, & qu'ainsi l'on ne devoit rien attendre de lui. Ils lui faisoient connoître que tous leurs voisins avoient interêt à les soutenir, par ce que si le Roi d'Espagne les subjuguoit, il ne manqueroit pas d'opprimer les autres Etats selon son ancien projet. Ils representoient ensuite la justice de leur cause, & de la necessité où ils s'étoient vus de faire des choses qui les empêchoient de se fier jamais à l'Espagne. Enfin ils lui remettoient devant les yeux la maxime ordinaire de l'Eglise Romaine, qui pretend qu'il faut domter les heretiques par le sang.

Ils ajouterent à tout cela, que leurs peuples avoient toûjours été libres, & que leurs Princes avoient toûjours été assujettis aux loix: que les choses avoient subsisté

dans

dans cet état, jusques à ce que Philippe 1597.
avoit entrepris d'abolir ces loix contre son serment: qu'il avoit fait mourir par violence les Deputez, qu'ils lui avoient envoiez, & qu'il avoient rempli le païs de carnage & de sang: qu'après avoir fait une infinité de rémontrances pour faire cesser toutes ces cruautez, ils avoient été obligez de prendre en main les armes d'une legitime défense: mais que ce Prince avoit toûjours taché de les surprendre par de fausses apparences de paix: que le feu Prince d'Orange, qui les avoit gouvernez avec tant de prudence, avoit été assassiné par ses ordres: qu'après sa mort ils avoient donné ses charges au Prince Maurice, qui avoit conduit leurs guerres avec beaucoup de succès, en quoi ils n'avoient rien fait que de juste & de legitime. Après s'être justifiez de cette maniere ils rejettoient tous les malheurs de la guerre sur Philippe, & excitoient les Princes, & les peuples à s'élever contre lui pour arrêter son insatiable ambition. Ils parloient ensuite des prétensions que l'Archiduc avoit publiées au nom de ce Prince sur plusieurs villes d'Allemagne. Ils representoient ce qui s'étoit passé depuis peu en Brabant, où l'on avoit enterré toute vive une servante qui avoit quitté la Religion Romaine. Ils concluoient enfin leur apologie par des remercimens qu'ils faisoient au Roi de Dannemarc, & aux Princes, de leurs bons offices, & leur recommanderent leurs interêts.

1597. Ces Ambassadeurs furent logez, & defraiez aux depens du Public, & on leur fit des presens. Au reste les Etats excusoient les courses que leurs gens avoient été obligez de faire sur quelques païs voisins, & en rejettoient toute la faute sur les Espagnols, ajoutant qu'ils avoient augmenté la paie de leurs soldats pour les empêcher de faire aucun desordre dans les païs neutres, s'ils étoient forcez d'y entrer. Les Danois avoient demandé en particulier, que cette guerre ne causât point de dommage à leur commerce avec l'Espagne. La Reine Elizabeth leur avoit refusé cet article, aussi bien qu'au Roi de Pologne. Mais les Etats consentirent de bonne grace à la demande des Ambassadeurs de Dannemarc.

Les Anglois excitez par le succès de leur premier voiage à Cadix mirent encore une flotte en mer cette année. La Reine fournit seize grands vaisseaux, & les Etats en joignirent vingt sous l'Amiral Warmont. Outre cela il y avoit soixante vaisseaux, qui portoient les munitions, & les troupes de débarquement. Le commandement en fut donné au Comte d'Essex. La flotte se mit en mer au commencement de Juillet, & eut d'abord un vent favorable. Mais lors qu'elle fut sur les côtes de Gallice, il s'éleva une furieuse tempête, qui la maltraita extremement. Le vaisseau du Comte eut ses mâts rompus, & commençoit déja à s'entrouvrir. Cependant il vouloit continuer sa route. Mais enfin il fut forcé à se laisser reconduire en Angleterre dix jours après son

son départ. La disette des vivres & les maladies firent que l'on renvoia les vaisseaux de charge, & les soldats à la reserve du vieux Regiment de François Veere. Le Comte fut donc obligé de renoncer à l'esperance de faire des conquêtes, & se contenta d'aller aux Iles Açores, après qu'il eût retabli sa flotte. Il y attendoit la flotte des Indes. Mais une seconde tempête écarta ses vaisseaux, pendant que cette flotte arriva à la Tercere, qui est l'une des Açores. Il y eut neanmoins trois vaisseaux, qui étant écartez des autres furent pris & pillez. Cela causa une grosse querelle entre les Anglois & Hollandois. Ceux-ci se plaignoient de ce qu'aiant pris un de ces vaisseaux, & s'étant mis à en poursuivre un autre, Rawleig Chef d'une escadre Angloise leur avoit ôté le premier par force. Enfin les Commandans Anglois furent obligez de s'en retourner, parce que l'hyver approchoit. On se moqua de leur expedition, dont ils avoient tiré si peu de profit. Mais dans la verité ce n'étoit point leur faute, s'ils avoient manqué de succès. Les événemens ne dépendent point des hommes.

Martin de Padille Amiral d'Espagne fut plus malheureux. Il avoit cent & huit vaisseaux chargez de huit mille soldats pour envahir l'Angleterre. Une tempête horrible lui fit perir trois gallions & six autres vaisseaux avec beaucoup d'hommes & d'argent. Quand il fut de retour en Espagne, on lui ôta sa commission que l'on

1597. donna à Brocaro, par ce que l'on crut que Padille étoit ou malheureux, ou peu habile à cet emploi d'Amiral.

Dans ce temps-là quatre vaisseaux Hollandois, qui avoient fait le voiage des Indes Orientales, revinrent au bout de trois ans. Ce furent les premiers qui entreprirent cette expedition. On les revit avec joie. Ils disoient que dans l'Ile de Madagascar les habitans y vont tout nuds, à la reserve de ce que la nature oblige de cacher. Ces gens ont une connoissance fort confuse de la Divinité, & les mauvais esprits ont beaucoup de pouvoir parmi eux. Ils ne se distinguent point entr'eux par des noms. Les saisons ne se diversifient point dans leur île. Les habitans sont si ignorans de ce qui se fait en Europe, qu'ils donnoient un bœuf pour une cueiller d'étain. Les Portugais avoient irrité ces peuples contre les Hollandois pour les faire perir, & malheureusement dans le même temps il s'éleva une sedition parmi les gens de l'équipage, par ce que c'étoient des brutaux. Mais on l'appaisa, & l'on se vit en état de continuer le voiage. En effet ils se rendirent dans l'Ile de Java, qui est grande à peu près comme l'Angleterre. Ils furent aussi dans celle de Sumatra, & à sainte Helene, qui produit toutes sortes de biens sans culture. Voila quel fut le commencement du commerce des Provinces-Unies pour les épices. Les Venitiens les tiroient autrefois d'Egypte. Du depuis les Portugais s'étoient emparez de ce negoce,

goce, & y avoient fait des profits immen- 1597.
ses. Mais les Hollandois aiant découvert cette route ils entreprirent d'y envoier un grand nombre de vaisseaux pour avoir les épices de la premiere main. Dans cette vuë il se fit une societé de Marchands de Hollande & de Zelande avec des negotians qui s'étoient sauvez du Brabant, pour ce commerce. C'est ainsi que fut fondée cette Compagnie des Indes Orientales, que l'on voit aujourdhui si riche, & si puissante, qu'elle est la maîtresse presque absoluë des épiceries.

Peu de temps après que l'Armée se fût assemblée autour d'Amiens le Roi de France s'y rendit pour en faire le siege. Il pouvoit forcer cette ville en peu de temps. Mais dans le dessein d'épargner les soldats ce Prince tâcha de la prendre par intelligence. La chose aiant manqué il fallut en venir à la force. Il ordonna donc de combler le fossé, & de miner le rempart pour reduire les assiegez à capituler. Mais ils se défendoient fort bien, & tachoient de donner le temps au secours de s'avancer. Ils avoient mis dehors plus de trois mille bourgeois suspects, & faisoient souvent des sorties par le moien de quelque cavallerie, qu'on leur avoit fait couler. Portocarrero fut tué dans une de ces occasions. Cela n'empêcha pas que les assiegez ne se défendissent toûjours vigoureusement. Ils avoient fait une écluse, qui retenoit les eaux de la Somme, & qui les jettoit dans le camp des François. Cela re-

1597. retarda le siége de quelques jours, & donna le moien à l'Archiduç d'amener une belle Armée pour secourir la place. Mais il ne put venir à bout de son dessein, & fut même obligé de se retirer sans pouvoir conserver cette belle conquête. La ville fut donc renduë au Roi, qui congedia son Armée sans rien faire de plus, par ce qu'il manquoit de vivres, & que d'ailleurs la saison étoit déja bien avancée. L'Archiduc envoia des troupes pour resserrer la garnison d'Ostende, qui faisoit beaucoup de peine à tout le païs par ses courses. Elle avoit enlevé Alfonse d'Aguilar Gouverneur de Dunquerque, qui venoit de faire un grand butin.

Les Etats se servirent de l'éloignement de l'Archiduc pour se rendre maîtres des places de l'Overissel, que les Espagnols tenoient encore. Pour y mieux reüssir ils crurent qu'ils devoient les chasser de dessus le Rhin. Ce fut dans cette occasion, que le Prince Frederic-Henri fit sa premiere campagne agé d'environ quatorze ans. Maurice aiant tenu un Conseil de guerre fort secret avec les principaux Officiers on marcha droit au fort de Schenck avec sept mille hommes de pied, & huit cens chevaux. Il passa la riviere en diligence sur des pontons, & traversa ensuite le Vahal sur un pont de batteaux avec tout son bagage, & quarante pieces de canon, que l'on avoit chargé sur des batteaux avec toutes les munitions de guerre & de bouche. On prit d'abord le château d'Alpen,

&

& le même jour on investit Rhinberg. 1597.
Cette ville dépend de l'Archevêché de Cologne, & avoit été prise par le Duc de Parme. La place étoit bien fortifiée, & avoit mille hommes en garnison.

Le Prince se saisit d'une île, qui est près de la ville, & y posta des troupes pour la garder, après quoi il fit faire un pont pour la commodité des convois, & des fourrages. Ensuite il placa son camp en deux endroits & le fortifia à son ordinaire. Il ferma la riviere avec ses batteaux, & tira une grande ligne pour empêcher les sorties. La place étoit bien munie, & avoit quatre vingt pieces de canon. Les assiegez dresserent beaucoup de batteries pour la défense de la ville. Ils en placerent une sur le haut d'une tour du palais, d'où ils foudroioient le camp, qui étoit près de la riviere. Le Comte Louïs de Nassau eut une jambe emportée, & la tente du Prince fut percée d'un coup de canon de cette tour. Mais elle fut bientôt rasée par l'artillerie du camp. Les assiegeans avoient attaqué la ville fort mollement jusques là, par ce que le mauvais temps les incommodoit beaucoup. Cependant ils commencerent à combler le fossé, & à conduire des galleries vers le rempart pour le miner. Ensuite l'on bâtit tous les defenses en ruine par le canon de l'île. Cela étant fait on somma la garnison de se rendre, puis que l'on étoit en état de monter à l'assaut. Les assiegez demanderent une treve qui leur fut refusée, & l'on con-

1597. tinua à canonner tout le jour. Le Comte Guillaume-Louis se rendit maître d'une demi-lune, qui est sur la riviere. Cette perte obligea les assiegez de capituler après dix jours de tranchée. La garnison sortit avec armes & bagage. Mais le canon & les munitions demeurerent au victorieux.

La ville étant prise les Envoiez de l'Archevêque, & du Chapitre de Cologne la redemanderent comme place qui devoit demeurer libre, puis qu'elle n'avoit point d'interêt dans la guerre. Mais on leur répondit que la place aiant été prise sur l'ennemi, on étoit en droit de la retenir, que cependant on ne prétendoit pas s'en prévaloir : que dans la crainte de la voir encore une fois entre les mains des Espagnols on étoit resolu de la garder, puis qu'elle servoit à couvrir les frontieres des Provinces-Unies, & que d'ailleurs elle rendoit la riviere libre : qu'aiant fait de grandes dépenses pour en chasser l'ennemi on la tiendroit en gage jusques au remboursement des frais du siege: qu'au reste on en conserveroit le revenu que l'Archevêque en tiroit. On vit bien que les Etats ne prétendoient pas s'approprier cette ville par ce qu'ils n'en augmenterent pas les fortifications. Ils réparerent les bréches & y mirent un Regiment d'infanterie avec quelque cavallerie en garnison. On rasa la forteresse Mutiliane qui avoit été bâtie sur les ruines d'Ascibourg. Un Officier Italien du Duc de Parme l'avoit fait bâtir, & lui

avoit

avoit donné le nom de sa patrie. Le Comte 1597.
de Hohenlo qui alloit en Allemagne, la fit ruïner par l'ordre du Prince.

Les Etats écrivirent à l'Electeur de Brandebourg, & au Duc de Neubourg pour les obliger de penser aux affaires de la succession de Cleves; par ce que l'occasion leur étoit favorable. Le Prince Maurice après la prise de Rhinberg songea à se rendre maître de Meurs. Les Espagnols l'avoient prise, il y avoit dix ou onze ans, & y tenoient une garnison de huit cens hommes. Le Comte de Heremberg l'avoit augmentée jusques là en se retirant de Rhinberg, qu'il avoit voulu secourir. Meurs est dans une assiete, qui en rend le siége difficile & le secours aisé. Le Prince étant arrivé devant la place en fit les approches avec peine, par ce que les pluies avoient detrempé la terre. Il poussa neantmoins ses tranchées dans trois jours jusque sur le fossé. Le canon n'avoit pas encore tiré. Cependant on prépara un pont pour monter à l'assaut. Le Gouverneur fit battre la chamade pour capituler. Quelques jours avant cela le Prince l'avoit prié de defendre seulement la citadelle pour épargner la ville. Ce Gouverneur nommé André de Miranda avoit fait là dessus une réponse assez fiere. On lui accorda les conditions ordinaires. Il allegua pour se justifier, qu'il manquoit de poudres. Mais il avoit eu le temps d'y pourvoir.

Pendant que les troupes du Comte Guillaume-Louïs étoient avec Maurice, le

1597. Comte de Heremberg vint ravager un quartier de la Frise. Il brûla quelques villages, & fit un butin considerable, & un grand nombre de prisonniers. Cela n'empêcha pas le Prince de continuer son dessein. Il passa la Lippe, & se rendit à Duisbourg, d'où il vint ensuite à Groll, qui dépend de la Comté de Zutphen. La place avoit cinq bons bastions, & une garnison de huit-cens fantassins, & de trois Compagnies de cavallerie, & le Comte de Stirum pour Gouverneur, qui augmenta les dehors, quand il sut que l'on venoit l'assieger. Maurice se rendit devant la ville, & l'enferma d'une ligne de contrevallation contre les sorties. Elle fut achevée en une nuit par huit cens travailleurs, qui étoient gardez par deux mille hommes. La nuit suivante on perfectionna les travaux, & l'on commença à pousser la tranchée. Cela étant fait on seigna les fossez, & ensuite on les combla. Tout cela ne fut pas capable de reduire la garnison, qui faisoit souvent des sorties. Mais on jetta des bombes dans la ville, qui obligerent les assiegez de penser à la conservation de leurs familles, & de leurs maisons. Cependant ils firent de grands retranchemens derriere leurs remparts. Le Prince fit dresser des batteries de vingt-quatre pieces de canon; fit miner les bastions, & avança sept galleries contre les murailles. La garnison fut donc obligée de capituler au bout de dix-huit jours. Elle obtint les conditions ordinaires après avoir juré de

ne-

ne point porter les armes de trois mois au-deçà de la Meuse. 1597.

Bredevoort est à deux lieües de Groll. La place est petite; mais elle est forte par sa situation dans un marais. On n'y peut aborder que par une levée, & d'ailleurs elle a de bonnes murailles, & un grand fossé. Il y avoit une garnison de trois cens hommes, qui n'étoit pas en bonne intelligence avec le Gouverneur. Le Prince Maurice l'assiégea, & d'abord les soldats furent épouvantez de ce marais. Mais le Prince leur fournit bientôt des expediens propres à le passer. Il attaqua la place par trois endroits, & fit emplir le marais par des branches d'arbre, de la terre & des pierres, que l'on amenoit sur les lieux. On mettoit des grilles de bois par dessus, & quand l'eau se trouvoit profonde, on y jettoit des fascines de jones attachées les unes aux autres. Quand on eut ainsi affermi le marais, on dressa des gabions pleins de terre pour couvrir les soldats. Ce travail fut fait par les matelots, & conduit jusques à une petite eminence proche de la ville, sur laquelle on plaça vingt pieces de canon: tout cela fut achevé en huit jours, & l'on se rendit ainsi sur le fossé. On ne put pas le saigner, parce que les pluies augmentoient tous les jours l'inondation.

Cela rendit la garnison plus fiere, & d'ailleurs le Comte Frideric de Heremberg promettoit de lui envoier du secours. Mais après que ces ouvrages furent achevez, les troupes

1597 troupes prierent le Prince de leur permettre de se servir de la force. Lors que le canon eût renversé les tours & les pointes des bastions, on se rendit maître de tous les dehors. Ainsi les assiégez, étant renfermez dans leurs murailles, on jetta un pont sur le fossé pour monter à l'assaut. Cela jetta la fraieur dans la ville, si bien que l'on abandonna les remparts. Les assiegeans continuerent leur feu, & ceux qui étoient commandez pour l'assaut ne cesserent point de tirer, quoi qu'on leur demandât quartier. Tous les hommes abandonnant leurs femmes, & leurs enfans se jetterent dans le château. Il y en eut pourtant soixante ou quatre-vingt, qui furent tuez en voulant s'y retirer. Le reste fut obligé de se rendre à discretion faute de munitions & de vivres. On taxa la ville à une certaine somme pour se racheter du pillage, & on donna des ôtages pour la sureté du paiement. Cependant on leur rendit cet argent pour reparer les maisons, qui avoient été brulées.

Le Gouverneur n'osa se jetter dans le château, parce qu'il craignoit les soldats, qu'il avoit traitez fort rudement. Il se cacha pour se sauver. Mais on le trouva enfin, & on l'amena devant le Prince qui l'aiant oüi parler avec fierté pour soûtenir ce qu'il avoit fait, lui donna à connoître qu'une temerité comme la sienne meritoit d'être punie à toute rigueur. Cet homme épouvanté se jetta aux pieds du vainqueur, & lui demanda la vie avec larmes. Le

Prince

Prince en eut pitié, & lui pardonna. Il laissa reposer les troupes de leur fatigue. On trouva dans la ville de quoi se rafraichir, parce que les gens du voisinage y avoient sauvé leurs effets. 1597.

Lors que les troupes eurent repris haleine, l'on marcha du côté de l'Overissel. Le bruit de cette marche jetta l'épouvante par tout. Gowen fut abandonnée. Une partie de la garnison d'Escheden fut batuë. Le reste se rendit à la vuë du canon. On prit ensuite Othmarse. Les soldats qui la défendoient desirerent que l'on tirât quelques volées de canon pour avoir prétexte de se rendre. Oldenseel capitula au bout de trois jours, les soldats faisant croire aux habitans, qu'ils se rendoient pour épargner leur ville. On rasa les fortifications de ces places pour oter l'envie aux ennemis de les reprendre. De là on marcha à Lingen pour achever de couvrir l'Overissel. Cette place avoit appartenu autrefois aux Comtes de Teklenbourg. Charles V. après la victoire de Mulberg avoit confisqué cette Comté sur eux, & l'avoit donnée au Comte de Buren. Mais il se l'étoit ensuite appropriée, parce qu'elle couvroit les frontieres des Païs-bas, & que d'ailleurs c'étoit un poste avancé du côté de H[illegible]bourg & de Breme. Les Etats en avoient fait present au Prince d'Orange avec tout le domaine qui en depend. La place peu forte avoit été revêtue par le Comte de Heremberg de quelques ouvrages. Le châ-

teau

1597. teau en est assez bon. La garnison étoit de six cens hommes avec quelque peu de cavallerie. Les troupes que le Comte avoit ramassées pour renforcer la garnison ne voulurent point marcher, par ce qu'elles avoient juré de ne porter les armes de trois mois contre les Etats. Le Comte se jetta neantmoins dans Lingen, & il y fit conduire autant de canons & de munitions qu'il put.

Le Prince Maurice s'avança autant qu'il lui fut possible par ce que l'hyver s'approchoit. Il donna ordre à une partie de ses troupes de se saisir du passage de la riviere de Dinken. Il se posta le quatrieme jour au delà de celle d'Ems. Les ennemis brûloient toutes les maisons & les écuries, qui étoient à quelque distance de Lingen. Il plaça son Armée assez loin, par ce qu'il ne craignoit rien du dehors. Il fortifia legerement son camp contre la ville pour le couvrir contre le canon, & les sorties. Le temps se rendit plus doux qu'il n'étoit, & l'on trouva le terrain propre à la sappe. On fit donc des mines pour ruïner les fortifications. Cependant le canon de la ville incommodoit le camp. Le Prince remarquant qu'il n'avoit pas assez de canons, en fit venir en diligence par la riviere. Lors qu'il l'eut reçu, il tourna tous ses efforts contre le château, où le Comte s'étoit enfermé avec sa garnison. Le Prince laissa la ville en repos, & se donnant tout entier à l'attaque du château, il rasa à coups de canon un gros bastion, qui couvroit

vroit le fossé. Cela étant fait il combla le 1597.
fossé & avança des galleries. Alors il fit sommer la garnison de se rendre, lui faisant dire que c'étoit pour la premiere, & pour la derniere fois. Le Comte de Heremberg se rendit après dix-huit jours de siege, dépoüillé de tout son Gouvernement par le Prince son cousin.

Cette expedition achevée l'on renvoia les troupes en quartier d'hyver. Le Prince se rendit à la Haie après avoir conquis beaucoup de païs avec fort peu de troupes, & couvert l'Overissel contre les ennemis. Cela lui acquit tant de reputation, qu'on parloit dans les Diétes de l'Empire de le faire Généralissime des troupes de l'Empereur contre le Turc. Sa joie fut troublée par le mariage de sa sœur Emilie avec le Prince de Portugal, qui l'avoit gagnée pour consentir à cette alliance. Maurice n'aiant pas voulu les voir ils se tinrent quelque temps à Wezel. Mais s'étant ensuite rendus en Hollande, ils y vécurent dans une grande mediocrité. Cela donna de la compassion à tout le monde de voir la fille du Prince d'Orange, petite-fille d'un Electeur de Saxe reduite à ce triste état, pendant que ses sœurs étoient mariées dans les plus grandes Maisons d'Allemagne & de France, auxquelles même les Etats avoient fixé une dot.

L'hyver causa beaucoup de dommage aux Provinces-Unies. Les digues se rompirent à Groningue & en Hollande. Il y eut des incendies à Amsterdam, qui firent soup-

1597 soupçonner quelque trahison. La disette d'argent jetta les soldats Espagnols dans leur mutinerie ordinaire ; & plusieurs troupes chasserent leurs Commandans : D'autres les forcerent d'entrer dans leurs seditions. L'argent donné pour appaiser les mutinez en portoit d'autres à les imiter pour être paiez. Cela fut cause que les villes refuserent les garnisons qu'on leur envoioit. Venlo ferma les portes à l'Archiduc même & à son train ; ce qui l'obligea de former des desseins propres à rétablir son autorité. Il pratiqua des traîtres pour introduire des troupes dans l'Île de Ter-Tholen. Il tâcha de surprendre le fort que l'on bâtissoit près de Berg-op-Zoom. Il envoia secretement des soldats pour se saisir d'une des portes de Gertrudenberg. Mais tout manqua, & les traîtres de Ter-Tholen furent punis.

Philippe averti enfin par tous ces revers de la vanité de tous ses projets, & épuisé par une guerre de près de trente ans, sentit qu'il devoit renoncer à la Monarchie universelle. Il se peut faire que la vieillesse, & ses maladies le porterent à des pensées moins ambitieuses. Quoi qu'il en soit il chercha les moiens de faire la paix, ou de rompre l'alliance de ses ennemis contre lui. Quelques gens crurent qu'il vouloit sortir d'affaire avec la France & les Etats, pour se jetter avec toutes ses forces sur l'Angleterre. Il craignoit que tant qu'il seroit en guerre contre la France & les Etats, les peuples des Païs-bas ne secouassent

couassent le joug, puis que ses querelles particulieres les engageoient dans des guerres cruelles, qui ne finissoient point. Il crut qu'il devoit commencer par la France, qui lui avoit couté tant de dépenses que son ancien domaine en étoit diminué. D'ailleurs Henri souhaitoit de regner en repos, & tous ses sujets l'excitoient à la paix. Alexandre de Medicis, & le Général des Cordeliers aiant trouvé ces deux Princes dans ces dispositions, les engagerent tout de bon à traiter. Cependant Henri ne voulut entrer dans aucune conference, qu'on ne lui eût promis au préallable de restituer tout ce qui étoit du domaine de son Roiaume. Cela étant fait il envoia Belliévre & Brulart à saint Quentin. L'Archiduc qui avoit un plein pouvoir de Philippe, envoia Mendoze, Taffis, Richardot, & Marienfard au même lieu pour y commencer les negociations. 1597.

Cependant Henri envoia à la Reine d'Angleterre pour lui representer que cette guerre achevoit de ruiner son Roiaume, que sa Noblesse étoit épuisée; & que tout avoit besoin de repos pour se rétablir. Il ajouta qu'il ne pouvoit plus soutenir la guerre, si ses alliez ne lui entretenoient une Armée à leurs frais, & qu'ainsi il se voioit dans la necessité d'accepter une paix, qui lui rendoit ce qu'il avoit perdu: que cependant il menageroit les choses de telle maniere, qu'ils pourroient entrer dans la paix; que si neantmoins ils ne vouloient point

1597. point traiter, il n'avoit rien à dire; puis que cette guerre, qui lui étoit si desavantageuse, leur étoit profitable. Il fit dire à la Reine, qu'elle savoit bien qu'elle ne lui avoit fourni que la moitié des troupes stipulées par le traité, ce qu'il avoit dissimulé, quoi que la chose lui eût paru bien dure, parce qu'il avoit voulu faire honneur à ce traité.

Il eut beaucoup de peine à s'excuser envers les Etats. Busenval leur representa de sa part que les secours qu'ils lui avoient fournis, n'avoient point eu de proportion avec les avantages qu'ils avoient tirez de la France par le commerce. La Reine & les Etats virent bien, que ce n'étoient là que des couleurs pour excuser le dessein formé de faire la paix. Cette Princesse répondit que si le Roi vouloit continuer la guerre, elle accompliroit fidelement les conditions du traité, mais que s'il étoit resolu à la paix, elle verroit quels en seroient les articles. Les Etats jugerent de tout cela, que les deux Rois s'accommoderoient, & que de leur part ils auroient à soutenir tout le fardeau de la guerre. Ils ne perdirent point courage. Ils offrirent même à ce Prince de lui fournir des troupes & des vaisseaux, s'il vouloit attaquer Nantes, ou quelque place des Païs-bas, mais ce Prince rejetta leurs offres parce qu'il avoit pris son parti.

Philippe tendit un piége aux Etats pour les engager à faire la paix. Il avoit promis l'Infante Isabelle-Claire-Eugenie à l'Archiduc

chiduc Albert, & lui donnoit tous les Païs-bas en dot, esperant que cela porteroit les Etats à la paix. Mais ils ne voulurent point écouter les propositions qu'on leur fit sur ce sujet, ils jugerent que cette donation des Païs-bas étoit simulée, & que l'Archiduc, & l'Infante n'auroient que le nom de souverains. Ceux qui étoient sous l'obeïssance de Philippe, témoignerent qu'ils ne se consoloient de sortir de dessous sa domination, que parce qu'ils alloient obeïr à sa fille, qui étoit un autre lui même, qu'au reste ils esperoient qu'il continueroit de les assister, & de les proteger, puis qu'il s'agissoit de l'interêt de sa propre fille & d'un Prince qui étoit de sa Maison. Les Brabançons & les Flamans demanderent que l'on tâchât d'accommoder les differens que l'on avoit avec les Provinces-Unies, & que si elles s'opiniâtroient à refuser la paix, on sollicitât tous les Princes voisins Catholiques Romains, & les Ecclesiastiques même à unir leurs forces pour les remettre dans le devoir. 1597.

Les Etats firent publier en ce temps-là une vigoureuse défense de porter aucune marchandise de contrebande aux Espagnols, & aux peuples de leur dependance. Ils en publierent encore une autre pour empêcher le transport des grains. On defendit aussi tout commerce avec la Flandre Espagnole. Cependant cette défense ne fut jamais bien observée, & elle devint inutile, de même que les autres, par la paix 1598.

de

1598. de l'Espagne avec la France. On travailla ensuite à bien armer la cavallerie & l'infanterie. On leva quelques compagnies de cavallerie par le moien du revenu des païs, que l'on venoit de conquerir. On voulut empêcher les passevolans dans les compagnies. Mais après plusieurs expediens inventez pour cela on fut obligé d'abandonner cette affaire, & de laisser les choses, comme elles étoient.

Une baleine vint échoüer au mois de Fevrier près de Scheveling. Les pecheurs en avoient oüi le bruit sur les côtes de Hollande. Ce monstre avoit soixante & dix pieds de long, & couvroit tout l'espace, qui est entre la mer & les dunes. Une infinité de peuple le vint voir nonobstant la puanteur horrible, dont l'air étoit infecté, ce qui causa des maladies, & la mort même à beaucoup de gens.

Le garnison de Berg-op-Zoom entreprit de se saisir du château de Vouden situé dans un lieu commode pour embarrasser la navigation de la riviere. On avoit gagné les sentinelles, lesquelles avoient promis de ne point éveiller le corps-de-garde. Mais celui qui étoit chargé de l'entreprise, la rendit inutile par son imprudence, & par sa timidité. Le Prince avoit préparé une flotte pour se jetter dans la Flandre. Les vents l'empêcherent d'executer son dessein. Quelques troupes de cavallerie s'étoient mises en marche pour surprendre de l'infanterie Espagnole dans le païs de Limbourg. Leur marche fut découverte.

Ce-

Cependant elles se recompenserent quelque 1598.
temps après en se saisissant des convois, que l'on menoit aux ennemis par le païs de Juliers. Mais ces cavaliers aiant été poursuivis par les Espagnols ils furent obligez de lâcher leur butin, & firent quelque perte.

Il survint de grands differens cette année entre les Allemans & les Anglois. Plusieurs peuples d'Allemagne habituez près des grandes rivieres avoient fait ensemble depuis long-temps des traitez de commerce sous de certaines loix sous le nom de Confederation Anséatique. Les Rois d'Angleterre connoissant l'utilité que leur Roiaume pouvoit tirer de ces peuples, leur accorderent le privilege d'échanger leurs marchandises contre celles du païs moiennant un mediocre tribut. Les Anglois n'avoient en ce temps-là que des laines, dont les Allemans s'accommodoient pour en fabriquer des étoffes. Du depuis le Duc d'Albe aiant fait la guerre aux Païs-Bas plusieurs habitans de ces Provinces s'étoient retirez en Angleterre, & y avoient apporté avec eux le secret de faire des draps. Edouard VI. songea à profiter de ce nouveau negoce. Mais l'ancien traité fait avec les Villes Anseatiques l'en empêchoit. Les Anglois tentez par le profit de ces manufactures établies chez eux trouverent bientôt l'occasion de troubler le commerce de ces peuples. Ils leur offrirent neantmoins de continuer leur negoce sur l'ancien pied, s'ils vouloient partager avec eux l'impôt,

1598. que l'on avoit mis sur les draps. Ils disoient que des sujets ne devoient pas être chargez au profit des étrangers. Ils demandoient d'ailleurs les mêmes franchises pour eux en Allemagne, qu'on leur accordoit en Angleterre.

Les Allemans se plaignirent de cette nouveauté contraire aux privileges, dont ils jouïssoient par les patentes de quatorze Rois. Les Anglois voiant que les Allemans se rendoient difficiles, firent une compagnie entr'eux, & par ce moien ils fournissoient les draps à meilleur marché que les Allemans. Ceux des Païs-Bas qui s'étoient retirez au delà de l'Ems, furent accusez de falsifier leurs étoffes, & de les donner à bon marché pour ruïner les autres Marchands. Ces differens avoient obligé les Souverains à s'écrire pour tâcher de les faire cesser. Pendant tout cela les Anglois aiant commencé à faire des courses, Philippe se chargea de l'affaire des Villes Anseatiques, & fit solliciter l'Empereur d'y entrer. Il envoia même un Deputé à Lubec capitale de ces villes pour y faire des reproches, de ce que l'on negligeoit une affaire de si grande importance, en quoi on faisoit paroître peu de reconnoissance des bons offices qu'il leur avoit rendus, & qu'il étoit en état de leur rendre. Les Allemans ne voulurent rien conclure sans leurs Alliez. Ils écrivirent donc aux Villes, qui s'étoient jointes aux Provinces-Unies, & firent connoître, qu'ils étoient resolus de chercher à se faire justice.

ſtice, leur temoignant même qu'ils n'é- 1598.
toient pas contens de leur conduite dans cette affaire.

Ces choſes s'étoient paſſées l'année precedente. Dans celle-ci les ſollicitations de Philippe & des Villes Anſéatiques obtinrent de l'Empereur un ordre aux Anglois de ſortir de toute l'Allemagne dans un certain temps. Elizabeth de ſon côté publia un ordre ſemblable pour obliger les Allemans de ſortir de ſes Etats. Les Anglois, qui étoient à Staden, ſe réfugierent à Middelbourg. Les Etats de la Province les favoriſerent en tout ce qu'ils purent. Enſuite l'on tâcha d'accommoder les differens des Anglois avec les Villes Anſéatiques. Cependant les Provinces-Unies profiterent des diſſenſions de leurs voiſins, & établirent de grandes manufactures de laine à Leyde & à Harlem. Pluſieurs Juifs ſortirent du Portugal, & vinrent s'habituer à Amſterdam.

Plus le négoce d'Eſpagne étoit difficile pour les Provinces-Unies, plus elles étendoient leurs courſes dans les autres parties du monde. Il leur vint tout d'un coup cent cinquante vaiſſeaux chargez de bled. Les vivres n'en furent pas à meilleur marché, par ce que l'avidité du gain fit tranſporter ces bleds ailleurs. Cependant ils augmenterent les revenus de l'Etat par les impôts que l'on en tira. On commença dans le même temps le voiage de Conſtantinople, des Iles de l'Archipel, de Syrie & d'Egypte. Le Grand Seigneur permit aux

1598. Hollandois de trafiquer dans ses ports avec pavillon François ou Anglois. Cependant le Roi d'Espagne les traversa autant qu'il put dans ce nouveau commerce. Les Corsaires de Barbarie leur firent aussi beaucoup de peine.

Pendant le printemps & l'été il sortit environ quatre-vingt vaisseaux pour le voiage de Guinée, des Indes, des Moluques & de l'Amerique. Tous ces voiages ne furent pas également heureux. Un vaisseau de Zélande passant proche de l'Angleterre fut submergé avec toute sa charge. Balthazar Moucheron avoit entrepris d'ôter l'Ile du Prince aux Portugais. C'est une île assez fertile dans l'Ocean d'Ethiopie. Il prétendoit s'y établir pour faciliter le commerce de ceux qui voudroient aller plus loin. Les Etats & le Prince Maurice comme Amiral Général lui en accorderent la permission. Moucheron leva deux cens soldats, ou matelots sous l'esperance de leur procurer un bon établissement. Il les mit sous la conduite d'un nommé Julien Clerhague esprit inquiet & turbulent. Clerhague s'étoit mélé des affaires du Comte de Leycester, dont il soutenoit les interêts. Les premiers succès de leur entreprise leur en faisoient esperer de plus grands. Ils avoient attiré les principaux de l'île dans leur vaisseau sous pretexte de les y régaler. Quand ils les tinrent ils les obligerent de prêter serment à un particulier, leur disant que l'amitié des Hollandois leur seroit plus avan-

avantageuſe que celle des Eſpagnols. Les gens de Clerhague commençoient à cultiver les terres de l'île. Mais un Prêtre, qui y étoit habitué, excitoit ſes compagnons à ſe défaire de ces nouveaux hôtes. Clerhague averti de ſon deſſein lui ſuſcita une affaire, pour laquelle il fut condamné à mourir. Son ſupplice neantmoins & tous ſes diſcours porterent les anciens habitans de l'île à ſe ſoulever. 1598.

Pendant cela Clerhague s'étant brouillé avec quelques uns de ſes gens, il y en eut qui furent tuez clandeſtinement. Cela fit naître le deſſein d'attaquer Clerhague & ſes gens. Mais il mourut de maladie avec pluſieurs deſſeins. Il ne reſtoit donc que quelques Hollandois qui n'avoient point d'autres proviſions que celles de leur vaiſſeau. La crainte qu'ils eurent des Portugais, les obligea de quitter leur fort. Cependant il leur vint peu de temps après un grand ſecours d'hommes & de munitions, qui leur fut inutile, par ce qu'ils avoient été obligez d'abandonner cette île.

Le Comte de Cumberland avoit aſſiegé Lisbonne avec quarante vaiſſeaux, armez par des particuliers, & avoit interrompu par là tout le commerce des Portugais dans les Indes. Après avoir ravagé toute la campagne il ſe tranſporta dans l'Amerique pour ſe ſaiſir de la flotte d'argent. Il s'empara de Porto-Rico, qu'il pilla. Mais il fut obligé de l'abandonner, par ce que ſes gens y tomberent malades, ou par ce

1598. qu'il ne sut se fortifier dans ses conquêtes. Cependant l'ennemi se vangeoit dans les mers des Païs-Bas. Les armateurs de Dunquerque incommodoient étrangement le negoce & la péche. On chercha les moiens d'empêcher leurs courses. Quelques uns proposoient d'enfoncer des vaisseaux murez à l'embouchure de leur port. Mais on craignit que l'impetuosité de la mer n'emportât ces vaisseaux. On conclut enfin que le plus sur étoit d'augmenter le nombre des vaisseaux ordonnez pour croiser contre les pirates. On ordonna donc à Vander Does de garder le Canal avec une petite flotte.

Les habitans d'Utrecht s'aviserent de refuser les contributions ordinaires sous pretexte que les particuliers tiroient les revenus Ecclesiastiques, ce qui étoit cause qu'on les chargeoit d'impôts. Il est vrai que l'on avoit conservé les Canonicats, qui étoient possedez par quelques particuliers, afin que les Etats de la Province fussent toûjours sous l'ancien pied. Mais tous les autres revenus Ecclesiastiques tant de l'Evêché, que des Couvents, Abbaïes &c. étoient emploiez au soulagement de la Province. Les autres Provinces interposerent leur mediation, & le Prince Maurice travailla aussi de sa part à faire cesser ce trouble, ce qui rétablit la tranquillité à Utrecht.

Dans le même temps le Roi d'Espagne, qui avoit amassé beaucoup d'argent, chargea quantité de soldats sur trente-huit

vaif-

vaisseaux pour les envoier dans les Païs-Bas, afin de les joindre aux nouvelles troupes qu'on levoit en Franche-Comté. Il y avoit quatre Regimens de mille hommes commandez par Sancho de Leve. Ces vaisseaux entrerent prèsque tous dans le port de Calais. La tempête empêcha la flotte des Etats, qui étoit dans la Manche, de les attaquer. Il y eut même quelques uns de leurs vaisseaux qui échouërent. Le Roi avoit ordonné sur tout de mettre ses soldats en sureté. Il y eut pourtant un de ces vaisseaux, qui tomba entre les mains des Hollandois, lesquels donnerent la vie aux soldats, ne pouvant se resoudre à les faire mourir de sang froid. On laissa en liberté les vaisseaux Danois & Allemans, qui avoient été forcez de conduire ces soldats. Philippe équippa une nouvelle flotte à la Corogne pour Calais. Cependant deux vaisseaux sortis de Calais furent pris par les ennemis, qui y trouverent beaucoup de richesses, & plusieurs Espagnols qui se retiroient chez eux. On y trouva aussi plusieurs lettres qui marquoient ce que l'on croioit des affaires presentes. Le Prince Maurice renvoia au Comte de Fuentes quelques presens qu'on lui envoioit. 1598.

Les peuples des Païs-Bas furent chagrins de voir ces troupes Espagnoles, par ce qu'ils étoient las de la guerre. Cependant l'Archiduc voiant ce secours, tâcha d'appaiser les mutinez qui étoient à Grave. Il emploia pour cela le Comte de Heremberg, qui

1598. qui en ramena plusieurs à leur devoir. Mais on intercepta des lettres qui firent voir, qu'en appaisant les uns on irritoit les autres, ce qui ne servoit au fonds qu'à épuiser les finances.

Voila l'état des Païs-Bas, lors que les affaires générales changerent de face par la paix, qui fut concluë entre la France & l'Espagne. Dans les conferences la Reine d'Angleterre avoit deux Deputez, qui y assistoient. Les Etats y en envoierent aussi de leur part. Elizabeth souhaitoit qu'ils leur donnassent la qualité de Plenipotentiaires pour concerter les affaires avec les siens. Mais ils ne voulurent pas leur donner un pouvoir si ample. Cependant ils députerent l'Amiral Warmont vers la Reine, & Justin de Nassau avec Barnevelt le plus habile homme de son temps vers le Roi de France pour conferer avec l'un & l'autre sur les affaires presentes.

Warmont & Hottinga son collegue tacherent de detourner la Reine de faire la paix, & la presserent de fournir à la France tout le secours qu'elle avoit promis. Ils la solliciterent même d'envoier un Ambassadeur à Henri pour l'animer à la guerre. Après lui avoir temoigné les sentimens de gratitude des Etats pour ses bons secours, ils lui representerent qu'il falloit examiner, si l'on pouvoit faire une bonne paix avec l'Espagne, dont la maxime étoit, qu'il ne falloit pas garder la foi aux heretiques, & que l'interêt de la Religion Romaine

maine demandoit que Philippe fût Monarque universel : qu'en effet ce Prince ne pensoit qu'à envelopper tous ses voisins dans la guerre pour les épuiser, afin qu'ensuite il pût les mettre sous son joug. Ils ajoûterent qu'il avoit souvent attenté à la vie de la Reine par des assassins, & par des empoisonneurs apostez, & qu'il étoit toûjours animé du même esprit : qu'en faisant parler de paix il ne pensoit qu'à desarmer ses voisins pour les envahir plus facilement; & qu'ainsi il valoit mieux demeurer armé, que de s'exposer à ses attaques frauduleuses & imprevûes. 1598.

Ils disoient encore, que les secours de la Reine les avoient mis en état aussi bien que la France de remporter de grandes victoires sur l'ennemi, & que l'on en pouvoit esperer de plus considerables, puis qu'outre leurs Alliez ils étoient aidez par un Général habile & heureux : que l'ennemi ne pouvoit éviter sa perte qu'en rompant le traité de ligue, que la Reine & eux avoient fait avec la France : que l'on avoit à craindre les desseins cachez de l'ennemi : que si leur Republique perissoit, l'Angleterre seroit exposée à toutes ses forces : que tout bien examiné il valoit mieux combattre l'Espagne dans son païs, que d'être obligé de chasser sa flotte des côtes d'Angleterre. Ils concluoient de toutes ces considerations, qu'il falloit continuer la guerre contre l'Espagne, & que si la Reine étoit dans les mêmes sentimens, ils periroient plûtôt que de manquer à leur devoir dans cette occa-

1598. sion, tant en defendant leurs Alliez, qu'en cherchant tous les moiens possibles de restituer à cette Princesse, ce qu'ils lui devoient.

Le Conseil de la Reine fut partagé sur le sujet de cette harangue. Le Comte d'Essex, jeune & plein d'amour pour la gloire concluoit à la guerre. Burghley vouloit au contraire, que l'on fît la paix. Elizabeth repondit qu'elle étoit fort aise d'apprendre quels étoient les sentimens des Etats sur les affaires presentes: que le France & l'Angleterre avoient de grandes raisons de penser à la paix, qui étoit sur le point de se conclure: que si après l'avoir faite Philippe vouloit la recommencer, on seroit en état de s'opposer à ses desseins; & que si les Députez vouloient l'obliger à la continuation de la guerre, ils devoient s'expliquer davantage sur leurs offres. La Reine conclut en disant qu'elle retarderoit la conclusion de cette affaire, jusques à ce que l'on vit quel seroit le train des conferences. Elle paroissoit refroidie pour la paix, depuis qu'elle eût été avertie que les Espagnols disoient nettement que par les Alliez de la France ils n'entendoient que les Catholiques Romains.

Pendant ces negociations Henri étoit à Angers pour tâcher de reduire la Bretagne, que le Duc de Mercœur avoit envahie, aiant mis Blavet entre les mains de l'Espagne pour en être secouru au besoin. Quand il vit que l'Armée du Roi s'approchoit, & qu'il étoit sur le point d'être

forcé,

forcé, il fit son accord. Il consentit au 1598.
mariage de sa fille unique avec le Duc de Vendôme fils naturel du Roi, & de Gabrielle d'Etrée, & se remit sous l'obeïssance du Roi, qui lui accorda une bonne somme d'argent, & le gouvernement de la Province. Les Ambassadeurs des Etats étant arrivez près de ce Prince lui furent presentez par Buzenval. Après les premiers complimens Barneveld prit la parole pour lui expliquer sa commission & celle de ses collegues.

Il parla d'abord du traité de ligue offensive & defensive conclu avec le Roi, & le somma de l'accomplir. Il lui fit voir que la paix lui devoit être suspecte, & lui offrit des troupes & de l'argent pour la continuation de la guerre. Il se servit de tout ce qui pouvoit animer un Prince nourri dans les armes. Il parla de cette maniere devant les Commissaires nommez pour l'écouter Il ajouta que l'Espagne ne parloit de paix, que par ce que l'alliance faite entre la France, l'Angleterre & les Etats la mettoit aux abbois; que le plus sur seroit de continuer la guerre pour donner un exemple à la posterité du malheur de ceux qui envahissoient injustement les Etats d'autrui. Les Anglois qui assistoient à la conference, appuierent le discours de Barneveld, & faisoient sonner bien haut dans l'occasion les secours que la Reine avoit fournis, & redemandoient l'argent que cette Princesse avoit prêté.

Le Roi s'expliquant sur les affaires à
 tous

1598. tous les Envoiez, leur fit voir que ses necessitez presentes avoient besoin d'un prompt remede, & que la paix n'étoit pas encore sure : que si les Espagnols ne lui rendoient tout ce qu'ils avoient usurpé dans son Roiaume, il continueroit la guerre, & qu'au reste il étoit fort obligé aux Alliez des offres qu'on lui faisoit. Les Députez des Etats lui firent connoître que leur venuë lui feroit obtenir des conditions avantageuses, & qu'ils esperoient que la paix ne l'empêcheroit pas de leur continuer son amitié, & qu'ils en sentiroient même les effets: que tout bien conté la guerre qu'ils étoient obligez de continuer, serviroit à affermir la tranquillité de son Roiaume. Cette deputation servit à fortifier la bonne intelligence de ce Prince avec les Etats lesquels en tirerent de grands secours dans la suite. Il leur fit ordonner la somme de deux cens quarante mille écus de subside ordinaire, laquelle il augmenta selon leur besoin. Cette conference étant finie les Envoiez s'en retournerent, & laisserent Aerssens pour avoir soin des affaires auprès de ce Prince.

Les Espagnols voiant que la France traitoit avec eux, firent connoître aux Anglois, qu'ils ne se soucioient point de continuer la guerre avec l'Angleterre, & qu'ils ne traiteroient jamais avec elle qu'à des conditions raisonnables. Cela donna lieu à Justin de Nassau & à Barneveld de passer en Angleterre. Etant là ils representerent à la Reine, que la paix n'étoit pas plus

dan-

dangereuse pour eux que pour elle & pour 1598.
la France, & qu'ainsi ils étoient resolus d'entrer aussi dans le traité, si la Reine étoit de même avis qu'Henri. Ils supposoient que la Reine romproit son traité, si elle les voioit disposez à faire le leur. Ils firent connoître en même temps, qu'ils conviendroient du temps auquel on restitueroit à cette Princesse les sommes qu'elle avoit prêtées.

L'Assemblée de St. Quentin fut transferée à Vervins, où l'on conclut la paix aux mêmes conditions à peu près, qu'elle avoit été faite vingt-neuf ans auparavant avec Henri II. On en peut voir les articles dans les Histoires de France. Les deux Rois comprirent au nombre de leurs alliez tous ceux qui leur étoient effectivement alliez. Le Roi d'Espagne y comprit l'Infante sa fille comme Souveraine des Païs-Bas, & le Duc de Savoie. Il nomma le Duc d'Arschot, Mendoze & Aremberg pour voir jurer la paix au Roi de France, lequel envoia le Marechal de Biron à Bruxelle pour la voir jurer à l'Archiduc. On fit de grandes réjouissances de part & d'autre pour cette paix, qui mit la France en état de respirer après trente-six ans de troubles. Le Roi s'attacha à rétablir les affaires de son Roiaume, & accorda un Edit assez favorable aux Reformez. Cependant les Provinces-Unies resterent en guerre. Henri leur envoia Busenval, pour être le Mediateur secret de la correspondance, qu'il vouloit entretenir avec les Etats. C'est

1598. ainsi qu'il assura sa paix par la guerre d'autrui.

Les affaires étant dans cette bonne disposition avec la France, l'Angleterre suscita de nouvelles difficultez aux Etats. Elle leur fit faire de fort facheuses demandes par François Veere, & envoia d'ailleurs une Ambassade à l'Archiduc pour faire connoître qu'elle ne retardoit le traité, que par ce qu'elle vouloit quitter les armes avec ceux qui les avoient prises. Cependant elle fit dire aux Etats, qu'elle ne prétendoit les forcer en rien, & les fit presser en même temps de lui fournir les moiens de finir la guerre, ou de la continuer vivement, puis qu'elle ne l'avoit commencée que pour eux ; que cependant cette guerre la rendoit odieuse dans le monde sous pretexte qu'elle favorisoit des sujets contre leur Souverain.

Les Etats sentirent bien que ces demandes alloient à leur causer de l'embarras. Cependant ils ne voulurent point fâcher une Princesse, dont l'alliance leur étoit si utile. Ils renvoierent les mêmes Ambassadeurs lui offrir dix millions pour toutes ses prétensions. Dans le même temps il arriva plusieurs choses inopinées, qui embarrasserent la Reine à son tour. Le Roi d'Ecosse demandoit qu'on lui assurât la succession d'Angleterre, ce qui fit croire que ce Prince étoit soutenu de quelque Puissance étrangere. On intercepta des lettres qu'il écrivoit au Pape, ce qui augmenta le chagrin d'Elizabeth contre

lui.

lui. Burghlei pressoit Elizabeth de faire la 1598
paix: mais il mourut. Cependant le Comte d'Essex ne se trouvoit point au Conseil pour eviter la jalousie. Cela fut cause que les Envoiez des Etats trouverent beaucoup de difficultez dans leur negociation. Ils ne purent obtenir la continuation de l'ancien traité, & ils se virent obligez d'en venir à un nouveau, dans lequel la Reine, sans s'engager à rien, les tenoit toujours dans l'obligation.

Enfin après plusieurs contestations on regla la dette à huit millions, pour le paie ment de laquelle on donna des suretez. La moitié de cette somme devoit être acquittée par le paiement de trois cens mille livres par an tant que la guerre dureroit, & au cas qu'elle vint à finir, l'on paieroit seulement vingt mille livres par an, s'il restoit quelque arrérage de cette moitié. Pour l'autre l'on devoit en convenir à l'amiable après la paix. La Reine de son côté s'engageoit de mettre onze cens cinquante soldats Anglois dans les places qu'on lui engageoit, pour l'entretien desquels les Etats fourniroient cinq mille cent livres par mois avec les utensiles & le logement: que moiennant cela elle ne feroit plus obligée d'envoier des troupes auxiliaires, & que les Anglois prêteroient le serment de fidelité aux Etats; qu'ils obeïroient à leurs Généraux, & qu'ils feroient à leur solde. Voila comment ils se défirent du Deputé de la Reine, qui étoit dans

leur

1598. leur Conseil. La Reine se reserva seulement le droit d'y nommer un Conseiller.

On ajouta que, si la Reine entroit en guerre contre les ennemis, soit par terre, soit par mer, les Etats joindroient une flotte de quarante ou cinquante vaisseaux de guerre à la sienne, & cinq mille hommes de pied avec cinq cens chevaux à son Armée de terre. On comprit dans ces huit millions toutes les pretensions de la Reine contre les Etats, sauf son droit contre ceux qui étoient rentrez dans le parti d'Espagne. Ce traité, qui étoit fort avantageux à l'Angleterre, fit croire que la Reine prefereroit la guerre à la paix. Il arriva même que le Comte de Tiron aiant eu quelque avantage en Irlande il se rendit plus difficile que jamais.

Ce fut en ce temps-là, que l'on commença à parler ouvertement du mariage de l'Infante avec l'Archiduc Albert. Le Roi envoia Friase dans les Païs-Bas avec des lettres, par lesquelles il avertissoit les Provinces & les peuples, qu'il avoit transporté les Païs-Bas à sa fille. On publia dans le monde, que le Roi en consequence de la dispense du Pape par le consentement de ses parens marioit l'Infante avec l'Archiduc, qu'il avoit été porté à cela pour donner aux Païs-Bas la satisfaction de voir leurs Princes parmi eux, ce qu'il n'avoit jamais pu leur procurer de sa part: qu'ainsi il donnoit, & cedoit à sa fille tous les Païs-Bas en général & en particulier avec le Comté de Charolois, la Fran-

che-

che-Comté, & le titre du Duché de Bourgogne, à condition que les Rois d'Espagne en pourroient retenir le nom, de même que le premier rang de Chevalier de la Toison d'Or. On fit cette donation avec toutes les formalitez, & avec toutes les précautions de droit requises en pareil cas. Les clauses les plus remarquables étoient, que Philippe donnoit tous ces païs à titre de fiefs, ou d'arriere-fiefs à l'Infante sa fille: qu'il dispensoit les peuples du serment qu'ils lui avoient prêté; & qu'il leur ordonnoit de le prêter à cette Princesse. Il declaroit que si dans cette donation il y avoit quelque chose de contraire aux loix du païs, ou qui ne s'y accordât point, il vouloit cependant que la chose subsistât telle qu'il l'avoit reglée en vertu de son autorité Roïale. 1598.

Il ajoûtoit à cela, que s'il ne venoit point d'enfans de ce mariage, ou s'ils mouroient sans posterité, tous ces droits cedez retourneroient aux Rois d'Espagne: qu'au cas que l'Infante mourût sans enfans, le gouvernement des Païs-Bas appartiendroit à l'Archiduc avec l'usufruit de tous les revenus, à condition que ses heritiers ne pourroient prétendre après sa mort que les seuls revenus de la Duché de Limbourg, & de la Comté de Chini. Il regloit aussi l'ordre de la succession, au cas qu'il y eût des enfans, & preferoit les mâles aux filles, l'ainé au cadet, le petit-fils de l'ainé au fils du cadet; & ainsi des filles. Il defendoit de démembrer, ou d'aliener aucune des Pro-

1598. Provinces, & que s'il ne venoit qu'une fille, elle seroit mariée au Roi d'Espagne : que d'ailleurs on ne pourroit marier fils ou filles sortant de ce mariage sans le consentement exprès des Rois d'Espagne. Il disoit encore, que les Princes des Païs-Bas, ni leurs successeurs, & heritiers en ligne directe ou collaterale ne pourroient jamais rien pretendre dans les Indes Orientales, ni dans l'Amerique, & qu'au reste *ils se* soumettroient à toutes ces conditions, & vivroient dans la Religion Romaine, faute de quoi tous ces païs retourneroient de droit à la Couronne d'Espagne par maniere de confiscation. Philippe signa ces Lettres patentes le 6. Mai, & le même jour l'Infant d'Espagne qui fut depuis Philippe III. les signa aussi, après avoir fait les protestations, telles que les mineurs ont accoutumé de les faire, quand ils sont obligez de deferer à l'autorité d'un pere.

On parla diversement de cette donation faite à l'Infante. On disoit qu'il étoit inouï, même de mauvais exemple de disposer d'un peuple sans son consentement: que les Princes avoient été choisis par les peuples pour les gouverner, sur tout dans les Païs-Bas, qui n'obeïssent à leurs Princes que sous de certaines conditions, qui limitent leur autorité. On disoit donc, que le Roi n'avoit pas droit d'en transporter la souveraineté sans l'aveu des peuples : que quand Charles Quint voulut ceder les mêmes païs à Philippe son fils, la chose s'étoit faite dans l'assemblée des Etats, qui

avoient consenti à cette donation, & qu'au- 1598.
jourdhui par de simples Lettres patentes on donnoit ces Provinces à l'Infante sans en avoir parlé ni aux Etats, ni aux peuples: que cela se faisoit dans un temps, que les Provinces étoient ruinées par une guerre de trente ans, & que l'Espagne, qui les y avoit engagées, les abandonnoit, lors qu'elles avoient un extréme beson de son secours.

D'autres disoient au contraire, que cette donation leur seroit fort avantageuse, si elle delivroit les Provinces des Espagnols, & que l'on pourroit esperer de finir la guerre: mais que l'on voioit bien que Philippe ne renonçoit aux Païs-Bas qu'en apparence: que tout cela abboutissoit à donner le gouvernement à l'Infante sous un titre specieux: qu'après tout on ne la marioit à l'age de trente-deux ans que par ce que l'on savoit bien qu'elle n'auroit point d'enfans: qu'ainsi la condition des peuples étoit malheureuse d'avoir servi à mettre leurs Princes sur le throne d'Espagne pour être gouvernez par des gens qui se moquoient de leurs loix, & de leurs privileges naturels.

Pendant qu'on raisonnoit de cette affaire, on reçut des lettres de l'Infante, qui écrivoit comme Souveraine. Elle donnoit pouvoir à l'Archiduc de prendre possession du païs en son nom, & de la representer dans toutes les ceremonies publiques. Cet ordre étoit contraire aux loix du païs, qui veulent que les premiers actes des Souve-

rains

1598. rains se fassent par eux mêmes en personne. Cela fut cause que l'Archiduc n'osa convoquer les Etats, se contentant d'appeller seulement quelques Deputez des Provinces pour le 15. Août. Vers ce temps-là il fit camper quinze mille hommes de pied près de Bruxelle avec deux mille chevaux pour intimider les peuples. Le jour étant venu, Richardot parlant pour l'Archiduc dit en substance, que les malheurs du païs étant arrivez par l'absence du Prince, on verroit desormais les peuples se rétablir, puis qu'ils auroient leur Princesse. Masius repondant pour les Brabançons s'étendit sur tout ce qui pouvoit gagner la bienveillance de l'Infante leur souveraine. On fit semblant ensuite d'aller aux avis pour la recevoir en cette qualité, & l'on executa ce que l'on ne pouvoit pas empêcher. On ajouta que l'on regleroit les conditions de cette reconnoissance dans trois mois, que l'on donnoit à l'Archiduc pour aller épouser l'Infante.

On ordonna de plus, que l'on ne changeroit rien dans le gouvernement, ni dans la guerre pendant son absence; que neantmoins l'Archiduc nommeroit un Lieutenant Général. Il choisit le Cardinal André d'Aûtriche son cousin. On ordonna que toutes les affaires se feroient encore au nom de Philippe, jusques à l'arrivée de l'Infante: que les petites charges se donneroient aux habitans du païs, & que le Roi declareroit que le mot de fief emploié dans ses lettres ne préjudicieroit point aux habitans ni

ni aux villes : que le païs se chargeroit de 1598.
paier les soldats Vallons & Allemans, mais que le Roi paieroit tous les autres : qu'Albert se contenteroit des anciens revenus, & que l'on ne chargeroit point les peuples de nouveaux impôts, ni de l'entretien des garnisons : qu'au reste quand l'Infante seroit arrivée avec l'Archiduc on leur prêteroit le serment de fidelité, & que l'on tacheroit de faire la paix avec les Provinces-Unies.

Albert voiant que l'on parloit tant de la paix, crut qu'il falloit tacher de noüer des conferences entre les deux partis comme de pareil à pareil. Il jugea que ce seroit faire tort à la majesté du Prince d'envoier une deputation en son nom aux Etats. Il leur écrivit donc pour les avertir de son mariage, & ajouta qu'il souhaitoit de pouvoir amener les choses à une bonne paix : que l'on ne pourroit rien craindre pour le traité que l'on feroit, puis que les Etats avoient charge en son absence d'en avancer les negociations avec eux. Le Prince d'Orange Philippe-Guillaume, & le Duc d'Havré écrivirent au Prince Maurice pour le prier de disposer les Etats à concourir à cette bonne œuvre. Les Etats écouterent ce que Daniel Môlan homme de credit avoit à leur dire sur ce sujet. Il leur apprit que sur un faux avis de la maladie de son frere il s'étoit rendu à Anvers où on l'avoit engagé dans des conferences avec Richardot, Assonville & plusieurs autres, & enfin avec l'Ar-

chi-

1598. chiduc même: que chacun lui avoit temoigné un ardent desir pour la paix, que l'on avoit dessein de rendre sure aux Etats: qu'on lui avoit dit qu'on leur laisseroit leur liberté, leur Religion, leur Republique même, pourvu qu'ils voulussent reconnoître les nouveaux Princes, & que le Roi s'engageoit à faire declarer le Prince Généralissime des Armées de l'Empereur en Hongrie.

Mais on intercepta des lettres de Philippe, qui marquoient des desseins fort contraires à ces propositions. On arrêta même sur quelques soupçons Pierre Panne d'Ipre, qui avoüa que les Jesuites de Doüai l'avoient excité à assassiner le Prince Maurice: que dans ce dessein il s'étoit transporté en Zélande, & ensuite à Leyde, mais que les remors de sa conscience l'avoient empêché de faire le coup. Cet homme aiant confessé la même chose plusieurs fois fut condamné à mort, & executé au mois de Juin selon la sentence prononcée par les Magistrats de la même ville.

On ne fit pas de grandes entreprises de guerre pendant toutes ces negociations. Quelques fantassins furent battus près de Nimegue par des cavalliers Espagnols. On tua un Comte de Mansfeld avec quelques uns des siens au delà de la Meuse. Il y eut encore quelques petites rencontres semblables, qui ne décident de rien. Les Etats étoient bien aises de ménager la depense, prevoians que le changement qui se faisoit

soit dans les Païs-Bas ameneroit bien des 1598.
affaires. D'autre côté l'Archiduc attendoit l'execution de la paix faite avec la France pour renforcer son Armée des garnisons qu'il tireroit des places que l'on restituoit par le traité de Vervins. Mais ces garnisons refuserent de sortir, par ce qu'elles n'étoient pas paiées. Il fallut donc les satisfaire, ce qui ne servit qu'à porter les autres soldats à la sedition. Quand ils virent même que l'on faisoit de grandes dépenses à Bruxelle pour la reception des nouveaux Princes, ils se mutinerent de toutes parts. La garnison de la citadelle d'Anvers chassa Augustin de Mexia, qui les commandoit, & mit à sa place un soldat rusé, & habile dans la langue du païs. Ils demandoient vingt-deux mois de solde.

Pendant qu'on leur cherchoit de l'argent, ils exigerent des bourgeois ving-cinq sous pour chaque cavallier, & la moitié pour chaque fantassin. Ils se firent fournir des habits, des meubles, mille autres choses superflues, jusques à des filles de joie. Lors qu'ils vouloient quelque chose ils tiroient le canon, jusques à ce qu'on les avoit satisfaits. Les soldats de Liere s'allierent avec eux, & l'on apprit en même temps, que les Vallons desertoient dans le Luxembourg sous pretexte de se rendre chez eux pour mettre ordre à leurs affaires. Les Magistrats députerent à l'Archiduc, pour le prier de faire cesser tous ces desordres. Il répondit qu'il n'y pouvoit

tra-

1598. travailler, n'aiant point d'argent. Les soldats de la citadelle de Gand ne voulurent point augmenter leur nombre. Cependant ils rançonnerent la ville. A Grave les Allemans se joignirent aux bourgeois contre les Espagnols. Mais on appaisa bientôt cette sedition.

Les Etats ne firent aucune réponse aux lettres de l'Archiduc, étant persuadez qu'on ne leur faisoit des propositions de paix que pour les surprendre. L'Archiduc voiant qu'ils ne vouloient point entrer en negociation, se resolut à continuer la guerre. Il distribua aux soldats tout ce qu'il put avoir d'argent ou d'Espagne, ou de ses emprunts: Il donna de grandes esperances aux troupes qui devoient demeurer en garnison, & flatta extraordinairement celles qui devoient composer l'Armée. Ensuite il envoia cette Armée au delà du Rhin, où elle pouvoit subsister facilement. Il pretendoit incommoder les Etats en les enfermant ainsi de tous côtez, en leur otant les contributions, & en les chargeant de troupes ennemies. Mendoze eut donc ordre de passer la Meuse vers le milieu de l'automne avec les troupes. Quand les Etats le virent en marche, ils jetterent le Comte de Hohenlo avec des soldats dans l'Ile de Bommel, & le Prince Maurice marcha avec le reste de l'Armée du côté d'Arnheim.

Après que l'Archiduc eût donné tous ces ordres, il se rendit à Hall, ou il se démit de la dignité de Cardinal, & d'Archevêque

vêque de Tolede, en aiant eu la permission 1598.
du Pape. L'Eglise de Hall est en reputation dans les Païs-Bas par les miracles que l'on dit qui s'y font tous les jours. Du moins c'est la creance des Catholiques Romains. Le celebre Lipse en a écrit un traité en beau Latin, qui lui a fait plus d'honneur pour le stile, que pour sa matiere. On le refuta en ce temps-là, & l'on fit voir que la superstition seule lui en avoit suggeré le dessein, & qu'en effet il y a de l'idolatrie à choisir d'autre protecteur que Dieu. Quoi qu'il en soit, l'Archiduc deposa les ornemens de ses dignitez sur l'autel de la Vierge de Hall.

Le Cardinal André étant arrivé à Bruxelle reçut sa commission de l'Archiduc, qui partit incontinent après. Il avoit avec lui des Députez du païs, qui alloient remercier le Roi, & des Dames pour accompagner l'Infante. Le Prince d'Orange Philippe Guillaume fut du voiage. On lui avoit rendu les biens de sa Maison, qui étoient dans les Païs-Bas Espagnols. Le Prince Maurice gouvernoit ceux qui étoient dans les Provinces-Unies, & la Comtesse de Hohenlo avoit soin de ceux qui venoient de la Princesse d'Orange Comtesse de Bueren &c. Il ne restoit plus que la Principauté d'Orange, qui étoit entre les mains de la France. Maurice envoia le Sieur de Sainte Aldegonde pour en solliciter la restitution, qu'il ne put obtenir. Le Prince d'Orange crut qu'il en viendroit à bout par la recommandation de l'Espagne.

1598. Il se mit en chemin après avoir pris des mesures pour cela, & passa par le Palatinat pour y voir sa sœur Louïse-Julienne mariée à l'Electeur. L'Archiduc de son côté se rendit à Prague auprès de l'Empereur son frere dans le dessein, dit-on, de se faire nommer Roi des Romains. Mais les nouvelles de la mort de Philippe le firent changer de pensée.

Ce Prince étoit accablé de goutes & de vieillesse. Il étoit travaillé de fluxions depuis le printemps. Son mal augmenta pendant l'été, ce qui l'obligea de se faire porter à l'Escurial. Mais la fatigue du voiage, & l'air épais de ce palais lui firent venir la fievre, qui lui fit retirer les nerfs. Les douleurs de ses jambes, & de l'estomac lui causerent une inflammation, qui fit naître des ulceres en diverses parties de son corps. On y mit des emplâtres pour les faire suppurer. D'abord il en sortit beaucoup de matiere. Mais ensuite il s'y engendra tant de poux, que l'on ne pouvoit en tarir la source. Cela le jetta dans une extreme foiblesse, & dans des douleurs si grandes, qu'il ne pouvoit souffrir qu'on le touchât, de sorte que cette vermine lui rongea les entrailles. Dans cet état il se prepara à la mort, fit mettre les ornemens Roiaux sur lui, & faisant voir sa misere à son fils & à sa fille, il leur ordonna de bien vivre ensemble, & de demeurer attachez à l'Eglise Romaine. Ensuite il reçut l'Extreme-Onction, & mourut peu de temps après, tenant entre ses mains le même crucifix, qui avoit servi à Charles son

pere

pere. Il mourut le 14. de Septembre. Telle 1598.
fut la fin du plus puissant Roi de l'Europe, agé de soixante & onze ans, après en avoir regné quarante-trois.

Il étoit d'une taille mediocre, & avoit le front un peu plus élevé qu'à l'ordinaire. Il avoit les levres grosses, & avancées comme tous les Princes d'Aûtriche. Son visage avoit de l'air des gens des Païs-Bas. Mais ses mœurs étoient tout Espagnoles. Il étoit doux dans son domestique, & se mettoit peu en colere. Mais il étoit severe, & inflexible, quand il y alloit de son autorité. On tient qu'il n'avoit pas l'esprit aussi vif que son pere. Mais le travail l'avoit rendu habile. Il dormoit peu, & s'occupoit beaucoup. Il dépéchoit lui même la plûpart de ses affaires. Il se servoit si bien de ses richesses, qu'il fut toûjours maître de l'élection des Papes & des Empereurs. Il savoit le secret de tous les Princes. Pour lui, il étoit fort caché, & gardoit des haines secretes. Il avoit de vastes esperances, étoit fort attaché à sa Religion, & se servoit d'une politique raffinée. Il eut des guerres perpetuelles. Mais hors celle qu'il eut avec Henri II. il les fit toutes par ses Lieutenans. Il augmenta ses Roiaumes de l'Amerique & du Portugal. Mais il perdit Tunis, la Goulette & les Provinces-Unies.

Il n'eut pour competiteurs que des femmes & des enfans, qu'il ne put vaincre. Ceux qui haïssoient ce Prince, l'accusoient d'avoir entrepris beaucoup de guerres sans

1598. sujet, & de les avoir conduites avec beaucoup de mauvaise foi. On lui reprochoit d'avoir rendu la paix sanglante en Espagne & dans les Païs-Bas, & d'avoir porté la France aux mêmes cruautez par la persecution. On le chargeoit de plusieurs mauvaises actions, qui lui avoient attiré la maladie extraordinaire dont il mourut. On disoit que l'ombre de son fils, & celle de sa femme avoient voulu se vanger de lui en le faisant mourir comme Herode. On ajoutoit que comme Antiochus il avoit persecuté, & que comme Cassander, & Sylla il avoit été le tyran de ses Etats, si bien qu'il étoit mort comme eux d'une façon tout extraordinaire.

Son fils qui fut Philippe III. lui succeda dans tous ses Roiaumes. Quelques habitans des Provinces-Unies, qui avoient cru jusques là, que leur serment les attachoit à Philippe, s'en crurent delivrez par sa mort. L'Espagne envoia des ordres plus rigoureux que jamais contre les Provinces-Unies, ce qui fit connoître que le nouveau Roi n'étoit pas si debonnaire qu'on le faisoit.

L'Archiduc étant diligemment parti de Boheme se rendit en Italie. Il trouva sur les terres de Venise Marguerite fille de Ferdinand Archiduc d'Aûtriche demeurant en Stirie, qui alloit en Espagne pour y être mariée au nouveau Roi. Le Pape se trouvoit alors à Ferrare, dont il prenoit possession, par ce que la famille d'Este étoit éteinte. Albert & Marguerite s'y rendirent,

dirent, & ceux qui devoient repreſenter le 1598.
Roi d'Eſpagne, & l'Infante, s'y étant auſſi trouvez, le Pape benit leurs mariages, après quoi ils ſe rendirent à Mantouë. Ils trouverent à Milan le Duc de Savoie, qui y étoit venu pour les ſaluer. Cette année s'acheva ainſi en fêtes, en réjouïſſances, ou en voiages. L'Archiduc fut magnifiquement reçu par tous les amis de la Maiſon d'Aûtriche.

Les troubles d'Emden recommencerent cette année. Edſard n'étoit pas content de la ſentence arbitrale rendue à Delfziel. Il en appella à l'Empereur, alleguant qu'on l'avoit forcé à l'accepter. L'Empereur avoit trouvé mauvais que des étrangers ſe mélaſſent des affaires de l'Empire. Il fit examiner cette ſentence, & la fit caſſer comme renduë par des Juges incompetens. Cependant ſon Arrêt contenoit les mêmes choſes que cette ſentence. Ainſi l'appel du Comte ne lui ſervit de rien. Il crut donc qu'il devoit prendre ſon temps. Dans cette vue il jetta la diſcorde dans la ville d'Emden. Elle avoit fait de groſſes pertes, qui la mettoient hors d'état de paier ſes dettes. Le Comte envoia ſes deux fils dans la ville pour y entretenir la diſſenſion dans le deſſein d'attirer dans ſon parti ceux qui étoient d'une autre Religion que la ville, & de tâcher de ſe rendre maîtres d'une des portes, par laquelle il pourroit entrer avec des ſoldats, qu'il avoit amaſſez ſous des pretextes plauſibles. Il leur avoit recommandé d'ailleurs d'attirer dans ſes interêts ceux

1598. qui s'oppoſoient à la levée du nouvel impôt. Il y avoit dix-neuf Confrairies, qui y refuſoient leur conſentement.

Ce complot fut decouvert, & les Magiſtrats s'en plaignirent avec chaleur aux fils du Comte. Ils firent mourir ceux qui s'étoient chargez d'ordres pour exciter la ſedition. Ils condamnerent à l'amende, ou au banniſſement les bourgeois qui avoient eu part à ce deſſein. Il y avoit parmi les factieux un nommé Grune homme fort conſideré dans la ville, parent de Funck, qui avoit été autrefois Agent des Païs-Bas en Eſpagne. Cet homme ſe rendit en Hollande ſous pretexte d'affaires particulieres. On ſut qu'il avoit des ordres ſecrets de l'Archiduc. On l'interrogea ſur le ſujet de ces ordres, & il répondit qu'ils regardoient le paſſage de quelques troupes Eſpagnoles ſur les terres du Comte. Cela donna lieu à le mettre en arrêt pour retarder du moins l'execution de l'entrepriſe. Dans le même temps on intercepta des lettres de Funck addreſſées au Comte pour l'avertir qu'il ne devoit rien eſperer d'Allemagne, & qu'il devoit demander du ſecours aux Eſpagnols pour avoir le moien de châtier les rebelles. Cela confirma le ſoupçon que l'on avoit, que l'on travailloit ſecretement à s'emparer de ce païs-là en donnant au Comte des terres dans la Franche-Comté, ou dans le Luxembourg.

La ville d'Emden demanda du ſecours au Comte Guillaume-Louïs Gouverneur de Friſe. En attendant qu'il fût prêt, il

donna

donna ordre à de vieux soldats congediez de se rendre à Emden, & d'y prendre parti. Le Magistrat & les habitans étoient en bonne intelligence, assurez qu'on en vouloit à leur liberté. Cependant les soldats qu'ils avoient, ne leur suffisoient pas. On leur envoia donc trois cens hommes pour augmenter leurs troupes. Cela irrita le Comte, qui sans considerer que c'étoit lui qui les avoit poussez à se précautionner contre les surprises, les fit assigner par devant l'Empereur. Il se plaignoit de ce que les soldats des Etats pilloient ses terres, de ce que les Magistrats d'Emden au préjudice de ses droits avoient fait mourir des gens de leur autorité, de ce qu'ils avoient traité ses fils indignement, & enfin de ce qu'ils avoient obligé la jeunesse à prêter un nouveau serment opposé à la fidelité qu'ils lui devoient. Pendant cela les fils du Comte s'étant rendus en Pologne firent des plaintes au Roi contre la ville d'Emden. Ce Prince la menaça de lui interdire le commerce de Pologne. Il écrivit des lettres assez fieres aux Etats sur ce sujet. Mais on n'en tint pas grand conte, par ce que les menaces de ce Prince venoient de loin. Le Duc de Holstein fit plus de mal aux habitans d'Emden en retenant leurs vaisseaux dans ses ports Les Espagnols & le Roi de Dannemarc en userent de même. 1598.

Il étoit aussi survenu des brouilleries à Aix-la-Chapelle. Quelques Magistrats se prévalans d'un jugement qui leur étoit

1598. favorable, avoient chassé leurs competiteurs de la ville, & s'étoient rendus maîtres du Gouvernement malgré le Duc de Juliers, qui est l'ancien protecteur de cette ville. Mendoze & Clement s'intriguerent dans cette affaire, & par des procedures ambigues obtinrent un Arrêt de la Chambre de Spire, qui condamnoit ceux qui s'étoient emparez de l'autorité. Peu de temps après on les mit au ban de l'Empire pour n'avoir pas obeï à cet Arrêt, & au bout de l'an on leur signifia un autre Arrêt plus rigoureux par un Heraut public, qui somma les Princes d'Allemagne les plus proches de faire executer cet Arrêt. Le Duc de Cleves, & les deux Archevêques de Cologne & de Tréves emprunterent pour cela les troupes de l'Archiduc, & l'on commençoit déja à se saisir de tous les biens de campagne, qui appartenoient aux bourgeois d'Aix. Les Espagnols se mirent ainsi en état de ruïner cette ville, qui avoit été le siege de Charlemàgne. Les Magistrats surpris de la violence de cette procedure, & craignans d'attirer les armes de l'Archiduc & de l'Empereur même contre la ville, remirent leurs charges entre les mains du peuple, lequel choisit pour arbitre ou pour intercesseur l'Archevêque de Cologne. Cela fit cesser la procedure commencée contre la ville. Mais cela en fit bannir la Religion, qui y étoit établie depuis quarante ans.

L'on fit entrer une garnison à Aix, & l'on mit toutes les charges entre les mains des

des Catholiques. Ceux qui avoient été dans 1598.
la Magistrature, furent mis à la garde de quelques particuliers, qui les laisserent échapper secretement. Il y en eut qui se sauverent dans les Provinces-Unies, & d'autres en d'autres lieux. Entre les bannis un nommé Engelbert, qui s'étoit plûtôt fait connoître par ses vices que par ses bonnes actions, avoit été cassé. Il avoit obtenu de la Chambre Imperiale un Arrêt, qui lui permettoit de saisir les effets des Hollandois, par tout où il en trouveroit. Il pretendoit que les Etats lui devoient des arrerages de solde. Il alloit donc de maison en maison avec des sergents pour s'emparer de ce qui appartenoit à des Hollandois. Deux lettres que les Etats écrivirent à Aix, arréterent les poursuites de cet homme. On representoit que c'étoit une chose injuste, & de mauvais exemple que l'affaire d'une nation fût décidée par des particuliers, & que si cela continuoit, l'on seroit obligé d'en tirer raison par la voie des armes.

Les Conseillers du Duc de Cleves, qui étoient partisans de la Maison d'Aûtriche gouvernoient toûjours les affaires. La prise de Rhinberg n'avoit pas éveillé les Princes prétendans. Ils laissoient les choses dans leur train ordinaire. Les principaux Seigneurs du païs soûtenoient que la maladie du Prince renvoioit le gouvernement aux Etats. Ils resolurent de lever six mille hommes de pied & mille chevaux sous le pretexte apparent de garder le païs, mais

1598. dans la verité pour s'emparer du gouvernement. L'affaire ne put reüssir, par ce que l'on ne put convenir d'un Chef pour ces troupes. Cela retarda cette levée, & donna le moien à leurs ennemis d'assurer leur puissance.

Toutes ces conjonctures d'affaires rendoient l'Armée de Mendoze redoutable à l'Allemagne & aux Provinces-Unies. Elle étoit de vingt mille hommes de pied, & de deux ou trois mille chevaux. Le surplus de la cavallerie étoit resté en Brabant pour remedier aux cas imprevus. Cette Armée avoit six ou sept mille chariots avec elle. Le Comte Frideric de Heremberg en étoit Lieutenant Général, par ce que le grand age de Mansfeld ne lui permettoit plus d'aller à la guerre. La cavallerie passa la Meuse en trois endroits, & tira droit vers le Rhin par les païs de Juliers & de Cologne, où il n'y avoit aucunes troupes. La Bourlotte commandoit l'avantgarde. Il ramassa tout ce qu'il put trouver de batteaux, & de pontons, & les fit décendre entre Bonne & Cologne. Il prit huit cens hommes, & deux petites pieces de campagne pour chasser les batteaux, qui gardoient le Rhin, & les obligea de décendre à Rhinberg. Ensuite ayant pris un plus grand nombre de troupes il chassa tout ce qui pouvoit s'opposer à son dessein, après quoi il se rendit maître de l'autre côté du Rhin. Cependant Mendoze laissoit vivre ses soldats avec beaucoup de liberté, & ravageoit ainsi les païs où il campoit.

Orsoi

Orsoi fut le premier lieu, où l'on commença les hostilitez. Les habitans du païs de Cleves avoient commencé à fortifier cette place à cause de l'importance de sa situation. Ils se lasserent bientôt d'un travail qui coutoit beaucoup, & d'ailleurs les dissensions intestines leur firent abandonner ce dessein. Les troupes des Etats n'avoient pas voulu s'en saisir de peur d'irriter l'Allemagne. Mendoze ne fut pas si scrupuleux. Les habitans se rendirent de peur d'être pris par assaut. Il y avoit de vieux soldats dans la citadelle, qui vouloient se défendre. Mendoze les menaça de la corde, ce qui les obligea de capituler. L'Armée commençoit à defiler, & quelques troupes même avoient passé le Rhin, lorsque Mendoze qui avoit promis de n'être à Orsoi que cinq jours, se ravisa. Il ordonna donc de fortifier la ville, & un lieu qui est vis à vis nommé Mulsheim. Il songeoit à s'assurer un passage sur le Rhin. Mais il changea de dessein peu de temps après. 1598.

Pendant cela le Comte de Heremberg fit savoir de tous côtez, que si l'on pensoit à resister, on seroit exposé à toutes les rigueurs de la guerre. Ces menaces répandirent la fraieur par tout, & les habitans des Provinces-Unies en furent même épouvantez. Le Prince Maurice se mit en état de les rassurer. Il tira ses troupes des quartiers, & vint camper à Arnheim, où le Comte Guillaume-Louïs arriva avec les troupes de Frise. Après que tout eût joint,

1598. Maurice alla visiter l'Ile de Gravevaert, & le Fort de Schenck. Il divisa son Armée en plusieurs corps qu'il mit à Zutphen, & dans les lieux de l'Overissel, qui étoient exposez. Il se rendit à Doesburg & à Deutekom, où sa tante mere du Comte de Heremberg le vint trouver avec ses filles. Elle lui demanda la neutralité pour Heremberg, où elle demeuroit. Le Prince la lui accorda, & ne mit point de garnison dans cette place. Ensuite il alla camper avec le reste de son Armée dans le Betaw près de l'endroit où le Rhin se partage en deux.

On mit des vaisseaux en forme de pont des deux côtez du camp pour être en état de s'opposer à l'ennemi de quelque côté qu'il pût venir. La guerre se jetta dans ce païs par la route que Mendoze avoit prise, ce qui fournit le moien de tirer toutes les garnisons des places éloignées pour remplir le vuide de celles que l'on avoit jettées dans les villes menacées de siege. Le Comte de Hohenlo amena ces troupes au Prince, après avoir conduit du canon & des armes à feu dans les villes d'Overissel. L'Armée se trouva composée de six mille hommes de pied, & de quinze cens chevaux. Le Prince aiant su que l'on amenoit des vivres & des munitions pour l'ennemi dans la ville de Gueldre, tâcha de les surprendre. Mais ils éviterent sa rencontre, ce qui l'obligea de contremander quelques Regimens qui le suivoient. Il se fit quelques petits combats sur la riviere,

où

où l'on vit des actions de courage & d'intrepidité. 1598.

Cependant l'Armée de Mendoze commençoit à être incommodée dans ses marches par le grand nombre de troupes. Elle consumoit ses provisions en très-peu de temps. Les soldats n'étoient pas paiez. Pour remedier à ces inconveniens Mendoze leur permit de piller le païs de Berg, & en particulier tous les Protestans de ces contrées-là. Cela n'empecha pas les soldats de se mutiner. Il arriva même que les Espagnols & les Vallons se firent la guerre. Mendoze eut bien de la peine à les accommoder. Les soldats avoient si peu d'égard pour leurs Officiers, qu'ils pilloient leur bagage. La division s'étoit même fourrée entre les principaux Chefs de l'Armée. Velasco vouloit que l'on entreprît de chasser Maurice de son poste pour passer ensuite la riviere dans le dessein de porter la guerre dans les Provinces-Unies. Le Comte de Heremberg vouloit au contraire, que l'on tirât du côté de l'Ems pour être en état de porter la guerre par tout. Cela donna lieu de croire qu'un des fils du Comte d'Oostfrise, qui étoit dans l'Armée, vouloit les attirer en ces quartiers pour favoriser les desseins de son pere. Maurice fit avertir la ville d'Emden d'être sur ses gardes.

La Regence de Cleves recevoit tous les jours de grandes plaintes, sur tout des habitans d'Orsoi, des ravages des Espagnols. Ces plaintes furent reçues assez

1598. froidement par des gens qui avoient des correspondances secretes avec Mendoze Ceux qui gouvernoient alors, étoient ennemis des Protestans. Ils disoient que les Espagnols étoient forcés à ces desordres par la necessité. On produisoit des lettres de l'Archiduc à la Princesse Sybile sœur du Duc, par lesquelles il la prioit de trouver bon que l'on passât sur les terres de son frere pour faire la guerre aux Etats. Cependant on fut obligé de convoquer les Etats du païs à Cleves pour chercher du remede à des maux qui croissoient tous les jours. La Princesse qui avoit du cœur, les exhorta de penser à se défendre. Elle leur fit comprendre d'une maniere vive, qu'il s'agissoit de leur propre conservation. On se resolut donc à lever des troupes en diligence pour les jetter dans les places, après quoi l'on devoit demander du secours en Allemagne.

Le Comte de la Lippe étoit alors Directeur du Cercle de Westphalie. Les Etats de Cleves le prierent de demander en cette qualité la ville d'Orsoi à Mendoze, & d'assembler les troupes du Cercle à Dortmund. Ils lui representerent qu'il pourroit retenir les soldats, & le tribut en argent que le Cercle devoit fournir pour la Hongrie. L'on deputa en même temps vers l'Empereur, & les principaux Princes d'Allemagne pour implorer leur secours. On fit prier la ville de Cologne de ne point fournir de vivres aux Espagnols. Enfin l'on envoia aussi au Prince Maurice pour l'as-

surer.

ſurer que les Etats du païs n'avoient pas 1598.
fait venir l'Armée d'Eſpagne, & que leur
païs meritoit quelque compaſſion d'être
rongé comme il l'étoit. Cette deputation fut fort bien reçue par Maurice, & par les Etats Généraux, par ce que cela pouvoit fournir l'occaſion d'unir toutes les troupes contre l'ennemi commun. On répondit à ces Envoiez, que l'on avoit rendu, il y avoit huit ans, les places de leurs païs, où l'on avoit trouvé les Eſpagnols, par ce qu'on avoit promis d'emploier les forces de l'Empire à achever de les mettre hors d'Allemagne, qu'ainſi la moderation des Etats leur avoit été préjudiciable, puis que ces promeſſes n'avoient point eu d'effet: qu'au contraire cela n'avoit ſervi qu'à rendre les Eſpagnols plus hardis: que ſi l'on vouloit s'unir de bonne foi contr'eux, ils étoient prêts de le faire, bien aſſurez que l'on auroit de bons ſuccès dans ce deſſein, puis que Philippe venoit de mourir, & que d'ailleurs cette Armée étoit pleine de diſſenſions, & de mutineries, que même elle manquoit de tout. Les Deputez que l'on avoit envoiez à Mendoze, reçurent pour toute réponſe, que la guerre permettoit ces ſortes de licences, par ce que l'on n'avoit point d'autre moien de domter des rebelles. On ne put rien tirer davantage de lui. Selon ſa coûtume il ſe contenta de leur faire cette réponſe ſeche. Cet homme ne tenoit conte des voies de droit & de raiſon.

L'Armée Eſpagnole, qui ne ſubſiſtoit

1598. que de pillage, tomba bientôt dans la disette. Elle ne trouvoit plus rien à prendre. On avoit souvent pris ses Vivandiers. Ainsi manquant de provisions elle se vit denuée de tout, ce qui faisoit deserter les soldats par bandes. On envoioit de la cavallerie après eux pour les ramener. Mais ils la chargerent, & l'obligerent de les laisser faire. Dans le même temps le pont que l'on avoit sur le Rhin se rompit. Cela determina enfin Mendoze à assiéger Rhinberg. Il en trouva le pretexte, en ce que les Etats aiant été sommez plusieurs fois de rendre cette place à l'Archevêque de Cologne, ils n'en avoient voulu rien faire.

Cet Electeur avoit fait sommer les Etats au commencement de l'année de lui restituer cette ville, disant qu'ils avoient été les premiers à s'en saisir, & que cela avoit servi d'exemple aux Espagnols, qui étant sur le point de la remettre entre ses mains, y avoient été assiegez par leurs troupes. Il leur fit representer que cette place devoit leur coûter beaucoup de frais, & que les Espagnols n'en avoient aucun besoin pour passer le Rhin. Les Etats aiant examiné cette affaire avec beaucoup de soin répondirent, que leur conduite envers leurs voisins avoit souvent été profitable à l'ennemi, que cependant ils étoient prêts de faire ce que l'Archevêque leur demandoit, pourvu que les Espagnols laissassent le Rhin libre. L'Archevêque fit faire de nouvelles instances, qui donnerent lieu de

croire que l'on en viendroit à un bon accommodement. Cependant il rompit tout d'un coup les conferences, apparemment parce qu'il fut averti du dessein de Mendoze, & l'on crut même qu'il avoit attiré secretement les Espagnols en Allemagne pour se servir d'eux contre ses voisins, avec lesquels il avoit quelque different. 1598.

Lors que les Espagnols se furent approchez de Rhinberg, on ne fut plus en état de fortifier la ville, que l'on avoit negligé de retablir. La peste se mit même dans la place, selon toutes les apparences par ce que le grand chaud avoit desseché le Canal, ce qui causa des maladies contagieuses. La garnison n'étoit que de six cens hommes abbattus par la disette, & par la crainte de la peste. Scaff, qui commandoit, reçut des lettres de Mendoze, qui lui demandoit la reddition de la ville. Scaff répondit que l'on parloit de la restituer à l'Archevêque, & que l'on avoit eu des conferences pour cela. Mendoze crut que ce Gouverneur seroit homme à livrer la ville moïennant quelque recompense. Il lui écrivit encore une fois, & lui fit de grandes offres de même qu'à sa femme.

Pendant cela le Prince Maurice tâcha de jetter quelques compagnies dans Rhinberg. Mais elles furent repoussées par les vents contraires. Cela rendit les Espagnols plus negligens. Ainsi on les fit marcher en diligence par terre avec ordre de s'emparer

de

18. de l'île, de s'y fortifier, & de s'y défendre sans se mêler avec la garnison, de peur d'être infectez de la contagion, à moins qu'elles n'y fussent forcées. Ils executerent à peu près leurs ordres. Mais les Espagnols ne leur laisserent pas le temps d'y travailler. Ainsi la cavallerie aiant trouvé un gué les attaqua si vivement, que le Gouverneur fut obligé de les retirer dans la ville. Ils laisserent des trainées de poudre pour brûler leurs barraques.

Mendoze crut qu'il devoit assurer son siege avant que de le former. Il mit garnison en plusieurs petites places de Cleves. Burick refusa d'en recevoir. Mais elle y fut bientôt forcée. Il mit aussi des troupes dans Alpen & dans Meurs, quoi qu'elles eussent parole de neutralité. Mais il en usa de même par tout. Ses traitez & ses engagemens ne servoient de rien. Quand les Espagnols eurent commencé le siege, ils firent leurs approches à la faveur d'un grand brouillard. L'on étoit prêt à foudroier les remparts, & à donner l'assaut, lors que Davalos Général de la cavallerie fit sommer la place. Les bourgeois demanderent la liberté d'envoier des Députez à l'Archevêque. Mais les soldats ne le voulurent point souffrir. Les Espagnols attaquerent donc un bastion, dont ils furent repoussez avec beaucoup de perte. Cependant le canon tirant avec furie le feu se mit par accident à une tour, dans laquelle il y avoit un magazin près de la riviere. Cet embrasement dissipa la conta-

gion

gion en purifiant l'air. Mais il causa beaucoup de mal dans la ville, abbattit tout le rempart du bastion, & laissa une grande breche. Par bonheur une demi-lune cacha ce malheur aux ennemis. Ils ne songerent donc point à profiter de cet avantage inopiné. 1598.

Ceux de la ville tout étourdis de ce coup & manquans de poudres, ne savoient plus comment se défendre. Les soldats ne vouloient plus se mettre sous les armes. Hedding, qui commandoit depuis la mort de Scaff, étoit accablé sous les ruïnes d'une maison. L'ennemi leur fit offrir la vie, pourvu qu'ils jurassent de ne porter les armes de quatre mois. L'embarras où ils se trouvoient, les obligea d'accepter ces offres. Ainsi Rhinberg fut pris en cinq jours, & le Prince Maurice perdit l'esperance qu'il avoit eüe de la durée de ce siege. Il arriva plusieurs autres cas imprevus, qui se joignant à la foiblesse des troupes, lui oterent le moien de faire de grandes entreprises.

Pendant le siége une partie de l'Armée Espagnole passa le Rhin, & fit des courses du côté de Zutphen & des plaines d'Overissel. Mais elle ne fit pas beaucoup de mal, par ce qu'elle y trouva de bonnes troupes, qui s'opposerent à ses desseins. En recompense elle fit de grands ravages du côté de l'Allemagne, où elle prit plusieurs petites villes sur la Lippe & sur le Roer. Mais elle ne fit rien d'approchant à ce qui se passa à l'égard du Comte de Falckenstein.

1598. stein. Il étoit Comte de Brouck, & faisoit profession de la Religion Reformée. Il parloit souvent contre les Espagnols, & soutenoit qu'ils étoient les seules causes de tous les maux, que les frontieres d'Allemagne souffroient. Il avoit environ cent soldats, & quelques païsans pour la garde de son château. Les Espagnols l'aiant assiegé le sommerent de leur remettre la place, & la garnison. Il répondit qu'*étant* Allemand il n'avoit point de part à cette guerre. Cependant le Capitaine Lopez avec quelques troupes continua le siege dans les formes.

Le Comte soutint plus long-temps, que l'on n'avoit cru. Mais enfin il capitula pour éviter la derniere rigueur. Il obtint une composition assez avantageuse de sortir avec armes & bagage. On croioit que le château étoit plein de richesses. Quand les soldats virent qu'il avoit si peu de bagage, on faussa la capitulation. On pilla le château. On emmena sa femme prisonniere, & on massacra ses gens. Pour lui on le tint enfermé quelques jours, après quoi sous pretexte de lui faire prendre l'air on le fit sortir du château à dessein de le tuer de telle maniere, que la chose parût fortuïte. On le mena dans des lieux qui étoient encore teints du sang de ses gens. L'un de ceux qui le suivoient, l'aiant frappé comme par mégarde de la hampe de sa pertuisanne, le Comte s'en plaignit, & de parole à autre les choses furent poussées si loin, que ce soldat le tua. On en fit de même

me à ceux de ſes gens qui étoient avec 1598.
lui. Les parens de ce pauvre Comte en firent de grandes plaintes. Mais Mendoze ſoûtint qu'il n'avoit point donné ordre de le tuer, que cependant il meritoit de perir de cette maniere, puis que dans le fonds il étoit impie, & ſeditieux: & que dans de pareilles occaſions il falloit prendre patience, puis qu'il n'étoit pas poſſible de tenir en diſcipline une Armée, comme la ſienne, qui manquoit de tout.

Les habitans de Wezel crurent qu'ils devoient prevenir Mendoze en leur faveur. Ils lui envoierent donc des Députez, & des preſens. Mais il leur répondit fierement, que le plus ſûr pour eux étoit de retablir l'ancienne Religion, & l'ancien gouvernement dans leur ville, en quoi il appuia les ordres que la Regence de Cleves leur avoit ſouvent donnez. Peu de temps après aiant reſolu de repaſſer le Rhin, il leur ordonna de recevoir garniſon, & de prendre garde que l'approche de l'ennemi ne leur fit rien faire de nouveau. Ils connurent par là, que s'ils reſiſtoient à ce Général, il ne manqueroit pas de les attaquer, & de les forcer, par ce qu'ils n'étoient pas en état de ſe défendre. Ils lui envoierent donc une ſeconde députation, & lui fournirent des vivres & cent mille écus. Cet argent, & ce que l'on exigea de quelques villes voiſines fournit le moien à Mendoze de diſpoſer ſon Armée à repaſſer le Rhin. Il traverſa la Lippe quelques jours après, &

prit

1598. prit la route de l'Issel. Il voulut tirer quelque somme d'argent de la ville de Munster. Mais les Etats firent savoir à ses habitans, qu'ils leur feroient une rude guerre, s'ils fornissoient quoi que ce pût être à l'ennemi.

Rees & Emerik épouvantées des menaces de Mendoze reçurent garnison. D'abord Mendoze y mit peu de monde. Mais il en augmenta le nombre quelques jours après. On avoit mis quatre cens hommes dans Emerik sous un Commandant Allemand. Cet Officier aiant su que l'on y envoioit encore la Bourlote avec un Regiment, refusa de le recevoir, soutenant que selon l'accord fait avec la ville il ne devoit y avoir que ces quatre cens hommes. Cette ville avoit toûjours été fort attachée à la Religion Romaine, & aux interêts de l'Espagne. Elle deputa vers Mendoze pour le faire souvenir du traité, & de sa propre lettre. Un Prêtre fut chargé de la commission, & se rendit dans son camp. Mendoze l'aiant écouté répondit que la Religion, & le service de son maître vouloient que l'on en usât ainsi selon les temps. Le Prêtre lui dit avec beaucoup de franchise, qu'il ne s'étonnoit plus de ce que les Hollandois ne vouloient pas traiter avec des gens qui n'avoient point d'autre regle que leur interêt, que cependant les Espagnols devoient s'assurer que Dieu puniroit leur perfidie, & qu'une pareille conduite les rendoit execrables aux hommes. Mendoze se moqua de ces plaintes,

tes, & voulut être obeï. Quelques uns de ses soldats forcerent Isselbourg après en avoir tué quelques habitans. 1598.

Le Prince Maurice averti de la marche des ennemis envoia des pionniers pour ouvrir une des digues du Rhin près d'Emerik. La riviere qui étoit alors débordée, repandoit ses eaux dans les campagnes voisines. Mais on ne put accomplir ce dessein, par ce que les Espagnols arriverent trop tôt. Ils se rendirent maîtres de Hetter, & reparerent en diligence la breche de la digue pour retenir les eaux. Le Prince voiant son dessein manqué s'empara de plusieurs places de Cleves pour prevenir l'ennemi. Il commanda au Gouverneur de Sevenaer sous de rigoureuses peines de lui ouvrir les portes, ce qui fut fait. Il s'empara de la même maniere de Hussen & du Fort de Lobek, qui sont l'une & l'autre dans l'Ile du Betaw. Mendoze sentant l'ennemi près de lui tint son Armée dans son camp. Elle fut huit ou dix jours sans autre couverture que le ciel, ce qui la fit beaucoup pâtir. Cependant l'infanterie en étoit fort belle par l'émulation des nations. Mais la cavallerie étoit fort delabrée faute de fourrage. Les troupes du Prince au contraire étoient dans l'abondance, ce qui les rendoit si hardies, qu'une poignée de soldats chassoit souvent de grosses troupes d'Espagnols comme des moutons, & l'on faisoit sur eux un grand nombre de prisonniers. Il est vrai qu'il y en avoit, qui se faisoient prendre pour sortir

1598. sortir de leur misere. Mais quand le Prince eût vu que Mendoze ne paioit pas leur rançon, il ordonna de ne plus donner de quartier. Cependant Mendoze se tenoit serré dans son camp, & ne souffroit pas que l'on escarmouchât.

Enfin les Espagnols prirent leur marche vers l'Issel. Le Prince décampa aussi. Il laissa garnison à l'entrée du Betaw avec quelques vaisseaux pour embarrasser les convois de l'ennemi. Il fortifia quelques lieux du voisinage, & transporta son pont, son artillerie & ses munitions à Doesburg, qui est sur l'Issel. Il y campa son Armée, & se couvrit d'un rempart de huit pieds de haut, qui étoit de quarante pieds de large à la base, revenant à vingt-quatre par le haut avec un parapet de six pieds. Il y avoit un bon fossé au dehors, & un autre au dedans, d'où l'on avoit tiré les terres du rempart. Pendant qu'il s'occupoit à ces travaux, Mendoze battoit la petite ville de Deutekom. Elle n'est éloignée que d'une heure de Doesburg. Le troisiéme jour du siege les ennemis étoient déja dans le fossé. Cependant on n'avoit pas encore fait sommer la garnison. Mendoze prétendoit les prendre de force pour les faire passer au fil de l'épée. Mais il leur permit de sortir en jurant de ne porter les armes de quatre mois hors de la Hollande & de la Zélande. Les habitans resterent dans la ville en renonçant au serment de fidelité qu'ils avoient prêté aux Etats.

La

La prise de cette petite ville borna les 1598. exploits de Mendoze, qui reconnut à ses dépens le tort qu'il avoit eu de donner le loisir au Prince de fortifier Doesburg. Il n'osa plus rien entreprendre, parce que la saison étoit avancée, & qu'il manquoit de vivres. Les deserteurs protestoient qu'ils avoient passé cinq jours sans pain. Cela causa beaucoup de maladies dans l'Armée, dont il mourut six ou sept mille hommes. On en avertit le Cardinal André, qui étoit hors d'état de secourir les troupes. On resolut donc de prendre des quartiers d'hyver en Allemagne. En quoi les Espagnols firent voir qu'ils n'avoient aucun égard aux traitez, & que l'on ne se regloit chez eux que par l'interêt. Si l'on eût ramené cette Armée dans les Païs-Bas, les troupes n'eussent pas manqué de se mutiner à l'ordinaire, & d'affoiblir en cela l'autorité des nouveaux Princes. Mendoze donc qui savoit que ce retour pourroit causer beaucoup de maux, prit sa marche du côté de Sculemburg, qu'il força, & ainsi quittant les Provinces-Unies il alla s'établir sur les frontieres d'Allemagne.

Le Prince Maurice le suivit pour l'incommoder dans sa retraite, plus glorieux d'avoir sauvé sa patrie dans cette campagne, que de tout ce qu'il avoit fait jusques là. Il regardoit avec plaisir les divers camps des Espagnols, qui étoient assez mal fortifiez. Mais il eut compassion des malades & des blessez, que l'on avoit abandonnez,

1598. n'aiant aucun moien de subvenir à leur misere. Le Prince en fit avertir le Gouverneur, que l'on avoit mis à Deutecom, qui repondit, que sa place étoit faite pour des soldats sains, & non pas pour des malades. Ainsi ces pauvres gens seroient morts desesperez, si l'on ne leur eût fait distribuer des vivres.

Après que le Prince eût fini sa course, & que le Comte Guillaume eût battu les ennemis en plusieurs occasions, dans l'une desquelles le Comte de Buquoi fut pris, il se rendit enfin à Arnheim avec son Armée, & tout son équippage. Il s'occupa ensuite à munir les places voisines de tout ce qui leur étoit necessaire. Etant là il sut que la ville d'Emerick étoit mal satisfaite des Espagnols. Il y envoia le Comte de Hohenlo avec des troupes & du canon pour les en chasser, ce qu'il fit. Mendoze ne put l'en empêcher, par ce que les chemins étoient tous inondez par la rupture des digues. Lors que la place fut prise, le Prince la laissa sans garnison pour rendre les Espagnols plus odieux. Il traita de même celle de Sevenaer, après quoi s'étant rendu à la Haie il fit connoître aux Etats, qu'il falloit avoir desormais une plus grande Armée, par ce que les ennemis étoient en état de les attaquer avec toutes leurs forces. Il mourut trois hommes illustres cette année, savoir Florent de Palant Comte de Culembourg, qui aiant été l'un des principaux auteurs de la Requête presentée à la Duchesse de Parme

s'étoit

s'étoit retiré dans la solitude où il mourut 1598.
sans être prèsque connu, quoi qu'il eût fait naître le parti : Philippe de Marnix Seigneur du Mont Sainte Aldegonde, qui avoit eu grande part au gouvernement pendant la vie du Prince d'Orange, mais qui du depuis avoit quitté les affaires pour se jetter dans l'étude : & Albert Leonin, qui tout au contraire aiant passé presque toute sa vie dans l'étude mourut dans le tracas des affaires. Il avoit été l'un des principaux Ministres de Philippe II. Depuis il avoit été fait Chancelier de Gueldre. Cet homme suivoit le parti dans lequel il se trouvoit engagé, non point par aucune affection, mais uniquement par ce qu'il s'y voioit attaché.

Jamais on ne vit troupes vivre avec plus de desordre que les troupes de Mendoze en Allemagne. Elles forçoient, & pilloient tout. Elles maltraiterent la Noblesse comme les païsans, même sans avoir égard à ceux qui étoient partisans de l'Espagne. Elles commencerent leurs brigandages dans le païs de Munster, & dans les terres du Comté de Benthem. Elles se jetterent même dans des lieux appartenans à l'Electeur de Cologne, sans qu'il en fit paroître aucun chagrin, ce qui donna lieu de croire qu'il étoit d'intelligence avec eux. Elles se repandirent ensuite dans la Comté de Mark & de Berg, où elles rançonnerent ce qu'elles ne pillerent pas. Cette Armée devint si riche, que les soldats mettoient des sommes considerables entre les mains

1598. des Banquiers de Cologne pour les faire toucher à Anvers. Cela ne servit qu'à la rendre fiere, cruelle, capable de toutes sortes de violences. Les soldats pilloient, bruloient, violoient, saccageoient. Rien ne pouvoit se sauver de leurs mains. Tout cela fut souffert par les Allemans, qui s'en plaignirent, mais qui ne se mirent pas en état de s'opposer à ces voleurs. Enfin on leur addressa deux mandemens de l'Empereur, l'un à Mendoze, l'autre aux Etats, par lesquels on reprochoit au premier les violences horribles de ses soldats, & l'on blamoit les autres de s'être emparez de quelques lieux dependans de Cleves sans aucun droit. On leur enjoignoit aux uns & aux autres de sortir sous les peines portées par les loix de l'Empire. Mendoze se moqua de ce mandement, & dit qu'il preferoit les ordres de son maître à toute autre consideration.

1599. Les Espagnols se rendirent maîtres l'épée à la main de Calcar, & de Goch, après en avoir ruïné les portes à coups de canon. Santen & Gennep se racheterent par argent. Mendoze publia qu'il se saisissoit de ces villes pour en chasser les Protestans. Il menaça l'Evêque de Paderborn & plusieurs autres Prelats d'envoier ses soldats dans leurs païs, s'ils ne chassoient ceux qui y étoient habituëz. Cela donna de l'inquietude à Wezel, par ce que le Duc de Cleves avoit ordonné depuis peu d'y rétablir la Religion Romaine. Les Etats Généraux les exhorterent à tenir bon. Mais

Mais ces menaces de Mendoze les épouvanterent, de sorte qu'ils obeïrent au decret du Duc. On y rétablit donc cette Religion. Cependant les Eglises des Prêtres & des Moines demeurerent vuides, les bourgeois ne voulans point assister à leur service. Il arriva aussi après la retraite de Mendoze, qui fut peu de temps après, que la ville fit sortir tous les Prêtres, qui s'y étoient rendus, de sorte que cette ville recouvra sa Religion & sa liberté. 1599.

Enfin les Allemans se mirent en état de chasser ces facheux hôtes. Mendoze crut donc, qu'il devoit penser à ses affaires. Il tâcha de desunir ceux qui se preparoient à le chasser. Il chercha même des excuses à tout ce qui s'étoit fait. Le Cardinal André envoia des Députez à l'assemblée des Princes d'Allemagne. D'abord ils chicannerent sur les qualitez & sur les commissions de ceux qui la composoient. Mais ils ajouterent ensuite, qu'ils étoient surpris de ce que les ennemis de la vraie Religion, qui étoient en même temps les fauteurs des rebelles, avoient fait de faux rapports des troupes Espagnoles: qu'on ne disconvenoit pas, qu'il n'y eût eu quelque desordre dans la marche de l'Armée, mais que cela devoit être pardonné au zele du Roi d'Espagne, qui ne pensoit en cela qu'au soutien de la Religion: qu'il n'avoit envoié des troupes en Allemagne que pour en chasser des corsaires, qui fatiguoient leurs voisins par leurs brigandages: que le Prince d'Orange avoit porté les Provinces-Unies à

1599. prendre les armes contre l'Espagne, en quoi il avoit attaqué tous les Souverains, sans que l'Allemagne eût pensé à reprimer les soulevemens des rebelles dans le temps même qu'ils prenoient les villes, & les forteresses des Allemans: qu'il y avoit lieu de s'étonner qu'à present que le Roi tâchoit de forcer les mutins à la paix par l'Armée qu'il avoit mise sur pied, on trouvât mauvais que cette Armée se fût mise en mouvement pour l'interêt public: que l'Allemagne ne devoit pas pretendre une absoluë neutralité, puis qu'elle est le chef des anciens alliez de la Maison de Bourgogne. Ces Députez dirent tout ce qu'ils purent pour excuser leurs troupes. Ils en rejettoient toute la faute sur l'opiniatreté des Etats, qui ne vouloient point de paix. A quoi ils ajoutoient, qu'il étoit difficile de tenir les soldats dans une exacte discipline, & que d'ailleurs les Allemans connivoient à tous ces maux, en ce qu'ils n'avoient pas pris soin de chatier les rebelles. Ils conclurent enfin en assurant que les Espagnols se retireroient avant la fin d'Avril.

Les Etats Généraux ne deputerent point à cette assemblée. Ils se contenterent de publier une apologie, dans laquelle ils se plaignoient de ce qu'on les mettoit en parallele avec les Espagnols, qui ravageoient tous leurs voisins, après avoir allumé la guerre de toutes parts, & que pour eux ils avoient rendu des places à l'Allemagne, pendant que les Espagnols pilloient

loient & bruloient de toutes parts, & qu'ils 1599.
s'emparoient des villes qui étoient à leur bienséance. Ils ajoûtoient qu'ils ne s'étoient emparez d'aucune place que pour la sauver de la fureur des Espagnols, & que leurs garnisons n'avoient été incommodes à personne : qu'après tout ils n'avoient pas repandu leurs troupes dans le plat païs pour les y faire vivre à discretion, & que jamais ils n'avoient fait peine à personne pour sa Religion. Ils concluoient par une forte exhortation à l'Allemagne de ne pas souffrir que des gens nez pour être les fleaux de l'univers, troublassent des peuples libres dans la jouïssance de leurs droits.

Les resolutions des cinq Cercles assemblez furent lentes. Les uns vouloient que l'on se joignît aux Etats pour chasser les Espagnols. Les autres disoient qu'on devoit prendre garde de ne point entrer dans la guerre. D'autres craignoient d'offenser l'Empereur, ou de lui donner de la jalousie. Les plus ardens à soûtenir les droits de l'Allemagne comme l'Electeur Palatin, le Landgrave de Hesse & le Duc de Brunswic pressoient que l'on prît des resolutions vigoureuses contre les Espagnols. Mais les Westphaliens, qui étoient les plus interessez de tous, se prévalurent de l'offre qu'on leur fit de leur paier trois mois Romains pour les frais de la guerre. Ils se chargerent donc de mettre des troupes sur pied, & en donnerent le commandement

1599. au Directeur de leur Cercle, puis que la guerre devoit se faire chez eux.

Les grandes gelées donnerent beaucoup d'inquietude aux Provinces-Unies pendant l'hyver. Cependant Maurice & Guillaume-Louïs eurent l'œil à tout de si près, que les ennemis ne purent faire d'entreprise. On sut qu'ils avoient dessein sur Breda, Nimegue & Deventer. Mais on garnit ces places de troupes Les ennemis furent battus en plusieurs rencontres. La garnison de Juliers aïant fait pendre quelques soldats pris dans un parti, on s'en vangea cruellement par le pillage, & par la mort des gens de ce païs-là, que l'on put attraper. Emerie que le Prince Maurice avoit laissée en liberté, fut reprise par les Espagnols. Les habitans effraiez de leur venue inopinée prirent si mal leurs mesures, qu'après la capitulation faite les troupes ne purent entrer dans la ville que par batteau. On prit garde que l'Eglise des Jesuïtes tomba, lors que les Espagnols entrerent, ce qui fut de mauvais presage. Le Comte de Buquoi, qui commandoit la garnison, s'étant trop animé à poursuivre un parti Hollandois qui étoit venu fourrager, tomba dans une embuscade du Comte Guillaume de Nassau & y fut fait prisonnier. Depuis cela les affaires des Espagnols se ruïnerent en ces quartiers-là.

Au commencement du printemps leur cavallerie fut battue en plusieurs occasions. Le Comte Frideric de Bergue pensa être pris,

pris, & ne se sauva qu'avec peine. La 1599.
garnison du port d'Anvers fut battue par des troupes des Etats, qui firent un grand butin; & l'on se saisit d'un vaisseau de Hambourg, qui sortoit de ce port chargé d'armes pour l'Espagne. Dans le même temps le Cardinal André emprunta trois cens mille ducats de quelques Banquiers à gros interêt pour donner quelques montres aux soldats, qui n'avoient rien reçu depuis long-temps. Par ce moien on changea les garnisons de Liere, & d'Anvers, qui couroient risque d'être pillées. Les soldats qui étoient sortis, voulurent s'arrêter dans le voisinage, mais ils en furent empêchez par un Edit qui le leur défendit. Aiant voulu s'approcher des frontieres, ils tomberent entre les mains de quelques Allemans, qui les sacrifierent à la haine publique. On ne changea point la garnison de Gand, qui s'étoit bien gouvernée. Celle de Rhinberg se mutina.

Les troupes qu'on levoit en Italie & en Allemagne aiant su que celles des Païs-Bas n'étoient pas paiées, ne voulurent point marcher. Les anciens soldats desertoient tous les jours faute de paie. Le Cardinal André & Mendoze crurent que pour remedier à cette desertion, & pour tenir promesse aux Allemans ils devoient tirer leurs troupes des quartiers d'hyver. L'Armée se mit en marche au commencement d'Avril forte de quinze mille hommes. Elle laissa garnison à Rees, Emmerick & Gennep sur la Meuse. Les vil-

1599. les que l'on abandonna, furent obligées de donner des certificats de bien vivre aux soldats, qui y avoient hyverné. Mendoze l'amena près de l'Ile de Gravevaert, & vouloit assieger le Fort de Schenck. Mais Richardot representa que le Duc de Parme y avoit échoüé. Le Cardinal conclut donc, qu'il falloit se jetter sur Bommel. Cependant afin d'en cacher le dessein à l'ennemi, on fit semblant d'assieger le Fort de Schenck. Le Prince n'étoit point en état de mettre des troupes en campagne, & son cousin étoit obligé de veiller aux affaires d'Emden. Ses Généraux étoient en Angleterre, ou en Allemagne. Les nouvelles levées n'étoient pas encore venuës, & il ne pouvoit mettre que quatre mille hommes sur pied. Il resolut neantmoins de penser à la defense du païs. Il alla se poster encore une fois dans l'Ile de Gueldre, & mit une partie de ses troupes dans le Betaw, se proposant de se mettre derriere le fort que les Espagnols attaqueroient, pour le soûtenir. Il fit faire des ponts par tout, & y mit de bons corps-de-garde. Il jetta des soldats dans le Fort de Schenck, & fit dresser des parapets de tous côtez pour garentir ses troupes du coup de mousquet. Il fit encore deux ouvrages à corne revêtus de pieux, qui s'avançoient dans la riviere pour arrêter les batteaux qui voudroient s'approcher. Ensuite il posta son canon dans un lieu d'où il pouvoit battre au delà de la riviere. Cela obligea Mendoze de changer un de ses quar-

tiers.

tiers. La cavallerie de Nimegue faisoit 1599.
beaucoup de peine d'ailleurs à cette Armée, dont on eût pu ruïner une grande partie, si le Prince eût eu un peu plus de troupes pour engager un combat.

On l'avertit de prendre garde à Bommel, à qui l'ennemi en vouloit. Mais il n'osa quitter son poste. Son Armée & ses équippages étoient prêts à marcher à toute heure en cas de besoin. Mendoze se promettoit de grands avantages de Bommel, s'il pouvoit s'en emparer, parce qu'il seroit en état de faire des courses jusques dans le cœur de la Hollande. Il se resolut donc d'attaquer cette île, & de tâcher de s'en rendre maître. Il détacha de petites troupes de son Armée, & fit toûjours semblant d'en vouloir au Fort de Schenck. La Bourlotte & Stanley avec les Wallons & les Irlandois accompagnez de quatre cens chevaux eurent ordre de joindre Sapena avec ses Espagnols, & tous ensemble sous la conduite du Comte Henri de Berg attaquerent l'Ile de Vorn. Mais ils ne le purent faire qu'après qu'on leur eût envoié des batteaux de Boisleduc. Cependant ils chasserent à coups de canon un petit vaisseau, qui étoit en garde de ce coté-là. Ensuite ils passerent la Meuse, & defirent quelque cavallerie, qui s'opposoit à leur décente, près du village de Rossem. L'infanterie étant trop foible pour resister à l'ennemi se retira dans l'Ile de Bommel en attendant des ordres. L'égalité des chefs les

1599. empêcha de s'entendre, & de nuire à l'ennemi, quoi qu'il s'en fût presenté plusieurs occasions favorables.

La ville de Bommel étoit alors dépourvuë de toutes choses. Ses fortifications n'étoient pas achevées. Le Prince averti des mouvemens de l'ennemi se rendit dans l'île avec diligence le jour d'après que les Espagnols y furent entrez. Sa venuë rassura les habitans. Il fortifia Hemert, & s'attacha à mettre Bommel en bon état. Ce fut dans cette occasion, qu'il inventa la maniere de fortifier les places par de grands dehors eloignez de la ville, ce qui se pratique, lors que l'on a une grande garnison. Il fit tracer de bons ouvrages avec de grands fossez devant les bastions de la ville. Pendant qu'il étoit occupé à cela, les autres troupes Espagnoles, & celles que l'on avoit tirées d'Emerik, vinrent joindre ce qu'il y en avoit déja dans l'île. Elles avoient assiegé le Fort de Crevecœur, qui se rendit avec celui de Heele. Mendoze fit faire un pont sur la Meuse pour amener au camp les vivres que la ville de Boisleduc fournissoit dans l'esperance que l'on chasseroit l'ennemi de ses frontieres. Les Etats sans s'effraier de cette attaque imprevue penserent à amasser de l'argent. On avoit envoié une grande flotte sur les côtes d'Espagne. Cependant on leva des troupes Allemandes, & on prit même des Regimens Suisses. La Noüe leva un Regiment de deux mille hommes en France dont le Roi d'Espagne se plaignit. Mais le

Roi

Roi répondit, que cette levée s'étoit faite 1599.
sans son ordre, qu'il pouvoit en faire aussi de son côté, & qu'on lui feroit plaisir d'emmener hors de son Roiaume les restes de ces anciens soldats, qui y avoient fait tant de mal.

Toutes ces forces étant amassées, les jeunes gens vouloient que l'on allât combattre l'ennemi. Mais Maurice fut d'un autre avis, par ce que Mendoze ne hazardoit que des hommes, au lieu qu'on perdroit le païs en perdant la bataille. Le Comte Guillaume fut du même sentiment. Ainsi l'on laissa l'ennemi s'approcher de Bommel, & on ne lui opposa que des fortifications & du canon. Cela donna lieu à divers petits combats, dans lesquels tantôt l'un & tantôt l'autre des partis étoit victorieux. Cependant les Espagnols y perdirent deux mille hommes en peu de jours. On voioit aussi par fois des escarmouches entre les cavaliers, ce qui est assez extraordinaire dans des sieges. Mendoze reconnoissant la difficulté qu'il y avoit de faire les approches, se retira vers Rossem. Le Prince aiant ainsi pourvu à la défense de Bommel repassa le Vahal sur deux ponts, & envoia une partie de ses soldats dans l'Ile de Vorn, où il avoit tracé de nouveaux ouvrages. Le reste de ses troupes fut mis sur les bords de la riviere. Les Espagnols firent ce qu'ils purent pour passer du côté de Thiel. Mais le Comte Ernest de Nassau, qui commandoit en ce païs-là les en empêcha.

Toutes ces choses étant faites le Prince

1599. entreprit aussi d'attaquer de son côté. Il fit passer la Meuse à quelques troupes, & leur ordonna de se retrancher, & d'incommoder la cavallerie ennemie, qui battoit l'estrade ce côté-là pour assurer leurs convois des vivres. Quelques jours après il envoia trois cens hommes près du village de Harvart qui est dans l'île, avec ordre de planter des pieux en forme de demi-lune, & de les couvrir de terre en diligence. L'ouvrage fut achevé & garni de soldats, avant que l'ennemi s'en fût apperçu. Le Prince visita ce travail en toute sureté. Les Espagnols furent long-temps à deliberer sur leurs entreprises, par ce que les avis étoient fort partagez. Cela donna lieu d'élever cette forteresse à la hauteur de deux hommes. Enfin on choisit deux mille soldats parmi les Espagnols & les Italiens pour attaquer cet ouvrage pendant la nuit. On mit des Prêtres & des Moines à leur tête, qui furent les premiers pris ou tuez. L'attaque fut vive, & plusieurs soldats aiant franchi la palissade étoient prêts d'en venir aux coups de main. Mais ils furent reçus avec tant d'intrepidité, qu'on les repoussa de toutes parts. Horace Veere & Edmond animoient la garnison du lieu, pendant quoi l'artillerie du Prince incommodoit terriblement les ennemis. Enfin forcez à se retirer ils emmenerent beaucoup de morts pour cacher leur perte. Le Capitaine Paciotte homme de reputatation y fut tué. Le Prince Maurice n'y perdit que dix hommes. Ainsi ses troupes eurent

le loisir d'achever de se fortifier. Mais elles n'eurent pas le même succès à l'attaque d'un fort que les ennemis avoient élevé. Elles en furent repoussées. 1599.

C'étoit une chose admirable de voir le camp du Prince partagé dans toutes ces petites îles dont les quartiers se communiquoient par des ponts pour s'entresecourir. Mendoze n'osa entreprendre de l'attaquer. Mais aiant su par un transfuge qu'il y avoit un lieu au dessus de Rossem très-propre à être facilement fortifié, il y fit bâtir un fort, auquel il donna le nom de St. André. Le Comte de Mansfeld l'avoit autrefois commencé. Charles Colonne avoit continué de le construire. Mendoze le fit achever, après quoi il y mit une bonne garnison. Voila tout le fruit que l'Espagne remporta de l'expedition de cette campagne. Cela étant fait l'Armée se répandit dans le Brabant, où elle recommença ses ravages ordinaires. La Bourlotte entreprit une nuit d'escader la petite ville de Worcum. Mais il fut découvert par la sentinelle, qui éveilla les bourgeois. On se rendit à la porte que l'ennemi vouloit attaquer, & l'on rompit ainsi son dessein.

Pendant cela les Espagnols & les Allemans disputoient toûjours sur l'affaire de l'année précédente. Enfin ces derniers firent marcher leurs troupes fortes de douze mille hommes de pied, & de deux mille chevaux sous le commandement du Comte de la Lippe selon la demande du Cercle de Westphalie. Mais on ne se mit pas en état de fournir les choses necessaires à ces troupes

1599. pes, & d'ailleurs le Général avoüa qu'il n'entendoit rien à la guerre. Les Comtes de Hohenlo & de Solms, qui étoient avec lui, étoient fort braves gens pour l'execution. Mais ils n'étoient pas propres à conduire une Armée, & en effet les soldats refusoient de leur obeïr, par ce que ces Généraux ne savoient pas se faire craindre. Ils se saisirent cependant d'un château proche de Rhinberg, en passerent la garnison au fil de l'épée, & jetterent garnison dans Emerik & dans Orsoi. Lors qu'ils furent devant Rhinberg pour en faire le siége, ils se trouverent dépourvus de tout ce qui étoit necessaire pour cela. Les Etats leur fournirent quelques canons & des munitions de guerre. Mais ils n'avoient point de vivres, & personne ne leur en vouloit fournir. Mendoze en étant averti ne voulut point renforcer la garnison, ni appaiser la mutinerie des soldats, qui n'étoient pas paiez depuis long-temps. Les Allemans quitterent Rhinberg, & vinrent attaquer Rees dans l'esperance de tirer des vivres des Provinces-Unies. Etant là le Comte Herman de Berg vint les trouver pour les amuser par l'esperance de leur restituer quelques places, excusant d'ailleurs les desordres commis par les Espagnols par l'exemple des Etats. Mais on lui répondit brusquement, que les Etats avoient restitué des places de bonne foi, & qu'au reste les Espagnols continuoient leurs ravages dans des lieux qui n'étoient pas en guerre. On lui demanda encore, s'il venoit paier

les

les dommages que ces troupes avoient 1599.
causez à l'Allemagne,& quelle caution il prétendoit donner de la parole du Roi d'Espagne.

Tout cela eût été le mieux du monde s'ils eussent joint les effets aux paroles. Mais les Chefs s'étant divisez entr'eux, les soldats qu'on laissoit dans l'inaction, se mirent à piller, & à voler de toutes parts. Ainsi des troupes venuës pour la défense du païs faisoient autant de mal que l'ennemi. La garnison de Rées pendant une tréve de quelques jours beuvoit avec les soldats Allemans. Les Etats avoient cru tirer quelque avantage de ces mouvemens. Mais tout cela aboutit uniquement à donner le moien au Comte Guillaume d'attaquer Deutecom, dont il se rendit maître dans trois jours. Après cela il fit une course avec de la cavallerie du côté de Grave. Les ennemis voulurent s'opposer à lui. Mais il se retira heureusement par des chemins étroits, & par la Meuse avec ses troupes chargées de butin. La treve devant Rees étant finie, les Allemans n'avancerent pas leur siege pour cela, par ce qu'ils n'y entendoient rien. Les Etats leur envoierent des pionniers. Mais ils ne surent pas s'en servir, & la tranchée étoit si mal gardée qu'il entra du secours dans la ville par trois fois. Vers l'automne on fit sommer la garnison de se rendre. Mais on retint le Heraut dans la ville, pendant quoi l'on fit une sortie. On tua près de deux cens hommes, & l'on s'empara du canon, que l'on emmena dans la ville. L'Ar-

1599. L'Armée fut tellement surprise de cette sortie, que les soldats abandonnerent lachement le siege. Les batteaux de munitions, qui étoient devant la ville, furent pillez par les soldats des deux partis. Toute l'Armée se débanda, & les soldats demanderent leurs montres. Le Duc de Brunswic fit punir ceux d'entre les siens, qui eurent part à ce desordre. Les soldats que le Comte de Hohenlo avoit mis dans le château près de Rhinberg & dans Gennep abandonnerent ces deux postes. Il ne resta qu'Orsoi & Emerik aux Allemans de toute leur expedition. Encore n'y laisserent-ils que fort peu de troupes pour les garder.

Avant que cette Armée tombât dans ce desastre, les Etats avoient pressé les Chefs de s'unir avec eux pour chasser l'ennemi. Ils offroient même de mettre le Prince Maurice à leur tête. Mais ils ne purent se resoudre à prendre ce parti, ce qui fut avantageux aux Etats dans la suite. Cependant on eut beaucoup d'occupation cette année. On eut des troupes sur les côtes, de peur que la flotte d'Espagne ne fît quelque debarquementt. D'ailleurs la Reine d'Angleterre demandoit ses troupes pour les opposer à cette flotte. Le Comte Guillaume étant allé visiter cette Armée Allemande la trouva en si grand desordre, que le Prince ne voulut pas en prendre le commandement. Il demeura donc dans son poste, tant que l'ennemi fut dans l'Ile de Bommel. Cette affaire coûta beaucoup aux Etats. Mais le Roi de France leur

prêta

prêta de l'argent en secret. Enfin vers le 1599.
milieu de l'automne Mendoze forcé par le defaut de vivres, & par les maladies fut obligé de disperser ses troupes en divers lieux pour empêcher les seditions. Il se transporta sur les frontieres d'Allemagne, ce qui fournit le moien à Maurice de mettre ses soldats en quartier d'hyver après avoir fait construire un fort pour brider la garnison de St. André.

Pendant tout cela l'on agissoit aussi sur mer. Philippe II. avoit toûjours permis aux Hollandois de trafiquer en Espagne sous un pavillon étranger dans l'esperance que cela pourroit un jour les ramener à son obeïssance. Il ne vouloit point que les profits de ce commerce passassent dans des mains étrangeres. Il craignoit même que ces peuples, qui avoient beaucoup de vaisseaux, ne s'avisassent de passer dans les Indes. Philippe III. son fils & son successeur changea de methode. Il crut qu'il devoit incommoder leurs finances en leur defendant le trafic d'Espagne. On saisit donc tous les vaisseaux qu'ils avoient dans le Roiaume, & l'on arrêta tous leurs matelots, que l'on mit en prison. On en fit même mourir une partie par une infinité de mauvais traitemens. L'Infante Archiduchesse fit interdire toute sorte de commerce avec les Provinces-Unies. Cette affaire causa d'abord de l'embarras aux Etats dans la crainte que cela ne portât le menu peuple, & les matelots à se mutiner, & plusieurs riches marchands à se

trans-

1599. transporter ailleurs. Mais aiant reflechi dans la suite, sur ce que l'experience avoit fait voir que l'Espagne étoit foible, quand on l'attaque, ils resolurent d'équipper une flotte contr'elle, & par là d'occuper leurs matelots. Ils publierent un Edit, par lequel, après avoir representé les brigandages des Espagnols par toute la terre, ils défendoient tout commerce avec les sujets de cette Monarchie, & les déclaroient ennemis de la Republique. Ils défendirent aux pécheurs de prendre des passeports d'Espagne, promettant d'indemniser ceux qui feroient quelque perte. On envoia une copie de cette ordonnance à ceux qui negocioient avec l'Espagne. Le Roi de France s'y conforma, déclarant à ses sujets que s'ils continuoient leur commerce après six mois, il ne prendroit point d'interêt dans cette affaire. Les autres Princes & Etats ne dirent mot, & ne voulurent point entrer dans cette querelle.

Les Etats équipperent une flotte, & la mirent en mer vers la fin du printemps. Elle étoit composée de soixante & treize vaisseaux, sur lesquels on embarqua huit mille hommes, soldats ou matelots sous la conduite de Pierre Van der Does Gentilhomme d'un merite, & d'une naissance distinguée, qui étoit monté à cet emploi par tous les degrez ordinaires. On lui ordonna de ruiner, s'il pouvoit, la flotte que le Roi d'Espagne preparoit avec beaucoup de lenteur, parce que l'on manquoit de cables, de mats & de matelots.

On

On le fit partir de bonne heure pour prevenir l'Espagne, & on lui ordonna d'ailleurs de s'emparer, s'il pouvoit, des vaisseaux des Indes, & de ravager les côtes de ce Roiaume. On fut fort surpris en Espagne, quand on sut cet armement, & tous les habitans des côtes se retirerent plus avant dans le païs. La flotte d'Espagne étoit dans le port de la Corogne. Van der Does l'y assiegea. Mais elle s'étoit mise à couvert de la forteresse, ce qui obligea l'Amiral de se retirer après plusieurs tentatives. Etant à l'embouchure du Tage plusieurs étoient d'avis d'attaquer Lisbonne, dont ils esperoient de se saisir à cause des dissensions, qui étoient toûjours entre les Espagnols & les Portugais. Mais d'autres opposoient à cela, que Lisbonne étoit bien munie surtout depuis le danger que cette ville avoit couru d'être prise par les Anglois, & que l'on étoit averti de leur venue, qu'ainsi l'on étoit preparé à les recevoir. D'où ils concluoient, qu'il valloit mieux se jetter sur les Canaries. 1599.

Avant que ces îles fussent decouvertes, elles avoient prêsque chacune sa langue particuliere, & les peupes se donnoient le nom de *Guanches*. Leurs manieres se rapportoient beaucoup à celles de Afriquains. Les femmes étoient communes parmi eux, comme parmi les Scythes, & l'on ne reconnoîssoit pour heritiers que les enfans des sœurs. On faisoit mourir sans remission ceux qui violoient les filles, & l'on punissoit les maris qui abandonnoient

1599. leurs femmes. Les Rois seuls avoient droit d'épouser leurs sœurs, mais d'ailleurs la polygamie étoit permise. On contoit le Soleil, la Lune & les Astres parmi leurs Divinitez. Cependant ils adoroient un seul Juge souverain des hommes, & croioient une autre vie que celle-ci. Ils lavoient les enfans naissans, quoi qu'ils ne fussent ni Chrétiens ni Mahometans. Au reste leur maniere de vivre étoit simple, debonnaire & pacifique, avant que le commerce des autres hommes les eût corrompus. Les Genois les découvrirent l'an 1300. On leur permit d'y entrer pour le commerce. Mais environ cent ans après un Gentilhomme Picard nommé Betencourt s'y rendit si puissant, qu'il prit la qualité de Roi. Mais les Rois de Castille s'emparerent de ces îles, & s'en servirent pour entreprendre des conquêtes plus éloignées.

La flotte étant arrivée devant la grande Canarie, on combattit contre les vaisseaux Espagnols. L'on en brûla deux, & l'on en prit deux autres. Cela obligea les habitans de se rendre sur la côte pour empêcher la décente, qui étoit difficile par elle même. Mais on les écarta à coups de canon, après quoi l'Amiral à la tête des troupes prit terre avec des chalouppes. Ces brigantins ne pouvant s'approcher suffisamment il se jetta dans l'eau, & fut suivi de son monde. Il fut legerement blessé dans cette occasion en trois endroits, & quelques soldats le furent aussi. Mais on chassa les barbares, qui se sauverent dans la

ville d'Allagora. On l'affiegea en même 1599.
temps & la garnifon de la forterefle fe rendit avec tout le canon & les munitions. On fut furpris de trouver cette place regulierement fortifiée. Comme le canon ne put arriver affez tôt, les habitans eurent le loifir de fauver ce qu'ils avoient de meilleur dans des lieux inacceffibles. Au refte ils ne favoient par qui ils étoient attaquez. Un efclave More offrit d'abjurer la Religion Chrétienne, fi l'on vouloit le recevoir parmi les foldats. On fit fuivre les fuiars par quelques troupes pour les attaquer. Mais s'étant trop avancez dans des lieux inconnus, & d'ailleurs fe repofans pour fe delaffer ils furent envelopez par les habitans, qui les taillerent en pieces. Cela les rendit fi fiers, qu'ils ne voulurent entrer en aucune compofition avec la flotte. Ainfi on ruina la ville & la forterefle, après quoi l'on fe retira de l'île. On eut à peu près un pareil fort contre la ville de Gomera. Les habitans enterrerent leur canon, & ce qu'ils avoient de plus pretieux, & emporterent le refte avec eux. On les pourfuivit. Mais ces gens qui favoient les detours des rochers, tuerent bien quatre-vingts hommes. Cela fut caufe que l'on brûla auffi leur ville, & toutes leurs maifons de campagne.

Van der Does voiant que fes entreprifes n'avoient point de fuccès, renvoia une partie des vaiffeaux avec le butin que l'on avoit fait. Cette efcadre évita heureufement la flotte Efpagnole qui étoit fortie de

1599. de la Corogne, & aiant été battuë d'une rude tempête les vaisseaux aborderent les uns après les autres en divers ports des Provinces-Unies vers le milieu de l'automne. Van der Does avec le reste entreprit d'aller dans le Bresil. Il rasa les Hesperides & les côtes d'Afrique sans y commettre aucune hostilité. Il remarqua que l'on se servoit en quelques lieux de porcelaine au lieu de monnoie. Il s'empara de quelques vaisseaux marchands dans sa route. Il choisit l'Ile de St. Thomas pour y rafraichir ses gens, par ce que l'eau y étoit bonne. On y trouva beaucoup de tortues, dont la chair étoit excellente. On y péchoit du poisson sans peine, & les oiseaux venoient se poser d'eux mêmes sur les vaisseaux.

Cette île est sous la Ligne équinoctiale, près de la Guinée. L'été y est perpetuel, & l'on n'y voit jamais d'hyver. L'enceinte en est ronde, d'environ douze lieües dans sa plus grande largeur. Il y a une élevation au milieu, sur laquelle on voioit toûjours une nuée, dont la fraicheur fait croître les cannes de sucre en abondance, & l'on trouve-là des Portugais, qui emploient jusques à cent esclaves à leur culture. On y cueille du gingembre, & l'on y trouve de certains arbres, dont le suc est de même vertu que le vin. Les Hollandois ne trouverent point d'opposition à leur décente. La ville de Pavoasa fut prise & pillée en arrivant. François de Meneses se retira dans la forteresse. Van der

Does

Does le fit sommer de se rendre, disant 1599.
qu'il avoit commission des Etats, & du Prince Maurice qui avoient guerre avec l'Espagne. Meneses ne voulut pas obeïr. Mais le canon l'y força bientôt. Les habitans, qui s'étoient sauvez, rentrerent par surprise dans la ville, & y mirent le feu. Les Hollandois irritez de leur malice brulerent tous les villages, & toutes les maisons qu'ils trouverent à la campagne. Mais l'air de cette île leur fut contagieux. Ils furent frappez de peste, & contracterent d'autres maladies encore, ne pouvant supporter les grandes chaleurs qu'il y faisoit. Ils mangeoient d'ailleurs trop de cocos, de sucre & d'autres alimens propres à donner la diarrhée. Il y a des gens qui croient que les habitans avoient empoisonné les eaux de l'île. Enfin le trop grand commerce qu'ils eurent avec les femmes du païs, acheva de les perdre.

L'Amiral mourut des premiers après deux jours de maladie, par ce que les grandes chaleurs fondirent toute sa graisse dont il étoit fort chargé. Sa mort fit perdre courage à la flotte. Chacun voulut se tirer d'un lieu si funeste. On creusa une fosse fort profonde, dans laquelle on enterra l'Amiral, & on la couvrit des ruïnes de la ville. Aiant chargé tout leur butin, & ce qu'ils avoient trouvé d'artillerie sur leurs vaisseaux, ils partirent de là, mais la peste ne les quitta point. Il mourut près de mille hommes d'équippage dans quinze jours. Ainsi l'on quitta le dessein que l'on

1599. avoit pris d'aller piller le Bresil. Quand ils furent dans des climats plus temperez, ils contracterent une nouvelle maladie, qui leur affoiblissoit les genoux, & qui leur causoit de facheuses tumeurs aux gencives. Plusieurs moururent de ce que leurs nerfs relâchez par la grande chaleur se resserrerent trop promptement lors qu'ils furent dans les mers du Septentrion. La flotte souffrit beaucoup, sur tout faute de matelots. Il ne revint de tous les Commandans de vaisseaux que deux Capitaines. Plusieurs navires n'avoient plus que cinq ou six matelots. Enfin ils arriverent sur les côtes d'Angleterre, où les malades se rétablirent. De là ils revinrent en Hollande les uns plûtôt, les autres plus tard, selon que les équippages étoient en état d'agir.

Le Roi d'Espagne averti que cette flotte alloit aux Canaries y envoia la sienne pour empêcher les Hollandois de s'y établir. Mais aïant su qu'ils s'étoient retirez, il commanda de se rendre à la Tercere pour y attendre les vaisseaux qui venoient des Indes. Cependant le vent empêcha la flotte d'y aborder, & lui causa beaucoup de dommages. Les pirates de Dunquerque continuoient leurs brigandages par tout. Chacun s'en plaignoit, & demandoit que l'on pourvût à la sureté publique. Peu de jours après on prit cinq de leurs vaisseaux, dont on fit mourir les matelots & les soldats. Cela appaisa les murmures. Dans le même temps plusieurs vaisseaux, qui s'étoient

adroi-

adroitement ſauvez des ports d'Eſpagne, 1599
où on les avoit retenus par force, augmenterent la haine que l'on portoit aux Eſpagnols par le recit des mauvais traitements qu'on leur y avoit faits. Il arriva auſſi des vaiſſeaux richement chargez, ce qui rejouït tout le païs, puis que l'on s'indemniſoit de la perte du negoce d'Eſpagne.

Ce fut dans le même temps, que Frideric Spinola amena ſix galeres pour faire la guerre aux Hollandois. Tout le butin devoit lui appartenir. Il devoit ſe joindre à une flotte que les Eſpagnols préparoient contre les Provinces-Unies. Mais on eut beſoin des vaiſſeaux ailleurs. Ainſi l'on envoia Spinola avec ſes galeres ſeules. On avoit mis pluſieurs vaiſſeaux au Pas de Calais pour les ſurprendre. Mais elles raſerent la terre de ſi près, qu'on ne pût les attaquer. Elles arriverent en Flandre. Ceux de Dunquerque ne les voulurent point, de ſorte qu'elles furent obligées de ſe rendre à l'Ecluſe, où elles debarquerent ſix mille hommes, après quoi elles ſe mirent en courſe vers la Zélande. D'abord cette nouvelle ſorte de vaiſſeaux fit de la peine aux gens du païs. Mais on s'y apprivoiſa bientôt, & l'on ne faiſoit plus de difficulté de les aborder. Un vaiſſeau de Zélande de ſoixante hommes d'équippage, en aiant été environné ſe défendit ſi vigoureuſement, qu'après avoir tué plus de deux cens cinquante hommes ſur les galeres, n'en aiant que dix-huit ou

1599. vingt de tuez ou de blessez, il les força à se retirer. Quelque temps après elles attaquererent quelques vaisseaux de guerre, qu'elles prenoient pour des vaisseaux marchans. Elles en furent extremement maltraitées, & après six heures de combat elles furent obligées de se sauver, après avoir vu tuer, ou blesser une grande partie de leur équippage.

Pendant que ces choses se passoient, l'Archiduc consomma son mariage en Espagne. En revenant par l'Italie il reçut une épée benite du Pape, & se rendit dans les Païs-Bas avec son épouse. Il arriva à Bruxelle au commencement de l'automne. Il trouva le Cardinal André, & Mendoze en mesintelligence. Le Cardinal fut renvoié à ses occupations Ecclesiastiques, & Mendoze demeura avec les Archiducs. Albert trouva que l'Allemagne étoit fort irritée des mauvais traitemens de l'Armée, que les soldats étoient prets de se mutiner, & qu'il n'y avoit point d'argent. En effet la garnison d'Anvers recommença ses desordres accoutumez. Les soldats répandus dans le plat païs rançonnerent Hamont & plusieurs autres lieux du territoire de Liege. La garnison du Fort de St. André, qui avoit fait tréve avec le Comte Ernest de Nassau, lequel avoit des troupes & du canon sur le bord de la riviere, menaçoit Boisleduc & ses dependances du pillage, si l'on ne la satisfaisoit.

L'arrivée des Archiducs ne servit qu'à augmenter les embarras. On trouva fort mau-

mauvais qu'ils fussent habillez à l'Espa- 1599.
gnole, & qu'ils se fissent saluer à genoux. Leur Cour étoit d'un luxe prodigieux. D'ailleurs les nouveaux Princes firent demander l'augmentation des subsides sous pretexte que les ennemis en fournissoient de fort grands. Les ceremonies de leur reception n'étoient pas encore achevées, que les Brabançons demanderent que l'on rasât les citadelles, que l'on otât les garnisons des villes, & que l'on executât tout ce qui leur avoit été promis de la part de l'Infante. Cette Princesse protesta qu'elle n'avoit rien su de ces promesses, & declara que ces propositions tendoient à la mépriser. Les Wallons de leur part presserent qu'on leur permît le commerce avec la Hollande. Mais on remit toutes ces plaintes à une autre fois pour achever la ceremonie de la reception d'Isabelle. On remarqua que quand les Brabançons prêterent le serment de fidelité devant les murailles de Louvain selon la coutume, un parti des Etats vint mettre le feu à deux villages, qui n'en étoient pas éloignez, ce qui fut pris à mauvais augure pour la suite.

Les Provinces-Unies avoient eu quelques bons succès, & elles tiroient même de l'avantage du mauvais état des affaires de l'ennemi. Mais la perte du grand commerce qu'elles faisoient en Espagne, les incommodoit beaucoup. La paix de ce Roiaume avec la France leur faisoit de la peine. Leurs manufactures étoient fort

1599. diminuées, par ce que plusieurs ouvriers s'étoient retirez à cause de l'interruption du negoce avec les Païs-Bas. De plus la dépense de cette année excedoit la recette, & pour surcroît de malheur Elizabeth ne leur fournissoit plus de subsides. Elle avoit même obligé les Etats de lui fournir des vaisseaux, & de lui renvoier ses troupes pour être en état de resister à l'Espagne, qui menaçoit de l'attaquer. Lors que le danger fut passé, elle se contenta de les renvoier. Cependant elle avoit envoié le Comte d'Essex en Irlande avec des troupes contre les rebelles. Mais il n'eût point de bonheur. Il perdit même plusieurs soldats en diverses occasions, & fut obligé de faire une tréve avec le Comte de Tiron, après quoi il revint en Angleterre sans ordre. Peu de jours avant son départ il se ménagea si peu avec la Reine dans une contestation qu'elle eut avec lui, qu'elle lui donna un soufflet. Il trouva la Reine tellement irritée contre lui, qu'elle le fit arrêter. Dès qu'il fut en prison, ceux qui avoient conseillé à cette Princesse de faire la paix, la disposérent à écouter les propositions de l'Espagne. Les Anglois ne faisoient plus la guerre aux sujets de ce Roiaume. On leur défendit même de piller les vaisseaux chargez de marchandises. Cependant la Reine n'en usoit de la sorte, que par ce qu'elle craignoit la flotte ennemie. On lui avoit envoié une Ambassade de Bruxelle pour l'assurer que cette flotte ne la regardoit point. Mais son esprit soup-

çon-

çonneux l'empechoit de se fier à ces belles 1599
paroles.

Peu de temps après elle fit declarer aux Etats, qu'elle étoit obligée de faire la paix avec l'Espagne pour la fureté du commerce de ses sujets, & pour affermir son regne, contre des gens qui se prevaloient de son âge avancé pour troubler l'Angleterre, que cependant cela ne devoit point leur faire perdre courage, mais qu'ils devoient prendre garde de ne point être la victime des Espagnols & des François. Elle fit ajoûter qu'ils devoient conserver avec soin leur liberté, ou que s'ils vouloient un maître, ils le choisissent chez eux, & que par là ils l'auroient toûjours pour amie. On peut bien croire que ce discours n'étoit pas fort agréable aux Etats, & qu'en effet ils devoient être affligez de ce que cette Princesse, qui étoit la seule Alliée qu'ils eussent, eût la pensée de faire la paix. Dans le même temps l'Empereur les voulut aussi faire solliciter à entrer en negociation sur le même sujet. Mais les Etats écrivirent à ses Envoiez qui étoient en chemin, & leur representerent en peu de mots les raisons qu'ils avoient de ne point faire la paix avec des gens qui étoient les fleaux de toute l'Europe. Ils leur firent donc connoître qu'ils étoient moins disposez à s'accommoder, depuis que l'Espagne avoit fait semblant de donner les Païs-Bas à l'Infante.

Les Etats se garentirent ainsi des sollicitations de l'Empereur, en quoi la Hol-

1599. lande donna le branle aux autres Provinces. Elle doubla la taxe ordinaire de ses contributions. Les autres resisterent beaucoup à cela. La Zelande sur tout ne vouloit point ouïr parler de nouveaux tributs, faisant sonner bien haut ses dépenses particulieres. Mais la Hollande déclara nettement que si les autres Provinces ne vouloient pas se soûtenir, elle se separeroit de l'union, & travailleroit à retenir tout le negoce de la mer. Quelques Princes d'Allemagne offrirent de leur fournir des troupes & de l'argent. L'Electeur Palatin sollicita tous les Princes Protestans de secourir la Republique pour se maintenir eux mêmes. Le Roi de Pologne fut declaré en ce temps-là déchu du droit de la Couronne de Suede par les Etats du Roiaume, qui mirent sur le Throne Charles Duc de Sudermanie son oncle. Ce Prince rechercha l'alliance des Etats Généraux. Mais les affaires ne furent pas poussées plus loin pour cette fois. On lui fit des excuses de ce que quelques vaisseaux Hollandois s'étoient engagez au service de Sigismond pour quelque temps. Au reste on lui répondit avec beaucoup de civilité sur les offres de son amitié que l'on accepta.

1600. Les Païs-Bas Espagnols se trouverent dans une extréme necessité de toutes choses au commencement de cette année. Leurs affaires étoient dans un grand embarras, & leurs forces épuisées. Les Provinces-Unies étoient aussi de leur part

dans

dans une facheuſe ſituation. Mais on fit 1600
de grands efforts de part & d'autre pour couronner le travail de plus de trente ans. La rude gelée de cet hyver pouvoit cauſer beaucoup de maux aux Etats. Mais ils profiterent des diſſenſions de leurs ennemis. Le Comte Louïs de Naſſau aiant marché fort ſecretement avec des troupes de cavallerie & d'infanterie ſurprit Wachtendonc, dans laquelle il n'étoit reſté que quatre-vingt ſoldats. Le reſte étoit allé au fourrage du côté de Cologne. Quelques uns des ſoldats du Comte étant montez ſur le rempart ouvrirent la porte au reſte de leurs troupes. Ainſi la place fût priſe ſans grande effuſion de ſang. Gelen Gouverneur de la ville ſe retira dans le château attendant le ſecours qu'il avoit envoié demander. Mais enfin le ſecours ne venant point, & d'ailleurs toutes les troupes du Comte Louïs étant arrivées, il fut obligé de ſe rendre. La priſe de cette place fut conſiderable, par ce qu'elle eſt au milieu d'un marais, & que d'ailleurs on y fit un grand butin. La pluſpart des païſans voiſins y avoient ſauvé leurs meilleurs effets. La cavallerie y amena dans peu de temps toutes les munitions de guerre & de bouche neceſſaires.

Ce fut en ce temps-là qu'un Gentilhomme de Normandie nommé Breauté ſe battit lui vingtiéme contre autant de cavaliers de la garniſon de Boiſleduc. Les principaux de ceux-ci étoient des traîtres de Gertrudenberg, indignes d'entrer en

1600 lice avec d'honnêtes gens. Les champions s'étant rendus au lieu marqué, Breauté tua au premier choq le Chef des ennemis nommé Abraham le Cuistre. Les coups de pistolet & de mousqueton furent dechargez de si près, que la moitié des combattans tomba. Mais la longueur du combat aiant rallenti l'impetuosité des François de Breauté, ils s'enfuïrent tous & le laisserent seul. Ce jeune homme continua seul à combattre, & aiant changé de cheval plusieurs fois, il fut enfin obligé de se mettre à pied. Enfin se voiant surmonté par le nombre il se rendit. Les François disoient qu'il ne s'étoit rendu qu'à condition de la vie sauve. Les autres disoient qu'on étoit tombé d'accord, qu'on ne donneroit point de quartier aux vaincus. Quoi qu'il en soit, on emmena Breauté vers Boisleduc. Mais quelques soldats sortis de la ville le tuerent de trente coups dont ils le percerent. Il demandoit de mourir en homme de guerre les armes à la main. Il fut massacré par ces gens-là d'une maniere indigne de soldats d'honneur.

Nonobstant la rigueur de l'hyver le Prince voulut profiter des desordres de l'ennemi. Il se rendit avec une flotte à Crevecœur, où on ne l'attendoit point. Il s'en rendit maître dans trois jours. Il fit achever les fortifications que Mendoze y avoit commencées, après quoi il vint au Fort de St. André, dont la garnison Wallone & Allemande avoit chassé ses Officiers. Ils étoient tout disposés à la sedition,

&

& l'on y avoit envoié la Bourlotte avec un ordre secret d'en tirer les soldats sous pretexte de quelque expedition. Mais ils furent avertis de la chose, & ne voulurent point sortir. Se voiant attaquez ils se défendirent très-bien pour marquer leur fidelité, esperant qu'on leur pardonneroit leur mutinerie, & que même on leur paieroit les arretages de trois ans. Le Prince Maurice sachant tout cela voulut traiter avec eux. Mais ils rejetterent ses offres comme fort au dessous de ce qui leur étoit du. Ils avoient du canon & des munitions. Le fort étoit revêtu de cinq bastions, d'un bon fossé, d'un chemin couvert & d'un avant-fossé. Ce poste étoit si avantageux que l'Archiduc avoit dit bien des fois, qu'il avoit les clefs de toutes les rivieres de Hollande. 1600.

Pendant que le debordement des rivieres empêchoit les approches, on proposa un traité aux assiegez, ce qu'ils refuserent fierement Le Prince leur renvoia un de leurs camarades, qui avoit été pris, pour tacher de les disposer à l'accommodement. Mais ils le tuerent & le renvoierent mort dans le camp. Le Prince les attaqua dans les formes. Il fit plusieurs forts pour serrer les assiegez, & pour assurer son camp. Il renvoia sa cavallerie, qui lui étoit inutile dans un marais. Il posta une partie de son infanterie dans des batteaux & sur des ponts. Il mit l'autre dans les plaines de Thiel & de Bommel, & dans les petites îles du Vahal. Il renvoia ce qu'il avoit de

1600. trop dans le Brabant, fit déborder la Meuse en perçant les digues, & se mit ainsi en état de pousser son siege sans craindre le secours de dehors. Il fit dresser six forts, qu'il couvrit par de bons fossez, & par de bons retranchemens, après quoi il attaqua si rudement le château de Batttenburg, que les soldats de St. André pouvoient en ouïr le bruit. D'ailleurs il les obligea de demeurer derriere leurs remparts pour se garentir du fëu perpetuel du canon, & de la mousqueterie.

Cependant la garnison de St. André manquoit de bois pour se chauffer, & de medicamens pour les malades, & pour les blessez, qui étoient en grand nombre parmi eux. La ville de Boisleduc leur faisoit esperer du secours par des feux que l'on allumoit. Elle tâcha même de leur en envoier. Mais les batteaux ne purent passer. L'Armée de l'Archiduc s'avança sous le commandement de Velasco. Mais les inondations rompirent tous ses desseins. Au retour du printemps les rivieres se retirerent, ce qui donna lieu au Prince de mettre ses pionniers en œuvre. Ainsi l'on conduisit les approches sur le chemin couvert. Cela porta les assiegez à traiter avec Maurice, & l'on tomba d'accord, qu'on leur conteroit cent cinquante mille florins, qui leur furent en effet delivrez. Ils les partagerent entr'eux comme une partie de ce qui leur étoit dû par les Espagnols. On conclut ce traité avec eux pour gagner du temps & d'autres dépenses, qu'un plus

long

long siege auroit couté. Les assiegez con- 1600.
sidererent de leur part, qu'on ne pouvoit les secourir, & qu'ils ne devoient point attendre la derniere extremité. Quoi qu'il en soit les Etats y gagnerent un bon fort, de l'artillerie & des munitions avec douze cens soldats, qui entrerent au service de la Republique. Ils furent fort fideles, sur tout depuis qu'ils furent accoutumez à la discipline militaire. Les Espagnols les declarerent publiquement traîtres, ce qui les irrita contre la nation. Les Etats defendirent sous de rigoureuses peines à leurs anciens soldats de rien dire qui pût les offenser en leur honneur. Dans le fonds ceux-ci étoient bien differens de ceux de Gertrudenberg, qui sans avoir aucun sujet de se plaindre, avoient neantmoins vendu la place pour avoir de l'argent par des voies lâches & infames. Au lieu que ceux du Fort de St. André avoient soûtenu un siege de deux mois avec beaucoup de courage, quoi qu'ils n'eussent point été paiez depuis trois ans.

La ville de Groningue se plaignoit toûjours, que ses nouveaux Magistrats, qui avoient été bannis du temps des Espagnols, traitoient les bourgeois fort durement, sur tout à l'égard des dépenses que l'on faisoit pour les affaires communes, qui étoient excessives, & dont le peuple murmuroit de toutes parts. En effet il y avoit trois ans que l'on ne paioit rien à l'épargne publique, & l'on refusoit même d'obeïr aux ordres des Etats Généraux. On crut

1600. que cet exemple seroit dangereux, si l'on n'y remedioit. On ordonna au Comte Guillaume Gouverneur de Frise de se rendre à Groningue avec des troupes pour reduire la bourgeoisie. Le Comte traita cette affaire avec une extrême douceur. Il se rendit dans la ville, & s'y cantonna sans souffrir que ses soldats fissent aucun tort à personne. Ensuite il desarma les bourgeois, & fit tracer une citadelle. Cela seul domta toute la fierté de ce peuple, qui demanda instamment, qu'on ne flêtrit pas leur ville de cette marque de servitude. Le Comte le renvoia à la Haie, où on les obligea de faire venir les auteurs de la sedition. Ils en furent quittes pour une forte censure, après quoi on leur donna de nouveaux Magistrats, qui retablirent le repos dans la ville par leur douceur, & ensuite on leur rendit leur droit de suffrage dans les Etats Généraux.

Il y eut aussi quelque desordre en Frise pour les impôts que l'on levoit avec violence dans les villes sur le bétail de la campagne. Il s'éleva encore d'autres sujets de discorde par des particuliers qui vouloient s'elever aux charges. Ils avoient fomenté les differens survenus pour les impôts, & les choses étoient allées si loin, que tout d'un coup une partie du Conseil quitta Leuwarde & s'établit à Franeker, ce qui mit les affaires de la Province en desordre. Le Comte Guillaume travailla à faire cesser tous ces differens. Mais n'aiant pu le faire par ses remontrances,

il

il fut obligé d'en venir à la force. Il commença par ceux de Franeker, qui avoient été les auteurs de ces differens. On se plaignit de lui, & on l'accusa d'avoir violé les loix & la justice. Mais les autres Provinces aiant offert leur mediation, on porta les partis à convenir d'arbitres, par le moien desquels tout fut terminé à l'amiable. Ainsi la paix fut rétablie dans la Province. 1600.

Pendant tous ces sujets d'affliction les Etats apprirent encore, que l'on travailloit fortement à la paix de l'Angleterre avec l'Archiduc. Les Ambassadeurs des deux Couronnes s'étoient assemblez pour cela à Bologne sur la mer. Philippe craignoit toûjours pour l'Espagne & pour l'Amerique, & cela le tenoit dans des allarmes continuelles. D'ailleurs la guerre qu'il avoit avec l'Angleterre, l'obligeoit à des dépenses prodigieuses pour la sureté du commerce de ses sujets. Il esperoit même qu'en faisant la paix avec les Anglois il priveroit les Etats de leur secours, & les obligeroit ainsi à faire la leur. Pour la Reine elle étoit fort fatiguée des rebellions d'Irlande, & se lassoit de ces frequens soulevemens qui recommençoient toûjours. Mais après trois mois de negociations l'on sût que les Ambassadeurs n'avoient pu se rendre au lieu des conferences, par ce que les Espagnols vouloient que l'on fît une tréve, & que les Anglois n'en vouloient point ouïr parler. Cet incident tira le traité en longueur, pendant quoi Elizabeth

1600. zabeth mourut, ce qui changea la face des affaires.

Pendant que cela se passoit. Herman Comte de Mansfeld, & Charles Nutsel vinrent trouver les Etats de la part de l'Empereur pour leur parler en apparence de tout autre chose que de la paix. Ils demanderent que l'on restituât les villes d'Allemagne, dont on s'étoit emparé, & que l'on indemnisât le païs des dommages que l'on y avoit causez. On les avertit de ne se point servir de l'exemple des Espagnols, que l'Empire étoit resolu de punir, de même que tous ceux qui avoient troublé sa tranquillité. Les Etats repondirent que les Espagnols étoient les premiers auteurs de toutes ces désolations: que pour eux la necessité de leur propre défense les avoit obligez à se couvrir contre leurs attaques: que si l'on ne punissoit pas les Espagnols de s'être jettez sans sujet sur un païs qui n'avoit point de part à cette guerre, on devoit leur pardonner ce qu'ils s'étoient vus forcez de faire par la necessité d'une legitime défense: que depuis que les Espagnols avoient rendu la ville de Rées, ils avoient aussi restitué celle d'Emerick, que cependant leurs ennemis occupoient encore celle de Rhinberg. Ainsi cette députation ne produisit rien pour la paix. On parla d'une tréve. Mais les Etats en détournerent adroitement la proposition, par ce que les préparatifs pour la campagne étoient faits.

Les Etats des Païs-Bas Espagnols envoie-

voierent un trompette en Hollande pour y porter des lettres de leur part. On l'y retint quelques jours, par ce que l'on vouloit cacher ces préparatifs. On le renvoia enfin avec des lettres, par lesquelles on les exhortoit à secoüer le joug de la domination Espagnole avant que de penser à la paix. On en usoit ainsi, parce que depuis la reddition du Fort de St. André la plus-part des troupes de l'Archiduc sembloit disposée à des traitez pareils. On crut donc que l'on devoit profiter des desordres de l'ennemi. Ainsi l'on se resolut à porter la guerre en Flandre pour augmenter la disette des Païs-Bas, & pour porter les soldats à de grandes seditions en ruïnant les finances de l'Archiduc. L'occasion d'attaquer cette Province paroissoit fort favorable. Elle étoit riche, & ses ports faisoient de la peine aux Etats. La Zélande souhaitoit ardemment que l'on fît cette entreprise, par ce qu'elle étoit la plus exposée à l'ennemi. On pouvoit même esperer de couvrir Ostende, & de s'emparer de Nieuport, & de l'Ecluse, peut-être même de Dunquerque. Que si l'on ne pouvoit en prendre qu'une, avant que l'Archiduc eût assemblé ses troupes, on auroit l'avantage d'avoir porté la guerre chez lui. Ce dessein très-bien concerté eût reüssi à la satisfaction des Etats, si les vents eussent été favorables. Mais la flotte qui devoit porter les troupes, & les munitions necessaires, n'arriva qu'après beaucoup de temps, 1600.

&

1600. & de peine à Zébourg dans l'Ile de Walcheren.

Pendant ce long retardement on examina dans le Conseil, si l'on ne tâcheroit point de passer outre malgré les vents. L'Armée étoit composée de cent vingt-sept compagnies d'infanterie, & de vingt-cinq cornettes avec quatre-vingt vaisseaux chargez de canons & de munitions. On conclut que l'on feroit aller les équippages & les munitions par mer, & qu'après avoir transporté les soldats au delà du Hont, qui est la derniere partie de l'Escaut, on feroit marcher les troupes par terre jusques à Ostende. Cette ville, qui appartenoit aux Etats, étoit comme bloquée par sept forts dressez pour arrêter les courses de la garnison. Cependant elle n'étoit pas si resserrée, que l'on ne trouvât le moien de faire encore des irruptions en Flandre. Ce projet étant fait on envoia le Comte Ernest avec plusieurs vaisseaux le long de la côte. Il eut ordre d'attaquer en passant le Fort de Philippine, dont il força la garnison à capituler. Il se rendit maître ensuite d'Assenade, après quoi le Prince Maurice partagea son infanterie en trois corps. Il en donna un à commander au Comte George de Solms, un autre au Comte Ernest de Nassau avec une partie des vaisseaux. Le troisiéme fut mis sous la conduite du Général Veere Anglois. Il divisa sa cavallerie en sept troupes, dont il donna la conduite au Comte

Louis

Louis de Nassau, se reservant la direction 1600.
générale de tout.

Les païsans épouvantez de cette Armée brûlerent la pluspart de leurs villages, & firent des courses sur elle pour l'incommoder. Cela irrita les soldats de telle maniere, qu'ils porterent les choses à de grandes extremitez malgré les ordres contraires. L'Armée prit sa marche par de grands bourgs, où elle pouvoit loger commodément. Les Députez des Etats qui étoient avec Maurice, écrivirent à Gand & à Bruges pour les faire souvenir de leur ancienne union pour l'expulsion des étrangers. Ils les invitoient à les aider dans le dessein qu'ils avoient de travailler à la liberté publique. Ces lettres ne servirent de rien. Au contraire Bruges qui jusques-là n'avoit point voulu de garnison, en reçut une que l'Archiduc lui envoia. On tira même de dessus ses remparts quelques volées de canon sur l'Armée, qui passoit près de la ville. Cependant cela ne lui causa pas grand mal. Le Prince Maurice continuant sa route s'empara de Plassendale, de Snasquerque & Bredenede, qui lui servoient à observer les mouvemens des Espagnols. Le Comte de Solms fut commandé avec le tiers de l'Armée pour conduire les Députez des Etats à Ostende, après quoi le Prince assiegea le Fort d'Albert éloigné d'une lieüe de cette ville. Ensuite tout étant prêt pour un grand siege on se posta devant Nieuport, & on se rendit maître

de

1600. de tous les forts, qui sont depuis la ville jusques à la mer.

Le Prince Maurice se rendit au siege avec le reste de l'Armée pour la serrer, autant que le terrain le permettoit. Les soldats souffrirent beaucoup, par ce que l'on ne pouvoit amener ni vin, ni biere dans le camp. On eut même de la peine à trouver de bonne eau, & pour surcroît de malheur l'ennemi s'empara de vingt vaisseaux de vivandiers chargez de provisions. Les vaisseaux de Spinola, qui avoient fait ce butin, n'en jouïrent pas long-temps. L'Amiral Warmont les attaqua. Dans le même temps un vent un peu fort tourmenta beaucoup ces galeres, & donna le moien aux vaisseaux Hollandois de les maltraiter à coups de canon. Un boulet coupa la chaîne d'un forçat Turc sans lui faire d'autre mal. Il se jetta dans la mer, & se rendit à la nage dans un vaisseau Hollandois qui le reçut agréablement.

L'Archiduc aiant sû la marche du Prince, qui avoit les principales troupes des Etats avec lui, jugea que le dessein n'étoit pas seulement de faire une course, & que l'on se proposoit quelque siege important. Il travailla en diligence à rassembler son Armée. Il envoia ordre aux troupes qui marchoient pour la Gueldre, de se rendre à Anvers. Il s'occupa à appaiser les mutinez de Diest en leur fournissant des vivres, & leur promettant d'ailleurs de paier dans peu tous leurs arrérages. On les porta à travailler à la

de-

defense du païs à force de promesses & 1600.
de prieres, & ils se mirent en marche sous les ordres de l'Archiduc. Les Italiens furent plus difficiles. Ils rejetterent toutes les propositions de l'Archiduc. Ainsi ce Prince ne put amasser que quinze mille hommes de pied, & seize cens chevaux. Il conduisit cette Armée à Gand avec une diligence incroiable. L'Infante s'y rendit pour exhorter les troupes à leur devoir. En parlant aux Espagnols mutinez de Dieft elle leur montra ses boucles d'oreille, & protesta qu'elle mettroit ses pierreries en gage plûtôt que de souffrir qu'ils ne fussent pas paiez de ce qui leur étoit du, leur promettant d'ailleurs de grandes recompenses.

Quand on sut à l'Armée de Maurice, que l'ennemi venoit à dessein de combattre, les soldats parurent effraiez de ce voisinage. Les garnisons d'Assenede & de Plassendale n'oserent l'attendre. Celle d'Oudenbourg se rendit à composition, pendant qu'une partie étoit allée à la petite guerre. Les soldats de Snasquerque avoient composé à la vie sauve par un traité signé par l'Archiduc. Mais les Espagnols les massacrerent au préjudice de cet accord. Ce que l'on ne pût excuser qu'en rejettant la faute sur des soldats mutinez, dont l'on n'étoit pas maître. Le Prince Maurice fut averti de tous ces malheurs la même nuit. Le bruit en étant repandu dans l'Armée, la fraieur des soldats augmenta, & le Général même n'étoit pas sans inquietude, quand il consideroit que les principales

1600. forces des Etats se trouvoient en païs ennemi, sans place de retraite, hors d'état de pouvoir fortifier son camp, aiant peine à recevoir des vivres, par ce que l'ennemi occupoit les postes par où l'on pouvoit venir d'Ostende. D'ailleurs les quartiers de l'Armée étoient separez par le havre de Nieuport. Ainsi l'on ne pouvoit combattre qu'avec beaucoup de desavantage.

Après que l'on eût tenu conseil sur toutes ces choses avec les Généraux, on resolut d'envoier le Comte Ernest avec dix-neuf compagnies d'infanterie, quatre cornettes & deux pieces de canon pour se saisir du pont de Liffingen, qui étoit le seul passage par où l'ennemi pouvoit venir. On esperoit d'en tirer au moins cet avantage que le Prince auroit le loisir de mettre son Armée en bataille. Le Comte trouva que les ennemis étoient déja passez. Il ne songea plus qu'à les amuser pour gagner du temps. Il plaça ses deux canons sur une petite éminence, & se posta près du Fort d'Albert pour s'y retirer en cas de besoin. Après cela il chargea les ennemis, qui crurent d'abord que c'étoit toute l'Armée du Prince. Mais quand ils virent que ce n'en étoit qu'un detachement, ils le chargerent avec furie. Le Comte Ernest & ses troupes firent tout ce que de braves gens pouvoient faire. Mais le nombre les accabla, & on y perdit huit cens hommes tant dans l'action, qu'après qu'elle

fut

fut finie, les Espagnols aiant tué les prisonniers sans misericorde. 1600.

La défaite de ce detachement sauva l'Armée par le temps que l'ennemi perdit. Le Prince eut le loisir de faire passer sa cavallerie, & ensuite tous ses bagages du côté du bord de la mer, qui tire vers Ostende. Les Espagnols fiers de leur victoire ne penserent point à le troubler. Ils écrivirent même de tous côtez, qu'ils avoient battu une grande partie de l'Armée, & qu'ils tenoient le reste assiegé. Plusieurs gens vinrent de plusieurs endroits voisins pour être temoins d'une victoire que l'on croioit sure. Cependant l'autre partie de la cavallerie du Prince arriva, & l'infanterie trouva moien de passer, tant à la faveur d'un gué, que des batteaux avoient découvert près de la mer, que par un pont que l'on fit en un lieu étroit du canal qui va de Nieuport à la mer. A mesure que les troupes arrivoient on les postoit aux lieux que l'on avoit choisis. On leur cacha ce qui étoit arrivé dans le combat du Comte Ernest, afin de les empêcher de s'effraier davantage.

On mit les Anglois & les Frisons à l'avantgarde sous la conduite du Colonel Vére. On les partagea en deux gros bataillons que l'on accompagna d'un escadron des gardes du Prince & d'un autre de celles du Comte de Hohenlo, lequel on avoit laissé en Hollande pour veiller à la sureté de la Province. Le corps de bataille étoit composé de l'infanterie Françoise,

des

1600. des Suisses & des soldats du Fort de S. André sous le commandement du Comte de Solms. Le Regiment de Gistelle Hollandois avec les Allemans, qui avoient pu se sauver de la défaite du Comte Ernest, faisoient l'arrieregarde commandée par le Colonel Uchtembroek. Le cavallerie étoit placée en partie à la tête des troupes, en partie sur les flancs, & à la queüe de l'Armée. Le Prince aiant disposé son Armée de cette maniere pour la bataillé ordonna à ses vaisseaux de se mettre en mer, afin que ses soldats vissent qu'il n'y avoit point de salut pour eux que dans leur valeur. Le Prince laissa quelques compagnies devant Nieuport pour empêcher les sorties, que la garnison eût pu faire pendant le combat.

Le cavallerie qui avoit devancé le gros de l'Armée des ennemis, parut vers le midi. Après quelques legeres escarmouches elle fut obligée de se retirer sur les dunes pour y attendre l'infanterie, qui venoit fort lentement. Pendant cela on se canonna fort vigoureusement de part & d'autre. Quelques Officiers Généraux conseilloient au Prince Maurice d'attaquer l'ennemi dans sa marche. Ils prétendoient que cela donneroit du courage aux troupes. Mais d'autres crurent que l'on devoit l'attendre de pied ferme, & que la difficulté de leur marche au travers des sables leur feroit de la peine, & rallentiroit leur ardeur. On suivit cet avis, & le Prince aiant écarté quelque cavallerie, qui l'empechoit

pechoit de reconnoitre la disposition de 1600.
l'ennemi, il s'empara de quelques dunes, dont il crut qu'il pourroit tirer de l'avantage pour le combat. L'infanterie Espagnole de Dieft sous un seul drapeau marchoit sans Commandant particulier. Le corps de bataille étoit double. Le côté droit étoit composé des Espagnols commandez par Montreal & Villiar. Le gauche avoit des Espagnols, & des Italiens commandez par Sapena & Davila. L'Archiduc se posta entre ces deux bataillons, aiant une grosse troupe de cavallerie pour gardes-du-corps. L'infanterie des Païs-Bas faisoit l'arrieregarde sous le Comte de Bucquoi & sous la Bourlotte, soûtenue par les Irlandois de Bastoc. La cavallerie étoit sous les ordres de Galene, par ce que Landriano étoit malade. Celle de Dieft n'avoit que ses Commandans ordinaires, & étoit partagée en divers escadrons de carabins, de chevaux-legers, & de lanciers.

Sur le soir les Chefs Espagnols tinrent conseil de guerre, parce qu'ils trouvoient l'affaire plus difficile qu'ils ne l'avoient crue. Leurs ennemis étoient en bonne posture, & fort disposez à bien combattre. Plusieurs croient qu'il seroit plus avantageux de les assieger dans leur camp, où ils manqueroient bientôt de vivres, que d'exposer les affaires au sort douteux d'une bataille, & que cela même retabliroit les troupes fatiguées d'une marche precipitée. D'autres vouloient que l'on reprît le Fort

1600. d'Albert avant toutes choses. Mais l'impetuosité des soldats tout fiers de leur combat du jour precedent, ne vouloit point qu'on retardât une victoire, qu'ils estimoient sure, disans, selon la coutume de leur païs, que plus il y a de Maures à combattre, plus il y a de gloire à acquerir. Mais dans la verité il n'y avoit plus de moien de reculer, par ce que l'ennemi pouvoit commencer le combat, s'il vouloit. On se resolut donc enfin à la bataille, & les Commandans representoient à leurs soldats, qu'ils avoient devant eux des troupes qui ne savoient point se battre en campagne, & qui n'avoient resisté qu'à la faveur des rivieres, & des remparts, dont ils s'étoient couverts jusques-là: qu'ils ne paroissoient resolus à combattre, que parce qu'ils ne pouvoient fuir: que leur victoire, s'ils vouloient faire leur devoir, pourroit finir la guerre: qu'ils étoient temoins de la valeur de l'Archiduc, & que son exemple devoit les encourager. On excita les Espagnols à bien faire par la consideration de leur Roi, & de l'interêt de l'Infante. Il y eut plusieurs soldats, qui jurerent de ne donner quartier qu'au Prince Maurice & à son frere, dont la prise honoreroit leur triomphe.

Maurice de son côté & tous ses Généraux animerent leurs soldats, representans aux Anglois l'union d'interêt & de Religion, & le danger qui les menaçoit eux mêmes, s'ils se laissoient vaincre. On excita les François par leur antipathie contre

les Espagnols. On exhorta les Suisses, & 1600.
les Allemans à se souvenir de leur valeur ordinaire dans une occasion où la victoire leur seroit fort glorieuse. On representa aux soldats de St. André, qu'ils avoient une belle occasion de faire voir leur fidelité, & de se vanger de ceux qui les traitoient de deserteurs. Le Prince pressa Frederic Henri son frere de se retirer sur la flotte pour ne point exposer la Republique au danger de les perdre tous deux. Mais ce jeune Prince s'obstina à partager le danger, & la gloire de cette journée avec Maurice. Après cela on parla aux Officiers pour les disposer à bien faire leur devoir dans une occasion où il falloit vaincre ou mourir. Enfin Maurice fit connoître aux Hollandois & aux Frisons, que leur victoire assureroit la Republique, & que le sang de son pere, & de ses oncles leur demandoit des victimes aujourdhui. Cela étant fait on plaça par ses ordres deux pièces de canon sur une petite hauteur par le moien des matelots qu'il avoit retenus près de lui. Dès qu'elles y furent, il fit tirer sur l'ennemi, qui repondit aussi-tôt de sa part. Mais il ne fit pas beaucoup de dommage, par ce que son canon étoit posté dans un lieu bas. La flotte Hollandoise secondoit l'artillerie du Prince, & tiroit vigoureusement sur l'ennemi, qui fut obligé de s'étendre. Par ce moien la bataille fut transportée sur les dunes.

Le combat fut âpre & violent, & la vi-

1600. ctoire panchoit tantôt d'un coté, tantôt de l'autre, selon que le terrain étoit favorable. L'Archiduc commanda à ceux qui étoient au front de la bataille, de se jetter sur les ennemis, qui étoient sur la droite, & à ceux qui étoient à la queüe, de se jetter sur le bataillon, qui étoit sur la gauche, par ce qu'il se fioit beaucoup aux Espagnols & aux Italiens, qui composoient ces troupes. Le Prince leur opposa les Anglois du côté de la mer, & les François du côté de la terre. L'ennemi fit avancer les mousquetaires de ses deux bataillons pour charger. Le Prince divisa en même temps les siens en quatre troupes. Trois d'entr'elles prirent l'ennemi par le flanc gauche. Véere se jetta sur le droit avec l'élite de ses soldats. Il repoussa ces mousquetaires de l'Archiduc, & attaqua ensuite les piquiers. Son cheval y fut tué. Mais en aiant pris un autre il combattit toûjours avec beaucoup de courage, jusques à ce que son frere Horace Véere vint à son secours avec des soldats frais.

La cavallerie Espagnole s'étant jettée sur le flanc de l'Armée du Prince, y causa d'abord quelque petit desordre. Mais la fermeté des troupes que l'on y envoia, rétablit bientôt les affaires. Les François commandez par Dommerville, & par de Seaux vinrent au secours de ceux qui étoient ébranlez. Ils se melerent avec furie au plus fort du combat, & étant bien secondez par le grand feu des mousquetaires

res ils rompirent les Espagnols. Les Wallons & les Irlandois vinrent charger les François fatiguez du combat. Le Comte de Solms envoia les Suisses & les soldats du Fort de St. André à leur secours. Enfin les Allemans vinrent à la charge, lors qu'ils virent que les uns & les autres avoient besoin de secours. Le Prince avoit menagé ses troupes de cette maniere pour les soulager. Il entretint même long-temps le feu du mousquet pour fatiguer l'ennemi. Enfin la victoire commença à se declarer pour lui, par ce qu'il avoit eu soin de tenir des gens frais pour envoier aux endroits foibles. Le combat des dunes fut long & comme perpetuel. Celui qui se faisoit sur le bord de la mer n'étoit pas si violent. Chaque parti reprenoit haleine de temps en temps. 1600.

Pendant que la cavallerie combattoit ainsi, le Comte Louïs de Nassau avec [illegible] escadrons soûtenus de trois autres poussa la cavallerie des ennemis, & la mit en fuite. Le Baron de Ghent Capitaine des gardes de ce Comte poussa les ennemis avec tant de vigueur, qu'il penetra jusques au corps de bataille. Cela donna lieu aux trois escadrons de reserve de fondre sur l'infanterie Espagnole. Le Comte Louïs revenant de la chasse, de la cavallerie qu'il avoit poussée, tomba aussi sur cette infanterie. Dans cette occasion il fut enfermé lui dixiéme par les ennemis. Mais le Capitaine Cloet le degagea. Ainsi tout combattoit de la part des Hollandois avec beau-

1600. coup de valeur, & l'on voioit deja la cavallerie de l'ennemi, qui fuioit du côté de Nieuport. Cependant l'infanterie soûtenoit le combat avec beaucoup de fermeté, & sembloit même avoir quelque avantage du côté des dunes. Elle avoit repoussé quelques troupes du Prince Maurice, qui la pressoient, & elle sembloit menacer le canon placé sur la hauteur dont on a parlé. Tout cela faisoit perir beaucoup de monde de part & d'autre, & les soldats étoient accablez de faim & de lassitude.

Le Prince aiant sagement pourvu à tous les endroits où ses troupes avoient besoin de secours, fit marcher deux escadrons près du canon qu'il avoit placé proche de la mer. L'un étoit commandé par le Colonel Véere, & l'autre par le sieur de la Baille. Il leur ordonna d'engager le combat de côté-là. Les ennemis ne manquerent pas en effet de s'y tourner. Quand on vit que leur troupe grossissoit, & qu'ils étoient à portée, on tira plusieurs volées de canon à cartouches, qui firent de terribles ouvertures dans leurs bataillons. Ils se remirent pourtant & marcherent droit au canon pour s'en saisir. Mais la cavallerie les chargea si brusquement, qu'elle les rompit encore une fois, après quoi on se jetta sur l'infanterie de l'Archiduc, qui fut mise en déroute. Sapena & Villiar qui la commandoient, y furent faits prisonniers. Les Espagnols qui étoient au corps de bataille, voiant leur cavallerie en deroute, commencerent à s'ébranler. Le

Prince

Prince avoit heureusement menagé tous 1600.
ses avantages, le vent & le soleil ; il les avoit même conservez avec soin. Son canon avoit toûjours tiré avec succès, & chaque piece avoit tiré pour le moins trois cens coups. Le feu se mit aux poudres de l'ennemi, & fit de grands ravages dans ses troupes.

L'Archiduc étoit demeuré sur le champ de bataille animant ses troupes tout le temps qu'il avoit esperé de vaincre, ou qu'il avoit cru pouvoir rétablir les affaires. Il s'engagea même si avant, qu'un soldat Allemand lui donna un coup de pique à l'oreille, & qu'un autre avoit déja saisi la bride de son cheval. Quand il vit que la victoire se déclaroit pour Maurice, il quitta l'Armée & songea à se sauver de la déroute. Si la garnison d'Ostende fût sortie d'assez bonne heure elle eût pu le prendre prisonnier. Les soldats que l'on avoit postez au pont de Liffingen, eussent pû le saisir, s'ils eussent eu la hardiesse de l'attaquer. Mais ils étoient encore effraiez du choq qu'ils avoient souffert le matin. Il échappa ainsi. Cependant on prit son cheval de bataille qu'il avoit quitté, par ce qu'il étoit las. Dès que le Général fut parti, les soldats lâcherent le pied de toutes parts, & se mirent en pleine déroute. Il n'y eut que quatre mille Allemans qui se retirerent en bon ordre. Le reste fut poursuivi si vivement, qu'on en tua & que l'on en fit prisonniers un très-grand nombre.

1600. Le Prince Maurice fit rendre graces à Dieu publiquement de cette victoire sur le champ de bataille, après quoi il posa de bonnes gardes de cavallerie & d'infanterie pour assûrer son camp. Il fit venir ensuite les prisonniers, dont il fit souper les principaux avec lui. Bien des gens crurent qu'il auroit dû poursuivre sa victoire plus chaudement qu'il ne fit. Mais on doit dire à sa décharge, qu'il avoit perdu de bonnes troupes deux jours auparavant, dont il se fût servi utilement sans ce malheur dans cette occasion. D'ailleurs les soldats victorieux étoient épuisez de faim, de soif & de lassitude du combat du jour entier. Il y eût eu même du danger que des troupes fatiguées se fussent engagées à cette poursuite durant la nuit, sur tout aiant à poursuivre ce corps de quatre mille Allemans, & à passer au travers de plusieurs lieux, où l'ennemi avoit des garnisons : outre que l'on avoit beaucoup de blessez, & que l'on étoit chargé d'un assez grand nombre de prisonniers. Ainsi tout bien conté Maurice gagna une grande victoire, & une gloire immortelle au même jour que trois cens ans auparavant un Albert d'Aûtriche avoit ravi la vie, & l'Empire à son predecesseur Adolphe de Nassau. C'étoit le 2. Juillet. Maurice de Nassau vangea sur un autre Albert d'Aûtriche l'affront qui avoit été fait à sa Maison. L'ennemi perdit trois mille hommes dans la bataille sans conter ceux qui furent tuez dans la déroute. Les mutinez de Diest

furent

furent fort maltraitez dans ce combat. La 1600.
perte des Espagnols alloit à quatre ou cinq mille hommes sans les blessez. Maurice de son côté perdit mille hommes, presque tous Anglois, qui combattans avec une valeur incroiable eurent huit de leurs Capitaines tuez, & tous les autres blessez à la reserve de deux. On gagna huit pieces de canon, cent drapeaux, ou étendars, & un très-grand nombre de prisonniers, dont plusieurs étoient fort considerables. Mendoze Amirante d'Arragon fut pris engagé sous son cheval, qui fut tué. Le Prince en eut grand soin, par ce qu'autrefois Henri de Nassau son grand oncle avoit épousé une Mendoze. Sapena mourut de ses blessures après avoir donné mille loüanges à Maurice. On renvoia à l'Archiduc ses pages qui avoient été pris. Les Deputez de l'Etat avoient été dans de grandes inquiétudes pendant la bataille, sur tout par ce que deux jours auparavant le Comte Ernest avoit été défait. Mais ils eurent la joie de voir arriver le lendemain Maurice avec ses prisonniers, & toutes les marques de sa victoire. Ils le feliciterent de bon cœur de cet heureux succès.

On fut trois jours à deliberer sur ce que l'on feroit pour tirer du fruit de cette victoire. Les uns vouloient que l'on se rendît maître d'Oudenburg pour s'ouvrir un passage en Flandre. D'autres vouloient que l'on s'attachât à prendre Nieuport. Mais les mauvais temps de pluies qui sur-

1600. vinrent, empecherent de rien entreprendre. Les soldats enflez de leur victoire avoient de la peine à obeïr à leur ordinaire. Il y avoit même de grandes disputes entr'eux sur le sujet des prisonniers. Les uns vouloient que l'on profitât de leur rançon. Les autres vouloient que l'on se vangeât sur eux de la cruauté que les Espagnols avoient exercée sur leurs compagnons. Les Ecossois les tuoient publiquement, lors qu'ils les trouvoient, & ne se soucioient point des defenses de leurs Officiers.

L'Archiduc ne perdit point courage dans son malheur. Il jetta des troupes dans Oudenburg, & dans plusieurs forts voisins, rassembla le débris de son Armée, & fit venir de la frontiere de nouveaux soldats. Quelques fuiars se jetterent dans Nieuport pour renforcer la garnison. Maurice vint investir la place. Mais le mauvais temps l'empêcha d'en former le siege. Les Espagnols y jetterent cinq cens hommes, & peu de temps après la Bourlotte y entra avec deux mille soldats. Tout cela obligea le Prince de se retirer avec son Armée. Il attaqua ensuite le Fort d'Isabelle. Mais la Bourlotte qui s'y jetta, l'empêcha de s'en rendre maître. Ce fut-là le dernier service qu'il rendit à son parti. Il fut blessé à mort dans une rencontre. C'étoit un homme d'une extreme hardiesse. Il étoit Lorain, & avoit exercé la Chirurgie fort longtemps. C'étoit par là qu'il s'étoit mis fort avant dans les bonnes graces de Mansfeld, dont on croit même qu'il avoit fait mou-

mourir la femme de laquelle il souhaittoit 1600.
d'être défait. Lors qu'il se fut jetté dans les armes, il servit avec tant d'application & de fidelité, que ses maîtres en faisoient un cas particulier. L'Archiduc le regretta beaucoup.

Maurice voiant que le mauvais temps continuoit, & que l'Armée ennemie se rétablissoit, resolut de quitter la Flandre. Il s'embarqua à Ostende, ne remportant point d'autre fruit de sa victoire que l'honneur de l'avoir gagnée. Lors que sa flotte fut en mer, les vaisseaux de Spinola attaquerent les derniers des siens. Mais le vent s'étant levé, ces galeres furent obligées de se sauver à force de rames, ne pouvant soûtenir l'attaque des vaisseaux de guerre, qui les poursuivoient. Le Comte Louis de Nassau fut obligé de se retirer du Brabant sans rien faire; & l'été se passa de cette maniere, les uns se glorifians de leur victoire, & les autres se felicitans d'avoir conservé la Flandre nonobstant leur malheur. Pendant tout cela on tenoit l'assemblée des Etats de touts les Païs-Bas Espagnols à Bruxelle. L'Archiduc avoit enfin été obligé d'en venir là pour satisfaire les peuples. Ce Prince leur temoigna qu'il étoit fort touché des malheurs publics, que si l'on croioit que l'on dût faire la paix, il étoit prêt d'y concourir: mais que si les ennemis s'obstinoient à la guerre, il falloit prendre de bonnes mesures pour la continuer. Il ajoûta que l'Espagne promettoit de fournir deux cens cinquante mille écus par mois, & que pour preve-

1600. nir les mutineries des soldats il falloit établir un fonds pour les paier exactement: que les domaines aiant été engagez pour la guerre de France il les prioit de vouloir assigner à l'Archiduchesse, & à lui de quoi soûtenir l'honneur de leur dignité.

Les Etats demanderent du temps pour deliberer sur tous ces articles. Mais l'Archiduc les pressa de lui fournir par avance de quoi appaiser les mutinez, ajoûtant que ceux de Dielt étoient prèsque tous demeurez à la bataille, mais que ceux de Hamont menoient grand bruit. Les Etats examinerent la harangue de l'Archiduc & parurent surpris de ce qu'on leur disoit touchant le secours d'Espagne, touchant les garnisons que l'on vouloit entretenir dans leurs villes, & touchant le dessein de continuer la guerre par terre & par mer. Ils firent connoître qu'ils vouloient absolument la paix. Ils trouvoient que les Provinces-Unies avoient raison de se défier de toutes les propositions que l'Espagne leur faisoit faire. Ils ne voioient de leur part qu'avec un extreme chagrin les citadelles dont on bridoit leurs villes, & que d'ailleurs les charges du païs étoient distribuées à des étrangers. Ils trouvoient que dans la donation des Païs-Bas faite à l'Infante, on avoit dépouïllé les peuples de leur liberté sur le fait de la Religion, & qu'en interdisant le commerce des Indes on traitoit les Païs-Bas Espagnols comme des étrangers, qu'ainsi l'on ne regardoit les

Archiducs que comme des vassaux. Ils con- 1600.
clurent qu'il étoit impossible de travailler à la paix, si le Roi d'Espagne ne retranchoit toutes ces clauses de la donation faite à l'Archiduchesse.

L'Archiduc consentit que l'on envoiât des Deputez à la Haie pour tacher de negotier la paix. Le Comte de Bassigni, Benting & Codt se rendirent à Berg-op-Zoom, où les Deputez de la Republique s'étoient retirez après la bataille de Nieuport. Ils leur proposerent d'assembler les Etats des deux partis pour chercher les moiens de faire une bonne paix. Ils representerent les malheurs de la guerre, & avancerent plusieurs propositions, qui paroissoient avantageuses au public. Les Deputez des Etats Généraux firent connoître dans leur réponse, qu'ils souhaitoient avec passion que l'on congediât les étrangers, qui gâtoient les affaires des Provinces, & qu'ils offroient leur assistance pour y travailler en commun. Ils ajoûterent que de leur part ils faciliteroient l'accommodement, si les autres Provinces vouloient penser une bonne fois à se mettre en liberté: que cependant ces conferences ne serviroient de rien, tant que les Espagnols seroient les maîtres des affaires & du païs: que les Archiducs étoient assujettis à des conditions honteuses, & qu'il étoit impossible d'entrer en traité avec des gens qui étoient bridez par des citadelles & par des garnisons. Ceux qui étoient venus de Bruxelle, répondirent à ce discours, qu'ils

1600. n'étoient pas venus demander conseil pour se rebeller contre leur Souverain, mais pour tacher de faire la paix, qu'au reste ils étoient surs que les Archiducs ratifieroient ce que les Etats auroient negotié.

Quand les Etats assemblez à Bruxelle virent que l'on ne pouvoit en venir à un traité de paix, ils chercherent les moiens de soûtenir la guerre. On se determina donc à taxer les feux & les terres, & l'on promit de fournir aux Archiducs trois cens mille florins par mois. Les peuples en accordant ce subside stipulerent expressément que les soldats se contenteroient de leur paie sans rien demander aux bourgeois. Ils voulurent de plus que la moitie des soldats fussent levez dans le païs, que les Gouverneurs en fussent tous originaires, & que les Etats fissent lever eux mêmes les impôts. L'Archiduc rejetta quelques unes de ces demandes, fit semblant d'accorder les autres, & trouva moien d'éluder dans la suite, ce qu'il avoit promis. Les peuples virent bien qu'on les abusoit. Ils virent même par des lettres du Roi aux Etats, qu'on les regardoit toûjours en Espagne comme des sujets. Il ordonna en effet, que selon l'usage d'Espagne on visitât les livres des Marchans pour savoir qui étoient ceux qui negotioient aux Indes, ou dans les Provinces-Unies. Mais ils ne purent point s'empêcher de subir le joug. Ceux d'Anvers cependant rendirent cette

ordon-

ordonnance inutile pour la visite des livres 1600.
de negoce.

Les pirates de Dunquerque firent beaucoup de mal cette année, par ce que l'Archiduc avoit interdit la pêche, & le commerce aux Hollandois. Ces pirates étoient irritez d'ailleurs, de ce que l'on avoit fait mourir quelques uns de leurs gens dans les supplices. Ils firent mille cruautez à ceux qui alloient à la pêche, & qui n'avoient point d'armes pour se défendre. Ils entr'ouvroient leurs vaisseaux. Ils lioient ces malheureux au timon, après quoi ils y mettoient le feu. Ils s'étoient rendus si puissans, qu'ils attaquoient hardiment les vaisseaux de convoi, & s'en rendoient même souvent les maîtres. On commanda quelques vaisseaux de guerre pour leur donner la chasse, & l'on fit mourir tous ceux que l'on put attrapper. Leur Chef nommé Waken fut un jour suivi de si près, qu'il eut bien de la peine à se sauver par le Pas de Calais. Il fit quelque butin sur les côtes de Bretagne, & prit terre en Biscaie. Mais presque tout son équippage y perit, & lui même mourut de contagion.

On fit construire à Dort une galere armée de canons, & de rameurs pour l'opposer à celles de Spinola. D'abord on la garnit de rameurs à gages. Dans la suite on se servit des criminels condamnez à ce supplice. On reconnut bientôt l'utilité de ce vaisseau. Aiant un jour rencontré celles de l'ennemi en un temps calme elle

seule

1600. seule donna la chasse à plusieurs. Elle se servoit de voiles, quand on vouloit. Ceux qui montoient cette galere, se rendirent si habiles à s'en servir, que s'étant postez une nuit sous les murailles d'Anvers, ils en amenerent un vaisseau de guerre à trois ponts & plusieurs autres qu'ils avoient surpris. Les bourgeois entendant le bruit voulurent courir au secours. Mais il leur fut impossible de remedier à ce malheur. Les trompettes de cette galere sonnerent un air qui avoit été composé autrefois pour le Prince d'Orange. Cela fit impression sur l'esprit de ceux à qui la memoire de ce Prince étoit encore chere, & reveilla leur ancienne affection.

Il s'emut une guerre en ce temps-là entre le Roi de France, & le Duc de Savoie pour le Marquisat de Salusses, dont il s'étoit emparé du temps de la Ligue. Le traité de Vervins avoit remis cette affaire à la mediation du Pape. Le Duc la traînoit en longueur, & le Roi la pressoit vivement. Ce Prince s'étoit rendu à Paris, & avoit addouci le Roi par le moien de quelques Ministres gagnez. Mais il n'executa rien de ce qui avoit été reglé à la Cour. Le Roi las d'être joüé declara la guerre au Duc, & s'empara d'abord de la Savoie. Le Comte de Fuentes Gouverneur de Milan assembloit des troupes pour le secours du Duc, & tâchoit de porter les affaires à la guerre. Mais la paix fut bientôt faite. La France abandonna le Marquisat au Duc, & prit en échange la Bresse, le Bugey, & le

le Veromey, à condition que l'Espagne 1600.
pourroit se servir d'un pont qui est dans la Bresse pour faire passer des troupes de Milan en Franche-Comté. Cette affaire étant finie le Roi ne pensa plus qu'à se marier pour avoir un successeur. Ils obtint du Pape la dissolution de son mariage avec Marguerite de Valois, & épousa ensuite Marie de Medicis fille de François Grand Duc de Toscane. Peu de temps avant ce mariage il confirma son alliance avec l'Angleterre, & l'on convint ensemble de faire une rude guerre aux pirates pour arrêter leur brigandages.

Les Archiducs & les Etats Généraux 1601.
avoient augmenté leurs troupes pendant l'hyver, & chaque parti formoit de grands desseins. Mais on fut assez long-temps à se mettre en campagne. Chacun tachoit de penetrer le secret de son ennemi. On se contenta de faire des courses dans le commencement du printemps. Un soldat de Gertrudenberg s'étoit engagé secretement avec les Jesuïtes de faire entrer plusieurs soldats dans cette ville comme des prisonniers faits dans des partis. Mais il fut découvert. Quelques temps après des cavalliers du Prince Maurice se saisirent d'un château du païs de Limbourg, où ils firent beaucoup de prisonniers & un grand butin. Le derniere Comtesse de Meurs mourant sans enfans avoit donné sa Comté de Meurs, & le château de Cracaw à Maurice. Mais le Comte d'Isembourg, à qui le Duc de Parme avoit donné ce château,

1601. en étoit demeuré maître. Cloet qui étoit Capitaine de cavallerie, eut ordre de s'en saisir. Il fit couler trois cens chevaux, & quelque infanterie du côté de Wachtendonc. Dulk qui commandoit à Stralen pour l'Archiduc, en étant averti, prit cinq cens fantassins avec quelque cavallerie, & marcha avec tant de secret, qu'il surprit les gens de Cloet, qui n'étoient pas trop bien sur leurs gardes. Il en tua quelques uns, & fit une trentaine de prisonniers. Le reste étant éveillé se mit en état de charger. Mais Dulk se retira par des lieux étroits où la cavallerie eût eu peine à le suivre. Cloet lui coupa le chemin, & le força de se jetter dans un village, où il l'assiegea, & le reduisit à la nécessité de capituler, après quoi il se presénta devant le château de Cracaw, passa le fossé par le moien de la glace, & en chassa le Comte d'Isembourg.

Pendant cela l'Archiduc fit un traité avec les mutins de Hamont, qui sortirent de là, & se rendirent à Weert, où il y avoit un château. Cela les mit en état de subsister aux dépens des païs de Liege & de Juliers, qui en firent de grandes plaintes à Bruxelle. Mais on tira les affaires en longueur, ce qui fournit le moien à ces troupes de vivre sans qu'il en coutât rien à l'Espagne. Le païs de Cleves étoit fatigué par les garnisons de Gueldre & de Rhinberg. On ne tenoit conte à Bruxelle des plaintes qu'ils faisoient. Les Etats leur demanderent aussi des contributions,

di-

disans qu'il étoit juste qu'ils profitassent 1601.
de même que l'ennemi.

Ils furent avertis que l'on préparoit une grande flotte en Espagne, & que les pirates de Dunquerque continuoient leurs brigandages. Ils resolurent de mettre un plus grand nombre de vaisseaux en mer pour empêcher leurs courses. Il y eut quelques uns de ces Corsaires qui furent assez hardis pour venir recevoir la rançon de quelques prisonniers à la vue de Scheveling, & le prix des marchandises qu'ils avoient vendues. Mais on les enveloppa avec des batteaux de pécheurs, où l'on avoit caché des soldats. On les prit, & on leur fit souffrir la peine qu'ils meritoient. Cependant afin de les empêcher de se mettre en course on enfonça des vaisseaux maçonnez à l'entrée de leur port. Mais en basse marée les habitans de Dunquerque fendoient le bois de ces vaisseaux, de sorte qu'ils se brisoient au retour de la mer, & alors ces materiaux se répandoient, & laissoient ainsi le port libre.

Les galeres de Spinola prirent quelques vaisseaux marchands, qui passoient en Angleterre, & brulerent celui qui les escortoit. On avoit prétendu se servir de ces galeres pour surprendre Flessingue par le moien d'une intelligence que l'on avoit avec quelques habitans. La trame en fut decouverte par l'un des conjurez, qui étant tombé malade avoüa toute l'affaire à un Pasteur qui l'étoit venu visiter. On se saisit des coupables, qui furent punis selon leurs

1601. leurs merites. Dans le même temps il s'éleva de nouvelles séditions parmi les soldats de l'Archiduc. Ceux qui servoient sur mer, s'étoient rendus maîtres de l'Escaut, & n'eussent pas manqué de causer beaucoup de desordre. Mais les habitans d'Anvers les appaiserent en leur paiant quelques montres. Les Wallons qui gardoient les forts bâtis près d'Ostende, se mutinerent aussi, & tuerent quelques uns de leurs Officiers, qui les vouloient châtier. Cependant on les traita avec beaucoup d'indulgence, de peur qu'ils ne prissent parti avec les Hollandois, qui tâchoïent de les attirer à leur service. On les appaisa en leur paiant une partie de ce qui leur étoit dû. Moiennant cela ils se transporterent à Berg St. Vinox pour y être en garnison.

Les Etats aiant augmenté leurs troupes se proposerent d'attaquer encore une fois la Flandre. Ils cacherent leur dessein pour suprendre l'ennemi. Dans cette vue le Prince Maurice se rendit à Arnheim sous pretexte d'assister au mariage du Comte Louïs de Nassau avec la veuve du Comte de Brouck. Il avoit mis plusieurs troupes en mouvement avec beaucoup de secret. Tout d'un coup on les vit se rassembler au nombre de dix mille hommes de pied, & de trente cornettes, avec quoi il investit Rhinberg. Lopez y commandoit une garnison de trois mille soldats Italiens, Wallons & Allemans. La ville ne manquoit pas de vivres, & étoit assez bien fortifiée. Pendant que le Prince disposoit son camp,

Da-

Davila fit dresser de nouveaux ouvrages au 1601.
delà du fossé, & enferma des paturages avec des tranchées pour y nourrir du bétail, par ce que l'on n'avoit pas beaucoup de sel dans la place. Cependant le Prince plaça une partie des batteaux qu'il avoit amenez du côté de Cologne, & retint l'autre auprès de lui. Il se saisit d'une île au milieu de la riviere, où il y avoit un petit château, qui se rendit aux premiers coups de canon. Il l'enferma dans les fortifications de son camp, & la joignit aux deux bords de la riviere par le moïen de deux ponts. Cela étant fait il posta son Armée en trois endroits. Il en retint une partie avec lui sur une petite éminence, qui n'étoit pas loin de la ville. Le haut de la riviere étoit occupé par le Comte Ernest de Nassau, & l'espace d'entredeux étoit sous le commandement du Colonel de Gistelles. Le Prince fit faire des mines, & tint de bonnes troupes prêtes pour soûtenir les travailleurs contre les sorties. Les Assiegez aiant entrepris d'en faire une furent vigoureusement repoussez. Le jeune Châtillon, qui commandoit les François, y fut blessé. Ils en recommencerent beaucoup d'autres nonobstant ce mauvais succès. Ils en firent une d'une maniere si brusque, qu'ils causerent d'abord beaucoup de dommage. Mais ils furent bien-tôt repoussez dans la ville par le secours qui fut envoié des lieux voisins de l'attaque.

Pendant que le Prince travailloit à ce siege il apprit que l'Archiduc avoit assiegé

Ostende.

1601. Ostende. Il sembloit que cela devoit lui faire abandonner Rhinberg, d'autant plus que la garnison étoit fort nombreuse, & que son Armée paroissoit fort foible pour en venir à bout. La place est environnée de marais, ce qui en rend le circuit plus difficile. D'ailleurs Veere qui devoit commander à Ostende pendant le siege, ne vouloit point accepter la commission, si l'on ne lui donnoit vingt compagnies Angloises, qui étoient devant Rhinberg. Le Prince les lui envoia, & ne laissa pas de continuer son siege en attendant les troupes qui devoient remplacer les Anglois. Il pressa même les approches, & resserra si fort l'ennemi, qu'il fut obligé de menager ses vivres. La garnison pressa le secours de tous côtez par des messagers qui furent tous arrêtez prisonniers. On allumoit souvent des feux dans la ville de Gueldre pour faire savoir à Rhinberg, que l'on préparoit un secours. Le Comte de Berg amassa en effet un assez bon nombre de troupes, & retint tous les chariots du voisinage de son camp pour marcher droit à la place assiegée. Mais quand on sut que le Prince s'étoit retranché d'une maniere à ne pouvoir être forcé sans risquer tout, on jugea qu'il valloit mieux le laisser occupé à ce siege pour reüssir plus facilement à Ostende.

Quand les mines eurent été conduites sous le rempart, le Prince fit mettre son Armée en bataille, & fit tonner le canon comme pour se preparer à un assaut. Les

assiegez se rendirent sur le rempart pour le defendre. Alors on fit sauter les mines, qui enleverent tout ce qui se trouvoit là en armes. Les assiégeans se jetterent d'abord sur la breche, & s'en rendirent maîtres malgré les efforts de l'ennemi, pour les en empêcher. Le reste des fortifications fut bientôt emporté. Ainsi aiant fait des mines jusques sous le dernier rempart, les soldats, qui manquoient de medicamens pour penser les blessez, demanderent à capituler. On leur accorda toutes les conditions honorables qu'ils pouvoient souhaiter. La prise de Rhinberg delivra l'Overissel, qui ne voulut plus paier de contributions après cela, & l'on y permit aux paisans de prendre les armes contre les partis ennemis. Rhinberg fut pris vers la fin du mois de Juillet environ un mois après le siege d'Ostende commencé. Maurice marchant au secours se saisit de la ville de Meurs, que la derniere Comtesse lui avoit donnée par son testament. Il en chassa la garnison, que le Duc de Cleves y avoit fait mettre, prétendant que c'étoit un fief qui relevoit de Cleves, & qui par consequent lui revenoit, puis que le dernier possesseur étoit mort sans enfans. Mais Maurice prétendoit que ce Duc avoit perdu tout le droit qu'il pouvoit avoir eu sur Meurs par plusieurs violences qui l'en avoient privé. 1601.

Ostende avoit été investi le 5. de Juillet. Cette ville n'étoit originairement qu'une petite retraite de pêcheurs, qui s'étoient pla-

1601. placez-là, entre Nieuport & l'Ecluſe. Lors que les troubles des Païs-Bas commencerent, on ſongea à l'environner de paliſſades, & à y conſtruire un port. Après la pacification de Gand Oſtende ſe joignit aux Provinces-Unies, & s'y attacha fortement. Lors que la guerre fut allumée tout de bon le Duc de Parme, & la Motthe l'aſſiegerent pluſieurs fois ſans la pouvoir prendre. La Motthe même, qui en avoit pris une partie, en fut vivement repouſſé. Cela obligea les Etats de fortifier cette place avec ſoin, ſur tout après la priſe de l'Ecluſe. Oſtende a un bon port, & eſt environnée de pluſieurs canaux, qui ſe rempliſſent, quand la mer monte. On avoit ajoûté pluſieurs fortifications que l'on avoit renduës regulieres, autant que le terrain l'avoit permis. La vieille ville qui n'eſt plus qu'un aſſez grand eſpace d'eau & de terre, étoit revetuë de cinq baſtions. La nouvelle ville qui eſt ceinte d'une double muraille avoit deux rangs de baſtions, huit au devant de la muraille de dehors, & huit autres au devant de celle de dedans. Elle peut avoir une lieüe de circuit y compris ſes fortifications. Elle a encore pluſieurs ouvrages détachez que l'on peut abandonner, quand on eſt trop preſſé par l'ennemi.

Il y avoit long-temps que la Flandre ſouhaitoit qu'on la delivrât de cette place, dont la garniſon l'incommodoit beaucoup. On avoit tâché de la reſſerrer par le moien de dix-ſept forts. Mais les garniſons de ces forts

forts faisoient autant de peine qu'Ostende. 1601.
On ne s'y fioit pas même beaucoup à cause des frequentes seditions des soldats. La Flandre aiant donc souvent prié l'Archiduc d'assieger cette ville il s'y resolut enfin. On lui representa que n'aiant point d'armée navale pour fermer le port, cette ville l'occuperoit plus d'un an, par ce que l'on ne manqueroit pas de la secourir de toutes choses. Mais le subside que la Flandre lui offroit pour ce siege, Rhinberg qui occupoit le Prince Maurice, & les nouvelles troupes que l'on lui amenoit d'Italie, le determinerent à cette entreprise. Ainsi le Comte Frideric de Berg commença d'attaquer la ville du côté droit au commencement de Juillet. Montréal l'investit du côté gauche peu de jours après. Vander Noot ou Lanoi y commandoit vingt-une compagnies, & dès que l'on sut que la ville étoit assiegée, le Colonel Uchtenbroek y entra avec son Regiment. La garnison ne manquoit de rien. Elle fit d'abord une grande sortie, qui tua plus de cinq cens hommes, & entr'autres Montréal & plusieurs Officiers distinguez.

François Vére y entra avec les vingt compagnies Angloises, qu'il avoit demandées. On lui donna encore d'autres troupes choisies, que l'on avoit levées en Angleterre, & on lui confera le pouvoir absolu sur la garnison. Se voiant tant de soldats, il entreprit des fortifications éloignées pour reculer l'ennemi, qui se voiant repoussé du derriere de la ville s'attacha au

1601. côté gauche. On fit de longues fascines de vingt pieds en quarré, que l'on couvrit de tuiles. On les appella des saucissons. C'étoit pour marcher sur les lieux marécageux & pleins d'eaux. On en mit même plusieurs les unes sur les autres pour y pouvoir élever des batteries. Cette invention fit perdre aux assiegez le vieux port. Mais ils percerent le rivage, qui est près d'une embouchure, que la mer avoit faite de cent pieds de large, dans le temps que l'on avoit rasé les dunes pour fortifier la ville. De là ils tirerent un canal jusques au fossé de la ville, ce qui leur fit un meilleur port que celui qu'ils avoient perdu. Lors qu'il fut achevé, les vaisseaux y entrerent pour leur apporter toutes sortes de provisions, & de refraichissemens, & pour transporter les malades & les blessez. Le canon de l'ennemi ne pouvoit y atteindre. Il y avoit même si peu de danger à se rendre par là dans la ville, qu'une infinité de gens alloient voir ce siege tous les jours par curiosité.

Les assiegeans furent obligez de laisser leur canon, qui leur étoit inutile. Ils s'occuperent uniquement à combler le port avec des pierres & des sacs de sable. Mais la violence de l'eau rendoit toutes ces tentatives vaines. Quand ils virent qu'ils perdoient leur peine à cela, Catriccio pressa tant qu'il put les forts que les assiegez occupoient du côté gauche de la ville. Il y en avoit trois celebres entre les autres, le Porc-épi, la Gueule d'enfer, & la Sablonniere.

niere. Ce dernier étoit bâti sur une dune. 1601.
Les autres étoient à fleur de terre. Les ennemis jetterent tant de bombes, & tirerent tant de coups de canon, que la dune en étoit toute couverte. Cependant tout cela fut inutile. On réparoit aussi-tôt les breches qu'ils avoient faites, & on envoioit de nouveaux soldats à la place de ceux qui étoient tuez ou blessez. Ce fut dans cette occasion que le jeune Seigneur de Châtillon fut tué. Il étoit petit-fils de l'Amiral de Coligny, & Colonel d'un Regiment François au service des Etats. Vécere y fut blessé, & on le porta en Zelande pour le penser. Dès qu'il fut gueri, il se rendit à Ostende. Catriccio & Bracamont avec plusieurs autres Officiers y perirent du côté des ennemis.

On dressa des levées de terre dans la ville pour se garentir des bombes & des grenades. Cependant pour conserver le bastion qui couvroit la ville, dont les ennemis étoient assez près, on perça la digue que l'on avoit faite contre la mer. Ils ne savoient quel en pourroit être l'effet. Le bonheur voulut que les Espagnols en reçurent la plus grande incommodité. Leurs mines & leur gabions furent remplis d'eaux. Les soldats de garde furent obligez de se retirer sur les échaffauts dressez pour aider le transport de leurs machines. Lors que les eaux se furent répandues, la ville ne parut plus que comme une île. Les eaux faisoient par fois de la peine aux assiegez. Mais ils y opposoient d'abord des

1601. levées, des pierres & des pieux, qui les faisoient retourner ensuite sur l'ennemi. Quatre mois s'écoulerent ainsi, que les assiegeans n'avançoient en aucune maniere. Leurs soldats desertoient en foule. Ils en perdoient beaucoup par les maladies, & par le grand feu de la ville. L'Archiduc étoit present au siege, & l'Infante y venoit souvent. Cependant l'on avançoit fort peu par la difficulté que la situation de la place, & la vigueur des assiegez causoient tous les jours.

Quand les Etats virent qu'ils ne pouvoient attaquer la Flandre après la prise de Rhinberg, ils prirent la resolution de soûtenir fortement Ostende. Le siege tirant fort en longueur ils penserent à faire diversion. Ils resolurent donc d'attaquer Boisleduc, qui n'avoit que deux compagnies de cavallerie, & autant d'infanterie en garnison. Le Magistrat & les habitans se préparerent à se bien defendre, encouragez à cela par les Ecclesiastiques, qui sont là en grand nombre. Ils dresserent une grande terrasse devant une des portes de la ville pour la couvrir contre les attaques de l'ennemi. Le Comte Ernest étoit campé de l'autre côté de la ville, & ses pionniers conduisoient leur tranchée avec beaucoup de facilité, par ce que le chemin étoit élevé, & que la campagne étoit basse. La ville n'avoit que ses anciennes fortifications. Ainsi l'on esperoit de reüssir à ce siege. Cependant la saison étoit fort avancée, & l'Armée n'étoit pas fort nombreuse,

par

par ce qu'on avoit été obligé de laisser 1601.
beaucoup de troupes du côté d'Ostende. Mais en recompense on ne craignoit point de sortie de la part des assiegez.

Le Prince occupa ses soldats pendant plusieurs jours à jetter des pierres, & plusieurs autres choses semblables dans les rivieres pour les faire deborder dans les campagnes, & pour les rendre plus marecageuses. Cependant la chose n'aiant pas été faite assez-tôt, le Comte Henri de Berg jetta du secours par deux fois dans la ville. On dressa des embuscades à ceux qui voulurent prendre le même chemin. On en tua & on en prit un grand nombre prisonniers. On se precautionna dans la ville contre les bombes. Cependant les approches avançoient, & l'on étoit arrivé sur le bord du fossé. Mais une forte gelée, qui survint, rompit tous les desseins que l'on avoit formez sur cette place. Les ennemis trouverent moien de jetter encore du secours dans la ville. Ainsi l'on se vit obligé de lever le siege, d'autant plus que les mutinez de Weert aiant été appaisez, & placez à Diest, ils pouvoient aisément faire des courses en Hollande pendant la gelée. Le Prince chargea tout ce qu'il put sur des chariots, & mit le feu à ce qu'il ne put emmener. Il abandonna ses travaux sans les ruïner, & mit ses troupes en quartier d'hyver. Le reste de l'année se passa en courses, que les deux partis firent pour exiger des contributions.

Cependant le siége d'Ostende continuoit

1601. & la mer qui étoit haute, ruinoit souvent les ouvrages des uns & des autres. Les maladies se mirent parmi les troupes, & les Anglois en furent extremement travaillez, ne pouvans se façonner à ce genre de vie. Ils demandoient sans cesse leur congé, & sur le refus se déroboient de la ville. La garnison étoit reduite de sept mille hommes à trois. L'Archiduc en fut averti. Son siege n'avançoit point. Tous les travaux entrepris pour fermer le nouveau port furent inutiles. Il se vit obligé d'en venir à la force, & de renoncer aux stratagemes. Il commanda huit cens hommes pour attaquer le bastion qui couvroit la ville du côté de la mer. Ils s'y prirent d'abord avec succès. Ils mirent le feu aux palissades & aux ouvrages qui retenoient la mer. Mais la marée à son retour ruina tout ce qu'ils avoient fait, & les força d'abandonner leurs camarades tuez à coups de canon. Cela porta l'Archiduc, qui avoit reçu quelques troupes fraiches, à faire attaquer la Sablonniere & le Porc-épi. C'étoient deux bonnes forteresses qui couvroient la ville du côté de la campagne vers le couchant. Un prisonnier que l'on fit dans une attaque, en avertit le Gouverneur qui craignant que l'on n'emportât ces deux forts, dont la garnison étoit foible, fit tréve avec l'ennemi, comme s'il eût voulu capituler. Il reçut des ôtages & en donna de sa part. Mais les Wallons du Fort de St. André, qui étoient dans la place, l'obligerent de ren-

voier les otâges, craignans qu'on ne leur 1601.
fît un mechant parti. Véere fit ſavoir en ſecret aux Officiers, que ce n'étoit qu'une feinte de ſa part pour avoir le loiſir de renforcer la garniſon de ces forts. On fit des demandes ſi exorbitantes de ſa part, & entr'autres que l'Archiduc paieroit une prodigieuſe ſomme d'argent à la garniſon, que cela fit retirer les ôtages de part & d'autre. Quand les Etats lui eurent envoié le ſecours qu'il avoit demandé, il renvoia les Deputez de l'Archiduc, & leur fit ſavoir qu'il retiroit ſa parole. L'Archiduc fut au deſepoir de l'affront qui lui avoit été fait en cela, d'autant plus que bien des gens étoient venus au camp pour voir ſortir cette garniſon.

Ce fut en cette année que le Comte d'Eſſex fut decapité. Il avoit toûjours tâché de détourner Elizabeth de faire la paix avec l'Eſpagne. On l'avoit mis en priſon depuis quelque temps par des raiſons particulieres de chagrin de la Reine contre lui. On l'en mit hors. Mais on lui defendit de venir à la Cour. Se voiant ainſi déchu du crédit qu'il avoit eu dans le Roiaume, il ne put ſupporter ſa condition preſente, & ſe mit des penſées de rebellion dans l'eſprit. Il heſitoit neantmoins ſur le parti qu'il devoit prendre, incertain s'il attaqueroit la Reine dans ſon palais, ou s'il porteroit la guerre loin de la Cour pour la faire durer plus long-temps. Elizabet avertie de ſes deſſeins, le fit ſommer de venir rendre raiſon de ſa conduite. Il ne fut

1601. ni assez hardi pour comparoître, ni assez prudent pour se sauver. Il se rendit à Londres assez mal accompagné, esperant que ses anciens amis, & le peuple se declareroient pour lui. Il trouva en chemin un Heraut qui le déclara coupable de lese-majesté, s'il n'obeïssoit sans delai. Le peuple se tint coi par respect pour la Reine. On ferma les portes de Londres. On investit sa maison, & on le constitua prisonnier. On lui donna des Juges, & il se défendit en public, disant tout ce qu'il put contre ses ennemis, & contre Cecile en particulier. Il soutint que tout son crime étoit d'avoir choqué le sentiment de quelques Ministres d'Etat qui vouloient que l'on fît la paix avec l'Espagne. Mais il nia toûjours fortement, qu'il eût jamais rien entrepris contre la Reine. On crut pendant long-temps, que la Reine lui feroit grace. Mais quand elle vint à considerer qu'il avoit beaucoup de credit parmi le peuple, elle eut peur que cette affaire ne produisît quelque facheuse révolution dans l'Etat. Elle signa donc l'Arrêt de sa condamnation, qui fut executé. Le Comte mourut avec de grands sentimens de repentance & de pieté.

La flotte préparée en Espagne fit trembler bien des païs. On en envoia une partie contre les côtes d'Afrique. Les vents la repousserent. Une autre prit la route d'Irlande pour y debarquer six mille hommes. On les mit à terre près de Kingsale. Mais ils y furent assiegez d'abord par

Montjoi

Montjoi Gouverneur de l'île pour la Reine. Tiron vint à leur secours au travers des glaces. Mais il fut battu dans quelques occasions, & forcé de s'en retourner sans rien faire. Ainsi le Général Espagnol fut obligé de rendre la place, & d'abandonner toute l'île. Les Anglois le conduisirent en Espagne avec ses troupes sur leurs vaisseaux. L'entreprise d'Alger ne fut pas plus heureuse. Ainsi ce grand armement coûta beaucoup, & ne fit qu'épuiser les finances d'Espagne. 1601.

Dans le même temps Olivier de Noort de Rotterdam entreprit de passer le détroit de Magellan pour visiter des païs que l'on ne connoissoit point encore. Il essuia bien des fatigues, & parcourut la mer du Midi. Il se rendit enfin dans l'Ile de Borneo, d'où après avoir doublé le Cap de Bonne Esperance il revint en Hollande. Il apporta peu de richesses avec lui. Mais il fit connoître plusieurs païs, qui servirent à augmenter les lumieres de la Geographie. D'autres Hollandois voulurent l'imiter. Mais le défaut d'hommes, & de vivres les fit tomber entre les mains des Espagnols, qui les firent mourir cruellement. Au reste il se répandit un bruit en ce temps-là, que le Roi Dom Sebastien de Portugal vivoit. On vit en effet un homme qui lui ressembloit tout-à-fait & qui étoit instruit de plusieurs particularitez secretes de sa vie. Le Grand Duc de Florence le remit entre les mains des Espagnols, qui l'envoierent aux galeres, où ils le firent perir pour empêcher la rebellion

1601. des Portugais, que cette nouvelle avoit mis en mouvement.

1602. L'Archiduc irrité du tour que Véere lui avoit fait, se proposa de pousser vigoureusement son siege. Il fit canonner vivement les forts que les assiegez avoient du côté de la vielle ville, après quoi on monta à l'assaut. On attaqua la Sablonniere, & le Porc-épi par des hommes détachez, soûtenus de toute l'Armée. Le combat fut sanglant du côté du premier, parce que Véere averti du dessein de l'ennemi par un deserteur, s'étoit preparé à la defense, & avoit tourné tout son canon de ce côté-là. Cependant les pallissades furent arrachées, & l'on dressoit les échelles pour monter sur le rempart, lors que le Gouverneur fit lacher deux éclufes. Cela servit à inonder les lieux par où l'ennemi devoit passer. Cette inondation rendit ses efforts inutiles, & noia beaucoup de soldats, & d'Officiers, qui ne purent se sauver. Ceux qui en échapperent, essuierent le feu du mousquet. Ainsi l'on fut obligé de quitter cette attaque avec beaucoup de perte. Horace Véere frere du Gouverneur fut blessé avec plusieurs Officiers & soldats. Il y eut environ quarante hommes tuez dans le fort. Les ennemis laisserent un grand nombre de morts, parmi lesquels se trouva une femme, dont le sexe n'avoit jamais été connu avant sa mort.

Tous ces malheurs, & la rigueur du froid rallentirent l'ardeur du siege. On conseilloit à l'Archiduc de le remettre à une sai-

son

son plus commode. Mais il crut que la re- 1602.
putation de l'Espagne, & la sienne étoient
trop interessées dans cette rencontre. Il
s'obstina à le continuer. Il ordonna de
dresser un cavalier pour s'en servir à
ruïner tous les dehors de la ville. Pendant
que l'on y travailloit, on poussa une le-
vée au travers des païs inondez pour rom-
pre la communication de la ville avec la
Zélande. Mais on n'en put pas venir à
bout. Les Ingenieurs que l'Archiduc avoit
fait venir de divers lieux, épuiserent leur
science. Ils passerent un cable au travers du
port, & l'arrêterent avec des ancres & des
tonneaux. Mais les assiegez l'arracherent.
On dressa une espece de château posé sur
plusieurs batteaux, d'où l'on pretendoit briser
les vaisseaux qui voudroient entrer ou sor-
tir. On se servit encore de plusieurs au-
tres machines. Mais tout cela fut rendu
inutile par le travail & par la vigilance
des assiegez.

Les Etats voians que l'ennemi n'avan-
çoit point son siege, ordonnerent que l'on
changeroit le Gouverneur & la garnison.
Frideric Dorp releva François Véere, & on
fit sortir les Anglois, que d'autres troupes
remplacerent. On répara tout ce qui avoit
été endommagé dans la ville, & on en aug-
menta les fortifications. On paioit exacte-
ment les travailleurs, ce qui étoit cause
que l'on n'en manquoit point. L'Armée
ennemie au contraire étoit rebutée, & l'in-
fanterie n'alloit jamais à l'assaut, que la ca-
valerie n'y chassât les soldats par force.

1602. Le subside que la Flandre avoit donné, ne suffisoit pas pour le siege. Les Provinces trouvoient mille excuses pour s'exemter de fournir de l'argent. Cependant on engagea l'Archiduc à une entreprise sur Breda, qui ne put reüssir. Ainsi ce Prince se trouvoit fort embarrassé dans toutes ces facheuses conjonctures.

Mendoze avoit été retenu prisonnier, & transferé en plusieurs châteaux de Hollande depuis la bataille de Nicuport, tantôt plus resserré, tantôt plus au large. La veuve du Comte de Brouck, & les Deputez de Cleves demandoient qu'on le punît de plusieurs cruautez énormes qui avoient été executées par ses ordres. Mais il fit voir que tout cela lui avoit été commandé. Les Etats trouverent qu'ils n'avoient point d'autre jurisdiction sur lui que celle que l'on a sur un prisonnier de guerre. On traita enfin de sa rançon, & l'on convint de lui rendre sa liberté, à condition qu'il feroit sortir de prison tous les habitans des Provinces-Unies, qui étoient entre les mains du Roi d'Espagne en quelque lieu du monde que ce pût être. Ce traité tira de misere & de captivité une infinité de gens, que les Espagnols avoient pris en diverses occasions, & il fut cause même que l'on fit un cartel entre les deux partis, ce qui fut ratifiée par le Roi d'Espagne. Mendoze satisfit à une partie de ce qu'il avoit promis, & donna des assurances pour le surplus, après quoi on le mit en liberté. Il avoit eu le loisir de s'instruire

de

de tout ce qui regardoit la Republique, 1602.
dont il avoit très-bonne opinion, & cela le porta dans la ſuite à conſeiller plûtôt la paix que la guerre.

Pendant le printemps les Etats travaillerent à renforcer, & à augmenter leur Armée. La victoire de Nieuport, & les frequentes ſeditions des ſoldats ennemis leur donnoient du courage. Ils crurent qu'en levant des troupes de bonne heure ils ſeroient prêts, avant que les Italiens que l'on envoioit à l'Archiduc, fuſſent arrivez, & qu'ainſi ils pourroient faire quelque entrepriſe favorable en Flandre. Le Prince Maurice étoit d'avis au contraire, que l'on ménageât les forces de la Republique. Mais la France & l'Angleterre firent décider, qu'on pouſſeroit vigoureuſement les affaires, par ce que les deux Roiaumes fourniſſoient des troupes & de l'argent. On leva donc beaucoup de cavallerie Allemande. Mais elle ne fut prête à marcher qu'au mois de Juin. Ainſi les Italiens eurent le loiſir de ſe jondre à l'Archiduc. Cependant les Etats écrivirent des lettres circulaires aux Provinces Eſpagnoles pour les exhorter à concourir avec eux à chaſſer les étrangers hors des Païs-Bas.

L'Armée de Maurice étoit de dix-huit mille hommes de pied, de cinq mille chevaux & de deux mille chariots. Guillaume-Louïs Gouverneur de Friſe commandoit le corps de bataille. L'aile droite étoit ſous les ordres du Général Véere, & la gauche ſous ceux du Comte Erneſt. L'Armée

1602. marchoit de telle maniere, que les trois divisions se pouvoient joindre facilement. Elle marchoit neantmoins par trois chemins differens. Le bagage suivoit sur des chariots. Le Prince aiant passé la Meuse près de Nimegue mena l'Armée au païs de Liege. Il obligea les villes qui étoient sur son passage, de fournir des vivres à un prix raisonnable. Cependant on eut de la peine à faire subsister tant de monde. Enfin on s'arrêta à St. Tron. Mendoze étoit déja arrivé à Tillemont, & avoit laissé Rivas au camp devant Ostende avec ordre de le fortifier. On avoit trouvé moien d'appaiser les mutins de Weert, qui se joignirent aux troupes de Mendoze, qui étoient de cinq mille fantassins, & de quatre mille chevaux.

Ambroise Spinola qui se rendit si fameux dans la suite, avoit fait un traité avec Philippe III. par lequel il se chargeoit de paier huit mille hommes de pied Italiens & Espagnols, qu'il amenoit avec lui. Il se joignit à Mendoze, qui avoit le commandement général. Cependant Spinola avoit le détail de ses troupes, ce qui les rendoit fort obeïssantes, par ce qu'il les paioit exactement. Maurice vint se poster près des ennemis pour les engager à une bataille. Mais Mendoze qui n'avoit pas encore oublié celle de Nieuport, se tint fort serré dans son camp.

Le Prince jugea de là, que les grands préparatifs des Etats n'auroient point de suites. Il ne lui étoit pas possible d'avan-

cer, aiant en tête une Armée prèsque aussi 1602.
forte que la sienne. Il ne pouvoit même passer qu'au travers de beaucoup de villes ennemies. Ainsi les vivres commencans à lui manquer, il décampa, & vint se poster devant Grave, resolu de l'assieger. Cette ville est sur la Meuse, assez bien fortifiée. Il plaça le Général Véere avec ses troupes au dessus de la riviere. Il prit son poste au dessous, & assigna celui du Comte Guillaume au milieu de la place dans les marais, qui sont du côté du Brabant. Il fit jetter deux ponts sur la Meuse, & retrancha ainsi les deux cotez de la riviere par de bons fossez, par des forts, & par du canon. On se rendit maître d'abord du fort qui est de l'autre côté de la riviere dont on chassa les ennemis.

Mendoze avoit été conseillé de suivre le Prince pour s'opposer à ses desseins: Mais il apprehenda d'engager une bataille avec un ennemi, dont il connoissoit la capacité. Il voulut avoir les ordres de l'Archiduc, ce qui lui fit perdre du temps. Ce Prince lui manda seulement de ne se pas trop éloigner de lui, de peur que l'Armée navale des Etats ne fît une décente en Flandre. Cela le tint en suspens, jusques à ce qu'il fut averti du siege de Grave. Alors il vint au dessous de la riviere, où étoit le camp du Prince Maurice. On crut qu'il avoit fait une faute de ne s'être point posté au dessus, par ce qu'il eût coupé les vivres à l'ennemi. Mais dans la verité il ne l'eût pu faire qu'en prêtant le flanc à

une

1662. une Armée campée à son avantage, qui n'eût pas manqué de le battre, à moins que de prendre un si grand detour, que Maurice eut le loisir de forcer Grave.

Il n'avoit point d'autre parti à prendre pour secourir la place que de tâcher de forcer un quartier pour jetter des troupes dans la ville. Mais ceux qui voulurent l'entreprendre, furent vigoureusement repoussez. Gonçales Gouverneur de Grave avoit une garnison de quinze cens hommes de diverses nations. Il avoit fait plusieurs sorties à la vue du secours qui paroissoit. Mais quand il vit que Mendoze l'abandonnoit, & qu'il ne pouvoit faire lever le siege qu'il soûtenoit depuis deux mois, pressé de toutes parts, & sa garnison étant diminuée de six ou sept cens hommes, il capitula, & rendit la place à des conditions honorables. Ainsi Grave rentra dans la Maison d'Orange. Elle étoit autrefois du Brabant, & avoit été engagée au Comte de Buren. Guillaume Prince d'Orange son gendre l'acheta. Elle fut prise sur lui, & il la recouvra par la paix de Gand. Mais elle fut assiegée par le Prince de Parme, & renduë par la lacheté du Gouverneur. Maurice y rentra, & la joignit à Lingen, Meurs & Breda, qu'il avoit déja recouvrées.

Les soldats de Mendoze pendant cela étant mal paiez à l'ordinaire recommencerent leurs mutineries. Quelques uns se jetterent dans Hamont. Mendoze les y assiegea. Il reçut l'infanterie à composition. Mais la cavallerie s'enfuït, & s'empara de

Hoog-

Hoogſtrate. La garniſon qui y étoit, les reçut, & s'y cantonna avec elle. Ces gens joints enſemble établirent un Chef, un Conſeil & des loix, comme s'ils euſſent voulu compoſer une Republique. Tout ſe faiſoit au nom de leur ſocieté, & l'on puniſſoit ceux qui violoient les loix. L'Archiduc fut fort touché de leur rebellion, & emprunta de l'argent pour le diſtribuër aux ſoldats fideles, après quoi il reſolut d'aſſieger ces mutins. Quand ils ſurent que l'on venoit à eux, ils demanderent du canon, des vivres & des munitions aux Etats, qui leur en fournirent pour entretenir la diviſion parmi les troupes de l'ennemi. On conſeilloit à l'Archiduc de les appaiſer par tous les moiens poſſibles. Mais on avoit reſolu de faire ſervir leur ſolde à les châtier. On leur fit ſavoir que s'ils ne venoient demander pardon dans le temps qu'on leur marqua, on mettroit leurs têtes à prix, & que l'on chaſſeroit leurs femmes & leurs enfans. Ils ſe moquerent de ces menaces. Le Nonce du Pape tâcha de les appaiſer. Mais ils ne voulurent écouter aucune propoſition, qu'au préalable on n'eût revoqué publiquement l'Edit qui les proſcrivoit. 1602

L'automne étant déja fort avancé Maurice renvoia la cavallerie Allemande & ſes troupes en quartier d'hyver. L'Archiduc en fit de même. Il envoia une partie de ſon Armée au ſiege d'Oſtende, & diſtribua le reſte dans les villes expoſées aux courſes des ſoldats mutinez, & des ennemis. Venlo qui n'avoit

jamais

1602. jamais voulu de garnison, en reçut une pour se couvrir contre Grave. Mendoze retourna en Espagne, où il fut assez froidement reçu. Les Ministres du nouveau Roi ne le connoissoient pas, & le blâmoient de ce qu'il avoit été malheureux, de ce qu'il n'avoit pas assez travaillé à la paix, ou de ce qu'il avoit été trop promt, ou trop reservé dans de certaines occasions.

Quatorze compagnies de cavallerie Hollandoise en trouverent huit de l'Archiduc, qu'elles surprirent de nuit. On prit leurs étendars & plusieurs chevaux. Après que les mutinez eurent choisi les quartiers qu'ils vouloient faire contribuer, le Comte Louïs de Nassau prit environ trente-cinq compagnies de cavallerie avec douze cens fantassins pour presser le paiement des contributions. Il prit de force la ville de St. Witt, & ravagea tout le Luxembourg. Ses troupes revinrent chargées de butin. Les Etats eurent aussi du bonheur sur mer. Frideric Spinola revenoit d'Espagne avec six galeres, & Martin de Padille avoit une flotte dont on ignoroit le dessein. La Reine Elisabeth envoia quelques vaisseaux pour l'incommoder. Ils rencontrerent deux galeres qu'ils brulerent. Mais ils donnerent la liberté aux esclaves, & la vie aux soldats, qui étoient dessus. Ils eussent pu faire un plus grand coup, & s'emparer de plusieurs vaisseaux ennemis, s'ils ne se fussent pas amusez à piller une carraque Portugaise. Ainsi ces vaisseaux se sauverent. Frideric Spinola aiant achevé son traité avec le Roi d'Espa-

gne

gne ſe mit en mer avec ſes fix autres gale- 1602.
res. La Reine d'Angleterre aiant ſû ſon depart envoia des vaiſſeaux au Pas de Calais pour l'attendre avec ceux des Etats, qui ſe joignirent aux ſiens. Les galeres aiant apperçu l'ennemi raſerent la côte de ſi près, que quelques forçats qui avoient rompu leurs chaînes, ſe ſauverent. Mais les vaiſſeaux Hollandois qui avoient été avertis de la venuë des galeres, vinrent fondre ſur elles, & en percerent deux à coups de canon. Ils ſe jetterent avec impetuoſité ſur deux autres qu'ils briſerent. Ainſi l'on vit flotter les mâts, les rames & les morceaux de ces galeres, dont le corps fut englouti par la mer avec tout ce qui étoit deſſus. On en ſauva environ deux cens hommes. Il n'y eut que deux de ces galeres, qui purent arriver à Nieuport. Celle qui portoit Spinola, courut bien des riſques, & jetta dans la mer prèſque toutes les marchandiſes qu'elle portoit. Enfin elle arriva à Dunquerque. Spinola les joignit à celles qu'il avoit déja à l'Ecluſe, & ſongea à s'indemniſer pendant l'hyver par le pillage de l'Ile de Walcheren. Mais les grands vents l'en empêcherent, & d'ailleurs l'Archiduc aiant beſoin de ces troupes, ne lui voulut point donner de ſoldats pour ſes courſes.

Dans les Indes les Provinces-Unies augmenterent extremement leur commerce aux dépens des Portugais. Cette nation s'étoit attribué à elle ſeule juſques à ce temps-là le droit d'y negotier en vertu de la donation du Pape. Mais les autres peu-
ples

1602. ples se moquoient de cette concession. Les Portugais n'étant plus capables de resister par eux mêmes aux Hollandois, prierent le Roi de faire armer une bonne flotte pour sauver le commerce de ce païs-là, qui étoit sur le point de perir, & par consequent de ruïner toute l'Espagne, si l'on n'y remedioit. Par ce moien la guerre qui s'étoit faite jusques alors dans les Païs-Bas, passa dans les Indes. On choisit pour chef de cette guerre Hurtado de Mendoze, qui s'étoit signalé depuis cinquante ans dans ces quartiers-là. On lui donna des galions, & des vaisseaux avec huit cens soldats Portugais auxquels on joignit quinze cens Indiens outre les matelots. Il eut ordre de chatier les Indiens, qui étoient en commerce avec les Hollandois, & il resolut de commencer par Bantam capitale de Java. Lors qu'il fit cet entreprise, Wolfard Herman arriva fortuitement dans l'île avec cinq vaisseaux armez de trois cens hommes, troupe bien foible pour s'opposer à Hurtado. Cependant la crainte de perdre ce grand commerce l'engagea à combattre cette flotte à coups de canon. Il se servit du vent avec tant d'addresse, & canonna si vivement les Portugais, que surpris de cette bravoure ils se retirerent après avoir vu perir plusieurs vaisseaux. Les Hollandois en prirent deux. Etant arrivez à Amboine ils pillerent tous les lieux qui tenoient le parti des Hollandois. Ceux-ci victorieux de l'ennemi commun furent reçus avec beaucoup de joie à Bantam, qu'ils avoient

sauvé

fauvé d'une ruïne totale. De là ils se rendirent dans l'Ile de Banda qui est fertile en noix muscades. Là ils traiterent à ces conditions avec les habitans : qu'ils ne vendroient leurs muscades, qu'aux Hollandois ; que l'on ne parleroit point de Religion, ce point demeurant libre ; que chaque peuple feroit justice des siens, & que l'on ne recevroit point les deserteurs d'un parti dans l'autre. Voila sur quel pied les Hollandois établirent leur commerce par tout dans la suite. 1602.

Les Portugais avoient prévenu l'esprit du Roi d'Achem par plusieurs fausses accusations. Ils s'engagerent à attirer les Hollandois dans son Ile de Sumatra pour les faire mourir, & d'envoier faire main basse sur l'equippage des vaisseaux sous pretexte de les visiter. Le Roi les crut & executa une partie de ce complot. Cependant il se repentit de cette cruauté, & entra en quelque traité avec les Hollandois. Mais les Portugais obtinrent encore du Roi, qu'on les maltraiteroit. Cela fut cause que les Hollandois se jetterent sur des vaisseaux Arabes, qui sortoient du port. On s'en plaignit beaucoup comme d'une action contraire au droit des gens. Quelque temps après des Zélandois habituez dans le païs d'Achem excuserent ce qui s'étoit passé, & prierent le Roi d'envoier des Ambassadeurs à la Republique, qui étoit un puissant Etat, & non pas une bande de Corsaires, comme on lui avoit dit. La chose plut au Roi, qui fut bien aise de connoître

1602. les affaires de l'Europe pour savoir à quoi s'en tenir dans ses traitez. Les Zélandois aiant avec eux l'Ambassadeur du Roi d'Achem firent route en Hollande, & aiant trouvé près de Ste. Helene une carraque Portugaise, chargée de perles & de plusieurs autres marchandises riches, qui les attaqua les premiers, ils la canonnerent si vivement, qu'ils l'obligerent de se rendre. Ils mirent tout l'équippage sur la côte du *Bresil*, & prirent tout ce qui étoit sur la carraque. L'Ambassadeur de Sumatra mourut en Zelande, où on l'enterra avec pompe. On lui dressa même un magnifique tombeau. Sa suite fut trouver le Prince Maurice au camp de Grave, où ils admirerent les forces de la Republique. On fit un traité avec eux sous le nom de peuples Arabes. A leur retour ils parlerent des forces, de la sagesse, & de la bonne foi des Hollandois d'une maniere qui engagea plusieurs Rois, & entr'autres celui de Ternate à s'allier avec eux. Le Roi de Jora excita Jaques Heemskerk qui commandoit deux vaisseaux, d'attaquer une grande carraque Portugaise montée de sept cens hommes, dont il se rendit maître. Il en mit l'equippage à terre nonobstant les cruautez ordinaires des Portugais. Et en effet peu de temps avant cela ils avoient excité les Chinois à faire mourir des Hollandois arrivez à la Chine.

Ces grands succès apporterent beaucoup d'honneur & de profit aux Provinces-Unies. Mais on remarqua que tout ce que l'on

l'on avoit fait jusques-là, s'étoit entrepris 1602.
par des particuliers, ce qui étoit cause que l'on ne pouvoit pas avoir les marchandises des Indes à un prix reglé. Cela fit naître la pensée aux Etats d'établir une Compagnie, qui aiant ses Commis par tout, manieroit ces affaires avec plus d'ordre que si on les laissoit à la discretion des particuliers. Cette Compagnie fut dressée, & on lui accorda un octroi de vingt ans avec défense à toute autre personne de voiager au delà du Cap de Bonne Esperance, & du détroit de Magellan sans permission expresse. On marqua un temps, pendant lequel on pouvoit entrer dans la Compagnie. Voila quel fut le commencement de cette Compagnie, qui devint si puissante en peu de temps, qu'elle fit une des principales parties de la Republique. Elle fit un fonds de six millions, moiennant quoi un certain nombre de particuliers fit la guerre en chef à l'ennemi public. Philippe III. reçut quelque espece de soulagement dans ses affaires pendant cette année par le moien de la flotte de l'Amerique. Ce fut dans ce même temps que le Marechal de Biron convaincu d'avoir conspiré contre le Roi & contre le Roiaume fut condamné à mort & executé. C'étoit un homme d'une valeur prodigieuse, mais qui ne put jamais garder de mesures dans son ambition. Sa mort fut accompagnée de rage, & d'impieté par l'horreur de son crime.

Les mouvemens de l'Oostfrise se renouvelle-

1602. vellerent en ce temps-là. Ennon avoit succedé à son pere Edsard. Voïant que tous les Etats du païs, faisoient de grandes plaintes contre lui, il trouva moïen d'attirer la Noblesse dans son parti. Il fit un traité de paix avec Emden à des conditions pareilles à celles du traité de Delfziel, à la reserve de quelques ambiguitez que l'on y avoit mises tout exprès. Le Prince se voiant appuié de la Noblesse commença à charger d'impôts les petites villes & les bourgs. Les habitans de Norden ne lui paroissans pas assez soumis il entre dans la ville, condamne le peuple à une grosse amende, & le fait passer honteusement sous le joug. Il tacha ensuite d'intimider Emden, & trouva moien de mettre de la mesintelligence entre le Magistrat & le peuple. Les Etats voians que ce Prince ne pensoit qu'à ruïner leur commerce, qu'il avoit des intelligences secretes avec l'Archiduc, & qu'il ne pensoit qu'à favoriser les Espanols en toutes choses, crurent qu'il étoit temps d'entrer dans cette affaire. Cependant leurs forces étant occupées en divers lieux ils se contenterent d'envoier quatre compagnies à Emden, qui y entrerent dans le temps qu'Ennon pensoit y en faire entrer des siennes par intelligence. Se voiant prévenu il tacha de serrer la ville par une espece de blocus. Mais après le siege de Grave on envoia Du Bois Colonel de cavallerie avec son Regiment, & dix-huit ou vingt compagnies d'infanterie. Il attaqua les forts qui bloquoient la ville, & la mit

en

en liberté en très-peu de temps. Ennon se 1602.
retira en Allemagne, où il fit de grandes plaintes contre les Etats. Mais ils firent connoître par un Manifeste qu'ils publierent sur ce sujet, qu'ils n'avoient rien fait que pour garentir l'Allemagne, & leur Republique des complots secretement formez par Ennon avec les Espagnols.

La mort d'Elizabeth qui arriva dans cette 1603.
année, priva les Etats du secours d'une Princesse, qui les avoit genereusement assistez dans toutes leurs affaires. Elle mourut le 3. d'Avril, commençant à se lasser de la vie, par ce qu'elle voioit que sa vieillesse la faisoit mépriser. On raisonna beaucoup sur les avantures de cette Reine, dont on parla diversement dans le monde, chacun selon son interêt & sa passion. Sa mere fut décapitée sur une accusation d'adultere, ce qui donnoit lieu à bien des gens de soupçonner sa naissance. Elle avoit été long-temps prisonniere sous le regne de Marie sa sœur, & devoit en quelque sorte sa vie & sa liberté à Philippe II. avec lequel elle eut depuis de si grandes guerres. Elle étoit cependant montée sur le Thrône, & avoit ensanglanté son regne de la mort de plusieurs grands Seigneurs, & en particulier de celle de Marie Stuart Reine d'Ecosse, sa parente, qui étoit venuë chercher un asyle en Angleterre contre ses sujets. On l'accusoit de n'avoir consenti à la mort du Comte d'Essex, que par ce qu'il avoit méprisé sa beauté, qui étoit déja sur le

1603. retour. Chose qui dans la suite la fit mourir par le regret d'avoir fait decapiter ce Seigneur un peu legerement. Toutes ces choses donnoient occasion à ses ennemis de blâmer son regne & sa personne.

Ses amis disoient au contraire, que sa longue vie, & son regne étoient une benediction du ciel, & que les traverses de sa jeunesse l'avoient renduë prudente. Ils ajoûtoient que les divers supplices qu'on lui reprochoit, avoient affermi la tranquillité publique : qu'elle n'avoit pris les armes que pour de justes causes, & qu'elle avoit affermi la Religion dans ses Etats après de grandes deliberations prises dans le Conseil de la Nation : que si elle avoit usé de rigueur contre ceux qui n'étoient pas de la Religion de l'Etat, c'étoit, par ce que les Jesuites les portoient sans cesse à conspirer contre le gouvernement établi : que sa fermeté, & le secours qu'elle avoit donné à plusieurs partis, avoient soûtenu la liberté de l'Europe : qu'elle n'avoit jamais voulu s'approprier les païs d'autrui, se contentant des Etats que Dieu lui avoit donnez : qu'elle avoit domté les rebelles d'Irlande, & forcé leur Chef de venir demander pardon : que ce fut par prudence, qu'elle ne voulut point se marier, puis qu'elle ne pouvoit épouser un sujet, & que les Anglois n'eussent pu souffrir un Roi étranger : que les bruits que l'on avoit semez contre son honneur étoient injustes, & mal fondez, & qu'on devoit les regarder comme de pures calomnies inventées

par

par ses ennemis : qu'elle avoit su regner, 1603.
& qu'au reste elle avoit cultivé son esprit par toutes les choses capables de l'orner : qu'elle avoit été les delices de ses sujets, l'admiration de ses voisins, & l'objet du respect de plusieurs peuples barbares, qui lui avoient envoié des Ambassadeurs.

Cette Princesse n'aiant pas voulu nommer son successeur pendant sa vie, on crut que sa mort pourroit causer des troubles en Angleterre. Le Roi d'Ecosse étoit le premier Prince du sang Roial. Mais on craignoit que la haine des deux Nations ne nuisît aux pretensions de ce Prince. On apprehendoit d'ailleurs, que les Catholiques Romains, qui avoient été tenus de court par Elizabeth, ne se remuassent après sa mort, & n'excitassent des seditions dans le Roiaume. Mais il arriva que l'ancien Conseil de cette Reine, & tout ce qui se trouva de Seigneurs, & de personnes distinguées à Londre, proclamerent Jaques Roi d'Angleterre pour prevenir par cette prompte nomination tous les complots, qu'on auroit pu former sur ce sujet. Ainsi ce Prince prit possession de la Couronne sans empêchement, & reünit ainsi la Grande Bretagne sous un seul sceptre. Les Etats des Provinces-Unies l'en féliciterent d'abord par lettres, & peu de jours après par une Ambassade solemnelle de Frideric-Henri frere du Prince, Général de la cavallerie des Etats, du Seigneur de Brederode, & de Barnevelt Conseiller Pensionaire de Hollande.

1603. Dans leur premiere audience ils s'étendirent sur les louanges d'Elizabeth, & feliciterent ce Prince comme legitime successeur de cette grande Reine, lui demanderent la même protection qu'elle leur avoit accordée, & lui firent connoître que leur conservation faisoit le salut de l'Europe. Ils lui promirent une inviolable fidelité, & tacherent de le disposer à unir ses forces aux leurs pour chasser l'Espagnol des Païs-Bas. En particulier ils lui demanderent du secours pour la ville d'Ostende, dont le siege duroit depuis plus de deux ans, & lui offrirent les onze vaisseaux qu'ils avoient équippez pour le service de la feüe Reine. Ce Prince promit son amitié de bonne grace à la Republique, & leur fit connoître qu'il n'étoit pas encore assez instruit des affaires pour faire davantage. Cependant il leur insinua que ses desseins tournoient plus à la paix qu'à la guerre. Il n'avoit eu rien à demêler jusques-là pour l'Ecosse avec l'Espagne, & Philippe lui avoit même offert son secours, au cas qu'il trouvât de l'opposition à se mettre sur le Throne d'Angleterre.

Dès que l'Archiduc sut la mort d'Elizabeth, il publia des defenses de molester les Anglois par aucun acte d'hostilité, voulant ainsi rejetter le malheur de la guerre passée sur cette Princesse. Il relacha même tous les Anglois prisonniers. Il envoia peu de temps après le Prince d'Aremberg à Jaques en qualité d'Ambassadeur, auquel le Roi d'Espagne joignit Taxis, qui jetterent

les

les premiers fondemens d'une paix, qui fut 1603.
conclue l'année suivante. Les Ambassadeurs des Etats avertis de ce qui se negocioit, crurent qu'ils devoient au moins retarder la conclusion de ce traité. Ils firent connoître au nouveau Roi, que la Republique pourroit entrer dans cette paix, s'il vouloit prolonger l'affaire pour laisser meurir le dessein des Espagnols. Mais quand ils le virent affermi dans sa resolution, ils le presserent de leur accorder du-moins une assistance secrete. Le Duc de Sulli envoié par Henri le Grand pour feliciter Jaques l'en pressoit vivement de la part de son maître. On convint de cet expedient, que l'on rabbattroit la troisiéme partie de l'argent que la France prêteroit aux Provinces-Unies en deduction de ce que ce Roiaume devoit à l'Angleterre par les prêts qu'Elizabeth lui avoit faits autrefois. Les Ambassadeurs se contenterent d'avoir amené les choses à ce point; & lors-qu'on leur demanda dans la suite de la part du Roi de la Grande Bretagne, s'ils vouloient entrer dans le traité de paix, ils le refuserent honnêtement.

Le Roi emploia le reste de l'anné à achever de prendre possession du Roiaume, à le visiter, & à recevoir les Ambassadeurs étrangers, & les Députez de ses nouveaux sujets. Il pardonna au Comte de Tiron. Les Puritains, comme on les appelle en Angleterre, c'est-à-dire les Réformez, qui ne sont pas de la Religion Anglicane, par ce qu'ils ne sont pas Episcopaux, crurent qu'ils

1603. pourroient voir leur Religion établie, puis qu'elle étoit conforme à celle d'Ecosse. Mais le Roi ne les voulut pas écouter. Cependant il publia des ordonnances qui leur sembloient favorables, car il defendit aux femmes d'administrer le Baptême, & aux Ecclesiastiques de tenir plusieurs benefices. Il commanda aux Ministres de la Religion de se conduire sagement en toutes choses, soit à l'égard de la doctrine, soit à l'égard des mœurs. Pour les Catholiques Romains ils lui representerent que l'on pouvoit bien leur accorder la même liberté en Angleterre, que l'on avoit accordée aux Reformez de France. Mais ce Prince qui savoit que les gens de cette communion ont un serment particulier au Pape, & que le Pape s'attribuë le pouvoir absolu sur les Rois, leur refusa ce qu'ils lui demandoient, & laissa les anciennes loix du Roiaume dans toute leur force à leur égard. Les Puritains se contenterent de se plaindre. Du reste ils furent fideles & obeïssans. Mais il n'en fut pas de même des Papistes. Ils tacherent de mettre sur le throne une jeune fille, qui étoit du sang Roial, se persuadans qu'ils seroient soûtenus par l'Espagnol. Du moins ce fut le complot de quelques uns d'entr'eux, qui s'étoient liez avec certains esprits amateurs de nouveauté. Mais les auteurs de ce complot furent pris, & punis du dernier supplice. On pardonna genereusement aux autres.

Pendant que cela se passoit en Angleterre Ennon Prince d'Oostfrise voiant bien que tous les mandemens de l'Empereur lui feroient

roient inutiles tout le temps que les Etats 1603.
lui seroient contraires, crut qu'il devoit tacher de s'attirer leur amitié. Il se rendit donc à la Haie, où il representa avec beaucoup d'étenduë le tort que lui faisoient les habitans d'Emden. Leurs Députez s'y trouverent aussi dans le même temps, & firent connoître qu'en effet ils n'avoient pas de fort grands égards pour ce Prince. Après que les Etats les eurent entendus de part & d'autre, ils travaillerent à les accommoder, & remirent le traité de Delfziel sur pied. Ils y ajouterent que l'on oublieroit tout le passé; que le Comte ne pourroit se servir des mandemens de l'Empereur contre Emden; que l'on se restitueroit de bonne foi de part & d'autre ce que l'on s'étoit pris reciproquement pendant que l'on étoit en discorde; que ceux qui avoient été mis en arrêt pour ces affaires, seroient mis en liberté à la diligence d'Ennon, lequel donneroit ses passeports aux vaisseaux qui partiroient d'Emden. On regla plusieurs autres choses de pareille nature par rapport aux differens qui étoient entre les parties.

On croioit la paix faite entr'eux. Mais le Comte s'étant laissé flatter de l'esperance d'obtenir davantage de l'Empereur, il changea de resolution, soûtenant que ce traité étoit nul, puis qu'il étoit contraire aux ordonnances Imperiales. L'Empereur même aiant été averti que cette affaire avoit été decidée par les Etats, leur envoïa un Deputé pour se plaindre tant des habitans d'Em-

1603. den, qui étant membres de l'Empire recherchoient une autre jurisdiction que la sienne, que d'eux mêmes qui se méloient d'affaires qui ne les regardoient point, & qui avoient même envoié leurs troupes dans la ville lesquelles avoient fort fatigué le plat païs. Il ajoûta que l'Empereur ordonnoit que tout cela fût reparé au plûtôt. Les Etats, quoi que traitez avec trop de fierté, repondirent fort modestement, que le Comte étoit venu les trouver pour accommoder son affaire avec la ville d'Emden, & qu'on n'avoit jamais oüi dire, qu'il y eût du crime à reconcilier des gens, qui choisissent eux mêmes leurs arbitres; que l'on n'avoit pas eu dessein d'offenser l'Empereur quand on avoit envoié des soldats à Emden, mais seulement d'empêcher que les Espagnols ne se saisissent de cette ville, comme ils avoient fait de plusieurs autres, qu'ils tenoient entre leurs mains, quoi qu'elles appartinssent à l'Empire, comme Mastricht, Gueldre & le Duché de Milan. Ils ajoûterent qu'ils savoient que le Comte Ennon avoit des correspondances avec les Espagnols, & qu'ils croioient être en droit de se garentir de toute surprise, & de travailler à leur conservation. On accompagna cette réponse de quelques presens à l'Envoié. Cependant les habitans d'Emden étoient en trouble, & pour donner toûjours de facheuses impressions aux Etats contre les Comtes d'Oostfrise le Comte Jean aiant obtenu dispense du Pape d'épouser sa propre niéce fille

fille d'Ennon il s'en alla dans le Diocese 1605.
de Paderborn, où il exerça mille cruautez
jusques à faire mettre le Bourguemestre de
la ville en quartiers, après l'avoir appliqué à
la question, sous pretexte de rétablir la Réli-
gion Romaine, & les revenus de l'Evêque.

Sur la fin de l'hyver un pêcheur condui-
fit quinze soldats dans la citadelle de
Wachtendonc. Ils les avoit cachez sous
de la paille dans son batteau. Ces sol-
dats étoient sous le commandement de
Dulk Gouverneur de Stralen. La senti-
nelle s'étant approchée pour aider à tirer
le batteau fut tuée, & d'abord Dulk sortit
du bateau avec ses soldats. Ils laisserent
les ponts en même temps, & reçurent une
troupe de leurs compagnons, qui s'étoient
mis en embuscade dans un lieu voisin. La
garnison de la ville ne s'épouvanta point
de voir l'ennemi dans la citadelle, & Ry-
hoven Commandant prisonnier. On tour-
na d'abord le canon du côté de cette for-
teresse pour la foudroier. Deux compa-
gnies de cavallerie Hollandoise, qui al-
loient au fourrage, passoient fortuitement
dans le voisinage. Elles entrerent dans la
ville au bruit qu'elles ouïrent. Il leur vint
en même temps du secours de Rhinberg,
& de Meurs. Tous ces soldats se joigni-
rent pour assieger la citadelle. Dulk & ses
gens manquant de vivres se rendirent le
sixiéme jour. Peu de temps après Grob-
bendonk dressa une embuscade à cinq com-
pagnies de cavallerie Hollandoise. Il les
battit, tua beaucoup de cavalliers, en fit

1603. prisonniers un grand nombre, & gagna beaucoup de chevaux.

Frideric Spinola se mit en tête de ravager la Zélande. Il fit monter sur douze de ses galeres les meilleurs soldats du siege d'Ostende, sortit ainsi de l'Ecluse, & aiant rencontré les vaisseaux ennemis il se mit en état de les combattre. Il y avoit trois vaisseaux de Zélande, qui faisoient garde auprès du port avec deux flutes, l'une de Zélande, l'autre de Hollande. Celle de Zélande n'aiant pas le vent favorable ne put combattre que de loin à coups de canon. Spinola voiant que les quatre autres venoient droit à lui, les alla choquer avec de grands cris, se servant du mousquet, selon qu'il en trouvoit l'occasion. Les vaisseaux avoient peu de soldats. Mais les matelots suppleoient à leur defaut. L'on continua ce combat avec beaucoup d'opiniâtreté de part & d'autre. Spinola s'étant attaché avec temerité à la proüe d'un vaisseau ennemi tomba mort de plusieurs coups avec trois cens des siens sans conter les blessez, qui étoient en grand nombre. On avoit fracassé les rames de la pluspart des galeres par le moien du canon. Ainsi voiant bien, qu'il n'y avoit plus d'esperance d'entrer en Zélande, craignant même qu'il ne vînt des vaisseaux au secours de ceux qui combattoient, elles regagnerent le port fort à propos. Les Zelandois perdirent fort peu de monde, par ce que leurs vaisseaux étoient à l'épreuve du mousquet. Cette victoire rassura les vaisseaux, &

& fit cesser la fraieur que l'on avoit eu d'abord de ces galeres. 1603.

Les deux partis furent assez tranquilles jusques vers le milieu de l'été, & la guerre ne se faisoit qu'à Ostende. Les Etats attendoient des troupes d'Angleterre & d'Ecosse, & l'Archiduc qui se proposoit de reprendre Rhinberg, attendoit aussi des soldats, qu'Ambroise Spinola devoit lui amener d'Espagne & d'Italie, avec de l'infanterie Allemande, & de la cavallerie Lorraine. Quand tout cela fut arrivé, il laissa Spinola devant Ostende, & donna sept mille hommes de pied, & trois mille chevaux au Comte de Berg pour aller reduire les rebelles de Hoogstrate selon l'ordre exprès de Philippe. Ils venoient de piller tout récemment la Comté de Namur, où ils avoient fait un gros butin. Ces soldats avoient établi parmi eux la plus belle discipline du monde, & l'on y punissoit les coupables avec beaucoup d'exactitude. Lors qu'ils furent que l'on venoit à eux, ils demanderent du secours au Prince Maurice, & firent un traité avec lui pour cela, se reservans le droit de disposer de leurs prisonniers Espagnols à leur fantaisie, par ce que l'on n'avoit pas voulu faire un cartel avec eux, & promettans au reste de combattre contre l'ennemi commun. Cela étant fait, ils mirent huit cens hommes dans le château de Hoogstrate, & attendirent la venuë du Prince pour se joindre à lui avec quinze cens hommes de pied & mille chevaux. Lors que le Prince fut que le Comte

1603. de Berg étoit arrivé devant Hoogstrate, il se rendit à Gertrudenberg avec dix mille hommes de pied & trois mille chevaux. Il y appaisa une sedition survenuë entre les François & les Anglois, qui étoient rangez en bataille prêts à se charger, dont il y en avoit même déja de tuez, & de blessez de part & d'autre. Le Marquis de Bethune Colonel d'un Regiment François avoit été tué en voulant faire cesser le desordre.

Quand tout ce bruit fut appaisé, le Prince se joignit aux rebelles de Hoogstrate. L'Armée passa une petite riviere marécageuse, que le Comte de Berg avoit negligée, & se presenta en bataille devant lui. Mais ce Général se tint serré dans son camp bien retranché, & on se contenta de part & d'autre d'escarmoucher pour se reconnoître. Cependant le Comte craignant qu'on ne lui coupât les vivres, decampa sourdement pendant une nuit obscure, & fit marcher son canon, & son Armée du côté de Herentals. Quand on s'en fut apperçu dans le château & dans le camp du Prince, on suivit ces troupes pour les charger en queüe. Ce fut dans cette occasion, que le fils du fameux Rhône fut tué. On joignit enfin cette Armée, & les soldats de Hoogstrate vouloient que l'on engageât un combat. Mais le Prince n'y voulut pas consentir, par ce qu'il n'avoit ni son infanterie, ni son canon, lesquels n'avoient pu suivre à cause des mauvais chemins.

Le siege de Hoogstrate étant levé, le Prince se mêla fort librement parmi ces

re-

rebelles pour les attacher plus fortement à 1603.
son service par ce trait de confiance. Il voulut se servir d'eux pour faire le siege de Boisleduc, qu'il avoit été obligé d'abandonner l'année precedente, & son dessein étoit d'enfermer promptement la ville, par ce qu'elle n'avoit point de garnison. Le Zélande demanda que l'on portât plûtôt la guerre en Flandre, & l'on consuma huit jours à se resoudre là dessus. Mais le Prince, à qui l'on avoit laissé une entiere liberté, continua son dessein sur Boisleduc pour tenir toûjours les ennemis sur la défensive, & pour prevenir leurs entreprises. Il vint donc camper à Fucht, & les soldats de Hoogstrate à Flimes sur le chemin de Heusden. Trois jours après le Comte de Berg vint camper dans les bois à Dalem, où il se fortifia. Après plusieurs petites escarmouches le Comte mit garnison dans les dehors de la ville entre Fucht, & Flimes pour couper la communication de ces deux quartiers. On donna cette commission au Marquis de la Bella Italien avec deux mille hommes choisis. Le Prince en aiant été averti un peu tard, ne laissa pas de les faire attaquer. Les Anglois s'avancerent les premiers d'un retranchement que ces troupes avoient fait devant elles à la hauteur d'un homme. Ils en furent vigoureusement repoussez. Mais les François aiant chargé de nouveau les ennemis ils les enfoncerent, & aiant tué leur Commandant & beaucoup d'Officiers & de soldats le reste se noia, ou fut pris, parce

1603 que les portes de la ville étoient fermées, & qu'ils n'avoient point de retraite.

L'Archiduc avoit ordonné de punir sans misericorde ceux que l'on pourroit prendre allant, & revenant d'Ostende. On fit pendre en effet douze soldats malades, que l'on transportoit. Cette nouvelle aiant été apportée au Prince Maurice il ordonna que l'on fit tirer les prisonniers au billet pour en pendre autant. On fit grace à un fort jeune homme sur qui le sort étoit tombé. Il se trouva un soldat, qui aiant eu le bonheur d'échapper hazarda cependant sa vie encore une fois pour quelque argent que l'un de ses camarades lui donna. Les assiegez faisoient grand feu du mousquet sur tous ceux qui passoient d'un camp à l'autre. Malespine prisonnier des soldats de Hoogstrate, & Tempel eurent les jambes cassées d'un même coup. Le premier en fut estropié & le second mourut. Il commandoit alors les soldats de Hoogstrate. Peu de temps après l'Archiduc vint à Boisleduc. Aiant remarqué que l'ennemi dressoit un fort de gazons, il dit qu'il avoit besoin de ce fort. Ce mot fut rapporté au Prince Maurice par un deserteur. Peu de temps après les troupes de l'Archiduc aiant fait plusieurs tentatives en divers lieux, se rabbattirent tout d'un coup sur ce fort. Maurice s'y rendit accompagné, & trouva que toutes les batteries de la ville, l'une & l'autre que l'on avoit dressée exprès, donnoient avec tant de furie, que les flancs commençoient à crever de tous côtez. Il

fit

fit amener trois pieces du camp, qui firent 1603.
taire d'abord le canon des ennemis, & par ce moien on les mit en deroute, & ils laisserent leurs batteaux, leur fascines, les haches, & tous les instrumens qu'ils avoient amenez pour ruïner ce fort. L'Archiduc se voiant ainsi rebutté de toutes parts fit semblant d'avoir quelque grand dessein; & demanda passage au travers dans la ville pour trois mille hommes. Les bourgeois l'accorderent assez facilement sans penser au piége qu'on leur tendoit. D'abord que ces troupes furent entrées, on les y laissa en garnison. La ville eut beau s'en plaindre. Elle ne put rien obtenir, & sous prétexte de la fortifier l'Archiduc fit bâtir une espece de citadelle, qui servoit également contre la ville & contre l'ennemi. Cela étant fait chacun s'en alla en quartier d'hyver à cause des mauvais temps, qui rendoient la campagne impraticable dans ce païs marecageux.

Les soldats de Hoogstrate demanderent un lieu de retraite, où ils fussent un peu plus au large que dans ce château. Le Prince qui les avoit vus agir rondement pendant tout l'été, leur permit sous l'agrément des Etats de se loger à Grave, & aux environs, à condition qu'ils laisseroient les bourgeois en repos, & qu'ils ne feroient aucun tort aux païs, ni aux habitans des Provinces-Unies, ni même en Allemagne. Moiennant quoi ils promettoient de servir fidelement les Etats, sauf qu'ils devoient camper à part, & ne point servir aux tranchées dans les sieges. Ils donnerent des ota-

1603. ges pour la fureté de Grave, qu'ils s'engageoient de restituer, au cas qu'ils vinssent à s'accorder avec l'Archiduc.

Le siege d'Ostende continuoit toûjours, & les deux partis se servoient de tous les stratagemes imaginables les uns pour l'attaque, les autres pour la défense. Pendant l'hyver on fut plus occupé contre la mer, que contre l'ennemi. Vers le milieu du printemps les assiegeans poussérent leurs attaques en tant de lieux, qu'enfin ils se rendirent maîtres des trois forts, dont il a été parlé. La garnison n'étoit pas assez nombreuse pour garnir suffisamment tous les postes. Quelques autres forts près de l'embouchure du port furent attaquez par le Comte de Bucquoi. Mais ils furent vigoureusement defendus. Le Colonel Dorp aiant achevé son temps, on envoia Lanoi pour le relever, & pour commander en sa place. Spinola arriva devant Ostende vers le milieu de l'été. Il se chargea de ce siege, & promit de prendre la ville. On fut surpris de le voir fait Général pendant que l'on avoit tant d'habiles Officiers. Mais l'offre qu'il fit d'avancer de grandes sommes au Roi d'Espagne, qui en avoit un extréme besoin, disposa le Conseil à lui donner cette grande commission. Il établit d'abord un bon ordre dans les finances, & fit en sorte que l'on paiât les soldats fort exactement. On recompensoit aussi les ingenieurs, & les ouvriers travailloient volontiers, par ce qu'ils étoient paiez. Il n'y eut sorte d'invention, dont on ne se servît

pour

pour rompre la communication de la ville 1603.
avec le Zélande. Cependant tout cela fut inutile, & la garnison se maintenoit toûjours avec la même vigueur.

Après plusieurs tentatives differentes le Comte de Buquoi avança une digue, d'ou l'on incommodoit le passage ordinaire, ce qui fit beaucoup de peine à ceux qui vouloient se rendre dans la ville, ou en sortir. Les assiegeans ne faisoient leur travail que de nuit afin d'éviter le canon, & le mousquet d'Ostende. Pendant cela on fit concevoir au Roi d'Espagne, qui avoit peu de fermeté dans ses resolutions, que la défense du commerce, qui avoit été faite aux Provinces-Unies, causoit beaucoup de dommage dans ses Etats, & que d'ailleurs c'étoit ce qui les avoit obligez d'aller aux Indes. On conclut dans le Conseil de leur rendre la liberté qui leur avoit été ôtée de venir trafiquer en Espagne. Mais l'avarice de ceux qui furent chargez de cette affaire la fit échoüer. Ils accompagnerent cette permission de tant de conditions, & chargerent les marchandises de tant d'impôts, que les Hollandois ne voulurent pas s'en servir. La chose parut même si injuste aux autres peuples de l'Europe, pour ce qui les regardoit dans ces reglemens de commerce faits par le Conseil d'Espagne, que le Roi de France defendit le negoce d'Espagne à ses sujets, tant que cet Edit de Philippe III. subsisteroit.

L'Archiduc fit semblant de sa part d'user de quelque indulgence envers ceux qui s'étoient

1603. s'étoient retirez des Païs-Bas dans les Provinces-Unies. Il les invitoit à revenir en toute liberté promettant de leur faire rendre leurs biens confisquez, à condition qu'ils ne les pourroient vendre. Mais les termes de son Edit étoient captieux, & de plus il souffroit que l'on inquietât ceux qui n'étoient point Catholiques Romains. Ainsi personne ne retourna sous sa domination, d'autant plus qu'il y avoit plusieurs gens très-bien établis dans la Hollande, & dans les autres Provinces confederées. Les Dunquerquois causerent quelque dommage aux negotians de Hollande. Ils surprirent même quelques vaisseaux qui étoient à l'embouchure de la Tamise, après les avoir abordez sous un pavillon ami. La Compagnie des Indes pour recompenser ces malheurs envoia treize vaisseaux sous Etienne de Hagen, & les Etats en firent partir six autres pour aller piller les côtes du Bresil sous la conduite de Paul Carden.

1604. L'Archiduc tâcha encore cette année de noüer un traité de paix avec les Etats, soit qu'il eût dessein de la faire tout de bon, soit qu'il se proposât de faire tomber sur eux le blame de la continuation de la guerre. Il fit demander un passeport aux Etats par le Comte de Bassigni. Mais ils le refuserent. Cela donna lieu à l'Archiduc de faire faire de grandes plaintes contr'eux au sujet de ce refus, & des affaires d'Emden dans l'assemblée de Ratisbonne. Toutes ces plaintes firent que l'on resolut de leur

en-

envoier des Ambassadeurs. Pendant que ces Ambassadeurs se preparoient à partir, l'Empereur leur écrivit des lettres, par lesquelles après avoir marqué le dommage que leur guerre avec l'Espagne avoit causé à l'Empire, il leur ordonnoit de restituer ce qui avoit été pris injustement, les chargeant ainsi des fautes non seulement que leurs troupes pouvoient avoir commises, mais encore de tous les brigandages des soldats de Hoogstrate. Les Etats excuserent ce que leurs troupes avoient pu commettre de desordres. Mais ils poserent en fait que les desordres de ces rebelles devoient être imputez à ceux qui les avoient forcez à se mutiner faute de les paier, & que quand la Republique avoit traité avec ces troupes pour sa propre sureté, elle avoit expressément stipulé, qu'elles ne feroient point de courses en Allemagne. 1604.

Lors que ces troupes mutinées surent que l'Empereur faisoit beaucoup de bruit pour quelques petits desordres, qu'elles avoient commis, elles porterent les choses beaucoup plus loin, qu'elles n'avoient encore fait. Elles firent de grandes executions militaires dans le Brabant, & dans la Flandre, étant jointes pour cela avec de la cavallerie Hollandoise. Après qu'elles l'eurent quittée, elles se jetterent dans la Westphalie, où elles forcerent les villes, & les villages de leur paier de grandes sommes, pour prevenir les maux dont elles les menaçoient. Elles tirerent quelques volées de canon sur la ville de Cologne, & tuerent

près

1604. près de quatre cens hommes pour se vanger de ce que quelques païsans avoient fait mourir deux de leurs camarades. Mais c'étoient des rebelles que le Conseil de l'Archiduc avoit poussez à bout en les proscrivant, comme il avoit fait au lieu de leur paier leur solde.

Les Etats considerans qu'Ostende periroit, si l'on ne travailloit à chasser les ennemis du siege, ou à faire quelque diversion, qui les en retirât, se preparerent de bonne heure pour la campagne. Ils amasserent de l'argent & des troupes, & pendant qu'une partie de la cavallerie Hollandoise couroit le Brabant avec les soldats de Hoogstrate, le Prince Maurice fit passer son Armée dans l'Ile de Cadsant. C'est un petit païs enfermé d'un côté par la riviere d'Atre, de l'autre par le port de l'Ecluse, & par derriere de plusieurs eaux qui en font une île. Si l'on eût pris le chemin par le port de l'Ecluse, on eût pu s'emparer de cette ville en passant, par ce qu'il n'y avoit point de garnison, après quoi l'Armée, qui étoit dévant Ostende, épouvantée de cette prise, & d'ailleurs dispersée en divers quartiers, eût été aisément défaite. Cela donna le moien à l'ennemi de jetter des troupes sur le rivage du port de l'Ecluse. Les vaisseaux Hollandois tirerent plusieurs coups de canon pour écarter ce monde. Mais Pompée Justinien qui avoit deux mille hommes avec lui, les empêcha de passer. Pendant que Maurice cherchoit un passage pour entrer plus avant dans la

Flan-

Flandre, un païsan & des soldats qui suioient, lui firent decouvrir un gué derriere Cadsant. Il s'empara d'une levée & d'un château près de là, & y mit une bonne garnison pour garder le pont qu'il y fit faire. Il prit deux autres forts, qui se rendirent assez legerement, & ensuite il assiegea Isendyck en forme. Il y avoit sept cens hommes de garnison, qui capitulerent au bout de huit jours. Durant ce siege les ennemis tacherent de jetter du monde dans Cadsant. Mais les Ecossois qui gardoient le lieu, s'opposerent vigoureusement à leur décente, & chasserent même environ six cens hommes, qui y avoient déja mis pied à terre. 1604.

Ardenbourg ville qui avoit été autrefois assez considerable, est derriere l'Ecluse. Le Prince s'en saisit, aiant appris que la garnison avoit pris la fuite. Il la fit fortifier, & se rendit maître de la petite ville de Middelburg, dont le château fait toute la forteresse. Il songeoit déja au siege de l'Ecluse. Maurice crut que pour reüssir dans son dessein il devoit s'emparer de deux rivieres assez proches l'une de l'autre, l'une appellée la douce, l'autre la salée. Elles servent à aller de Dam à Brugel. Velasco eut ordre de l'Archiduc de s'y fortifier contre l'ennemi. Mais étant sorti de son camp pour charger des troupes qui vouloient passer, il fut chargé si vivement lui même, qu'il n'eut pas le loisir d'attendre sa cavallerie. Il fut donc defait à platte couture, & perdit cinq cens hommes. Ainsi le Prince

1604. Prince aiant penetré jusques à ces rivieres, trouva moien de les passer malgré l'ennemi, ce qui jetta tant de fraieur parmi les troupes de l'Archiduc, qu'elles abandonnerent tous les forts qui étoient au couchant de l'Ecluse, à la reserve de celui de St. George, qui fit semblant de se vouloir defendre. Mais il se rendit à la vuë du canòn. Lors que la garnison en fut sortie on trouva qu'elle avoit mis une meche à quelques caques de poudre pour faire sauter ce fort. Mais on prévint heureusement le mauvais effet de cette supercherie.

Le Prince divisa son Armée en trois corps, qu'il plaça autour de l'Ecluse pour en faire le siege. Il commandoit à l'un, & donna les deux autres aux Comtes Guillaume & Ernest. Le Colonel Lanoi fut chargé de garder les campagnes inondées. Cependant les ennemis eurent le moien d'y jetter bien du monde, & ce fut ce qui causa sa perte, par ce que les vivres n'étoient pas en abondance à l'Ecluse. Le Mestre de Camp Justinien y voulut jetter un grand convoi. Mais le Prince en aiant été averti d'assez bonne heure attaqua l'escorte, la battit, & prit tous les chariots avec quelques prisonniers. Cinquante forçats des galeres de Spinola étant sortis avec un detachement que l'on envoioit au devant du convoi, se jetterent dans le camp de Maurice, & lui confirmerent qu'il y avoit peu de vivres dans la place. Le Prince sur cet avis fit semblant de vouloir forcer la ville, fit des préparatifs, dressa des

batteries de canon, & fit construire un grand pont, comme s'il eût voulu passer de l'autre côté du port pour attaquer le rempart. Son but en tout cela étoit d'affamer la garnison, pendant quoi il s'attachoit à fermer tous les passages par lesquels les assiegez pouvoient sortir, & défendit d'ailleurs de recevoir aucun déserteur. 1604.

Dans le temps que cela se passoit, la cavallerie du Prince ravageoit la Flandre. L'Archiduc n'étoit pas en état de continuer son siege, & de s'opposer aux courses des ennemis. Les soldats de Hoogstrate de leur côté pilloient le Brabant & le Hainaut. Il crut donc qu'il devoit appaiser ces mutins, d'autant plus que quelques autres troupes menaçoient de suivre leur exemple. Il entre en conference avec eux, & leur fit faire tant de belles promesses, qu'ils commencerent à s'addoucir. Leur accord même fut enfin conclu, & ils rendirent Grave de bonne foi, comme les Etats de leur part leur rendirent Hoogstrate & Carpen, lesquelles ils remirent entre les mains de l'Archiduc. Pour lui il leur donna la ville de Ruremonde pour sureté avec des ôtages, en attendant que l'on eût trouvé l'argent dont on étoit convenu avec eux. Il y en eut qui se retirerent dans l'Armée du Prince Maurice, ne voulant pas se fier aux promesses de l'Archiduc. Cette affaire augmenta ses forces, & lui donna le moien de penser au secours de l'Ecluse. Il avertit Spinola de travailler en effet à secourir cette place, qui commençoit à souffrir de la famine.

1604. mine. Il s'y emploia & tacha de chasser les gens du Prince, qui étoient logez près du Lac de Mourkerque. Mais on fit élever des batteries, qui renverserent les siennes, & qui l'obligerent de se retirer Il attaqua ensuite le camp du Comte Guillaume. Mais il en fut repoussé avec perte. Il se proposa ensuite de prendre les Forts de St. Catherine & de St. Philippe, qui n'avoient que de foibles garnisons pour entrer ensuite dans l'Ile de Cadsant. Mais on prévint son dessein, & si les Espagnols attaquerent une digue avec beaucoup d'intrépidité, ceux qui la défendoient, & sur tout des Gentilhommes François, en firent paroître pour le moins autant. Le Prince Maurice faisoit relever par des gens frais, ceux qui étoient fatiguez du combat. Ainsi la mer commençant à monter, les Espagnols commencerent aussi peu à peu à reculer, & enfin on les repoussa tout à fait avec beaucoup de perte de leur part. Le fils du fameux Montigni y fut tué, & l'on reconnut parmi les morts plusieurs soldats de Hoogstrate.

Les assiegez voiant que l'on n'avoit pu les secourir, & que la faim les avoit reduits à de fort dures extremitez, rendirent la place sur la fin d'un siege de près de trois mois. Les soldats n'en pouvoient plus, & plusieurs moururent en chemin. Les Etats gagnerent soixante & dix pieces de canon & dix galeres, dont les forçats au nombre de quatorze ou quinze cens furent mis en liberté. Aurelio Spinola parent

parent du Marquis fut relaché à condition 1604.
qu'il feroit rendre tous les mariniers des Etats, que l'on tenoit en prison. Les fortifications de Cadsant, d'Isendyk, du port de l'Ecluse furent augmentées, le gouvernement de cette importante ville fut donné au Prince Frederic Henri, & la Lieutenance au Colonel Lanoi.

Ostende resistoit toûjours malgré toutes les incommoditez d'un long & penible siége. Lanoi avoit été relevé par Gistelle qui y étoit mort, & qui avoit eu le Capitaine Lhoen pour successeur. On y envoya le Sr. de Marquete pour y commander. Pompée Targon avoit inventé un pont, qui étoit tiré par des chevaux sur des roües de cuivre. Une partie de ce pont posoit sur une poutre droite, que l'on pouvoit faire décendre en lâchant les attaches qui la retenoient. On se proposoit de jetter ce pont sur le rempart d'une demie-lune, qui étoit au delà de l'embouchure du port. Mais cette machine ne servit qu'à faire rire les assiegez. Ils casserent une de ses roües à coups de canon. On ficha des mâts de navire dans le fossé qui empêcherent la machine de passer. Cela obligea enfin les assiegeans d'attaquer le côté d'Ostende, qui est à l'Orient. Par ce moyen poussans leur levée vers le vieux port derriere la ville, ils se rendirent maîtres du rempart exterieur, après en avoir fait sauter une partie : après quoi ils minerent aussi le bastion du Porc-épi, & celui de la Gueule d'enfer. Les assiegez contreminerent de leur côté, & il arrivoit souvent des combats souterrains, &

1604. & par fois même les mines faisoient sauter ceux qui les préparoient contre l'ennemi. Les Espagnols & les Italiens avoient entrepris des ouvrages separez par émulation. Mais ils s'en lasserent. Les Allemans par l'espérance du gain entreprirent la Sablonniere. Ils y furent fort maltraitez d'abord. Mais enfin il s'en rendirent maîtres. Quand on en fut là, on tacha de creuser des chemins souterrains, mais les assiegez faisoient encore alors des sorties, & voyans leurs anciennes fortifications ruïnées, ils en firent de nouvelles, qu'ils appellerent Troye. Cependant ce nom leur fut de mauvais presage, par ce que les terres nouvellement remuées ne resistoient pas au mousquet, & d'ailleurs à toutes les marées il en tomboit une partie.

Tous ces divers accidens, & le mauvais état de la place après un si long siége, obligerent les Etats de considerer qu'il étoit temps de mettre fin aux grandes depenses que ce siége leur coûtoit pour le soûtenir, & qu'ayant pris Rhinberg, Grave & l'Ecluse, pendant que les Espagnols avoient été occupez à Ostende, ils avoient assez fait pour la gloire de leurs armes. Ils se representerent encore, que l'on étoit déja fort avant dans l'automne, & que la garnison ne pourroit subsister pendant l'hyver, par ce que la ville étoit toute ruinée, que d'ailleurs il étoit humainement impossible de la secourir. Ils ordonnerent donc au Gouverneur Marquete de terminer ce siége par une composition honorable. Il envoya tous

ses

les vaisseaux avec une partie de son Artil- 1604.
lerie, après quoi ses Deputez allerent trouver Spinola pour la Capitulation. On leur accorda toutes les conditions honorables avec quatre piéces de Canon, & d'ailleurs on fit l'échange des prisonniers. Il sortit trois mille Soldats, qui passerent au travers du camp ennemi pour se rendre à l'Ecluse. Le Prince les y reçût avec de grandes loüanges, les remerciant de leur affection, & de leur fidelité pour la Republique.

L'Archiduc accompagné de son Epouse voulut voir une ville, qui avoit couté tant d'argent & de sang, & dont le siége avoit été fait, & soûtenu avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté. Il fit perir plus de cent mille hommes des deux partis, & leur coûta des sommes immenses. Ce Prince & cette Princesse ne virent au lieu de ville qu'un amas de ruïnes, qui faisoient horreur. Les travaux des assiegeans & des assiegez étoient tellement confondus, qu'on avoit de la peine à discerner ce qui avoit servi à l'attaque, ou à la defense de la ville. Les anciens bourgeois d'Ostende fideles au parti qu'ils avoient embrassé, se retirerent à l'Ecluse. L'Archiduc offrit de grands privileges à ceux qui voudroient s'y établir. Mais on avoit de l'horreur pour un lieu, qui avoit été le Theâtre de tant de sang & de carnage.

Philippe avoit envoyé des Ambassadeurs en Angleterre pour y negotier la Paix. L'Archiduc y envoya encore de sa part

1604. Richardot & Verreiken, qui se joignirent à Ferdinand Velasco Connêtable de Castille, & à Alexandre Rovede Conseiller de Milan. Ces deux Princes souhaitoient cette paix pour ôter l'appui de cette Couronne aux Provinces-Unies. Le Parlement se trouvoit alors assemblé, & il s'y trouva bien des gens qui étoient d'avis que l'on continuât la guerre tant à cause des vieilles alliances du Royaume avec les Provinces-Unies, que par ce que la bonne intelligence des deux Nations les rendoit maîtresses de la mer: qu'après tout l'Espagne n'étoit d'aucune utilité à l'Angleterre, & qu'on ne devoit point souffrir que la Republique fût réduite à la necessité de se soumettre à l'Espagne, de peur qu'elle ne se servît des Provinces-Unies pour subjuguer l'Angletetre selon son dessein. Mais le Roi ne se laissa point ébranler. Il accepta la paix que les Espagnols lui offroient. Cependant il ne voulut point de leur Alliance. Il promit que les garnisons de la Brille, ni de Flessingue ne feroient point la guerre à l'Espagne, qu'il travailleroit à la paix des Etats, & que s'il n'en pouvoit venir à bout, le commerce entre eux & l'Angleterre demeureroit libre, que cependant les Anglois ne porteroient point de marchandises de Hollande en Espagne, ni d'Espagne en Hollande.

Le Roi Jaques travailla ensuite à prevenir les dissensions qui pourroient naître parmi ses sujets. Il ôta les noms d'Angleter-

terre & d'Ecosse, & voulut que l'on com- 1604.
prît les deux Royaumes sous le nom de la Grande-Bretagne. Peu de tems après, la paix faite avec l'Espagne, il fit demander aux Etats, que l'on n'inquietât point les Anglois, qui iroient à Anvers, offrant de payer les mêmes droits qu'ils tiroient de leurs Citoyens. Mais ils firent remontrer au Roi, que personne ne devoit passer par leurs ports sur les terres de leur ennemi, qu'ils étoient les maîtres de la riviere, par laquelle on va à Anvers, & qu'il ne devoit pas trouver mauvais qu'ils observassent leurs loix contre un ennemi qui ferme la mer à ses amis. Quelque temps après il publia un Edit, qui defendoit à ses sujets d'aller à la guerre sur mer sous des étrangers. Il en fulmina un autre qui bannissoit les Jesuites & les Prêtres, qui n'étoient pas établis selon l'usage du Royaume. Il alleguoit pour raison, que ces gens enseignoient que le Pape pouvoit dispenser les peuples de l'obéissance duë à leurs Rois, qui n'étoient pas de sa Religion.

Les Jesuites furent plus heureux en France. Ils obtinrent la permission d'y revenir nonobstant l'Arrêt du Parlement de Paris, qui les bannissoit du Royaume à perpetuité à cause de l'assassinat entrepris par Jean Chatel à la suggestion des Jesuites sur la personne de Henri le Grand. On fit même abbattre la Pyramide qui avoit été dressée, & sur laquelle cet Arrêt étoit gravé. Ainsi le Roi qui vouloit s'attirer l'af-

1604. fection du Pape, leur accorda ses lettres patentes pour leur rétablissement. On les obligea à de certaines conditions, comme d'avoir toûjours deux Députez à la Cour pour répondre des actions de la Société, chose dont ils se sont prévalus dans la suite pour se rendre les Confesseurs des Rois. On les obligea aussi à ne porter que trois cornes à leur bonnet quarré pour les distinguer des autres Ecclesiastiques du Royaume.

La haine naturelle des Espagnols & des François se fortifioit tous les jours par l'antipathie qui est entre ces deux Nations. Le Marquis de Villeroi Secretaire d'Etat, en qui le Roi Henri avoit une très-grande confiance, avoit un Commis nommé L'hôte, qui servoit à ses lettres secretes & à ses chiffres. Cet homme gagné par argent avertissoit un nommé Raffi, qui s'étoit retiré en Espagne, après avoir été banni de France, de tout ce qui se passoit dans le Conseil. Cette trahison fut decouverte par Raffi même. L'hôte en ayant été averti se sauva pour éviter le châtiment qu'il meritoit, & se noya en passant une riviere. On ne poussa pas plus loin cette affaire. Dans le même temps Henriette fille du Marquis d'Entragues, à laquelle Henri IV. avoit donné autrefois une promesse de mariage, par ce qu'il en étoit fort amoureux, voulut se servir de cette promesse, prétendant que le mariage de ce Prince avec Marie de Medicis ne pouvoit nuire à la promesse qu'il lui avoit faite.

El-

Elle fut obligée de rendre cette promesse. 1604.
sur le bruit qu'en fit la Reine. Cependant sous pretexte de se retirer dans un Convent elle chercha de la protection chez les Puissances étrangeres. L'Espagne lui en fit esperer de sa part. Henri averti de toutes ces menées secretes la fit mettre en arrêt avec son pere & son frere le Duc d'Angoulême, & d'abord on parla de faire leur procès. Mais Henri les fit mettre hors de prison, convaincu qu'il y avoit de sa faute en tout cela, comme le Duc de Sully l'en avoit averti avec sa franchise ordinaire. Cette année fut remarquable par la mort de Pierre Mansfeld Gouverneur du Pais de Luxembourg, qui avoit servi l'Espagne fort fidelement pendant quarante ans. Le Comte Louïs de Nassau jeune Seigneur, brave & sage autant que l'on en puisse voir, mourut aussi de maladie au siége de l'Ecluse.

La prise d'Ostende par l'Archiduc, & 1605.
celle de l'Ecluse, qui n'en est qu'à quatre ou cinq lieües, faite par les Etats, faisoient voir qu'il y avoit de l'égalité entre les deux partis, & qu'ainsi l'on pourroit bien en venir enfin à la Paix. Ceux qui étoient affectionnez à l'Espagne disoient que l'intelligence ne subsisteroit pas long temps entre les Provinces-Unies, & que la dissension ne manqueroit pas de les ruiner tôt au tard, que par consequent elles devoient se reconcilier avec leur ancien maître pour ne pas devenir la proye des étrangers. A quoi ils ajoûtoient, que l'on pouvoit re-

1605. joindre toutes les Provinces, pour être gouvernées selon leurs loix, & que chacun pourroit vivre librement dans sa Religon; que l'on feroit sortir de ces Provinces toutes les milices étrangeres, & les Jesuites mêmes, afin de prevenir toutes sortes de dissensions; que les charges du gouvernement seroient distribuées aux gens du Païs, & que l'on tiendroit de frequentes assemblées des Etats. D'autres au contraire disoient, que les Archiducs n'avoient qu'un vain titre, & que dans le fonds l'Espagne regnoit toûjours dans les Païs Bas; que l'Espagne tomboit visiblement dans la pauvreté, au lieu que les Provinces-Unies s'enrichissoient; que les troupes ne faisoient sans cesse que se mutiner, & qu'ainsi il seroit aisé de chasser les Espagnols de huit ou dix villes fortes, dont ils se servoient pour accabler le Païs; que si l'on se donnoit à la France, on seroit en sureté contre l'Espagne, qui se verroit enfermée entre la mer & les Pyrenées. A quoi l'on ajoûtoit plusieurs autres choses de pareille nature, & c'étoient là les raisonnemens des étrangers. Dans les Païs-Bas on jugeoit des affaires tout autrement, quand on voyoit l'orgueil inflexible des Espagnols, & l'opiniâtreté des Provinces-Unies à se defendre, & à se maintenir.

Les Etats Généraux répondirent au commencement de cette année à l'Envoyé de l'Empereur, & à ceux de quelques Princes d'Allemagne, comme Mayence, Saxe & autres. Ils avoient demandé des passeports,

ports, & un lieu pour traiter. Mais on leur 1605.
fit entendre que l'on se souvenoit encore des maux que les conferences de cette nature avoient causez à la Republique, & que jamais l'Empereur, ni les Princes n'avoient pensé à les soulager dans leur oppression: que les Provinces-Unies avoient pressé tous leurs voisins de s'employer à prévenir la guerre en travaillant à quelque bon accommodement, & que maintenant qu'elles s'étoient mises en liberté par la force des armes, elles ne trouvoient pas à propos de la quitter pour une vaine ombre de Paix: qu'elles étoient prêtes de traiter avec les Provinces des Païs-Bas, mais qu'elles ne vouloient point entrer en negociation avec l'Espagne: qu'on voyoit la foiblesse de l'Archiduc, puis qu'il étoit obligé de laisser les affaires entre les mains de Spinola, étranger qui ne faisoit qu'executer les ordres d'Espagne: qu'elles étoient prêtes de leur part d'en venir à une bonne Paix, dans laquelle leur Republique ne seroit point en danger: que tout bien conté il n'étoit pas juste, que les Espagnols rendissent leur Roi l'arbitre de l'Europe, comme ils avoient rendu le Pape le maître de la Religion: que pour ce qui concernoit la reparation des pertes de l'Allemagne dans cette guerre, ils feroient toujours tout ce qui seroit trouvé juste & équitable: Mais qu'il n'étoit pas raisonnable qu'ils se desissent des forteresses qu'ils avoient sur le Rhin, puis que Spinola s'en approchoit, & qu'au reste l'Allemagne

1605. devoit se souvenir que sans leurs troupes, Mendoze auroit ruiné toutes ses frontieres.

Pendant toutes ces negotiations on se préparoit fortement à la guerre entre les deux partis. Le Prince Maurice avoit renforcé son Armée des Troupes sorties d'Ostende, & il avoit reçu des Soldats de France, d'où on l'exhortoit de se mettre de bonne heure en Campagne pour obliger l'ennemi à se mettre sur la defensive. Les Etats avoient amassé de l'argent. Mais les finances de l'Archiduc étoient en mauvais état. Les Provinces qui lui étoient soumises étoient lasses de la guerre, & n'y contribuoient qu'à regret. L'Archiduc n'osoit convoquer l'assemblée des Etats, de peur qu'ils ne se portassent à quelque chose contraire à ses interêts. On vit par quelques unes de ses lettres, que l'on intercepta, qu'il craignoit qu'ils ne le fissent. On eut soin de faire tenir des Copies de ces lettres aux principaux du Païs. Cela fut cause que l'Archiduc consentit à ce que chaque Province tînt son assemblée pour prevenir les complots. Il leur fit esperer de grands secours du côté d'Espagne, qui avoit reçu de grands thresors des Indes, & les assura que la Paix ne tarderoit pas à se faire, s'ils vouloient faire quelques efforts. Le commencement de l'année se passa en réjouïssance pour le retour de Spinola, qui avoit concerté en Espagne les moyens de faire la guerre utilement. Il fut fait Généralissime de toutes les Armées,

&

& Chevalier de la Toison d'Or. On fit aussi 1605.
dans les Païs de l'Archiduc la Ceremonie du serment pour la Paix traitée avec l'Angleterre, & les réjoüissances pour un fils né au Roi d'Espagne.

Le printemps étant déja fort avancé le Prince, selon l'avis des Etats, entreprit de se rendre maître d'Anvers, ville encore fort riche, & fort puissante alors, quoi que la plûpart de son commerce eût été transporté en Hollande. Il sembloit que les mesures que l'on avoit prises pour ce dessein, fussent justes pour se rendre maître de cette ville. Ils vouloient répandre l'Escaut dans les Campagnes voisines pour en empêcher le secours. On proposa deux avis pour le commencement de l'execution. Les uns vouloient que les Soldats de Cadsant se rendissent maîtres du bord de la riviere pendant une nuit. Le Prince Maurice & d'autres avec lui vouloient que l'on se rendît sur les lieux en batteau. Pendant que l'on preparoit les vaisseaux necessaires à cette expedition, l'ennemi se douta de quelque dessein, & conjectura que l'on en vouloit à Anvers. Les bourgeois de cette ville étoient diversement disposez sur ce sujet. Il y en avoit qui en souhaitoient le succès pour être delivrez des Espagnols. D'autres craignans de tomber dans la famine rehausserent le prix des denrées, & quelques uns commencerent à charger leurs effets pour se retirer ailleurs. Durant tous ces mouvemens Spinola se rendit dans la ville pour la rassurer. Il y mit de la Cavallerie en garnison, & la fit

1605. vivre avec beaucoup d'ordre. Ensuite il alla visiter le Païs de Vaes, & y laissa trois mille hommes pour courir aux lieux que l'ennemi pourroit attaquer.

Cependant Maurice & le Comte Ernest s'avancerent avec leurs Troupes au jour dont ils étoient convenus. Le Prince prit sa marche par Berg-op-Zoom, & le Comte se rendit avec sa flotte dans l'Escaut. Il passa au travers des mousquetades qu'on lui tira des forts ennemis pour se rendre maître des levées qui sont du côté de la Flandre. Mais les Soldats qui étoient sur les lieux, l'empêcherent de mettre ses Troupes à terre. Le Comte qui avoit le vent favorable, tachoit toûjours, mais en vain, d'aborder. Enfin il jetta quatre cens hommes à terre. Cependant ils furent aussi-tôt repoussez avec quelque perte. Le Prince Maurice qui vit par là, que son entreprise étoit échoüée, assiegea Voude, qu'il prit au bout de cinq jours. Cette ville qui ne meritoit pas qu'une Armée comme celle de Maurice, s'y attachât, fut avantageuse, en ce qu'on en chassa des pirates, qui rendoient la navigation de la riviere fort dangereuse. Cependant tous les grands preparatifs que l'on avoit faits pour Anvers, furent inutiles, & cette année fut malheureuse aux Etats.

Pendant que le Prince étoit à Voude, Spinola fit jetter un pont sur l'Escaut pour suivre l'ennemi. Il fit punir quelques uns de ceux qui avoient défendu Voude, comme n ayant pas fait leur devoir. Les Etats

ayant

ayant sçû la marche de Spinola se trouverent embarassez. Le Prince Maurice vouloit que l'on se jettât du côté du Rhin pour empêcher les ennemis de se jetter sur les Provinces mal fortifiées. Mais on lui écrivit de penser à defendre l'Ecluse. Les Etats songeoient en même temps à se saisir du Sas de Gand, esperans que si ce siége réüssissoit, ils donneroient de la jalousie à plusieurs villes, & que d'ailleurs Spinola ne pourroit pas jetter la guerre ailleurs. Maurice ayant mené son Armée par eau prit poste près d'Isendick. Spinola se logea entre le Sas de Gand & le Prince. Les deux Armées furent longtemps dans cette posture, pendant quoi Pompée Justinien entreprit d'aller au travers des marais mettre le feu aux vaisseaux des vivandiers de Maurice. Mais il fut obligé de se retirer sans rien faire. Le Prince voulut attaquer le château de Patience. Spinola trouva moyen de le joindre à son camp par une grande tranchée. Cependant les maladies se mirent dans le Camp du Prince, assis dans des lieux humides, & mal sains, de sorte que cela faisoit perir & deserter un grand nombre de Soldats. 1604.

Les Etats se recompenserent de ce malheur par mer. On faisoit venir les recruës, & & les nouvelles levées d'Espagne par l'Italie. Cela faisoit perdre du temps, & coutoit beaucoup. Spinola entreprit de les faire venir par mer dans les ports de Flandre. On embarqua douze cens hommes de vieilles Troupes à Lisbonne sur huit vaisseaux, que l'on accompagna de quelques fregates. On

1605. avoit ordonné à celui qui commandoit cette flotte, d'aborder aux ports de Flandre, ou de se jetter dans ceux d'Angleterre, si le vent leur étoit contraire. On commanda l'Amiral Hautain de se rendre au Pas de Calais pour attaquer cette flotte. Cependant les Troupes Espagnoles s'étant mises sur des vaisseaux marchans Anglois, ou Allemans pour se mieux cacher, tachoient de passer à la faveur de ces vaisseaux. Hautain partagea sa flotte en deux, & visita de si près tous les vaisseaux qui passoient, qu'il en attaqua deux, qui ne voulurent pas baisser les voiles & dont les Soldats tirerent les premiers. Ceux qui étoient sur le premier, furent tuez en partie, les autres se sauverent sur des barques Angloises. Le second ayant échoüé sur du sable, ceux qui le poursuivoient s'en rendirent maîtres, & jetterent tous les Soldats dans la mer. On attaqua encore quelques uns de ces vaisseaux le jour suivant. Il y en eut un qui fut brûlé. On prit les autres, & l'on jetta tous les Soldats liez deux à deux dans la mer. Il y en eut un qui s'y jetta lui même. Cette défaite fit périr la moitié de ces Soldats. Quatre de ces vaisseaux se sauverent. Cependant les coups de mousquet tuerent, ou blesserent un grand nombre de gens. Ceux de Douvre voyant aborder les vaisseaux de Hautain trop près des côtes, lâcherent des volées de Canon sur eux. Les Anglois s'en plaignirent comme d'une insulte. Mais on leur repondit que l'on n'avoit pas été chercher l'ennemi jusques dans la riviere, comme avoient fait ceux de Dunquerque. Au reste

les

les Espagnols abordez en Angleterre, y demeurerent longtemps aux frais de leur maître, ce qui lui couta beaucoup. Plusieurs y moururent de misere, & quelques uns même de leurs blessures, & entr'autres Cubiara, qui commandoit cette flotte. 1605.

L'Archiduc avoit reçu d'Italie six bons regimens outre les levées qu'il avoit faites dans le voisinage. Spinola qui avoit acquis beaucoup de reputation à la prise d'Ostende, avoit fait comprendre au Roi dans son voyage d'Espagne, qu'il valloit mieux, s'efforcer une bonne fois que de faire la guerre languissamment. Il lui representa que le défaut de paye avoit fait mutiner les Soldats, & ruïner les desseins: que pour bien faire il falloit une Armée pour couvrir son Païs, & une autre pour attaquer la Frise, après quoi le reste seroit aisé à domter. Ce Conseil étoit avantageux aux affaires des Espagnols, & l'on en vit l'utilité, quoi que dans la suite les succès n'eussent pas repondu à ces beaux commencemens.

Pendant que chaque parti étoit en Flandre, que Maurice fortifioit Isendick, & que Spinola le retenoit par ses feintes en ce Païs-là, le Comte de Bucquoi chassa les vaisseaux des Etats, qui gardoient le Rhin, & passa cette riviere au dessus de Cologne. Le Nonce du Pape, qui se trouva là, benit ces troupes, & pria Dieu pour le succés de leur expedition, les exhortant d'ailleurs à bien faire, puis qu'il s'agissoit de la cause de la Religion. Cette Armée étant arrivée à Keyserswert on fortifia les deux bords de la riviere

pour

1605. pour en assurer le passage. L'on avoit aussi dressé un pont au dessus de Cologne, ce qui faisoit venir les vivres en abondance au Camp, les Magistrats de Cologne tenans la main à cela, par ce qu'ils étoient affectionnez à l'Espagne. Maurice en étant averti conclut que le dessein de l'ennemi étoit de prendre Rhinberg. Il y envoya donc le Prince Frederic-Henri, & le Comte Ernest avec quatre mille hommes de pied & deux mille chevaux. Dès qu'ils furent arrivez, ils firent travailler en diligence à fortifier la place, & enfermerent de grands dehors par des remparts, des fossez & par d'autres fortications necessaires. Les villes d'Overyssel & de Frise aussi bien que Lingen demandoient des garnisons & des munitions. On se contenta d'envoyer cinq Compagnies à Lingen. Cependant la Cavallerie du Camp de Rhinberg battit les ennemis en deux rencontres.

Vers le commencement de l'été Spinola laissa le Comte de Berg en Flandre avec six mille hommes de pied & quinze cens chevaux & se rendit à l'Armée du Comte de Bucquoi, augmentée par des Troupes qu'il y avoit fait marcher avant son départ. Etant là il remarqua que Roerort se pouvoit aisément fortifier. Ayant assemblé les principaux Officiers de l'Armée, il leur dit que son dessein étoit d'assiéger Lingen, que l'on prendroit facilement, si on l'attaquoit en diligence, par ce que la garnison en étoit foible. Il ajoûta que son dessein sembloit contraire aux regles de la prudence, puis qu'il entroit aussi avant dans le Païs ennemi: mais qu'il

qu'il falloit changer de maximes selon les occasions. Il ajoûta plusieurs autres raisons, qui engagerent le Conseil de guerre dans son opinion. Cela étant secretement arrêté, il laissa six mille hommes de nouvelles Troupes au Comte de Bucquoi avec ordre de continuer les fortifications qu'il avoit commencées; par ce que cela servoit à tenir l'ennemi en jalousie. Les choses étant mises dans cet état, il partit avec neuf mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Il partagea son Infanterie en trois corps avec chacun onze piéces de Canon, & couvrit les flancs par des chariots chargez de toutes sortes de munitions & d'utensils de guerre. La Cavallerie marchoit à la tête, & à la queüe de chaque corps de fantassins. 1605.

Lors que l'on fut dans des Campagnes commodes, on fit marcher l'avantgarde, & la Bataille ensemble avec leurs chariots aux flancs. La nuit ils avoient le Canon, & la Cavallerie pour rempart. Il marcha de la sorte avec un ordre d'autant plus admirable, qu'il avoit rétabli la discipline militaire parmi ces Soldats accoutumez à se mutiner. Il faisoit payer les Troupes fort ponctuellement. Mais il les faisoit punir sans misericorde, quand les Soldats pilloient, ou s'écartoient seulement de leur drapeau. Le Prevôt faisoit le tour de l'Armée avec ses Archers, & le Bourreau qui avoit des cordes toutes prêtes à pendre ceux qui s'écartoient pour voler. On envoya le Comte de Solre pour avertir les villes d'Allemagne, qu'elles n'avoient rien à craindre de cette Armée,

qui

1605. qui vivoit dans un ordre merveilleux. Au bout de quatre jours l'Armée passa la Roer & la Lippe, le pont n'ayant pas été rompu avec assez de diligence par la Cavallerie envoyée pour cela.

Spinola se rendit maître d'Oldenzeel en passant pour se delivrer de la crainte que la garnison n'incommodât son Armée. Il y avoit quatre cens hommes qui firent des courses fort incommodes à l'Armée. Mais toutes les Troupes étant arrivées on s'avança jusques dans le fossé dès la même nuit. Le matin ayant mis tout son Canon en batterie, il força la garnison de se rendre, & étant averti par des prisonniers, que l'on attendoit des Troupes à Lingen, il fit partir sa Cavallerie, & se rendit le lendemain devant la place avec son Infanterie. Le Prince Maurice aimoit extremement la ville de Lingen, qui lui avoit été donnée par les Etats. Il l'avoit fait fortifier à ses dépens. Mais les ouvrages en étoient nouveaux, & peu affermis. Ceux qui y commandoient avoient peu d'experience, & l'on y manquoit de bons Canonniers. Pendant que Spinola reconnoit la ville & le château, ses gens favorisez par des jardins se logent sur le bord du fossé. Cela leur donna tant de courage, & anima tellement les nations differentes qui composoient l'Armée, qu'en huit ou neuf jours le Gouverneur Cobben pensa à capituler. Il representa aux Officiers dans le Conseil de guerre, qu'il manquoit de boulets, & qu'ainsi l'on n'étoit pas en état de défendre la Place. Les Officiers ne firent pas paroître plus de courage,

ni

ni d'experience que le Gouverneur, de sorte 1605.
qu'encore qu'ils n'eussent pas été sommez de se rendre, ils ne laisserent pas de battre la chamade. Spinola accepta leurs propositions, ravi de ce qu'ils se rendoient avec tant de facilité.

Le Prince Maurice averti que Spinola avoit passé le Rhin, se mit en état de prevenir ses desseins. Il laissa Lanoi en Flandre pour y prendre garde à tout, & marcha en diligence avec vingt-cinq Compagnies d'Infanterie. Etant à Deventer il en reçut dix autres, qui venoient de devers le Rhin, & dix-huit autres de plusieurs endroits. Les vents retardoient son Artillerie. Il se préparoit à secourir Lingen, lors qu'il apprit en chemin, qu'elle étoit renduë. Il fit mettre Cob[illegible]n & les Officiers en prison, où ils furent longtemps, avant que leur affaire fût finie. Ils disoient pour leur defense, qu'ayant demandé du secours, & des Munitions, ils n'avoient pû rien obtenir, & que d'ailleurs les Bourgeois, qui étoient plus forts que la garnison, avoient voulu à toute force, que l'on rendît la Place pour éviter leur ruine. Le temps adoucit les esprits à leur égard, & l'on se contenta enfin pour toute punition de leur ôter leurs emplois. Pendant ce siége un fameux Partisan du nombre des mutins de Hoogstrate, qui avoit pris parti dans les Troupes des Etats, rencontra le Comte de Solre escorté de cent chevaux. Il chargea cette escorte, tua trente maîtres, & blessa le Comte même, qui eut de la peine à se sauver.

Les Etats firent publier de toutes parts, que

1605. que l'on traiteroit en ennemis tous ceux qui meneroient des vivres au Camp de Spinola. Mais cela n'empêcha pas qu'on ne lui en portât en abondance. Lingen arrêta le cours des victoires de Spinola. Surpris de son bonheur il se contenta d'admirer les fortifications de cette ville, & les fit achever sur le plan du Prince même. Il negligea de pousser ses conquêtes, pendant que tout le monde en étoit effrayé. Il eut pu s'emparer de Coevorden, & de la Bourtang. Groningue trembloit, & Emden étoit en danger par les discordes qu'Ennon y fomentoit adroitement. Pendant que Spinola se reposoit, le Prince eut le temps de mettre des garnisons par tout, & ensuite ayant pris neuf ou dix mille hommes avec lui, il se rendit à Coevorden, dont il augmenta les fortifications. Le Comte Guillaume s'étoit joint à lui, ayant pris poste auprès de cette ville il couvrit le cœur du Païs, & observa ainsi de plus près les desseins de l'ennemi.

Pendant que ces choses se passoient, un nommé du Terrail fugitif de France, qui avoit offert ses services aux Hollandois, lesquels ne voulurent point de lui, & qui s'étoit donné aux Espagnols, habile au reste dans l'usage des petards, engagea l'Archiduc à tenter de surprendre Berg-op-Zoom. On lui donna quinze cens hommes de pied, & trois cens chevaux commandez par Hericourt Gouverneur de Hulst. Les Soldats entrerent dans le port, pendant que la mer étoit basse, & se saisirent de deux bastions, dont l'un couvroit le port, & l'autre la porte de la ville.

le.

le. Si du Terrail eût poussé sa pointe du côté du port, qui étoit ouvert, il eût pû mettre la ville en danger. Mais il voulut attaquer la porte de la riviere. Il renversa deux palissades, qui la couvroient, & ayant appliqué un troisiéme petard à la porte, ce petard qui avoit été moüillé en chemin, ne fit auçun effet. Cela l'obligea de se retirer & d'abandonner les deux bastions qu'il avoit pris, par ce que la mer commençoit à monter, & que d'ailleurs les coups de mousquet lui avoient déja tué plus de trente hommes. Ce mauvais succès ne l'empêcha pas de revenir un mois après. Mais il y fut reçu avec beaucoup de vigueur par des gens qui l'attendoient. Il s'opiniâtra neantmoins dans son entreprise, & on le vit en effet un mois après attaquer la ville en trois endroits. Les machines qu'il avoit préparées pour passer le fossé, & pour monter sur le rempart se trouvant trop courtes, ses Soldats ne laisserent pas de tâcher de se rendre sur ce rempart. Mais on les precipitoit du haut en bas, dès qu'ils paroissoient. L'assaut que l'on donnoit du côté de Sevenbergue, ressembloit à un veritable combat, & l'on avoit allumé de si grands feux, que l'on voyoit tous les mouvemens des ennemis, de sorte que l'on ne pouvoit se prévaloir de l'obscurité. Les petards de du Terrail avoient déja fait sauter deux portes avec un pont-levis, & l'on entendoit leurs Trompettes dans la ville. Mais il trouva une barricade nouvelle, que ses Soldats tâcherent en vain de rompre à coups de hache, par ce que l'on n'avoit plus de petards, 1605.

1605. tards, ni de feux d'artifice. Les bourgeois & la garnison voyant l'ennemi si près redoublerent leurs efforts de telle maniere, qu'ils en firent un grand carnage à coups de Canon & de mousquet. Ils y ajoûterent même les railleries, disans que les Capitaines amenoient leurs Soldats à la boucherie, en un lieu où Nôtre Dame de Hall, ou d'Apremont ne pouvoit rien. Personne ne s'exemta du combat, ni les Magistrats, ni les Ministres mêmes. Les femmes travaillerent avec un extrême courage ou à apporter les Munitions, où à prier Dieu ardemment au milieu des ruës. Les Catholiques Romains se joignirent de bonne foy aux autres pour repousser l'ennemi, concevans bien que des Soldats victorieux n'épargneroient personne. Au point du jour les ennemis extrêmement diminuez se retirerent à Anvers. Ceux de la ville ne perdirent qu'un seul homme, & eurent quelques blessez, par ce qu'ils avoient combattu de haut en bas.

Grobbendonck avoit voulu surprendre la ville de Grave. Mais son dessein échoua, par ce qu'il fut découvert. Spinola ayant achevé de fortifier Lingen ne sçavoit à quoi se determiner, par ce que l'on étoit déja dans l'automne. Il pensoit à assiéger Rhinberg ou Meurs. Mais on lui fit voir que ces Places étoient très-bien fortifiées. Il mit donc de bonnes garnisons dans Lingen, & dans Oldenzeele, fit deux ou trois Campemens, se saisit de Roerort, jetta un pont sur le Rhin, & en fortifia les deux avenuës. Il ne voulut point fâcher les Allemans, qui avoient de-

demandé qu'on démolît les fortifications de Keyserswеert. Il se contenta de Roerort, qui dépendoit de la Comté de Meurs. Dans le même temps l'Archiduc reçut un Regiment Italien, & un autre d'Anglois, d'Ecossois & d'Irlandois Catholiques Romains. Bucquoi eût ordre de prendre ces Troupes avec quelques autres pour assiéger Wachtendonck. Mais le Prince Maurice se mit à la piste de l'ennemi sans s'éloigner par trop de l'Issel. Quand il vit que Spinola avoit fixé son Camp, il s'en approcha, & posta son Armée au dessous de Wezel. L'occasion étoit belle, par ce que les Troupes de l'ennemi étoient partagées en trois corps. Il entreprit donc d'attaquer la Cavallerie de Spinola, qui étoit logée à Mulhem avec quelque Infanterie. Le dessein étoit avantageux, & pouvoit produire un très-bon effet pour la République. La Roer est guéable en plusieurs endroits. Cependant les rives étant hautes & escarpées, sont de difficile abord à la Cavallerie. Après que Maurice se fut mis en marche pour l'exécution de son entreprise, ayant avec lui sa Cavallerie, & quelques Regimens d'Infanterie que l'on avoit mis sur des chariots pour aller plus vîte, il donna une partie de ses Troupes au Prince son frere, & un autre à Bacx avec ordre d'aller par deux routes differentes. Bacx prit du côté du château de Brouk pour empêcher les ennemis de s'y retirer. Le Prince Frederic Henri marcha par un chemin étroit, que les ennemis avoient negligé de garder. On s'arrêta pour attendre l'Infanterie, & cela don-

na

1605. na lieu à l'ennemi de se mettre en Bataille. Si l'on eût continué de marcher, on l'eût surpris en desordre. Les Soldats du Prince qui avoient crû surprendre l'ennemi, se troublerent quand ils virent qu'il étoit en état de les recevoir. Ils prirent l'épouvante, & se mirent à fuïr, sans que personne les eût attaquez. La vuë du Prince Maurice, & de son Infanterie ne fut pas capable de les remettre.

Cependant Bacx s'étoit rendu maître des dehors de Brouck, où il n'y avoit que dix Soldats. Il se presenta à lui quelque Cavallerie Espagnole, qui escortoit un Convoy. Il la poussa, & l'eût battuë sans le secours qui vint de Mulhem. Bacx se trouva poussé à son tour. Mais le Prince Féderic le vint secourir avec quelques braves gens, qui l'avoient toûjours suivi nonobstant la lâcheté des autres. Quelques fuyards ayant honte de leur foiblesse l'étoient venus rejoindre, & de cette maniere les ennemis se trouverent embarrassez. Dans ces entrefaites Velasco vînt charger avec quelques Cornettes, qu'il amenoit du Camp de Spinola. La plûpart des Troupes de Maurice recommencerent à s'épouvanter. La presence, ni les reproches de leur General ne furent pas capables de les arrêter. Cependant le Prince son frere combattoit toûjours avec Bacx, & dans une rencontre il pensa être pris par le Collier de l'ordre, qu'il portoit. Mais il fut sauvé, sans qu'il ait jamais pû sçavoir par qui. Le Prince Maurice voyant le desordre de ses gens fit passer de l'Infanterie. Horace Veere avec ses

les Anglois arrêta l'impetuosité des ennemis. 1605.
Domerville passa avec des François pour soutenir Veere, & il fut tué dans cette occasion. Cette Infanterie soûtint genereusement la Cavallerie par un Bataillon pointu qui presentoit les piques de tous côtez ayant les mousquetaires au centre. Quelque Cavallerie revenue de son étourdissement suivit l'exemple de ces braves fantassins. On repoussa donc l'ennemi, qui se sauva dans le Chateau de Broeck, dont on avoit regagné l'entrée. La victoire eût été tout entiere pour le Prince sans un stratageme de Spinola, qui fit battre divers tambours en plusieurs endroits, comme si les Troupes fussent arrivées du Camp pour charger. Maurice craignant, que ses gens ne s'épouvantassent une troisiéme fois, fit sonner la retraite, & retira ses Troupes sans danger à la faveur de son Infanterie qui bordoit la riviere. Ce fut dans cette occasion, que le Seigneur Trivulse fut tué. Après l'affaire finie, on trouva, que la perte, & le gain étoient assez égaux, excepté que la Cavallerie du Prince avoit perdu sa réputation.

Spinola connoissant le danger, qu'il avoit couru, tint les quartiers plus serrez pour éviter de pareilles surprises à l'avenir. Il alla visiter le siége de Wachtendonc, & ayant trouvé que tout alloit bien, il revint à Roerort. Le Comte de Buquoi, qui conduisoit ce siége, profitoit de la grande secheresse de l'Automne. La Garnison étoit de douze cens hommes, qui se fioit sur ses forces, & sur la bonté de la Place, & qui par cela même

1605. avoit negligé de faire de nouveaux Ouvrages, & des sorties sur l'ennemi. Il eut donc la liberté de dresser un pont sur la Niers, & de se rendre sur le fossé de la Ville au bout de huit jours. Quand il fut arrivé aux bastions, il les attaqua par la sappe, & donna quelques assauts, qui obligerent la Garnison effrayée de capituler au bout de vingt jours de siége. Pendant cela le Prince tâcha de surprendre la Ville de Gueldre. Mais il n'eut point de succès dans son dessein. Le petard que l'on avoit attaché à la porte, creva sans effet. Le second tomba dans le fossé. Ainsi les Bourgeois s'étant rendus en armes sur le rempart écarterent l'Ennemi à coups de mousquet. Ce fut dans cette occasion, que le jeune du Plessis Mornai fils de ce grand homme, qui avoit rendu de si grands services à sa Religion, & à son Roi, fut tué, étant malheureusement emporté par son ardeur, & par son grand courage. Ce fut une grande perte; car ce jeune Gentilhomme marchoit dignement sur les traces de son illustre Pere.

Le Marquis se servit avantageusement de la fortune, qui lui étoit favorable. Il envoya Buquoi contre Cracow, qu'il prit sans peine, par ce que son marais étoit sec. Le Comte de Berg faisoit beaucoup de peine à l'Ecluse par un Fort, qu'il avoit bâti proche de cette Place entre la riviere douce & la riviere salée. Il l'avoit bâti sans peine, par ce que les Troupes des Etats étoient peu considerables en ces quartiers là. D'ailleurs les habitans de Bruges avoient obtenu de ceux de l'Ecluse la permission de retablir une Digue, sous pretexte

de

: regagner du terrain, qu'ils avoient perdu 1605.
ar les inondations de la Mer, le Comte se
rvit de cette permission pour dresser son
ort. Sur la fin de l'Automne Spinola ayant
:hevé les fortifications de Roerort, envoya
s Troupes en Garnison. Le Prince Maurice
: la même chose de son côté. Sa Cavallerie
:ncontra celle le Grobendonc. Elle en tailla
ı pieces une partie, & prit tout le reste pri-
onier pour effacer l'affront de Mulheim.
endant ce temps les tristes restes du Regi-
ent de Sarmiento passerent en Flandre à la
érobée. Mais Lambert Capitaine de Ma-
ne ayant attaqué le principal vaisseau de
unquerque monté de six vingts hommes le
essa si vigoureusement, quoi qu'il n'eut pas
nt de soldats, qu'il y tua beaucoup de mon-
:, & entre autres le Capitaine fils du plus
meux Pirate de Dunquerque. L'Amiral
Nort-Hollande ayant joint Lambert, ce
isseau Corsaire fut obligé de se rendre. Il
t destiné à servir en Guerre. Pour les hom-
es ils furent tous pendus, à la reserve de
ielques uns, à qui l'on fit grace à cause de
ır âge, & de quelques autres, que l'on
issa échapper, par ce qu'on se lassoit de voir
ır supplice.

Heemskerck avoit laissé plusieurs gens de
er dans un vaisseau crevassé au delà du Cap
bonne Esperance. Ce vaisseau fut enfin
ussé par les flots sur le rivage de Madagas-
r, où il demeura huit mois entiers destitué
esque de toutes choses, ayant même à sou-
ıir les attaques des Barbares. Enfin n'y
ant plus que dix huit hommes, il passa for-

1605. tuitement par là des vaisseaux Hollandois, qui les ayant recueillis les reçurent avec eux, & emploierent le debris du vaisseau rompu à raccommoder les nouveaux venus, après quoi étant allez à bord avec ce qu'ils avoient de Marchandises, ils eurent la joye de retourner dans leur Patrie, après s'être vus mille fois en danger de perir. Il arriva d'ailleurs deux vaisseaux, qui venoient de Ceylon, qui apprirent, que le Roi de Candé avoit fait tuer de Wart en trahison. Ce Prince autrefois ami des Hollandois s'étoit refroidi, voyant que de Wart avoit relaché quelques Portugais pris en guerre. Il crut donc, que les Hollandois, & les Portugais s'entendoient secretement. Ce n'est pas la coutume de ces Barbares d'en user ainsi à l'égard de leurs prisonniers. De Wart s'entretenant un jour avec ce Prince des moyens de faire la Guerre aux Portugais, le pressa de venir visiter les vaisseaux de Guerre, pour en mieux connoître l'usage & la force. Cela déplut à ce Roi défiant, qui crut, que l'on avoit dessein de l'enlever, ou de le faire mourir, ce qui l'obligea de faire assassiner cet Officier. Les Soldats de de Wart ne voulurent point vanger sa mort, de peur que cela ne nuisît au commerce de la Compagnie. Pendant que tout cela se passoit, le Roi d'Espagne, qui craignoit, que les voyages aux Indes ne découvrissent le secret de son Etat, defendit sous de rigoureuses peines aux étrangers, & même à ceux, qui étoient naturalisez en Espagne, d'aller dans ces Païs-là. Mais ces défenses, n'empecherent pas la Compagnie d'y continuer son commerce.

Elle

Elle équippa même douze vaisseaux cette année pour y envoyer. Matelif l'un des Directeurs de cette Compagnie en fut fait Amiral, pendant que Carden revint du Bresil avec un grand butin. 1605.

La ville d'Aix la Chapelle souffrit de grands tumultes, qui donnoient lieu de croire que cela pourroit abboutir à une violente Guerre. Mais tout cela s'appaisa. L'Archiduc tâchoit de s'en rendre maître en consequence des pretensions des Ducs de Brabant sur cette Ville. Il avoit fait un Traité secret avec les nouveaux Magistrats, qui venoient d'entrer en charge. Mais ce Traité fut découvert. Ces gens se fondans sur cette alliance, & sur un Edit de l'Empereur, se mirent à persecuter les Reformez de leur Ville. Ils attaquerent même ceux, qui les avoient précédez dans la Magistrature, les accusans de s'être fait nommer par des séditions. Pour les en convaincre, on cherchoit des témoins par tout, & si quelqu'un entreprenoit de les justifier, on l'enveloppoit dans l'accusation. L'Empereur donna commission à l'Electeur de Cologne de pacifier tous ces differens. Ses Deputez condamnerent les Accusez à confesser leur faute à genoux, & à payer une Amende pour les frais de la procédure. Ces taxes surpassant les forces de plusieurs d'entr'eux, une partie fut mîse en prison, & l'autre se sauva. Ainsi cet accommodement ne servit qu'à disposer les esprits du Peuple à se soulever.

Zuniga Ambassadeur d'Espagne avoit traité secretement avec Mairargues, que les Etats de Languedoc avoient député au Roi pour

1605. quelque affaire, de livrer Marseille au Roi Philippe. Ce complot fut découvert, & Mairargue mis en prison avec Brunel Secretaire de Zuniga, sur qui l'on trouva des preuves de cette entreprise. L'Ambassadeur demanda, qu'on lui rendît son Secretaire, que l'on avoit arrêté contre le droit des gens. Le Roi soutenoit, que l'indignité de cette action le privoit de ce droit. L'Ambassadeur repliqua que si le cas paroissoit contraire au Traité de Paix, le Roi le violoit tous les jours par l'assistance qu'il donnoit aux Provinces Unies, qui s'étoient rebellées contre leur Souverain; que d'ailleurs il avoit voulu débaucher le Comte de Berg du service, & porter les Maures à se soulever. Le Roi s'irrita de ces reproches, & repondit, que l'Eglise avoit reçu plus de service de ses predecesseurs & de lui, qu'elle n'en devoit esperer des Espagnols, qui couvroient leur ambition du manteau de la Religion: que s'il avoit fourni de l'argent aux Provinces unies, c'est, qu'il le leur devoit, que pour les soldats François il y en avoit, qui s'étoient mis à leur service, mais qu'il y en avoit aussi au service de l'Empereur, & de l'Archiduc; que tout cela n'authorisoit pas les entreprises, que les Espagnols faisoient continuellement sur les villes, ni les desseins de soulevement, qu'ils avoient voulu inspirer à plusieurs Seigneurs de son Royaume, qu'il nommoit l'un après l'autre. Il nia absolument l'affaire des Maures, soutenant qu'elle étoit fausse, & que les preuves, que l'on en pouvoit avoir, avoient été extorquées par force: que pour le Comte de

Berg,

Berg, qui étoit Allemand, son affaire ne pouvoit être comparée à du Terrail, que les Espagnols avoient acheté comme à l'enchere: que toutes les choses, dont il venoit de parler, étoient de petits artifices, que l'on pouvoit dissimuler: mais qu'on ne pouvoit pas excuser des entreprises de la nature de celles dont il s'agissoit. Zuniga voulut se servir de l'exemple du Roi d'Angleterre, qui entretenoit la Paix fidelement. Le Roi lui répondit, que ce Prince ne connoissoit pas encore l'Espagne, & qu'il sauroit bien-tôt ce que valoit leur Alliance. Le Roi s'échauffoit, & passoit déja aux menaces. Mais l'Ambassadeur l'appaisa en lui faisant connoître, qu'il étoit fort convaincu de sa justice, de même que de sa valeur. Mairargue fut executé pour son crime, après quoi l'on mit le Secretaire hors de prison, le Roi croyant, qu'il valoit mieux se servir de la ruse que de la force dans cette occasion. 1605.

On vit en ce tems-là éclatter une horrible conspiration en Angleterre de la part des Catholiques Romains, qui, irritez de n'avoir pu obtenir l'exercice libre de leur Religion, avoient resolu de faire perir le Roi, & tous les Deputez du Royaume assemblez en Parlement. Dans ce dessein ils trouverent le moyen de mettre quantité de poudre sous le Palais, où le Parlement tenoit ses séances, pour le faire sauter. Ils avoient consulté les Jesuites sur le cas, qui avoient répondu, que cela se pouvoit faire pour le bien de l'Eglise. Il arriva cependant, qu'un des Conjurez avertit son Ami de ne se point trouver au Parle-

1605. ment un tel jour; celui-ci en fit recit à l'Assemblée, qui ordonna de visiter tout le Palais. On decouvrit le mystere, on trouva les poudres toutes prêtes, & celui, qui devoit y mettre le feu. Ces Conjurez ayant appris, que leur dessein étoit découvert, se cantonnerent dans des lieux éloignez pour y commencer la Guerre, excitez à cela par le Jesuite Oldecorn. Mais ils furent bien-tôt abbattus, & alors on les traîna devant les Juges. On comprit par la nature de ce complot, que l'on se flattoit de l'esperance du secours d'Espagne. On se souvint, que le Conétable de Castille avoit dit, étant en Angleterre, que si le nouveau Roi ne permettoit l'exercice de la Religion Romaine, on le lui feroit bien faire. L'Archiduc confirma les soupçons, par ce qu'il refusa des Anglois, qui étoient à Bruxelles, & qui étoient chargez par les Prisonniers. Il envoya même le principal des accusez en Espagne. On fit de grandes executions en Angleterre pour punir les criminels. Les Jesuites furent bannis d'Angleterre, & chacun s'efforça, & Philippe sur tout de feliciter le Roi Jaques d'avoir échappé un si grand peril.

1606. Le Marquis Spinola avoit acquis beaucoup de reputation en défendant Anvers, & en prenant plusieurs Places, qui lui donnoient le moyen de porter la Guerre dans le Païs ennemi. Il avoit même rétabli la discipline militaire parmi les Troupes de l'Archiduc. Cela avoit donne lieu à le recevoir par tout avec de grandes acclamations. Mais en Espagne on le regardoit avec des yeux d'envie, parce

que

que le Roi le traittoit avec beaucoup de distinction. Cependant le mauvais état des finances de ce Prince rendit inutiles tous les bons conseils, qu'il lui avoit donnez, & il eut bien de la peine à en tirer la solde de deux Armées. Cependant il ne vouloit point s'engager sans cela. Il fallut donc, qu'il couchât de son credit dans cette occasion pour avancer des sommes au Roi, mais cela même lui fit courir beaucoup de risque dans la suite. Les Etats Generaux prévoyans, qu'une grande levée de Troupes chargeroit trop le Païs, resolurent de se tenir uniquement sur la défensive pour conserver leurs frontieres esperant, que les efforts de l'ennemi ne seroient pas de durée. 1606.

Henri de la Tour Vicomte de Turenne avoit épousé l'heritiere de la Principauté de Sedan, laquelle étoit de la Maison de la Mark. Il avoit même trouvé moyen de s'approprier cette Principauté, lors que son Epouse mourut. Tout cela s'étoit fait par l'appui de Henri de Bourbon devenu Roi de Navarre par la mort de Jeanne d'Albret sa Mere, & ensuite Roi de France par le decès de Henri III. Ce Prince étoit Réformé de profession, quand il parvint à la Couronne. Mais ensuite il se fit Catholique Romain. Il fut obligé de créer de nouveaux Impôts pour la défense du Royaume ce qui mécontenta bien des gens. Il y en eut plusieurs parmi les Réformez, qui jetterent les yeux sur le Duc de Bouillon comme sur un homme de tête, & de main, lors que le Roi les eût quittez. On le soupçonna dés ce temps-là de vouloir cau-

1606. ser des brouilleries dans le Royaume, & l'on crut même, qu'il avoit trempé dans l'affaire du Marechal de Biron. On lui donna ordre de venir se justifier à la Cour. Mais il aima mieux se retirer en Allemagne, que de s'exposer à la haine de ses ennemis. L'Electeur Palatin envoya une Ambassade en France pour tacher d'adoucir l'esprit du Roi. Mais ce Prince trouva fort mauvais, que des étrangers se mélassent de reconcilier un sujet avec lui. On fit négotier cette affaire par Louise de Coligni Princesse d'Orange. Mais le Roi voulut absolument, que le Duc lui remît Sedan pour gage de sa fidelité, à quoi il ne vouloit point consentir, & se disposoit à se défendre, si l'on venoit l'attaquer. On se servit de tout cela pour aigrir toujours davantage le Roi contre lui. Cela fut cause, qu'il fit marcher des Troupes du côté de Sedan, & qu'il se rendit sur la Meuse pour aller assiéger cette Ville. Mais on trouva enfin un expedient propre à arrêter cette Armée, & à la renvoyer dans ses Quartiers ordinaires. Ce fut, que le Roi y mettroit un Gouverneur pour quatre ans, après quoi la Ville seroit rendue au Duc. L'accord étant conclu le Duc rentra dans les bonnes graces du Roi comme auparavant. Dans la verité cette entreprise n'étoit pas d'un grand Roi. Quoi qu'il en soit, l'Archidue fut ravi de voir finir cette Guerre, craignant que ce ne fût un pretexte pour entrer à main armée dans les Païs bas Espagnols. Et les Provinces unies en eurent de la joye, par ce qu'elles reconnurent, que le dessein du Roi n'étoit pas de faire la Guerre à

toute

toute outrance à un Seigneur de leur Religion 1606.
allié à la Maison de Nassau.

Le Duc de Brunswic avoit conçu du chagrin contre la Ville de ce Nom, par ce que les Bourgeois se fians sur le secours des Villes Anséatiques abusoient de leurs privileges. Ce Prince leva donc des Troupes sous pretexte de se mettre en état de s'opposer à Spinola, & les envoya se saisir des dehors de la Ville. Elles en furent repoussées, & cela engagea les affaires à une rupture ouverte. Mais il n'y eut pas moyen d'en former le siége à cause de la rigueur du froid. Le Duc demanda de l'assistance aux Etats avec le Comte Ernest pour General. Ils hesiterent à lui accorder sa demande. Enfin pourtant on trouva un expedient, qui fut de permettre à ce Comte d'aller au secours de ce Duc comme de son chef. Il emmena avec lui quelques Officiers, qui avoient quitté le service pour quelque temps. Tous les préparatifs du Duc pour cette Guerre n'allerent pas bien loin. La Digue, que le Duc avoit faite pour inonder la Ville, se rompit au commencement du Printemps, & obligéa le Duc d'abandonner son siége. Les Villes Anseatiques envoyerent des Troupes au secours de Brunswic. Mais d'ailleurs l'Empereur défendit les voyes de fait, & ordonna aux deux Partis de se servir de celles de droit, afin qu'ils parussent poser les Armes par respect pour les loix.

Il arriva dans ce temps-là, que le Roi Jaques irrité contre les Catholiques Romains de son Royaume par le danger, qu'il avoit couru en suite de la conspiration des poudres,

1606. leur ordonna de lui prêter un nouveau serment de fidelité. Un Prince doit être en défiance contre ses sujets, quand il ont un serment particulier à un autre Prince. Il voulut donc, qu'ils jurassent, qu'il étoit le seul, & le veritable Roi d'Angleterre, que le Pape, ni l'Eglise Romaine n'avoient aucun droit sur sa Couronne, & que si l'un, ou l'autre attentoit quelque chose contre ses droits royaux, ils refuseroient d'obeïr, que même ils l'avertiroient fidelement de tous les complots, qui se formeroient contre lui, & qu'ils prêtoient ce serment de bonne foi. Cela causa de grandes disputes entre les Catholiques Romains du Royaume. Ceux qui suivoient les instructions, de Blakwel Archiprêtre d'Angleterre nommé à cet emploi par le Pape même se soumirent à la volonté du Roi. Mais les Jesuites, & tous leurs Sectateurs refuserent d'obeïr, prévenus de la fausse croyance, que le Pape est au dessus des Rois. Cela obligea le Roi de defendre à tous ceux, qui ne vouloient pas prêter ce serment de s'enroller pour le service de l'Archiduc.

Cette authorité prétendue du Pape causa aussi de grands troubles en Italie, les Venitiens par une sage politique ne vouloient pas, que leur Clergé se pût aggrandir. Ils avoient publié un Edit, qui defendoit aux Ecclesiastiques de bâtir de nouvelles Eglises, & aux particuliers de leguer des fonds au Clergé sans une permission expresse du Senat; D'ailleurs ils ordonnerent que les fonds de terres engagées à rente par l'Eglise ne retourneroient jamais entre ses mains. Ils avoient fait emprisonner

des

des Ecclesiastiques accusez de sortileges, de 1606.
parricide, de faussetez, & de plusieurs autres crimes énormes. Le Pape Paul cinquieme, poussé à cela par les Cardinaux Bellarmin, & Baronius, trouva fort mauvais, que les Venitiens eussent fait ce reglement. Il le regarda comme un affront signalé, qu'ils lui faisoient, & par ce qu'ils ne voulurent pas le revoquer, il les excommunia. Baronius leur écrivit pour les presser à se soumettre. Cela donna lieu à plusieurs écrits, qui se publierent de part & d'autre, dans lesquels les uns soutenoient les droits prétendus du Pape, & les autres en soutenoient la nullité. Les Ecclesiastiques Venitiens pour la plus part continuerent le service public malgré l'interdiction du Pape. Les Jesuites ne voulurent point obeïr au decret du Senat, & furent chassez de toutes les terres de la République. Cette affaire fut cause que l'on ne put point tirer de Troupes d'Italie, par ce que l'on crut, que ce different y allumeroit la Guerre. Cela donna lieu aux Etats de promettre du secours aux Venitiens, s'ils en avoient besoin. Mais l'affaire prit un autre train par la Mediation du Roi de France. Cependant l'offre des Etats servit à serrer les nœuds de l'amitié, qui étoit déja entre les deux Republiques.

Au commencement de cette année les Etats envoyerent une Flotte contre l'Espagne pour y augmenter la famine, & pour tirer raison de quelques dommages qu'ils avoient reçûs par la surprise de quelques-uns de leurs Vaisseaux, dont plusieurs Matelots, qui étoient allé querir du sel dans quelques

1606. Iles de l'Amerique, avoient été cruellement mis à mort par les Espagnols. Ils firent publier une rigoureuse défense à leurs Sujets, & à toutes les autres Nations de mener des grains, ou d'autres marchandises dans ce Royaume, declarant, qu'ils confisqueroient tous les Vaisseaux qui iroient en Espagne. Guillaume Haultain partit des Ports de Hollande avec vingt quatre Vaisseaux, outre ceux que des particuliers avoient armez. Haultain eut ordre de se jetter, s'il pouvoit, sur la Flotte qui revenoit de l'Amerique, & de fermer le passage aux Vaisseaux Portugais, que l'on preparoit pour les Indes. Le voyage de Haultain fut lent à cause des vents contraires. Cependant il fit un butin considerable. Les Vaisseaux Portugais furent obligez de rester dans le Port, & de se décharger. La Flotte de l'Amerique fut mal traitée; la tempête en fit perir trois Vaisseaux. Un autre chargé d'argent pour le Roi fut accroché par un Vaisseau Hollandois, & ils furent tous deux brûlez. Haultain commençant à manquer de vivres fut obligé de revenir, les Vaisseaux qu'on lui envoyoit pour lui porter des munitions, n'ayant pû le joindre à cause des mauvais vents.

Les Armées se mirent fort tard en Campagne cette année. Cependant on ne laissa pas de faire des entreprises de part & d'autre. Du Terrail, qui n'étoit point rebuté du mauvais succès de son dessein sur Bergen-op-Zoom, cherchoit à se vanger d'une blessure, qu'il avoit reçûë dans un Parti, dont il avoit eu même beaucoup de peine à se sauver. Il ramassa

massa cinq cens chevaux sous pretexte de charger à son retour la Cavalerie qui avoit escorté le Comte Ernest, qui alloit à Brunswic. Le Prince ayant sçû, que du Terrail étoit parmi ces Cavaliers, avertit toutes les Garnisons de se tenir sur leurs gardes. Cet avanturier ayant pris douze cens hommes à Oldenzeel se rendit de nuit à Bredefort. On y faisoit fortuitement le Carnaval, & tout le monde y étoit dans la débauche. Au premier bruit des gens de du Terrail les sentinelles ayant demandé, qui vive, on leur répondit, que c'étoient des soldats du Prince poussez par l'ennemi. A peine cette réponse futelle faite, que les trois portes de la Ville furent forcées par des petards. La Garnison voulut faire quelque resistance, mais l'ennemi entra, & tout ce que l'on pût faire, fut de se jetter en diligence dans le Château. Les soldats restez dans la ville furent passez au fil de l'épée. Le Commandant du Château nommé Lawic, envoya demander du secours. On lui en envoya en diligence: Velasco, qui commandoit à Roerort, fit marcher quatre cens hommes chargez de poudre, qui manquoit à du Terrail; ceux-ci ayant appris que les Troupes des Etats étoient autour de la ville, n'oserent passer plus avant; mais en retournant à leur Garnison, ils tomberent entre les mains de la Cavalerie, qui en tua une partie, & qui fit le reste prisonnier. 1606.

Pendant tout cela le Prince Frederic Henri partit de la Haye, assembla ce qu'il put d'Infanterie, & fit venir la Cavalerie, qui étoit de retour de Paderborn, avec quoi il assiégea

1606. siégea Bredefort, de sorte que les soldats de du Terrail se trouverent enfermez entre le feu du Château & celui de l'Armée du Prince. Ils furent donc obligez de capituler, & on leur accorda la vie sauve en rendant tout le butin qu'ils avoient fait, & les prisonniers qu'ils avoient envoyez à Oldenzéel. On hâta cette capitulation de la part des assiégeans, parce que les Troupes Espagnoles s'ébranloient de toutes parts pour secourir cette Place. Cependant s'ils eussent été plus difficiles, ils eussent pû prendre du Terrail prisonnier, & en faire un agréable present au Roi de France. Cet homme ayant échappé de cette maniere ne se rebuta point, il forma d'abord une nouvelle entreprise plus importante que celle de Bredefort. Ayant sçû, que les dehors de l'Ecluse du côté de l'Orient étoient mal gardez, il forma le dessein de surprendre la Ville par là. Il assembla douze cens Walons ou Irlandois, avec lesquels il passa les marais de Cadsant proche d'un Fort ennemi sans être découvert. Il se rendit donc au lieu marqué. Le Comte Frederic de Berg devoit se trouver à l'Ecluse avec un grand corps de Troupes pour assiéger le Château, après que la Ville seroit prise. Le premier petard fit sauter deux ponts levis & la premiere porte: le second ne put faire qu'un trou à passer deux hommes à la seconde porte: cependant personne ne s'opposoit à l'ennemi, qui pouvoit monter avec beaucoup de facilité sur le rempart. Le Gouverneur, qui avoit oüy dire que les ennemis se mettoient en mouvement, crut que cela regardoit quelques Forts, ne pou-

pouvant pas s'imaginer que l'on en voulût à la Ville. Le grand repos où l'on étoit donna de l'inquiétude aux ennemis ; ils crurent qu'on les attendoit. Les soldats de du Terrail, qui devoient attaquer un autre endroit, ne le firent point, peut-être parce que l'horloge ne sonnoit point. Pendant cela quelques soldats de la Garnison s'éveillerent au bruit des petards, & fermerent d'abord la porte de dedans. Du Terrail fit une autre faute : il avoit mis les piquiers à la tête de ceux qui devoient attaquer, au lieu d'y mettre des mousquetaires, qui eussent renversé les plus échauffez. Il fut donc aisé de repousser les premiers rangs, & de mettre de la confusion parmi ceux qui les suivoient. Ils se retirerent en diligence pour se sauver à la faveur du pont. Là le Gouverneur Lanoi ayant fait pointer son canon, il fit un grand carnage en tirant dans un lieu serré, où les fuyards se pressoient. Cela renversa plus de cinq cens hommes, & en fit perir un grand nombre dans les fossez. Le surplus ne put faire sa retraite qu'au travers des Forts qui environnent cette Place de tous côtez ; de sorte que le jour commençant à paroître on en tua une grande quantité. L'Archiduc fit punir de mort quelques Officiers, qui furent accusez de n'avoir pas fait leur devoir dans cette occasion. 1606.

Quand on vit que l'on ne feroit pas la Guerre en Italie à cause de la cherté des vivres, & que Spinola & les Regimens Espagnols étoient arrivez, cela donna quelque joye à la Cour de Bruxelles. Cependant la Cavalerie Hollandoise ayant défait quelques Troupes, que

1606. que le Comte de Ritberg amenoit à l'Archiduc, & qu'elle l'eut surpris près de Malines, où elle étoit allée en course pour exiger des contributions, cela modera un peu l'ardeur avec laquelle on se préparoit pour la Campagne. Spinola se mit pourtant en marche ayant même ainsi tardé, parce qu'il devoit passer par des lieux humides & marécageux. Il donna dix mille hommes d'Infanterie, douze cens chevaux, & douze piéces de canon au Comte de Buquoi, avec ordre d'entrer dans le Betaw. Pour lui il retint onze mille hommes de pied, deux mille chevaux, & huit piéces de canon, se flattant de l'esperance de se rendre maître de la Frise & du Velaw, après quoi il ne se proposoit pas moins que de prendre Utrecht. Il ne voulut point de femmes à l'Armée pour marcher plus diligemment, & ne chargea ses chariots que de munitions, de vivres, de pontons & de moulins. L'on peut dire, que si ces deux Armées eussent pû travailler d'un pas égal à l'execution de son projet, il eut fait beaucoup de peine aux Provinces-Unies; mais celle de Spinola étant arrivée sur les frontieres de Twente, fut incommodée par des pluyes perpetuelles, & d'ailleurs l'air devint si mal-sain, que la plûpart des soldats tomberent malades. Ainsi les mauvais chemins & la maladie des Troupes rendirent la marche si lente; que quand l'Avant-garde étoit arrivée au lieu où elle devoit camper, l'Arriere-garde avoit bien de la peine à s'y rendre le lendemain; d'ailleurs l'eau crut de telle maniere dans ces païs marécageux, qu'il fut impossible d'entrer dans la Frise, & qu'on

ne

ne pouvoit plus jetter de ponts sur l'Issel. 1606.

Tous ces contretems donnerent le loisir au Prince Maurice de se preparer, & de faire venir ses Troupes par eau. Il forma donc une Armée de dix mille fantassins, & de deux mille cinq cens chevaux, avec laquelle il se posta sur la riviére dans un lieu propre à couvrir Deventer, Zutphen & Doesburg. Cependant Spinola fit assieger Lochem, petite Ville du Comté de Zutphen assez mediocrement fortifiée. Il y avoit trois cens hommes de Garnison, qui furent contraints de capituler dès le lendemain. Les Espagnols la fortifierent: Dans le même tems à peu près Charles Justiniani eut ordre du Comte de Buquoi de prendre quatre mille hommes de pied avec cinq cens chevaux, & deux pieces de canon pour tâcher de passer le Wahal. Il se rendit à Spaerdorp au point du jour, fit entrer les plus hardis de ses soldats dans des batteaux, & se proposa de les faire passer de la sorte les uns après les autres. Du Bois ayant été averti de ce dessein se rendit du côté de ce Bourg avec des Troupes. Sa venuë intimida tellement les bateliers, qu'ils n'oserent aborder, disant que la violence de l'eau les en empêchoit. Justiniani ne se rebuttant point pour cela se preparoit encore à remettre ses batteaux en état de passer. Mais du Bois se trouva trop fort, & d'ailleurs les Vaisseaux de garde de l'Ile de Gravevaert étant venus, Justiniani se vit absolument obligé de se retirer.

Le Prince se trouvoit alors dans un grand embarras, on l'attaquoit de plusieurs côtez

à

1606. à la fois. Cela lui fit prendre la resolution de fortifier tous les bords du Wahal jusques à Bommel. Ensuite il fortifia le terrain, qui est entre le Rhin & l'Issel depuis Arnheim jusques à Hattem. Il munit tout cela de plusieurs Forts assez proche l'un de l'autre pour s'entr'avertir en peu de tems si on les attaquoit. Il commanda à ses barques armées de faire des courses frequentes sur ces riviéres pour découvrir les desseins de l'Ennemi. Pour le surplus du terrain, qui s'étend depuis l'Issel jusques au Golfe de Frise, c'est une espece d'Ile, sur tout depuis le nouveau canal que l'on a fait depuis Zwolle Ville d'Overyssel. Spinola crut que l'on devoit attaquer cet endroit pour entrer dans le Païs. Pour mieux cacher son dessein il s'approche de Zutphen, & fait sonder la riviere; mais il fait marcher secretement le Comte de Solre avec une partie de l'Armée pour passer le Wecht, riviére qui vient des frontiéres de Westphalie. Mais les pluyes retarderent encore cette entreprise; & le dessein ayant été éventé, Warmeloo, qui commandoit en ces quartiers-là, s'opposa au passage du Comte avec deux Vaisseaux. Le Comte avoit amené deux canons avec lui, mais ses boulets se trouverent trop gros: ainsi il ne put s'en servir. Quand Spinola vit que toutes ces tentatives étoient inutiles, il resolut de ne penser plus qu'à des siéges. Il vint donc devant Grolle, petite Ville du Comté de Zutphen, pendant qu'il avoit donné ordre au Comte de Buquoi d'attaquer Nimegue. Ce Comte ne voulut pas l'entreprendre sans avoir les ordres positifs de l'Archiduc.

chiduc. Il les receut, mais il recula l'execution sous divers pretextes, de peur qu'en s'attachant à une entreprise de cette importance il ne nuisît à sa reputation. 1606.

Grolle est environnée d'un double rempart, excepté dans l'endroit où la riviere de Sling entre dans la Ville. Elle avoit treize cens hommes de Garnison commandez par le Seigneur de Dort, jeune Gentilhomme qui n'avoit pas beaucoup d'experience à la Guerre. La Garnison fit d'abord une sortie, mais elle se contenta ensuite de se défendre à coups de mousquet, dont Spinola se soucioit peu. Cependant les Italiens & les Espagnols se rendirent maîtres de tous les dehors de la Place au septiéme jour du siége, parce que les assiégez n'oserent soutenir l'assaut. Peu de tems après les Italiens se logerent au pied du Bastion. Les bourgeois craignant que la Ville ne fût ruïnée par les mines, & qu'on ne les prît d'assaut, obligerent le Gouverneur de capituler, quoi-que les lettres, qu'on lui avoit fait tenir, l'assurassent qu'il seroit secouru dans deux jours, Et en effet le Prince Maurice marchoit pour tâcher de faire lever le siége; mais Spinola, qui le sçavoit, leur fit faire de si terribles menaces, qu'ils capitulerent: & quoi qu'il fût permis aux Bourgeois de se retirer ailleurs, ils eurent la lâcheté de demeurer dans la Ville, sans se soucier de la perte de leur Religion, & de leur liberté. Spinola ayant pris Grolle, & remarquant que les pluyes l'incommodoient beaucoup en ce païs-là, si bien que son Armée manquoit de vivres, resolut d'aller assiéger Rhinberg. La Place, qui

1606. qui n'étoit presque rien autrefois, étoit devenuë bonne par les diverses Fortifications qu'on avoit faites en plusieurs tems differens. Le Comte de Buquoi étoit déja devant la Ville, & avoit pris un Vaisseau Hollandois après en avoir brûlé quelques autres. Le Prince Frederic Henri y jetta quatorze Compagnies; ainsi la Garnison étoit de trois mille hommes de pied, & de deux cens chevaux. Plusieurs François considerables par leur naissance & par leur valeur s'y enfermerent pour se fortifier dans le métier d'attaquer & défendre les Places.

Peu de jours après Spinola arriva devant la Ville avec son Armée, il se posta de l'autre côté du Rhin pour s'opposer au secours, si le Prince Maurice vouloit le tenter. La Cavalerie fit une sortie de ce côté là, & pensa enlever ce General, qui s'étoit un peu trop avancé. On fit une autre sortie sur l'attaque du Comte de Buquoi, cela n'empêcha pas, que Spinola ne joignît ses deux Camps par un Pont. Alors il commença à incommoder la Ville par la mousqueterie, de même que le Fort qui étoit de son côté. Par malheur le Colonel Edmond Ecossois, qui y commandoit, mourut d'une blessure qu'il avoit reçuë. Le desordre s'étant mis dans la Garnison de ce Fort elle se retira dans l'Ile, où le mousquet ne pouvoit plus l'incommoder. Ainsi la Place se trouva pressée de toutes parts, & se voyoit déja exposée aux coups de main. Les Etats avoient écrit au Prince, & lui avoient marqué, qu'il pouvoit hasarder une bataille, s'il le trouvoit à propos. Mais il crut,

crut, qu'il ne falloit rien risquer dans la conjoncture presente de peur d'exposer le Païs à un danger visible de perir sans ressource, s'il venoit à succomber. Il craignoit, même que s'il alloit au secours de Rhinberg, Spinola ne quittât son siége pour se jetter dans le Velaw, lors qu'il le verroit éloigné des frontieres. Il se contenta donc de se poster pres de Wezel faisant diverses feintes, & tout d'un coup il se jetta sur un Fort, que les Espagnols avoient fait pres du lieu, où la Lippe se jette dans le Rhin. Après l'avoir pris il le fit mettre en état de defense pour se conserver un passage libre. Ces feintes donnerent de l'inquietude à Spinola, qui fut obligé de faire fortifier son Camp de peur d'être surpris. Cependant les assiegez faisoient toujours de vigoureuses sorties, qui avoient assez de succes. Mais les mines de Spinola empecherent la Garnison de penser davantage à de pareilles entreprises. Elle se trouva même à la longue dans la disette des munitions de Guerre. Ainsi il fallut penser à capituler, d'autant plus que le Gouverneur crut, qu'il devoit menager cette jeune Noblesse, qui s'étoit enfermée dans la Ville. Il composa donc avec l'ennemi, & lui rendit la Place après un mois de siége. 1606

Le jour, qui preceda cette reddition, le Prince Frederic Henri marcha dans le dessein de reprendre Venlo. On avoit renversé la premiere porte avec un petard, & l'on commençoit déja à monter sur le rempart. Mais il restoit encore une porte à ouvrir. Pendant que l'on travailloit à le faire, les Bourgeois, & la Garnison s'eveillerent, & repous-

1606. repousserent l'Ennemi, qui étoit déja fort prêt d'eux. Par ce moyen cette entreprise échoüa, & l'on fut obligé de se retirer. Quelques autres desseins sur des Villes de Flandre n'eurent pas plus de succès, parce que le vent fut toujours contraire aux Etats.

Les mauvaises nouvelles de l'Amerique avoient extrémement affoibli les finances d'Espagne, & furent cause, que quelques Banquiers interessez avec Spinola furent obligez de faire banqueroute. Cela le reduisit à la necessité de ne pouvoir fournir la paye à ses Troupes selon sa coutume. Ainsi l'on recommenca à se plaindre, & les Soldats de Wachtendonk tenoient déja des discours séditieux. Mais la séverité du Gouverneur, qui passa son épée au travers du corps d'un de ces mutins, obligea cette Garnison de se taire. Spinola s'étant rendu maître de Rhinberg n'osa faire le siége de Meurs, par ce que cette ville étoit trop bien munie de Troupes, & de toute autre chose. Il fallut donc renvoyer l'Armée dans ses quartiers. Ce fut alors, que les murmures commencerent de toutes parts, les Soldats manquant de tout, & étant d'ailleurs accablez de maladies, & de fatigues. Il y eut plusieurs Cavaliers, qui deserterent pour prendre parti auprès du Prince Maurice. Ceux, qui resterent au service, s'assemblerent, & se nommerent un Chef pour regler leurs courses, & leurs affaires: Dans le commencement Spinola les méprisa, par ce que le nombre n'en étoit pas grand. Mais quand il vit, qu'ils se multiplioient, il tacha de les appaiser par de bel-

les

les promesses. Cependant étant hors d'état d'y joindre des effets il y eut cinq ou six cens hommes presque tous Cavaliers, qui se saisirent de Hoogstraate. Mais ils trouverent ce lieu rasé par un accord fait entre l'Archiduc, & les Etats, qui de leur côté ruinerent la forteresse de Vouden. Sur la nouvelle, que l'on assembloit des Troupes pour les charger ils se retirerent pres de Breda, & envoyerent des Deputez au Gouverneur de cette Ville, qui étoit Justin de Nassau frere naturel du Prince Maurice. Ils demanderent du secours. On leur envoya des vivres, & des Armes, & on leur fit espérer du secours au cas qu'ils fussent attaquez. Spinola craignant, que cette mutinerie ne se rendît contagieuse, distribua les Regimens, dont il étoit assuré dans les Villes prochaines, & laissa le reste dans le Païs de Cologne, comme avoit fait autrefois Mendoze. 1606.

Le desordre, où se trouvoient alors les affaires d'Espagne, & de l'Archiduc, fit esperer aux Etats, qu'ils pourroient bien reparer le dommage, qu'ils avoient souffert sur le Rhin. Cependant ils ne se hâterent point de profiter du malheur de l'ennemi. On supposa, que des soldats sans argent, & engagez dans la mutinerie ne se rangeroient pas facilement à leur devoir. Le Comte Ernest se rendit maître de Lochem à peu pres dans le temps, que le Prince mit le siége devant Grolle. Le Comte Henri de Berg étoit enfermé dans la Place avec six cens hommes de pied, sa compagnie de Cavallerie, & beaucoup de Canons. Les pluyes étoient grandes

1606. cette année, ce qui rendit les approches fort difficiles. Spinola eut le loisir par là d'assembler des Troupes, & de marcher au secours de cette Place ayant dix pieces de Canon avec lui. Il n'étoit pas si fort que le Prince, cependant il conjectura, que le Prince n'en viendroit pas à une bataille. Il alla donc droit à l'ennemi pour l'attaquer par un endroit peu fortifié. Le Prince en effet retira ses Troupes dans des lieux forts, & leva le siége, quoi que presque tous ses soldats demandassent la bataille, soutenans, qu'ils battroient Spinola, dont les gens étoient en petit nombre, & fatiguez d'ailleurs du mauvais chemin, & des eaux, qu'ils avoient traversées. Spinola crut avoir vaincu, puis qu'il avoit obligé l'ennemi de se retirer, & le Prince prétendit avoir bien fait d'avoir conservé ses Troupes, parmi lesquelles il y avoit beaucoup de malades.

Les Armateurs avoient causé beaucoup de dommage sur les côtes d'Espagne, dont les grands vaisseaux s'étoient perdus en voulant poursuivre les Hollandois. Haultain fut renvoyé avec vingt quatre vaisseaux pour attendre les navires Espagnols, qui revenoient des Indes Orientales, & Occidentales. Il eut d'abord six de ses navires écartez par la tempête. Pendant que les autres étoient encore en desordre ils furent attaquez par Fagardo avec huit Gallions. Jusques à ce jour les Hollandois avoient toujours apprehendé ces grands vaisseaux. L'un d'entr'eux vint à un Navire de Zelande commandé par le Capitaine Nicolaï, & s'y accrocha. Toute la Flot-

te en fut épouvantée, & se tira en arriere. 1606.
Nicolaï, & ses gens se defendirent pendant deux jours. Mais voyant enfin, qu'il ne leur venoit point de secours, & que le vaisseau étoit tout percé, & le mât brisé, ils firent leur priere, après quoi ils mirent le feu aux poudres, & aimerent mieux perir de cette maniere que de se rendre. Pendant que les vaisseaux de Haultain étoient ecartez, les Espagnols, qui revenoient des Indes, aborderent à Lisbonne & ceux, qui avoient chargé dans l'Amerique, se rendirent à St. Lucar. Les premiers avoient beaucoup souffert de la tempête, de sorte que deux d'entr'eux avoient été forcez de jetter leurs marchandises dans la Mer, & de se sauver sur le rivage de Mozambique. Deux autres avoient coulé à fonds près du Tage. L'équipage se sauva, mais les marchandises furent toutes gatées de l'humidité. Pour ceux qui venoient de l'Amerique ils arriverent fort heureusement au nombre de cinquante chargez du revenu de deux ans pour le Roi, & pour les Marchands. Cela porta l'abondance en Espagne, & retablit son credit. Au lieu que les Etats avoient fait de grandes dépenses fort inutiles pendant cette année.

En recompense leurs affaires prirent un bon train aux Indes Orientales. La Flotte de Verhagen revint en Hollande avec de bonnes nouvelles. Elle avoit pris en faisant sa route une Carraque Portugaise, que l'on brula, & de plus elle s'étoit emparée de deux autres vaisseaux. Le Zamorin de Calecut grand ennemi des Portugais fit alliance avec les

1606. Hollandois. Il ecrivit au Prince Maurice, & consentit, que la Compagnie bâtit un Fort dans son Païs pour être aidé des vaisseaux Hollandois dans la Guerre qu'il vouloit faire aux Portugais. Les Ambassadeurs, que le Roi d'Achem avoit envoyez dans les Provinces Unies, dirent de grandes choses à l'avantage de la Republique ce qui disposa favorablement tous les Peuples de ces Païs là à s'allier avec elle. On eut même le *bonheur de* prendre le vaisseau qui portoit le Gouverneur Espagnol des Iles de ces Païs-là.

Les Espagnols avoient établi une Colonie dans l'Ile d'Amboïna. Mais les Peuples dè cette Ile mal satisfaits de la fierté de ces nouveaux Maîtres rechercherent l'alliance des Hollandois avec empressement. S'étant donc rendus dans cette Ile, ils s'approcherent jusques sous les remparts du Fort. Celui, qui y commandoit, les ayant apperçus, leur fit demander, qui ils étoient, & quel demélé ils avoient avec sa Garnison. Ils lui repondirent, qu'ils étoient ennemis de l'Espagne, & qu'ils le lui feroient bien-tôt sentir. Ils se préparerent donc à l'attaquer dans les formes. Mais il n'attendit pas l'assaut. Il rendit sa forteresse avec tout ce qui étoit dedans. Il en sortit avec sa Garnison, qui étoit de six cens hommes, & on lui donna des vaisseaux pour les transporter sur les Côtes voisines. Les Hollandois consentirent que quarante six familles Portugaises, qui étoient établies dans ce lieu-là y demeurassent en prêtant le serment de fidelité aux Etats. Ils firent en suite alliance avec tous les habitans de l'Ile,

&

& mirent Garnison dans le fort, qu'ils avoient pris. Cinq de leurs vaisseaux prirent la route des Moluques, & le surplus se rendit à Banda. 1606.

Les Iles Moluques sont dans un lieu propre à produire le Clou de Girofle, qui y croît fort abondamment. Les Portugais avoient trouvé moyen de s'emparer du negoce de ces épices. Ils favorisoient les dissensions, qui étoient entre les Rois de ces Iles, & s'étoient joints d'abord avec le Roi de Ternate contre celui de Tidor, lequel même ils empoisonnerent par ce qu'il ne vouloit pas s'allier avec eux. Cela fut cause que son fils fit son Traité avec les Espagnols, qui avoient aussi trouvé le chemin des Moluques. Cela causa la Guerre entr'eux, & les Portugais. Mais cette Guerre ne dura pas long temps. Charles Quint, qui avoit besoin d'argent & qui ne savoit pas, de quelle consequence étoient les Moluques, engagéa tous les droits, que la Castille y pouvoit avoir, au Roi de Portugal pour trois cens cinquante mille ducats, que ce Prrince lui prêta. Depuis cela les Portugais étant les maîtres absolus de ce trafic & de celui des muscades, qu'ils tiroient de Banda, le Magazin en fut établi à Goa, ou les Chinois, les Turcs, & les Africains les venoient acheter. Les Portugais en apportoient la moindre partie en Europe.

Se voyant ces épiceries absolument à leur disposition ils commencerent à chagriner les Peuples de ces Iles. Le Roi de Ternate étant mort ils traiterent successivement ses deux fils avec beaucoup de dureté. Ces deux

1606. Princes étant morts leur Cadet leur succeda. Mais peu de temps après les Portugais le firent mourir, par ce qu'ils étoient jaloux de son pouvoir, & qu'en effet sa vertu lui avoit acquis plusieurs Iles voisines. Deux de ses fils effrayez du malheur de leur Pere ne voulurent point accepter la Couronne. Leur Cadet fut plus hardi qu'eux. Il se proposa de vanger la mort de son Pere, & trouva tous ses *sujets*, & tous ses voisins dans les mêmes *sentimens*. Pendant qu'il étoit sur le Throne, les Anglois sous le Vice-Amiral Draeck furent les premiers, qui troublerent les Portugais en ces païs-là. D'abord ils donnerent esperance au Roi de Ternate de le secourir. Mais quand ce Prince sçut que Philippes s'étoit emparé du Portugal, il envoya des Ambassadeurs en Espagne pour l'assurer de sa fidelité. On le tint long temps en suspens, avant que de lui donner une réponse positive. Mais étant mort, son fils, qui lui succeda, herita de sa haine contre les Espagnols, & resolut de vanger la mort de son Bisayeul, dés qu'il en trouveroit l'occasion. Le Roi de Tidor au contraire travailla à s'acquerir la protection des Portugais pour s'en servir contre le Roi de Ternate son ennemi.

La premiere fois que les Hollandois arriverént dans ces Païs l'an 1599., ils trouverent ces Rois dans cette disposition. Le Roi de Ternate vit aborder leur flotte avec joye, par ce qu'il reconnut, que les Hollandois étoient capables de tenir tête aux Portugais. Il embrassa donc leur parti, & rejetta les Portugais, & les Anglois. Celui de Tidor

permit aux Portugais de bâtir une forteresse 1606.
dans son Ile. Les Anglois étoient venus dans ces Iles pour la seconde fois, se vantans de la Paix, qu'ils avoient faite avec l'Espagne. Cependant les Portugais & les Espagnols ne leur firent bonne mine, que par ce qu'ils avoient peur des Hollandois. Ceux-ci eurent peu d'esperance de succes, lors qu'ils virent tant de peuples engagez dans ce trafic. Ils furent même traversez dans la Guerre, qu'ils avoient entreprise contre le Roi de Tidor, & les Anglois en effet vendirent des munitions de Guerre aux Portugais, qui en avoient besoin. Cela n'empêcha pas ces nouveaux venus de continuer leur dessein. Ils convinrent avec le Roi de Ternate, qu'il passeroit avec son Armée dans l'Ile de Tidor, & que cependant les Hollandois attaqueroient la Citadelle des Portugais. D'abord qu'ils eurent jetté du monde dans cette Ile, ils envoyerent des matelots, qui s'emparerent de deux Carraques Portugaises. Cependant le Capitaine Mol ayant reconnu, qu'il y avoit une grande breche à cette forteresse, on y donna l'assaut. Ceux de la Place le repousserent vigoureusement: mais les Hollandois revinrent à la charge. Mol voyant, qu'un Capitaine Espagnol vouloit le tuer d'un coup de pique, évita le coup, & l'ayant pris au collet le jetta par terre. L'Espagnol l'entraina avec lui, & comme ils se debattoient, Mol cria à un soldat des siens de donner un coup de pistolet à ce Capitaine. Pendant que cela se passoit, il s'étoit jetté sept Hollandois dans la Citadelle. Mais ne pouvant sou-

1606. tenir les efforts de l'ennemi ils pensoient à se retirer, lors que Mol, qui avoit eu une jambe cassée, & que l'on vouloit emporter, cria, qu'on le laissât, & que l'on continuât à charger l'ennemi.

Par hazard un coup de Canon mit le feu aux poudres, qui étoient enfermées dans une tour. Cet embrasement fit sauter soixante Portugais, ce qui intimida tellement les autres, que les Hollandois se rendirent maîtres de ce Fort. Les femmes & les enfans s'étoient jettez dans un rocher, qui étoit inaccessible. Cependant tout cela se rendit, par ce qu'on leur coupa les vivres, & on conduisit cette Troupe avec quelques hommes, qui furent épargnez à la prise du Fort, dans les Iles Philippines. Les Hollandois laisserent la vie, & la Couronne au Roi de Tidor, qui n'en eut pas toute la reconnoissance qu'il devoit. Ils tomberent même d'accord de raser la forteresse des Portugais, en quoi ils firent une faute, dont ils eurent sujet de se repentir dans la suite. Ce Prince couvrit dans le fonds de son cœur la haine qu'il leur portoit, & leur brassa des trahisons, qu'il fit eclater dans leur temps.

Il arriva encore d'autres vaisseaux des Indes, que des particuliers y avoient envoyez, avant que l'on eût établi la Compagnie. Ils avoient pris entre autres choses une Carraque Portugaise qui revenoit de Macao, & qui passoit pres de Patanie. La Reine de cette Ile pretendoit, que la moitié de cette prise lui appartenoit. Les maîtres de ces vaisseaux traiterent avec elles & lui donnerent

rent une somme d'argent, moyennant quoi ils 1606.
demeurerent en possession de leur prise. Les ouvrages de soye, qui font une partie considerable du negoce des Indes, viennent de la Chine. Les habitans de ce puissant Royaume ne souffrent pas, que les étrangers entrent dans leur Païs. Il y avoit quelques Portugais établis assez pres de leurs frontieres, qui les entretenoient dans l'aversion qu'ils avoient contre les Hollandois. Ceux-ci au contraire se servoient de la protection, & de la faveur de leurs Alliez pour trafiquer en soye avec les Chinois, qui se rendoient à Java, & dans les lieux voisins. On fit partir Paul Carden avec huit vaisseaux pour continuer ce commerce des Indes, & pour empecher, que les Peuples voisins ne troublassent le negoce de la Compagnie; on defendit à toutes sortes de personnes d'entreprendre la navigation de ces Païs-là sans la permission, & le consentement expres de cette Compagnie.

Il mourut cette année plusieurs personnes distinguées. Le premier fut le Comte de Hohenlo, qui avoit été General des Troupes de la Republique sous le Prince Maurice, meilleur soldat que bon Capitaine. Cependant il avoit servi fort utilement: mais quand il vit, qu'on ne lui donnoit plus d'emploi à la Guerre, il s'abandonna au chagrin, & à la débauche, & acheva ses jours assez malheureusement. Le second fut Jean Comte de Nassau frere de Guillaume Prince d'Orange, qui avoit assisté ce Prince de ses conseils, & de sa bourse dans les grandes affaires, qu'il eut pendant les troubles. Il

1606. etoit Gouverneur de Gueldre, & ce fut lui qui fut le principal autheur de l'union d'Utrecht. Ses fils servirent la Republique avec beaucoup de succès. Le troisieme fut le celebre Juste Lipse, qui s'étoit aquis une grande reputation par ses doctes écrits. Cependant ayant publié un petit Ouvrage sur les prétendus miracles de nôtre Dame de Halle, & d'Apremont, on y répondit d'une maniere un peu vive: mais il mourut avant que d'y pouvoir repliquer, & cela fit tort à sa reputation. On ne laissa pas neanmoins de celebrer sa memoire par des pieces en prose & en vers.

Philippe Guillaume Prince d'Orange épousa Eleonor de Bourbon fille de defunt Henri Prince de Condé, & par ce moyen il fut allié d'assez près à Henri IV. Ce Prince en consideration de ce mariage lui rendit la Principauté d'Orange avec tous ses droits souverains, quoi que le Parlement de Dauphiné s'y opposât fortement sous pretexte, qu'elle relevoit de sa jurisdiction, & qu'elle dépendoit de la Couronne de France.

Ce fut dans ce temps, que l'on commença à parler de la Paix, & que l'on entra dans des negotiations, qui produisirent enfin la Tréve de douze ans. Ainsi il est à propos de tracer ici un plan abregé de l'état, où se trouvoit l'Europe, lors que l'on pensa à terminer cette longue, & funeste Guerre allumée dans les Païs-Bas.

La Pologne se trouvoit dans de grands troubles par le mécontentement, que tous les Polonois avoient du Roi Sigismond. Ce Prince

Prince trop gouverné par les Jesuites avoit 1606.
perdu son Royaume de Suede. Charles son Oncle Duc de Sundermanie, qui le gouvernoit en son nom, avoit été mis sur le Throne par les Etats, & avoit porté la Guerre en Livonie. En Pologne le grand Chancelier Zamosky avoit maintenu le Royaume en Paix en faisant observer les loix à la rigueur. Etant prêt à mourir il avoit exhorté les Grands de penser à eux, les avertissant, que l'on tâchoit de les dépouiller de leurs loix, & de leur liberté. Dés qu'il fut mort, on vit naître des divisions, qui porterent bien-tôt les esprits à la Guerre. Les Palatins se plaignirent, de ce que le Roi avoit souillé le Throne par un inceste en épousant la sœur de sa premiere femme, & étoit entré de cette maniere dans un alliance étroite avec la Maison d'Autriche. Ils se plaignirent encore, de ce que les charges du Royaume n'étoient pas egalement distribuées entre les Catholiques Romains, & les Protestans. Ils demanderent, que les Jesuites fussent bannis du Païs de Cracovie, & que les Proces des Prêtres fussent jugez, dans le Royaume sans être obligé d'aller à Rome. Enfin ils assignerent une Diete Generale, & sommerent le Roi de s'y venir justifier, le menaçant d'en elire un autre en sa place s'il ne comparoissoit devant cette Assemblée. Le Roi amassa des Troupes; & ayant attiré quelques grands du Royaume dans son Parti les affaires prirent un train favorable pour lui. Cependant il prefera la Paix à la Guerre, & l'on regla tous les differens par un Traité, qui ajouta quel-

1606. ques nouvelles loix aux anciennes. Cependant les sujets de plaintes reciproques ayant été plutôt assoupis qu'éteints, la Guerre recommença bien-tôt, par ce que les Palatins ne purent souffrir, que Sigismond les regardât comme vaincus.

On l'accusoit hautement d'avoir embarqué la Pologne dans une facheuse guerre en donnant des secours à Demetrius, qui prétendoit être fils, & heritier de Basile grand Duc de Moscovie, que ses cruautez avoient rendu celebre. Boris, qui avoit usurpé la Couronne avoit fait chercher Demetrius pour le faire mourir afin de se delivrer d'un competiteur. Demetrius soutenoit, qu'on avoit mis un homme en sa place, & qu'on avoit trompé Boris. Il s'étoit tenu caché assez long-temps en Pologne. Mais enfin s'étant fait connoître il avoit pris les armes contre Boris, & l'avoit attaqué. Cependant il ne put reüssir dans son entreprise & Boris mourut tranquille sur le Throne. Son fils sous la tutelle de sa Mere prit possession de la Couronne. Mais les *Moscovites* ne purent se soumettre au gouvernement d'une femme. Ainsi bien des gens entrerent dans le parti de Demetrius, qui se rendit maître de Moscou, & fit mourir le fils de Boris, & sa Mere. Demetrius ne demeura pas long-temps paisible sur le Throne. Les sujets ne pouvoient souffrir, qu'il fut gouverné par les Jesuïtes. On fit courir le bruit, qu'il avoit envoyé des Ambassadeurs secrets au Pape pour établir le Culte Latin dans ses Etats. De plus on se plaignoit, de ce qu'il n'avoit que des Polonois au tour de lui, & enfin on s'avisa de

de dire, qu'il n'étoit pas le vrai Demetrius, 1606.
& que ce n'étoit qu'un Moine magicien dont les Polonois se servoient pour ruiner la Moscovie. Les Grands du Païs se servirent de l'occasion, que le mariage de Demetrius avec la fille du Palatin de Sandomir leur fournit, de conspirer contre lui. Ils l'attaquerent si vivement, qu'il fut contraint de se jetter d'une fenêtre en bas pour eviter leurs coups. Mais s'étant bleslé en tombant il ne put se sauver de leurs mains. Ils le tuerent donc; & laisserent ainsi le point de sa naissance tellement douteux, que l'on ignore encore aujourd'hui, s'il étoit fils de Basile.

Les Polonois furent envelloppez dans son malheur, & les Moscovites en firent un grand carnage. Un nommé Scutsky, qui avoit fomenté cette rebellion, s'empara de la Monarchie. Il eut de la peine à s'y maintenir, par ce que le Peuple étoit encore tout ébranlé de toutes les révolutions précedentes. Mais enfin les supplices, & la terreur l'affermirent sur le Throne. Ainsi la Pologne qui avoit excité tous ces troubles par l'assistance qu'elle avoit donnée à Demetrius, avoit à craindre que la Moscovie ne pensât à se vanger des desordres survenus parmi ses Peuples à l'occasion de ce Prince vrai ou faux.

La Transylvanie, & les frontieres de Hongrie avoient été mal traitées par les Troupes de l'Empereur, & les Protestans y avoient été dépouillez de leur liberté sur le fait de la Religion. Ainsi les mécontentemens de ces Peuples retomboient encore sur les Jesuïtes, que l'on accusoit d'être les Autheurs de ces

1606. violences. Les Grands se servirent de ces desordres pour se plaindre de ce que l'Empereur se tenoit enfermé dans son Palais sans s'informer des affaires du Gouvernement, lequel il abandonnoit à des étrangers. Ils disoient que cette conduite étoit contraire aux loix du Païs, dont ce Prince avoit juré l'observation. Des plaintes, & des murmures on en vint à une Guerre ouverte, qui fournit occasion au Turc de donner la Couronne de Hongrie à Botskay, que les Mécontens avoit choisi pour leur Chef. Mais Botskay ne voulut point se prévaloir de la faveur du grand Seigneur & se contenta de demeurer Prince de Transylvanie. Cependant la Guerre ne dura pas long-temps. Le Turc n'étoit pas en état de fournir de grands secours aux Mécontens. D'ailleurs l'intention de Botskay ne fut jamais de porter les Peuples à une rebellion ouverte, mais seulement de les conserver dans la possession de leurs droits. On convint donc par un Traité, que Botskay seroit Prince de Transylvanie, que Matthias frere de l'Empereur seroit établi Gouverneur de Hongrie, ayant des gens du Païs pour ses Lieutenans, que la puissance, & le credit des Jesuites seroit moderé par des loix, & que le Turc demeureroit en possession des terres, qu'il tenoit. Botskay fut empoisonné peu de temps après par un de ses Domestiques. Se voyant sur le point d'expirer il recommanda aux Transylvains, & aux Hongrois de demeurer toujours unis entr'eux, d'assembler souvent leur Conseil commun, & de conserver la Paix avec l'Empereur, autant que les

loix du Païs le permettroient. Botskay mourant sans enfans, sa Principauté devoit retourner à l'Empereur selon les clauses du Traité. Cela donna lieu à de nouveaux desordres, par ce que les Transylvains ne peuvent obeïr à des maîtres éloignez de leur Païs. 1606.

L'Allemagne étoit toujours en trouble sur le fait de la Religion, & par tout où les Jesuites pouvoient s'établir, ils fomentoient des persecutions contre les Protestans. On voyoit toujours des semences d'animosité entre les Princes de Brunswic, les Comtes d'Oostfrise, l'Evêque de Paderborn, & les principales Villes de leurs Etats, de sorte que l'on trouvoit de la discorde par tout, les Princes voulant étendre leurs droits, & les Peuples refusant d'obéïr à leurs ordres. Les differens survenus entre le Pape & les Venitiens duroient toujours. On n'en étoit pas venu à la guerre; on s'étoit contenté jusques-là de la faire par des Libelles publiez de part & d'autre. Cependant on preparoit des Troupes des deux côtez, & le Roi d'Espagne promettoit tout ouvertement d'assister le Pape. Le Roi de France en étant averti, fit publier dans Rome, que les Rois ses predecesseurs avoient toujours été les défenseurs du St. Siége, & que si le Pape acceptoit le secours d'Espagne, il en seroit offensé, & se joindroit au Parti contraire. Cette declaration fit peur à l'Italie, qui ne vouloit point d'Armée étrangere chez elle. Henri fit presser le Pape & les Venitiens de s'accorder à l'amiable, & les disposa ainsi à la Paix, pendant qu'il travailloit à maintenir la tranquilité,

1606. lité ; à faire regner l'abondance dans le Royaume, à augmenter ses finances, & à se rendre puissant par les Alliances qu'il contractoit avec tous les Etats voisins.

Depuis que l'Angleterre s'étoit garantie de la conspiration des poudres, elle étoit toujours dans l'inquiétude. Le Pape avoit défendu aux Papistes Anglois de prêter le nouveau serment, auquel le Roi Jaques vouloit les obliger. Ainsi il craignoit quelque nouveau soulevement de leur part, & ne pouvoit s'assurer pleinement de leur fidelité. Il se plaignoit encore, de ce qu'en Espagne on ne rendoit pas une justice exacte aux Marchands de sa Nation. Mais on en usoit de même avec les negotians des Païs-Bas, qui avoient quelque correspondance avec les Hollandois. On y avoit mis en prison ceux qui étoient accusez d'avoir mal administré les finances. Tout cela pourtant n'étoit pas capable de remedier aux desordres de la Monarchie. Les Portugais se plaignoient que pendant que l'on faisoit la guerre aux Provinces-Unies, le Royaume d'Espagne se ruinoit absolument, puis que les Hollandois enlevoient tous les vaisseaux du Païs, qu'ils en avoient assiégé les Ports, & qu'ils venoient de chasser les Portugais des Moluques. Tout les Peuples se plaignoient en même temps de la dureté de cette Guerre, qui les épuisoit d'autant plus qu'ils ne pouvoient plus compter sur les retours des Indes, puis qu'on se saisissoit continuellement de leurs flottes. Ils ajoutoient, que si l'on entroit en guerre contre les Venitiens, cela ne manqueroit pas d'a-

d'abymer l'Espagne. Toutes ces plaintes firent penser tout de bon à la Paix avec les Provinces-Unies, puis que l'on se voyoit hors d'état de continuer la guerre. 1606.

On pretend, que les Etats contribuerent secretement à fomenter le chagrin de l'Espagne, & du Portugal en faisant publier sourdement, que la France, & les Etats étoient sur le point de s'unir pour dépoüiller l'Espagne des Païs-Bas: qu'il valloit bien mieux prévenir cette union en laissant les Provinces-Unies en liberté & en renonçant à toutes les pretensions, que l'Espagne pouvoit avoir sur elles, que de les porter par la continuation de cette Guerre à se jetter entre les bras de la France. D'ailleurs on fit voir, que les Etats, qui s'étoient établis dans les Indes Orientales, étoient sur le point de former une nouvelle Compagnie pour l'Amerique, qui ruineroit les Colonies Espagnoles dans cette Partie du Monde. On representa encore que comme les Genois avoient autrefois transporté les Turcs au deça de l'Hellespont, les Hollandois pourroient bien aider les Maures à venir se remettre en possession du Royaume de Grenade: que les Archiducs étoient las de la Guerre; que la pauvreté des Provinces, & les frequentes Rebellions des Troupes faisoient souhaiter ardemment la Paix par les Peuples, qui n'en pouvoient plus. Spinola lui même conseilloit la Paix. Il avoit vû son credit alteré depuis peu; si les revenus de l'Amerique venoient à cesser, il restoit accablé de dettes sans esperance de s'en relever jamais.

Dans

1606. Dans la Republique peu de gens osoient esperer la Paix, & il y en avoit beaucoup, qui la craignoient, parce qu'ils étoient prevenus de l'opinion, que l'Espagne ne traiteroit jamais de bonne foy. D'ailleurs on voyoit, que la guerre avoit enrichi les Provinces, & ils apprehendoient, qu'Anvers ne rattirât tout le commerce par la commodité de son Port. On craignoit encore, que la Paix ne causât des discordes intestines, & qu'ainsi elle n'apportât plus de préjudice que d'avantage à la Republique. Les Peuples des Provinces frontieres souhaitoient la Paix pour joüir tranquillement de leurs biens, & pour se delivrer des frayeurs, dont ils étoient continuellement travaillez. Mais il y avoit des gens, qui croyoient, que l'on pouvoit penser à la Paix en prenant de grandes precautions contre l'ennemi pour assurer la Religion, & la liberté; que l'Espagne étoit sur son déclin, & que l'on pouvoit esperer une bonne Paix avec elle. Ils ajoutoient à cela, que l'authorité des Etats étoit bien affermie, que l'on avoit deux grands Princes pour soutien de la liberté publique, dont l'un, qui étoit le Roi de France étoit irrité contre l'Espagne; & l'autre, sçavoir le Roi de la Grande Bretagne, n'oublieroit jamais les revoltes, & les entreprises de quelques uns de ses sujets animez contre lui par le Pape.

Voila quel étoit à peu près l'état general des affaires, lors que l'on commença à parler de Paix, & de Tréve. Walrade de Wittenhorst vint à la Haye chargé par les Archiducs d'en faire l'ouverture, aux Etats.

Il avoit fait le tour de la Gueldre, & de la Hollande dés le Printemps sous pretexte d'y visiter ses Parens, son but étoit neanmoins de conferer avec quelques particuliers pour pressentir, quel pourroit être le succès de sa négotiation, si elle s'entamoit une fois. Mais dans ce second voyage il avoit avec lui le Greffier de Turnhout. Etant là il fit voir aux principaux Seigneurs les ordres, que les Archiducs lui donnoient de declarer de leur part aux Etats, qu'ils souhaitoient ardemment de finir cette longue, & sanglante guerre: que les Etats ne pouvoient ignorer le droit des Archiducs: que de leur part ne demandant rien que de raisonnable, ils convioient les Etats de marquer de leur côté ce qu'ils croyoient capable de procurer une bonne Paix, ou une Trêve: que l'on laissoit à leur choix, l'une, ou l'autre, & la maniere, dont on pourroit se prendre à y travailler, soit par conference publique, soit par negotiation secrete, qu'au reste leur intention étoit droite, & sincere. Ces deux Envoyez n'ayant aucune lettre de la part des Archiducs aux Etats, l'affaire en demeura là pour cette fois, & n'alla pas plus avant. 1606.

L'hyver ayant été assez doux les Provinces-Unies ne furent pas exposées aux courses de l'ennemi. Mais les vents firent perir plusieurs vaisseaux au Texel, ce qui retarda plusieurs voyages en divers endroits du monde. Pendant ce temps-là les Etats Generaux crurent, qu'il étoit temps de faire raser la Citadelle de Groningue, puis que cette ville 1607.

1607. avoit donné assez de marques de son attachement aux interêts de la Republique, & que d'ailleurs tous les anciens sujets de sédition étoient entierement abolis par le moyen des sages Magistrats, qui les avoient gouvernez. On la fit donc demolir, & on remit cette ville dans sa premiere liberté.

Cependant les Troupes ne demeurerent pas en repos. Quelques Soldats Espagnols s'emparerent d'un petit Château, qui est dans l'Ile de Bommel, & cela par le moyen d'une sentinelle, qui n'avertit pas son Corps de garde. Le Capitaine de la Garnison fut tué, & l'on sût, qu'il y avoit un peu de sa faute. Il ne relevoit pas assez souvent les sentinelles. D'ailleurs le Comte de Brouck tomba dans une embuscade en retournant chez lui. Son Secretaire, que l'on surprit, avoüa dans les tourmens, que son Maître le suivoit. Le Comte ne laissa pas de se bien défendre. Mais les ennemis le tuerent, & lui donnerent même plusieurs coups après sa mort, en haine de son Pere, que Mendoze avoit fait assassiner. Vers le même temps le Prince Frederic Henri partit avec la Cavalerie pour surprendre quelques Regimens de Spinola, qui ne faisoient pas la meilleure garde du monde, dans le Païs de Limbourg. Mais ayant été averti, que ces Troupes s'étoient retirées dans les villes, il alla petarder Erkelens, petite Place de Gueldre, où le Comte Henri de Berg s'étoit posté pour faire des courses. On tailla en piéces tout ce que l'on y trouva de Cavaliers, & on y fit le Comte prisonnier. Les Soldats pillerent

rent la ville, après quoi ils y mirent le feu se 1607.
souvenans des mauvais traitemens, qui avoient été faits autrefois en ce lieu à quelques uns de leurs Camarades. Le Comte Frederic de Berg sçachant le malheur de son frere voulut s'en vanger sur Ardenbourg, que les Etats avoient fait fortifier. Dans cette vuë il avoit suborné quelques Soldats de la Garnison. Mais une partie de ces malheureux ayant été pris pour quelque autre crime furent mis à la question, & confesserent leur trahison. Cela fit manquer le dessein du Comte.

Les Anglois, & les Hollandois hâtoient leur armement pour l'Amerique & les Anglois y réüssirent assez bien. Mais ils établirent très mal leur réputation dans les Indes. Edoüard Michelborn étoit accusé d'y avoir commis des meurtres, & des pillages, qui rendoient la Nation odieuse dans ces Païs là. Mais il s'en excusoit en niant le fait, & d'ailleurs il soutenoit, que supposé le cas il n'en devoit point être puni selon les loix d'Angleterre, puis que l'on n'avoit point d'Alliance avec ces Barbares. Cependant les Anglois resolurent de ne pas abandonner l'Amerique entiere aux Espagnols. Ils y possedoient déja la Virginie Païs auquel ils avoient donné ce nom à l'honneur de la Reine Elizabeth. Ils composerent donc deux Compagnies, qui s'engagerent d'envoyer chacune une Colonie, à qui le Roi Jaques donña de nouvelles loix, & de grands privileges, fur tout par ce que quelques gens avoient assuré, que l'on y trouvoit des veines d'or, & d'argent. D'abord un vaisseau, qui s'y trans-

1607. transporta, bâtit un Fort sur le bord d'une riviere, & y laissa une Garnison, qui devoit se nourrir du poisson de cette riviere, & des fruits de quelques Campagnes voisines. Le second vaisseau tomba entre les mains des Espagnols, qui firent mourir tous ceux, qui le montoient. Ils ne veulent pas, que les autres Nations viennent s'habituer en ce Païs-là. Quelques Anglois étant allez depuis peu dans la Guiane, il se mit de la division entr'eux, ce qui en obligea plusieurs de la Compagnie de rester dans une Ile. S'étant broüillez avec les habitans du lieu, & se voyant hors d'Etat de leur resister faute d'Armes, & de vivres, ils creuserent un arbre, & s'exposerent de la sorte à la mer. Ils furent battus de la tempête pendant dix jours, & ne se sauverent qu'avec d'extrêmes peines. Mais enfin ils prirent terre, & tomberent entre les mains des Espagnols, qui leur pardonnerent, parce qu'ils ne se trouvoient dans le Païs que contre leur dessein.

On formoit des entreprises plus considerables dans les Provinces-Unies, ce qui étoit cause, que l'on y travailloit plus lentement. Il y avoit long temps que des Marchands, & des gens de mer cherchoient à faire quelque établissement important. Ils jettoient les yeux sur l'Amerique, où ils esperoient faire de grands profits. Mais la difficulté étoit de s'y établir, parce que les Espagnols y étoient extrêmement puissans. Ils crurent donc, qu'ils devoient s'authoriser de la Republique. Dans cette vue ayant pris toutes les instructions necessaires, ils dresserent le

projet

projet d'une Compagnie pour trente ans, & pretendoient, que cette Compagnie seule auroit le droit d'y envoyer des vaisseaux. Ils donnoient cinq mois à ceux, qui voudroient y mettre de l'argent, & pretendoient, que les Etats leur fourniroient deux cens mille florins par an pendant six ans, après quoi ils augmenteroient cette somme à proportion des forces de la Republique. Ils posoient ensuite, que les affaires de la guerre s'étoient conduites autrement que celles du negoce, que la Republique d'un côté, & la Compagnie de l'autre fourniroient chacune quatre vaisseaux Legers, & seize grands pour la Guerre, mais que la Compagnie fourniroit tous les Soldats, qu'elle entretiendroit, & qui combattroient sous les mêmes ordres: que l'on établiroit des Directeurs dans Amsterdam au nombre de trente, qui disposeroient de la moitié du fonds, & que l'on en établiroit quinze autres en Zelande, & quinze pour la Nort-Hollande, & la Meuse, lesquels manieroient le surplus: que ces Directeurs seroient changez de six ans en six ans: qu'ils auroient pour leurs gages le centiéme de tout ce qui entreroit, & sortiroit, & que l'on en feroit le partage, lors que ce revenu feroit la dixiéme partie du fonds; que ces Directeurs gouverneroient les affaires de la Guerre, & du Commerce: que les prises seroient jugées par les Commissaires de Marine, qu'elles seroient laissées en commun pendant six ans, après quoi on en feroit le partage, & qu'après les six ans on en donneroit la dixiéme 1607.

1607. me partie aux Etats, la trentiéme aux Prince Maurice, & le surplus aux Marchands: ils y ajouterent plusieurs autres reglemens propres à diriger cette Compagnie, & à la rendre avantageuse. On pretendoit, que la Republique en tireroit beaucoup de profit, parce que cela porteroit la guerre sur la mer, & ruïneroit les finances de l'Espagne, & tous les établissemens, qu'elle avoit dans l'Amerique: que d'ailleurs on pourroit avoir commerce avec des Peuples, qui n'avoient point d'alliance avec les Espagnols, & que tout bien compté les autres se souvenoient des cruautez de cette Nation, qui les tenoit dans une dure servitude. Mais on disoit au contraire, que les entreprises de cette nature étoient fort incertaines, par ce qu'elles étoient soumises à l'inconstance des vents, & de la mer: que si les Espagnols avoient été maltraitez sur mer, l'exercice les rendroit habiles, & mettroit ainsi les choses dans une égalité, qui seroit préjudiciable aux Provinces-Unies, puis que l'Espagne les surpasseroit par le nombre de Soldats, & de matelots. On ajoutoit, que quarante ou cinquante vaisseaux n'étoient pas capables de tenir la mer en sujettion, que supposé neanmoins que l'on pût incommoder les Espagnols, toujours manqueroit on d'Armées propres à ruïner leurs Colonies: & s'emparer de leurs établissemens, qu'ainsi cette entreprise étoit au dessus des forces de la Republique, qui ne la pourroit jamais soutenir. On joignoit à cela plusieurs autres considerations, qui faisoient voir le nombre des difficultez

cultez que l'on ne pouvoit manquer de trouver dans le projet de cette Compagnie, lors qu'on voudroit l'executer. 1607.

Tout cela joint ensemble fit, que dans la disposition, où bien des gens se trouvoient alors de travailler à la Paix, ou à la Trêve, on laissa tomber le dessein de cette societé, par ce qu'il étoit difficile dans l'execution & que d'ailleurs on avoit assez de peine à porter les peuples à s'accommoder avec l'Espagne, car ils supposoient toujours, qu'elle ne feroit la Paix qu'en rentrant sous sa domination. Il étoit donc mal aisé de leur ôter ce préjugé pour leur persuader, que l'Espagne consentiroit à renoncer au droit, qu'elle avoit eu sur eux. Cependant ceux, qui souhaitoient la Paix, se flattoient de l'esperance de donner d'autres pensées aux Peuples, si l'on pouvoit les disposer à une Trêve. En effet leur commerce se feroit alors avec beaucoup de facilité, & les habitans des frontieres se verroient en repos, ce qui serviroit sans doute à leur faire souhaiter une Paix entiere, & à leur inspirer une forte haine pour la guerre, qui les replongeroit dans le trouble. Mais c'étoit là précisément le point de la difficulté, & l'on sentoit bien, qu'il falloit disposer les Provinces, & les villes à consentir à ce Traité, & porter le Prince Maurice à y donner les mains. Il étoit dans la créance, que les Espagnols ne faisoient ces propositions qu'à dessein de tromper la Republique. Cela obligea Barneveld Conseiller Pensionnaire de Hollande de lui representer, que le vray moyen de porter les An-

1607. gloit, & la France même à secourir fortement la Republique, étoit de leur faire connoître, qu'il ne tenoit qu'à elle de faire la Paix avec l'Espagne, parce qu'alors ces deux Nations ne manqueroient pas pour leur propre interêt de fournir des Troupes, & des subsides capables de faire une forte guerre à l'Espagne.

Les choses étant ainsi disposées, Vittenhorst, & le Greffier de Turnhout *furent introduits* dans la Chambre des Etats, & leur donnerent des lettres des Archiducs, qui confirmoient, ce qui avoit été dit de leur part. Ils parlerent dans leur discours du Droit des Archiducs sur les Provinces-Unies. Les Etats se crurent obligez de répondre à cet article, & soutinrent, que ces Princes n'avoient aucun droit à moins, qu'ils ne l'acquissent par la Guerre; que l'on avoit reconnu dans l'Europe, que la Republique étoit bienfondée dans ses droits, & que l'on s'étoit même uni avec elle par des Traitez solemnels: qu'ainsi jamais elle n'entreroit en traité avec les Archiducs, si avant toutes choses les Archiducs, & les Espagnols ne vouloient reconnoître les Peuples des Provinces-Unies pour Peuples libres, & maîtres d'eux mêmes: que s'ils s'opiniâtroient à refuser cet article, ils seroient cause de tous les malheurs, qui pourroient en arriver en voulant s'attribuer un droit, qui ne leur appartenoit point: que pour ce qui est de la Republique, on ne l'accuseroit jamais avec raison d'avoir causé la guerre, puis qu'elle avoit été forcée à prendre les Armes

pour la defense de ses droits, & de sa liber- 1607.
té, que l'on avoit injustement attaquez.

Wittenhorst ayant reçu cette réponse des Etats retourna à Bruxelle, & y rendit conte de ce qu'il avoit négotié. Peu de temps après son arrivée, il écrivit aux Etats, & leur fit sçavoir, que les Archiducs étoient parfaitement bien intentionnez pour la Paix: qu'ils ne prétendoient point augmenter leur domination, qu'ils consentoient, que les choses demeurassent de part & d'autre dans l'état, où elles étoient alors. Cependant on crut à Bruxelle, que l'on devoit se servir de Jean Ney Provincial des Cordeliers. Cet homme étoit natif d'Anvers, mais originaire de Zelande, dont le Pere avoit servi le feu Prince d'Orange. Il étoit habile, insinuant, & adroit, fort versé dans les affaires d'Etat. Il avoit tout l'exterieur d'un homme franc, & ouvert, & d'ailleurs sa profession le mettoit au dessus de bien des choses, que d'autres auroient regardé comme des affronts. Il fut donc envoyé secretement par les Archiducs, & se rendit à Ryswick près de la Haye. Là il eut le moyen par quelques intelligences de s'instruire des difficultez, qui pouvoient empêcher la négotiation de la Paix commencée par Wittenhorst. Il fut presenté au Prince Maurice quelque temps après son arrivée, & il lui repeta ce que les Archiducs avoient déja fait declarer en leur nom par Wittenhorst. Le Prince l'ayant ouï lui apprit, que l'on n'en viendroit jamais à des conferences pour la Paix, si les Archiducs ne reconnoissoient les

1607. les Etats, & les Peuples des Provinces-Unies pour absolument libres, & independans.

Cette reponse l'obligea de retourner à Bruxelle, d'où il revint bien-tôt avec des lettres d'Albert, & d'Isabelle, qui contenoient en substance, *que ces Princes étoient las de cette longue & sanglante guerre, qui duroit depuis tant d'années, & qu'ils étoient disposez à conclure une Paix éternelle avec les Etats des Provinces-Unies comme avec des Peuples libres; sur lesquels ils ne prétendoient aucun droit: que pour le moins si les Etats le jugeoient plus à propos, ils consentoient de faire une Trêve pour douze, quinze, ou vingt ans, ou enfin d'arrêter une suspension d'armes sous des loix si équitables, que la tranquillité publique, & le commerce des Peuples seroient en sureté.* Ils ajoutoient, *que l'on pouvoit convenir de cette condition entr'autres, que chacun pût retenir, ce qu'il possedoit presentement, à moins que l'utilité commune des deux Partis ne les invitât à faire volontairement quelques échanges de villes, ou de territoires: qu'ils offroient de leur part d'envoyer des Deputez originaires des Païs-Bas pour travailler au Traité, à condition que les Etats en envoyeroient un pareil nombre de la leur, & qu'ils laissoient à leur discretion le choix du temps, & du lieu, où l'on s'assembleroit: que de plus afin que cette négotiation se pût entreprendre avec plus de facilité, ils consentoient, si les Etats le trouvoient à propos, de faire cesser toutes les hostilitez de part, & d'autre sur terre, & sur mer; & que cependant les Etats seroient obligez avant la fin du mois d'Août de declarer leur intention sur la conferen-*

ce, que l'on avoit demandée. Ces lettres étoient 1607.
datées du 13. de Mars de cette année 1607.

On ne peut point disconvenir, que le contenu de ces lettres ne fût capable de plaire aux Etats, puis qu'il étoit tel à peu près, qu'ils l'avoient demandé. On avoit retranché des précédentes des choses, qui étoient odieuses, par exemple, que chacun retiendroit pendant la Trêve, ce qu'il possedoit pour en examiner le titre dans le Traité de Paix: que de plus les Hollandois n'iroient point dans les Indes pour s'y habituer, ou pour y négotier. Les Etats, qui se croyoient plus forts sur mer que l'Espagne, & qui, d'ailleurs, surpassoient les Archiducs en Cavalerie, rejetterent la suspension d'Armes, qu'on leur proposoit pour huit mois, à moins qu'il ne fût permis de faire des courses dans de certains lieux, d'y assieger même des villes, & d'y construire de nouvelles fortications après les avoir prises. On ajouta même de leur part à la déclaration des Archiducs, que le Roi d'Espagne la ratifieroit dans trois mois, & qu'il reconnoîtroit aussi les Peuples des Provinces-Unies pour Peuples libres. Ney promit, que les Archiducs signeroient toutes ces conditions avant le 24. d'Avril, pourvû que les Etats voulussent faire la même chose de leur part.

On crut alors, qu'il étoit temps de communiquer cette affaire aux Provinces afin d'être authorisé dans la suite à negotier la Paix, ou la Trêve. On leur fit donc sçavoir de la part des Etats, & du Prince Maurice, que l'on avoit accepté un Armi-

1607. stice, que les Archiducs avoient offert, afin d'avoir le moyen par là de consulter les Rois de France, & d'Angleterre, & tous leurs autres Alliez sur ce qu'il y avoit à faire pour la conclusion de la Paix, ou pour la continuation de la guerre. On les exhorta ensuite de faire prier Dieu pour la benediction de leurs Armes, & pour implorer sa protection particuliere en faveur de l'Etat. Ces prieres furent faites par tout avec beaucoup d'ardeur, & de zele. Mais ceux, qui avoient à parler dans les Eglises, traiterent diversement la matiere du temps. Plusieurs firent de grands discours en faveur de la Paix. D'autres s'étendirent sur les maux, que les Espagnols avoient faits dans les Provinces pour détourner les Peuples de cette Paix. Chacun suivoit en cela les sentimens secrets de son cœur.

Les Etats envoyerent le 24. d'Avril à Anvers une déclaration de leur part concernant les choses, dont on étoit convenu. *Verdous* en fut le porteur. Ney lui mit en main le double des lettres dressées à la Haye, que les Archiducs avoient signées pour donner leur consentement à tout ce qui y étoit contenu. Verdous souhaita que leur déclaration fût plus precise, & plus authentique. Ney retourna donc à Bruxelle, d'où il rapporta des lettres telles, que Verdous les desiroit. Il lui donna aussi une chaine d'or, qu'on lui envoyoit. Mais il le pria de trouver bon, qu'il retournât à la Haye avec lui pour demander aux Etats l'explication de plusieurs articles, qui avoient quelque obscurité. Ce-

pen-

pendant l'Archiduc donna ordre à tous les 1607
Gouverneurs des Frontieres de ne plus faire de courses, & fit mettre en liberté tous les matelots, & tous les pêcheurs, qui étoient prisonniers à Dunquerque. Verdous écrivit à la Haye sur la demande, que faisoit Ney, & par ce qu'on ne lui fit point de reponse là dessus, il crut, qu'il pouvoit l'amener. Quand on les vit tous deux, on se repentit de n'avoir point répondu sur le sujet de Ney. Il y eut même des gens du Conseil, qui trouverent mauvais, que Verdous l'eut souffert avec lui. Mais la victoire, que l'on remporta sur la flotte d'Espagne, fortifia les Etats dans le dessein de continuer la guerre, & l'ennemi au contraire dans le desir de faire la Paix.

La flotte des Etats n'avoit pas été heureuse l'année derniere. Ils en envoyerent donc une autre pendant celle-ci pour rétablir leur reputation & pour assurer le commerce des Indes. On en donna le commandement à l'Amiral Heemskerk, dont la valeur, & l'experience étoient connuës. On lui fournit vingt six vaisseaux de guerre avec quatre autres qui portoient les vivres. On lui laissa le soin de se prévaloir des occasions. Il avoit tant de confiance dans la resolution, qu'il avoit prise de bien servir sa Patrie, qu'il se contenta pour toute solde de la huitiéme partie, de ce qui seroit pris au dessus de cinq cens mille livres. L'on doit dire à la loüange de ce grand Capitaine, qu'il songeoit plus à la gloire qu'au profit. Et en effet nonobstant les grands emplois, qu'il a eus

1607. dans la Republique, on le voyoit toujours dans la simplicité bourgeoise. Il partit avec sa flotte vers le milieu du Printemps, & se rendit à l'embouchure de la riviere de Lisbonne. Il y apprit, que la plus part des vaisseaux étoient déja partis pour les Indes, & que le reste n'étoit pas encore prêt à les suivre : que cependant il y avoit une puissante flotte à Cadix, qui étoit destinée à se saisir de tous les vaisseaux Hollandois, qui voudroient se rendre dans la Mediterranée. Il vint donc à Gibraltar, sous la forteresse de laquelle les vaisseaux Espagnols s'étoient mis à couvert. Il y avoit neuf Galions, quatre vaisseaux de guerre, un grand Navire de Lubeck, & quatre François, que l'on avoit pris par force. Il y avoit de plus trois vaisseaux Hollandois pris en course, que l'on avoit armez en Guerre. Tout cela étoit parfaitement bien garni de Canons, de Soldats, & de volontaires. L'Amiral étoit commandé par Alvarez d'Avila, & monté de sept cens hommes. Le Vice-Amiral en avoit cinq cens. Quand Heemskerk fut entré dans le Detroit, il assembla tous ses Capitaines, & les disposa à bien combattre pour la gloire de leur Patrie. Il leur remit devant les yeux, que leur victoire decideroit la grande question, qui s'agitoit alors, sçavoir si l'on feroit la Paix, ou si l'on continueroit la Guerre. Chacun promit de bien faire son devoir, & se rendit dans son vaisseau pour se préparer au combat.

D'Avila ne pouvoit croire, que de petits vaisseaux fort inferieurs aux siens osassent l'attaquer.

taquer. Cependant voyant, que l'on ve- 1607.
noit en Bataille droit à lui, il fit approcher son vaisseau de la ville: Heemskerk le suivit, & promit tout le butin du vaisseau à ses gens, s'ils pouvoient le prendre. Il continua sa route sans tirer, & essuya tout le feu de l'ennemi. Lors qu'il fut près de lui, il commença à tirer, & fit jetter l'Ancre. Les Espagnols ayant fait une nouvelle décharge un boullet, qui avoit tué un Soldat, lui fracassa la jambe gauche. Se sentant blessé à mort il fit sa priere pour recommander son ame à son Redempteur, & exhorta tous ceux, qui étoient autour de lui, de se consoler de sa mort dans la défaite de l'ennemi. Son Lieutenant Verhoef le voyant mort le fit ôter de dessus le tillac, & donna ordre de tirer toute la bordée du côté droit à l'ennemi. Les Espagnols étoient si près, qu'ils ne se servoient que du mousquet. Le grand feu du vaisseau de Heemskerk fit beaucoup de ravage dans celui de Davila. Lambert, qui avoit eu ordre de prendre ce vaisseau de l'autre côté, s'attacha à l'un de ses flancs. Le combat y fut fort violent, & la fumée si épaisse, qu'on ne se voyoit point. Le reste de la flotte combattoit selon les rencontres, que chaque vaisseau avoit fait. Le Vice-Amiral Hollandois vouloit attaquer celui d'Espagne dans le temps, que trois ou quatre vaisseaux l'avoient abordé. Le Canon de tous ces vaisseaux y mit le feu de telle maniere, que ceux, qui le montoient, se jetterent dans la mer de peur d'ê-

1607. tre devorez par les flammes. On les tua à coups de mousquet. Le Capitaine le Long ayant attaqué un Galion fut tué d'un boulet. Mais ses gens y mirent le feu, & le brulerent. Un autre Galion, qui s'étoit entr'ouvert à force de tirer, coula à fonds. Le reste des deux flottes combattoit de loin avec assez d'égalité. Ils n'osoient s'approcher de plus près. Cependant un vaisseau Espagnol sauta en l'air par le feu, qui s'étoit mis dans les poudres. Cela mit le reste de la flotte en desordre, parce que les éclats de ce vaisseau mirent le feu dans plusieurs autres. Pendant que cela se passoit, les deux Amiraux combattoient toujours. Mais enfin un troisiéme vaisseau étant venu attaquer l'Espagnol, on prit son Pavillon, & les Hollandois s'étant jettez brusquement sur le tillac, tuerent, ou firent sauter dans la mer, tout ce qu'il y avoit de Soldats, & de matelots, après quoi ils les tuerent pour la plus part à coups de mousquet.

D'avila avoit été tué d'assez bonne heure. Il avoit accompagné Dom Juan à la Bataille de Lepante. On trouva parmi ses papiers des ordres du Roi fort rigoureux contre les Hollandois. Quand les François, que l'on avoit forcez de combatre, virent le desordre de la flotte Espagnole, ils se jetterent du côté des victorieux. Les prisonniers que l'on trouva sur le Galion Amiral, furent mis en liberté. Ils raconterent, que pendant le combat l'on avoit envoyé deux fois un Soldat pour les tuer, mais qu'ils avoient

été

été emportez par le Canon, & qu'une balle 1607.
de mousquet avoit brisé leur chaîne. Les Hollandois fatiguez du travail de cette journée prirent la nuit pour se reposer, & furent tout étonnez de voir le lendemain à leur reveil, que l'on tiroit l'Amiral Espagnol vers la ville. Les habitans y mirent le feu, de peur que l'ennemi ne s'en saisît. La flotte victorieuse demeura deux jours sur les lieux plus glorieuse qu'enrichie de ce combat. Cependant tout étoit en mouvement sur les côtes d'Espagne, & les habitans de Cadix se sauvoient avec leurs effets. Mais les desseins de la flotte Hollandoise étoient peris avec l'Amiral. Ainsi tous les vaisseaux se rendirent à Tetoüan ville d'Afrique au pied du mont Atlas un peu au de là de Gibraltar. Là on s'occupa à radouber les vaisseaux, & à penser les blessez, qui étoient au nombre de soixante. On avoit perdu environ cent hommes dans le combat.

Les vainqueurs furent reçus avec beaucoup de joye à Tetoüan. On leur y fit des presens, & on leur proposa même d'entreprendre le siége de Ceuta avec des Troupes, que l'on offroit de leur donner. Mais ils ne cherchoient qu'à faire du butin pour se recompenser de leurs peines. Ils s'excuserent donc de faire cette expédition, & envoyerent une partie de leurs vaisseaux croiser sur les côtes de Portugal, une autre vers les Iles Açores, & les Canaries, & le surplus du côté du Cap verd. Cependant deux des vaisseaux, qui avoient servi à porter les vivres, conduisirent en Hollande le corps de l'Ami-

1607. ral avec les blessez, qui avoient besoin de beaucoup de temps pour se rétablir. Il y a bien de l'apparence, que la nouvelle de cette bataille fut apportée plutôt à Bruxelle qu'en Hollande. Ney eut ordre de demander audience aux Etats, & de leur dire, qu'ayant donné parole de faire ratifier par le Roi d'Espagne tout ce qui avoit été promis par les Archiducs, il avoit receu commission expresse de les assurer, que la chose seroit effectuée, qu'ainsi puis que ces Princes agissoient de bonne foi dans cette négotiation, il étoit juste, que les Etats contribuassent de leur part à faire la Paix, & que sur tout ils rappellassent leur flotte qui étoit sur les Côtes d'Espagne. Il les pria de plus d'expliquer ce qu'ils entendoient par le pouvoir de faire des courses, & des siéges de Villes afin de prévenir toutes sortes d'embarras. Il pria aussi, qu'on lui donnât des passeports pour pouvoir aller, & venir en toute sureté.

Plus cette affaire s'avançoit, plus on la trouvoit importante & difficile. D'ailleurs les Deputez des Provinces étant alors en grand nombre à la Haye les déliberations en étoient plus longues, & plus tardives. Bien des gens ne vouloient pas ouïr parler de rappeller la flotte. Il couroit des bruits sourds de la Victoire qu'elle avoit remportée sur les Espagnols près de Gibraltar. On disoit donc, qu'il falloit se prévaloir de l'occasion, & ne faire la Paix que les Armes à la main. D'autres au contraire croyoient, que l'on devoit travailler tout de bon à la Paix, soutenant que si l'on ne pouvoit la faire avec

avanta-

avantage l'on feroit toujours en état de reprendre les Armes, qu'en tout cas la Mer feroit toujours ouverte. Pendant que l'on étoit dans cette diversité d'avis, il arriva une Ambassade solemnelle à la Haye de la part de la France, sçavoir le President Jeannin célébre par sa grande capacité dans les affaires, Buzenval, qui avoit été jusques là Ambassadeur ordinaire: & Roissi, qui devoit lui succeder dans cette commission. Ils se plaignirent fortement tous trois au nom du Roi, de ce qu'au préjudice des liaisons, que la Republique avoit prises avec lui, & des bons offices, qu'il lui avoit rendus, on se fût engagé dans une négotiation de Paix avec l'Espagne sans lui en rien communiquer: que cependant pour faire connoître, qu'il aimoit tendrement les Provinces unies, il leur avoit envoyé cette Ambassade extraordinaire pour les assurer, qu'il ne manqueroit pas de les assister, s'ils vouloient continuer la Guerre: que si neantmoins ils étoient obligez de faire la Paix, il travailleroit à la leur faire obtenir bonne, ferme, & honorable. On nomma des Commissaires choisis dans le Conseil qui firent voir à ces Ambassadeurs l'état interieur de la Republique, & la necessité, où l'on étoit de penser tout de bon à la Paix. Mais en même temps, que l'on nomma ces Commissaires, on crut, que pour prevenir tous les sujets de plainte, & de jalousie, l'on devoit demander aux Rois d'Angleterre & de Dannemarc, & aux Electeurs Palatin, & de Brandebourg, de vouloir assister les Etats de leurs conseils dans cette occasion si délicate pour eux. 1607

1607. On fut long-temps à déliberer sur les demandes, que Ney avoit faites. Mais enfin on lui déclara, que l'on retireroit l'Armée navale de dessus les Côtes d'Espagne, lors que le Roi auroit ratifié ce qui avoit été promis par les Archiducs : que pour la suspension d'Armes elle auroit lieu sur toutes les Mers voisines des Païs-bas jusques au Pas de Calais, à condition neantmoins qu'il ne sortiroit des Ports de Flandre que des barques de pêcheurs : que quand le Roi auroit envoyé sa ratification, on étendroit l'Armistice sur tout l'Ocean jusques au Détroit, & sur toute la Mediterranée : que sur terre on la regleroit plus exactement, savoir pour tous les Païs enfermez entre l'Ems, le Weser, & le Rhin jusques à Grave, & depuis Grave jusques aux embouchures de la Meuse, & cela du côté des Etats : que pour celui des Archiducs ils marquoient les rivieres de Demer, & de la Gheete pour le Brabant, & celles du Lis, & de la Mande pour la Flandre que toutes les terres de l'un, & de l'autre parti, qui seroient au de là de ces bornes, seroient sujettes aux courses à la reserve des Villes, & des Chateaux, qu'il ne seroit pas permis d'attaquer. Ils ajouterent encores qu'il seroit permis aux Soldats de s'attaquer mutuellement, s'ils se rencontroient ou sur Mer, ou sur terre.

Avant que Ney s'en retournât à Bruxelles on fut averti, qu'il ne prolongeoit son sejour dans le Païs, que pour y pratiquer sourdement des intelligences. Il fit tout ce qu'il put pour engager Corneille Aerssens Secre-

taire

taire des Etats Generaux à entrer en conferen- 1607.
ce avec lui. Aerssens en avertit le Prince Maurice qui lui ordonna de le faire, & d'accepter même les presens, qu'on lui offriroit, afin que cela donnât lieu de pénétrer dans le secret de l'ennemi. Dés la premiere entrevuë ce Moine parla avec beaucoup d'ostentation, de ce qu'il avoit la gloire d'avoir entamé le grand Ouvrage de la Paix. Il ajouta, que le bonheur l'avoit fait tomber dans la Maison d'un parent d'Aerssens, ce qui lui avoit donné le moyen de le connoître. Il lui dit encore qu'il ne doutoit pas, qu'Aerssens ne s'exposât en conferant avec lui: qu'aussi les Archiducs voyoient bien par là, qu'il étoit porté à la Paix: qu'en attendant qu'ils pussent lui temoigner plus fortement, combien ils lui en savoient gré, ils lui restituoient dès à present la Maison, qui lui appartenoit à Bruxelle: que s'il pouvoit porter les Etats à faire la Paix, ou du moins une longue Treve; Spinola lui promettoit cinquante mille écus, sur laquelle il etoit prêt de lui en faire conter quinze mille. En disant cela il tira une promesse signée par ce Marquis portant cette somme, & ajouta, que de sa part il vouloit donner un diamant à sa femme.

Aerssens remercia Ney, & l'Archiduc de la Maison, qu'on lui rendoit, quoi que la chose dût avoir été faite dés le temps, que Bruxelle fut remise entre les mains des Espagnols, puis que cela étoit nommément exprimé dans le Traité. Il refusa les autres presens pendant quelque temps. Mais enfin il les accepta. Cependant il en rendit conte aussi-

1607. aussi-tôt au Prince Maurice qui l'obligea de garder le secret pendant quelque temps. Mais Ney l'ayant pressé de recevoir l'argent porté par la cedule de Spinola il rendit conte de toute cette affaire aux Etats, remit la cedule, & le diamant entre leurs mains, & se dechargea ainsi de tous les soupçons, que l'on pouvoit avoir contre lui. Cela n'empécha pas, qu'il n'en courût de tres fâcheux bruits, de sorte qu'il fut obligé de s'en justifier par une *Apologie*, qu'il publia sur ce sujet.

Le corps de l'Amiral Heemskerk étant arrivé à Amsterdam dans ce temps-là, on lui fit tous les honneurs, que l'on put. Il fut le premier, que l'on fit enterrer aux depens du public. On lui dressa un tombeau magnifique sur lequel on mit une inscription, qui contenoit les plus belles actions de sa vie. Le Roi d'Angleterre ayant temoigné, qu'il voudroit être informé à fonds des affaires de la Republique, on lui députa Berk l'un des Magistrats de Dordrecht, & Maillerai l'un des principaux Conseillers de Zélande. Ils lui firent voir un état au juste des forces de la Republique, & lui declarerent de la part du Prince Maurice, & des Etats, qu'ils ne pouvoient plus continuer la Guerre avec avantage. Le Roi reçut ces Envoyez avec de grandes marques d'amitié, & leur promit d'entrer toujours dans les interêts des Provinces unies pour les assister. Il avoit reconnu que la Guerre des Païs-bas étoit la source du grand repos où ses Royaumes & l'Irlande sur tout se trouvoient. Cependant il n'étoit pas en état de fournir des subsides capables de faire con-

tinuer

tinuer la Guerre. Peu de temps après il envoya Richard Spencer en qualité d'Ambassadeur extraordinaire lequel avec Winwood, qui résidoit auprès des Etats de sa part avoit charge de les assister de ses conseils. 1607.

Cependant Spinola fit presenter des Lettres de créance en sa faveur aux Etats, & leur fit savoir, que le Roi d'Espagne avoit ratifié la promesse des Archiducs. Il leur demanda donc un Passeport pour Verreiken Secretaire de l'Archiduc, lequel devoit porter cette ratification à la Haye, & éclaircir plusieurs Articles de la négotiation. On reconnut à l'arrivée de ce Ministre, que l'Espagne ne marchoit pas de droit pied dans cette affaire. Premierement on ne trouvoit pas les promesses des Archiducs exprimées dans la ratification, ce qui étoit essentiellement requis. Secondement le Roi n'authorisoit pas ces promesses. Il se contentoit de dire, qu'il approuvoit les Traitez du 8. de Mai, & du premier de Juin, promettant au reste de faire observer la surséance d'Armes portée par les Traitez. D'ailleurs cette ratification étoit signée comme tous les écrits, que le Roi publie à l'égard de ses sujets, *yo el Rey*. De plus il qualifioit les Archiducs Princes des Païs-bas sans y mettre aucun terme de restitution, qui marquât l'independance des Etats, dont on étoit convenu. Enfin l'on observa, que dans le premier Traité les Archiducs eux-mêmes, n'avoient pas employé des termes propres à marquer l'absolue liberté des Provinces unies.

Verreiken dit, que cela s'étoit fait par inadvertance. Mais on ne se contenta pas de sa

ré-

1607. accepté ces presens que de l'avis du Conseil, à qui même il les avoit remis en main: que les choses ne se faisoient pas ainsi dans leur Republique, où chacun gouvernoit, & étoit gouverné à son tour: que l'on y avoit un Conseil pour déliberer, & un autre pour resoudre: que l'on prendroit des mesures pour empécher à l'avenir les mauvais effets de ces presens: que Verreiken n'avoit qu'à reprendre la bague, & la promesse pour les rendre à ceux, à qui elles appartenoient: que si l'on ne vouloit que la Paix, il n'étoit pas necessaire d'y engager les gens par des presens: que si l'on avoit quelque dessein caché, ce seroit un crime à ceux du Païs d'accepter des gratifications. Verreiken surpris de toutes ces choses se contenta de dire, que les Archiducs n'y avoient point de part, & que c'étoit l'ouvrage d'un Moine, qui jugeoit des autres par lui même.

Les six Semaines étoient passées, & la flotte avoit eu ordre de revenir, lors que Verreiken, & Ney se rendirent à la Haye sous passeport pour presenter une nouvelle ratification d'Espagne. Les paroles étoient telles, que les Etats les avoient marquées. Mais il y avoit cette difference pour le sens, que Philippe declaroit, qu'il étoit prêt de traiter avec les Provinces-unies comme avec des Peuples libres, sur lesquels il ne prétendoit rien. Il ajoutoit, qu'il faisoit cette declaration tant pour accomplir la parole que les Archiducs avoient donnée en son nom, que pour contribuer à la Paix, ou à une longue Tréve, dont il seroit toujours prêt de confirmer le Traité,

à

à condition, que l'on regleroit tout d'un temps les affaires de la Religion, & toutes les autres demandes des Parties : que s'il arrivoit, que l'on ne pût s'accorder, sa declaration ne pourroit préjudicier aux droits de l'Espagne, & que chacune des Parties rentreroit dans ses prétensions sans difficulté. 1607.

On remarqua sur cette ratification 1. qu'elle étoit ecrite sur du papier, au lieu qu'elle devoit avoir été mise en parchemin, 2. que Philippe s'étoit contenté de signer *yo el Rey*, comme il faisoit à l'égard de ses sujets. Ney parla le premier dans la conference, & dit, que connoissant à fonds la sincerité des intentions des Archiducs pour la Paix, il avoit été en Espagne pour representer au Roi la necessité, qu'il y avoit de la faire : que ce Prince en avoit renvoyé la déliberation à son Conseil, afin que les resolutions fussent plus fermes parce que tout le Royaume devenoit garand de la Paix. Il ajouta, que le Roi la vouloit de bonne foi, qu'il avoit expliqué ses intentions avec netteté, & que l'on voyoit en cela, qu'il n'avoit aucun dessein de tromper. Verreiken parla en suite, & tâcha d'excuser ce Prince, de ce qu'il avoit fait écrire, la ratification en Espagnol. Il disoit, que cette langue étoit celle dans laquelle il avoit accoutumé d'ecrire aux Rois, & aux Peuples libres.

Ces conferences allumoient insensiblement des contestations, & des partialitez dans la Republique. Cela obligea le Prince Maurice de remontrer aux Etats, qu'elles commençoient à lui deplaire, & qu'il étoit à

1607. craindre en effet, qu'elles ne causassent de grandes divisions dans les Provinces. Les Zelandois, & quelque villes de Hollande étoient dans les mêmes sentimens, & croyoient, que la guerre leur seroit plus avantageuse que la Paix. On se plaignoit hautement, de ce que l'Espagne faisoit tant de difficulté sur l'article de la liberté des Provinces-Unies, puisque c'étoit le fondement, sur lequel on avoit consenti d'entrer en négotiation. L'on se plaignoit d'ailleurs, que l'ennemi ne pensoit, qu'à mettre du trouble dans la Republique sous pretexte de la Religion. On repondit donc enfin à Verreiken, que la ratification d'Espagne avoit des defauts essentiels, qu'on lui specifia. Ney, & lui declarerent, que l'on n'en devoit point esperer d'autre, à moins qu'on ne passât plus outre au Traité, & qu'alors s'il y avoit quelque chose d'obscur, on l'éclairciroit. Ils parloient de cette maniere, par ce qu'ils avoient été secretement avertis, que quelques unes des Provinces étoient lasses de la guerre. Ils s'imaginerent donc, que l'on pourroit faire quelque traité particulier avec elles.

Après que les Etats eurent deliberé sur cette affaire avec le Prince Maurice, & avec les Ambassadeurs de France, & d'Angleterre, ils declarerent en termes exprès aux Envoyez des Archiducs, que la ratification d'Espagne n'étoit pas telle, qu'on la leur avoit promise, & que la clause, que l'on y avoit ajoutée, renversoit en un certain sens, ce que les premieres avoient établi: que si les Etats, & leurs Peuples étoient libres, &

in-

independans, le Roi d'Espagne, ni les Ar- 1607.
chiducs n'avoient aucun droit sur eux ; qu'ain-
si puis que l'on affectoit de s'expliquer obscu-
rement sur cet article, ils étoient en droit de
rompre les conferences : que cependant pour
faire voir, qu'ils souhaitoient de faire la
Paix, ils consentoient, que l'on consultât
les Provinces en particulier tant sur le sujet
de la ratification, que sur celui de toute
l'affaire en general : qu'au reste, ils ne
consentiroient à quoi que ce pût être qui
fût capable de donner quelque atteinte à
leur liberté : que dans six semaines ils en-
voyeroyent leur derniere réponse aux Ar-
chiducs, afin que si les affaires tournoient à la
Paix, ces Princes pussent envoyer leurs De-
putez à la Haye, où ceux des Etats se ren-
droient aussi à condition, que le Roi d'Es-
pagne ne feroit plus aucune proposition sur
les affaires, qui concernoient l'interieur des
Provinces. On marquoit la Haye pour le
lieu des conferences, par ce que l'on crut,
que cela seroit commode aux Ambassadeurs
des Alliez, & que d'ailleurs c'étoit le lieu,
où s'assembloit le Conseil general de la Re-
publique. Ney, & Verreiken ne sçavoient
s'ils devoient laisser la ratification, après ce
qui leur avoit été declaré de la part des Etats.
Mais Ney étant allé à Bruxelle pour sçavoir la
volonté des Archiducs sur ce sujet l'on con-
sentit, qu'on laissât la ratification entre les
mains des Etats à condition, qu'ils recon-
noitroient, qu'on la leur avoit delivrée :
qu'au reste les Archiducs avoient accompli
leur parole à cet égard, & qu'on la rendroit,
au

1607. au cas que l'on ne conclût pas le Traité. Les Etats refuserent ces conditions, ce qui obligea Ney de se rendre à Bruxelle pour en avoir l'avis des Archiducs. Il en revint bien-tôt avec ordre de la laisser aux Etats sans rien stipuler d'eux.

Lors que l'on délibera sur cetté affaire dans les Provinces, presque toutes furent d'avis, que l'on ne reçut point l'ennemi dans le sein de l'Etat, puis qu'il ne s'y rendoit que pour reconnoître de plus près les forces de la Republique, pour s'y faire des creatures, & pour tâcher d'y gagner des Partisans secrets. On trouva même, qu'il étoit dangereux de l'introduire dans le Païs, parce qu'il étoit à craindre, que ceux qui avoient un grand panchant pour la Paix, ne fussent engagez à se rendre plus faciles. Cela fut cause, que les Deputez des Provinces s'étant rendus à la Haye se promirent reciproquement de demeurer fermes à vouloir, que la liberté du Païs fût reconnuë avant toutes choses, & établie même par des paroles nettes, & expresses, que l'on ne pût point éluder, telles que les Ambassadeurs des Alliez en fussent satisfaits: qu'ils ne laisseroient couler aucun article, qui pût donner quelque atteinte à cette liberté: que si l'ennemi s'obstinoit à refuser, ils feroient connoître à toute la terre, qu'il n'avoit pas tenu aux Etats, que la Paix ne se fit, après quoi ils esperoient, que les Alliez continueroient de les assister puissamment. Le Prince Maurice, & la Zelande vouloient, que l'on dressât un formulaire de l'Acte de leur liberté pour prevenir les chi-

can-

cannes, & les tergiversations des Espagnols. 1607.
Mais on trouva la chose trop rigoureuse, & l'on crut, que l'on devoit entendre l'ennemi avant que de le condamner.

L'année étoit sur le point de s'écouler, & l'Armistice finissoit avec elle. Cependant les Archiducs n'en faisoient pas demander la prolongation. Les Etats leur firent dire, qu'en consequence de sa promesse, ils entreroient en conference, aux conditions, qu'ils avoient marquées à Ney, & à Verreiken, qu'ils deputeroient cinq personnes de leur part, & que les Archiducs en nommeroient autant de la leur, tels qu'ils les avoient toujours promis, avec ordre d'expedier promtement les affaires: que cependant ils les prioient d'examiner, s'il ne seroit pas à propos de prolonger la cessation des hostilitez de six semaines, à quoi ils consentiroient de leur part. Par ces Deputez tels, qu'on les avoit promis, on entendoit, qu'ils seroient choisis dans les Païs-Bas, & non point parmi les Espagnols, comme on l'avoit toujours démandé. Cette demande ne fut pas agreable aux Archiducs, parce qu'ils cachoient cette negotiation aux gens du Païs, autant qu'ils pouvoient. Ney, & Verreiken, qui sçavoient leur dessein, demanderent aux Etats, si l'on n'admettroit pas des étrangers aux conferences; puis que le Roi d'Espagne avoit interêt dans l'affaire. Mais ils ne purent rien obtenir sur ce sujet. Cependant parce que quelques personnes du Conseil avoient été secretement avertis, que l'on parloit à Bruxelle de deputer Spinola entre

1607. les autres, ils conseillerent aux Etats de demander aux Envoyez le nombre, & le nom des Deputez, que l'on vouloit envoyer à la conference, afin que l'on pût tenir les passeports prêts. En fermant le pacquet on y coula adroitement un billet, qui portoit, que pour user de deference envers les Archiducs l'on consentiroit, que quelque Espagnol fût admis à la conference pourvû qu'on ne le choisît pas entre les Generaux de l'Armée. Cela fut fait par quelques Membres du Conseil, qui desiroient la Paix, & qui avoient apparemment été avertis en secret que l'on vouloit députer Spinola avec un Conseiller Espagnol.

Cependant les paroles de ce billet pouvoient être diversement entenduës, & l'on avoit lieu de croire, que les Etats n'admettroient qu'un étranger, & qu'en envoyant un Espagnol on pourroit deputer Spinola, qui étoit Italien. D'ailleurs sous le nom des Païs-Bas on pouvoit comprendre la *Franche Comté*, qui y est annexée pour envoyer le President Richardot, puis que sa grande capacité dans les affaires lui destinoit cette commission. Dans le même temps arriverent les Ambassadeurs, que l'on avoit envoyez en Dannemarc sur le sujet de la Paix. Quelques jours après Ulefeld l'un des Conseillers du Roi, & Jonas Charisius arriverent de la part de ce Prince, Discou de celle de l'Electeur de Brandebourg, & Jerome des côteaux au nom de l'Electeur Palatin pour assister aux Conferences. L'Empereur Rodolph se contenta d'écrire aux Etats de Hollan-

lande, Zelande, & autres Peuples Unis, & après leur avoir marqué les soins, que l'Empereur son Pere & lui s'étoient donnez pour appaiser les troubles survenus par mieux, il disoit, que l'on publioit dans le Monde, qu'ils étoient sur le point de faire la Paix avec le Roi d'Espagne, & les Archiducs; qu'il étoit surpris, qu'ils demandassent, que leur Republique fût déclarée libre sans lui avoir donné aucune communication de cette affaire; que cependant ils y étoient obligez, puis qu'ils étoient fief, & portion de l'Empire: que par consequent il les avertissoit de ne rien faire à cet égard sans son ordre de peur d'agir contre les loix féodales. 1607.

Les Etats lui répondirent, qu'ils n'avoient pas cru, que cette negotiation eût été commencée par le Roi d'Espagne son Cousin, & par l'Archiduc Albert son frere, qu'ils ne lui eussent fait part de ce qui se passoit: qu'ils avoient autrefois porté leurs plaintes à l'Empereur, & aux Princes d'Allemagne pour être soulagez dans leurs maux, mais que personne n'avoit eu pitié d'eux: qu'il s'étoit tenu autrefois quelque conférence à Cologne pour travailler à un accommodement: que l'Espagne en avoit pris occasion de leur faire la Guerre avec plus de violence: que cela les avoit obligez de déclarer, que Philippe étoit déchu du droit, qu'il pouvoit avoir eu sur eux, puis qu'il avoit violé le contract, par lequel ils l'avoient reconnu pour leur Prince: qu'ayant acquis, & défendu leur liberté par les Armes plusieurs Potentats de l'Europe les avoient reconnus pour Peuples li-

1607. libres, & avoient même traité avec eux sur ce pied là : qu'ils avoient toujours declaré, qu'ils n'entreroient jamais en conference, qu'à condition, que l'on ne contesteroit point leur liberté : que le Roi d'Espagne, & les Archiducs les avoient reconnus tels, comme on le voyoit par la Copie de leur déclaration : qu'ils esperoient que l'Empereur, & l'Empire favoriseroient le bon dessein, qu'ils avoient de finir cette longue, & sanglante Guerre, & qu'ils travailleroient de bonne foy à procurer une bonne Paix, qui mît les Païs-Bas en repos. Ils ne dirent mot sur le prétendu droit feodal de l'Empire, de peur de faire naître quelque facheux incident capable de retarder les affaires.

Pour dire quelque chose de ce prétendu droit de l'Empire; on remarquera ici, que la famille d'Egmont avoit possedé la Gueldre pendant quelque temps malgré l'Empire. Mais il est certain, que les anciens Ducs lui en faisoient foy, & hommage. L'Evêché d'Utrecht, & l'Overissel prêtoient autrefois le serment de fidelité à l'Empereur. Mais les Frisons, à la reserve de quelque petit tribut, & des Troupes auxiliaires, qu'ils étoient obligez de fournir en cas de besoin, jouïssoient d'une entiere liberté en toute autre chose, se fondans en cela sur les constitutions de Charlemagne. Cette liberté leur avoit été confirmée par l'Empereur Sigismond, de sorte que le Gouvernement du Païs étoit depuis sept cens ans entre les mains des Etats, & du Peuple. Maximilien avoit entrepris de leur donner des Gouverneurs.

Mais

Mais ils ne purent jamais s'établir dans le Païs, ce qui les obligea de remettre leurs pretensions entre les mains de Charle-Quint. La Hollande, & la Zelande avoient un Prince, que l'on croit avoir été établi par Charle le Chauve. Cependant on ne voit point par aucun Memoire, que cette Principauté leur eût été donnée à tître de fief. Dans la suite il paroît par une Bulle d'Othon II. que les Comtes de Hollande avoient obtenu un droit d'hérédité, au lieu que leur Seigneurie étoit seulement viagere auparavant. Du depuis il y eut des Guerres entre les Empereurs, & les Comtes, qui refusoient de reconnoître les Empereurs pour Souverains. Cependant on trouve quelques Actes, par lesquels les Comtes, pour se soutenir, se declarerent vassaux libres de l'Empire, & s'obligerent à une simple prestation de foy, & hommage. 1607.

Tous ces Païs étant tombez entre les mains de la Maison de Bourgogne, ces Princes refuserent la foy, & l'hommage, que l'Empire prétendoit d'eux. L'Empereur Maximilien I. marié à l'héritiere de cette Maison voulut rétablir les droits prétendus par l'Empire. Mais les Etats du Païs refuserent d'y consentir, & cela donna lieu aux troubles, qui survinrent en ce temps-là. Lorsque Charle-Quint parvint à l'Empire, les Allemans lui objecterent le refus, que les Païs-Bas avoient fait de se soumettre aux loix, & aux contributions de l'Empire. Ce Prince pour ne pas manquer la Couronne Imperiale promit de joindre les Païs-Bas à l'Allemagne.

1607. Il publia donc une déclaration, dans laquelle ayant posé, que la Gueldre, & l'Evêché d'Utrecht étoient les seuls fiefs de l'Empire entre toutes ces Provinces, il ordonnoit qu'à l'avenir la Hollande, la Zélande, & les autres Provinces composeroient une partie de l'Allemagne, non pas pour se conformer à ses loix, ni pour se soumettre à sa jurisdiction, mais pour contribuer à la défense commune autant que deux Princes Electeurs: qu'ainsi elles seroient sous la protection de l'Empire, pour y avoir droit de suffrage demeurant d'ailleurs dans leur ancienne liberté.

Ce fut en vertu de cette declaration, que ces Provinces implorerent le secours de l'Empire contre Philippe II. & que dans la conference de Breda le Prince d'Orange posa en fait, que la Hollande, & la Zelande étoient du corps de l'Empire, ce que les Espagnols nioient fortement. Mais les Provinces-Unies ayant été obligées de se defendre elles mêmes sans pouvoir tirer aucun secours d'Allemagne elles ne voulurent plus reconnoître personne au dessus d'elles. En quoi elles ont suivi l'usage de tous les hommes en general, & c'est sur ce fondement que l'Italie prétend n'être plus soumise au pouvoir de l'Empire. Quoiqu'il en soit la cessation d'Armes ayant été établie dans les Païs-Bas sous de certaines conditions, les Soldats se servirent du temps, qu'on leur permettoit de faire la guerre. L'Archiduc se fiant sur l'état present des affaires envoya de l'argent à la Garnison de Linghen sous une assez petite escor-

te de Cavallerie, les ennemis plus forts tom- 1607.
berent sur ces Cavaliers, & les pousserent si vivement, qu'ils se jetterent dans Steinfort. On les y poursuivit, & une partie entra dans la ville avec ceux, qui se sauvoient. Les habitans fermerent les portes pour empêcher le surplus d'y entrer. Cependant il se fit une espece de combat dans Steinfort. Les uns defendoient leur argent. Les autres tachoient de s'en saisir, & ceux, qui n'avoient pu entrer, menaçoient d'escalader la ville, si l'on ne leur ouvroit les portes. Dans cette confusion les deux partis envoyerent demander du secours, ou pour se tirer d'affaire en sauvant l'argent, ou pour s'en rendre maître par la force, ce qui pensa porter les affaires à de grandes extremitez. Les bourgeois voyant bien, que cette querelle ne se vuideroit qu'à leurs dépens, disposerent les deux partis à s'accommoder. Les Troupes des Etats eurent une partie de l'argent. Celles de l'Archiduc emporterent le reste. Dans le même temps le Gouverneur de Grave, qui voyageoit sur la Meuse sans avoir pensé aux précautions necessaires en tel cas, fut pris par les Espagnols. Du Bois Intendant de justice dans l'Armée fut tué pour s'être trop opiniâtré à se defendre contre un Parti ennemi, qui l'avoit attaqué près de Thiel.

On étoit si bien disposé de part, & d'autre pour la Paix, que l'on congedia comme de concert une partie des Soldats étrangers. On voyoit, que des deux côtez ils panchoient à la sédition. Il y en eut même plusieurs d'entr'eux, qui se répandirent dans les Cam-

1607. pagnes, & qui se rendirent fort incommodes aux Paysans. Les Troupes de Dieft menaçoient tout ouvertement de s'attrouper, si l'on ne les payoit. Mais l'Archiduc ayant reçû quelques remises d'Espagne y joignit ce qu'il put tirer des Provinces. On donna donc de l'argent à ces mutins, après quoi on les disperſa en divers lieux par petites bandes pour leur ôter le moyen de faire de nouveaux complots. Quand cela fut fait, Albert selon le Conseil d'Ibarra crut, qu'il devoit en faire un châtiment propre à rétablir la Discipline militaire parmi ses Troupes. Il fit donc publier un Placcard, par lequel il declaroit, qu'ayant pardonné à ces mutins, il vouloit leur tenir parole: que cependant rien ne l'obligeoit à se servir de Soldats séditieux. Il leur ordonna donc de sortir des Païs, qui lui appartenoient, & cela dans vingt quatre heures, avec defense sous peine de la vie d'y rentrer, ou d'y demeurer, prometant des recompenses à ceux, qui feroient observer cet Edit. On trouva dans le monde, que l'Archiduc manquoit de politique, de chasser des Soldats, auxquels ils avoit accordé une amnistie dans le temps qu'il tâchoit de faire cesser les troubles des Païs-Bas en disposant les Provinces-Unies à la Paix.

Quelques particuliers de Hollande entreprirent cette année de dessecher par des moulins à vent le Lac de Beemster proche de Purmerendt, & d'empêcher les eaux d'y rentrer par le moyen de quelques digues, qu'ils firent. Ce Lac avoit environ sept heures de circuit, & six pieds d'eau. Ils réüssirent

dans

dans leur desseins & gagnerent par-là un assez grand espace de terre. Ils firent voir en cela, combien les Peuples de ces Provinces sont actifs à travailler au bien public. Warwick revint des Indes avec deux vaisseaux, qu'il avoit réparez dans l'Ile des Cignes, ou l'Ile Maurice. Il avoit été obligé d'y faire dresser une forge pour préparer le fer, dont il avoit besoin. On renvoya treize vaisseaux dans le même Païs sous la conduite de Verhoef, qui avoit aidé à remporter la victoire sur les Espagnols après la mort de l'Amiral Heemskerk. 1607.

Le Comte Ennon d'Oostfrise menageoit très peu les Etats, depuis que Spinola leur eût pris la ville de Lingen. Il avoit même parlé fort fierement à leurs Deputez. Les habitans d'Emden se servirent de cette occasion pour se plaindre de lui. Ils disoient, qu'il empêchoit, qu'on ne delivrât l'argent destiné à payer la Garnison de leur ville, & les autres dépenses necessaires, & de ce qu'il imposoit tous les jours de nouveaux tributs sans l'avis des Etats, permettant d'ailleurs aux Soldats Espagnols de piller le plat Païs. Ils se plaignoient encore, de ce qu'il donnoit des passeports aux vaisseaux, qui alloient en Espagne, afin que l'on connût ceux, qui n'étoient pas de ses amis, ce qui étoit cause, que l'on mettoit un grand nombre de matelots dans les fers, & qui marquoit beaucoup de trahison dans sa conduite. Les Etats ayant appris, que les deux freres de ce Comte étoient proche d'Emden avec des Troupes sous pretexte de conserver les Faux-

1607. bourgs, & leurs biens de Campagne, ne voulurent plus envoyer de Deputez au Comte. Ils lui écrivirent donc une lettre, qu'ils lui firent porter par un Trompette, & lui manderent de reparer toutes les infractions, qu'il avoit faites au dernier Traité, & de mettre en liberté tous les prisonniers d'Emden, le menaçans de lui faire la Guerre, s'il y manquoit. Il envoya implorer la protection du Roi d'Angleterre. Mais il envoya aussi des Deputez aux Etats pour se justifier sur tout à l'égard des gens de marine, que l'on avoit arrêtez en Espagne, soutenant que cela s'étoit fait, par ce que la ville d'Emden avoit reçu Garnison Hollandoise. Les Etats ayant oui les deux parties les exhorterent à la Paix, & laisserent l'affaire dans cet état pour cette fois. Dans le même temps on donna audience aux Ambassadeurs de Charles nouveau Roi de Suéde, & on leur permit de lever des Soldats pour la Guerre de Livonie, pendant que le Roi de Pologne combattoit ses sujets Rebelles.

Le Roi de France étoit enfin venu à bout de l'accommodement des Venitiens avec le Pape. On convint dans le Traité, que les nouvelles ordonnances du Senat demeureroient sans effet, que les prisonniers seroient rendus au Pape, & qu'il léveroit l'interdit, qu'il avoit fulminé contre la République. Ceux, qui étoient sortis de Venise à l'occasion de cet interdit, y revinrent excepté les Jesuites, que le Senat ne voulut point recevoir. Le celebre Pere Paul Servite; qui avoit rendu de grand Services au

Se-

Senat pendant ces démêlez, fut assassiné nonobstant cet accord par des scelerats, qui lui donnerent plusieurs coups de stilet, & qui se retirerent en suite sur les terres du Pape. Le Senat prit ce Religieux sous sa protection speciale, & promit une grosse recompense à quiconque livreroit les meurtriers morts ou vifs, leur donnant en outre la liberté de rappeller à leur choix deux personnes bannies pour crime. Dans le même temps le Comte de Fuentes Gouverneur du Milanois ayant quelque different avec les Grisons pour les limites des deux Etats voulut se servir des Troupes, qu'il avoit mises sur pied sous le pretexte de la Guerre de Venise, & surprendre inopinément les Grisons. Mais son dessein fut decouvert, & le Roi de France avec les Venitiens accommoda le different. 1607.

La Ville de Donawert avoit été mise au ban de l'Empire pour quelque sedition des habitans contre les Prêtres, & contre la Religion Romaine. Le Duc de Baviere s'en rendit maître sous pretexte, que l'execution de ce ban lui avoit été renvoyée. Pendant qu'il y travailloit, les Protestans d'Allemagne s'occuperent à negotier l'affaire avec l'Empereur, au lieu de s'opposer au Duc de Baviere. Durant toutes ces affaires les flottes des Indes arriverent heureusement en Espagne. Le Roi se servit des richesses qu'elles lui avoient apportées, & y joignit quelques subsides, que ses sujets lui avoient fournis pour payer une partie de ses dettes en moderant les interêts. Cela lui fit obtenir un delai pour le surplus.

1607. La France eut la joye de voir naître un second fils au Roi, dont les affaires étoient d'ailleurs dans une grande prosperité. En Angleterre on appaisa la sédition survenue entre les Païsans, & les Gentils-hommes, qui les fatiguoient par leur avarice. Cela rétablit le calme dans ce Royaume. Le Comte de Tiron s'étoit retiré d'abord en France, & en suite dans le Brabant. Celui de Tirconnel s'y étoit aussi refugié, alleguans l'un & l'autre pour pretexte de leur retraite le zele, qu'ils avoient pour la Religion Romaine. Le Roi d'Angleterre jugeant, que ces discours le faisoient passer pour Persecuteur, fit publier un Manifeste, par lequel il fit voir, que l'on cachoit souvent de grands crimes sous le voile de la Religion ; & que c'étoit là précisement le cas de ces deux Comtes fugitifs, à qui la Reine Elizabeth avoit fait de grands biens, & qui dans la verité n'étoient que ce qu'elle les avoit faits ; que cependant ils n'étoient sortis d'Irlande, que par ce qu'ils étoient pressez de le faire par les remors de leur conscience chargée de perfidie, & d'ingratitude : qu'ils avoient obtenu plusieurs fois le pardon de leurs crimes, mais qu'ils y étoient retombez en excitant de nouvelles rebellions en Irlande, & en faisant perir un grand nombre d'Anglois par des massacres inhumains : qu'ils étoient portez à ces barbaries par les Jesuites : qu'ainsi n'osans plus implorer la recommandation des Princes étrangerrs ils se voyoient obligez de fuir pour eviter le supplice, qu'ils meritoient. Leur retraite arrêta les seditions d'Irlande, & laissa ce Royaume en repos.

Les

Les Deputez nommez par l'Espagne, & 1608. par les Archiducs pour la Paix furent longtemps à se rendre en Hollande, retenus peut-être par le grand froid, peut-être aussi par l'humeur lente des Espagnols. Cependant les Etats tacherent de savoir, ce qu'ils pouvoient esperer de leurs Alliez en cas de Paix, ou de Guerre. Le Roi de France donna des marques positives de son affection aux Provinces unies. Il ne pouvoit oublier la générosité, avec laquelle ils l'avoient secouru à son avénement à la Couronne. On fit donc un nouveau Traité entre ce Prince, & les Etats, par lequel il s'engageoit à leur faire obtenir une Paix sure & honorable, & qu'au cas que l'Espagne, ou les Archiducs vinssent à la violer, il promettoit de leur envoyer dix mille hommes de pied. Que si d'autre côté la France étoit attaquée, la Republique lui fourniroit six mille fantassins, ou des vaisseaux à proportion. Que si l'une, ou l'autre des Parties donnoit ou des Troupes, ou des vaisseaux au delà de ce qui étoit stipulé, cela tiendroit lieu de prêt, lequel se payeroit à la fin de la Guerre. Il fut dit d'ailleurs, que pour le commerce, les sujets des uns feroient traitez dans le Païs des autres comme les habitans mêmes & qu'au reste l'une des Parties ne feroit aucun Traité avec l'ennemi, que du consentement de l'autre.

Les Anglois n'agirent pas avec autant de franchise dans cette occasion. Ils remirent sur le tapis les vieilles querelles sur le trafic des Draps, dont ils vouloient être les seuls maîtres. Ils vouloient de plus, que l'on fit

1608. un nouvel accord pour l'argent, qui leur étoit dû. Pour ce qui est des Princes d'Allemagne, à qui le Landt-Grave de Hesse s'étoit joint ils firent connoître, que leur dessein étoit de s'unir avec les Etats pour s'entre-secourir mutuellement. Mais quand on voulut en parler plus avant, ils declarerent, qu'ils n'avoient point d'ordre précis de leurs Maîtres sur ce sujet. Ils se contenterent donc de recommander fortement les interêts de la Maison de Nassau, au cas que l'on fit la Paix, que l'on obligeât les Espagnols d'indemniser l'Allemagne de tous les ravages des Troupes de Mendoze, d'interdire la Religion Romaine dans tous les lieux, qui appartiendroient aux Etats, & d'abolir les Impôts, que l'on avoit établis sur les convois d'Allemagne.

Enfin les Deputez du Roi d'Espagne, & des Archiducs arriverent en Hollande au mois de fevrier, savoir Spinola, Maneicidor Secretaire d'Etat de Philippe, Richardot, Verreiken, & le Cordelier Ney. Ils trouverent le Païs tranquille, & desarmé. On les reçut fort bien par tout, & le Prince Maurice alla au devant d'eux avec une grande suite de Peuple. On regarda avec étonnement ce Prince, & le fameux Spinola, qui ne combattoient plus que par leurs complimens, & par leurs civilitez. Spinola entra dans le carrosse du Prince, & ces deux grands Generaux furent mutuellement satisfaits de se voir, & de confirmer les grands sentimens d'estime, qu'ils avoient l'un pour l'autre. On logea ces Deputez selon leur rang. Spinola fit orner sa Maison de meubles

fort

fort somptueux. Tout le monde l'alloit voir en foule, & il y eut des gens, qui firent connoître, que la Religion Romaine les y avoit attirez. Le Marquis se presentoit à tout le monde, & tâchoit de s'attirer l'affection du Peuple. Quelques jours après leur arrivée ils demanderent audience, à laquelle ils furent conduits avec de grandes ceremonies. Ils y expliquerent le sujet de leur venue, & l'on nomma des Deputez considerables pour traiter avec eux, savoir Guillaume de Nassau Gouverneur de Frise, & le Seigneur de Brederode, auxquels on joignit Corneille de Ghent pour la Gueldre, Barneveld pour la Hollande, Jacques de Maillerai pour la Zélande, Nicolas van Berk pour Utrecht, Gellius Hillema pour la Frise, Jean Sloot pour l'Overissel, & Abel Conders pour Groningue, & les Ommelandes. 1608

Les premiers jours se passerent à examiner les commissions des Deputez de part & d'autre. On remarqua, que le Roi d'Espagne donnoit aux Archiducs le titre de souverains Princes des Païs-bas en general, & qu'en parlant de la liberté des Provinces unies il repetoit l'article, dont il a été parlé, *qu'il ne consentoit à cette liberté qu'à condition, que l'on feroit une Paix, qui regleroit les affaires de la Religion, & tous les autres points contestez.* De plus on remarquoit, que les Archiducs supposoient, que la ratification du Roi d'Espagne étoit conforme à l'intention des Etats, de quoi cependant on s'étoit plaint plusieurs fois. On observoit encore, que quoi que le Roi eût donné un plein pouvoir aux Archiducs

1608. ducs de traiter en son nom, ils n'avoient pas pensé cependant à transporter ce droit à leurs Deputez. On les en avertit, & ils promirent de faire rectifier tous ces defauts. Ils se plaignoient de leur part, que les Etats en donnant leurs pleins pouvoirs assujettissoient leurs Deputez à des ordres secrets. Mais on leur fit voir, qu'étant sur les lieux, où la Paix se négotioit, cela ne retardoit point les affaires, qu'au contraire les choses iroient vîte de leur part, puis qu'ils pouvoient donner leur approbation à ce qui seroit conclû. Les deux Parties convinrent ensuite de traiter les affaires l'une après l'autre, en quoi les Etats avoient dessein de sonder l'intention de l'ennemi en proposant d'abord les choses difficiles. Les Espagnols de leur part voyoient, que par cette methode ils auroient le moyen de rompre la negotiation, quand il leur plairoit.

Spinola, & ses Associez offrirent d'abord la Paix, ou la Treve, cachans fort soigneusement le secret de leurs affaires, qui étoit, que la Paix à des conditions équitables leur seroit desavantageuse, & que dans l'Etat present des choses la Tréve leur étoit nécessaire. Les Etats de leur part firent connoître, que leur dessein étoit d'aller tout droit à la Paix. Ils étoient persuadez, qu'une Treve ne serviroit qu'à rétablir les forces de l'ennemi pour revenir à une Guerre plus violente que jamais. On commença donc à traiter de la Paix, de laquelle le premier Article étant la liberté absolue des Provinces unies, le President Richardot consentant à l'Article demanda,

manda, qu'il fût couché dans des termes, qui 1608.
ne fissent point de tort à la Majesté du Roi d'Espagne. Sur quoi les Etats s'expliquans demanderent, que le Roi & les Archiducs renonçassent tant pour eux, que pour leurs Successeurs à la souveraineté de ces Provinces, du Païs de Drente, & de la Comté de Linghen avec toutes leurs dépendances, qu'ils en quittassent même le nom, & les armes. Les Deputez Espagnols regarderent cette demande comme un affront fait à leur Roi, puis qu'elle leur imposoit des conditions plus dures, que les Rois ne se les imposoient entr'eux, temoin la Navarre, dont les Rois de France conservoient toujours le titre, & les armes, & la France même, de laquelle les Rois d'Angleterre se disent Rois. On leur répondit, que les droits des Royaumes se soutenoient par eux mêmes, mais que la liberté des Peuples demandoit d'autres précautions : que d'ailleurs la Maison d'Autriche avoit tant d'autres titres, qu'elle pouvoit bien se passer de ceux-là. Les Espagnols consentirent enfin à l'Article à condition, que l'on conviendroit des autres points. Cette facilité parut suspecte aux Etats, qui conclurent, que les Espagnols avoient des Articles à proposer, qui pourroient détruire cette liberté accordée seulement en paroles, ou du moins semer des sujets de discorde, & de dissension parmi les Peuples.

On n'eut point de peine à convenir des articles ordinaires d'oubli, d'amnistie &c. qui sont toujours à la tête des pacifications. Mais quand on vint au Commerce, les Espagnols deman-

1608. demanderent, que les Provinces unies renonçassent absolument à la navigation des Indes; & des autres Païs éloignez, disant, que c'étoit sur ce fondement, que le Roi d'Espagne avoit consenti à traiter de la Paix. Ils ajoutoient, que la liberté, que l'on accordoit aux Provinces unies, meritoit bien cette recompense de leur part, & qu'après tout ils en seroient indemnisez par le retablissement du commerce d'Espagne. Ils disoient encore, que par la Paix faite avec les François, & les Anglois on ne leur avoit pas permis d'aller aux Indes, ni dans le nouveau monde. Les Ambassadeurs de France, & d'Angleterre, qui assistoient à cette conference, répondirent, que le Droit de trafiquer étant authorisé par les loix de la Nature, chacun pouvoit s'en servir, & que de leur part ils s'en servoient librement: qu'au reste ils n'avoient pas crû, qu'ils dussent en parler dans leurs Traitez avec l'Espagne, par ce que c'eût été faire tort à leur liberté, & supposer, que l'Espagne avoit quelque privilege particulier.

Ceux d'entre les Peuples des Provinces unies, qui avoient interêt à conserver un negoce, dont ils tiroient tant de profit; montrerent par des raisons si fortes l'interêt, que la Republique avoit à maintenir ce trafic, que l'on demeura ferme à s'en conserver le droit, & l'usage. Il y eut quelques particuliers, qui crurent, que l'on pouvoit se relâcher sur cet Article, parce, disoient-ils, que ce commerce ne regardoit pas tout l'Etat. Mais les Etats Generaux ayant murement exami-

examiné cette affaire dans leur Assemblée conclurent, qu'il falloit absolument se conserver le droit d'aller aux Indes, remarquans avec beaucoup de raison, que l'on ne manqueroit pas de former des incidens sur le commerce d'Espagne pour l'oter aux Provinces unies. Cependant afin de tenter tous les moyens propres à finir la Guerre, ils donnerent le choix aux Espagnols, ou de faire la Paix sans aucune exception à la navigation, ou de consentir, que les Païs, qui sont au delà du Tropique d'Eté, fussent soumis au sort des armes, ou de faire une Paix absolue pour l'Europe, & une Tréve pour ces Païs-là. Les Espagnols ne voulurent accepter aucune de ces propositions. Ce qui donna lieu aux Etats de remettre sur pied le dessein d'une Compagnie pour les Indes Occidentales. Mais les Espagnols connurent bien, que l'on ne parloit de dresser cette Compagnie, que par maniere de menace. Ce qui fut cause, que l'on laissa tomber cette affaire de part, & d'autre. 1632.

Les Etats se trouvoient alors dans une conjoncture fort delicate. On ne savoit encore, à quoi ces conferences pourroient aboutir. Une partie du menu peuple qui ne subsistoit que par la Guerre, commençoit à tomber dans la disette. Ainsi les Etats se virent obligez à presser les conferences. Ils demanderent donc aux Espagnols de proposer tout d'un coup les principaux points, sur lesquels il échéoit de travailler, offrans d'en user de même de leur part. Mais ils refuserent longtemps d'en faire l'ouverture, disans, qu'il n'é-

1608. toit pas à propos de s'expliquer davantage, que l'on ne fut convenu des articles, dont on avoit parlé. Enfin pourtant ils dirent, qu'il faudroit traiter des frontieres, de la restitution des biens confisquez par la Guerre, des commerces étrangers, de l'égalité des monnoyes, des privileges, & des exemptions, que l'on accorderoit dans les Païs-bas aux Anglois, & aux autres Nations voisines, des Princes, & des Etats voisins, & de la Religion. Ils se contenterent d'envelopper toutes ces affaires de cette maniere dans des termes géneraux avec confusion. On leur demanda sur l'Article de la Religion, si cela devoit s'entendre de la maniere, dont on traiteroit de part & d'autre ceux, qui iroient, & viendroient pour ne les point troubler dans leur Religion, ou si le Roi d'Espagne prétendoit prescrire des loix à la Republique sur ce sujet. Ils répondirent, qu'ils en demanderoient l'explication à leurs souverains, & qu'ils communiqueroient leur réponse, après que l'on seroit convenu des autres points. Pour les Etats ils donnerent leurs propositions en vingt huit articles fort clairement expliquez pour parvenir à une bonne Paix. Ils eurent soin d'y inserer tout ce qui concernoit les interets de la Maison d'Orange, & d'Emanuel fils de Dom Antoine, qui avoit possedé le Royaume de Portugal pendant quelque temps.

Lors que l'on eut entamé l'Article de la navigation des Indes, l'on trouva une nouvelle difficulté dans le commerce d'Europe. La Hollande, & la Zelande craignoient, que la li-

liberté du negoce étant rétablie, Anvers ne leur enlevât la pluspart du trafic. Ainsi on les trouva fort difficiles sur ce point. Richardot les pressa avec larmes de se relâcher un peu là dessus pour ne point rompre l'esperance de la Paix. Il ajouta, qu'avant que de regler cette affaire, il étoit à propos de sçavoir précisément les intentions du Roi, & qu'en attendant on traitât les choses d'une maniere, qui pût être agreable à ce Prince, qui desiroit sincérement la Paix, mais qui ne la vouloit qu'à des conditions raisonnables. Pendant que l'on disputoit sur cet article, on remarqua, que le mois de Mars s'avançoit. Ainsi l'on convint d'étendre l'Armistice jusques à la fin de May. Les Etats, pour faire voir, qu'ils vouloient prévenir toutes les difficultez, & les applanir même autant qu'ils pouvoient, declarerent sur le sujet des Indes, qu'il seroit libre aux Peuples des Provinces-Unies de visiter pendant neuf ans à conter du jour de la conclusion de la Paix tous les climats étrangers à la reserve de ceux, qui appartenoient en propre aux Espagnols, dans lesquels ils ne pourroient entrer que par la permission expresse des Gouverneurs; ou dans les cas d'une extrême necessité: que pendant ce terme l'on ne feroit aucun Acte d'hostilité de part ni d'autre: que s'il se passoit quelque chose contraire à cet accord, l'on en poursuivroit la réparation sur les lieux; ou dans ceux, où les Auteurs du mal seroient établis, & que pendant ces neuf ans on travailleroit de part & d'autre à finir absolument cette affaire. 1608.

Les

1608. Les Espagnols rejetterent ces propositions. Ils vouloient, que l'on bornât dès à present la navigation, & que l'on y renonçât même entierement pour l'avenir. Quant au commerce des Païs-Bas, ils vouloient, que l'on abolit tous les impôts: que les privileges que certaines villes s'attribuoient d'attirer chez elles certaines marchandises, comme Dordrecht les vins d'Allemagne, & Middelbourg ceux de France, seroient nuls à l'égard des sujets des Archiducs, & des autres Provinces-Unies. A cela les Etats répondirent, qu'ils ne demandoient aux étrangers que les mêmes tributs, que leurs citoyens payoient; que pour les privileges des villes ils souhaitoient, que les choses demeurassent dans l'état, où elles se trouvoient avant les troubles: qu'au reste ils demandoient des assurances, qu'il ne seroit fait aucun tort à leurs vaisseaux, qui iroient en Espagne. Toutes ces difficultez furent cause, que l'on envoya Ney en Espagne pour recevoir les ordres du Roi sous la promesse, qu'il fit de revenir dans six semaines. Mais il n'executa point, ce qu'il avoit promis, soit qu'il en fût empêché par les vents contraires, soit qu'il affectât ce delai.

Les Etats en profiterent pour regler leurs contes avec le Roi d'Angleterre, & pour faire un nouveau Traité avec lui, par lequel il s'engageoit à les assister, au cas que la Paix ne se conclût point. Ce Prince leur promettoit la moitié du secours, que la France devoit leur donner. Cela étant fait les Plenipotentiaires des Etats presserent ceux d'Es-

d'Espagne de travailler aux autres articles. 1608.
On parla donc des frontieres. Les Espagnols demanderent, qu'on leur rendît toutes les conquêtes du Brabant, & de la Flandre pour les villes de Lingen, Grolle, & Oldenzeel. Mais on leur fit voir, que leur proposition étoit injuste. Ils consentirent donc en s'expliquant, que la Republique retînt encore ces villes du Brabant, & de la Flandre pendant quelque temps à condition, que la Souveraineté en appartiendroit aux Archiducs avec toute la jurisdiction. Ils ajouterent à cela, qu'ils faisoient un partage fort avantageux aux Etats, puis que la Guerre avoit fait connoître, que ces Places étoient les plus sures de tout le Païs. Ces contestations donnerent lieu aux Brabançons conquis de tâcher de rentrer dans leur droit de suffrage, prétendans que cela leur appartenoit en vertu du Traité d'Utrecht. Mais le temps n'étoit pas propre à discuter cette affaire. Il y avoit assez d'autres embarras sur le tapis.

Cependant la fin de May approchoit, & les conferences n'avançoient pas beaucoup les affaires. Ceux d'entre les Etats, qui souhaitoient la Paix, obtinrent de leurs Collegues, que l'on prolongeroit l'Armistice jusques à la fin de l'année, que cependant les conferences finiroient après le mois de Juillet pour tout delay. L'article de la restitution des biens causa de nouvelles difficultez, qui obligerent Verreiken de se rendre à Bruxelle. Il dit à son retour, que l'intention des Archiducs étoit, que l'on abolit les impôts,

1608. pôrs, que la Guerre avoit causez: que pour les villes, que les Etats possedoient en Brabant & en Flandre, on les leur cederoit à condition, que le territoire en demeureroit aux Archiducs, puis que l'on parloit de rétablir chacun dans ses biens. On répondit à cela, que le Domaine ne pouvoit être séparé de la Souveraineté, ni le territoire de la dépendance des villes, & que si l'on n'avoit point d'autres propositions à faire, il falloit rompre les conferences. *Les Espagnols* repliquerent, que l'on ne pouvoit pas refuser aux Princes avec justice leur patrimoine particulier. Mais les Etats rejetterent cette fausse subtilité ajoutans, que la fureté de la Paix vouloit, que l'on fit sortir les Garnisons Espagnoles des Païs-Bas. A quoi les Deputez du Roi d'Espagne répondirent, que ces paroles sonnoient mal dans la bouche des Etats, pendant qu'ils avoient des Garnisons Angloises, & Françoises dans leurs villes. Ils firent même connoître, *qu'ils* n'avoient pas dessein de restituer les Places d'Allemagne, qu'ils avoient usurpées. Cela obligea Verreiken de se rendre encore à Bruxelle pour sçavoir les dernieres intentions des Archiducs. A son retour on parla de l'usage des privileges, de l'abord des Vaisseaux étrangers sur les côtes, du droit de fortification, & de l'élection des Magistrats dans les villes, que l'on restitueroit à des Seigneurs particuliers par la Paix. On traita même de la maniere, dont on répareroit les outrages, qui se pourroient faire de part & d'autre, sans en venir à la Guerre pour cela

la. Les Espagnols se formaliserent beaucoup de ce que les Etats demandoient que le Traité fût confirmé par les Archiducs, par les Grands d'Espagne, & par les principales villes des Païs-Bas Espagnols. L'on sonda encore une fois les Députez sur l'affaire de la Religion. Mais ils renvoyerent leur réponse jusques au retour du Cordelier Ney, ce qui fit que l'on prolongea les conférences jusques au 15. de Septembre. 1608.

Le Président Jeannin étoit allé en France pour informer le Roi de l'état des affaires, & de ce que l'on pouvoit esperer des conférences par rapport à la Paix. Il avoit déja conçu le dessein d'une Trêve remarquant bien que plusieurs personnes considérables des Provinces-Unies avoient de l'aversion pour la Guerre, & que l'Espagne ne vouloit point la Paix. Il pensa à cette Trêve à l'occasion des grands subsides que les Etats demandoient à leurs Alliez au cas que l'on continuât la Guerre. Pendant que tout cela se passoit, Dom Pedro de Tolede Ambassadeur d'Espagne en France tâchoit de porter le Roi à disposer les Etats à traiter à des conditions qui ne fissent point de tort à la Majesté Royale. Il offrit aussi l'Infante au Dauphin. Cette Ambassade parut suspecte à plusieurs particuliers des Provinces-Unies, & encore plus aux Anglois. Le bruit courut même que le Roi d'Espagne donneroit les Païs-Bas, & les droits qu'il avoit sur les Provinces-Unies, pour la dot de l'Infante. Mais Philippes appaisa le Roi d'Angleterre par l'Ambassade, qu'il lui envoya. Au reste les Ambassadeurs de

1608. de Dannemarc fatiguez de la longueur des conférences s'en retournerent, disans, qu'ils n'y servoient de rien puisque toutes les difficultez se vuidoient en France.

Les Etats se trouverent embarrassez des discours que l'Espagne faisoit répandre dans le monde, & qui leur revenoient de plusieurs endroits, que Philippes n'avoit jamais pensé à renoncer à son droit de souveraineté, & que son but avoit été seulement d'engager les Provinces-Unies à une conférence, en leur faisant voir une liberté, dont ils ne joüiroient pas long temps : qu'il étoit instruit de tous les secrets de ces Provinces, & qu'il ne consentiroit jamais à la Paix, qu'à condition qu'elles renonceroient au commerce des Indes, & qu'elles rétabliroient la Religion Romaine dans tous ses droits. Le Président Jeannin étant de retour assura les Etats de la continuation de l'amitié du Roi son Maître. Il leur dit, qu'il avoit rejetté toutes les propositions de l'Ambassadeur d'Espagne sans s'en expliquer davantage. Peu de jours après les Espagnols dirent aux Etats, que le Roi consentoit absolument à leur liberté, mais qu'il s'attendoit en récompense qu'ils renonceroient aux voyages des Indes, & aux autres Articles, dont on avoit parlé, qu'il esperoit même que l'on accorderoit une liberté toute entiere aux Catholiques Romains. Les Etats reconnurent par cette déclaration des Espagnols, que l'on ne pensoit qu'à les engager dans un mauvais pas en mettant parmi eux des sujets de division capables de leur causer des embaras infinis. Ne pouvant donc

s'ac-

s'accommoder davantage ni des retardemens, 1608.
que les Espagnols apportoient aux affaires, ni des Propositions qu'ils faisoient pour la Paix, ils résolurent de rompre les conférences. Dans cette vuë ils dresserent une Déclaration, dans laquelle ayant marqué, qu'ils étoient entrez de bonne foy dans des négotiations de Paix esperans de la pouvoir conclure, les Espagnols ne s'étoient servis que de feintes, & d'artifices pour tâcher de les surprendre: qu'ainsi voyant que toutes ces conférences ne servoient à rien puisque l'ennemi chicannoit à tous momens sur le point de la liberté, qui étoit le fondement sur lequel ils avoient consenti aux conférences, ils étoient résolus de rompre absolument. L'on en donna une Copie aux Envoyez d'Espagne, lesquels demanderent du temps pour délibérer murement sur cette affaire.

Cela étant fait les Ambassadeurs de France, & d'Angletterre se rendirent dans l'Assemblée des Etats pour leur dire qu'ils avoient ordre de négotier une Trêve au cas que l'on ne pût faire la Paix: qu'ils les en avertissoient pour les disposer à cela sous la condition d'une liberté sure & solide d'un droit absolu de navigation, & de la jouïssance entiere des Païs, qu'ils tenoient entre leurs mains: qu'ils esperoient que cette Trêve pourroit se changer en Paix avec le temps: que la Guerre étoit incertaine dans ses événémens, qu'elle faisoit souffrir des pertes aux deux Partis; que leurs forces n'étoient pas égales à celles d'Espagne, & que par conséquent une Trêve leur vaudroit mieux que la Guerre, d'autant

 tant

1608. tant plus qu'étant négotiée par les deux Rois, qui s'en rendroient les garands, ils devoient s'assurer qu'ils la feroient garder inviolablement. Que si les ennemis refusoient une Trêve telle qu'ils en avoient formé le dessein, ils devoient être persuadez que les deux Rois Mediateurs les assisteroient fortement contre l'Espagne.

Le bruit de cette proposition s'étant répandu parmi le peuple on vit paroître une infinité d'écrits pour, & contre la Trêve, qui firent de la peine dans la situation, où étoient les affaires. On n'oublia rien sur ce sujet dans ces écrits. On ramena sur la Scene le danger qu'il y avoit que la Trêve ne jettât les Provinces-Unies dans la discorde. On y étalla les cruautez, & les perfidies des Espagnols, la doctrine regnante de l'Eglise Romaine sur la foy des Traitez faits avec les Hérétiques, les artifices dont on s'étoit servi de la part des Espagnols, de n'avoir envoyé que des Italiens, & des gens de leur Païs aux conférences, & sur tout des Moines, gens naturellement fourbes, & trompeurs qui n'étoient venus dans le Païs, que pour l'épier. Il y eut même quelques uns de ces libelles, qui accuserent tacitement les Ambassadeurs des deux Couronnes, & quelques personnes même des Etats de s'être ainsi laissez gagner par les presens de l'ennemi. On defendit ces libelles. On en menaça les Auteurs de chatiment exemplaire. Cependant on ne trouva pas à propos de les rechercher fort exactement par ce que cela paroissoit contraire à la liberté du Païs. Pour ce qui est des Etats, ils

ils furent bien surpris de ce que l'on se ré- 1608.
duisoit à proposer une Trêve au lieu de la Paix, qu'ils avoient esperée. Cependant lors qu'ils eurent examiné cette affaire à fonds, ils trouverent qu'ils ne devoient pas rejetter la proposition d'une Treve de plusieurs années. En voici les raisons.

1. L'on voyoit par les comptes publics, que la dépense de la Guerre excédoit les revenus de quatre millions par an, ou à peu près: que cependant cette dépense ne suffisoit pas. L'on étoit obligé en cas de guerre d'augmenter les Troupes de six mille hommes pour la garde des rivieres.

2. Les Etats Généraux étoient endettez de neuf millions, & chaque Province particuliere de deux. Il étoit donc impossible de soutenir la guerre avec succès à moins que la France, & l'Angleterre ne fournissent de grands subsides. Il y eut des particuliers dans la Chambre des Etats qui crurent que pour faire la guerre plus commodément l'on devoit abandonner les lieux éloignez, & se contenter de défendre le cœur du Païs. Mais cette pensée avoit de grands inconvenients, puis que l'on eût livré par là des villes, & des peuples fideles à la Barbarie de l'ennemi, qui en eût tiré de grands avantages pour fatiguer la Republique en la tenant resserrée. D'ailleurs s'ils eussent forcé la barriere tout eût été perdu, & l'ennemi se fût vû par ce moyen au milieu des Provinces, au lieu que ces lieux éloignez l'occupoient loin du Païs.

Il y avoit d'autres Membres de l'Etat, qui

1608 representoient que la Paix ou la Trêve ne manqueroit pas d'exciter des troubles dans les Provinces, & que par là les peuples se déchireroient eux mêmes par leurs dissensions intestines, selon qu'en effet la chose arriva comme on le verra dans la suite. Mais on opposoit à cela, que l'on se faisoit un fantôme pour le combattre, & que la prudence de ceux qui gouvernoient préviendroit cet inconvenient par le bon ordre qu'ils *établiroient* par tout. A quoi l'on ajoûtoit que si l'on refusoit de s'accommoder à des conditions raisonnables, il étoit à craindre que la populace ne refusât de payer les contributions ordinaires, irritée de ce que l'on perpetueroit la Guerre, pendant que l'on pouvoit avoir la Paix.

Enfin après plusieurs déliberations, les Etats répondirent aux Ambassadeurs, qu'ils étoient résolus à négotier une Trêve à longues années, pourvû que l'on établît leur liberté *sans* condition, sans restriction, d'une maniere pure simple, & absoluë. Les Ambassadeurs en firent la proposition aux Députez Espagnols, qui ne donnerent aucune esperance à cet égard. Mais ils en prirent occasion de proposer une Trêve de sept ans, en laissant les affaires dans l'état, où elles se trouvoient, à condition que l'Espagne auroit deux mois pour examiner si elle accorderoit la navigation des Indes, ou si elle la disputeroit par les Armes. Ils ajoutoient que l'article de la liberté des Provinces-Unies étoit vuidé, puisque la reconnoissance de cette liberté étoit faite de telle maniere que l'Es-

l'Espagne ne vouloit plus en ouïr parler. 1608.
Que si les Etats ne vouloient point accepter ces conditions on leur accordât terme jusques à la fin de Septembre pour avoir les derniers ordres du Roi sur ce sujet. Les Etats auxquels on fit sçavoir cette réponse des Espagnols, persisterent dans leur résolution. Cependant les Ambassadeurs obtinrent enfin que l'on accorderoit le temps que les Députez d'Espagne avoient demandé.

Toutes ces négotiations causerent beaucoup de mouvemens dans la République, & les Provinces, & les villes furent d'opinion assez differente sur leur sujet. Cela obligea le Prince Maurice d'en expliquer son sentiment par des lettres qu'il addressa aux principales villes du Païs. Il faisoit voir que les artifices ordinaires de l'Espagne, qui avoient paru si redoutables à leurs Peres, commençoient à se manifester, puisque l'on se voyoit engagé dans un grand Traité sur des discours en l'air, qui ne servoient qu'à causer des troubles, & des dissensions dans l'Etat: que l'ennemi ne parloit de Trêve, que pour avoir le temps de rétablir ses forces, après quoi il ne manqueroit pas d'attaquer le Païs avec plus de fureur que jamais, pendant que les Provinces, & les villes se verroient accablées de dépenses, & exposées au danger des trahisons: que le commerce que la Guerre avoit fait fleurir jusques-là, alloit tomber dans la langueur: que les bons Soldats, que l'on avoit amassez, se retireroient ailleurs, ou tomberoient dans la mollesse par l'oisiveté:

1608. que l'on oublioit les maux, & les cruautez d'un implacable ennemi pour se laisser endormir par ses promesses: que l'on devoit considérer que les Rois attaquoient d'une maniere brusque, qui surprenoit toujours des peuples occupez à déliberer, & qu'ainsi l'on étoit presque toujours envahi avant que d'être en état de se defendre; que leurs Peres n'avoient jamais voulu prêter l'oreille aux propositions de l'ennemi, ni même de plusieurs Princes voisins, qui avoient voulu travailler à pacifier ces grands differens, par ce qu'ils avoient toujours regardé ces négotiations comme des piéges, qu'on leur tendoit; que depuis peu l'on avoit résolu de n'entrer en aucun Traité, que le point de la liberté ne fût préallablement accordé: que l'on ne devoit recevoir aucun adoucissement sur cet Article: que si l'ennemi avoit dessein de traiter de bonne foy, rien ne devoit le faire biaiser, qu'au contraire il devoit s'expliquer nettement: qu'au reste si l'on ne vouloit point déferer à son avis, on écoutât au moins celui que le Prince son Pere avoit donné pendant sa vie: qu'il ne parloit point par le principe d'aucun interêt particulier, & qu'il n'avoit point d'autre vuë que le bien public: que s'il avoit voulu penser à ses propres avantages, on lui avoit fait de grandes offres: Mais qu'il avoit préféré le bien du Païs à toute autre considération. Il concluoit en les exhortant à être fermes à ne point démordre de leur liberté, & à lui faire part des résolutions du Conseil, protestant qu'il regardoit cette communication comme une des plus

gran-

grandes faveurs que l'on pourroit lui faire, 1608.
puisqu'en effet toutes ses vuës tendoient à procurer la gloire, & le repos de la République.

Cette lettre fut reçuë fort diversement dans les Provinces. Quelques uns des Députez crurent que le Prince avoit voulu rendre leur conduite suspecte, comme s'ils n'avoient pas suivis leurs ordres avec exactitude. Quoi qu'il en soit on publia encore en même temps des lettres, que le sçavant Lipsius avoit écrites dans le temps, que les Espagnols étoient en Guerre avec la France & l'Angleterre, par lesquelles il les exhortoit à faire une Trêve avec les Provinces-Unies. Tous ces écrits mettoient les particuliers en mouvement sur la grande affaire, qui se négotioit. C'est ainsi que l'on combattoit par de petits livres, que l'on répandoit dans le Public pour, & contre la Trêve, chacun suivant en cela son inclination. Cependant on arriva à la fin du mois de Septembre, que l'on avoit accordé pour le séjour des Espagnols à la Haye. Cela les obligea de s'addresser aux Ambassadeurs des deux Couronnes pour leur faire sçavoir, que les Archiducs consentoient à faire une Trêve de sept ans avec les Etats, comme avec des Etats libres, sur lesquels ils ne prétendoient aucun droit, & que ces Princes ne doutoient pas que le Roi d'Espagne ne fit la même déclaration. Les Ambassadeurs ne voulurent pas se charger de porter cette Parole aux Etats, puisqu'elle ne pouvoit leur être agreable. On remarqua bien alors, que ces Députez avoient du chagrin de la

1608. derniere déclaration des Etats, & qu'ils ne vouloient pas demander une prolongation de séjour, quoi qu'ils souhaitassent de pouvoir rester encore quelque temps. Cependant les Ambassadeurs ne voulurent point en faire la proposition aux Etats de peur de leur déplaire.

Richardot, & les autres Députez se rendirent donc dans l'Assemblée des Etats pour prendre congé d'eux. Ayant pris occasion de parler du sujet, qui les avoit fait venir. Ce Président fit connoître que les Princes, qui les avoient envoyez, s'étoient relâchez sur plusieurs Articles considérables pour le bien de la Paix, mais que les Etats l'avoient pris sur un ton si haut en toutes choses, qu'ils les obligeoient de se retirer avec quelque espece d'ignominie: que cependant il étoit persuadé, qu'ils se repentiroient un jour d'avoir refusé, ce qu'on leur offroit: que puisqu'ils vouloient la Guerre, ils demeureroient chargez du sang, qui s'y répandroit à l'avenir. Barneveld répondit au nom des Etats, qu'ils avoient eu raison de n'entrer en aucune conférence, qu'au préalable ils n'eussent assuré leur liberté, & que si l'on n'avoit pû s'accorder sur le reste, la faute devoit en être imputée aux Députez d'Espagne, qui ne vouloient, ou qui ne pouvoient pas exécuter, ce qu'ils avoient promis: qu'ainsi la continuation de la Guerre, & de l'effusion du sang devoit être imputée à ceux qui avoient commencé la Guerre par leurs sanglantes loix, & qui venoient encore d'exercer tout fraichement des cruautez barbares, & inouïes sur de pauvres

pêcheurs, & sur des gens sans défense. Spinola assista à ces discours faisant paroître une douleur extrême de ce qu'il n'avoit pû accomplir le bon dessein, qu'il avoit eu pour la Paix, qu'il avoit tâché d'amener à sa perfection. 1608.

Le Président Richardot laissa chez son hôte les papiers, qui contenoient les ordres secrets des Archiducs pour les conférences. On ne sçait s'il le fit par inadvertence. Cependant on les rendit publics. Ces ordres contenoient en substance tout ce que l'on a vû touchant les démarches des Députez. On remarquoit entr'autres choses qu'il leur étoit commandé de ne faire aucune chicanne sur la liberté des Provinces-Unies, mais de presser la restitution du Domaine, ou du moins une rente annuelle, qui en fit une espece de compensation. On les chargeoit aussi au cas que les autres points tournassent à leur avantage, d'insinuer adroitement aux Etats que le Corps entier des Provinces étoit extrêmement puissant: mais qu'en les divisant elles pourvoient être aisément englouties par un Prince étranger: qu'ainsi la République pourroit prendre les Archiducs pour ses Protecteurs, ou du moins faire une Ligue offensive, & défensive avec eux. On leur marquoit encore qu'au cas qu'ils ne pussent obtenir l'une, ou l'autre de ces choses, ils travaillassent du moins à faire coucher un article, par lequel les deux Partis s'engageroient mutuellement à ne point assister les ennemis de l'un ou de l'autre directement ou indirectement. Sur tout il leur étoit enjoint fort ex-

1608. expressement de ne rien communiquer de cette derniere instruction aux Ambassadeurs des deux Couronnes, & de se servir d'eux pour regler tous les autres articles, d'employer même le Président Jeannin pour le point de la Religion, & de la restitution d'une partie des biens Ecclesiastiques. Il y étoit aussi parlé des affaires des Comtes d'Oostfrise, & de plusieurs autres.

Ceux qui croyoient que Richardot avoit laissé ces papiers de dessein prémédité, disoient qu'il avoit voulu faire connoître que les Espagnols avoient agi de bonne foy dans cette négotiation, & jetter adroitement dans l'esprit des Etats les premieres vuës d'une Ligue offensive, & défensive, dont il n'étoit pas encore temps de s'expliquer. Mais bien des gens estimerent que l'on n'avoit rendu ces papiers publics que pour rendre suspects les Ambassadeurs des deux Couronnes, & sur tout le Président Jeannin, ou d'exciter la haine des deux Rois contre les Archiducs. Richardot averti de l'affaire se plaignit par des lettres écrites en Hollande de sa propre négligence d'avoir oublié ces papiers. Mais il reprocha en même temps que l'on avoit violé le droit d'hospitalité en publiant ces écrits. Cependant les Ambassadeurs croyant remarquer dans toutes ces démarches de Richardot, que l'on pourroit négotier une Trêve de dix ans au moins, ils en minuterent le Traité, quoique les Envoyez des Princes d'Allemagne, à qui toutes ces négotiations ne plaisoient pas, fussent sur le point de s'en retourner chez eux. Entre les Articles, qu'ils

qu'ils dresserent sur ce sujet, celui, qui concernoit les Indes, portoit, que le Roi d'Espagne choisiroit la Paix, ou la Guerre dans ce Païs-là. Pour ce qui est des frontieres, & de quelques autres choses de pareille nature, ils en remettroient la décision au tems, que l'on auroit renoué les conferences. La plus grande difficulté consistoit à faire agréer la chose aux Etats, qui vouloient absolument, que l'article de leur liberté fût pur, & simple sans restriction. Plusieurs de leurs Collegues étoient si roides sur ce sujet; qu'ils paroissoient disposez à rompre tout accommodement plûtôt que de se relâcher en aucune maniere à cet égard. 1608.

Les Ambassadeurs ayant concerté cette affaire entr'eux, & le Président Jeannin s'étant chargé de porter la parole, il representa à l'Assemblée, que pour bien former leur résolution sur cette affaire, il falloit opposer raison à raison afin de sçavoir, quel parti l'on devoit prendre; que l'on disoit de toutes parts, que les termes, qui exprimoient le point de la liberté publique, n'étoient pas assez formels, ni assez exprès: qu'à cela il avoit à répondre, que le Roi d'Espagne ne pouvoit pas s'expliquer plus fortement: que les Princes ne pouvoient pas renoncer aux droits de leur Souveraineté: que d'ailleurs les Provinces-Unies ayant acquis leur liberté, ne devoient pas souhaiter de la tenir de leur ennemi: que pour ce qui est de la reconnoissance, & de l'aveu de leur liberté, ce Prince ne pouvoit s'en mieux expliquer qu'en les reconnoissant libres, & qu'en protestant

1609. même qu'il ne prétendoit rien sur eux : que d'ôter à ce Prince les titres, & les blasons, la chose paroissoit un peu outrée, puis qu'après tout il n'étoit pas réduit à l'état des vaincus : qu'il étoit vrai, qu'il ne s'expliquoit pas avec toute la netteté nécessaire : que cependant on ne pouvoit pas lui en demander davantage : que s'il s'agissoit d'établir leur liberté dans le monde, les Rois leurs Alliés la reconnoissoient tout entiere : que si le malheur vouloit, que les affaires tournassent à mal pour eux, leurs précautions présentes ne serviroient de rien.

Il ajouta, que l'on craignoit, que l'ennemi n'amassât de grands tresors pour recommencer la Guerre : qu'il avoit à répondre à cela, que l'on jugeoit mal de la conduite des Princes, qui ne pensent guéres au ménage : que le Roi d'Espagne étoit jeune, & par conséquent enclin au luxe des Cours, & à l'ambition de faire des conquêtes : que pour eux ils feroient, ce que tous les Peuples libres avoient accoutumé de faire : qu'ils pourroient épargner pendant la Tréve, d'autant plus qu'ils n'auroient que des Garnisons à entretenir, & que cela leur fourniroit le moyen d'acquitter leurs dettes en peu de tems. Pour ce qui est des dissensions, qui pouvoient naître dans la Republique, il esperoit, que le bon Gouvernement préviendroit ces malheurs : qu'au reste la crainte de l'ennemi tiendroit leurs Peuples en haleine, & qu'ainsi cela ne devoit pas les empêcher de conclure une Tréve, qui pouvoit leur apporter plusieurs avantages : qu'elle seroit garan-

tie

nie par deux puissans Rois : qu'ils devoient se souvenir, que la Pacification de Gand avoit fait un bien incroyable à la Hollande, & à la Zélande : que les Suisses, qui avoient pris les armes pour se mettre en liberté, en jouïssoient encore aujourd'hui en vertu d'une Tréve : que quant à eux ils avoient des Armées de Terre, & de Mer capables de les défendre contre leurs ennemis : que pour la crainte de quelques particuliers, que la mort des Rois Alliés ne changeât la face des affaires, ils devoient se representer, que les raisons d'Etat ne meurent point, & qu'ainsi la mort de ces Princes ne changeroit rien dans l'Alliance : qu'étant donc unis à des Princes puissans ils devoient prêter l'oreille aux Propositions de Paix, d'autant plus que ces Princes le leur conseilloient, & qu'en leur donnant cet avis ils ne pensoient qu'à la conservation, & au bien de leur République. 1608.

Jeannin joignit encore plusieurs autres considérations à ce qu'il avoit dit pour porter les Etats à consentir à la Tréve, & reprit avec aigreur ceux, qui disoient, que le Roi son Maître avoit laissé affoiblir les sentimens d'amitié, qu'il avoit pour les Etats, comme ayant été ébranlé par les discours de l'Ambassadeur d'Espagne : qu'il leur faisoit savoir, que toutes les Propositions de ce Ministre n'avoient servi qu'à rechauffer son affection, & qu'en effet ce Prince n'étoit point capable de changer sur les prieres d'un ennemi : Mais qu'il étoit sensible au tort, qu'on lui faisoit de répandre de pareils bruits contre lui. L'Ambassadeur Anglois confirma,

ce

1608. ce que le President avoit dit, ajoûtant que les armes n'étoient justes, qu'autant qu'elles étoient nécessaires, & que l'on devoit les quitter lors que l'on pouvoit le faire avec honneur: que cette Tréve assuroit leur Religion, leur Liberté, leur Commerce, & leur Gouvernement: qu'il ne falloit pas tant s'occuper à des conjectures sur l'avenir, qu'à considerer que les dangers de la Guerre étoient prochains, si l'on ne vouloit point d'accommodement.

Cette grande affaire fut agitée avec beaucoup de chaleur dans l'Assemblée des Etats. L'on fit courir une quantité prodigieuse de libelles sur ce sujet, & la plus grande partie des plaintes, que l'on faisoit, retomboient sur Barneveld. On le faisoit passer pour l'Auteur de toutes les Négotiations. Sa grande autorité lui avoit attiré des envieux, qui ne le pouvoient souffrir. Ce fut ce qui l'obligea un jour de dire en pleine Assemblée, qu'il n'avoit jamais aprehendé l'indignation des personnes élevées au dessus de lui, ni évité les dangers, qui pouvoient le menacer, quand il avoit falu servir sa Patrie, & qu'étant assuré de la droiture de sa conduite, & de son cœur il s'étoit mis au dessus de tout ce que l'on avoit pu dire contre lui: mais que voyant que toute la haine de la Tréve, qui se traitoit alors, retomboit sur lui, on lui feroit plaisir d'employer une personne moins odieuse dans l'administration des affaires. Ayant achevé ce discours il prit congé de la Compagnie, & voulut se retirer. Mais on le pria d'une maniere si pressante de conti-

continuer ses services à l'Etat, qu'il ne le 1608.
put refuser. Il reprit donc son emploi, & travailla avec beaucoup de succès à disposer la Hollande à la Tréve ; que cinq des autres Provinces souhaitoient ardemment. La Ville d'Amsterdam y avoit resisté long-tems. Mais enfin elle y consentit. Il n'y eut donc plus que la Zélande, qui s'y opposa.

Mais cette Province fut si roide dans son opposition, que les affaires prenoient un fort mauvais train entre les Provinces. Il étoit à craindre, que cela ne les divisât. La Zélande soutenoit, que par une clause du Traité d'Utrecht de l'an 1579. il étoit dit, que l'on ne quitteroit les armes que d'un commun consentement des Provinces, qui entreroient dans cette Union, & qu'au cas que les avis fussent partagez, la décision de l'affaire seroit remise aux avis des Gouverneurs. Les autres soutenoient, que la pluralité devoit l'emporter sur le fait de la Tréve dans le Conseil, & que tout bien conté, une Province ne pouvoit pas faire la Loi aux autres. Mais les Ambassadeurs des Couronnes agirent avec tant de succès à pacifier ce different, qu'enfin tous les avis se réünirent. Le Président Jeannin fit voir, que l'Article d'Utrecht, ne devoit avoir son effet, qu'au cas que quelqu'une des Provinces voulût se remettre sous le joug d'Espagne : que si l'on vouloit suivre cet Article à la rigueur, cela ne serviroit qu'à rompre l'Union des Provinces en établissant deux Partis opposez dans la République : que le salut, & l'avantage de l'Etat devoit être l'unique objet de leurs avis ;

que

1608. que les raisons des deux Partis se contrebalançoient, & que si l'on mettoit d'un côté le jugement, & la décision des Gouverneurs, l'on pouvoit conter de l'autre le Conseil de deux Rois Alliés, dont on connoissoit l'affection: que par consequent dans cette occasion délicate le petit nombre devoit céder au grand. L'Ambassadeur d'Angleterre parla dans les mêmes vuës & appuya, ce que le Président avoit dit.

L'un & l'autre conseillerent en même tems aux Etats de faire de bons reglemens pour la levée des impositions, & de travailler à corriger, & à redresser les abus, qui pouvoient s'être introduits dans la République. Plusieurs personnes des plus considérables du Païs étoient du même sentiment, & ajoutoient que pour mettre le Gouvernement en bon état, il seroit à propos d'établir un Conseil pour être uniquement occupé à déliberer sur les grandes affaires, & que pendant que ce Conseil raisonneroit sur les mesures propres à les bien diriger, l'on commettroit le détail à la direction du Conseil ordinaire, & aux Gouverneurs. Mais on trouva de la difficulté à changer la forme d'un Gouvernement, qui subsistoit depuis plus de vingt ans, & qui avoit travaillé aux affaires avec beaucoup de succès. L'on crut même, qu'il ne falloit pas poussser cette affaire plus avant, de peur d'augmenter les embarras en un tems, auquel l'on n'en manquoit pas.

Il courut un bruit pendant quelque tems, que le Roi d'Espagne ne vouloit point accep-

ter

ter la Tréve, dont les Ambassadeurs des 1608.
deux Couronnes avoient dressé le projet. Et
en effet Richardot écrivit au Président Jeannin, que ce Prince se rendoit difficile sur cet
Article. Il disoit même, que le Roi de la
Grande Bretagne en étoit cause, parce qu'il
lui avoit fait connoître, que l'on ne parleroit
point de la liberté en traitant. Ces Lettres
de Richardot obligerent ces deux Ministres de
dépêcher un exprès aux Archiducs pour leur
demander, si l'on pouvoit esperer d'en venir
enfin à un accommodement. Ils répondirent, que tout étoit disposé à cela, & que
le Roi d'Espagne avoit envoyé son Plein-pouvoir pour achever le Traité. Lors qu'ils
eurent reçu cette réponse, ils la communiquerent aux Etats, & firent connoître, qu'il
seroit à propos de prolonger la surséance
d'armes d'un mois. Ils les avertirent en même tems, que l'on n'obtiendroit point d'autres conditions, que celles, qui avoient été
réglées ci-devant, mais qu'ils employeroient
tous leurs soins pour négotier une Tréve de
plus de sept ans, & pour leur obtenir le
Commerce des Indes d'une maniere plus
commode, que s'ils étoient obligez de le
disputer l'épée à la main.

Les Archiducs ayant consideré, qu'il pouvoit y avoir des gens en Espagne, ou portez
à la Guerre, ou entêtez de leur Nation, qui
pourroient mettre des scrupules dans l'esprit
du Roi sur le sujet de la liberté des Provinces-Unies, & sur le Commerce des Indes,
pour empêcher la conclusion du Traité, crurent, qu'ils devoient envoyer un homme de
con-

1608. confiance à ce Prince, qui l'entretînt dans de favorables dispositions pour la Tréve. Ils firent donc partir Inigo Prêtre Espagnol Confesseur d'Albert, & le chargerent de faire comprendre au Roi, que la Tréve devoit apporter de grandes commoditez aux Ports de Flandre, & que l'Espagne en tireroit beaucoup de profit : qu'elle serviroit même avec le tems à la Religion par la frequentation des Peuples entr'eux : que les termes ambigus, dont on se servoit sur le sujet de la liberté des Provinces-Unies, n'étoient d'aucune conséquence, & que les droits de la Monarchie demeuroient toujours en leur entier. Le voyage de ce Prêtre eut le succès, que les Archiducs en avoient esperé, parce que le Duc de Lerme appuya sa négotiation. Il étoit alors en faveur auprès de Philippe, & s'étoit rendu maître de son esprit. Il le disposa donc à donner son consentement à tout ce que l'on avoit fait jusques-là pour avancer la Tréve.

Philippe Guillaume Prince d'Orange, qui étoit revenu d'Espagne dans les Païs-bas depuis dix ou douze ans, se rendit dans les Provinces-Unies pour la premiere fois. Il crut, qu'il devoit se prévaloir de la Tréve, que l'on négotioit. Il vint donc à la Haye pour prendre garde, qu'il ne se conclût rien contre ses interêts. Il esperoit, que les Ambassadeurs de France l'aideroient à terminer les differens, qu'il avoit avec ses freres sur la Succession du feu Prince d'Orange leur Pere commun. Quelques-uns crurent, que son dessein étoit de travailler à la Paix, & d'y enga-

engager le Prince Maurice son frere. Quoi-qu'il en soit il reconcilia le Prince de Portugal avec Maurice, lequel ne l'avoit pas voulu voir, depuis qu'il avoit clandestinement épousé la Princesse Emilie sa seur. Au reste l'Armistice fut si bien observé de part & d'autre, que l'on ne fit point de course sur les frontieres. Il arriva seulement, que quelques soldats de l'Archiduc ayant voulu enlever le bétail de la petite Ville d'Ardenbourg, ils furent taillez en pieces par ceux, qui coururent après eux. D'un autre côté la Cavalerie des Etats sous la conduite du Comte Adolphe de Nassau au nombre de neuf Cornettes se rendit sur les frontieres du Luxembourg pour lever les contributions, que quelques gens du Païs ne vouloient pas payer. Ces Troupes revenant de leur course chargées de butin ne se tinrent pas trop bien sur leurs gardes. Ainsi la Garnison de Rhinberg se jetta sur quelques quartiers écartez. Ce Jeune Comte y fut tué avec une partie de ceux, qui étoient avec lui. Mais l'allarme ayant été donnée par tout cette Cavalerie se jetta sur les soldats de Rhinberg les ayant trouvez dans une plaine, lors qu'ils faisoient leur retraite. Là ayant sçu la mort du Comte Adolphe, ils la vangerent si cruellement, qu'à peine s'en sauva-t-il quelqu'un pour porter les nouvelles de leur défaite. 1608.

Ce fut dans cette année, que l'on vit éclorre la fameuse dispute, qui causa enfin le malheureux schisme, qui a déchiré l'Eglise des Provinces-Unies. Il y avoit alors à Leyde deux habiles Professeurs en Theologie, sçavans,

1608. vans, subtils, & d'un mérite distingué, sçavoir François Gomarus, & Jaques Arminius. Ces deux hommes étoient jaloux l'un de l'autre, & avoient de differentes hypothéses sur le systeme de la Religion. Gomarus étoit attaché à la traditive, & à la créance commune, & ordinaire des Réformez. Arminius croyoit, que les Docteurs avoient embrassé des sentimens un peu durs sur la prédestination, sur la mort de Jesus-Christ, sur l'efficace, & sur l'inamissibilité de la grace, sur la nécessité pour la conversion de l'homme, sur son principe, sur son fondement, prétendant qu'elle dépendoit uniquement de Dieu, qui la communiquoit à qui il vouloit selon la liberté souveraine, & absoluë de son élection, par laquelle il faisoit grace, à qui il vouloit, & laissoit dans leur condamnation naturelle ceux, qu'il ne vouloit pas sauver. Pour ce qui est d'Arminius il posoit, que Dieu avoit résolu de toute éternité d'envoyer son fils au monde pour mériter le salut, & la remission des péchez à tous les hommes : qu'il avoit résolu de sauver tous ceux, qui croiroient, & qui embrasseroient le Sauveur : qu'il avoit résolu encore de donner des graces suffisantes à tous les hommes pour les mettre en état de se sauver en les rendant capables de croire : & enfin qu'il avoit conclu dans ce Conseil de donner le salut à tels, & à tels, parce qu'il sçavoit, qu'ils devoient croire, & qu'en effet tous les événemens lui étoient connus par un effet de sa prescience infinie. On voit plus au long dans les livres publiez sur ces matieres en

assez

assez grand nombre, quels sont les sentimens 1603.
des deux Partis.

Arminius plein de ses nouvelles hypothéses accusoit son Collegue de faire Dieu auteur du peché, & d'assujettir les hommes à je ne sçai quelle fatalité de destin, qui les dépoüilloit de leur liberté naturelle. Ce sont du moins les conséquences, qu'il tiroit de l'opinion des Supralapsaires, que Gomarus avoit embrassée selon la doctrine de Beze, de Piscator, & de quelques autres Docteurs particuliers, & il croyoit être en droit de les lui objecter. Gomarus de son côté reprochoit à Arminius, qu'il dépoüilloit Dieu de ses droits essentiels, qu'il donnoit trop à l'homme, que son opinion ne servoit qu'à flatter l'orgueil, & la vanité du cœur humain, que toutes ses hypotheses tendoient à rétablir dans l'Eglise le Pelagianisme, & le Semi-pelagianisme, que l'on y avoit condamnez il y avoit long-tems, & qu'après tout la doctrine d'Arminius sur les Articles controversez étoit celle de l'Eglise, & de l'Ecole Romaine, qui avoit été rejettée par les Eglises Réformées, comme cela se voyoit nommément par la Confession des Eglises Belgiques. Il ajoutoit à cela, que la créance commune, & générale des Réformez sur ces matieres étoit précisément celle, que St. Paul avoit établie dans ses Epîtres, & particulierement dans celle, qu'il avoit écrite aux Ephesiens : que cette doctrine ayant été reçuë dans les Eglises Reformées on ne pouvoit regarder l'opinion d'Arminius que comme une nouveauté contraire à la creance, que la République avoit embras-

1608. embrassée, lors que les Provinces s'étoient Unies. Ces deux Docteurs avoient leurs Sectateurs, & leur parti. Leur dispute fut longtems renfermée dans l'Ecole. Mais les esprits s'étant échauffez peu à peu, comme cela ne manque jamais d'arriver dans ces occasions, on porta ces questions devant le Peuple, où chacun prit parti selon ses lumieres, & selon l'inclination, qu'il avoit pour l'un, ou pour l'autre de ces Docteurs.

Quoi qu'il en soit les matieres, dont on disputoit à cet égard, étoient abstruses, difficiles, & peu propres à être proposées au Peuple. On devoit se contenter tout au plus d'en disputer dans les Ecoles. Jamais on ne devoit en entretenir le public. Elles roulent pour la plûpart sur des questions metaphysiques, sur l'objet de la prédestination, sur les decrets de Dieu, sur ses droits essentiels, & absolus, sur l'efficace de la Grace pour la conversion du cœur humain, sur la nature de la liberté, & sur plusieurs choses de pareille nature, qu'il est difficile de définir avec la derniere précision, parce qu'il reste toujours de grandes difficultez à résoudre, lors que l'on veut donner l'essort à l'esprit. C'est pour cela, que de tout tems l'on a vû de fâcheuses contestations sur ces matieres dans l'Eglise. Dans le tems du Christianisme naissant les idées des fidelles étoient simples, & peu précises, parce que l'on n'étoit pas porté d'un faux esprit de curiosité, & que l'on ne pensoit pas à sonder les Mysteres. On s'attachoit plus à pratiquer les devoirs de la Religion, qu'à en expliquer scrupuleuse-

leusement les dogmes. Ainsi l'on ne pensoit 1608.
point alors à guinder les opinions, ni à pénétrer jusqu'au fonds des veritez. Dans la suite les Hérésies étant nées dans l'Eglise, on a été obligé d'entrer dans des explications plus exactes pour écarter les erreurs, & pour conserver la vérité dans son entiere pureté. Cela donna lieu autrefois à St. Augustin dans les disputes, qu'il eut contre Pélage, & contre ses Sectateurs d'établir fortement les droits de la Grace, en se tenant scrupuleusement attaché aux idées, & à la doctrine de St. Paul.

Pélage, & son Ecole poussoient les droits de la liberté si loin, qu'ils dépouilloient la Grace de son efficace victorieuse. Ils la soumettoient absolument à l'homme. Les Sémi-pélagiens en faisoient tout au plus une aide donnée à l'homme, lequel la détermínoit par un acte de sa volonté. St. Augustin ayant envisagé ces matieres de près, & ayant attentivement consulté l'Ecriture sur ce sujet se rangea à la doctrine, qu'il défendit contre ces Hérétiques. Aussi l'a-t-on regardé dans l'Eglise comme le plus solide défenseur de la Grace après Saint Paul. Sa doctrine y a été reçue, & consacrée, jusques-là que dans les contestations survenuës dans l'Eglise Romaine entre les disciples de Molina Jesuite, qui a renouvellé le Sémi-pélagianisme, & ceux de Jansenius, qui font profession de suivre la doctrine de St. Augustin, les Papes ont toujours déclaré, qu'ils ne prétendoient point toucher à la doctrine de cet ancien Docteur sur la Grace.

1608. Depuis St. Augustin les Partisans de Pélage ont tâché plusieurs fois de donner quelque atteinte à la doctrine de ce Pere. Les Scolastiques, qui sont venus du depuis, ont extrêmement embarrassé les matieres par le nombre, & par la fausse subtilité de leurs questions Philosophiques. Mais le gros de l'Eglise est toujours demeuré dans les idées de Saint Augustin. Luther les adopta au commencement de la Réformation faite au seiziéme siécle. Il suivoit les hypothéses des Thomistes, comme on le voit encore dans son Traité *de servo Arbitrio*, c'est-à-dire du franc Arbitre esclave. Du depuis il quitta cette doctrine & ses disciples se sont jettez dans des opinions opposées ayant regardé ce Traité *de servo Arbitrio* comme trop rigide, comme contraire aux droits de la liberté. Cependant à le bien prendre, ceux qui sont dans la créance du franc Arbitre esclave, sont plûtôt ennemis du nom de la liberté, que de la chose même. On ne peut point disconvenir, que l'homme ne fasse librement, ce qu'il fait. La difficulté consiste seulement à marquer l'accord de cette liberté avec l'opération de la Grace. On ne peut point nier, que la Grace ne soit le principe de la conversion du cœur. Il faut donc nécessairement avoüer, qu'elle doit être puissante, efficace, & victorieuse pour triompher de la corruption du cœur. Mais on ne peut point expliquer avec la derniere précision, comme elle agit sur le cœur de l'homme. Ainsi l'on devroit laisser ce Mystere, & ne pas entreprendre de l'expliquer. Ceux, qui se sont

rem-

remplis d'une idée trop avantageuse de la liberté, ont parlé trop foiblement de l'opération de la Grace. Ils n'en ont pas reconnu l'efficace aussi grande, ni aussi absoluë qu'elle est. Que si l'on reproche aux Docteurs, qui sont dans l'opinion contraire, qu'ils ont diminué les droits de la liberté, ils sont excusables, en ce qu'ils n'ont embrassé cette doctrine, que pour laisser ceux de Dieu dans leur entier, sans ôter neantmoins à l'homme la liberté, qui lui est propre, & essentielle. 1608.

Quoi que l'on puisse dire de toutes ces questions, les Réformez ont suivi la doctrine de St. Augustin, & se sont conformez absolument aux idées, & à la doctrine de St. Paul. C'est ce que l'on voit établi dans les Articles 14. 15. & 16. de la Confession de foi des Eglises Belgiques, laquelle fut présentée de leur part à l'Empereur Maximilien II. l'an 1566. & revüe au Synode National assemblé à Dordrecht l'an 1619. L'on voit donc, que ces Eglises rejettent formellement tout ce que l'on enseigne *touchant le franc Arbitre de l'homme, lequel n'est que serf de péche, parce qu'il ne peut rien, que ce qui lui est donné du ciel*, ajoutant après plusieurs preuves tirées de l'Ecriture, que *ce que l'Apôtre dit, doit à bon droit demeurer ferme, & arrêté, que Dieu fait en nous le vouloir, & le parfaire selon son bon plaisir.* Cela ainsi posé conformément à cette Confession de foi il est évident, que Gomarus étoit dans la créance communément reçuë dans les Eglises, & dans les Ecoles Réformées des Provinces-Unies, laquel-

1608. le avoit été établie comme la créance publique de l'Etat dans le tems, que les Provinces s'unirent entr'elles. D'où l'on doit conclure, qu'Arminius, & ses Sectateurs ne peuvent être considérez que comme des gens, qui s'étant départis de la doctrine commune, & ordinaire des Eglises Belgiques, vouloient introduire des nouveautez dans le Païs. Voila pourquoi laissant à part le fond des questions, qui ne sont pas proprement du ressort de l'Histoire, on ne peut pas nier, qu'Arminius & ses Partisans n'ayent donné lieu aux troubles, qui sont survenus dans l'Etat, & dans l'Eglise des Provinces-Unies. Ils les ont fait naître par leurs disputes. Ils les ont entretenus, ils les ont même augmentez par la châleur, avec laquelle ils ont disputé, & par l'empressement, avec lequel ils se sont employez à faire triompher leur doctrine aux dépens de l'ancienne créance établie par les Loix fondamentales de l'Etat.

Cependant toute cette dispute roule sur des questions subtiles, délicates, abstraites, metaphysiques, dans lesquelles le commun Peuple ne comprend rien. Il eût bien mieux valu, que ceux, qui ont semé ces nouveautez, se fussent tenus dans une conduite sage, & modérée que de pousser les choses avec cette ardeur, qui a causé le schisme, qui dure encore aujourd'hui. Il en eût couté peut-être quelque chose à ces Docteurs du côté de la réputation. Mais ils l'eussent généreusement sacrifiée à la Paix de l'Eglise, qui est préférable sans doute à tous les avantages

tages particuliers, qu'ils en ont pu tirer d'ailleurs. On entend ordinairement ceux, qui sont dans ces hypothéses, se plaindre du grand bruit, que l'on a fait sur des questions, qui n'en valoient pas la peine. Si la chose est telle, qu'ils la représentent, il étoit assurément de leur prudence, & de leur charité de ne point causer de trouble dans l'Eglise à leur occasion, & sur tout de ne point porter les choses jusques au schisme, comme ils ont fait. Ils disent, que l'interêt de la vérité les a obligez à parler pour défendre ses droits. Mais la vérité se soutient par elle-même. Elle ne manquera jamais de triompher du mensonge, & de l'erreur par ses propres lumieres. Il ne peut jamais être permis sous prétexte de combattre pour la vérité de mettre l'Etat, & l'Eglise en feu, lors qu'il s'agit de questions, & de doctrines, que l'on ne croit pas de la derniere importance, comme on l'avoüe de celles, dont il s'agit dans ces controverses, & cela d'autant plus qu'elles sont uniquement du ressort de l'Ecole, où l'on doit les renfermer absolument. 1608.

Dans cette année Matelif, qui avoit commandé la Flotte dans les Indes Orientales, revint de ces Païs-là après avoir remporté de grandes victoires sur les Espagnols. Cela leur fit connoître, qu'ils ne devoient point abandonner la décision du Commerce des Indes au sort des armes. Il y avoit un peu plus de trois ans, que cet Amiral étoit parti de Hollande. Les Vents l'avoient retenu assez long-tems sur les Côtes d'Afrique, où il étoit arrivé dans une saison avancée. Il avoit

1608. des ordres fort amples pour la Guerre. Mais les Matelots ne vouloient pas s'y soumettre, soutenans qu'ils n'avoient pas été enrôllez comme soldats. Matelif engagea les Capitaines des Vaisseaux à bien faire leur devoir par la considération de la gloire, qu'ils acquerroient dans leur expédition. Ensuite il disposa les Matelots à bien combattre par les assurances, qu'il leur donna de leur faire faire de grands butins. D'abord que la *Flotte* fut arrivée sur les lieux, elle s'empara de quelques Vaisseaux ennemis. L'on renvoya d'abord ceux, qui appartenoient aux Indiens sans en rien demander pour attirer leur affection. Les Portugais avoient construit une Citadelle sur une éminence, qui n'étoit pas éloignée de Malacca. Le Roi d'Ihor, qui commandoit autrefois à Malacca, en conçut beaucoup de chagrin, par ce qu'elle le réduisoit à une espece de servitude. Cela disposa ceux, qui regnoient alors à *Ihor*, de chercher les moyens de se vanger des Portugais. Dans cette vuë ils s'accommoderent avec les Hollandois.

Ils étoient alors quatre freres, qui avoient partagé tout le Païs entr'eux. L'Amiral s'étant joint à eux entreprit d'assiéger cette Citadelle. Il n'avoit pas toutes les forces, dont il eût pû avoir besoin pour cela. Mais d'un autre côté Hurtada, qui commandoit dans cette Citadelle pour les Portugais, n'avoit que très peu de soldats de sa Nation. Le reste de sa Garnison n'étoit composé que d'Indiens. Les Portugais s'étoient embarquez sur les Vaisseaux, qui alloient à la Chine.

Mate-

Matelif, qui avoit onze Vaisseaux, & environ quatorze cens hommes, entreprit ce siége, & se joignit aux Rois d'Ihor, qui devoient joindre leurs Troupes aux siennes. L'on étoit convenu, que si l'on se rendoit Maître de la Place, elle appartiendroit aux Hollandois, que les Rois demeureroient en possession de tout le territoire, & que le butin seroit également partagé entre les deux Partis. On attaqua donc cette forteresse en commun, & l'on se campa au côté droit du rivage. Les Assiégez abandonnerent avec précipitation le Fauxbourg, qui est au delà de la riviére. Ils rompirent même le Pont, quoiqu'ils le pussent défendre avec assez de facilité, & se reduisirent uniquement à défendre la Citadelle. Cette résolution fournit le moyen aux Hollandois de réparer le Pont. Ils se saisirent d'un Monastere, qui étoit près de la Place, & se rendirent maîtres du terrain, qui étoit proche de la Mer. Cela étant fait, Matelif traça des forts pour resserrer l'ennemi, & abbattit à coups de Canon un Bastion, que le Gouverneur avoit fait construire depuis peu. Mais les pionniers eurent beaucoup de peine à travailler aux approches, parce que la terre étoit fort marécageuse en cet endroit. Pour surmonter cet obstacle on se servit de petites tours de bois, que l'on remplit de terre, & de Fascines pour favoriser les approches. On reçut peu d'assistance des Troupes des Rois d'Ihor, & de quelques autres Princes alliez. Ils n'en avoient pas envoyé le nombre, qu'ils avoient promis, & d'ailleurs leurs 1608.

1608. soldats manquoient de courage, & d'experience à la Guerre. Ils craignoient même le mousquet, & se sauvoient sans cesse de leurs postes. Ce qui fait voir, que les Portugais avoient été plus occupez à piller qu'à combattre en ce Païs-là. Les Hollandois furent donc fort fatiguez dans ce siége, qui leur fit périr bien du monde. Cependant ils le continuerent pendant quatre mois, & avoient résolu de le convertir en blocus pour affamer la Garnison, lors qu'une flotte arriva de Goa pour le secours de la Place.

Alfonse de Castro Vice-Roi des Indes en étoit Général, & la commandoit en personne. Il avoit quatorze Galions, quatre Ramberges, & seize moindres Vaisseaux, qui avoient à bord plus de trois mille cinq cens Portugais, & presque autant de Barbares pour les servir. On apprit depuis, qu'ils étoient venus en aussi grand nombre pour porter la Guerre dans tous les lieux, où les Hollandois avoient accoutumé de négotier. Lors qu'ils furent arrivez pres d'Achem, ils sommerent le Roi de ce lieu de leur livrer tous les Hollandois, qui se trouvoient dans sa Ville, de payer les frais de leur armement, & de leur laisser bâtir une Citadelle. Ce Prince se moqua de leur demande se fiant sur des Forts, qu'il avoit fait construire conformément aux plans, que les Hollandois lui en avoient donnez. Les Espagnols attaquerent l'un de ces Forts. Mais ils en furent vigoureusement repoussez, & ayant perdu bien du monde, se retirerent dans leurs Vaisseaux. Ayant appris en suite, que la Citadelle de Malacca étoit

étoit affiegée, ils se mirent en état de l'aller secourir en toute diligence esperant de surprendre les Vaisseaux vuides, & de se jetter sur les assiégeans. Mais le Général Hollandois en ayant été averti par ses espions fit transporter d'abord dans les Vaisseaux ses bagages, son Artillerie, & les Indiens auxiliaires. Ensuite il commanda aux Hollandois de se jetter dans un Fort, qui étoit près de la Mer. Il avoit déja une partie de ses Troupes sur les Vaisseaux, lors que la Garnison de la Citadelle fit une grande sortie. Mais elle fut vigoureusement repoussée. Ainsi les Hollandois eurent le loisir de se rembarquer. 1608.

Quand les deux Flottes furent en vues elles escarmoucherent à coups de mousquet. Le vent étoit alors contraire aux Portugais. Le lendemain il leur fut favorable. Cela obligea Matelif d'ordonner que l'on levât les Ancres pour être en état de combattre. Le Navire nommé le Nassau ayant tardé trop long-temps à couper son cable fut attaqué, & pris par deux Vaisseaux Espagnols, qui y mirent le feu. Ceux, qui l'avoient embrasé, eussent été brulez avec lui, si leurs longs Vaisseaux ne les eussent secourus en les tirant du péril à force de rames. Le Middelbourg, & l'Orange deux autres Vaisseaux voulurent secourir le Nassau. Mais le vent ayant cessé tout d'un coup, ils ne purent en approcher. Dans le même temps ils se virent attaquez par trois Vaisseaux Espagnols. Durant ce combat le Maurice jetta tant de feu dans deux Vaisseaux ennemis, qu'ils en furent consumez. Cependant ils embraserent aussi le

1608. Middelbourg. Matelif voyant, que le troisiéme Vaisseau pressoit l'Orange, il vint à son secours, & attaqua l'ennemi avec tant de furie, qu'il faisoit eau de toutes parts. Ce Vaisseau fit donc arborer pavillon blanc pour demander quartier. Le General n'osa recevoir les Soldats, ni les matelots sur son bord, quoiqu'ils s'y jettassent comme des prisonniers, qui se rendoient. Il craignoit, que ses gens ne cessassent de combattre pour piller. Il se contenta donc de faire traîner ce Vaisseau l'ayant attaché au sien par un cable. Mais ce cable s'étant rompu le Vaisseau conquis se rendit parmi les siens se sauvant ainsi de la main de l'ennemi.

Le combat s'étoit fait jusques-là avec assez d'égalité entre les deux partis. Cependant la perte des Hollandois étoit plus considérable, que celle des Portugais, parce qu'ils avoient moins de Vaisseaux. Pour les hommes ils n'en avoient perdu que sept ou huit, au lieu que les ennemis en avoient vu perir un grand nombre des leurs, qui avoient été tuez, brulez, ou noyez. Les deux flottes continuerent pendant les deux jours suivans à escarmoucher. Mais la poudre commençant à manquer aux Hollandois, & les Matelots s'étant mutinez, par ce que ceux, dont les Vaisseaux avoient été brulez, se plaignoient d'avoir tout perdu. Les autres refusoient de continuer le combat dans la crainte de se voir réduits au même état. Ainsi Matelif fut obligé de se retirer dans le Païs d'Ihor pour faire cesser tous ces murmures, & pour travailler à la guerison des malades, & des blessez.

Etant

Etant là il fit fortifier la Ville capitale, où il demeura pendant deux mois. Mais ayant été averti, que la flotte ennemie s'étoit separée en deux, & qu'il ne restoit à Malacca que sept Galions, & trois Vaisseaux longs, il fit tant envers ses matelots, qu'ils consentirent à se remettre en Mer pour aller droit à cette Place. 1608.

Lors qu'il y fut arrivé, il trouva la flotte des ennemis à l'ancre sous la Citadelle. Pour la tirer hors de là il se jetta avec deux de ses Vaisseaux sur le St. Nicolas, qui étoit plus avancé dans la Mer. Il étoit obligé de ménager ses poudres, ce qui étoit cause qu'il ne tiroit qu'à coup sur. Quand il se vit loin de la Citadelle, il ordonna à ses gens de se jetter avec impetuosité dans ce Vaisseau l'épée à la main, & de tuer sans quartier tout ce qu'ils y trouveroient, ce qui fit perir un grand nombre d'Espagnols. Matelif voulut en suite faire mettre le feu à ce Vaisseau. Mais un Capitaine se chargea de le conduire dans la flotte. Neanmoins ne l'ayant pas fait assez promtement le cable se rompit, si bien que ce Vaisseau fut repris par les ennemis. Cependant toute leur flotte étoit en pleine Mer ayant levé les ancres pour secourir le St. Nicolas. Les Hollandois l'attendirent, & se rangerent vaisseau contre vaisseau. On mit le feu à un Navire Espagnol, & un moment aprés les Hollandois en prirent un autre. Pendant cela les Vaisseaux ennemis tous percez de coups flottoient au gré des vagues; Mais la nuit arrêta la victoire de Matelif. Le lendemain matin il trouva un Vaisseau ennemi

1608. mi fort délabré, dont il se saisit. Les autres s'étoient retirez sous la Citadelle. Le rivage, qui étoit fort proche, ôta le moyen de les attaquer par la crainte d'échouer sur les sables. Les ennemis allumerent le feu dans leurs Vaisseaux de peur que les Hollandois ne s'en rendissent maîtres. Cependant le Général Hollandois renvoya les principaux prisonniers au Vice-Roi Alfonse de Castro après être, tombé d'accord avec eux, qu'ils payeroient la somme, dont on étoit tombé d'accord pour leur rançon. Il en fit présent aux Matelots de sa flotte. Il échangea les autres prisonniers contre quelques uns des siens. Il en donna deux cens pour dix Hollandois. Il fit bruler les deux Vaisseaux, qu'il avoit pris. Mais il en tira auparavant les vivres, & les munitions avec vingt quatre pieces de Canon, qu'il y trouva.

Les affaires n'étoient pas dans une aussi heureuse situation du côté des Moluques. Verhaguen Général des Hollandois avoit laissé le Roi de Tidor en possession de ses Etats. Mais les Portugais, & les Espagnols demanderent du secours au Vice-Roi des Philippines, qui leur en fournit à condition, que les Espagnols auroient desormais l'entrée libre dans les Moluques. Ils se rendirent donc à Tidor avec trente sept Vaisseaux de plusieurs grandeurs. Le Roi lui même les aida à s'y établir quittant ainsi le parti des Hollandois. Ils passerent ensuite à Ternate, & firent prisonnier le Roi de cette Ile. Il avoit souvent averti les Hollandois de ne pas rendre l'Ile de Tidor sans y bâtir des forteres-

terestres. Lors qu'il se vit attaqué, il tacha 1608.
de se sauver de la main de l'ennemi. Cependant il fut obligé de capituler avec eux à la vie sauve, ne pouvant faire autrement. Les Espagnols lui avoient fait esperer de le laisser en possession de ses Etats. Mais quelque temps après ils les partagerent entre les autres Rois voisins, & l'emmenerent prisonnier dans les Philippines. Lors que Matelif sçut, ce qui étoit arrivé à Tidor, il travailla à la conservation d'Amboina. Il équippa donc un petit Vaisseau, qu'il avoit pris sur l'ennemi & l'envoya dans ces lieux-là avec des gens habiles dans les fortifications. Pour lui il tira droit à Butone pour donner la chasse à quelques Vaisseaux Portugais, qui s'étoient retirez vers ces quartiers-là après l'affaire de Malacca.

Les Portugais ayant sçu, qu'il venoit à eux, attacherent leurs Vaisseaux au rivage, & pointerent tous leurs canons vers un même endroit. Ils choisirent pour cela un golfe, où le flux, & le vent pouvoient les aider contre l'ennemi. Ils dresserent une espece de parapet avec du sable, & du bois contre les coups de mousquet. Matelif les voyant ainsi préparez envoya ses brulots contr'eux. Mais ils n'eurent point d'effet par ce que le vent, & les ennemis les empecherent d'aborder leurs Vaisseaux. Ainsi les ordres de ce Général l'obligeant à travailler au négoce bien plutôt qu'à la Guerre, & le vent étant favorable pour se rendre aux Moluques, il partagea sa flotte, & en envoya quelques Vaisseaux du côté de Queda. Lors qu'ils y furent arrivez,

 le

1603. le Roi du Païs leur livra tous les Portugais, qui y demeuroient, & ils lui rendirent tous les Indiens, qui s'étoient trouvez parmi les ennemis, qu'ils avoient battus. Du depuis étant allez dans plusieurs autres Païs ils apprirent, que dans l'incertitude de la Guerre ils avoient résolu de donner aux Espagnols tous les Hollandois, qui étoient parmi eux. Pour Matelif il s'empara de plusieurs Vaisseaux Portugais, qui alloient en marchandise, & se rendit enfin à Amboïna, où il trouva, que l'on travailloit avec beaucoup de diligence à bâtir une forteresse. Ainsi remarquant que les affaires se disposoient à établir une bonne colonie dans ce lieu là, il crut, que pour porter ces Peuples à être fideles à la Compagnie, il falloit s'unir avec eux par des mariages. Il exhorta donc les Soldats, qu'il vouloit mettre en garnison dans la forteresse, à épouser des femmes du Païs.

Il ne se rendit point à Tidor, par ce que les bancs de Sable, qui étoient de son côté, l'empêchoient d'y aborder. D'ailleurs il n'étoit pas en état d'y laisser une garnison suffisante pour garder le Païs. Il s'en alla donc à Ternate. Il ne voulut point y entrer du côté du Midi, par ce que les Espagnols y avoient quatre cens hommes dans une petite ville assez bien fortifiée: il y vint donc du côté du septentrion près d'un village extrêmement abondant en grains. Il y bâtit un Château, qu'il environna de bastions. C'étoit pour donner le moyen aux habitans, qui s'étoient retirez dans les montagnes sous la conduite de Modefar fils du Roi prisonnier,

de

de rentrer surement dans leur Païs. Son deſſein réüſſit ſelon ſon eſperance. Ayant donc mis le Château en état de défenſe, il y laiſſa quarante cinq hommes en Garniſon avec quatre vaiſſeaux pour faire des courſes ſur les Mers voiſines. Il fit avec les habitans de l'Ile un traité à peu près ſemblable à celui, que la Compagnie avoit conclû avec ceux de Bantam. On y ajoûta ſeulement, que la Garniſon aideroit les Inſulaires contre les Eſpagnols, & que les Hollandois ne feroient ni Paix ni trêve ſans les y comprendre. 1608.

Les Peuples de l'Ile de Maquian, qui étoient ſoumis autrefois au Roi de Ternate, penſoient à ſe rebeller contre les Eſpagnols, dont ils ne pouvoient ſouffrir la domination. Mais les choſes n'étoient pas encore diſpoſées à le faire avec succès. Matelif leur conſeilla donc ſecretement d'attendre la venuë d'une nouvelle flotte Hollandoiſe, pour en être ſecourus dans leur entrepriſe. Il partit enſuite avec trois vaiſſeaux, & une barque pour tâcher de négotier avec les Chinois. Mais il remarqua bien-tôt, que les principaux du Païs ne ſongeoient qu'à l'amuſer pour le faire tomber entre les mains de l'ennemi. Ayant donc été averti, que ſix grands vaiſſeaux Portugais avec d'autres petits bâtimens étoient partis de Macao pour l'attaquer dans ſon retour, il mit à la voile pour éviter leur rencontre, n'étant pas en état de ſoutenir leur choc. Il apprit en chemin, que les Eſpagnols avoient été vigoureuſement repouſſez de devant la nouvelle fortereſſe de Ter-

1608. Ternate, ce qui le consola un peu de n'avoir pas réüssi dans ses desseins, comme il l'avoit esperé. Il sçut aussi, que les Espagnols ayant attaqué le Roi d'Yhor ce Prince avoit été obligé de mettre le feu à sa ville capitale, & de se retirer avec les habitans dans des lieux inaccessibles. Le Général Hollandois envoya du secours à ses gens de Ternate, & écrivit au Roi d'Yhor pour lui faire connoître, qu'il avoit eu tort de brûler lui même sa capitale ; que c'étoit là l'effet du peu de soin qu'il avoit eu de la fortifier. Il l'exhortoit au reste à prendre courage, l'assurant, que dans peu une nouvelle flotte Hollandoise ne manqueroit pas de le secourir.

Matelif rencontra Paul de Carden avec sept vaisseaux prés de Java. Il apprit de lui, qu'il en avoit perdu un au siege de Mozambique, mais que cela étoit arrivé par un banc de Sable, contre lequel il avoit échoüé qu'au reste il avoit été obligé de quitter ces lieux là, par ce que ses gens s'y portoient mal. Carden lui fit sçavoir de plus, qu'il avoit gagné une Carraque Portugaise au siége de Mozambique, & qu'il avoit ruïné plusieurs vaisseaux ennemis de ce côté-là de même que de celui de Bengale. Matelif ayant achevé le terme de sa commission retourna en Hollande, & amena avec lui des Ambassadeurs de Siam, qui apportoient au Prince Maurice des presens de la part du Roi, & de quelques autres Princes de ces quartiers-là. Il amenoit cinq vaisseaux chargez d'épiceries. Ce voyage joint à tous les au-

tres,

tres, qui l'avoient précedé, rendit la Com- 1608.
pagnie si puissante, & établit si bien son crédit, que les étrangers mêmes s'empressoient à lui prêter de l'argent. Il arriva, qu'un Marchand Espagnol fut accusé d'avoir remis quelque somme à cette Compagnie. On le mit en prison pour cela, & la rigueur, avec laquelle il fut traité à cette occasion, obligea bien des gens à sortir des Païs-Bas Espagnols.

Pendant que toutes ces affaires se passoient de la maniere, que l'on vient de le raconter, la France joüissoit d'une profonde Paix, & se trouvoit dans une prospérité surprenante. Elle étoit gouvernée par un Prince, qui se faisoit craindre de tous côtez, & qui s'étoit rendu l'arbitre des affaires de l'Europe. Quelques uns de ses sujets s'étoient établis dans le Canada. Mais tout leur trafic consistoit dans l'achat des peaux de Castor, auxquelles mêmes les Hollandois avoient part. Cela fut cause que la Compagnie, que l'on avoit formée pour ce commerce, fut obligée de se rompre. Cependant quelques particuliers François ayant envoyé des vaisseaux dans les lieux, que la Compagnie avoit quittez, ils s'établirent à Quebec, & à Port Royal, par ce que l'expérience avoit fait connoître; que l'air étoit fort mal sain dans l'Ile de Sainte Croix. Ils reconnurent, que le Païs étoit capable de nourrir ceux, qui s'y établiroient. Mais ils apprirent en même temps par l'épreuve, qu'ils en firent; que les Mines, qui s'y trouvoient, n'étoient pas capables de payer les frais, que l'on étoit obligé de faire pour les foüiller.

Le

1608. Le Comte de Tiron s'étant rendu à Rome obtint d'abord du Pape quelques secours, qui donnerent le moyen aux Irlandois de se remuer. Mais cette Cour se lassa bien-tôt de fournir des subsides. Ainsi la Rebellion n'alla pas bien loin. Les Irlandois, qui s'étoient soulevez furent obligez d'abandonner les lieux, dont ils s'étoient emparez près de la Mer, & de se retirer dans leurs Forts ordinaires. L'Espagne commençoit à goûter les douceurs de la Trêve par les vaisseaux, qui venoient de toutes parts dans ses Ports. Elle mit quelques Soldats sur les vaisseaux, qu'elle envoya aux Indes pour le trafic, s'imaginant que chaque parti retiendroit, ce qu'il posséderoit, si la Paix venoit à se conclure. Le Roi avoit fait un Traité avec ses Créanciers, & son crédit, & ses finances commençoient à se rétablir. Dans le même temps ce Prince, qui étoit dans la fleur de son âge, fit prêter le serment de fidelité par ses sujets à son fils, comme à l'héritier présomptif de la Couronne, quoique son fils n'eût encore que trois ans. On fût surpris dans le monde, de ce que ce Prince fit dans cette occasion.

L'Afrique étoit divisée alors en deux grandes factions, dont l'une avoit pour Chef Abdala, & l'autre Zidan son Oncle. Zidan étoit le plus jeune des fils de Hamet ayeul d'Abdala. Mais parce qu'il se disoit né d'une femme solemnellement épousée, il prétendoit, que l'on devoit lui donner sa part dans la succession de son Pere. Abdala possédoit le Royaume de Fez comme un

bien,

bien, qui lui venoit du Chef de son Pere. Il 1608.
perdit néanmoins la ville de Maroc, qui se rebella contre lui, & qui mit Mahomet petit fils de Hamet sur le Thrône. Mais il la recouvra bien-tôt. La Guerre survenuë entre ces deux Princes fournit le moyen à des Corsaires de s'établir assez près du Détroit de Gibraltar, où ils se rendoient redoutables. La nouvelle en étant venuë en Hollande dans le temps, que Spinola y étoit pour les conférences de la Paix, on sçut; que ces Pirates avoient pris un vaisseau Hollandois. Les Etats déclarerent aux Députez d'Espagne, & des Païs-Bas, qu'ils étoient disposez à envoyer une flotte contre ces Corsaires, pourvû que le Roi d'Espagne laissât le passage libre à leurs vaisseaux dans ses Mers. Spinola leur répondit, qu'il n'avoit aucun ordre sur cette affaire.

Il y avoit beaucoup d'Anglois parmi ces Pirates. Quelques uns d'entreux étant entrez adroitement dans un vaisseau Zelandois s'en rendirent les maîtres, & en firent tous les Matelots prisonniers. Il se trouva parmi eux un Turc, qui avoit autrefois été esclave avec d'autres à l'Ecluse, lequel fut mis en liberté avec tous ses compagnons, lorsque la ville fut prise. Cet homme se souvenant du bien, qu'on lui avoit fait dans cette occasion, remarqua, que deux sentinelles Angloises, qui gardoient le vaisseau pendant la nuit, s'étoient endormies pour avoir trop bû. Il les tua, & mit les Matelots en liberté. Ces gens se voyans maîtres de leur vaisseau mirent à la voile, & se rendirent en

Ze-

1608. Zelande, où l'on punit de mort ceux d'entre ces Pirates, qui se trouverent sur le vaisseau, que l'on avoit repris.

Toute l'Allemagne étoit alors assemblée par ses Députez à Ratisbonne, où l'Empereur avoit convoqué une Diéte. On y consuma le temps en déliberations sans rien conclure. Pendant cela l'Archiduc Matthias pressoit l'Empereur Rodolfe II. son frere de lui céder la Hongrie, & l'Autriche. Il y avoit plusieurs mécontens en ces Païs-là qui appuyoient secretement ses prétensions. Il leva donc une Armée, avec laquelle il se rendit à Prague, où l'Empereur faisoit sa demeure ordinaire. On noüa des conférences entre les deux Partis pour pacifier tous ces troubles. Enfin après plusieurs contestations l'Empereur consentit pour le bien de la Paix, que son frere possedât l'Autriche, & cette partie de la Hongrie, qui étoit restée entre ses mains. Il le reconnut encore pour son successeur au Royaume de Bohême au cas, qu'il vint à mourir sans enfant mâle. Matthias se voyant maître de ces Païs, qui lui avoient été cédez, traita rudement ses nouveaux sujets. Il refusa la liberté de conscience à ceux d'entr'eux, qui étoient Protestans. Cela les porta à se soulever contre lui. Les Bohêmiens se trouvoient dans la même situation par les mauvais traitemens, qu'on leur faisoit de la part de Rodolfe. Voila en gros en quel état se trouvoient les affaires dans les differentes parties du monde, lorsque l'on travailla à la conclusion de la Trêve entre l'Espagne, & les Provinces-Unies.

Jus-

Jusques-là les Zélandois s'étoient fortement opposez à la Trêve. Mais il y consentirent enfin au commencement de cette année. Ainsi toutes les Provinces se trouvant réünies en un même sentiment, on conclut de travailler en commun à la conclusion de cette importante affaire. Mais on demeura ferme à vouloir, que l'article de la liberté publique fût bien dressé selon le projet, qui en avoit été fait par les Ambassadeurs des Rois Alliez, & à rejetter d'ailleurs tout ce qui pourroit nuire à leurs droits, soit par rapport au commerce, soit par rapport à la Religion. On convint encore entre les Provinces, que si l'ennemi s'obstinoit à des choses contraires à ce que l'on avoit résolu sur ce sujet, on lui donneroit huit jours pour s'aviser, après quoi l'on romproit toutes les conférences. Jusques-là les Ambassadeurs des deux Rois, & les Deputez d'Espagne, & des Païs-Bas, qui s'étoient retirez à Bruxelle, avoient travaillé par lettres à applanir plusieurs difficultez survenues dans la négotiation. Cependant les affaires n'avançoient pas beaucoup, & il étoit presque impossible de venir à bout de tous les embarras, qui se présentoient à tous momens à moins que de se voir, & de se parler. On convint donc de part, & d'autre de se trouver à Anvers, soit pour ôter aux Espagnols le chagrin, qu'ils avoient en Hollande, soit par ce que cela sembloit mettre de l'égalité entr'eux, & les Députez des Provinces-Unies, qui en se trouvant à Anvers sembloient demander la Paix à leur tour. 1609

On

1609. On tomba donc d'accord de part & d'autre : que lors que Spinola, & les autres Deputez d'Espagne, & des Païs-Bas seroient à Anvers, les Ambassadeurs des deux Rois s'y rendroient avec la minute des principaux articles du Traité, que les Etats avoient approuvez, afin que les Députez d'Espagne, & des Archiducs les signassent à leur tour. L'on convint de plus qu'après cela les Députez des Etats se rendroient dans la même ville pour travailler en commun à regler tous les autres Articles. L'on résolut encore, que pendant que les conférences se feroient à Anvers, les Etats feroient leur séjour, & tiendroient leur Assemblée ordinaire à Berg-op-Zoom pour être plus près du lieu, où l'on négotioit les affaires, afin qu'il fût plus aisé de les consulter en cas de besoin, & que l'on pût avoir leur réponse plus promptement. Lorsque l'on fut assemblée à Anvers, & que l'on eût leu les articles, qui avoient été reglez aux Députez Espagnols, on les pria de signer cet écrit, qui contenoit le sentiment de leurs amis, plûtôt que comme les propositions de leurs Adversaires. Ils trouverent, que cette maniere d'agir avoit quelque chose de trop fier, & de trop précipité. Ils firent donc connoître, que l'on devoit leur donner le loisir de les examiner. Ils demanderent de plus que l'on prolongeât la suspension d'Armes jusques à la fin de Février, sous la promesse, qu'ils firent de leur part d'en donner leur derniere réponse dans ce temps-là. L'affaire ayant été communiquée aux Etats, ils y consentirent sous

la

la garantie des Ambassadeurs des deux Rois. 1609.

Les Espagnols ne changerent aucun des termes, dont on s'étoit servi pour expliquer l'article concernant la liberté des Provinces-Unies. Ils se plaignirent seulement, de ce que les Etats prenoient la qualité *de Hauts, & Puissans Seigneurs.* Ils prétendoient, que l'on devoit se contenter de celle d'*Illustres Seigneurs.* Les Etats y consentirent enfin après avoir débattu la chose pendant quelque temps. Ils demanderent aussi de leur part, que l'on continuât de payer les contributions pendant la Trêve. Mais cette proposition fut rejettée comme injuste, puisque les habitans des Provinces-Unies n'en payoient point, à cause que leurs rivieres les couvroient : au lieu que la Flandre, & le Brabant en étoient fort incommodées par les conquêtes, que les Etats avoient faites sur l'Espagne. De leur côté les Espagnols presserent fort, que l'on supprimât tous les tributs, que la Guerre avoit fait établir sur l'Escaut, & sur quelques autres rivieres. Ils disoient, que la chose devoit être reglée de cette maniere, pour ôter des marques d'hostilité, qui ne servoient dans le fonds qu'à fatiguer les Marchans de l'Europe. Mais les Etats ne voulurent jamais se relâcher sur cet Article, & la Zélande sur tout s'obstina à laisser ces tributs, comme ils étoient. On espera, que les Marchans pourroient bien accommoder cette affaire entr'eux pendant la Treve, d'autant plus que les Espagnols se vantoient de pouvoir rendre ces péages onéreux à ceux qui les le-

1609. levoient. Ainsi on laissa cet article sans y toucher en aucune maniere.

Celui de la navigation des Indes fut débattu fort long temps avec beaucoup de chaleur. Les Etats vouloient qu'on l'expliquât avec toute la clarté possible, & que les Indes fussent nommées expressément. Richardot soutenoit au contraire, que cela ne se devoit point faire, puisqu'il ne serviroit qu'à fournir un prétexte aux autres Nations de demander la liberté d'y aller trafiquer tout de même. Il vouloit que la Trêve fût concluë sans aucune exception. Il prétendoit que la liberté de trafiquer avec les Espagnols ne devoit s'étendre qu'aux lieux, que Philippe possedoit en Espagne, & en Italie. Il consentoit donc que les Provinces-Unies pussent trafiquer dans tous les lieux, qui n'étoient pas sous la domination de Philippes. Mais il soutenoit, que l'on devoit en faire un Article secret du Traité. Les Ambassadeurs répondoient à cela que les Etats ne consentiroient jamais à cette proposition, & qu'après tout c'étoit un Acte d'hostilité de la part d'un souverain de vouloir empêcher l'accès de ses Païs à quelque peuple, que par consequent c'étoit accorder la paix en paroles, & la réfuser en effet: que d'ailleurs un Article secret seroit de peu de force pour une affaire de cette conséquence, & qu'enfin l'Article couché de la maniere que Richardot le vouloit, & qu'il l'avoit proposé, seroit trop resserré, puis qu'il excluroit les Provinces-Unies du droit d'aller aux Canaries par exemple, & en beaucoup de lieux

situez

situez en Afrique, lesquels appartenoient à 1609.
l'Espagne. Richardot répliquoit que pendant la Guerre les vaisseaux des Provinces-Unies n'étoient jamais entrez dans les terres nouvellement acquises à l'Espagne, & qu'ainsi la Trêve ne devoit pas leur donner, ce que les Armes n'avoient pû leur acquerir, & ce qu'une Paix n'auroit jamais pû leur faire accorder. Il ajoûtoit à cela que le Roi d'Espagne ne consentiroit jamais à abandonner par une Trêve la navigation à la force des Armes.

Les Etats ne vouloient point démordre de cet Article, qui leur étoit capital. Ainsi les contestations des deux Partis firent changer la minute plusieurs fois. Enfin après que les Deputez Espagnols eurent consulté les Archiducs par deux fois sur ce sujet, on convint, que l'on coucheroit ainsi l'Article, *que les sujets du Roi & des Archiducs, & ceux des Etats entretiendroient toute sorte de bonne correspondance & d'amitié, sans se souvenir de part ni d'autre des maux qui avoient été faits pendant la Guerre: qu'ils pourroient trafiquer librement les uns chez les autres par terre, par Mer, ou par les rivieres, ce que le Roi d'Espagne entend devoir être limité aux Païs qu'il possede en Europe, & dans les autres lieux, dont l'accès a été libre aux autres Nations: que pour tous les autres les sujets des Etats n'y pourront trafiquer sans sa permission particuliere: que néanmoins s'ils veulent entrer en commerce avec des Rois & des Peuples hors de ces limites, qui le leur permettront, le Roi, ni ses Officiers ne pourroient causer aucun trouble ni à ces Rois & peuples, ni aux sujets des Provinces-Unies.*

Les Ambassadeurs qui avoient fait jusques-

1609. là les fonctions de Mediateurs, furent d'avis, que l'on ajoûtât ces paroles à l'Article, *que par ce qu'il falloit beaucoup de temps pour avertir ceux qui étoient hors des limites*, que l'on a marquez cy-dessus, *de la conclusion de la Trêve, on étoit demeuré d'accord, qu'elle n'y commenceroit que dans un an: que cependant si l'on pouvoit les en avertir plûtôt, les hostilitez cesseroient d'abord, & que si après l'année revoluë il s'en commettoit quelqu'une, le dommage seroit réparé d'abord que l'on s'en plaindroit.* Les Espagnols s'opposerent de toute leur force à cette addition, par ce que ces paroles designoient les Indes, à peu près de même que si le nom en eut été exprimé dans l'Article. D'ailleurs ils craignoient d'être engagez par là à de grandes réparations, sçachant bien, que leurs gens avoient accoûtumé d'exercer plusieurs cruautez dans les lieux où ils se trouvoient les plus forts. Les Hollandois au contraire ne sont point portez naturellement à la violence, & s'occupent plus au commerce qu'à toute autre chose, enfin après de longues & de fortes contestations les Espagnols se rendirent, & l'Article demeura tel que les Ambassadeurs l'avoient minuté.

Lors que cette affaire fut terminée, l'on pria les Etats de se rendre à Berg-op-Zoom, où ces Ambassadeurs se trouverent aussi, pour les instruire de tout ce qui s'étoit passé jusques-là. Ils les prierent de ne se pas tant arrêter aux mots qu'aux choses mêmes. Ils ajouterent, que les Rois leurs Maîtres, à qui l'on avoit communiqué les Articles conclus, les approuvoient, & qu'ils avoient ordre de leur part de les assurer, que si le Roi d'Es-

pa-

pagne employoit des voyes de fait pour les 1609.
troubler dans le commerce des Indes, ils en prendroient la même vengeance, que s'il avoit violé toute la Trêve. Les Etats ayant examiné pendant quelque temps toute cette affaire, nommerent les mêmes Deputez, qui avoient été choisis pour les conferences de la la Haye, & leur donnerent ordre de se rendre à Anvers. On nomma Corneille de Réneße à la place de Nicolas van Berg, qui étoit decedé. Ces Deputez eurent ordre de travailler sans-relâche aux autres Articles, & d'éclaircir tout ce qu'il pourroit y avoir d'obscur. D'abord les Espagnols refuserent de consentir à une Trêve de douze ans. Mais ils se rendirent enfin, & en demeurerent d'accord. Pour ce qui est des frontieres, l'on crut qu'il suffiroit de dire, que chaque Parti demeureroit en possession des Pais, Places & villes qu'il avoit entre les mains, comprenant sous les Places & villes le plat Pais, qui en dépendoit ordinairement.

Pour ce qui est du commerce, outre ce que l'on a déja dit des Indes, on tomba d'accord, que les peuples trafiquant les uns chez les autres ne payeroient pas plus de droits, que les habitans eux mêmes ou les Alliez les moins chargez: que pour ce qui est de la Religion, personne n'y seroit troublé, & que les Sujets des Provinces-Unies jouïroient des mêmes libertez, que l'on avoit accordées aux Anglois par le Traité fait entr'eux, & le Connêtable de Castille. On tomba d'accord de part & d'autre que l'on ne forceroit pas les vaisseaux étrangers de servir dans les Païs où ils se trouveroient, & que l'on

1609. ne pourroit les arrêter pour dettes qu'en observant les formalitez ordinaires de la justice. On ajouta à tout cela plusieurs reglemens sur les prétensions des particuliers, & l'on peut dire, que ce Traité avoit plûtôt l'air d'un Traité de Paix, que celui d'une Trêve. L'on convint encore, que les prisonniers seroient rendus de bonne foy des deux côtez sans rançon, & que les quarante & deux ans de Guerre, qui s'étoient écoulez, n'établiroient aucun droit de prescription contre personne, que même les jugemens rendus dans des affaires contre des gens qui n'avoient pû se défendre, ne pourroient leur faire aucun tort.

Il fut expressément stipulé, que les Princes & les Seigneurs de Nassau d'Orange seroient remis en possession de tous leurs biens, & que l'on ne pourroit pas les inquieter, pour les dettes que le Prince leur Pere pourroit avoir contractées pour les affaires publiques, depuis l'arrivée du Duc d'Albe dans ces Provinces. Il fut dit aussi que les Princes d'Epinoi seroient rétablis dans la possession de leurs biens, & que si les Princes de Ligne refusoient d'y consentir, les Etats assigneroient à ceux là les biens de la Maison de Vassenaer, lesquels appartiennent aux Princes de Ligne, situez en Hollande. Enfin l'on dressa tous les Articles de ce Traité avec une extrême précaution. Barneveld se chargea de les minuter pour prévenir toutes sortes de chicannes & d'embarras. Ensuite l'on ajouta, que pour empêcher toute sorte de surprise, & pour maintenir la sureté publique, il ne seroit permis à aucun Vaisseau de Guerre d'un Parti d'entrer dans les Ports ou

dans

dans les rades de l'autre, sans la permission 1609.
expresse du Souverain, à moins qu'il n'y fût forcé par la tempête. On tomba d'accord aussi que l'on ne bâtiroit point de nouveau Fort; que même les deux Partis s'uniroient pour exterminer les Pirates & les voleurs publics tant par Mer que par terre. Il fut dit encore que le Roi d'Espagne & les Archiducs d'un côté, & les Etats de l'autre, tant en leur nom qu'en celui de leurs successeurs ratifieroient ce Traité, sçavoir les Archiducs & les Etats dans quatre jours, & le Roi d'Espagne dans trois mois.

Les affaires ayant été reglées de la maniere que l'on peut le voir dans ce fameux Traité, qui est public, les Deputez Espagnols demanderent, que dans les lieux du Brabant, cedez aux Etats, où la Religion Romaine avoit subsisté jusques-là, l'on ne feroit aucun changement dans le culte exterieur, qui seroit continué de même que par le passé. Cela leur fut accordé à l'instante requête des Ambassadeurs de France, & fut couché parmi les Articles secrets. D'un autre côté les Etats demanderent aux Ambassadeurs Mediateurs un certificat, par lequel il parût, que les Espagnols étoient tombez d'accord, que les Indes étoient comprises dans l'Article du Commerce, & que si elles n'y avoient pas été nommées, cela ne s'étoit fait qu'à la priere des Deputez Espagnols, & sur tout des Ambassadeurs mêmes, qui leur avoient declaré que ce defaut de nomination n'ôteroit rien à la force de l'Article. Ils ajouterent dans le même certificat, que les domaines de Breda, de Berg-op-Zoom & de Grave étoient com-

1609. pris sous la jurisdiction accordée aux Etats sur les Places conquises.

Tous les Articles du Traité ayant été conclus, & arrêtez entre les Deputez des deux Partis, par la mediation des Ambassadeurs de France & d'Angleterre, on mit ce Traité au net, & l'on en dressa les Copies necessaires, qui furent signées le 9. d'Avril de l'année courante 1609. Ce fut ainsi, que sous le benefice d'une Trêve, qui fut negotiée, dans l'esperance qu'elle pourroit disposer les esprits à la Paix avec le temps, on arrêta le cours d'une Guerre sanglante, qui duroit depuis quarante deux ans. Jamais on n'avoit oüi parler de plus beaux faits d'Armes, que ceux qui s'étoient faits pendant cette Guerre. Les deux Partis y avoient acquis tant de réputation, que le bruit de leurs exploits porté dans les differens climats du monde y causoit de l'admiration & de l'étonnement, & l'on voyoit de toutes parts des gens qui se rendoient dans l'Armée de l'un ou de l'autre des Partis, pour s'instruire dans l'Art d'assieger, de combattre, & de défendre les Places. On peut dire en effet, que ç'a été dans cette longue Guerre, que l'on a appris à camper, à se retrancher, à attaquer les forteresses, à les défendre, à conduire des Armées, à les faire subsister, à bien discipliner les Soldats, en un mot à faire la Guerre dans toutes les formes. Tout ce qui se pratique encore aujourd'hui, est venu des grands Capitaines, qui ont conduit cette fameuse Guerre entre l'Espagne & Provinces-Unies. On s'est heureusement servi de leur methode, & l'on y a ajouté les nouvelles observations, que le temps & l'experience ont fait faire du depuis. Cependant c'est aux Princes d'Orange, au Duc de Parme, à Spinola, & aux autres Generaux des deux Partis, sur tout aux premiers que l'on a nommez, que l'on est redevable de tout le fonds de ce métier.

Quoiqu'il en soit le Traité ayant été signé par

les

les Deputez Plenipotiaires des deux Partis il fut ratifié par les Archiducs & par les Etats, dans le temps dont on étoit convenu. Ainsi la Trêve fut publiée à Anvers & dans toutes les villes des Païs-Bas Espagnols, avec de grands témoignages de joye de la part des Peuples. Ils commençoient en effet alors à respirer. Jusques-là ils avoient vêcu dans une Guerre sanglante & cruelle, qui les avoit horriblement fatiguez; Toujours en allarme, sans gouter jamais de repos, ils se voyoient sans cesse au hazard du feu, du pillage, & des plus extrêmes désolations; toujours exposez aux ravages des Soldats, épuisez d'ailleurs par des taxes, & par des impositions perpetuelles, qui les avoient presque reduits à la mendicité. Il leur étoit donc bien doux de se voir en état de joüir de quelque repos pendant douze ans, & de pouvoir travailler pendant cela au retablissement de leurs affaires délabrées. 1609.

Pour ce qui est des Provinces-Unies, l'on ne vit pas les Peuples faire paroître tant de joye au dehors. Ce n'est pas qu'ils n'aiment naturellement la Paix, & qu'ils ne fussent bien aises d'en goûter les douceurs dans cette longue Trêve. Mais enfin la Guerre les avoit accoûtumez à un certain genre de vie bien different de celui qu'ils devoient mener desormais que l'on alloit poser les Armes pour douze ans. Bien des gens, qui avoient eu beaucoup d'occupation pendant la Guerre, se trouvoient obligez à s'attacher à de nouveaux emplois pour avoir le moyen de subsister. Plusieurs autres reflechissans sur les bons & sur les mauvais succès, qu'ils avoient eu dans le cours de cette Guerre, se trouvoient embarrassez dans la conjoncture presente. Ils voyoient, que la Trêve ne finissoit point leurs affaires, & qu'elle reculoit seulement les hostilitez pour quelques années. Cela les empêchoit d'envisager les affaires d'une maniere propre à leur faire goûter les dou-

1609. douceurs de ce repos. Il fallut du temps pour leur faire connoître les grands avantages qu'ils tiroient de la Trêve, laquelle ils venoient de conclure.

Mais les Nations étrangeres regarderent d'abord cette affaire comme étant infiniment glorieuse à la Republique. Elles consideroient que les Provinces-Unies avoient forcé le plus puissant Roi de l'Europe à reconnoître leur liberté, leur indépendance, & tous leurs autres droits essentiels, pour les en laisser joüir pleinement, paisiblement & sans trouble: qu'elles l'avoient obligé à renoncer à toutes les prétensions qu'il pouvoit avoir sur elles, & à leur accorder une bonne partie des Indes, desquelles il avoit tiré jusques-là des richesses incroyables. Personne ne pouvoit se lasser d'admirer le courage, la fermeté, la constance, & la sagesse de cette Republique, qui s'étoit élevée par sa vertu, qui s'étoit soutenuë par sa prudence, & qui s'étoit gouvernée dans toutes ses affaires d'une maniere genereuse, digne de toute la vigueur que cette brave Nation avoit fait paroître de tout temps. Les Rois, les Princes, & les peuples de tout l'Univers s'empresserent à la feliciter de ses grands succès, & lui envoyerent de solemnelles Ambassades pour faire alliance avec elle. Ce fut ainsi que les Provinces-Unies contraignirent l'Espagne de traiter avec elles avec quelque espece d'égalité, & que la Trêve leur fit obtenir par avance, ce que la Paix de Munster leur confirma par un Traité plus authentique & plus solemnel. Ce fameux Traité mit la derniere main au grand ouvrage pour lequel la Republique avoit combattu si long temps. Voila comment ces peuples sont montez à ce haut degré de puissance & de gloire, qui les fait être aujourd'hui les arbitres de l'Europe, & les défenseurs de la liberté publique.

Fin d[...]





